

Le livre brisé

Serge Doubrovsky

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SERGE
DOUBROVSKY



LE LIVRE BRISÉ

Les Cahiers Rouges
Grasset

SERGE
DOUBROVSKY

Le Livre brisé

roman

Bernard Grasset
Paris

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Du même auteur

Le Livre brisé/Serge Doubrovsky

Dédicace

ABSENCES

Trou de mémoire

De trou en trou

Roman conjugal

Sartre

L'anneau nuptial

Fondement

Suppositoire

Maîtrise

Au coin du bois

In vino

Avortements

L'autobiographie de Tartempion

Beuveries

DISPARITION

Photo de couverture : © C. Beauregard.

ISBN numérique : 978-2-246-80302-7

ISSN : 0756-7170

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1989 ; 2012 pour la
présente édition.*

Du même auteur aux Éditions Grasset :

L'Après-Vivre

Laissé pour conte

Un homme de passage

Le Livre brisé/Serge Doubrovsky

Julien Doubrovsky naît le 22 mai 1928 dans une famille juive d'origine russe. Ses parents, Israël Doubrovsky et Marie-Renée Weitzmann, lui donnent pour prénoms Julien, en souvenir d'un cousin mort aux Dardanelles, et Serge, pour « quand il sera quelqu'un, un écrivain ou un violoniste ». Il grandit au Vésinet où, en 1943, il échappe de peu à la déportation. Le gendarme chargé de leur arrestation prévient les Doubrovsky une heure avant la rafle. Ils se réfugient chez une tante à Villiers où ils passent la fin de la guerre. Elève brillant, Serge obtient le premier prix du concours général de philosophie en 1945 avec comme récompense un vase de Sèvres remis par le général de Gaulle en personne. Il est reçu à l'Ecole normale supérieure et obtient l'agrégation d'anglais. Après deux ans d'études au Trinity College de Dublin, il part pour les Etats-Unis. Ce départ, l'écrivain le considère rétrospectivement comme une fuite : « Au-delà des histoires de désir, d'amour, de professeur d'anglais, j'ai fui l'Europe et tous les souvenirs d'Europe. En Amérique, j'ai trouvé une libération par rapport à mes origines. » Il donne des cours à Harvard, Brandeis et au Smith College avant de devenir professeur de français à NYU, où il restera plus de quarante ans. Partageant son temps entre New York et Paris, Doubrovsky a beaucoup écrit sur ce « partage géographique » qui, dit-il, a compliqué sa vie personnelle mais été une des premières sources d'inspiration de son œuvre. Parallèlement à son métier de professeur, il mène une carrière d'écrivain et de critique. En 1963, paraissent ses deux premiers livres, *Corneille* et *la dialectique du héros* (Gallimard) et un recueil de nouvelles, *Jour S* (Mercure de France). Son premier roman, *La Disparition*, paraît en 1966 au Mercure de France. Le succès vient en 1977 avec *Fils* (Gallilée), roman sur son enfance pendant l'Occupation. Pour qualifier ce livre, Serge Doubrovsky invente le terme d'« autofiction » : « Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau. » Il considère qu'il n'a pas créé un genre, mais un concept : « Si j'ai inventé le mot et le concept, je n'ai d'ailleurs absolument pas imposé le genre. Si on va au fond des choses, Rousseau fait ainsi déjà de l'autofiction quand il dit dans ses *Confessions* qu'il s'est laissé emporter par l'écriture et l'imagination. » La consécration vient en 1989 avec *Le Livre brisé* (prix Médicis), qui rencontre un grand succès critique et public. En 2007, il prend sa retraite de l'Université et quitte définitivement New York. Dans *Un Homme de passage* (Grasset, 2011), il évoque son installation en France et sa vie,

plus calme, à Paris. Il est également l'auteur d'un essai de référence sur Proust, *La Place de la madeleine : écriture et fantasme chez Proust* (Mercure de France, 1974). En 2012, l'université de New York lui remet la Medal of Honor of the Center for French Civilization and Culture.

Le Livre brisé, paru en 1989, commence par le journal des amours perdues du narrateur, Serge, qui se souvient des premières femmes qu'il a aimées. Entreprise interrompue par sa femme, Ilse, qui lui reproche de ne jamais écrire sur elle, sur eux, sur leur mariage. Amoureux, docile, il en entreprend le récit : la première rencontre, la première nuit, la première dispute... Chaque jour, Doubrovsky fait lire le manuscrit à Ilse, lui demande son avis. Ils confrontent leurs interprétations de l'histoire. Le livre s'écrit à deux. C'est aussi l'occasion pour l'auteur de revenir sur sa vie entre la France, sa terre natale, et les Etats-Unis, où il enseigne depuis vingt ans et a rencontré sa première femme avec qui il a eu deux filles. Doubrovsky a d'autres amours que les femmes ; il aime la littérature et les grands auteurs. Il se remémore ses rencontres avec Jean-Paul Sartre, évoque son admiration pour ses livres qu'il commente avec une passion communicative. L'amour, le livre, le drame : alors que s'écrit l'avant-dernier chapitre, Ilse est retrouvée morte avec sept grammes d'alcool dans le sang. Voilà l'œuvre changée, brisée par la mort de celle qui l'avait réclamée.

Avec Le Livre brisé, Serge Doubrovsky poursuit le cycle d'autofiction entamé avec Fils. On retrouve ce travail si particulier de la mémoire, où les souvenirs se bousculent dans des phrases heurtées ; l'écrivain invente sa propre syntaxe avec des phrases sans ponctuation, des blancs qu'il revendique comme les « silences de sa partition ». Pour lui, un « véritable érotisme », une « jouissance du langage. » Dans ce livre, l'autofiction franchit un pas aussi décisif que tragique. En convoquant la vie pour écrire son roman, l'écrivain se retrouve dominé par elle, pris au piège dans son œuvre. Le Livre brisé a été récompensé par le prix Médicis en 1989.

Pour Ilse
Par Ilse

SON LIVRE

ABSENCES

Trou de mémoire

Voilà, c'est bien de moi. Typique, lamentable, inadmissible, mais, hélas ! vrai. Un jour pareil, il a fallu que je me réveille trop tard. Plus d'une demi-heure que j'aurais dû me mettre en route. C'était promis, juré. Hier soir, bien sûr, attablé dans la salle à manger, emmitoufflé de brumes avinées, au terme de mon imbibition vespérale, emporté par mon élan. J'avais soudain décidé. Pas à discuter, j'avais résolu tout net. Au bout d'une longue soirée solitaire, en tête à tête avec la télé. Question souvenir, côté mémorial, je suis toujours fidèle au poste. Hier soir, aux *Dossiers de l'écran*, le *Journal d'Anne Frank*. Vous pensez si j'ai sauté sur l'occasion à la seconde. Je n'en aurais pas raté une minute. Ce genre d'émission, mission sacrée. J'ai beau connaître le dossier par cœur. Au cœur. Inscrit dans mes fibres. Film et débat, pour rien au monde je n'aurais manqué un tel spectacle. Après tout, j'ai été aux premières loges. Des mois et des mois, sans bouger de notre logis. Enfouis dans le pavillon de banlieue, mon père, ma mère, ma sœur et moi, terrés, atterrés, tous quatre. Avec nos quatre hôtes, nos quatre sauveurs. Moins cinq. Dénonciation, lettre anonyme, on passait en chœur à la casserole, cuisine au gaz. Un bruit insolite dans la rue, un chien qui aboie de travers. Au moindre grincement de porte, signal de mort. Chaque matin, on guette le signal de vie. S.O.S., T.S.F., B.B.C. Penchés, hagards, l'oreille tendue. *Ici Londres*, tout bas, pour ne pas qu'on entende, enfin on respire. Notre ration d'espoir pour la journée. L'indicatif est un impératif. Sans lui, on ne pourrait plus vivre. *Les Français parlent aux Français*, tu parles, on jubile. Nos yeux en moussent, en mouillent. On se regarde, on va SAVOIR. *Pan-pan-pan-PAN*, comme un gong, ça nous martèle le tympan. J'en deviens marteau. QUAND EST-CE QU'ILS DÉBARQUENT. Les messages codés, les communiqués biscornus, les phrases comiques, ce n'est amusant qu'un temps. Après, on rit jaune. On doute. Peut-être des bourdes, toutes les promesses, du vent. On retient notre souffle. Accoudé à table, tout seul dans ma salle à manger. Toute une soirée avec Anne Frank. Ça m'a replongé illico dans l'atmosphère d'époque. Et puis, le débat, avec la gueule ravagée d'Elie Wiesel. *Pour ne pas oublier* : merci, je n'oublie pas. Avec Mme Leignel, déportée. Avec Steiner et les relents de Treblinka. Bien sûr, j'étais tout à fait dans l'ambiance.

Du coup, JE COMMÉMORE. C'est décidé. DEMAIN, J'Y VAIS. Il y aura Mitterrand, la Garde républicaine, les gerbes, les drapeaux, les fanfares, les bataillons, le pas cadencé. Parade sur les Champs-Élysées, un vrai défilé militaire. Je ne me défilerais pas. Général, me voilà. Place de Gaulle, j'y serai. La cérémonie, j'en serai. LA VICTOIRE, ça se célèbre. Le rendez-vous avec l'Histoire est à l'Etoile. J'habite près du Trocadéro. Pour le quarantième anniversaire, je suis à vingt minutes à pied. Pas tous les jours qu'on gagne une guerre. Et pas n'importe laquelle. LA GUERRE DES GUERRES. Deux mille sept jours, soixante millions de morts. La planète à feu et à sang sur dix fronts. Qui dit mieux. Dans mes fumées enthousiastes, en me levant de table, je m'ébroue du Dniepr à Tobrouk. Les épingles, avec les fils rouges qu'on déplace chaque jour, dansent sur les cartes murales. Les Américains avancent, les Russes foncent. Les Boches sont partout enfoncés. Nous, on est juste au milieu. C'est là le drame. Plus on approche de la fin, moins on est sûr d'y assister. Tapi au fond de mon trou, avec défense absolue d'en sortir. Je suis devenu l'homme invisible. Seulement, il y a les voisins. Dans le grand immeuble d'à côté, beaucoup. L'œil fureteur, en surplomb. *Monsieur le Commissaire*, un mot, trois lignes, suffit. Pour les autres, le débarquement. Pour nous, l'embarquement. Gestapo ou flics français, du kif. Fausses cartes ou pas, du Doubrovskif. Notre destin est assuré. D'abord, direction Drancy. Ensuite, destination plus vague, mais sort précis. Il n'y a qu'à consulter la presse collaboche. *Mort aux juifs, exterminons la racaille juive*, c'est garanti. Camp de travail en Pologne ou ailleurs. Où qu'on aille, on ne fera pas long feu. Nous sommes cuits.

Conclusion logique : demain, j'irai à l'Etoile. Après tout, je l'ai assez longtemps portée. Ma résolution est ferme. Je gagne en titubant ma chambre. Avant de sombrer dans le sommeil mon être entier en a encore la tremblote. La plus grande tuerie de l'Histoire, le plus énorme massacre, le plus colossal monceau de cadavres. Partout, accommodés à toutes les morts. Aux crématoires, sous les décombres, dans les tranchées. Fosses communes ou cimetières militaires. Civils, femmes, enfants, soldats. Crevés comme des chiens. Au corps à corps, pas à pas, pouce à pouce, de rue en rue, à l'arme blanche, à bout portant. Pas un centimètre carré qui ne soit une morgue. De coin en recoin, de haie en haie, de haine en haine. On fait exploser la planète. On éventre l'univers. On éviscère au fond des geôles. Tortures, supplices inlassables, nuit et jour, on

interroge au nerf de bœuf, muscles qui retombent flasques en loques, visages enfoncés, crânes défoncés. On scrute les secrets à la baignoire. Je baigne. J'en suis jusqu'à la moelle imprégné. Mes yeux s'humectent. Des milliers d'avions qui tombent me sillonnent la rétine d'étoiles filantes. J'ai les paupières zébrées de phosphènes de feu, Dresde au phosphore. Pour tous nos calcinés aux fours, leurs villes qui flambent. Flamme du souvenir, je brûle de la tête aux pieds. D'innombrables, d'incalculables squelettes se fracassent entre mes tempes. Broyés, noyés, pulvérisés, dissous. Dessous, disparus dedans. La terre, la mer. Evaporés au ciel. Je suis dans mon élément. C'est MA GUERRE. A chaque génération la sienne. 14-18, lointain comme Vercingétorix. Indochine, Corée, Algérie, Vietnam, connais pas, peu. Coup de chapeau, bien sûr, mais pas coup au cœur. Je déplore, je compatis, je m'indigne. Mais ces morts-là ne m'empêchent pas de vivre. Ces guerres-là, si on numérote les abattis, si on compte les abattus, elles ne font pas six mois de l'Autre. Quand on totalise les ossements, elles ne lui arrivent pas à la cheville. Question boucherie, ma guerre, c'était du gros, pas du détail. L'Hécatombe des Hécatombes, l'Holocauste des Holocaustes. Comment j'en suis réchappé, revenu. Je n'en reviens pas.

Chaque fois que j'y pense, qu'on m'y fait penser, ça m'estomaque. Naturellement, je n'y pense pas sans cesse. On ne peut pas sans arrêter s'y attarder. Il y a la dose d'existence quotidienne qui vous propulse en douce, de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures, par tranches chronométrées, vers le sommeil. Répit, repos, on s'assoupit les méninges. On s'enténèbre la mémoire. Rideau. De jour en jour, de mois en émois, ça finit par faire des années, des décennies. Un bail. Pourtant, à l'occasion, quand ça s'entrebâille. La moindre fissure devient un gouffre, je roule au creux de l'abîme, je coule à pic. J'ai laissé mon demi-cadavre à moitié noyé au fond. Par miracle rescapé, je suis un vivant d'outre-tombe. Ce soir, je fête, je commémore, je célèbre. QUARANTE ANS DE RAB. Moi, l'An Quarante, je ne m'en fiche pas. J'y suis fiché. Cloué, comme un papillon épinglé de part en part. Là, devant mon poste, toute la soirée, fixé, figé, assis en transe. *Les Dossiers de l'écran* me reflanquent toute cette mélasse à la figure. J'en prends plein la gueule. Me donne envie de gueuler, de dégueuler. ANNE FRANK, C'EST MOI. Avec la mort en moins. A ce petit détail près. Moi, on ne m'a pas pincé. Parfois, pour y croire, je me pince. PAS POSSIBLE. A six heures du matin, dans la grisaille de novembre, quand la

cloche du jardin, au Vésinet, a sonné. En 43. Tocsin à la grille, elle a retenti comme un glas. Coup au cœur, souffle coupé. Mon père est allé voir, une ombre, en rasant le bosquet de chênes. Un flic. Mais en pékin, en vitesse et en vélo. Il est venu nous avertir. A ses risques et périls, *je dois vous arrêter dans une heure*. Voilà, on est tombés sur un bon flic. Il y en a eu. Aussi. Il ne faut pas les oublier. Pas que de la flicaille franco-boche. Comme les bons trottoirs. Il suffit de tomber dessus. Ceux où on n'arrête pas, la rafle a lieu sur le trottoir opposé. Question de hasard, on joue sa vie à pile ou face. La roue du destin est une roulette. Nous, on a tiré le bon numéro. Quand on est venu nous cueillir, on avait déguerpi. Je me recueille. Pour moi, il y a eu un bon Dieu. Te Deum, je dois dire merci. A Grand-Père, à tante Nénette, Riri, Solange. Les Flamant nous ont sauvé des Allemands. Je dois à jamais rendre grâces. Au risque de leur peau, nous ont soustraits à la Gestapo. Il y en a eu. Aussi. Des Français comme ça, en or, en pur, à vingt-quatre carats. Nous quatre chez eux quatre, de novembre à août. Nous, on est des youpins, de la vermine, on leur apporte la malemort. Ils nous offrent la vie. Voilà. C'était comme ça. Pas eu que des délateurs, des zélateurs, *je me permets de vous signaler, il y a dans notre immeuble une famille d'étrangers qui se cachent*. La France, elle était coupée en deux. Deux camps, lutte inexpiable. Un seul but : l'un bute l'autre. Eux qui crèvent ou nous. Pas de milieu. D'un côté, les pires salauds, ordures. De l'autre, or pur. Dans l'entre-deux, bien sûr, des millions et des millions. Rien, du néant, le marais, la tourbe, en attente d'où le vent souffle. D'ouest ou d'est. Voilà. C'était ainsi. Simple, mais vrai. La vérité, à l'époque, était simpliste. La Vie, la Mort. Le Bien, le Mal. Division nette. La France boche, la Pétain qui s'offre, un peu de paix, un peu de pain. Contre nos juifs. Laval rajoute les enfants en prime. Celle qui mendie un brin de survie. A tout prix, honneur, déshonneur, n'importe. Républicains espagnols, réfugiés allemands, vous pouvez avoir leur tête. Pourvu que vous épargniez la nôtre. Gurs, le Barcarès, dix autres camps. C'était en France, zone sud. Construits par les Français. Drancy aussi. Rafles, tous entassés dans les autobus, débordant sur les plates-formes, pêle-mêle dans les cars de police-secours fourrés. Par les agents capteurs, par les gendarmes, cueillis. Et puis, de l'autre côté, dans leur cahute accueillis. Riri, Nénette, Grand-Père, Solange, de braves gens, des gens simples. Simplistes. Ils ne cherchaient pas midi à quatorze heures, sans complications, *faites comme chez vous*. Au risque de la leur, ils nous accordent la vie. Sans plus, comme ça. C'était ainsi. Un pays, un univers, le monde entier, coupés par la ligne de démarcation. L'invisible, l'authentique. Celle du Jugement dernier. Ineffaçable. Moi, à la limite indécise où la banlieue popu s'ouvre

aux carrés de tomates et de patates, planté. Derrière la fenêtre, aux aguets. Consigne absolue : ne pas montrer le bout du nez. Surtout que je l'ai prononcé, proéminent. Crochu, ainsi qu'on disait dans les journaux. Pas tout à fait, presque. Un blair de youtre, à mettre en vitrine. Il y en avait. *Exposition : le juif et la France, entrée gratuite pour les écoliers en groupe.* Je m'approche de la vitre. Pas trop, il faut voir sans se faire voir. Je regarde dans la rue, dans le vide. Des jours longs comme des semaines, des minutes longues comme des heures. Des secondes qui durent des siècles. La victoire est certaine. Plus qu'une question de temps. Mais le temps, justement, c'est ce qui nous manque. A l'instar du fric, il est compté. Le magot fond. On mangera quoi. Le Père a bouffé son pèse. Pour survivre, il faut des vivres. Nos sauveteurs nous assurent le couvert, ils nous abritent. Tickets, rations, on n'en a plus. La bectance est au marché noir. La vie, ce n'est pas seulement quelque chose qui se donne : ça s'achète. On en est déjà à racler les fonds de tiroir, de tirelire. La victoire est au bout du tunnel. Mais on doit durer autant qu'elle lambine.

Après le film, comme il se doit, discussion des spécialistes, table ronde, on a fait le tour de la question. Témoins, palabres. Avec même un professeur berlinois, qui explique les ennuis d'âme des Allemands, pour faire bonne mesure. Notre passé leur pèse un peu. A moi, beaucoup. Un poids énorme sur la poitrine, une tonne au thorax. Ça m'écrase. Quand on agite ces questions, ça me remue aux profondeurs. Soudain, Elie Wiesel se dédouble, on montre un court extrait de lui, même émission, quinze ans plus tôt. Il demande déjà, plus jeune, plus frais sorti des barbelés, plus âpre, visage plus hâve, mémoire encore burinée aux joues, il ne joue pas, moins officiel, pas encore le même statut, pas statufié, d'un bras brandi, d'un doigt levé, d'une voix haletante, il demande. POURQUOI. On a envoyé des émissaires aux Alliés. On leur a communiqué le tracé exact des voies ferrées. Convois d'Auschwitz, ils n'ont jamais pu distraire un seul avion pour détruire les rails. Une distraction, ils ont oublié. JAMAIS BOMBARDÉ. Déportation ralentie, trafic un moment suspendu : une infinité de vies qu'on sauve. Jamais fait sauter. POURQUOI. Le doigt de Wiesel reste levé, sans réponse. L'évidence même. Hitler avait trouvé le truc ad hoc. Celui qui arrangeait tout le monde. Personnes déplacées par millions, pour recaser toutes ces hordes, rhabiller ces paquets de hardes, problème ardu. Les juifs, parmi eux, il y en aura qui voudront aller en Palestine. Ça va compliquer la situation. Tsiganes, communistes, homosexuels, *die*

Asozialen. La société future peut s'en passer. Qu'ils passent aux fours. Auschwitz est un bon dépotoir, les S.S. des potes. Plus tard, on les enverra au poteau, morale oblige. En attendant, pour les reconstructions à venir, ils débarrassent le plancher. Vous direz qu'à minuit et demi, ma bouteille de gigondas descendue, j'ai le délire de la treille, des glouglous irresponsables. Voire. Des avions, on en a trouvé autant qu'on voulait pour incendier cent mille civils à Dresde. Pas un, pour arrêter les convois. Un fait. Débrouillez-vous avec. Fournissez-moi une meilleure hypothèse. Je ne demande pas mieux. Wiesel, hagard, demande POURQUOI. Je ne vois pas d'autre réponse. D'ailleurs, on commence à savoir des choses. Les historiens ont fouillé dans les archives, ils ont tiré des vérités malodorantes du placard. Ainsi, Roosevelt, quand son ministre Morgenthau l'a supplié de révéler, de dénoncer l'horreur des camps, il a refusé net. Les Alliés ont gardé longtemps bouche cousue. Longtemps, très longtemps, les millions qui, wagon après wagon, passaient à l'as, on les a passés sous silence. De savants collègues se grattent le crâne, eux aussi, ils se demandent. Seulement, ça remet tout en question. Le Bien, le Mal, la dichotomie, la démarcation. D'un côté, de l'autre. Du toc, propagande bidon, des croyances mangées aux mythes. Non, non, c'était vrai, je le maintiens. Mais À LA BASE. Au fond du gouffre, dans le réel, en bas. Là, c'était du noir et blanc. Le flic venu en vélo nous avertir. Riri, Nénette, qui nous ouvrent leur porte de vie. Et puis, les délateurs, les zélateurs, police, milice, Gestapo, boches, collabos. Pas à s'y tromper. Là, c'est clair et distinct, une évidence cartésienne. Le type qui débarque d'un *liberty ship* sur le sable, celui qui lui tire dessus de son blockhaus. Uniformes kaki, uniformes vert-de-gris, couleurs ne se mélangent pas, on est d'un côté ou de l'autre. Aussi simple, aussi sec. Je t'abats ou tu me descends. Mec pour mec. A la base, aucun problème. C'est là-haut, Potsdam, Yalta, dans la stratosphère des grands desseins, frontières du Bien et du Mal, frontières de l'Europe future, donne-moi ma part de Berlin, je te rends mon morceau tchèque. Partage du gâteau, REALPOLITIK. Au sommet, c'est là que ça se complique.

Là-haut, tout s'embrouille. J'ai l'occiput en capilotade. Mes idées s'étirent, s'enchevêtrent, j'ai de longs fils de guimauve dans la tête. Une heure moins vingt, je me traîne le long du couloir jusque dans ma chambre. Soir de Victoire, je n'ai pas encore mesuré l'étendue de mon désastre. La coupe de ma mémoire est pleine, je déborde de régurgitations historiques, d'indignations qui jaillissent en geyser.

Soudain, ci-gît. J'aperçois mon lit. Je vais devoir coucher seul. Le lit jumeau, à côté du mien, est désert. Ma femme est à Londres. Pour affaires, c'est la vie moderne. Un avion, et hop, réunion importante, au revoir. Pour la Victoire, elle m'a plaqué. *Business is business*. J'aime pas ce bizness. Je suis un type naturel. Comme la nature, j'ai horreur du vide. Toute la soirée, avec les *Dossiers de l'écran*, j'ai été abreuvé de souvenirs, gavé d'Histoire. Manger seul, ça va encore. Les millions de morts me tiennent compagnie. Les yeux humides, j'ai bu sec. Coucher seul, différent. Je n'aime pas, c'est physique. Le souffle dans le lit voisin, mon souffle de vie. Comme je suis sourd, n'importe quel casseur peut briser ma porte. Je n'entendrai rien. Il pourra me suriner, m'égorger. Je passerai de vie à trépas sans reprendre connaissance, sans me rendre compte, je serai clamsé. Non, non, je n'exagère pas. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être sourdingue. Une fois qu'on a retiré son appareil, silence de mort. Précisément. Seul dans ma chambre à coucher, j'ai les chocottes qu'on m'occisse nuitamment. Je veux voir ma mort en face. D'un pas vacillant, je vais chercher le grand couteau à découper dans la cuisine. Je le pose sur la table de nuit, à mon chevet. Si on essaie de m'achever, au moins, avant que je crève, il y aura un corps-à-corps. A l'arme blanche. Nuit blanche, je crains. Lorsque ma femme est là, elle a l'ouïe fine, elle entend voler les mouches. Elle actionnerait le signal d'alarme, branle-bas de combat, je serais en état d'autodéfense. Je ferme la porte, je pousse le verrou, j'appuie la commode contre la porte. Quand même, renverser ma barricade ferait un sacré boucan. La vérité, je n'aime pas être seul. Tout seul, comment voulez-vous qu'on vive. Moi, j'ai besoin d'être à deux pour exister. Ainsi, ce soir, après l'émission, avec ma femme, on se serait assis dans le salon, on aurait parlé, discuté. La vie ne se passe pas de commentaires. Soutenus d'un ou deux *glasses* en supplément, on aurait refait la guerre ensemble. Moins dur que tout seul. Et puis, d'émotion en attendrissement, d'évocation en vague à l'âme, vogue la galère. Peut-être on serait devenus lyriques, de lyre en délire, ballottés sur ses nichons, elle a des rotoplos terribles, élastiques, fermes, lorsqu'on les triture, si je la palpe. Je palpite. Au bord du désir, de mon lit, penché sur son vide. J'ai soudain la trique. J'ai envie de la tringler. M'étreint, m'étrangle. Comme ça, partie en vadrouille, en Angleterre. *Ici Londres*, ça me fait une belle jambe. Des jours et des jours, avant qu'elle débarque. Je suis condamné à une éternité d'attente.

Je m'allonge dans mon plumard, remonte jusqu'au cou les couvertures, avec ce vent déchaîné, fenêtre entrouverte, je dors en plein sabbat de courants d'air. Je ne dors pas. Paupières closes, membres détendus, j'ai beau faire le mort. Pas le moindre appesantissement ténébreux ne m'engourdit la caboche. Dedans, un vrai feu d'artifice, des idées fusent, éclatent, multicolores, comme des soleils. Ma nuit s'illumine de gerbes d'étincelles, je suis fouillé de projecteurs. On me bombarde. Hécatombe des hécatombes, holocauste des holocaustes. Chacun sa guerre. Seulement, voilà. Ma guerre. JE NE L'AI JAMAIS FAITE. COMME ANNE FRANK. Une pucelle, à espérer que, à attendre que. Caché dans ma salle à manger de Villiers, entre lit et table, toute mon audace : je glisse un regard discret, à travers les rideaux de tulle, par la fenêtre. Pour voir si. Qui débarque. Les Fritz ou les Amerloques. Je suis une loque amère. J'en suis encore retourné. Une chiffé molle. Quand est-ce qu'ils arrivent, quand est-ce qu'on me libère. Je n'ai pas l'âme irénique. Anne Frank, c'est édifiant, admirable. Un amour qui s'étend à tous jusqu'à la fin, la grâce divine, morte en sainte. Une juive grosse de toutes les vertus chrétiennes, on n'en trouve pas tous les jours. On l'adore, on la canonise, des cars entiers d'Allemands se déversent devant l'Anne Frank Huis à Amsterdam. On y vient chialer par tombereaux contrits. Presque une attraction foraine. Un musée, un mausolée. Le recoin d'angoisse infernale est devenu un lieu sacré. Evidemment, une martyre, toujours rassurant. Elle ne voulait de mal à personne. Moi, je voulais du mâle. J'en veux encore, à tout le monde. Pas mourir, la bénédiction à la bouche. Tuer, le fusil à la main. Ma devise, MEURS OU TUE, comme dans *le Cid*. Comme chez Corneille, dans une vraie tragédie, pas d'autre issue. Pour un vrai homme. *Rodrigue, as-tu du cœur ? – Tout autre que mon père*. Une pointe, c'est tout, main sur la garde de l'épée, dans ces cas-là, cas d'honneur, ainsi qu'on répond. Le doigt sur la détente d'un revolver. Avec une grenade, une mitraillette. On répond en faisant parler la poudre. La mienne, que d'escampette. Quand le flic est venu nous prévenir, on a filé. Couru nous cacher. Trop jeune, pas de ma faute, né en mai 28, terré au fond du pavillon de Villiers, novembre 43. Enterré, ci-gît ma défroque. *Des Français pillent volent sabotent tuent Ce sont toujours des étrangers qui les commandent Ce sont toujours des juifs qui les inspirent C'est le complot de l'Anti-France*. Les lettres explosent sur l'Affiche rouge. MANOU-CHIAN, 56 attentats, 150 morts, RAYMAN, 20 ans. ELEK, 18, BRULSTEIN, 17. Moi, en 43, j'en avais 15. Pas une excuse. Il y en a eu d'autres, aussi jeunes, plus jeunes. Et GRZYWACZ. Et WITCHITZ. Et FINGERWEIG. Il manque à jamais DOUBROVSKY. Des noms à coucher dehors. On couche en joue. Feu sur le Soldatenkino au Rex.

Détachement de la Wehrmacht se rendant de Charonne à Nation, détonation. S.S. faisant l'exercice place de la Muette, grenade. Feldgraus en bouillie, Generalleutnant Schamburg, voiture découverte, déconfiture de Boche. Sa torpédo torpillée par nous, là, au coin de la rue Nicolo. A deux pas d'ici, à quarante ans de distance. A trois minutes de chez moi, rue Vital. Eux, ils fondaient, bille, bombe en tête. Eux, ils avaient leurs noms sur l'affiche. Moi, j'ai mon nom sur mes livres.

Ecrire ne m'a jamais délivré. Je n'ai jamais été libéré. Les mots ne sont pas des actes. Même imprimés, ce sont des paroles en l'air. Ces pensées-là, lorsqu'une occasion les ressuscite, si on les réveille, elles battent en moi comme une houle que rien n'apaise, une fièvre qui ne peut pas retomber. Cette guerre pas faite, je n'arrête pas de la refaire. JE SUIS REFAIT. Voilà, ainsi, je n'y puis rien, incontrôlable. J'ai traversé la plus grande guerre de l'Histoire, la seule juste, sans verser une goutte de sang. Ni le mien ni celui des autres. Police, milice, Gestapo, jamais fait une peau. Quatre ans, on a craché sur moi, en français, des Français, dans la presse, chaque matin, épandage d'immondices, vidage d'ordures, rien fait, pas riposté. Je me vomis. Pas bousillé un seul Brasillach, pas abattu de Rebatet, pas un traître à mon actif. Dans mon passé, que du passif. Un flux de haine me brûle l'estomac, une bile écoeurante me remonte, tout ce temps nauséabond, quand on ouvre la bonde, intact dégorge, j'éructe. J'entre en éruption, une fureur volcanique me secoue. *L'argent n'a pas d'odeur, le juif en a une attention méfiance Lévy en changeant de religion ne change pas de race épurons la race française.* ÉPURATION. Qui ai-je flanqué au poteau, quelle fripouille. A l'époque, je n'avais pas voix au chapitre. Maintenant, j'emplis des chapitres de ma voix. Je vocifère en vain, fureurs inutiles. Le passé, on peut le raconter, l'écrire. On ne peut pas le récrire.

Je n'ai pas la vocation des Antigone et des Anne Frank. Pas mourir, dans ces cas-là, qu'il faut, mais tuer. Je n'ai jamais pu m'habituer. Sur le dos, sur le ventre, sur le côté, sous mes couvrantes, je halète. Je me tourne et me retourne sans cesse, dans mon lit, dans mes pensées, vers l'An Quarante. Damné en années, ce temps-là reste mon enfer. J'y suis enrhumé. Toujours en quarantaine.

Depuis quarante ans. Prison sans barreaux, sans bourreaux, je n'arrive pas à sortir de cette geôle révolue. Je demeure entortillé dans d'impalpables liens. Pas vivre dans la terreur, que j'aurais dû, mais trucider en terroriste. Ma mémoire me ligote. J'ai beau m'agiter, impossible de m'endormir. Après ce film, ce débat, toute l'époque vient me cogner en échos sous le crâne. *Doriot est l'homme de la puissance Déat l'homme du verbe deux tempéraments de chef pour nous le chef est un Dieu Darnand se présenta à moi une main loyalement tendue tous les jours le maréchal Pétain fait quelque chose de bon la Milice pour une Europe pacifiée et prospère L.V.F. c'est par haine du juif que ce jeune sergent s'est engagé la France a une grande voix au service de sa cause et de la vérité c'est celle de Philippe Henriot*, ça me revient, je me redresse, les coudes presque sur l'oreiller, Philippe Henriot. Quand on l'a fait taire, le jour où on l'a abattu, un commando qui frappe à sa porte, sa bonne qui ouvre, quand on l'a descendu d'une giclée de balles, journal en main dans notre cachette quand j'ai lu, j'ai tellement juté, joui, l'organe de la presse infâme déplié devant moi, larmoyant, sur la table, un vrai orgasme, j'en étais tout tremblant de joie, illuminé d'un soleil de gloire. Et puis, j'ai déchanté, débandé, je ne faisais pas partie de la bande, pas moi le justicier, le guerrier, je guerroyais quelque part entre Marathon et Salamine, avec la flotte de Thémistocle je remporte la victoire sur Xerxès, halte aux barbares, je suis très fort en thème grec, excellent en version latine, ma guerre est la guerre des Gaules, dans mes bons moments, je suis César. *Livret individuel, classe 1948, Nom, Prénoms : Julien Serge, 1^{re} Région, Ordre pour le cas de mobilisation, Conseil de Révision du 29-9-47.* Je suis assis dans mon lit, ça me résonne. *Dr Weyl-Clauvel, Ancien Externe des Hôpitaux de certifie est actuellement au sanatorium de Saint-Hilaire-du-Touvet traité par PNO 20 octobre 1951.* Par bribes, fragments, morceaux épars, ça me baratte la tête. *Direction Régionale du Recrutement, Nom, Prénoms, par décision de la Commission de, RÉFORMÉ DÉFINITIF N° 2.* J'ai beau rester immobile, je suis ballotté sur le matelas. Pour dormir, il faut avoir la conscience tranquille. Tout le sang que je n'ai pas versé pèse à jamais sur la mienne.

Il est temps de me tranquilliser. Je tâtonne, je cherche ma montre sur la tablette de marbre, je touche le manche du couteau. Les aiguilles à la phosphorescence pâlie indiquent d'un trait à peine visible une heure un quart. En hâte, j'ai avalé mon Valium. Et voilà. Hier soir, c'était hier soir. Quand j'ai éteint la télévision à onze

heures, cinquante-neuf minutes, vingt-deux secondes, mon siège était fait. Maintenant je suis affalé dans mon fauteuil. Après un réveil tardif, j'ai la tête ouatée de brouillard. Je l'avoue, j'hésite. Je sais, j'ai promis, je me suis promis, je devrais. Forcé, trois heures d'affilée, seul, à table, en face du poste, englouti par l'émission, j'ai eu ma dose de souvenirs-écran. Quand on me replonge dans ce passé, je crie toujours : présent ! Garde à vous, fixe. Je ne repose jamais les armes. Demain, à l'Etoile, l'Armée, et le long cortège musclé, et le piétinement régulier des semelles, le lent hérissément des canons sur l'avenue. La marée martiale m'envahit, je suis porté par l'enthousiasme de la foule. J'entends les cris, ce sont des hurlements de femmes, *vive l'armée !* Elles s'égosillent, les voix s'éraillent. Mon père me dit, *attention, mon petit*. Dans un rassemblement pareil, haut comme trois pommes, je risque de me faire écraser. Une haie de pantalons et de jupes m'emmitoufle la rétine, des taillis d'entre-deux malodorants me cachent la vue, j'essaie de me faufiler à travers les fourrés de cuisses. Impossible de me pousser, de me glisser jusqu'au bord du trottoir. Grosses caisses, tambours, cymbales, clochettes, tout un orchestre pédestre me carillonne entre les tempes, mais je ne vois rien. Je crie, *papa, je veux voir !* Mon père me prend, me juche sur ses épaules. La jubilation me soulève. D'un seul coup, l'immense avenue dévale sous mes yeux émerveillés, déploie les bataillons bien sanglés, la cadence des pas impeccables, fanfares fracassantes, on est invincibles, VIVE LA FRANCE ! Et puis, le rythme ralentit, la mélodie se creuse d'une profondeur subite, le pas se fait majestueux. La clameur déferle le long des arbres, je suis étourdi de hurlements, C'EST LA LÉGION ! Hier soir, naturellement, lorsqu'on a bu toutes ces histoires, toute cette Histoire jusqu'à la lie, chacune de ces interminables journées goutte à goutte, après avoir vidé mon dernier verre, la coupe déborde, j'ai dit J'IRAI. Avec des queues-leu-leu de tanks plein les yeux, des étirements vrombissants de chars, de l'Obélisque à l'Arc de Triomphe. J'étais blindé. A présent, la grisaille matinale me dégrise.

Assis là, je regarde par la fenêtre assombrie de mon bureau. Les feuilles nouvelles des marronniers de l'arrière-cour, au bout de leurs rameaux grêles, à peine rejaillis des troncs étêtés de l'hiver, sont triturés de frissons féroces. Les fusains, mal taillés, touffus, s'agitent sous les rafales irrégulières. Le calme, par moments, revient. Une saccade brusque secoue de nouveau le jardin, les plantes folles se

tordent au gré des bouffées fantasques. En me penchant au-dessus de ma table de travail, j'aperçois un coin de ciel fuligineux qui coiffe la façade rectiligne de l'immeuble beige, en face. La muraille abrupte barricade la vue. Sauf à l'extrême pointe de l'été, elle dérobe le soleil. De soleil, aujourd'hui, pas une lueur, pas même un reflet sur le béton vitré, vis-à-vis. Rien qu'une grisaille qui rase le toit, éperdue de bourrasques. Mes bonnes résolutions sont battues des intempéries. Le rosier sauvage a la danse de Saint-Guy. Un orage va éclater d'un instant à l'autre. Par la fenêtre à l'espagnolette, une bise glacée s'infiltre. Mon enthousiasme se refroidit. La Victoire, évidemment, c'est mon devoir de la célébrer. L'événement miracle, si longtemps mirage. Quarante ans déjà. Justement, je vais en avoir cinquante-sept. Je ne suis plus tout jeune, tout frais. Plus si fringant qu'au temps des beaux défilés de mon enfance. Debout, des heures, sous la pluie battante, avec l'ouragan qui doit secouer les platanes de l'avenue comme des cocotiers. Je suis ébranlé. Ce sont des plaisirs d'un autre âge. J'accuse le mien. Il m'excuse. J'ai la fibre très patriotique, mais amollie. Pour un rien, je contracte des laryngites épouvantables, des rhumes mortels. La parade, bien sûr, je devrais y être. Mais à quoi bon fêter ma survie, si je dois attraper la crève. Je regarde de nouveau ma montre : dix heures trente-cinq. La cérémonie est déjà commencée. L'Histoire se fait toujours sans moi. Et puis, une idée subite me traverse l'esprit. Je vais participer à la parade, j'aurai ma part de la Victoire, je partage l'élan collectif. Je me lève de mon fauteuil, je quitte mon bureau. Je m'installe dans la salle à manger, toujours fidèle, je vais reprendre mon poste. TF 1, retransmission en direct, mission accomplie. Moi, le dos calé dans mon fauteuil canné. En face, la voix profonde, noble, diserte de Zitrone. Aussitôt, elle m'enveloppe, me prend en charge. Au pas de charge, elle m'entraîne. Je suis d'un seul coup jeté sur la voie royale. J'arrive à temps, de justesse j'enfile les sentiers de la gloire. Mitterrand Imperator, debout dans son command-car, remonte l'avenue, chef découvert sous la pluie. Normal, c'est le chef. A lui de donner l'exemple. Je lui trouve le port digne, l'œil ému, mais assuré, le visage majestueux. En le revoyant ainsi, je re-vote Mitterrand. Lui, au moins, la guerre, il l'a faite. Une belle guerre, une magnifique évasion, Londres. Un dur, un pur, pas un résistant en toc, tous ceux, pistolet au poing, brassard F.F.L., de la onzième heure. Non, comme Mendès, de l'authentique épopée. *Rodrigue, as-tu du cœur ? Tout autre que mon père.* Mendès, Mitterrand, des mecs. Le véhicule d'honneur avance lentement, le Président, œil d'aigle, regard tout droit dardé, tête nue à côté du képi étoilé qui l'accompagne. Moi, au-dessus, en surplomb, tantôt à ras de visage, tantôt dans les airs,

comme au balcon, je plane en hélicoptère, je redescends, je frôle la foule maigrichonne le long des trottoirs, je remonte d'un coup d'aile dans l'empyrée. Zitrone-Zeus, de son organe melliflue, de sa mélopée inspirée, fait parler l'Olympe. Il n'y avait qu'à y penser : la télé est le *deus ex machina*. Aux Champs-Élysées, j'aurais erré comme une âme en peine. Même une foule clairsemée s'entasse aux barrières, vous bloque le panorama. Maintenant, j'ai devant moi l'avenue tout éployée. J'arrive à l'Etoile. Mitterrand dépose la gerbe sur la Tombe, minute de silence, mon regard s'embue. Raidi dans mon fauteuil, je m'assieds au garde-à-vous. Au-dessus, un immense drapeau tricolore flotte, claque au vent, sous la voûte de l'Arc de Triomphe. Mais oui, j'avoue, je n'ai pas honte de le dire, j'y vais de ma larme. Mon père, ma mère, envolés, évaporés depuis des lustres, soudain revenus. A moi ressoudés. Pareilles épreuves, ça cimente une famille. Ma sœur, partie dans sa lointaine Albion, me manque. Il a fallu que ma femme, à son tour, soit en Angleterre. Tout seul, avec la Victoire. Je me sens dans un atroce abandon. Je m'abandonne.

A la Patrie, je n'ai que des pleurs à offrir. Rien fait pour elle. Au bon moment, celui qui compte, je n'ai compté que pour du leurre. La Victoire, je n'y ai pas participé. J'en suis exclu. D'abord, la rage, à présent, la douleur me ronge. Je n'ai pas pu m'en empêcher, quand Mitterrand, solennel, a remis les décorations apportées sur des coussins à ce quarteron d'anciens combattants de l'ombre, lorsqu'il a donné l'accolade à ces croulants héroïques, valeureux et loyaux services, on les honore avec recul, mieux vaut tard qu'à titre posthume, figures ratatinées, bras tremblotants, déjà à demi submergés, de quarante ans d'oubli surgis, moi, là, affaîssé, devant ces types, Mitterrand, après la cérémonie, souriant, détendu, sans façon leur serrant la main, bavardant avec eux, avec elles, d'égal à égal, une fois les décorations remises, il n'y a plus de rang, dans le courage pas de hiérarchie, tous ex-échos du même passé, mêmes luttes, pareils, aucune différence de sexe, ma tante, Paule Weitzmann, elle a eu la médaille de la Résistance avec rosette, juillet 46, même promotion que Camus et Aragon, soudain ces vieux bonzes exsangues, ces gonzesses fripées m'écrasent. Plus fort que moi, ça m'a coulé sur les joues, pas une buée, un ruisselet : une vraie cascade. L'écran crève, je choisis dans ma vie, dans mon vide. Nom, prénoms, sur mon matricule, aux grands moments de l'Histoire, signes particuliers : NÉANT. Et puis, chacun est rentré

dans son trou, Mitterrand à l'Elysée, moi, dans mon bureau. Zitronne s'est tu. Lâche, une fois de plus, une fois encore, un lâcheur. Je ne suis pas allé assister à la cérémonie. Jamais acteur, toujours spectateur, ma devise. Après déjeuner, en avalant ma dernière goutte de café, j'ai cette fois, pour de bon, décidé. D'y aller, aux Champs-Élysées. La place de l'Etoile sera encore toute décorée. De l'Histoire je visiterai au moins les décors. A défaut d'avoir vu le feu, des combats je verrai au moins le théâtre. J'ai mis mon imperméable, dehors, le vent fouettait les avenues et les visages.

Je débouche, par la rue de Presbourg, sur les Champs-Élysées. Le long du trottoir, les oriflammes suspendues aux cimes des platanes tressautent à chaque rafale. Je remonte l'avenue, du Drugstore je me dirige vers la place. J'embrasse son tournoiement d'un bref coup d'œil. Des bolides épars, assez peu de monde. Mon regard s'arrête sous l'Arc de Triomphe, s'y accroche. Un immense drapeau ondule en plis lents qui se déploient sur toute la largeur de la voûte et retombent à mi-hauteur. En temps normal, je ne suis pas porté sur le gonfalon. Je n'ai pas un culte particulier pour l'étendard. Je ne suis en rien un maniaque du fanion. Mais là, je suis resté ébaubi, bouche bée. Le ballonnement tricolore au milieu des airs m'aspire dans l'espace. Dix mille fois, j'ai dû passer par l'Etoile, pas une, je n'ai été jusqu'au terre-plein, au centre. L'idée ne m'est jamais venue. Une impulsion subite me pousse. Je traverse, je prends par le souterrain. Des files sages sillonnent les couloirs. Comme dans le métro, une station un peu compliquée, mais en plus propre, sans publicité ni graffiti. Les cohortes d'appareils photo en bandoulière fraternisent avec les légions de caméras tenues à la main. Au sein de la jacasserie polyglotte, Américains nasillards, Allemands gutturaux voisinent avec des Orientaux rauques. Soudain, quand on ressort de l'autre côté, silence. Une vision à couper le souffle et la parole. Paris qui se jette sur vous à l'envers. Perdu au carrefour des avenues, mes perspectives habituelles s'emmêlent. Lorsque la rétine change de sens, tout s'enchevêtre. Je bute inopinément sur les redans de la Défense. A la lisière de Paris, ce pseudo-New York, ce quasi-Montréal me hérissent les iris. Je me suis trompé de direction, je pivote sur les talons. Je me détourne des tours, je fais le tour. Mon étourdissement s'organise, le vacarme, d'abord intense, s'assourdit. De près, les voitures lancées en zigzags zèbrent l'ouïe d'une stridence plus aiguë. Peu à peu, mes coordonnées se rétablissent. En face, les Champs-Élysées. Le torrent des véhicules s'y rue vers son

embouchure. Entre ses chaînes, le Tombeau. Le Soldat Inconnu est veillé par quatre factionnaires, deux sur le devant, avec des bérets, mitraillette au poing, deux derrière, en képi, sabre au clair. Pour cette mission solennelle, ils sont tous au garde-à-vous de marbre. Statues plantées là, sans un muscle qui tressaille. L'hommage des vivants est de ressembler, au moins un moment, aux morts. Il y a quarante ans, soixante millions. Maintenant on fusille à bout portant avec des cliquetis de Kodak. Je m'approche de la flamme. Des monceaux de gerbes jonchent le sol dallé. La plus belle, les roses rouges de la présidence, j'ai vu ce matin Mitterrand les déposer, à la télé, à présent, les voici, à mes pieds, en chair écarlate, en pourpre impériale, pétales légèrement décoiffés par le vent. Aux murs, les gloires de Napoléon, les guerres gravées aux parois. Sous les semelles, des inscriptions votives, commémorations en cuivre, grâces rendues au dieu des Combats. Aujourd'hui, c'est NOTRE VICTOIRE. Une étrange paix se fait en moi, je respire d'une poitrine moins oppressée. Quatre ans d'oppression s'allègent. Au-dessus, le drapeau, voile colossale hissée sur ses filins d'acier, flotte, claque, avec un bruit à la fois souple et sec. La nef ouverte palpite d'un long vibrato de harpe éolienne. Je laisse tinter en moi cette musique des sphères célestes, je m'immobilise. Elle me mobilise, c'est mon appel sous le Drapeau. Longtemps je suis demeuré sans bouger. Un officier est venu, on a relevé la garde. Je me secoue, je sors de mon immersion baptismale. J'ai fait mes ablutions patriotiques. Ça vous lave l'âme, un instant vous enlève le goût et le dégoût des jours. Un nouveau lot de visiteurs afflue par l'escalier. Je dois me remettre en route. Place aux autres. Une dernière fois, je balaie la place du regard. Je scrute l'avenue. Je ne l'ai jamais vue de la sorte, enveloppée, à mesure qu'elle dévale, avalée par le brouillard. Quand l'œil la suit, au loin elle fuit. Puis elle s'estompe et s'efface. On se croirait en Bretagne. En bas, au bout de la lande crépusculaire, l'Obélisque se dresse, à peine esquissé, menhir solitaire noyé parmi les fumées de brume. La perspective s'enrobe, le spectacle se dérobe. Rideau nuageux, fini, déjà. Je me sens mélancolique. Plongé depuis ce matin dans une nostalgie embuée. Enfoui, moi aussi, dans une ouate fuligineuse. Soudain, une question déchire le voile. Brusquement, m'estomaque. Un coup de tonnerre sous le crâne. J'en retentis des orteils à l'occiput. Le 8 mai 45, j'étais OÙ. J'ai fait QUOI. Un événement pareil, sans pareil, après cette interminable agonie, quatre ans de saison en enfer, à la fin des fins, cette fois VICTOIRE. De quoi hurler de joie à éclater, quand l'outre de fiel crève, de quoi trépigner de plaisir, aller rouler tout entier dans les lames déchaînées de la foule, emporté par la tempête extatique. Fête comme il n'en existe qu'une pour toute une vie. J'ai dû m'égosiller à

perdre haleine. UN TEL JOUR, depuis tant de jours attendu, au fin fond des ténèbres. Aujourd'hui, 8 mai 85, je commémore. 8 MAI 45, j'essaie de me remémorer. J'ÉTAIS OÙ. J'AI FAIT QUOI. Coi. En moi, que du silence. Du noir. Sur le petit écran portatif dans ma caboche, pas une image n'apparaît. Au lieu du spectacle son et lumière, rien. Ma projection intérieure est en panne. J'y crois à peine. Pas Dieu possible, ce jour de Dieu, TE DEUM des athées. Liesse délirante, messe universelle. La kermesse, j'ai dû faire une de ces foires. Ça foire. Pas mèche. Pas une ombre ne s'agite. Saisi d'angoisse, je tâtonne avec une hâte fébrile. Je m'ausculte, je me palpe la mémoire. Je bats le rappel des souvenirs. Je ne trouve toujours pas le 8 MAI. Une date aussi prodigieuse. Une épiphanie de l'Histoire. Je me replonge dans mes bas-fonds, jusqu'au tréfonds. Désespérément, je sonde, je fouille. Pas un reste, pas une trace. Tout a disparu en un absolu naufrage. Comme une épave, je suis là, pétrifié, sur le terre-plein de l'Etoile, devant ce désastre. 8 MAI 45 : TROU DE MÉMOIRE.

De trou en trou

J'en suis encore secoué, un sacré choc. M'a mis sens dessus dessous, me tourne les sangs. Scandale inopiné, ignominieux, que je n'aie pas gardé trace en moi de la Victoire. L'oubli s'ouvre sous mes pas à l'improviste, j'ai dégringolé tout entier dedans, au hasard d'une journée votive. Au détour d'un retour en arrière collectif, je tombe dans une trappe. Il y a des manques de mémoire qui sont des manques d'âme. Une telle lacune me condamne : désormais travaux forcés du souvenir à perpétuité. J'essaie de nouveau, en me remettant en marche le long de l'avenue Kléber. Après la vitrine à Ferrari, je frôle celle à Rolls-Royce et Jaguar. Je rase les parois crémeuses des immeubles massifs, en bordure du large canyon inhabité. Je racle le trottoir, mes pas me martèlent le crâne, j'ai des échos granitiques entre les tempes. Personne autour, pas un chat, rien. J'avance. J'ai beau reculer, pas une lueur ne remonte. Pas le moindre scintillement de gloire. L'Histoire est morte et enterrée. Moi avec.

Je me retrouve tout à coup au coin de l'avenue Kléber et de la rue de Longchamp. Je m'arrête à la devanture de la boulangerie qui fait l'angle. Au-dessus du parement frais posé de marbre rose, la vitrine étincelante me renvoie, entre les rangées de gâteaux multicolores, mon pâle reflet. Mon visage est à peine visible, estompé par les miroitements de la glace. Je devine à peine mes pupilles, mes prunelles se rencontrent à tâtons. Sur la crête du front, les cheveux trop longs, battus des vents, s'ébouriffent. Le haut du crâne se hérisse de vagues filaments entortillés qui dansent. Une vraie tête de Méduse. Je suis médusé. Certains matins, quand j'ai bien dormi, si j'ai les traits reposés. Au-dessus du lavabo penché. Je m'accorde parfois, au passage, un petit satisfecit. Je me fais de l'œil un instant. Ma femme, qui me voit me voir, se moque. Elle a sans doute raison. J'ai depuis longtemps dépassé l'âge de Narcisse. Quand même, je me dis, je peux encore plaire aux mignonnes. Je m'effleure, rien qu'un éclair, une seconde, me caresse, entre deux battements de cils. Fait de mal à personne, vous ravigote le moral, ça remet du cœur au bas-ventre. Seulement, là, j'attrape un coup dans l'estomac. Je m'arrête, je lorgne un moment les pâtisseries appétissantes. Je reçois mon visage en pleine gueule. Planté comme un piquet devant l'étalage,

face aux tartes normandes, aux bûches pralinées, aux malgaches chocolatés. J'en suis baba. On m'a dépiauté, plus de chair, je suis un squelette falot, livide.

Troué comme une écumoire. La vitre fait clignoter mes lacunes. Poreux, vapoureux de la tête. Criblé de vacuités étranges, de viduités pathologiques. J'ai eu la tuberculose au testicule gauche, de là elle est passée au poumon droit, ouvrant une large spélonque. Avec les ans, elle est montée dans la cervelle. Ma substance s'effrite, se délite. Je souffre de consommation mentale. Elle me ronge petit à petit, elle me grignote. Bientôt, de moi il ne restera plus rien de mon vivant. Je m'éteindrai d'évanescence précoce. Pas seulement des pans entiers de passé qui s'évanouissent. J'ai le présent lézardé d'absences bizarres. Les gens me parlent, j'écoute avec attention, soudain, je décolle. Je plane dans les airs, leur voix, affaiblie, ne me parvient plus. Un silence lointainement ronronnant me berce les oreilles. Perdu là-bas, là-haut. Je vois un sourcil qui se fronce, subitement réveil brutal, je suis rappelé à terre. Par terre. A peine je me ramasse, une question m'est assenée comme une matraque : *eh bien, qu'en pensez-vous ?* J'éprouve une vive panique. Pour penser, il faudrait être. Et moi, j'ai un cogito béant, avec des trous d'être, des trous d'air, qui me ballottent entre d'insupportables chutes. Je réponds : *je suis d'accord*. Avec quoi, je n'ai pas la moindre idée. Je voudrais faire plaisir aux gens. Souvent, ils s'étonnent ou ils se fâchent. Si l'on réplique au hasard, des fois, on tombe pile. D'autres fois, on perd la face. C'est le revers de la médaille. Je ne recommande pas mon système. Je n'ai pas le choix, il m'est imposé. Par une étrange maladie. Cela empire avec l'âge. Maintenant, ce ne sont plus des absences que j'ai, ce sont des disparitions complètes.

Je me retrouve brusquement, en face de moi. Stationné devant la vitrine. Stations de la croix, je les commence à peine. Dois me remettre en marche, je croise la rue de Magdebourg. La journée-calvaire. Je continue, je me poursuis. Peut-être, en chemin, je finirai par m'attraper. Pour l'heure, je me laisse aller. Je rase de nouveau les murs de l'avenue Kléber. Je frôle la pharmacie fermée, le fleuriste ouvert. De l'autre côté, l'énorme forteresse ventrue de la Société générale, avec des barreaux aux fenêtres. Pour empêcher que l'argent ne s'échappe. Mes entours, mon quartier, ma promenade. La place du Trocadéro trépide. Je traverse l'avenue du Président-Wilson. Il faut faire vite, les feux sont diaboliquement synchronisés. A peine le rouge s'allume du côté du Lit National,

quand on atteint l'allée cavalière, l'autre rive vire au vert. Obligé de rester, d'interminables minutes, parmi les piétons perdus sur l'îlot, avec la marée des roues qui déferle à ras d'orteils. A contempler le fronton et les piliers mastoc du théâtre de Chaillot, en face, comme une Terre Promise. Pour traverser, j'ai la technique. Connais le terrain. C'est mon territoire immémorial. Je l'ai arpenté avant de naître. Avant le palais de Chaillot, j'ai habité le vieux Trocadéro. Pas encore venu au monde, j'y logeais depuis des décennies. Après l'oncle Derogy, limonadier en chef, mon grand-père et ma grand-mère tiennent le buffet. Dans la famille, on a du coffre. A force de voir Mounet-Sully, Paul Mounet, pour les grandes occasions, Sarah Bernhardt, chevrotante momie unijambiste momentanément démaillotée, ma mère, mon oncle, élevés parmi les matinées classiques, les galas de bienfaisance, étaient des enfants de la balle. Je l'ai rattrapée au bond, à temps, ils m'ont renvoyé leurs souvenirs. Au moins, ça me peuple. A défaut de mes souvenirs, j'ai les leurs. Je résonne de leurs échos, sous la voûte immense de la salle, malgré la mauvaise acoustique. J'entends les voix des grands tragédiens d'antan. Je suis hanté. Ils m'ont refilé leurs spectres. Sur la colline sacrée, cela fait presque un siècle que je rôde. Avec ma mère, j'ai vu pendant la Grande Guerre le concierge grimper précipitamment en haut d'une tour, armé d'un fusil de chasse, pour abattre les taubes. Avec mon oncle, j'ai accueilli Buffalo Bill, Charlie Chaplin, je me suis surexcité devant Isadora Duncan surgissant nue. Sur la photo jaunie, Tatère debout, adossé à la balustrade de la terrasse, en surplomb des jardins, montre d'or au gousset de son gilet, avec sa chaîne. La tante Marie, assise dans un fauteuil de métal, me tenant, à côté de lui, sur ses genoux. Moi, à un an, la tête à peine émergeant de mes langes. Au dos, crayonnée par ma mère, une date : *août 1929. Mai 1985*. Je me faufile entre deux dates, entre une cohorte de Japonais et, derechef, une théorie de Scandinaves. Sur l'esplanade de Chaillot. Dans l'entre-deux. Espace béant de ma vie.

Je m'y engouffre. J'avance sur les dalles glissantes, évitant la mince pellicule des flaques. Entre les statues dorées, des patineurs à roulettes, des aventuriers sur planches à roues s'ébrouent. Je m'insinue parmi leurs zigzags. Comme un aimant, la terrasse m'attire. Si une étendue découverte se creuse soudain au cœur d'une ville, point sublime d'où l'œil plonge aux lointains, perspective qui déblaie le roc des rues, qui déchire les immeubles massifs, met la cité à plat, à nu, je me précipite. Une fascination impérieuse me

pousse. Il faut, à certains moments, faire le vide. Après, de nouveau, on se remplit. Devant un panorama pareil, j'ai la prunelle qui halète. J'accours pantelant. Le carcan du quotidien m'étouffe. J'ai un absolu besoin de voguer un instant dans l'espace, de bourlinguer immobile. Je descends les marches de l'esplanade, j'arrive jusqu'au parapet. Je m'y appuie à pleines paumes. La pointe de la tour Eiffel s'est dégagée de la chape fuligineuse qui l'avalait tout à l'heure. Un jour plus clair baigne le ciel délavé, qui, par éclairs, s'inonde de soleil encore humide. Des plages de lumière pâle bordent la mer des nuages sépia. Je m'embarque sur la vaste houle d'ombres et de lueurs, je navigue d'un bord à l'autre de l'horizon. Je tangué entre les fûts hérissés du Front de Seine, pullulement de petits miroirs brisés qui flottent en l'air. Et puis l'œil roule, au pied des piliers, sous la voûte des poutrelles, en face.

Soudain j'émerge, je reprends pied. Difficile de bouger les jambes. Comme si j'avais pris racine en mon absence. Les semelles collées aux dalles, les doigts incrustés dans la pierre grenue de la tablette. Je ne fais plus qu'un avec les rondeurs des dômes, les renflements des coupoles, je m'élance au firmament avec chaque flèche. Retour au sol. Terre à terre. Le train-train. Après les grandes envolées, j'atterris. Suis atterré. Regarde ma montre. Presque une demi-heure de dissipée dans les nuées. Il faut me remettre en branle, en route. J'ai mon cours de lundi à préparer. Bien joli, les coupoles, les dômes : maintenant, la bosse du travail. Je l'ai aussi. A mes moments. Ma vie a ses diastoles et ses systoles, elle bat à son propre rythme. A présent, le cœur à l'ouvrage. Ma vie, je ne la mène pas, elle me porte. De ça, de là, elle a ses raisons que ma raison ne connaît pas. Comme un fétu emporté, charrié. Cette fois, je charrie. Réveil brutal, presque six heures. Je suis le cours de mes déambulations, mais j'ai mon autre cours. Sur Sartre, lundi. Je me secoue, je me reprends en main. Je reprends pied, je repars du bon. Comme ça, j'ai mes va-et-vient, je suis branché sur un courant alternatif. J'existe par saccades. Tantôt, dans le présent. D'un coup, dans le passé. Je colle au réel, je m'en pénètre à pleins bords. Brusquement, catapulté, plus rien, je disparaîs dans le vide. Dissipé là-haut, je choie au fin fond de l'espace, me noie. Subitement, je refais surface, je remonte. Comme un renvoi. Je me régurgite. Haut-le-corps, haut-le-cœur, ici-bas j'ai des retrouvailles tressaillantes. Un choc, six heures, je me cogne à ma profession. Je dois rentrer travailler, lundi, il faut que je palabre. Après les oblations

patriotiques à l'Etoile, les ablutions familiales au Trocadéro, retour aux sources, j'ai fait mon tourisme lustral. Finie, la tournée.

Avec moi, je n'en ai pas encore terminé. Pas tout à fait. Une lacune à combler. Il reste un manque. Un manquement. La mémoire, c'est comme les muscles : si on veut qu'elle garde son ressort, il ne faut pas trop la fatiguer. Si on l'épuise, elle demeure inanimée. J'ai laissé mes souvenirs se reposer. Ils ont eu leur demi-heure de repos, je leur ai accordé un répit. Pendant que j'ai décampé dans les airs, ils ont eu campos. Maintenant, eux et moi, nous allons passer aux choses sérieuses. Sur le chemin du retour, devant les marches du musée de l'Homme, je m'arrête. Un instinct, un pressentiment. Question d'atmosphère, après tout, je suis enfin au bon endroit. Là que sont conservées les traces, là qu'on reconstitue les vestiges. Je m'immobilise un instant juste au pied du grand totem qui surgit de son grillage et prend son élan sculpté vers le faite. Je me redresse. Voilà, cela remue, remonte, cela prend forme. Je vais avoir mon Combray. La place du Trocadéro, pour moi, la place de la madeleine. Normal, c'est de famille. Chacun son terrain, son terreau. Je m'illumine, le rideau va enfin se lever sur mon spectacle, feux de la rampe. Je pavoise, son et lumière sur les drapeaux, VOILÀ LA VICTOIRE. Echos lointains de fanfares qui se rapprochent, martèlement sourd de pas qui s'amplifie, 8 MAI 45, ça va enfin éclater dans ma tête. Pétrifié, j'attends. J'entends. Non, rien. Pas un bruit. Nuit de poix sous mon crâne, pas un reflet, pas l'ombre d'une ombre. Feux de ma rampe restent éteints. Feu ma Victoire, engloutie aux ténèbres à jamais. Je ne peux pas croire, cela me semble impossible. Au terme d'un tel chemin de croix, quatre ans, un événement aussi crucial. On ne peut pas l'oublier. Une expérience quintessentielle vous marque pour la vie. Gravée dans les cellules du cortex. Je n'admets pas, je refuse. Tremble, carcasse. Je vais te forcer. Dans tes derniers retranchements. De moi-même, je ne me laisserai pas retrancher. Il ne se PEUT PAS que je ne PUISSE PAS me rappeler. Je bats, une fois encore, une dernière fois, le rappel. Aucun souvenir. J'en reste pantois, pantelant. Mon amnésie me coupe le souffle. J'en suis même abasourdi. Elle me dégringole sur le crâne, à en pleurer. Ou rigoler. Pas concevable, non seulement tragique, c'est grotesque. Une mémoire ainsi clamsée, elle est à mourir de rire. Tiens, une idée baroque me vient. De quoi se tordre. Un tel oubli, aussi énorme que si quelqu'un oubliait la première fois où il a fait l'amour. Voilà, pareil, aussi évident. Tout le

monde se souvient. Instantané, à la seconde. Une expérience aussi capitale, pas même besoin de réfléchir : on a une remémoration réflexe. Ainsi MOI. Les gaudrioles d'antan, mes galipettes de galopin, j'en souris d'avance. QUAND EST-CE QUE J'AI FAIT L'AMOUR POUR LA PREMIÈRE FOIS. J'essaie d'entrebâiller ma braguette. La question m'estomaque, elle me file un direct sous la ceinture. K.-O. au bas-ventre. Chaos dans la tête. QUAND. Débandade, débâcle, tous mes souvenirs prennent la fuite. POUR LA PREMIÈRE FOIS. Bouche bée. Tombe dans un autre trou béant. Cette fois, je suis pris de panique. J'appuie avec une hâte fébrile sur le bouton électrique de ma boîte osseuse. Rien ne s'allume, pas une lueur. Ce n'est plus de jeu, la plaisanterie dépasse les bornes. Après la fin de la guerre, peux pas louper les débuts de l'amour. Peux pas rater mon *Iliade* et mon *Odyssée*. Avant de revenir à Ithaque, reviens à l'attaque. Nausicaa. QUAND ? AVEC QUI ? J'en sue d'angoisse, mon inanité me perle au front. Je souffle, donnez-moi le temps de respirer. Comme un noyé, j'égrène mes souvenirs à perdre haleine. Vogue d'île en île, d'elle en elle. Ulysse ballotté sur la houle libidineuse. Ça y est, je touche terre. L'île, c'est la verte Irlande. Sacré soulagement. Je reprends ma marche, je me remets en branle, je traverse la rue Franklin. Je traverse les décennies, elle, c'est JOSIE. Quand j'étais étudiant d'anglais, pendant mon séjour à Dublin, en 49. Au commencement, un non énergique, elle a refusé, *Irish girls don't do that*. Et puis, après, quand j'ai loué une chambre en ville, ses longs cheveux blonds soyeux, ses joues poupines, grande, presque ma taille, quand je la lui ai prise, au dancing, Four Provinces, fine du bassin, yeux bleus rieurs, et son accent irlandais qui roule des *r* épais, voix onctueuse, chair de beurre, des attouchements crémeux, toute fondante sous mes doigts, sous mes caresses, joue contre joue, tard dans la nuit. Après, elle m'a dit, *you're my Châl'z Boy*. J'ai mis longtemps à comprendre que j'étais son Charles Boyer. Josie, je pourrais la décrire dans ses moindres détails, Dublin dans ses plus petites ruelles, ma chambre à Trinity College dans tous ses coins et recoins. Lecteur de français, j'ai droit à un *skip*, un domestique qui vient le matin m'allumer le feu dans la cheminée. J'ai deux pièces à Trinity, sombres, humides, mais vastes, chambre à coucher, salon, séparés par un couloir public. En Irlande, à l'époque. pas question. Avec Josie, j'ai dû prendre une chambre en ville. Voilà, je suis tout ragaillardi, tout me revient. Comme si j'y étais. La chambre en ville, je peux vous dire où elle était, sur Baggot Street. Chez une vieille fille, et même elle était très aimable, elle m'a fait visiter les aîtres, elle m'a dit, quand elle n'était pas là, de faire comme chez moi, cuisine, toilettes. *One thing only*, oui, bien sûr, *you won't bring in any ladies*, naturellement pas de femmes ici, of

course not, pour qui elle me prend, *and also no coloured people*, pas de gens de couleur, j'en suis resté bleu. Je lui demande, effaré, pourquoi pas, *why not*. A son tour, elle me regarde de ses yeux écarquillés, *but they're heathens, Sir*. Les hindous, les nègres : des païens. Pan. J'en suis tombé à la renverse. Inutile de lui préciser que je suis juif. J'entends l'inflexion de sa réflexion, ahurie de mon étonnement, *heathens*, dans sa voix une horreur sacrée. Un tel mot ne s'invente pas. Ravi, ma machine à remémorer fonctionne, elle me restitue le passé en stéréo. Je retrouve mon assurance, sur l'avenue Paul-Doumer, j'avance d'un pas ferme. J'arrive à la hauteur de la Société générale, agence BU, ma banque. Crac, choc : le hic. La chambre en ville, chez l'infirmière pourfendeuse d'antéchrists, PAS AVEC JOSIE. Avant, avec KAY. L'ouvreuse que j'ai rencontrée au cinéma, quand je suis arrivé à Dublin, en novembre. Tout esseulé, sous la pluie, parmi les maisons de brique basses, les ruelles à pubs, derrière les grilles de l'université reclus, heureux de me balader à l'air libre, de sortir. Avec Kay. Dans le noir, j'ai quand même pu voir qu'elle était grande, mince, blonde. Après, on s'est fréquentés au grand jour, on a fricoté ensemble. Pour elle que j'ai dû prendre une chambre en ville. *Irish girls don't do that*, Kay qui l'a dit, quand j'ai essayé de lui faire, au plumard, des trucs pas très catholiques. Un frotti-frotta de trois semaines, et puis j'ai dû abandonner la chambre. Dix livres par mois, lorsqu'on en gagne trente-deux, trop cher. Josie, pas la première. Avant, Kay. J'ai payé pour le savoir.

Seulement Kay, pas la première non plus. Ça, j'en suis sûr. Il y a quand même des fois où je suis certain. ALORS, QUI ? Avant Kay, QUOI. Coi. De nouveau, silence absolu. Ma bande sonore est muette, panne dans mon cinéma. Panique s'accroît dans mes ténèbres, je cherche désespérément la sortie. Je tâtonne parmi les rondeurs disparues, m'agrippe à des nichons défunts, j'erre dans des fourrés de cuisses depuis des lustres évaporées. Je saute d'Irlande en France, en marche arrière, de 49 à 47. Doit être là. Voilà. HUGUETTE. Ma belle Egyptienne, aux joues pailletées de taches de rousseur, forte de poitrine, forte en thème, j'en ai pincé pour elle très fort. A la Sorbonne, assis près d'elle. Dans l'amphi, au cours de Bachelard. Tête de Karl Marx, barbe de Neptune, il tonitruait, pérorait, coule à flots, prodigieuse éloquence, faconde volcanique jaillissant sans trêve de sa poitrine caverneuse, de sa gorge d'airain, séismes de paroles charriant tous les savoirs du monde. Silence de

cathédrale, Bachelard officie. Tous les éléments y passent, rêveries de l'eau, du feu. Moi, assis aux côtés d'Huguette, je rêve chair. Plus âgée que moi, elle a davantage d'expérience. Malheureusement, elle a aussi un type. Après le cours, elle aime bien parler avec moi, on prend un verre dans un café. Ça s'arrête là. Moi, je fonce de l'avant, dans l'aventure. Je m'enflamme, je lui écris lettre sur lettre. Ses réponses sont évasives, ses conduites dilatoires. On s'est bécotés, un peu. Tâtés, un peu. Un point, c'est tout. NON, UNE FOIS. Ça me revient tout à coup, ce que je cherchais, un souvenir en or. Une fois qu'elle était malade, je suis allé à son hôtel, en bas du boulevard Raspail, hôtel Cayre, parfait pour une Egyptienne, lui porter mes notes de cours. Elle, alitée, alanguie, allongée dans sa chemise de nuit blanche. Appuyée sur ses oreillers. On a bavardé, elle lit mes notes. Pendant qu'elle se rafraîchit les connaissances, je tente une reconnaissance. Je pousse une pointe. Je me suis glissé à côté d'elle dans le lit, *mais non mais non Serge ce n'est pas raisonnable je vous interdis*, l'air furieuse, la voix indignée qui roule des *r* féroces, J'ENTENDS. JE VOIS. Son cou moite qui sent la sueur, le sel, JE TOUCHE. Au but, au bout, une si longue attente. Voilà ; ça y est. Je retrouve sa chemise de nuit. Elle se débat. Ebats s'arrêtent. J'arrive au terme de ma quête, je vais enfin. LA PREMIÈRE FOIS. Stoppé net. Devant le marchand de journaux et le poste d'essence BP, au coin de la rue de la Tour. Entends plus rien, vois plus rien, touche plus rien. Du vent, du vide. Ce qui s'est passé là, alors, avec Huguette, dans son pieu. Pas trace. Si ma vie en dépendait, pourrais pas dire. Est-ce qu'elle m'a flanqué dehors avec une claque. Est-ce qu'elle s'est finalement laissé faire. Est-ce que, moi, j'ai su y faire. Dans ma tête, du noir. Dans la mémoire, un blanc. Troublant. Tout le reste est tellement vif, tellement net. Ecole Normale, cours de Bachelard, hôtel Cayre, Huguette, au lit, je me glisse près d'elle. Allongée, alitée, avec un gros rhume. Après, elle m'a pris en grippe.

L'avenue Paul-Doumer, à l'angle de la rue de la Tour, est quasi déserte. Les jours de fête, pour la grosse artère congestionnée, sont une vidange. Aujourd'hui, pas un véhicule sur la chaussée. Sans attendre les feux, d'un pas rapide, je traverse. Les années. De 47, je décroche jusqu'en 45. Inutile de vouloir remonter plus loin. Après, plus d'amour. Il n'y a guère que la guerre. Trop jeune, pour combattre ou pour baiser. Vrai, au lycée de Saint-Germain, il y a des copains qui ont des rancarts avec des filles, dans les abris souterrains. Parmi les étrons et les rats, entre deux bombardements,

ils font la bombe. Envieux, j'avoue. Mais, eux, ils ne sont pas étoilés du poitrail. Ça rend la vie plus facile dans tous les domaines. Entre 45 et 47, je rôde. Je trouve mon père, dont la phtisie se met soudain à galoper. Ma mère, qui s'éreinte à faire bouillir nuit et jour le linge à crachats dans la lessiveuse. Ma sœur fait sa pleurésie. Moi, entre deux maladies fatales, torse nu, ahanant l'été dans le petit bois du jardin, parmi les broussailles mal taillées, je prépare le concours de l'Ecole. Tous nos malheurs sont là, au grand complet. La lourde table de la cuisine, avec la toile cirée, qu'on a sortie pour que je puisse étudier en plein air, me tire les bras. Par la fenêtre entrouverte, j'entends les râles, les hoquets de mon père. Je vois la maison, grande bâtisse trapue, au toit mal rafistolé, qui se lézarde. Quand on est allés rue d'Ulm regarder les résultats du concours, la liste affichée au carreau de la loge du concierge, moi, je n'ose pas, ne peux pas lever les yeux, planté comme un piquet devant l'entrée, verdict, ma mère dit, *tu es reçu*, ses doigts me serrent la paume. Une bouffée subite d'espoir m'envahit. Une flambée illumine notre nuit noire. A la lueur de la flamme ranimée, je cherche. L'initiatrice aux secrets d'amour, entre 45 et 47, QUI, QUAND. LA PREMIÈRE FOIS. Pas là, rien. De quoi rigoler, je suis tellement gourde. Aux quelques surprises-parties où l'on m'invite à swinguer au Pecq, suis si timide, un péquenot. Les sœurs des copains se marrent. Connais les clauses du traité de Vienne en 1815, le déroulement de la guerre des Balkans en 1912. Mais je sais pas guincher. Jamais appris. Prisonnier de ce long corps déjà voûté qui se dandine. Ma sœur rue Thiers, elle a une amie, Nicole, Nicole a une sœur, je me penche vers la sœur de Nicole, un gros bouquet de fleurs à la main. Devant la grille de la propriété, pour l'inviter à aller au cinéma. Les fleurs, c'est le bouquet. Je suis si godiche. La sœur de Nicole m'a envoyé dans les roses. Je repars avec ma gerbe, je rengaine mes incendies. J'ai le squelette en combustion. A chaque fille que je croise, un brasero d'ardeurs rentrées. Porté au rouge, d'un moment à l'autre, je vais exploser. Entre 47 et 45, un fait : pas une Eve à me mettre sous l'Adam. J'ai beau avoir la faim-ville au ventre, la boulimie au cœur, une rage de chair fraîche.

Inutile de chercher les tétons à tâtons. Entre 47 et 45, il n'y a rien à trouver. Mon père, en train de mourir, me fait venir dans sa chambre, refermer la porte, entre hommes. Il m'adjure, *surtout, fiston, n'en parle pas à ta mère*, je jure, il dit, *tu comprends ce ne sont pas des choses qu'on dit devant sa*, il halète, étouffe, *ce serait manquer*

de respect, mais. Suffoque, reprend un instant son souffle, *tu as maintenant dix-huit ans, et si tu as besoin d'argent pour.* Je promets de le lui faire savoir. Emu qu'il m'aime assez, entre deux crachements de sang, pour y penser. J'y pense aussi. Mais ça aussi, c'est inutile. Essayé. Une fois. En sortant du lycée Condorcet, rue du Havre. Je prends le chemin du retour, je me dirige vers la gare Saint-Lazare, vite à la maison pour étudier. Je traîne quand même un peu, mon œil flâne. Juste en face, devant la pharmacie de France, au coin, j'avise. Une silhouette gracieuse, gracile, se dessine, miracle, elle traverse, elle s'avance à ma rencontre. Elle porte un chandail de laine verte, la jupe assortie, torse galbé, la jambe fine. Les cheveux noirs, coupés court, bouclés autour de la tête. Je ne rêve pas, elle m'a souri. Vision céleste, apparition de la Vierge. Visitation à la verge. Peux pas l'éviter, soulevé par une lévitation mystique. Elle qui m'a abordé ou moi. On s'est retrouvés dans une pièce vague, lit ombreux, hôtel borgne. J'ai déposé ma sacoche, avec toutes mes notes de cours d'hypokhâgne, Gallois en français, Martin en histoire, Texcier en grec. Depuis des mois et des mois, latin, je bûche, philo, je marne. Sans cesse, je trime. A présent, je trique. La fille en vert, toute jeune, toute menue, une débutante. Dans la chtrasse du quartier Saint-Lazare, elle attend. Les jambes croisées, décroisées, assise sur le bord du lit. Un peu gauche, pas vicieuse, pas une experte, une novice. Je la trouve très attirante. Ses petits seins bossuent les grosses mailles du tricot, ses cuisses promettent d'alléchants pourtours. Je lui caresse les cheveux, effleure ses joues. Ma main retombe. Elle demande, surprise, *vous ne voulez pas faire l'amour.* Vouvoisement attristé, *je ne vous plais donc pas.* Seize ans qu'elle pouvait avoir, ou dix-sept. Je m'arrache les mots du gosier. *Si, justement, vous me plaisez trop.* Au bord du lit, tous deux hébétés. Ni l'un ni l'autre on n'a l'habitude. Elle n'a pas l'air de comprendre. Elle demande, *tu veux que je te fasse des choses.* Je dis, *mais non, ce n'est pas cela, je suis un type compliqué. Pour faire l'amour, j'ai besoin qu'on m'aime.* Elle a ouvert de grands yeux. Après, on est descendus boire un verre dans un café. Lui ai fait raconter sa vie, lui ai récité la mienne. Tendre tête-à-tête. Avec une putain, peux pas. Pas du tout par peur ou mépris. La fille en vert, j'aurais voulu lui toucher, lui lécher chaque pouce de sa peau. Seulement, toujours impossible, toute ma vie. Une femme, je ne peux pas l'acheter. Il faut qu'elle se donne. Naturellement, avant de partir, la mignonne, je l'ai réglée, comme si. Suis un type correct. LA PREMIÈRE FOIS, sûr et certain, PAS PU être avec elle.

Atterré, d'abord. Maintenant, indigné. Un homme indigne, qui ne se souvient pas des instants qui l'ont fait homme. N'importe qui, à ma place, pourrait le dire aussitôt. N'importe quelle personne normale. Je suis un cas pathologique. Du ressort de la psychiatrie. Précisément, avec mon psy, des années en face-à-face, installés dans les fauteuils jaunes, ensemble, on a dû. Y assister, y insister, la première fois que j'ai fait l'amour. MA SCÈNE PREMIÈRE. L'a sûrement mise dans son collimateur. Sûrement pris un jeton de mate. On a dû se rincer l'œil par le trou de ma serrure. Il a dû me reboucher mon trou de mémoire. Eh bien, non. Pas croyable, mais vrai. Avec Akeret, on n'en a jamais parlé. De semaine en semaine, pendant des mois, des années, on ouvre la bonde, on se déverse. Sans totalement se vider. On explore d'immenses terrains, on ne peut pas tout couvrir, découvrir. Il reste des terres inconnues, avec des gouffres. Beau cône de mémoire bergsonien, belle anamnèse freudienne, beaux mythes de la Belle Epoque. Suis pas un ingrat. La psychanalyse m'a retapé. Elle ne m'a pas replâtré. QUAND ? AVEC QUI ? J'ai disparu par mes crevasses, évanoui dans mes interstices. Ma lézarde est une fente, ma fente un abîme. J'y roule, perdu corps et biens. Un naufrage pitoyable. Une épave abandonnée sur le pavé. Là, à l'angle de la rue de la Tour et de la rue Vital, devant le tabac. Je cherche mes clés, ma clé. Je compose le code, pousse la lourde porte de l'immeuble. J'essuie mes pieds sur le paillason de l'entrée, je monte les marches. Tout le monde se souvient, l'initiation au mystère d'amour. Moment sacré, consacré. Instant féérique. Orphée, me retourne. OÙ est mon Eurydice. Une dernière fois, je cherche désespérément, je me scrute l'occiput jusqu'au tréfonds. Regard en vrille, je fore mon for intérieur. Une forme va jaillir. QUI. Je fronce les sourcils, me crispe. QUAND. Je fais un effort décisif. De Sisyphe, je remonte la pente des ans en ahanant. Je pousse d'un ultime effort mon rocher, soulève ma pierre tombale. RIEN. Je n'y entrave que dalle.

Roman conjugal

Un peu anxieux, j'attends le jugement de ma femme. Décidément, dans la vie, que des verdicts. Toujours devant un tribunal.

— Alors ?

— Eh bien...

Je suis suspendu à sa sentence. Elle a une courte hésitation, qui redouble mon attente. La phrase-couperet va tomber, sa bouche s'ouvre. Dans la lunette de la guillotine, mon cou palpite. En littérature, tout est affaire d'exécution.

— Voilà, j'aime le début de ton récit, son mouvement, son rythme... Il m'a accrochée.

— Ah bon !

Je suis soulagé. Ma femme, à aucun égard, n'est une épouse complaisante. Lorsque ce que je fais ou écris lui déplaît, elle ne me l'envoie pas dire. Sans précautions oratoires, sans ambages. Elle me tabasse, quand elle en a envie. S'il le faut, elle m'assène mes quatre vérités. Entre quatre yeux. En trois langues. Elle m'engueule, en français, en anglais et en allemand. Variable, selon les sujets, les humeurs. Elle a l'œil. Elle m'a à l'œil. Elle ne me passe jamais rien. Je puis compter sur elle pour être sévère. Ses arrêts sont des coups de massue. Parfois, elle est assommante.

— Seulement...

— Il y a un « seulement » ?

Seulement, elle ne se trompe jamais. Question écriture, je me fie sans réserve à son flair. Pas une théoricienne, elle ne cite ni Blanchot ni Barthes. Mais elle a un pifomètre littéraire infallible. Quand elle m'a dit, en me rendant mes feuillets : « Ton début est bien trop lent, il ne force pas l'attention. » Forcé, j'ai obtempéré. Mort dans l'âme, je me suis remis à l'ouvrage. Elle est ma première lectrice. La meilleure, la plus stricte. J'ai réécrit la première section. Ma femme a toujours voix au chapitre. Maintenant je retiens mon souffle. Ma gorge se serre. Si ma seconde mouture lui déplaît, je suis bon pour une troisième. Déjà des semaines que je travaille sur mon texte. Il m'est déjà cher, il m'importe. Parce qu'il me porte. Le départ d'un livre est un envol. Il faut la poussée initiale, la propulsion. Sans le premier moteur, impossible de continuer sur sa lancée. Le moment critique est le décollage, la mise sur orbite. Une

fois là-haut, ça Pégase tout seul. Si on rate son essor, si on retombe, catastrophe. Le « seulement » de mon épouse me fait soudain choir à terre, me brise le zèle.

— Je trouve ta seconde séquence un peu longue... « De trou en trou ».

— Malgré mes remaniements ? Je croyais l'avoir suffisamment condensée.

— Ce n'est pas ça, mais je trouve que l'épisode occupe beaucoup de place par rapport à ton livre.

— Mon livre, il n'est pas encore écrit. On ne pourra juger de la dimension des parties que lorsqu'on aura le tout.

Ma femme rassemble les pages, les remet dans la chemise, glisse la chemise dans l'enveloppe. Soudain, je reçois mon paquet. D'un geste rageur, elle flanque ma littérature sur son bureau. « Tiens, tu peux reprendre tout ça ! » Elle pivote sur sa chaise, se retourne d'un seul coup vers moi. Contre moi. Si je n'étais pas assis au bord du lit, j'en serais tombé à la renverse. On a beau être mariés depuis sept ans, ma femme me surprend toujours. Quand elle pique une colère, c'est comme un grain subit par une mer calme. Elle a ses beaux yeux tranquilles, ronds, marron. Le masque serein, le visage statuesque et poli. Sur son front lisse, pas une ride n'annonce la tourmente. Aucun signe avant-coureur. Les cordes vocales cristallines, elle a son intonation mélodieuse, sa voix charmante, claire, timbrée. Brusquement dingue. Elle se déchaîne, elle tempête. Il y a des vagues. Pourquoi, moi, je n'ai pas la moindre idée.

— Qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, il y a que j'en ai marre de toutes tes histoires de bonnes femmes ! Ta Tchèque, après Rachel, maintenant tu vas chercher tes premières putes ! Et *moi*, tu n'écris jamais sur *moi* ! Je ne compte pas, peut-être ?

— Mais si, voyons, mais toi, tu es le présent, tu es l'avenir ! On n'écrit que sur son passé.

— Eh bien, j'en ai ras le bol de ton passé ! Tiens, voilà ton manuscrit, tu peux le garder. Et toutes tes histoires de filles avec.

Eclats de voix, elle me fusille de la prunelle. Ses yeux lancent des éclairs à bout portant.

Avec ma femme, mon passé ne passe pas. Mes amours d'antan lui restent dans la gorge. La scène avec la belle a beau dater d'avant sa naissance, elle est jalouse. Que j'aie pu en désirer d'autres, en aimer d'autres. Avant elle. Que j'en alimente mon style. Elle est hostile. Mes déballages de tripe ou de cœur, farouchement contre. Ma première lectrice, la meilleure. Seulement, elle est un cas à part, un peu spécial. A force d'être juge et partie, parfois me prend à partie, elle m'empoigne. Les coups que j'ai tirés avec d'autres sont des coups de poignard. Le lire lui retourne le fer dans la plaie. Elle me rend des coups d'épingle. Moi, quand elle me raconte en long et en large son bonheur avec son premier mari, je l'écoute paisiblement.

— Lui, il me consacrait des soirées entières. Avec Paul, le temps n'était pas minuté, comme avec toi. Après dîner, nous nous mettions souvent au lit, et nous lisions tour à tour de la poésie, ou certains passages de romans, à haute voix... C'était une expérience merveilleuse. Avec lui, on partageait la vie.

— S'il était si merveilleux, pourquoi l'as-tu quitté ?

— Tu sais qu'il y avait d'autres raisons.

Elle hausse les épaules. Elle sourit encore d'extase rétrospective. Eh bien, je ne suis pas jaloux. Paul, je l'aime bien. A New York. Quand on se parle au téléphone, si c'est moi qui décroche, lorsqu'il appelle ma femme. Il a une magnifique voix de basse, nous avons d'amicales conversations. D'avoir eu la même compagne nous rapproche. Presque des copains de régiment. Tous deux, on est passés par là.

— *Serge, this is Paul...*

— *Yes, I recognize your voice. How are you today ?*

— *Fine, and you ?*

A son âge, il n'a pas un cheveu blanc. Une taille de guêpe, il a fière allure. Un ancien danseur a de la tenue. Lorsqu'en plus il est espagnol, il a de la classe. Paul, je ne l'ai jamais rencontré, mais j'en connais tous les mérites. Ma femme m'a détaillé toutes ses vertus. Je pourrais quasiment écrire sa biographie. Comment il a travaillé pour Columbia Pictures, fréquenté la haute société d'Hollywood. Il a même roulé un moment en Rolls Royce. Il a eu des tractations d'affaires avec Nasser. Il a vécu longtemps en France. Marié trois fois, avec des tas d'enfants qu'il ne voit pas. Un père centenaire, régnant en despote sur son hacienda d'Andalousie. Pas de jalousie. Leurs séances de récitals poétiques au lit, j'ai presque l'impression d'y être. Paul, elle et moi, on forme un ménage à trois, étroit.

— Tu as reçu une lettre de Paul, ce matin. Je l'ai mise sur ton bureau...

— Ah, bien...

Ses yeux brillent. La situation est lumineuse. Pourquoi cesserait-on d'affectionner un premier mari, parce qu'on en aime un second ? Aucune raison.

Et même les grands élans d'âme qu'elle avait pour le beau Robert, quand elle les déballe, je ne m'en offusque jamais. Son prof à Baruch College, un Texan en armure à glace qui enseigne le russe, avec une prestance et une barbe très viriles. Un génie des langues, il en sait impeccablement dix. Moi qui m'entortille dans les lacs de la syntaxe germanique, je mélange génitifs et datifs, me trompe de genre. Je n'ai jamais pu comprendre que la femme, *das Weib*, soit un neutre. Pour moi, la femme n'est jamais neutre. On est toujours un peu en guerre. Lui, Robert, ni solécismes ni barbarismes, pas la moindre faute de grammaire ou défaut d'accent. En Union soviétique, où il retourne chaque été, il passe dans la rue pour un Russe. Au pays du socialisme, il se balade tous azimuts en autochtone. Moi, à New York, on me demande d'où je viens, dès que j'ouvre le bec. Lui parle ouzbek. Un des rares Américains qui le puissent. Même au Département d'Etat, il y en a peu. Eh bien, je n'ai pas la plus petite objection, lorsqu'elle évoque tendrement ses mânes. Ses mâles. Chez nous, le soir, à table, on les accueille. Ils ont droit de cité. D'être cités. Sartre qui dit : « Un homme, c'est toujours un conteur d'histoires, il vit entouré de ses histoires et des histoires d'autrui. » Mes histoires à moi donnent à ma femme la nausée. Si je me mets à caqueter, elle hoquette. Question nanas, je dois la boucler. Mes souvenirs d'après boire, le soir, dans notre living, sont interdits de séjour.

Je ramasse le manuscrit rejeté, je m'apprête à quitter la chambre à coucher, où mon épouse a son bureau, pour gagner, à l'autre bout de l'appartement, le mien. Une réplique acerbée me démange la langue. Je me hérise, quand on me vole dans la plume. Ecrire, c'est sacré. Justement, que ça qui compte. Sentiments, ressentiments, sans importance. Je me calme, je laisse passer le choc. Habitué. Entre nous, dans le quotidien, on joue aux autos-tampons. J'encaisse. Je demande.

— La seconde séquence, ça va ou ça ne va pas ?

— Ça va, mais tu seras sans doute amené à couper...

De nouveau amène. Je respire. Ma femme est un peu comme ma mère : soupe au lait, mais elle s'apaise vite. *La moutarde me monte au nez*, lointaine locution d'enfance, me revient. Je souris. Je me rassieds au bord du lit. Je lui lance :

— Ecoute, tu réalises ce que tu dis ?

— Quoi ?

— Quand tu me demandes pourquoi je n'écris pas sur toi ? Sur nous ?

— Eh bien, oui !

— Voyons, tu plaisantes...

Son œil ne plaisante pas du tout. Elle fait feu de la rétine. Son regard me met en joue. Elle me défie.

— Chiche !

— Mais enfin, tu ne te rends pas compte...

— Mais si.

Une fois de plus, ma femme m'estomaque. J'ai beau croire la connaître. Elle me coupe le souffle.

— Je ne vais pas te faire un cours, ce n'est pas le lieu ni le moment. Mais Rousseau, il a, si j'ose dire, publié les *Confessions* après sa mort... Gide, il a éliminé de son *Journal* tout ce qui avait trait à Madeleine... Il y a des choses qu'on ne peut pas publier de son vivant, quand c'est vivant...

— Eh bien, puisque tu aimes l'originalité, innove ! D'ailleurs, tu ne serais pas le premier. Cavanna a bien parlé de sa femme dans *les Yeux plus grands que le ventre* et Sollers aussi de la sienne dans *Femmes et Portrait du joueur*...

— Oui, mais Cavanna, il a aussi et surtout parlé de sa jeune maîtresse et tu ne sais pas comment la vieille épouse a pris ça ! Tu n'es pas allée voir ce qui s'est passé après la publication du livre ! Quant à Sollers, il mentionne sa femme entre autres, perdue parmi d'autres. Dire la vérité sur sa vie vraie, la quotidienne, la réelle... Difficile, peut-être impossible.

— Justement, essaie. Tu t'es pas mal déballé dans *Un amour de soi*, ça n'a pas eu l'air de te faire peur...

— Pas du tout pareil ! L'histoire avec Rachel, quand j'ai publié mon bouquin, cela faisait quatre ans qu'elle était enterrée. On peut

tout dire, du moment que c'est passé. Le présent, voilà le problème, parce qu'il engage l'avenir. Il y a déjà assez de difficultés entre nous : si j'y ajoute encore celle de les raconter !

— Michel Contat a écrit que, dans tes romans, tu reculais « les limites du dicible »... Eh bien, recule-les encore !

Peux plus reculer. Ma femme me tient. Elle m'a jeté son défi à la figure. Je suis coincé. Salement pris dans un dilemme. Je la connais. Maintenant que sa jalousie est déchaînée, qu'entendre parler de mes dulcinées d'antan la hérisse, si je continue. Je suis bon pour des scènes vociférantes en série, engueulades sur hurlements, reproches à la queue leu leu, réprimandes d'affilée, *toujours ton Elisabeth, toujours ta Rachel, toujours les autres, ET MOI ?* Inutile de lui expliquer que, justement, si j'écris, c'est pour tuer une femme par livre. Elisabeth dans *la Dispersion*. Rachel dans *Un amour de soi*. Ma mère dans *Fils*. Lorsqu'on a raconté, on liquide et ça s'en va. On accole des centaines de milliers de signes pour effacer. Une fois que c'est imprimé, en principe, ça gomme. Ma femme, je n'ai pas envie de la dissiper par écrit, de l'effiloche dans les volutes stylistiques. Mais si je continue à consacrer la flamme du souvenir aux autres, elle en est capable, à la longue, possible qu'elle me plaque. Si je dis vrai sur elle, sur moi, si j'écris nos quatre vérités, possible qu'elle me quitte. Nos émois, heureusement qu'ils sont contenus, retenus dans la tête. Si on avait un crâne en verre, si on pouvait se lire mutuellement dans les pensées, pas un couple qui n'éclaterait au bout d'une heure. Qui n'exploserait en dix minutes. Elle veut que je nous expose. Epouse-suicide, femme-kamikaze. Que je nous fasse hara-kiri, ça qu'elle demande. Qu'on s'ouvre le ventre, qu'on déballe comment on s'étripe. Retourner l'enfer dans la plaie, pas envie. D'abord, ça fait mal. Trop se tripoter les réactions viscérales, une torture. Ma femme me prend à mon propre piège. De ma faute. Pourquoi j'ai toujours parlé de moi dans mes livres. Maintenant, puisqu'on est mariés, elle veut sa place. Dans mon page, dans mes pages. A mes côtés. Comme on fait son lit, on se couche par écrit.

— Tu ne te rends pas compte, tu demandes l'impossible. Enfin, ça ne te gênerait pas ? Que j'écrive sur toi comme j'ai écrit sur Rachel ?

— Au point où nous en sommes, nos amis en savent suffisamment. Les autres, ça n'a aucune importance. Et puis, tu me montreras ce que tu écris, avant de le publier.

Je respire. Au moins, il y aura une censure. Elle m'indiquera ma limite. Ainsi je ne dépasserai pas les bornes. Lu et approuvé, ce sera une édition autorisée. Pour mes voyages au royaume des souvenirs

conjugaux, j'aurai son visa. J'avise.

— Ecoute, je ne sais pas...

— Fais ce que tu veux.

Je fais, en général, ce que je veux. Seulement, ce que je veux, souvent, je ne sais pas. Voilà le problème. Je me lève, je dis à ma femme, *je te laisse lire*. Lire, d'ailleurs, n'est pas le mot, elle dévore. Une fringale, une boulimie de bouquins. Insatiable. Plus c'est gros, plus elle mord. A peine relu pour la troisième fois *Zauberberg* de Thomas Mann, du solide, du nutritif, la première phrase, elle a déjà plus de vingt lignes, elle se jette sur Eco, *le Nom de la rose*, Kundera, *l'Incroyable Légèreté de l'être*. Moi, je serais déjà rassasié. Elle engouffre aussitôt *And the ladies of the club...*, un pavé de plus de mille pages, Santmayer, une Américaine octogénaire grimpée au faite du best-seller, juste avant de descendre au cercueil. Je lui offre les *Erzählungen* de Stefan Zweig, lui fait trois séances au lit, juste avant de s'endormir. Elle a même essayé un ou deux romans de Rinaldi, mais là, ça l'endort. J'envie ma femme. Je vis aussi entouré de livres, mais je n'en ai pas lu le dixième. Lire ou écrire, un choix tragique. Les heures de la journée sont comptées, c'est l'un ou l'autre. Je retourne écrire. Je la laisse lire. Parmi ses piles, sur la commode, en tas, sur les étagères, en vrac, dans l'armoire vitrée, pleine à craquer. La chambre en est toute gonflée, elle ballonne de feuillets qui voguent aux souffles de l'inspiration. Je mets les voiles. Manuscrit en main, je me dirige vers la porte du couloir, d'un pas preste. Marché en main. Je ne pourrai pas dire *toute* la vérité. Mais *tout* ce que je dirai sera vrai. Fallait y penser. Un pacte. Impact.

Au moment de franchir la porte, l'idée me frappe. D'un seul coup, je me retourne, je reviens droit vers son bureau. Je reste debout, immobile. Ma femme lève tranquillement la tête, me regarde calmement, demande :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Ce qu'il y a ? Eh bien, tiens. Rien qu'une idée, qu'une petite idée, pour nous mettre en appétit. Tu voudrais que j'écrive sur toi, sur nous ? Tu aimerais que je raconte notre mariage ? Comment ça s'est vraiment passé ?

— Mais vas-y !

Son œil limpide me dévisage sans l'ombre d'un trouble.

— Si je disais, si je disais...

27 décembre 78. Ou 28. Je ne suis jamais tout à fait sûr. Comme ma femme est née un 27 ou 28 mars. Je confonds l'un avec l'autre, entre naissance et mariage, la langue me fourche. Je mélange les dates. Non, c'est le 27, *Hochzeitstag*. Quand je suis à New York, ma fille cadette me le rappelle. Elle se rappelle, *Daddy, it's Ilse's birthday on the 28th, I must buy her a present*. Rappel à l'ordre, au calendrier. Ma fille a une mémoire infailible, comme les bêtes, les primitifs. Les handicapés, pareil. Les concepts ne s'inscrivent pas dans leurs cervelles, mais les faits se gravent. Elle ne se trompe jamais de date. Quand je n'ai pas ma fille, je consulte mon carnet. Ma femme est sensible, elle est à cheval sur les principes et sur les dates. Une simple erreur devient une faute d'intention. Oublier le 27 serait commettre un impair. Attention aux chiffres. D'ailleurs, quand je ne sombre pas dans l'amnésie, j'ai un moyen mnémotechnique : lorsque j'ai épousé ma femme, le 27 décembre, elle a 27 ans. Moi, 50 berges. Naufragé sur la rive abrupte de l'Hudson, épave laissée, délaissée par le reflux des passions. Tout seul dans l'immense appartement de la 113^e Rue, ballotté plein ciel, plein soleil, au creux de la coque vide. Plongé au cœur des ténèbres. Ma première conjointe, retranchée dans mon ex-maison de Queens, par un divorce en bonne et due forme disjointe. Rachel, pour qui j'ai quitté maison et épouse, me plaque. Pendant que j'étais à Paris, l'été, elle a décampé. Bérénice qui abandonne Titus, une vraie tragédie. *Dans Manhattan désert, quel devint mon ennui*. L'appartement à présent démeublé est un gîte provisoire. Au nom de Rachel. D'un mois à l'autre, je puis en être expulsé. A la rue. Pour fêter mon demi-siècle d'existence, je me retrouve nu comme un ver.

— Si je disais comment on s'est rencontrés ?

— Cela ne me gênerait pas du tout ! Qu'est-ce que ça aurait de tellement extraordinaire ?

Au printemps de 78, j'ai mon cours sur Sartre. Quand on fait un cours, ici, on a des heures de bureau. Avec un bureau, un vrai, confortable, pour recevoir les étudiants. En tête à tête. Pas comme à Paname. Les étudiants, ici, existent. Pas des ombres agglutinées dans des salles sales, parmi les mégots accumulés sur les tables, les déchets jonchant les planchers. Ou dans les couloirs, à la fin des classes, lorsque les flots d'assidus dégorgent, lorsqu'on vous hurle dans la conque, *est-ce que je peux faire un dossier sur Nerval*, coudes qui vous tricotent les côtes, semelles qui vous visitent les orteils à l'improviste, *d'accord pour Nerval, mais quoi, quel aspect ?*, tympan assourdi par le vacarme, *la folie dans Aurélia, ça va, monsieur ?*, au cœur du tohu-bohu des corridors on se frotte sans jamais se rencontrer, les uns contre les autres on s'écrase sans aucun contact, *ça va, mais la folie, c'est vaste, il faut préciser*. Le mieux, pour continuer la conversation, c'est aux chiottes, on y jouit d'un peu d'accalmie parmi les relents putrides, les flaques d'urine, les gens qui se retiennent de flaquer sont plus tranquilles, *j'aimerais étudier la thématique onirique*, il y a la foule, compacte mais disciplinée, chacun son tour, *oui, bien sûr, c'est un sujet possible, on a déjà pas mal écrit là-dessus, il faudra*. Parfois un excité de la vessie ou du rectum pousse quand même, comme il n'y a pas de serrures, l'huis n'est pas clos, il cède, s'entrebâille, le regard glisse, une fois, une de mes meilleures étudiantes, assise sur le siège, a tenté de refermer la porte aussi sec d'une jambe levée à la rescousse, chasse d'eau, coup de chasse, on rince la cuvette, on se rince l'œil, ainsi qu'on fait connaissance à Paname. A New York, non. *Men, Women*, on urine à part. Les couloirs sont des lieux de passage. On bavarde autour d'une table, chacun de son côté du bureau, l'un dans son fauteuil, l'autre sur une chaise. Aux heures prévues. Dans des endroits faits pour. Elle frappe.

— Je ne vous dérange pas ?

— Bien sûr que non, c'est mon heure de réception.

— Je viens vous voir au sujet de mon *paper* sur Sartre...

— Dites mon « devoir » ou ma « dissertation », de préférence...

— Excusez-moi, cela fait seulement très peu de temps que j'ai commencé à étudier le français. Avant, à Baruch College, je faisais du russe.

— Ah bon ! Qu'est-ce qui vous a amenée à changer ?

— Une longue histoire.

— Racontez.

Elle me la raconte. Je n'aime pas prêcher dans le désert. Si j'ai charge d'âmes, je désire connaître mes ouailles. Je suis tout ouïe.

— Vous n'avez pas l'accent américain...

— Non, je suis autrichienne.

— Vous venez d'où ?

— De Linz.

— Très bien. Et, pendant que nous y sommes, quel est votre nom ?

— Ilse Romero.

— Mais ce n'est pas un nom autrichien !

— Non, mon mari est d'origine espagnole. D'ailleurs, je suis en train de divorcer.

— Tiens, moi aussi, je suis en train de divorcer...

Et même deux fois plutôt qu'une. Avec la légitime, déjà fait, depuis l'été 77. Avec la concubine, en train de se faire. *Non mais, tu ne vas pas m'empêcher de partir en Californie, si l'on m'offre un poste ?* – *Mais alors, qu'est-ce que nous allons devenir ?* Questions sans réponse. A la fin, je me demande. Combien de temps on va pouvoir durer. Endurer. Plus une vie. Quand ce n'est pas un sujet de bisbille, c'est l'autre zizanie. Rachel me brime le zizi. Refuse net. Désormais, la semaine des quatre jeudis qu'on baise. Je n'ai plus vingt ans, mais je suis encore vert. Sans être paillard, eh bien, suis encore gaillard. Je dis, *revenez me voir lorsque vous aurez fait votre plan*, elle dit, *oui*, se lève, sourit, sort. Une jolie fille qui vous déclare qu'elle divorce, forcé. J'ai beau avoir les trois osselets de l'oreille moyenne qui se sclérosent. Pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

— Non, c'est vrai, notre rencontre n'avait rien que de normal : professionnelle, en somme. Rien à cacher. Mais si je racontais la suite, hein ?

— Et alors ?

— Et alors ? Tu es impayable ! Puisque tu me reproches de tant m'attarder à la première fois où j'ai fait, ou pas fait, l'amour en ma lointaine jeunesse, voyons, si je racontais la première fois où j'ai fait l'amour avec toi ?

- Tiens, tu n'as donc pas de trou de mémoire ?
- Je ne pense pas.
- Moi, ça m'est égal, c'est plutôt pour toi que ce serait gênant...
- Pour moi ? En quoi cela pourrait-il être gênant, pour un monsieur qui frise la cinquantaine, de tomber une belle jeune femme de vingt-sept ans ?
- Tu parles d'un tombeur ! En fait, ce soir-là, c'est moi qui suis tombée de mon haut...
- Charmant de dire ça... Et qu'est-ce qui me vaut ce compliment ?
- Tu ne te souviens donc pas comme tu t'es montré poltron, comme tu as été pleutre ?

Je bats le rappel de mes souvenirs, pour retrouver ma pleutrerie. Assis sur le rebord du lit, dans la chambre, je croise les genoux, je fronce les sourcils. Je me concentre. Je vois où c'est. Walker Street, on prend par West Broadway, plus bas, on tourne à gauche. Dans Soho, juste au-dessous de la frontière du Village. Le soir, personne, on peut se garer sans problème. Artères mortes, boyaux de rues inertes, quartier tranquille. Des maisons de brique basses, hérissées d'échelles d'incendie en métal. Dedans, tout peuplé d'intellos, d'artistes. Ici, profs, étudiants s'invitent, fraternisent. On se mélange dans des soirées. Invité par Jacques, un de nos plus brillants sujets, et sa mignonne épouse dans son loft, ex-atelier redécoré luxe, nec plus ultra immobilier de la bohème. A une *party*. J'accepte. Rachel partie. En tournée de conférences, pour étaler ses charmes académiques au Canada. Elle irait au diable vauvert, pourvu que ce soit loin de moi qu'on la recrute. Rachel ne reculerait pas devant le pôle Nord. Moi, là, à l'abandon, perché en haut de la ville, à la lisière de Harlem, perdu parmi mes deux cents mètres carrés en surplomb du fleuve. Délaissé dans mon olympe, esseulé dans mon empyrée. Se morfondre, rien de pire. Puisqu'on m'invite à un raout, je bondis sur l'occasion, je saute dans ma voiture. Je dévale le long de l'Hudson à toute allure. Comme si c'était hier. J'y suis encore. Un vendredi 17 mars.

— Non, c'était le samedi 18 !

— Ecoute, on ne va pas pinailler. A un jour près !

Où elle est ma poltronnerie. Vrai, les grandes réunions tournoyantes d'inconnus ne sont pas mon fort. Quand il faut se frayer un chemin sinueux au coude à coude, décliner son identité au corps à corps, présentez armes, *I am Serge Doubrovsky. And you ?* J'ai horreur, je suis timide, je reconnais. J'ai tort, mais c'est ainsi. J'ai tendance, si on ne vient pas me relancer, à faire tapisserie dans mon coin. Ça date de ma mère. Avec elle, si on se promène, elle dit, *tiens, mon petit il y a du monde sur ce trottoir, prenons l'autre*. Ma mère avait des principes. *Dans la vie, il ne faut jamais se faire remarquer*. Ajoutait. *Je déteste les m'as-tu-vu, les gens qui se mettent en avant*. Dans une réunion mondaine, si on ne se met pas en avant, on est bien avancé. On reste en carafe. Seule ressource, la bouteille. Je me donne du courage par rasades. Mais, ce soir-là, je n'ai pas froid aux yeux. Me dégèle vite. Sa vue m'échauffe. Je l'ai repérée dès l'arrivée. Là-bas, qui me tourne le dos, à l'autre bout de la vaste pièce. Bien sanglée dans un fourreau de velours bleu nuit, côtelé, qui lui moule le corps, épouse ses formes. Je les épouserais volontiers aussi. Aussitôt. Avec des fermetures éclair qui zèbrent les manches, sexy, m'excite. Cheveux courts, bombés, nimbe au brushing, entre brun et auburn rutilant. Fesses qui saillent, je suis assailli, je les ressens au creux des paumes. Une femme qui plaît s'incruste instantanément dans les fibres. La voir me pétrit les pupilles. La retrouver ici me triture. Du désir de la rejoindre torturé. Impossible, chacun m'arrête, tout le monde me connaît, *how are you ?*, bonsoir, *do you want a drink ?* Politesse oblige, suis obligé de répondre. J'essaie de me faufiler dans la foule. Au troisième ou quatrième whisky, entouré de forts en thème devenus hilares, d'étudiantes sages soudain dandinant des hanches endimanchées. Brusquement, elle se retourne. Nos points de vue une seconde se rapprochent. Dans la mascarade, je me démasque. *Je suis content de vous voir, que devient Sartre ?* Gentil sourire. *Et le mari ?* Derrière elle, sur ses talons, il y a un type. Bien baraqué, la trentaine, costaud des épaules, beau costard. Il ne la lâche pas des yeux. D'un pouce. A peine j'ai ouvert la bouche, debout, là.

— Eh bien, je n'y suis pas allé par quatre chemins ! Tu ne peux pas m'accuser d'avoir traîné. Avec ton avocat en arrêt à tes côtés comme un chien de garde...

— Il était très charmant, courtois, il m'avait invitée à dîner avec lui après la soirée...

— Charmant ou pas, quand je t'ai demandé, à mon tour, si tu étais libre de dîner avec moi, tu m'as répondu, *oui, j'ai tout mon temps*. Rien qu'au son de ta voix, je me suis dit : l'affaire est dans le sac !

— Il y a quand même des choses dont tu te souviens...

Naturellement. J'ai des trous de mémoire, mais je ne suis pas tout à fait amnésique. On est allés dîner dans un bistro de Thompson Street, Ricon de España, bruyant mais bon. A la table voisine, j'ai même eu la surprise de retrouver mon ami Ronald Sukenick, en rupture d'épouse, engagé en un tendre tête-à-tête. Un romancier d'avant-garde doit toujours pousser sa pointe. On s'est fait signe. Le monde des lettres est petit. Après, on a filé dans ma Plymouth, longé la rive de l'Hudson à l'envers, on est remontés jusqu'à mon perchoir de la 113^e Rue ensemble.

— Et ?

— Tu ne veux tout de même pas que je décrive en détail comment on a fait l'amour, dans quelle position ? D'ailleurs, franchement, là, je ne me souviens pas.

— Ce n'est pas à cette position, figure-toi, que je pense, mais à l'autre...

— Quelle autre ?

— Ton incroyable fausse position !

Laquelle. Je ne suis pas sûr. J'ai tellement de fausses positions que je ne peux plus m'y reconnaître. Un juif qui n'a jamais lu en entier

la Bible, dont l'aliment favori est le porc. Un Français qui vit la moitié du temps en Amérique, pour y vanter, y vendre la France. En France, où j'écris, où je publie, je parle forcément de l'Amérique. Je suis payé pour la connaître. En dollars. Ma langue maternelle est le français. La langue que je parle avec mes filles, la paternelle, est l'anglais. Je rêve bilingue. Entre le *New York Times* et *Le Monde*, si je veux être à la page, je ballotte entre les idiomes et les formats. Ça me déforme. Un pied de chaque côté de l'Atlantique, parfois je nage. Il m'arrive de perdre pied. Avec les femmes, pareil. Je ne sais plus bien où j'en suis. Je viens de divorcer d'avec Claudia. Déjà Rachel se prépare en catimini à me quitter. Ma maison de Queens, dont je continue à payer les traites, n'est plus la mienne. L'appartement de la 113^e Rue, où j'habite, est au nom d'une autre. Des fausses positions, je n'ai eu que ça dans ma vie. Avant ma vie. Avec un père qui voulait essentiellement une épouse pour avoir un fils. Une mère qui, avant d'avoir un fils, aurait voulu avoir d'abord un mari. Des années et des années d'analyse pour repérer mon porte-à-faux dans le désir parental. Et maintenant, voilà cette mignonne en fourreau de velours bleu nuit côtelé, à fermetures éclair sexy, qui débarque. J'ai garé la voiture tant bien que mal sur Riverside Drive, on remonte la rue en pente, on arrive. En bas, dans le vestibule éclairé d'une lumière falote, pas même un gardien. Pas assez huppé pour en avoir, *uptown*. En face de la rangée des boîtes à lettres, sous les ampoules pâlichonnes, une maigre banquette.

— Quand je pense que tu as eu la goujaterie de me laisser seule dans le hall, de me planter là, pendant que Monsieur allait vérifier si l'appartement était bien vide, si sa Rachel n'était pas par hasard de retour !

— *Ich musste doch feststellen, dass die Strecke frei war !*

— *You have a nerve ! What a coward you are !*

Quand on commence à naviguer entre les langues, avec ma femme, ça tanguer. Notre évocation devient houleuse. Elle, sa chaise carrément tournée vers moi, ayant abandonné sa lecture. Moi, tassé sur le rebord du lit, en face. Je sens l'orage. Son œil jette de nouveau des éclairs.

— Ecoute, avec Rachel, on n'était jamais sûr de rien. En principe, elle devait faire une conférence. Mais elle était capable de rappliquer sans prévenir. Alors, tu te rends compte ! J'étais bien forcé d'aller voir...

— Eh bien, moi, j'étais tellement furieuse que j'ai failli partir ! La seule chose qui m'ait retenue, c'est que l'entrée du métro était loin et le quartier dangereux... Tu aurais dû voir ta tête, quand tu m'as dit : « Il faut que je monte en éclaireur un instant, excusez-moi... » Tu étais vert de peur. Et le comble, c'est que tu avais passé la soirée au restaurant à m'expliquer que tu n'aimais plus Rachel !

— C'était vrai. Mais parce qu'on n'aime plus quelqu'un, cela ne veut pas dire qu'on n'y tienne pas encore. Si tout était net, dans la vie, les choses seraient simples.

— Avec toi, rien n'est jamais net, rien n'est simple...

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse si l'existence est compliquée !

— C'est toi qui la compliques à plaisir.

— Je ne dirais pas cela, mais j'ai, comme tout le monde, mes complexes.

Si je pense m'en tirer avec cette formule, j'en suis pour mes frais. Je suis frais. Je montre à ma femme le début de mon roman. Je le lui soumetts, parce que j'ai entière confiance en elle. Dans son jugement. Je la méjuge. Moi, je me situe d'emblée sur les hauteurs éthérées, je parle littérature. Elle est terre à terre. Mon personnage, elle s'en fiche. Elle en veut à ma personne. J'ai beau m'abriter derrière mes fictions, elle cherche les réalités, la petite bête. Je lui présente le commencement d'un roman, elle approuve, je triomphe. Soudain notre histoire non écrite recommence. Je passe sous ses fourches caudines.

— Laisse tes complexes tranquilles ! Ils ont bon dos. D'abord, tu

t'es montré, à l'arrivée, d'une lâcheté pitoyable. Mais quand je suis repartie de chez toi, tu as été franchement répugnant...

— Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

— Tu ne te souviens peut-être pas ?

— Je me rappelle qu'entre ton arrivée et ton départ, dans le grand lit de Rachel, tu as eu l'air assez contente de mes services...

— Ce n'était pas dans le grand lit de Rachel, tu as écrit ça dans *Un amour de soi*, parce que ça avait l'air plus provocant, plus cynique, mais tu avais bien trop la trouille que Rachel s'aperçoive de quelque chose ! On est allés se caresser dans le petit lit de ta petite chambre...

— Toujours le détail pinailleur ! Décidément, sur un point, Rachel avait raison : le détail, c'est une obsession féminine...

— En tout cas, après une soirée dite d'amour, *when you were supposed to be so enraptured with me, after all, it was our first evening of love, what did you do ? You, cheap bastard !*

— *Wait a minute, before you call people names.* Je ne pouvais quand même pas te garder dans l'appartement, alors que Rachel pouvait revenir d'un moment à l'autre...

— Ce n'est pas là le problème. Ne fais pas l'innocent.

— Mais voyons, j'ai été très gentil, je suis descendu avec toi, à deux heures du matin, jusque sur Broadway, pour être sûr que tu trouves un taxi, et, comme il en passe toute la nuit, il n'y a pas eu de problème.

— Pas eu de problème ! Et qu'est-ce que tu as fait quand le taxi s'est arrêté au coin de la 113^e Rue ?

— J'ai ouvert moi-même la portière, je t'ai embrassée tendrement, et je t'ai même offert un billet de vingt dollars pour la course...

— Comme à une pute !

— Là, tu exagères !

C'est donc ça qui l'avait tracassée, l'histoire de ma pute à dix-huit ans. Elle-même, à huit ans de distance, elle en a encore bondi sur sa chaise. Une fois qu'elle en a bavé, ma femme est très émotive. Elle a

à jamais de la lave dans la salive. Plus des éclairs, ses yeux crachent des flammèches, ils m'incendient. Mon épouse entre en éruption.

— J'exagère ! Me mettre à deux heures du matin dans un taxi, avec un billet vert à la main !

— Mais que voulais-tu donc que je fasse ?

— Un galant homme ou simplement un type correct serait monté avec moi dans le taxi, il m'aurait raccompagnée, figure-toi !

Quand ma femme n'est pas éruptive, elle est romanesque. Avec elle, il faudrait sans cesse filer le doux et le tendre, la trame de la vie serait une métaphore amoureuse continue. Moi, j'ai mes intermittences. Après minuit, je suis prosaïque.

— Ecoute, les émotions me fatiguent, je ne pouvais pas te garder, je tombais de sommeil... Qu'est-ce que tu veux, je n'ai plus vingt ans !

— Eh bien, si l'on n'a plus vingt ans, on laisse les filles de vingt ans tranquilles ! Le jeune avocat que j'avais rencontré à cette soirée, il m'aurait raccompagnée, lui !

La remarque me laisse rêveur. Elle me touche en un endroit sensible. Mon âge est un point douloureux. C'est vrai, si j'aimais les femmes de mon âge, ma vie eût été simplifiée. Rester avec Claudia eût été la solution logique. La tradition a du bon. Rides en commun, l'épiderme qui se fripe de concert. On s'étiole, on se fane peu à peu au même rythme. On ne sent pas le temps passer, puisqu'il passe pour tous deux en même temps. On vit ensemble, ensemble on se désintègre : l'amour intégral. A côté, quelques fredaines rajeunissantes. Les deux arbres parallèles dont les dieux mêlent charitablement les branches, unis après la mort, *Métamorphoses* d'Ovide. Philémon-Baucis, j'ai beau. Pas dans ma mythologie. A vingt ans, j'aimais les pucelles de quinze. A trente, les filles de vingt. A quarante, celle de vingt-cinq. Pour ma cinquantaine, je veux bien aller jusqu'au terme de la vingtaine. Quand j'aurai atteint

soixante berges, il faudra bien, avec ma femme, remonter le cours des ans bien au-delà des trente bornes. Je suis borné, j'avoue volontiers. Erotiquement très limité. Je dois avoir une fixation post-infantile. J'ai un cœur et des roupettes d'adolescent. Forcé, ça m'a fait des entourloupettes. Au cours des ans. Un jeune homme quinquagénaire, ça joue des tours. Des sacrées emmerdes que je dois à mes fantasmes. J'étais là, bien installé dans ma maison de Queens, trois chambres à coucher, une salle à manger, un living, cent mètres carrés sur le devant, cent mètres carrés sur cour. Rachel passe, je me remets à courir. Plus de mon âge, je m'essouffle. Fringante, alerte, elle a vingt-sept ans. J'essaie de la rattraper, je pars à l'assaut, faut que je la saute. Ma vie culbute dans le fossé. Entre-temps, les années filent. Je prends de la bouteille. Avec toutes mes libations nocturnes, j'accumule les bourrelets disgracieux à la ceinture. Mon périmètre enfle. Je me périmé. Voilà Ilse qui frappe à ma porte, qui paraît. Vingt-sept ans aussi. L'âge fatidique. Chiffre fatal. Je n'ai pas été long à succomber. En général, j'ai la carcasse robuste, un carcan d'habitudes en béton. Coups durs, j'encaisse. Qu'une chose à laquelle je sois incapable de résister : la tentation. Chair fraîche, tendre, ferme, lisse, pas flétrie, avachie comme la mienne. Fumet m'enivre. Si je hume, j'aime. A ma décharge, il faut dire, je n'ai pas une profession facile. Prof, un métier à hauts risques. Moi, tous les ans, je compte une année de plus, à mon tronc, comme les arbres, j'ajoute une couche. Les filles, autour, elles ont vingt ans éternels.

— S'il était si fantastique, ton avocat, pourquoi n'es-tu pas restée avec lui, pourquoi n'as-tu pas accepté son invitation à dîner, au lieu de la mienne ?

— Il y a des fois où je me le demande !

Nos regards ferrailent. Ma femme et moi, on s'escrime à peser nos torts réciproques. Un duel sans merci. Quand on compare nos points de vue, ils s'entrechoquent. Si l'on évoque le passé, on aussitôt une passe d'armes. Généralement, cela arrive pour le dessert, le soir. A la seconde moitié de la deuxième bouteille, nos mémoires se mesurent, nos lobes occipitaux s'empoignent. On ne voit pas du tout pareil. La dispute gagne souvent le lobe frontal : saute d'humeur, parfois très brusque. Après la scissure de Sylvius,

division nette. Je suis un type cérébral. Mais passionné aussi, je m'emporte. Ma femme est en ébullition. Les souvenirs qui bouillonnent sont un ferment de discorde. Il suffit qu'on arrive, le vendredi, aux approches de neuf heures trente, je me cale dans mon fauteuil, les joues rubicondes, le sourire épanoui de Pivot apparaissent. Mon épouse m'apostrophe : « Pas de lettre de Cathy aujourd'hui. » Je sais, ma fille n'est pas toujours polie. Trois semaines que ma femme lui a envoyé une lettre de quatre pages. Pas une ligne d'elle en retour. Je dis : « Je suis d'accord, c'est lamentable. Mais ce n'est pas le moment d'en discuter. » Je tends l'oreille pour recueillir une manne intellectuelle. Dans la conque, ma fille qu'on me déverse : « Tu as toujours été trop indulgent avec elle, tu lui passes tout. Tiens, comme la fois où... » Ça y est, on m'embarque. Moi, j'essaie de suivre l'émission, d'une saccade, je suis tiré en arrière, je bascule d'un seul coup, je fais soudain la culbute aux bas-fonds de la mémoire. Je sais, un mariage est un remous-ménage de souvenirs. Mais on ne peut pas les agiter sans cesse. Avec ma femme, il n'y a pas que le soir. La turbulence peut survenir n'importe quand. Il suffit de l'occasion. Un rien la déclenche. Mon épouse a ses déclics. Comme ce matin. Il suffit que j'écrive comment et quand j'ai fait ou pas fait l'amour avec une autre. Et puis, une douceur subite lui passe dans le regard, ses yeux, sa voix me caressent. Elle, sur sa chaise, moi, sur le bord du lit, dans la chambre. Elle a une inflexion très tendre, modulée par sa voix charmante, chantante d'Autrichienne.

— Je n'aurais sans doute pas dû sortir avec toi. Mais je me sentais attirée par toi. Tu étais mon professeur, naturellement, tes attentions m'ont flattée. Je n'ai pas hésité un seul instant à laisser tomber mon jeune et beau type ! Mon amie Ingrid m'avait dit : « Il faut absolument que tu suives un cours avec Doubrovsky ! » Moi, je n'avais jamais entendu parler de toi. Tu ne m'as pas déçue. Alors, voilà ! Et puis, j'ai toujours aimé les hommes beaucoup plus âgés que moi, c'est ma faiblesse...

— Dieu merci !

Je respire. Nous avons des faiblesses complémentaires. Le monde universitaire est bien fait. Si j'aime les femmes jeunes, il existe,

heureusement, de jeunes femmes qui aiment les hommes vieillissants. Une pensée réconfortante : quand je m'offre, il y a aussi de la demande. Ma femme et moi, on a vite conclu le marché. J'ai les biceps ramollis, les pectoraux alourdis de gélatine, mes mains, mon visage se tavelent. Ma démarche est parfois traînante. Les ans pèsent. Mais l'expérience aussi a du poids. J'ai beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup vécu. Ça compte. Beaucoup souffert aussi. Ce n'est pas rien. Le cœur féminin est sensible. Les malheurs touchent.

— J'avais aussi commencé à lire tes livres. A l'époque, je ne savais pas encore très bien le français, mais *Fils* m'avait déjà impressionnée... Comme tu sais, j'ai toujours aimé la littérature.

— Heureusement pour les auteurs !

— Je ne regrette pas mon avocat.

Les jeunes gars, ils peuvent goder deux fois plus vite, gauler trois fois d'affilée. Seulement voilà. Moi, j'ai dix fois plus d'histoires en stock. Et pas en toc : des authentiques. Les jeunes mecs sont des blancs-becs. Ils ont les reins solides, le corps en muscles. Mais leur casier vital est vierge. Je les défie d'aligner des annales aussi fournies. Avec les ans, on accumule les archives. Vieillir offre assez d'inconvénients pour présenter de modestes avantages. J'ai ma recette. Je commence à connaître la cuisine. Une vie passée, quand on la débite en tranches, un peu saignantes, blessures de guerre encore ouvertes, crève-cœur toujours à vif, ballade des amours évaporées, *Mais où sont les neiges d'antan ?* D'un seul coup, elle se transforme. Elle devient un vrai roman. UN ROMAN VRAI. Ça fait coup double. On chatouille l'imagination. On certifie que l'imaginaire est véridique. Jouissance double : le rêve et la réalité. Bien sûr, il y a l'art et la manière de débiter. Si on se dépiaute, il faut savoir tailler dans les chairs. Même et surtout si ça fait mal. Dégraisser la banalité du quotidien, garder le nerf, la nervure de la vie. Tout dépend comment on la découpe. Ça ne se fait pas tout seul. L'existence donne un coup de main, l'écriture un coup de pouce. Question de doigté. Après vient la récompense du labeur. On récolte. Si on s'aime bien. Si le lecteur s'identifie au personnage. Il

l'identifie à l'auteur. Puisque ma femme est romanesque, normal, mes romans m'ont rendu pour elle intéressant. Le soir de notre rencontre, ma femme, en laissant tomber son avocat, l'a troqué contre un autre avocat. Mes écrits plaident ma cause.

— Et puis, vois-tu, tu étais comme moi, un peu exilé. Je me demandais pourquoi toi, Français, tu étais venu habiter et enseigner en Amérique... Comme je me demandais parfois pourquoi j'avais quitté l'Autriche et épousé un Américain !

— L'exil rapproche. On a tout de suite évoqué ensemble la vieille Europe.

Mes tranches se découpent sans mal. Je me divise spontanément en deux moitiés. France, Amérique. Janus Bifrons, si l'on veut avoir mon profil, il n'y a qu'à me fendre par le milieu. Comme ça, je dois bien avoir un côté qui plaît. Je me lève. Ma femme lève les yeux. Elle sourit, avec tendresse.

— Pourtant, ce que tu pouvais être mal habillé ce soir-là ! Il y aurait eu de quoi décourager toute autre que moi, je t'assure...

— Comment ça, mal habillé ?

— Mais enfin, ton fameux « costume canadien », gris-bleu, avec ses rayures roses et cette rangée de petits boutons grotesques sur ton veston croisé ! Tu étais fagoté comme l'as de pique.

— Je te remercie, il m'avait coûté plus de cent dollars, mon costume, et bien des recherches à l'Alexander's de Queens !

— D'ailleurs, tu ne savais pas t'habiller. Je me souviens, la première fois que je t'ai vu faire ton cours en classe, avec un blazer trop court à ras de fesses, un pantalon, style Queens aussi, sans doute, à petits carreaux de couleur et une cravate rouge à pois blancs, j'ai failli me trouver mal. Paul, il était encore plus âgé que toi, mais il était l'élégance même. Elles ne t'avaient donc jamais rien dit, tes bonnes femmes, ta Claudia, ta Rachel ?

— Non. Apparemment, elles me trouvaient bien comme j'étais.

— Eh bien, c'est qu'elles ne se souciaient pas de toi. Moi, je t'aurai au moins appris une chose : on ne met pas une cravate rayée avec une chemise à col rayé et une veste à carreaux !

— C'est vrai, tu m'as appris cela, et bien d'autres choses encore...

Ma femme, attendrie, s'épanche sur moi. Je me penche, avec tendresse, vers elle. Je l'embrasse sur le front. Je profite de l'accalmie mémorielle. Nos tourments, notre tourmente sont apaisés. Ma femme vogue sans cesse sur les souvenirs. Une fois embarquée, c'est le voyage au long cours, elle navigue sur des vagues d'évocations à l'infini. Maintenant, la mer est étale, souffle murmurant, zéphyr amoureux. Il est temps de me remettre à travailler, je prends le large. Je me dirige vers la porte de la chambre, à peine j'arrive au chambranle. Ma femme hurle, sa voix s'enfle, elle a viré lof pour lof. C'est louf.

— Tu ne te souviens donc pas ?

— De quoi encore ?

— De ce que tu m'as dit il y a seulement un quart d'heure !

— Qu'est-ce que je t'ai dit ?

— Tu m'as mise au défi, tu fais toujours le gros malin : « Tu aimerais que je raconte notre mariage ? Comment ça s'est vraiment passé ? »

— Et alors ?

— Eh bien, RACONTE !

Sartre

Pour ouvrir ma porte, j'ai tout un jeu de clés. De quoi s'amuser. Une grosse serrure classique, inutile, crochetable à merci. Et puis, les deux verrous de sûreté, en bas, en haut. Je sors mon trousseau, je m'escrime. Je finis par ouvrir ma porte, je la referme. Chacun doit vivre renfermé. Les existences sont dissimulées. Les appartements doivent être clos. Les visages de même. Dans la rue, ils sont lisses, impassibles, avec les pensées, en dedans, cadénassées. Sur ce défilé de figures muettes, pas une émotion qui filtre. Des automates, en complet-cravate ou en jeans. De temps en temps, une contraction des joues, un front qui se fronce, une langue qui jappe. Une humeur qui s'échappe de la bouche comme une fuite de gaz. Une seconde, au passage, on pénètre par effraction dans une tête. Parfois, il y a des gens béats, béants, qui rient tout seuls. En général, l'intimité se protège. Jalousement. Moi aussi, au-dehors, je suis muré. Pas une fissure, pas un regard ou un geste qui ouvriraient une brèche. Je me colmate. Que par écrit, dans mes livres. Là je m'expose, je m'entrebâille cœur et braguette. Dans ma vie, suis au secret en mon for intérieur. Maintenant, je reverrouille soigneusement ma forteresse, en haut, en bas, je cale la clé dans la serrure. SIX HEURES DIX. J'ai trois bonnes heures devant moi. Je dîne tard, j'ai un estomac espagnol. Jamais avant neuf heures et demie. Je vais vers la cuisine, sors mon Evian du frigidaire. Je bois un verre d'eau. Après une promenade, je bois toujours. Toujours de l'Evian. Après avoir bu, toujours je travaille. Une vie, c'est un éternel retour, une ritournelle. On chante sans cesse la même antienne. Mon existence est réglée comme du papier à musique. Je me dirige vers mon bureau, je ferme la porte. Je suis prisonnier de mon horaire.

Drôle de métier. Pour travailler, je me claquemure. Tout seul, dans ma pièce. Après, tout seul dans ma tête. Deux fois par semaine, pendant deux heures, je suis de sortie. Tête à têtes, on met le contact. Ça électrise, on s'échauffe. Un bain d'ouailles, tout ouïe. Bic en main, bec ouvert, je les nourris. Ils me nourrissent. Eux, d'un côté de la salle, moi, du mien. Comme au spectacle, quand on interprète. Je suis sur scène lorsque je planche. Leur écoute n'est pas un soutien : un viatique. Après la classe, après que je les quitte, je me dégonfle. L'outre des idées vidée, je retombe à plat, mon poulx est flasque. Fin de séance, fin de partie. Et puis, des jours et des jours, je me regonfle. Peu à peu, les textes insufflent. L'inspiration, ils vous la soufflent. Mais, avant le prochain essor, le prochain envol

vers l'empyrée, les textes, ça se creuse. Les mines d'idées, on doit descendre dans leurs dédales. Parfois, on s'y perd. Maintenant, il faut que je gratte. Je m'assieds sur mon fauteuil à accoudoirs chromés, je croise les jambes, j'allume la lampe, je m'apprête. J'ouvre le livre à la couverture blanche, salie par des ans d'usage. *En Alsace, aux environs de 1850, un instituteur accablé d'enfants consent à se faire épicier.* Mon attention ne consent pas, je ne peux pas me concentrer. Je lève les yeux. Dans la cour, une clarté pâle. La bourrasque matinale s'est apaisée, les fusains sont redevenus immobiles, les feuilles des marronniers tremblent à peine. Entre mes tempes, des flots de pensées battent en tumulte, j'ai, dedans, un tourbillon, un grain. De folie, je tempête. Furieux contre moi. Pas dans les souvenirs de Sartre que j'ai envie de me plonger. Dans les miens. Ce qui m'en reste. J'enrage. Comment est-il possible d'oublier. La première fois où l'on a fait l'amour. Avec qui. Je n'ai pas eu tellement de femmes dans ma vie. Don Juan au petit pied, Casanova de pacotille. Combien de femmes j'ai eues. Hein. Pas besoin d'une calculatrice, pas un nombre avec dix zéros. Suis pas un héros érotique. Combien. Sais pas exactement, je ne tiens pas un carnet de comptes, à la Stendhal, jamais fait la somme. Pour les gibbosités femelles, je ne peux donner qu'un chiffre rond. Quarante, cinquante, aucune idée. En quarante ans d'active, ça ne fait guère. Beau être nul en maths, par an, entre une et une un quart de moyenne. Pas lourd, pas une quantité astronomique. L'arithmétique de mes plaisirs reste modeste. Alors, si je ne suis pas même fichu de remettre la main sur la première, je suis le dernier des derniers. Je frappe du poing sur la table.

J'ai tapé trop fort. Rappel à l'ordre, rappel à Sartre. Il vient vers moi, il m'ouvre lui-même. J'ai des battements de cœur, avant de sonner. Là, devant moi, en chair et en os, poils de barbe mal rasés, la raie entre les cheveux raides, sous les lunettes rondes, l'œil torve. Comme sur les photos, en vif. SARTRE VIVANT. 222, boulevard Raspail, là-haut, sur son faîte, au dixième. Emporté par l'ascenseur, je grimpe sur les cimes. Il me serre la main, me dit, *je suis content de vous voir.* Je suis ravi. Au septième ciel. Un de mes moments sublimes. Comme avec de Gaulle, dans l'amphi de la Sorbonne. Mais autrement. Autre chose. L'inverse. De Gaulle, un grand homme, haut comme un monument, une montagne. De sa taille redressée, quand il m'a tendu le vase de Sèvres, pour le regarder, j'ai dû lever les yeux vers le sommet du mont Blanc. Massif, de glace, debout.

Eblouissant. J'ai l'admiration transie. Je me fige au garde-à-vous devant l'idole. Libération, vénération. Une immense reconnaissance, éperdue, muette. Sartre, un grand homme tout petit. Le contraire. Il me met aussitôt à l'aise, *entrez*, il m'arrive à la poitrine. Naturellement, côté intellect, je ne lui arrive pas à la cheville. Mais, quand il me toise, il n'a pas la gloire écrasante. Un rayonnement différent. Mal rasé, mal fringué, le torse large et de guingois. Il ne me domine pas. IL M'ILLUMINE. Sartre, pour moi, n'est pas n'importe quel grand écrivain. C'est moi, c'est ma vie. Il me vise au cœur, il me concerne en mon centre. Corneille, Racine, après trois siècles, ne sont plus personne. Des œuvres sans auteur, des mythes. J'adore en eux des fantômes. Proust, ses duchesses, déjà enterrés avant ma naissance. J'ai remâché avec joie sa madeleine, je lui dois d'infinis bonheurs tardifs. Mais Sartre. Ses livres ont jalonné mon existence. *La Nausée*, je l'ai dans l'édition pourpre d'après-guerre. *L'Etre et le Néant*, sur papier jauni, presque journal. Ses bouquins m'ont éclairé à mesure, guidé comme des phares. Il n'a pas évité tous les écueils, qu'importe. Son itinéraire balise mon trajet. Il m'a donné ses lumières. J'ai lu presque chaque ouvrage à sa parution. Vu, à leur création, la plupart de ses pièces. François Périer qui tue André Luguet dans *les Mains sales* en 48, ça reste. Au théâtre Antoine. Reggiani dans *les Séquestrés d'Altona*. Pour *les Mouches* ou *Huis clos*, les premières, macache. A l'époque, j'étais caché. Ce qu'il découvre. Comment il dévoile. C'est ce que j'aime. Les choses les plus simples, un encrier, un galet, une racine de marronnier. Quand on entre dans un café, quand on se regarde dans une glace. Qu'est-ce qui arrive si quelqu'un vous dévisage. Voilà. Les banalités de la vie, lorsqu'il s'en saisit, se mettent à tourbillonner d'intelligence. Des myriades de sens papillotent autour d'un geste. Si je ferme les yeux, là, devant moi, qu'est-ce qu'une image mentale. Tout poudroie sous les paupières, l'univers entier miroite de significations secrètes. On a le tournis. Et puis, le chaos de fulgurations s'organise, il refait le monde de main de maître. Ça, la philo. Le gouvernement des idées, avec une poigne de fer. Mais avant, il faut le vertige, la nausée. Spinoza, Hegel, ils n'en ont pas assez bavé avant. Tout est trop clair, net. J'ai horreur de l'abstraction pure. J'aime qu'on me fasse voir. Pour ça que je suis venu voir Sartre.

Pour une fois que, derrière les textes, j'aperçois l'homme. J'entre dans la grande pièce nue, blanche, un studio bêtement moderne, avec des bouquins jusqu'en haut des murs, et des livres et des paperasses sur un bureau oblong comme une table de réfectoire. Sartre s'installe à sa table, moi dans un gros fauteuil de cuir. *Si je vous ai reçu, c'est à cause de votre livre sur la critique*. Voix métallique, haute, tranchante. Son bon œil, étincelant sous le verre des lunettes,

me toise. L'autre biaise vers je ne sais où. Je m'en doute bien. Il a des millions de lecteurs, mais plus beaucoup de disciples. En France, on est en plein Foucault, en plein Lacan. Barthes bat son plein, le sujet ex-cartésien bat sa coulpe. *S'exprimer* est un terme obscène. Si on l'emploie en public, on risque de se faire écharper. Devant Robbe-Grillet ou Ricardou, on signe son arrêt de mort. L'Auteur est mort, le Dieu de la critique ait feu son âme. C'est le langage qui parle tout haut, tout seul. Dedans, personne ne parle, il ne dit rien, sans source, sans origine, il se déploie en grandes formes symboliques. Blanchot, écriture blanche. Moi, je suis un mal blanchi. Mais je ne suis pas non plus le nègre de Sartre. Je sais, dorénavant, on structure, on ne totalise plus. Au total, il n'a plus tellement de fidèles. Pour ça qu'il me reçoit, mais il se trompe. Je ne suis pas si fidèle. Dépend à quel Sartre. Sa *Critique de la raison dialectique*, à sa sortie, je l'ai éreintée, dans la *N. R. F.*, en une série de trois articles. Le Sartre qui veut mettre la philosophie existentielle dans le cadre du marxisme, peux pas l'encadrer. Salamalecs avec Khrouchtchev, accolade avec Castro, révérence à Mao Tsé-toung, quand il trinque à la santé de Togliatti, ce n'est pas ma tasse de thé. D'athée : je n'ai de foi ni religieuse ni politique. Pas d'absolu : question Révolution, je suis absolument sceptique. L'Homme-qui-est-l'avenir-de-l'homme, incroyant à deux cents pour cent. Porteur de valises du F. L. N., commis voyageur du tiers-monde, juge du tribunal Russell. Soixante-huitard sur le tard, gréviste à Renault sur le tas. Diogène dans son tonneau, Sartre sur le sien. Billancourt, fonçant bille en tête. Pas mon Sartre. Chacun le sien. Dans une œuvre aussi copieuse, un si abondant festin de verbe, il y a à boire et à manger. Quand un bonhomme est si immense, il y en a pour tous les goûts. Assez pour tout le monde. On se le partage. Je laisse à d'autres les grands faits et gestes. Refuser le Nobel, c'est Nobel et bon. Très bien. Pétitions par-ci, protestations par-là, chaque semaine, jour après jour un manifeste. Parfait. Mais ce n'est pas ce genre de signature qui m'a marqué. Mon Sartre, pas le Sartre Mao : le Sartre môa. J'ai devant moi l'auteur des *Mots*.

De mes deux yeux, je le dévore. Des morceaux de son œuvre, je me les suis tellement assimilés, ils coulent dans mon sang, dans mon corpus. Le voir m'irrigue la rétine, un bain de bonheur. J'ai eu rudement peur qu'il me refuse un rendez-vous. Because mes trois articles incendiaires, qu'il refuse de me causer. Sans doute, il ne s'en souvient plus. Probablement, ne les a jamais lus. Sûrement, s'en torche. Il a le cuir assez dur pour ne pas craindre les piqûres de moustique. Il reprend, *oui, j'ai bien aimé votre livre*. La voix claque, les mots cinglent. L'œil unique térébre. *Pourquoi la nouvelle critique*, le lui ai dédié. M'en dédis pas. *La fonction du critique est de critiquer*,

c'est-à-dire de s'engager pour ou contre et de se situer en situant, JEAN-PAUL SARTRE, *Situations I*. En exergue. Comme ça que ça commence. J'aime le Sartre du début. Quelque part entre *l'Etre et le Néant* et *la Nausée*, *l'Imaginaire* et *le Mur*. C'est là que je suis arrimé, là que je m'encre. C'est dans son flot d'écriture. Les idées, les concepts, d'accord. Ou pas. M'y suis pris, m'en suis dépris. Parfois repris. Pas l'essentiel. L'essentiel, comment les mots s'accouplent sous sa plume. Chaque fois que je le lis, je jouis. Un écrivain, c'est là, c'est ça, pas ailleurs. Les idées, s'il y en a, après. D'abord, se passe à ras de verbe, dans un friselis d'adjectifs. A même la phrase. Sujet, attribut, comment il copule. Sartre, c'est à jet continu, un geyser incontinent. Son écriture, à gros bouillons, à grands brouillons, tourbillonne, brouille les genres, fracasse les frontières, brise les vitres, envahit les vitrines, logorrhée au stylo, écholalie à la langue, charrie l'écume, brasse les scories, embrasse l'univers entier, concasse le style, malaxe les registres, mélange philo et populo, disserte, éructe, vomit dans la même phrase, pédant, trivial dans la foulée, génial dans la longue coulée. Roman, essai, théâtre, critique, politique, son immense fleuve de mots traverse tout, emporte tout dans un jaillissement hirsute de quinze mille pages. Les pâles puristes ne l'aiment pas. Rien qu'à entendre son nom, ils se pâment. Dégoûts et des couleurs, chacun les siens. On peut prendre les grosses bourdes de Lacan pour de l'humour subtil. Les dandinements affétés de Foucault pour de la grâce éthérée. Seulement, il ne faut pas venir me dire : Sartre n'est pas un écrivain. Il n'a pas de style à lui, à force de toucher à tout. Une page de Sartre, c'est signé, pas singé. A la seconde, *du Sartre*, ça se reconnaît au rythme, au son. Une pièce d'or impur qui tinte.

Il n'a pas déçu mon attente. On a parlé de tout, de rien, sauté du langage des dauphins à la langue de Flaubert. Voix haut timbrée comme un métal qui vibre, il s'est promené d'un domaine à l'autre, avec la même maestria universelle, la même affabilité retorse. Généralissime du Savoir, Professeur en chef : moi, sous-off de la piétaille enseignante, j'étais aux anges. Reçu plus d'une heure dans son nid d'aigle, lui au faîte de la gloire. Moi, au comble de l'honneur. Je voulais depuis longtemps, depuis toujours, le voir. Je l'ai vu. Sur ces cimes, j'ai eu mon baptême de l'air. Je baisse de nouveau les yeux vers le bouquin, devant moi, sur ma table, avec des traînées noirâtres sur la couverture blanche. L'heure tourne, je devrais l'ouvrir, m'y plonger. Je ne sais, quelque chose m'arrête. Je n'arrive pas à le relier. A le relire. Au type, là-haut, là-bas, vingt ans déjà, qui me palpite entre les paupières. Sartre refuse de disparaître dans *les Mots*. Il insiste, persiste. Comment voulez-vous faire passer chair et squelette dans un texte. Daïmon au menton poilu, à la voix

un peu stridente, de tête. Quelle tête. Dehors, avec les dents jaunies qui se déchaussent, entre Quasimodo ricaneur et satyre à grimaces. Dedans, une des deux trois têtes pensantes du siècle. Et l'œil, le bon, le seul, en vrille, qui transperce, met l'erreur au jour, dévoile l'évidence. Pas évident. Du tout, le rapport. Je n'en vois pas. L'être vivant, qui se dresse là, devant vous. Les pages et les pages qui s'alignent. Comment celles-ci retiennent, contiennent l'autre. Pas possible. L'existence n'est pas du même ordre que le discours. Sartre qui le dit, dans *la Nausée* : *il faut choisir : vivre ou raconter*. C'est l'un ou l'autre, pas sur le même plan, le même registre. Vous direz : on peut choisir de raconter sa vie. Ça s'appelle une autobiographie. *Les Mots* sont l'autobiographie de Sartre. Voilà, c'est simple. Voire. Quand on se raconte, ce sont toujours des racontars. *On parle d'histoires vraies. Comme s'il pouvait y avoir des histoires vraies ; les événements se produisent dans un sens et nous les racontons en sens inverse*. Autobiographie, roman, pareil. Le même truc, le même truquage : ça a l'air d'imiter le cours d'une vie, de se déplier selon son fil. On vous embobine. *En réalité c'est par la fin qu'on a commencé. Elle est là, invisible et présente*. Toujours Sartre, toujours *la Nausée*. Une histoire, quand on la raconte, il faut créer un suspense. Pour qu'on lui prête attention, on doit entretenir l'attente, tenir le lecteur en haleine. Qu'est-ce qui va donc se passer. Comment ça va se terminer. A cet égard, une autobiographie est encore plus truquée qu'un roman. Un roman, on peut concevoir qu'on l'invente à mesure, que l'auteur ignore ce qui va arriver au chapitre d'après. La suite au prochain numéro. Lorsqu'on relate son existence, la suite, par définition, on la connaît. Plus que du pseudo-imprévu, des attentes controuvées, des hasards refabriqués de toutes pièces. Même en voulant dire vrai, on écrit faux. On lit faux. Folie. Une vie réelle passée se présente comme une vie fictive future. Raconter sa vie, c'est toujours le monde à l'envers.

Je détourne les yeux du livre, je n'ai pas envie de l'ouvrir. Je veux le vrai Sartre. Il retourne : toujours lui, toujours *la Nausée*. Il se dresse sur les pointes des courts barreaux de la grille, qui sépare mon jardin de l'immeuble en face. Sa vue me perce le cœur. Revenu le voir, une seconde fois, plus de dix ans après. En juin 79. Un revenant, l'ombre de lui-même. Lorsqu'il m'a ouvert la porte. Lui, dans sa nouvelle demeure, près du cimetière Montparnasse, au 29, boulevard Edgar-Quinet. Moi, de nouveau emporté vers les hauteurs, dans l'ascenseur, bâtiment A 2, je m'élance vers les cimes.

Jamais il ne m'a paru si bas. Sur aucune photo. Dans son film, il a encore fière allure, babil abondant, coulant de source. D'un coup, croulant. Tout tassé, en face, debout, dans son blouson beige, bizarre, mi-peau, mi-lainage. Recroquevillé. Sent le corbillard. La voix, humble, tremblote, *entrez*. L'orgueil, soudain, une morgue. Je revenais voir mon grand homme. Devant moi, j'ai son cadavre anticipé. Me point le cœur, me serre la gorge. Je dis, *vous êtes sûr que je ne vous dérange pas*. J'éprouve une gêne inattendue, sur le palier, j'ai l'air malin. Avec mon gros appareil enregistreur, je suis dans mes petits souliers. Mon ami Michel Contat m'a prêté son magnétophone, un mec calé pour les interviews. Avec Sartre, il en a réalisé récemment une fameuse, *Autoportrait à soixante-dix ans*. Il m'a apporté l'appareil en bas, dans un café. M'a patiemment expliqué comment on s'en sert. Je n'y connais rien. Mais, puisque Sartre n'écrit plus, je ne veux pas perdre une parole. Consigner au moins son verbe. D'une voix basse, faible, il dit, *non, vous ne me dérangez pas. Je ne reçois plus beaucoup de monde, mais il y a des gens avec qui j'aime bien parler*. Avec moi, il a trouvé à qui parler. Je suis venu l'entretenir de la Nausée, sa Nausée à moi. Lui, fournit le texte, la partition. Moi, j'interprète. Avec l'instrument critique. J'ai ma propre interprétation des écœurements de Roquentin, je voudrais la lui soumettre. De bonne grâce, il s'y soumet. Je me racle le gosier, je commence, je commente, *Le Neuf de cœur, fragment d'une psycholecture*, je lis à haute voix. Délices. Je l'ai ausculté minutieusement, patiemment il m'écoute. Vingt minutes durant, on va renverser les rôles. *D'un travail en cours sur « la Nausée et le sexe de l'écriture », j'extraurai un détail*. Depuis le temps que je me suis penché sur lui : épiphanie. Je vis le Rêve du Professeur, l'instant miracle. BRANCHÉ SUR L'AUTEUR EN DIRECT. Les écrivains morts, on s'en empare. De part en part, nous appartiennent. On en fait ce que l'on veut. Ils n'ont plus leur mot à dire. La tombe leur a cloué le bec. La critique leur rive leur clou. Elle parle à leur place. Les fait parler. Au besoin, on torture leurs textes. On les met à la question. J'ai voulu interroger Sartre. Corneille, Proust, je ne leur ai pas demandé leur avis. L'avis d'un auteur en vie : occasion rare, une aubaine unique. D'habitude, je joue les pythies, je trépide sur mon trépied, me trémousse sur mon estrade à oracles. Plaisirs de la chaire. Sartre a beau ne pas être un apollon, cette fois, la Parole viendra de la bouche du Dieu. Je me dispose à la recueillir. Je mets le magnétophone en marche, mon organe en branle, Freud en action. *Some of these days*, Roquentin croit connaître la musique. Erreur : si la tête lui tourne, c'est une valse viennoise. J'exécute mon morceau. Les nausées de Roquentin, je les rends. A ma manière. Ce qui lui donne envie de vomir, c'est sa féminité secrète. Ce qu'il

prend pour une angoisse métaphysique devant l'Absurde : angoisse de castration déguisée. L'angoisse devant l'Existence, qui saisit toujours Roquentin « par-derrière », si on la retourne : angoisse de sodomisation. Pendant une bonne demi-heure, j'encule ses mouches.

Je m'arrête, j'attends. Le vieil homme mal rasé, affalé sur son siège, les yeux presque clos, l'air assoupi ou abruti, se réveille. La voix, d'une politesse exquise, est soudain ferme. La tremblote a disparu par enchantement. L'œil terne se rallume, lance des éclairs. *Ce que vous dites m'a vivement intéressé, je vois que vous m'avez lu de près, mais.* Il se penche un peu vers moi, affable. *D'abord, il y a quelques erreurs de fait. Lorsque vous citez ce passage à l'appui, cela me paraît inexact, hors du contexte.* Son texte, son contexte, aveugle, il le connaît par cœur. Il cite mot à mot, de mémoire. Epoustouflant, j'en reste assis. Là, devant lui, à lui voler son bouquin. Il le reprend, en main. De main de maître. Après tout, *la Nausée*, lui qui l'a écrit. A force de lire, on finit par croire que c'est soi. A soi. Mais son livre lui appartient. Ensemble, on fait le tour du propriétaire. *Je vous accorde volontiers la bisexualité de Roquentin. A l'époque où j'ai écrit, je ne m'en étais pas aperçu. Mais, en y réfléchissant depuis, je m'en étais moi-même rendu parfaitement compte.* Il est tout à fait réveillé, la voix vibre, de nouveau métallique, il tranche. *Je ne suis donc pas opposé à votre interprétation, mais ce que je continue à récuser absolument, c'est votre conceptualité freudienne, votre notion d'inconscient. Un vécu obscur à lui-même, oui, l'inconscient, non.* Sartre à Freud, c'est non. Après plus d'un demi-siècle en tête à tête, face à face, jusqu'au dernier souffle. Je suis soudain très ému. Cette confrontation brutale, ultime, de géants dans les ténèbres, me fait rentrer sous terre. Qui suis-je pour venir agiter ces ombres. J'oublie le magnétophone et l'entretien et tout. C'est ma voix à présent qui chevrote. Je dis, une impulsion subite, plus fort que moi, temps pour moi de partir. Je dois le laisser en paix, il se ratatine de nouveau sur sa chaise, se rencoquille dans sa carapace ridée, la fatigue, la mort envahissant son visage, une chose, la dernière, à lui demander, la dernière fois que je le vois, son dernier mot, première importance. Je dis, *pardonnez-moi de vous poser cette question ainsi, bêtement. Mais si, de votre œuvre tellement diverse, immense, il fallait choisir une œuvre, il ne fallait conserver qu'un seul ouvrage : LEQUEL ?* Je suis suspendu à ses lèvres. A ses livres. Que lui qui puisse dire. Personne d'autre qui puisse répondre. Jugement dernier. Sans la moindre hésitation, aussitôt, les yeux éteints tournés droit vers moi, d'une voix faible, mais assurée, il dit : *la Nausée.* J'en étais sûr, mais j'avais besoin de l'entendre. Il s'est levé, j'ai remballé tous mes bagages, feuillets, machine. Il m'a reconduit vers la porte. Avant de sortir, je me suis retourné vers lui. Tout petit, avec son menton

hirsute, son blouson usé, ses lunettes rondes inutiles sur son nez. La voix de nouveau tremblante, il me dit, *au fond, vous êtes un peu mon fils*. Quelque chose a chaviré en moi, d'un seul coup, toutes les années, toutes les distances abolies, ma mère qui dit en souriant, *Sartre, c'est ton père spirituel*, je l'ai embrassé, j'ai étreint cette vieille chair fripée, ses joues crevassées, les miennes dégoulinantes de larmes.

L'anneau nuptial

Moi, je trouve absurde que nous continuions ainsi. Je dis :

— Ecoute, ça ne peut pas durer comme ça.

— Qu'est-ce qui ne peut pas durer comme ça ?

— Cette situation ambiguë. Notre situation.

— Tu n'es pas heureux ?

— Mais si, justement, je suis heureux. C'est là le problème.

— Quel problème ?

— Le bonheur, il faut le perpétuer. Sans quoi, à la longue, il s'évapore. Parlons net. Cela fait maintenant six mois que nous vivons ensemble : deux mois, l'été dernier, à Paris, en amants. Depuis notre retour en septembre, quatre mois que nous sommes établis maritalement à New York. D'accord ?

— Exact.

— Conclusion logique : l'expérience est concluante. Il me semble qu'il est grand temps de convoler en justes noces. Avec les fêtes de Noël qui approchent, voilà le moment idéal pour une petite célébration matrimoniale...

— Je ne suis pas sûre...

— Comment, pas sûre ?

— Pas sûre que l'expérience soit aussi concluante que tu dis. Ne te méprends pas : tu sais bien que je t'aime beaucoup. Je me suis habituée à vivre avec toi dans notre appartement, pardon, dans l'appartement de Rachel en haut de la 113^e Rue, malgré quelques difficultés et incidents divers...

— Au début, il y a toujours quelques difficultés, elles s'aplanissent d'elles-mêmes.

— Tu oublies que tu as quand même essayé un soir de m'étrangler !

— Moi, t'étrangler ? Tu es folle. Je t'ai à peine, un peu, serré la gorge, c'est tout. Et toi, tu oublies les circonstances, très atténuantes !

— Quelles circonstances atténuantes ?

Entre nous, c'est le jeu de l'interrogation qui se déclenche. Devient un interrogatoire. Ilse est une experte. Elle a la manie dans le sang. Chacun ses ancêtres : elle, un grand-père, inspecteur de police à Vienne, au début du siècle. Quand elle fronce légèrement les sourcils, quand sa voix prend une modulation caressante, voilà le *Polizeiinspektor* qui ressuscite. Elle vous sonde les reins et les cœurs. Avec elle, les reins, il faut les avoir solides. Et le cœur, bien accroché. On s'accroche. A des détails. L'exégèse. C'est dans ses gènes. Une géhenne, elle vous met à la question.

— Tu m'as dit : « Serge, je regrette infiniment, mais il va falloir que je te quitte. Je ne veux plus vivre avec toi. » Moi, je crois que tu plaisantes, je te demande « Mais qu'est-ce qu'il y a ? » Tu me réponds : « C'est toute l'atmosphère d'ici : les relents de Rachel qui traînent, tes filles, tous les week-ends, il y a des jours, cet endroit est irrespirable. »

Ça, c'est un terme qu'elle n'aurait pas dû employer. Ça m'a suffoqué. Coupé le souffle. Pour une fois que, depuis des années et des années. JE RESPIRE. Démonté par deux veuvages successifs, Ilse m'a remis en selle. Démâté, de nouveau, grâce à elle, vogue la galère. D'abord, elle est ravissante. Bien plus que Rachel qui commençait, passé le cap de la mi-trentaine, à épaissir. Une de perdue, moi éperdu : une autre, plus fraîche, plus aguichante, miraculeusement retrouvée. J'y trouve mon compte. Pas le droit de me plaindre : ça m'a carrément ragaillard. Au lieu du grand step coupant de Rachel, du pif en pointe, du blair agressif, relevé sans cesse comme un défi envers moi depuis des années, voici un petit nez charmant, sagement assis entre les joues roses arrondies. A la place du visage tranchant, triangulaire, qui fend les airs comme une étrave, j'ai désormais devant moi une frimousse tendre, un menton au relief retenu, adouci, des lèvres appétissantes, bien dessinées, purpurines. Mais pas cette crispation, voracement charnue, qui s'apprête à vous aspirer comme une ventouse, une de ces bouches qui ne font d'un homme qu'une bouchée. Les yeux d'Ilse n'ont pas

de ces profondeurs troubles et marécageuses où l'on s'enlise : une belle eau marron, limpide, où l'on se mire sans se noyer.

— Je t'ai dit ce que je pensais, ce que je ressentais !

— Ce n'était pas le moment de le dire...

C'est vrai, ça. Moi, j'ai un besoin absolu, lancinant, de répit, de repos, de trêve, de calme. Après huit ans d'orages passionnels, la paix chez-soi. Un chez-soi. Je voudrais toucher au port, trouver un havre, jeter l'ancre quelque part dans un foyer. Arraché à ma maison de Queens, squatter en fraude dans la 113^e Rue, errant de quartier en quartier, de continent en continent, une âme en panne, en peine. J'aimerais avoir feu et lieu. Le conjungo, je suis tout feu tout flamme. Tout prêt. On en prend une autre et on recommence. Autrement, bien sûr. Plus d'amours à rixes matinales dès la première tasse de café, à joutes méridiennes dès la seconde tranche de jambon, à éructations d'avant-dîner, à vomissements d'après-boire, où les rancœurs accumulées de la journée et des années régurgitent. Plus d'enlacements sinueux au lit où des lianes velues vous entortillent, où les cuisses tendineuses vous triturent, où l'on dégringole au fond d'un gouffre broussailleux qui vous arrache le membre. Plus d'emballlements déchirants, fini, les transes dionysiaques. Je veux une sérénité apollinienne. Avec Rachel, j'ai eu ma ration de tragédie étripante. Les spirales du désir, les volutes de la passion, toutes les voluptés baroques. Ilse a une beauté classique. Les traits, les attraits réguliers. Sous le nimbe auburn des cheveux courts, galbe parfait du buste. Pas moi qui fabule, qui invente. Quand elle avait vingt ans, elle a été modèle d'artiste. A vingt-sept, elle est encore bien conservée. Posait pour un photographe de mode : dans les magazines sur papier glacé, une allumeuse. Tantôt, habillée dernier cri, coiffée de magnifiques perruques ondoyantes à longs poils. Tantôt, à poil. Une référence. Il faut le faire. Etre bien faite. Les académies, plutôt rare dans le monde académique. J'avoue, ça me flatte. A nu, on ne peut rien dissimuler. Moi, avec mon bide bourrelé, mes bajoues fessières flageolantes, je ferais fuir la plus paumée des pédales. Elle, le costume d'Eve lui va comme un gant. Seins élégants. Dodus, fermes, dans un bel équilibre en pointe au-dessus du ventre. Plat, lisse, un délice. Aux doigts, aux regards

qui le palpent. J'aime sa pulpe. Elle déborde de sève. Pas un hasard si on l'a photographiée nue : elle est roulée pour. Avec elle, je n'ai pas été roulé. J'en ai eu pour mon vif-argent. Le thermomètre érotique a tout de suite été en fête, au faîte. Température maximale illico. Avec nos tempéraments, on a vite atteint le point d'effusion. Elle est bouillante. Moi-même, je suis parfois incandescent. Si on m'échauffe

— Qu'est-ce que tu veux ! Tu m'avais dit : « Je te quitte. » Alors, naturellement, j'ai vu rouge...

— C'est naturel, de vouloir étrangler les gens parce qu'on voit rouge ?

Depuis deux mois que nous vivons ensemble à New York, qu'elle est venue me rejoindre dans l'appartement abandonné par Rachel, l'immense coque déserte de la 113^e Rue s'est repeuplée. Les meubles ont beau être aux trois quarts partis, les aîtres quasi vides, lorsque le soleil matinal, traversant les rideaux de tulle, allume l'enfilade des salons, il y a de la déesse dans l'air. Des doigts de fée métamorphosent à chaque réveil les chaises dépareillées, le divan décoloré. Tout le bric-à-brac bancal se rafistole d'un seul coup. J'habite de nouveau un palais éblouissant, je loge dans les parvis célestes. Au lieu de la geôle solitaire qui me guettait après notre été parisien, j'ai deux cents mètres carrés d'empyrée. Il suffit de cet affairément méticuleux de pièce en pièce, de cette prise en charge des entours, totale et discrète. De cette prise en main de la vie qui a nom Femme. Depuis deux mois, je m'abandonne à la quiétude quotidienne. J'ai regagné mon bureau, au bout du long couloir aux murs feutrés, parmi mes rayons de livres, en surplomb de Riverside Church. A l'autre bout, Ilse a déballé ses affaires, rangé ses vêtements dans le placard. Pour préparer son examen de maîtrise, elle a sa table de travail. Dès septembre, elle a repris la chambre de Rachel. Parfait ainsi. Après les affres d'une séparation, au printemps, félicités automnales d'un nouveau ménage. Dans les crucifixions amoureuses, un clou chasse l'autre.

— Mets-toi à ma place : après des années de valse-hésitation avec Rachel, l'arrachement final arrive. Je me retrouve, à mon âge, tout seul, sans femme, sans foyer, démuné de tout, en squatter dans l'appartement de Rachel. Tu me redonnes flamme et vie, et puis, sans crier gare, tu m'annonces que, toi aussi, tu veux me quitter ! Trop, c'est trop. Quand tout fout le camp, on s'agrippe. Seulement, j'ai serré un peu fort. Pas trop. C'est tout.

— Tu trouves que c'est tout ?

— Ecoute, ne faisons pas toute une histoire de cet incident. Ce n'était même pas toi que je voulais étrangler, c'était Rachel à travers toi. Tu le sais bien.

— Je sais aussi que, la semaine d'avant, tu avais jeté un beau verre à toute volée contre le parquet du salon. C'était qui, le verre ? Toujours Rachel ?

— On ne va pas faire la liste de tous les menus incidents qui peuvent survenir dans la vie de couple...

— Tu appelles ça de menus incidents ! Moi, cela me donne à réfléchir.

— Dans ces domaines, il ne faut jamais réfléchir !

— Toi, peut-être. Mais moi, je me pose des questions. Est-ce que nous sommes vraiment faits l'un pour l'autre ? Est-ce vraiment moi que tu aimes, ou un substitut de Rachel, ou ton confort ? Avant de t'épouser, je voudrais être sûre que c'est raisonnable. Donne-moi des raisons...

— Des raisons ? Mais c'est un mariage de raisons ! Et d'abord, est-ce qu'on n'a pas passé un été merveilleux ensemble à Paris ?

Début juin, Ilse a fait, le cœur gros, ses bagages, quitté son mari et pris son charter. Moi, au bas des marches du perron, dans la 113^e Rue, j'ai fait mes adieux éternels à la longue silhouette en jeans et longs bras nus dans le soleil. A huit ans de vie chus soudain dans les ténèbres. Ilse, de son côté, moi, du mien, sur le point d'abandonner un énorme bloc de passé à New York, les yeux embués, humides. Dès qu'on s'est rejoints à Paris, on a mis nos amertumes en commun, mêlé nos pleurs. Alors, ce n'est pas une bonne raison de se marier ? Vous en connaissez de meilleures ? Trois mois durant, à Paris, on s'est éclatés. Chaque jour. Un vrai feu d'artifice aux tripes, explosions fulgurantes. Des secousses sismiques

quotidiennes à l'épine dorsale, des frissons telluriques au bas-ventre. En permanence, j'ai giclé comme un geyser brûlant. De mes crevasses jaillit du sperme à 100 °. Où je trouve les ressources, d'où vient ce flux. N'en reviens pas. D'où ça sort. Aucune idée. J'ai perdu l'habitude. A vrai dire, je ne l'ai jamais eue. J'ai des moyens virils limités. Je suis, sexuellement, moyen. Côté Q.I., au-dessus de la moyenne. Côté cul, souvent au-dessous. Parfois zéro. Pas héroïque à chaque passe du tournoi d'amour, toujours la lance en arrêt au lit, en lice, non. J'avoue. Suis pas un mâle monté comme une mule. Je mentirais. Sans cesse à cheval. Pas mal cavalé, m'y connais pas mal en manèges, mais mes performances hippiques varient. Parfois épiques. Parfois nulles. Je saute irrégulièrement. La plupart des types, à les entendre, quand ils parlent entre eux, l'œil en coulisse, de leurs exploits. A les en croire, tous de superbes coursiers, les rois de la monte. Chacun est l'étalon-or. Moi pas. Jamais prétendu être le mec plus ultra. J'ai des capacités par saccades, par foudres. Quand je m'emporte, soudain, j'ai le désir qui galope. Lorsque je m'emballe, une ardeur inextinguible me soulève. Dans des cas particuliers, des ailes me poussent. Du zèle à revendre. Avec un zeste d'absurde, je m'envole. Pas entre le ziste et le zest : franchement dingue. L'amour à mort, jusqu'à épuisement complet. Ce qu'il me faut : je dois bénéficier de circonstances exténuantes. Voilà tout. Dans les situations impossibles, là je peux. En 66, je tombe, sur un banc des Tuileries, sur une jeune Tchèque, sûr. Dans trois semaines, elle retourne chez elle se marier, certain. Nous y sommes. Dans la poche intérieure de mon veston, j'ai le passeport dûment visé d'une amie française, avec qui je dois me rendre pour quinze jours en Yougoslavie. Pendant que ma femme, malade, est repartie en Amérique. Je suis à mon affaire. Comme deux et deux font quatre, trois fois d'affilée plutôt qu'une, je trique tous azimuts. Il suffit que ce soit loufoque : je m'embarque en des transes frénétiques. Après, deux boîtes d'ampoules, vingt-quatre piqûres : les spasmes amoureux décalcifient. Mais ça, c'était en 66. On est en 78. Ces choses-là n'arrivent pas tous les jours. Justement, dans la vie de tous les jours, souvent je ne suis pas à la hauteur. Au terme d'une longue agonie tiède avec Claudia, d'une interminable fin de partie matrimoniale, au début, avec Rachel, j'ai eu un renouveau aux fibres, une réanimation au chibre. Et puis, des mois, des années, j'ai bandouillé sur une Rachel de marbre. Je n'ai pas un cœur de pierre. Jolie à croquer, à trousser, avec ma mignonne Autrichienne, je bande à présent comme un Turc. A cinquante ans, je retrouve des reins de vingt, un zob d'airain. Avec Ilse, dans Paris torride, trois mois durant, chaque jour, matin, soir, j'ai relui. Des prouesses brillantes, j'ai été éblouissant : surdoué du dard, un super-mâle, le

moi-soleil. Forcé, je suis tombé amoureux de moi

dès la descente du bateau du train catapulté à Saint-Lazare me précipite vers la première cabine téléphonique gorge nouée doigts crispés sur l'appareil partie avec son charter sans laisser d'adresse lui ai donné celle de mon cousin n'en ai pas d'autre *souvent femme varie* si elle ne me fait pas signe aucun moyen de aucune idée où voix joyeuse de mon cousin *bienvenue à Paris au fait il y a déjà eu un appel pour toi hier soir* une jeune femme *elle est descendue attends une minute à l'hôtel de*

Médecis rue Saint-Jacques je respire retrouve le souffle je raccroche à perdre haleine je grimpe les marches raides bois branlant craque sous mes pas dans la cage sombre exigüe de l'escalier touffeur moite moisie me saisit aux narines pas mis les pieds dans une turne du Quartier latin depuis quand dans une taule estudiantine depuis m'arrête sur le palier du premier dans le remugle poussiéreux *Madame Romero* le concierge dit *au troisième* je monte à une allure allègre remonte les siècles à mesure que je gravis les étages je dégringole les ans

allongé sur mon lit en sana à Saint-Hilaire des mois d'émois immobiles tournoyant par la fenêtre dans l'air bleu engourdi par les senteurs d'ouate neigeuse j'en ai tellement rêvé tellement dans le ciboulot fabulé un jour quand je sortirai souffle de vie retrouvé des rancarts au Quartier latin qui grimpent raides en haut des marches étroites vers des piaules paradisiaques jambes de vingt ans cœur de dix-huit j'escalade l'escalier de degré en degré bondis quatre à quatre pas même dix-huit ans j'en ai seize là tapi derrière le rideau de tulle face aux carrés de patates et de tomates aux aguets épiant dans mon repaire caché dans ma chambre de banlieue des mois ne pas se montrer ne pas sortir sinon je regarde à longueur de journées flics français ou Gestapo lesquels arrivent les premiers qui nous embarque vers Cythère évidemment pas question sœur Anne âme sœur dans mon terrier vois rien venir à cet âge ça vous tourmente vous tenaille ça vous lancine normal par la fenêtre sur cour avec des jumelles j'attrape parfois un éclair de voisine qui se déshabille par le trou de la serrure je quête un éclat de peau beauté blonde du premier la fille de nos sauveurs interdite pas pour moi gringalet larvaire vermine le soir dans mon lit-cage emprisonné dans mes songes me branle en cachette dans un mouchoir

haletant un peu j'ahane à mon âge gravi l'escalier trop vite

cinquante pages me retombent d'un seul coup sur le thorax front moite sans reprendre haleine frappe porte s'ouvre j'entre antre un étroit taudis rectangulaire avec un trou dans le mur pour armoire à peine un rideau tiré dessus dehors un balcon minuscule dedans lit défoncé table branlante devant ELLE et ses yeux qui luisent tendres et sa voix chantante qui module *je suis si heureuse que* je dis *et moi donc* elle rit *je suis déjà allée voir Notre-Dame*

je dis *comment ça sans m'attendre* elle m'attend FEMME plus fort que moi quand ça a la peau des joues veloutée comme une pêche le profil pur le front droit lisse peux pas m'empêcher la prune marron si limpide eau ardente du regard dedans me noie instantané je plonge je coule poitrine doucement bombée m'enlève dans ses vagues torse juteusement galbé sous le chemisier je halète sur le seuil à peine entré s'avance vers moi toute tendue je bande déjà mon arc réflexe son haleine maintenant me frôle sa bouche vers la mienne se lève elle dit *je me suis déjà beaucoup promenée*

je dis *et qu'est-ce que tu as vu d'autre encore* avec moi tout vu FEMME dans ma vie quand ça a une certaine façon de surgir IRRÉSISTIBLE jaillie de mon attente d'antan incombée de mon vide de ma vie du fond du temps entre nous quoi de commun rien qu'un élan cheveux nimbés coupés court auburn coiffant le visage arrondi corps accord parfait voix timbrée ses bras m'entourent maintenant le cou potelés moi pantelant

demande et *toi où est-ce que tu habites* je dis *chez mon oncle* à force d'être globe-trotter devenu squatter tantôt chez l'un tantôt chez l'autre à présent à la belle étoile près de l'Etoile sans feu ni lieu sans point fixe la fixe à peine j'ai repris mon souffle ELLE me le coupe on a roulé ensemble sur le lit enroulés dans une étreinte tremblante en pleine après-midi pas même fermé la fenêtre du balcon le soleil à flots qui entre

été radieux entre nous l'envie de bohème Mimi Pinson rumbas sambas quand je gambillais à Robinson le dimanche lorsque je draguais au tango reviennent me ravigotent les mollets me revigorent les fibres ablutions érotiques bain de jouvencelle mon oncle parti en Suisse je l'ai invitée à dîner chez moi là-haut mets cueillis aux boutiques exquis rue des Bellefeuilles en tendre duo attablés elle me gave je la nourris au dessert

j'apporte le sac de cerises je dis *chiche* au coin de la table elle se penche je me penche on se rencontre à mi-chemin chacun grignote la moitié on mordille la même cerise lèvre à lèvre dents ardentes avec le jus rouge qui jaillit sur nos joues treille sauvage nous enivre nous mangeant nous suçant l'un l'autre mêlant nos salives ranimé

elle m'a ressuscité plus du tête-à-tête du bouche-à-bouche tout l'été

— Oui, on a passé un été merveilleux ensemble, à Paris.

— Alors, tu vois...

— Tu sembles oublier que même là-bas, j'ai eu des hésitations, des réserves. Tu ne te rappelles pas ?

— Mais si, bien sûr, j'ai beau avoir une mauvaise mémoire, je me rappelle.

— A l'origine, nous n'étions même pas sûrs de passer l'été ensemble...

— On ne va pas remonter au déluge, de larmes, naturellement, quand tu as appris le décès du beau Robert !

— Ne sois pas cynique, tu sais bien que je devais le rejoindre à Paris, que c'est avec lui que je devais passer l'été, comme toi avec Rachel...

— Oui, mais Rachel, je l'ai plaquée en quittant New York, et le beau Robert, qui parlait trop bien russe et ouzbek, le K.G.B. l'a défenestré à Leningrad, comme Masaryk jadis à Prague, un « suicide » inopiné qui, je l'avoue, a bien arrangé nos affaires !

— Tu es horrible, tu oublies que cela m'avait brisé le cœur, que j'étais très attachée à lui... Après tout, toi, j'avais fait une fois l'amour avec toi, dans ton sinistre appartement, j'aime mieux ne pas y penser, et une autre fois, en l'absence de Paul, dans ce minable hôtel George-Washington, un de mes pires souvenirs. Un point, c'est tout. Robert, cela faisait des années que je rêvais de lui, que nous étions attirés l'un par l'autre, mais à cause de Paul, à l'époque... Bref, ça ne s'était pas fait, c'était sur le point de se faire, quand on a reçu ce télégramme de Russie... Et toi, tu étais encore tout plein de ta Rachel ! Tu as une façon de récrire l'histoire à ta convenance, d'en faire une idylle, qui m'agace.

— N'avons-nous pas connu des moments paradisiaques dans ta piaule infecte, avec son trou dans le mur en guise d'armoire, n'avons-nous pas fait l'amour, comme cela ne m'était pas arrivé depuis des lustres, au point que ta voisine d'étage, à l'hôtel, t'a dit : « Tu n'as pas l'air de t'embêter avec ton professeur. » Tu lui as demandé : « Comment sais-tu ? » Elle a ricané : « Je ne suis pas sourde... »

— Je n'ai pas oublié. Mais n'oublie pas non plus qu'au bout de quinze jours, j'ai quand même voulu te quitter, tu m'as fait une scène d'une extrême violence, tu m'as presque menacée de me retenir de force chez ton oncle...

— Tout ça, parce que Madame avait reçu une lettre de son époux, avec lequel elle était en instance de divorce, indigné et jaloux que tu sortes avec un homme presque aussi âgé que lui ! Il y avait de quoi piquer une crise, non ?

— Ce n'était pas uniquement ça, j'avais, à l'égard de nos rapports, une sorte d'angoisse, une espèce de prémonition...

et puis un jour je lui dis *voilà l'hôtel de Médicis* parfait la vie de bohème bien joli les matins où j'ai vingt ans au réveil idéal mais il y a les autres jours quand j'ouvre l'œil j'ai de nouveau subitement un demi-siècle *mon éditeur part en vacances près de Vence* tout ce débraillé juvénile me pèse *il m'offre de sous-louer son appartement près de la Contrescarpe en juillet-août* sans cesse courir de mes cours rue de Passy à son hôtel rue Saint-Jacques rentrer dormir chez mon oncle rue de la Pompe je suis pompé

j'ai visité l'appartement de là-haut on a une vue splendide sur Paris New York Rachel dix ans de vie agitée *c'est au fond d'une cour très tranquille* je dis *tu verras on sera bien* elle ne dit rien *alors voilà on emménage tu seras mieux qu'à ton hôtel* elle dit *tu crois* je dis *je crois* quoi hésite n'a pas l'air convaincue *que c'est raisonnable après tout cela fait seulement un mois qu'on se connaît je veux dire vraiment*

écoute s'il fallait être raisonnable dans la vie son hésitation me sidère *on ne pourrait plus vivre* les femmes j'ai beau m'imaginer les connaître depuis trente ans que je m'y frotte elles me piquent ce doute inattendu me froisse le comble si elle commence à parler comme Claudia j'entends mon ex *Serge* aux pires moments de fureur jamais hors d'elle souriante maîtrise absolue des contractions zygomatiques *do you really think you are being rational* yeux bleu froid jamais d'accès d'excès du haut en bas de la maison cave au grenier de la cuisine au plumard vingt ans de rationalisme que j'ai eus vive le divorce

oui mais quand même c'est une décision importante voix s'infléchit tendresse et crainte mêlées *une sorte d'engagement est-ce qu'on ne franchit pas un peu vite les étapes* les étapes quand j'ai le feu aux étoupes je les brûle quand je suis chauffé au rouge plus de feux

rouges rien ne m'arrête elle fait une pause *Serge es-tu sûr* encore une tracassée de l'avenir je dis *one thing at a time* la vie n'est pas un plan quinquennal jouissons du moment qui passe éclairs de nylon rose tout plein les yeux éclats de soleil qui traversent son peignoir paumes remplies de triturations de seins de rebondissements de fesses la vie se saisit à doigts avides *après on verra bien* sa voix monte d'un ton *après on s'attache* elle n'a pas tout à fait tort suis payé pour le savoir je paie plus de mille dollars par mois à Claudia trente ans que mes attachements me ligotent *alors* je dis *alors quoi* elle dit *es-tu sûr que ce soit raisonnable*

Voilà. Encore une adepte du raisonnable. D'abord, il faut lui fournir une raison de se mettre en ménage avec moi. Pendant l'été, à Paris. Ensuite, il faudra alléguer une raison de rester avec moi. Après notre retour, à New York. Je la vois venir. Moi, je ne change pas de femme comme de chemise. Quand j'ai trouvé chaussure à mon pied, une qui me botte, je m'ajuste. Je m'adapte, je l'adopte. L'homme des situations nettes, honnêtes, du moins stables. J'insiste sur la stabilité. Il m'est arrivé d'être volage, lorsque j'avais l'âge. Le guilledou, la prétontaine, je les laisse courir aux autres. A chaque génération son tour de piste. Je suis désormais une autre voie. De garage, je me range. Je rêve repos, j'aspire paix. Vieillir, sûrement mais lentement, ensemble. Mon seul désir : n'en avoir plus. Ou qu'un : *une*. Celle-ci me plaît, me suffit. Ne suffit pas. Je dois présenter des arguments, apporter des preuves. En amour, la preuve par neuf : tout nouveau, tout beau. Pas assez pour elle. Une passionnée, une sensuelle, mais une sérieuse : pour vivre à mes côtés, elle veut des motifs solides. Du roc, pas du toc. Notre escapade parisienne, bal torride de 14 Juillet à la Contrescarpe tournoyant, inlassablement enlacés dans notre fête, sans trêve enchevêtrés dans nos ébats sous l'abat-jour. Noyés d'ardeurs, plongés parmi les vagues d'azur liquide sur la plage de Dieppe, roulés, happés par la houle éclatante de soleil, sa peau sous son maillot rouge flambant écarlate. C'est une évidence aveuglante.

— Bon, puisque nous sommes sur le chapitre des angoisses et des prémonitions, tu te souviens de ce que je t'ai dit, lorsque je t'ai proposé de prendre cet appartement ensemble à Paris et que tu m'as

demandé si c'était bien raisonnable ?

— Tu m'as dit qu'il était absurde de continuer à payer ma chambre d'hôtel, alors que tu mettais un appartement commode à ma disposition et que j'étais moi-même financièrement serrée.

— Tu vois, il n'y a rien de tel qu'un argument sonnante et trébuchant. Et, vers la fin de notre séjour parisien, quand on a commencé à parler de l'avenir, de notre retour à New York, tu as eu de nouveau tes accès d'anxiété, tes tergiversations... Tu devais préparer ton examen de maîtrise, te consacrer exclusivement à tes études. Tu songeais même à aller habiter de nouveau dans la 14^e Rue chez Paul, dont tu étais en train de divorcer !

— Pourquoi pas ? Nous nous aimions toujours beaucoup, cela n'a rien à voir.

— Je t'ai dit : « Soyons sérieux, veux-tu ? Tu es seule, je suis seul. Rachel m'a laissé un immense appartement, même si elle a emporté les trois quarts des meubles. On se remeublera. Viens habiter avec moi. » Tu as fini par venir. Mais avant, j'ai eu droit à ton sempiternel : « Je ne sais pas, Serge... Je ne suis pas sûre que ce soit raisonnable. » Comme maintenant !

— Exactement.

Et voilà. Après avoir dûment recensé, ressassé nos souvenirs encore frais, retour à la case de départ. A la raison, raisonnante, raisonnable. En un sens, Ilse n'a pas tout à fait tort. On pourrait, en effet, se demander. Elle et moi, si l'on se met à y penser. Est-ce que nous sommes vraiment compatibles, de mœurs, d'intérêts. Est-ce que. Quand on commence à réfléchir, c'est la fin : on commence à se séparer. Malgré toutes les raisons, un mariage est toujours de déraison. Même de la main gauche. Même à la colle, rare que ça colle. Si l'on se met à supputer ce à quoi, ce dans quoi l'on s'engage. S'il fallait être prudent, pour éviter un faux pas, on ne pourrait plus faire un pas. Paralyse. La vérité n'est pas bonne à prédire : personne n'est fait pour vivre avec personne. Vice rédhibitoire, de naissance. On continue comme on a débuté dans la vie : en famille. Entre parents et enfants, le collage des collages : forcé. Cohabitation forcenée. Jusqu'à l'âge d'homme, on vous accouche au forceps. Tête-à-tête de fauve à dompteur dans une cage, à l'infini des jours, féroce. Tendre. Toujours tendu. Le fouet rapproche. Qui aime bien châtie bien. Qui est bien châtié aime. La règle, ainsi que fonctionne

le système. Mon système. Pas moi qui l'ai inventé, je fonctionne à mon tour dedans. A plein. Depuis plus de cinquante ans, j'ai contracté l'habitude. La maladie. Le mariage est une maladie d'enfance, qui laisse des traces indélébiles. On en retrouve les restes, les séquelles, sur le divan, plus tard. Je suis personnellement très atteint. Le conjungo est chez moi un besoin pathologique. J'ai beau savoir qu'il est impossible de monter la garde, éternellement, sans relève, dans la guérite conjugale. Suis pas guéri. Pourtant. Pour ne pas choisir de reconvoler, je n'ai que l'embarras du choix. Supplément d'âge : j'ai vingt-trois ans de plus que ma future. Cela laisse présager l'avenir. Quand je serai dans une chaise roulante, Ilse roulera encore des hanches. Moi, affaîssé, elle, dandinant encore des fesses. Supplément d'âmes : deux filles, Renée, Cathy, dix-huit et treize. Une douée, une sous-douée : difficiles à amadouer. Dans un divorce, il y a toujours deux camps. Elles sont du côté de leur mère.

— Eh bien, tu vois, tu n'as pas cessé de me demander, à chaque étape, s'il était bien raisonnable de se mettre pour de bon ensemble, et, chaque fois que nous avons franchi le pas, tu étais bien contente après !

— Cela dépend des jours. Et de tes filles...

— Quoi, mes filles ?

— Mais parfois elles sont atroces, et toi, tu te conduis abominablement avec elles...

— Tu exagères ! Je ne prétends pas être le père modèle, ni que ma progéniture soit toujours parfaite. Mais de là à employer des mots pareils...

— Elles sont terriblement gâtées, et toi, plus tu les négliges, plus tu leur passes tout ! Leur mère aussi, d'ailleurs, avec ses airs de sainte. Claudia et toi, vous les avez très mal élevées.

— Tu dis des choses...

— Ce n'est pas moi qui le dis ! Tu te rappelles ce qu'a déclaré le énième psychiatre que vous êtes allés consulter à propos de Cathy ? Le docteur Farber, très exactement, celui que ta fille appelait *doctor Father*, c'est beau, non ?

— Tu as une de ces mémoires pour les choses qui ne te regardent pas !

— Dis donc, je la vois chaque week-end, ta fille, deux jours entiers, alors ça me regarde ! Et qu'est-ce qu'il a diagnostiqué, le docteur Farber ? « *Your daughter is both a privileged and a neglected child.* » Oseras-tu prétendre le contraire ?

— Ecoute, laissons mes filles tranquilles pour l'instant, je t'en supplie. Tout le monde a ses défauts, elles ont les leurs, et j'ai les miens. Je suis sûr que nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. En attendant, revenons à nos moutons. C'est-à-dire à ma proposition de mariage en bonne et due forme. Objection ?

— Tes filles. Des fois on s'entend bien, c'est vrai, d'autres fois...

— Encore ! Mais, quand on s'est rencontrés, tu m'as déclaré que tu ne voulais pas d'enfant à toi, donc ça tombe bien... Les avantages de la famille, avec des inconvénients épisodiques, au lieu du harcèlement quotidien !

— Il n'y a pas que cela. J'ai d'autres priorités en ce moment, figure-toi, que de tenir un ménage. Il faut que je me consacre à mes études, que je prépare mon examen de maîtrise pour le printemps prochain. Comme je suis venue à la littérature française très tard, cela accaparera mes énergies. Si je veux enseigner un jour, c'est un travail de longue haleine.

J'entrevois à l'horizon de familiers, familiaux écueils. Déjà Rachel m'a en partie plaqué, afin de pouvoir naviguer, sans entraves matrimoniales, de poste en poste. La carrière avant le mariage, telle est la devise moderne. Avec Claudia, plus tôt, apparemment l'inverse : ça a cassé, lorsqu'elle a finalement refusé de bouger de son port d'attache à Queens, d'abandonner son boulot pour me suivre dans mes transatlantiques bourlingues. Le contraire revient au même. Priorité : profession. Le home : un foyer d'incendie.

— Mais c'est moi qui en aurai la charge, du ménage ! D'ailleurs, n'avons-nous pas déjà une femme de ménage, une perle, noire et dévouée, comme on n'en fait plus ? Tu n'auras pas plus à manier le balai qu'à présent et les commissions, comme à présent, c'est moi qui les ferai !

— Tu dis ça maintenant. Mais, vois-tu, je ne suis pas sûre que ce

soit une bonne idée de s'engager l'un à l'autre pour de bon. Qu'avons-nous vraiment en commun pour une relation durable ?

— L'amour de la littérature, des humanités, les mêmes goûts en matière de théâtre, de cinéma, un attrait réciproque, ça ne te suffit pas ?

— A la longue, je ne sais pas si c'est suffisant. Tu as des habitudes inflexibles et chacun doit s'y plier : tes heures de repas si tardives, tes cérémonies du sommeil... Paul et moi, nous avons nos problèmes, certes, mais au moins, on couchait dans le même lit ! Et puis, nous venons de milieux, de cultures totalement différents.

— Comme ça, nous nous enrichissons mutuellement !

— La vérité, c'est que j'adore les livres, j'adore les lire, mais pas toujours disséquer, dissenter dessus à longueur de journée... Je ne suis pas une intellectuelle comme Rachel, moi !

— Ecoute, les intellectuelles, j'en ai soupé. Au fond, ce sont des mecs manqués. Les travestis, très peu pour moi. Toi, tu es une vraie femme !

— Pourquoi ne pas continuer comme à présent, attendre de voir où nos chemins nous mèneront ? *What's the hurry ?*

— *Ich weiss es schon, « Eile mit Weile » !*

Re-langues. Re-tangue. Ça cahote. Je sais, les chemins parallèles pendant un temps, après, chacun suit le sien. Mais j'aime bien le temps que ça dure. Au terme d'un trajet de huit ans, pire que cahoteux, chaotique, avec Rachel, je devrais être content, soulagé de souffler un peu. Respirer seul. Le problème, seul, je ne peux pas respirer, je suis à mon dernier souffle. Un gisant. Une chambre à coucher sans compagne, une tombe. Une vie sans compagnie, un cimetière. La solitude, un enterrement de première classe. A peine libéré, je rêve éperdument de rempiler. A peine délivré d'une insistante succube, je succombe au désir d'être pompé par une autre. Le malheur, c'est que les autres, si l'on n'est pas construit pour vivre avec, on est encore moins bâti pour vivre sans. Voilà où le célibat me blesse. Tout seul, je suis l'ombre de moi-même. Un fantôme, rien qu'un ectoplasme exsangue. Si je veux prendre corps, vie, dès le réveil, après le côte-à-côte nocturne, j'ai besoin d'un tête-à-tête roboratif, d'une tétée de jus femelle au breakfast. Après, j'ai ma ration d'existence pour la journée. J'affronte les coups durs, je

tiens le coup. Le soir, quand je m'effondre dans mon fauteuil, la tendre haleine me ranime. Comme mon pneumo, lorsque j'étais tubard : il faut qu'on me regonfle à intervalles réguliers. Une femme, je ne lui demande pas qu'elle m'inspire : qu'elle m'insuffle.

— Je te dis honnêtement ce que je pense.

— Tu me déçois, je croyais que tu étais heureuse de vivre avec moi...

— La plupart du temps, je suis heureuse. Mais ce n'est pas tout, je songe à l'avenir... Cela fait à peine quelques mois qu'on se connaît.

— Justement, si on se connaissait à fond, on ne s'épouserait plus ! Si j'avais su ce qui m'attendait avec Claudia, avec Rachel... Il faut profiter de ses ignorances.

— Trêve de plaisanterie. Tu ne peux pas prétendre que tu es follement amoureux de moi. Et moi, je t'aime beaucoup, mais je ne suis pas passionnément éprise de toi. Alors, à quoi cela rimerait-il de se marier ?

— « L'amour, tel qu'il existe dans nos sociétés, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes » : Chamfort. Avec un brin de fantaisie, on peut faire un mariage d'humour. Et très, très épidermique...

— Je t'en prie, c'est un sujet sérieux. Pourquoi veux-tu soudain m'épouser, quelle est donc ta vraie raison ?

— Eh bien, tu veux que je t'en donne, une raison de m'épouser, une bonne, une vraie de vraie ?

— Laquelle ?

— Mes impôts.

Là, je dois dire, elle en est restée muette de saisissement. Baba, bouche bée. Lui a coupé le souffle, rivé son clou, cloué son bec. Elle me regarde d'un air incrédule, effaré.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout, on ne plaisante pas avec le fisc. Maintenant que je suis divorcé, si je ne me remarie pas avant la fin de l'année, et nous approchons de Noël, pour les mêmes gains, je vais être imposé infiniment plus. C'est idiot, mais c'est ainsi : l'Internal Revenue n'est pas tendre pour les célibataires. Tu parles que j'ai étudié la

question. Quand on fait une déclaration commune avec son épouse, de deux choses l'une : ou l'épouse gagne bien sa vie, ou elle la gagne mal. Si elle a des revenus importants, il est fiscalement très déconseillé de se marier. Le barème augmente. Si, au contraire, l'épouse a de faibles revenus, son conjoint voit son imposition diminuer dans une proportion considérable. Encore une fois, c'est absurde, mais c'est comme ça. Donc, comme tu es totalement paumée, en m'épousant, tu m'économises au moins cinq à six mille dollars par an. Ce n'est pas une raison, ça ?

Je n'ai jamais vu ses yeux marron aussi ronds. Elle est là, les quinquets écarquillés, rire rose des joues, des lèvres envolé, traits crispés. Me dévisage comme si elle ne m'avait jamais vu. Parce que je parle fisc, elle fait une face de barème. Elle répète, balbutie.

— Tu plaisantes ?

— Pourquoi plaisanterais-je ? Tu me demandes des raisons, un mariage de raison. Eh bien, un mariage de raison doit être un mariage d'intérêt. Et un mariage d'intérêt doit être un mariage d'argent. Seulement, moi, je ne t'épouse pas pour ton argent. Je veux t'épouser pour le mien !

Elle s'est mordu les lèvres, sans rien dire, avec toujours son air effaré, incrédule. En amour, les femmes sont sur la planète Mars. Ou Vénus. Si on touche terre, catastrophe. Pour un peu, parce que je parle enfin raison, elle m'aurait traité de sordide.

Daddy, daddy ! Renée me pousse violemment du coude, elle me l'enfonce carrément entre les côtes. Je sursaute, je dis, *What ?* Dans la vaste salle aux murs lisses comme un hôpital, à force d'attendre, d'entendre, on ne sait plus ni quoi ni qu'est-ce. Chaque couple son tour, on fait la queue, moi, je m'endors. Là-bas, le préposé péroré. Nous, sur nos bancs, toute la matinée, des heures. Soudain, notre tour, on se précipite, nous sommes appelés. Dans cinq minutes, nous serons élus. C'est la grande cérémonie. D'abord, devoirs réciproques, conseils judicieux, une éloquence nasillarde nous coule à flots dans la conque. Ça me submerge. Là, maintenant debout, au garde-à-vous. L'épousée, à mes côtés, dans sa longue robe de velours beige, regard humide, joues vermeilles, ravissante et frémissante. Mes deux filles, Cathy, dans le costume à carreaux vert qu'on lui a offert à Noël, Renée, dans une tenue bleue, sobre, de voyage, dès qu'elle aura marié son père, elle file à Boston, voir sa grand-mère. Mes

filles s'impatientent. La cérémonie dure, cinq minutes pour le remariage de leur père, c'est trop long. Elles s'agitent. Moi, agité, tout un événement, immobile, face au préposé de la mairie, dans mon complet gris-noir, j'écoute. Tous quatre, on est restés depuis dix heures, assis. Bientôt midi. City Hall est une usine, on fabrique le matrimonium à la chaîne pour tout New York. Entre Noël et Nouvel An, saison des fêtes et des amours, queue leu leu de couples, flanqués de témoins, en quête de béatitude. Au vingtième étage du gratte-ciel en pain de sucre, coiffé d'angelots dorés, on est aux portes du paradis. Laïque, forcément, et républicain. Normal, puisque la promesse est d'origine luthérienne, que le conjoint a un passé hébraïque, se marier dans le civil évite les guerres de religion. D'ailleurs, du dix-huitième étage de la mairie, Ilse a reçu, il y a un mois à peine, son arrêt de divorce avec Paul. A présent, on convole deux étages au-dessus. City Hall est commode. A condition d'être patient, on a son tour. Il faut attendre un mois pour un divorce, une matinée pour un mariage. On doit respecter les formes, les formalités. Pas d'écharpe tricolore ici, mais les admonestations d'usage. Avant de fonder un foyer, on est sérieusement mis en demeure. On a donc poireauté des heures, sur notre banquette, assis. Mes filles à se trémousser, moi, à rêvasser. La main de la douce épousée dans ma main. Et puis, appel, debout, on arrive. Et puis, vlan, *what* ? Coup de coude roide, sec, comme un coin enfoncé entre mes côtes, je tressaille. Renée me regarde d'un air outré, *Daddy, it's your turn, you must say yes !* Ma fille s'exclame. C'est vrai, pour être légalement unis, il faut dire oui, prononcer le mot de passe magique, le Sésame-ouvre-toi de la caverne au bonheur. Il avait dû y avoir un silence. Seulement, moi, comme je deviens de plus en plus sourd, les silences, je ne les entends pas. Les paroles non plus, à moins qu'elles ne retentissent très fort. Les propos du préposé, psalmodiés, m'avaient quelque peu assoupi. Déjà, par toutes les heures d'attente, ensommeillé. Soudain, là, debout, à l'appel, au garde-à-vous, *Serge Doubrovsky, Ilse Epplé*, à écouter. Je n'ai rien entendu. Comme j'en suis, en fait, à mon troisième mariage, je n'ai pas prêté grande attention au flot fastidieux des conseils. Les conseils, je n'ai pas à les recevoir, je puis les donner. D'un seul coup, je me réveille. Le type me toise, Ilse me dévisage, Cathy me regarde. Je suis le point de mire de la mairie, salle des mariages. Renée m'envoie une bourrade. *Will you take Ilse Epplé as your lawful wife* ? J'ai compris ce qu'on attend de moi, je crie : YES ! Tout rentre dans l'ordre, l'employé officie, nous sommes officiellement mari et femme. Après l'échange des répliques nuptiales, celui des anneaux, Moi, je n'ai pas besoin d'alliance, je n'en ai jamais porté par le passé. Je porte, à l'annulaire gauche, la

chevalière de mon père, la bague de ma mère, amenuisée par des décennies de lessive. Je les ai recueillies sur leurs lits de mort respectifs, à vingt ans de distance. Cela suffit en fait d'allégeance familiale. Je passe donc la bague au doigt de la mariée. *Tiens, tu as une bague !* Ise me contemple avec une heureuse surprise.

Toute une histoire, cette bague. Failli tout gâcher. J'en ai encore des tremblements rétrospectifs. Vrai, il y a des fois, je me demande où j'ai la tête. Si j'ai une tête. Par bonheur, ma fille aînée en a une. Souvent, elle n'en fait qu'à sa tête. Elle m'agace. Toute la matinée, tandis qu'on attendait sur la banquette de la mairie, ça y est, tic du poignet, geste réflexe, à chaque instant, elle consulte sa montre. *I musn't miss my bus, I must go to Grandma's*. D'accord, pour aller directement, après avoir remarié son père à New York, rendre visite à sa grand-mère à Boston, il faut prendre un car. Pas une raison de le rappeler tous les quarts de seconde. Ça n'accélère en rien le processus. Ça me tape sur les nerfs. Si elle est tellement pressée d'aller faire des mamours à sa mémé, qu'elle se tire. Seulement, elle m'est nécessaire comme témoin. La loi. Il m'en faut deux. Mes deux filles. De nouveau, *I must go to Grandma's*, de nouveau mon aînée exhibe sa tocante. Là, je tique, *shut up !* Je fais donner l'autorité paternelle, comme la garde à Waterloo. Moment d'accalmie. Non mais, après tout, c'est son père ou sa grand-mère qui se marie. A peine le bec de l'une fermé, l'autre s'ouvre, Cathy geint, *are we going to wait here much longer ?* Si ça ne l'amuse pas d'attendre, moi non plus. Je répète, *shut up !* C'est gai, la vie de famille. A chaque extrémité de la banquette, un concert de jérémiades à l'unisson. Mais mon aînée, si elle a son côté casse-pieds, a aussi son côté pratique. Le plus souvent, elle ne pense qu'à elle, mais, quand elle pense, elle a la tête sur les épaules. Et moi, la tête, justement, je n'en ai pas. La veille au soir, veillée d'armes matrimoniale, on dîne en chœur, tous quatre, dans le grand appartement de la 113^e Rue. Conjointes et témoins rassemblés, pour un départ précipité, le lendemain matin, à l'autre bout de la ville. De Washington Heights à City Hall, c'est presque de la terre à la lune. Il faut donc se lever tôt. Pour l'heure, autour de la table de chêne épaisse et ronde, sous le candélabre d'étain aux huit branches scintillantes, on célèbre. Une occasion pareille s'arrose. Libations ad libitum, normal. Moi, déjà parti, évaporé dans les nuées. Ilse s'affaire à la cuisine et prépare le dessert. Soudain, Renée me demande, *Daddy, have you got a ring ?* Comme ça, à brûle-pourpoint, sans crier gare. Je dis, *what ring ?* Un

anneau, si j'ai un anneau, de quoi elle parle. Sa voix s'irrite, monte d'un cran, *a ring to get married and to offer your wife, of course*. C'est vrai, pour une fois, elle a raison. Je retombe de haut, je panique, je me dégrise. Heureusement que j'ai une fille qui rappelle son père à l'ordre social. Pour se marier, il faut un anneau nuptial. Comme, avec Rachel, on était mariés de la main gauche. Qu'avec Claudia, ça datait de plus de vingt ans. J'avais oublié. Les us et coutumes n'ont jamais été mon fort. J'avais perdu l'habitude. Je dis à ma fille, *thank you for reminding me*. Mais à cette heure, tout est fermé. Le lendemain, au réveil, où vais-je trouver ce genre d'article dans mon quartier. Les entours de l'université Columbia, ce n'est pas tout à fait Harlem, mais presque. Pour la vue, pas mal, on est sur une hauteur. Par les fenêtres du living, on aperçoit la rive, coiffée de tours, du New Jersey, l'œil navigue dans les lointains. Pour la marche, plaisant : en bas de la rue en pente raide, Riverside Park étire son large ruban d'arbres et ses vallonements le long de l'Hudson. Pour la sustentation, satisfaisant : sur Broadway, des fruitiers grecs, un boucher portoricain, en face, un *delicatessen* juif, Mama Joy, pas cher et pas cachère. Seulement, pour les produits de luxe : macache. Haut de gamme, pas dans les cordes. Etudiants, profs, rien d'autre ici : de la clientèle pouilleuse. Du coup, je me gratte la tête. Ce qui m'en reste.

Dans le branle-bas du grand matin, avec Renée qui répète déjà, *let's hurry, I must catch my bus*, Cathy qui gémit, *how long will it take ?*, mon absence passe inaperçue. Je descends en hâte, je cours au coin, je tourne sur Broadway. Vague lueur, un pâle souvenir se lève dans mes lobes. *Ice-cream parlor*, naturellement, autant qu'on en veut, des glaces partout. Je regarde les vitrines. Carreaux fêlés, le marchand de journaux. Je me dépêche, je dépasse le cordonnier. Si je ne me trompe, si j'ai un lambeau de mémoire, SI. Oui, là. Miracle. Parmi les épiceries et les échoppes à beignets, aubaine subite : une bijouterie. Tellement étroite, étranglée entre les autres boutiques, sur le trottoir balayé d'un vent brutal qui fait tournoyer les papiers et les poussières. Quasi invisible. En temps normal, on ne l'aurait jamais remarquée, la boutique. Je sonne, on m'ouvre, j'entre. En fait d'alliances, le tour est vite fait : deux ou trois modèles. Le patron est portoricain, les clients doivent l'être aussi. Pas les bijoux de la couronne, ici, les bijoux de la dèche. En voilà un, vaguement ciselé. *How much ? – Forty five dollars*. Mon oubli a failli me coûter cher. Je m'en tire à bon compte. Je remonte à l'appartement, j'exhibe mon journal, je dis, *on rentrera tard, je suis allé chercher le New York Times*. Faut penser à tout. Moi, peux pas vivre sans mon journal.

Quand même, j'ai de la chance que Renée se soit souvenue. Au moment fatidique où, au doigt de la mariée, on passe l'anneau, son absence aurait été un scandale. Ilse a la tête près du bonnet, moi, pas de tête. Notre mariage en eût été d'un seul coup décapité. Enfin, il faut bien que les enfants servent parfois à quelque chose. Après tout, ce n'était qu'un simple oubli, et les oublis, ça se répare. Voilà. Ilse ne s'est aperçue de rien. Triomphalement, dans la vaste salle vide aux échos d'éloquence caverneuse, je sors l'alliance, je hurle au préposé en attente : YES ! Je passe la bague d'un geste expert à l'annulaire de la mariée. Elle a l'air heureuse et surprise. Tiens, *tu t'es souvenu ?* On s'éloigne, cérémonie terminée en deux minutes, du mariage au sprint, je demande, *souvenu de quoi ?* Elle dit, *mais d'apporter une alliance.* Je m'indigne, *bien sûr, c'est normal, non, quand on se marie...* Elle fait, *oui, mais après ce que tu as dit hier soir, je craignais...* Moi, j'ai déjà oublié ce que j'ai dit hier soir. De quoi elle parle. *Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ?* Elle dit, *laissons cela, ce n'est pas le moment d'en parler.* J'insiste, *je veux savoir.* Elle dit, *tu as déclaré qu'après avoir donné à Rachel la bague de diamants de ta mère, qu'elle ne t'a jamais rendue, tu ne donnerais jamais plus de bague à personne.* Interloqué, j'ai dit ça, moi ? Toute ravissante, toute pimpante dans la robe beige, Ilse m'entraîne, *allons déjeuner, tes filles s'impatientent.* S'impatienter, elles ne font que cela, mes filles. En route, on reprend l'ascenseur, on quitte City Hall au pas de charge. Au Rincon de España, chacun trouve son bonheur : Cathy, son poulet habituel, Renée, Ilse et moi, notre homard de fête. L'aînée n'arrête pas de regarder sa montre, *I must not miss my bus, I must go to Grandma's.* Je crie, *shut up !* La cadette s'empiffre, j'exige qu'elle s'essuie la bouche. Au dessert, ma femme ouvre son sac, elle dit, *regarde.* Je regarde, *tiens, une alliance. Tu sais que je n'en porte pas.* Elle répond, *ce n'est pas pour toi, c'est pour moi que je l'avais apportée. Juste en cas de besoin, pour plus de sûreté.* Je m'écrie, *mais tu n'es quand même pas allée t'acheter une alliance derrière mon dos ?* Elle sourit, d'un sourire juste un peu acide sur les bords. *Bien sûr que non, c'est celle que Paul m'avait donnée.* Elle ajoute, *d'ailleurs, elle est plus belle que la tienne, c'est de l'or pur.* Je hausse les épaules, je rétorque, *c'est normal, il a eu plus de temps que moi pour la choisir.* Sur le moment, j'avoue, ça m'a fait un peu drôle, l'anneau de Paul, qu'elle avait apporté dans son sac, pour m'épouser. Mais, au fond, ce n'était pas une mauvaise idée. Aucune raison qu'un premier mari ne puisse pas être utile au second. Ilse tend le doigt, examine longuement ma bague ciselée dans un rayon de jour. Belle lurette que ma fille aînée avait fichu le camp avant le dessert. Ma femme soupire, *ton anneau, ce n'est pas une alliance. C'est un alliage.*

Fondement

Coudes appuyés sur ma table, lampe braquée sur le livre, l'isolant dans une phosphorescence de projecteur, un peu fatigante pour les yeux, l'ampoule doit dépasser le maximum prévu de soixante watts, tant pis, j'aime les lectures survoltées. J'ai besoin que la lumière soit crue pour y voir clair. Je déteste la littérature en demi-teintes. Je me concentre, je fais le vide, épaules rentrées, genoux serrés, je saute à pieds joints dans le texte. De nouveau, il me ravit. Je l'ai déjà lu dix fois. A la onzième, il me transporte. Sur le tapis volant, dans la machine à remonter le temps, bond formidable en arrière. *En Alsace, aux environs de 1850, un instituteur accablé d'enfants.* D'un seul coup, je suis plongé dans Flaubert, je me délecte de Maupassant. Ça mérite un prix Goncourt. La vie de Sartre débute comme un roman réaliste. On est en plein dix-neuvième. Exactement, au milieu du siècle. Normal, l'histoire d'une vie, elle est, par définition, réaliste. On exhume la réalité. On hume l'extrémité. Parfum du passé, *consentit à se faire épicier*, ça se raconte au passé simple. Du passé recomposé, voilà son essence. Volatile, défini ou indéfini, le passé, ça se dissipe, ça part en fumée. Il faut le faire renaître de ses cendres, Sartre a voulu qu'après sa mort on l'incinère. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. *Les Mots*, c'est sa crémation en self-service. Suivie de sa résurrection. Un vrai phénix. Phénomène extraordinaire, en deux pages, on remonte le siècle à toute vitesse. *A Mâcon, Charles Schweitzer avait épousé Louise Guillemain, fille d'un avoué catholique. Elle détesta son voyage de noces.* Maintenant, on est dans Zola. *Ils passèrent quinze jours en Alsace sans quitter la table ; les frères se racontaient en patois des histoires scatologiques.* En plein naturalisme. Naturel, l'histoire d'une vie est une somme de petits faits vrais. *Jean-Baptiste voulut préparer Navale, pour voir la mer. En 1904, on tourne la page, le siècle. Il fit la connaissance d'Anne-Marie Schweitzer, s'empara de cette grande fille délaissée, l'épousa, lui fit un enfant au galop, moi.* Voilà Sartre. C'est bien lui. Sa griffe, sa patte. *Achevé d'imprimer le 30 décembre 1963, il renaît de son écriture. Voilà son style. A lui, qu'à lui.* Flaubert, Maupassant, Zola, il les a d'un coup d'aile, d'un trait de plume, traversés, pour arriver à lui-même. 1904 et 1963, en un moment vertigineux, s'accolent, se télescopent. Il va falloir examiner le texte au microscope.

Arrivé à la page 28, mon attention faiblit. Page 29, ma lecture ralentit. Page 30, je suis carrément arrêté. Par excès de vitesse.

Sartre est trop rapide. Trop agile. Si on l'a fait au galop, à son tour, il galope. De notation en anecdote, de jugement en analyse, de souvenir en aphorisme, à toute allure. Avec un tel élan, un tel allant. Trois coups de baguette-stylo magique, et hop : en trente pages, déjà toute une époque, la Belle Epoque ; dedans, la culture bourgeoise ; dans la bourgeoisie, grand-père, grand-mère et mère au grand complet, le père, Dieu merci, parti *ad patres* ; dans la famille, au galop, moi. Tout est en place, en ordre. Les rapports de classes : *ce vieux républicain d'Empire m'apprenait mes devoirs civiques et me racontait l'histoire bourgeoise*. La configuration familiale : *la prompte retraite de mon père m'avait gratifié d'un « Œdipe » fort incomplet : pas de Sur-moi, d'accord, mais point d'agressivité non plus. Ma mère était à moi*. Avec Marx et Freud à la rescousse, tout est net. A condition d'ajouter un concept fondamental qui leur manque : *La mort de Jean-Baptiste fut la grande affaire de ma vie : elle rendit ma mère à ses chaînes et me donna la liberté*. Voilà, le tour, le retour sur soi est joué. L'homme est à lui-même transparent, son destin devient diaphane. Le sens d'une vie est l'évidence même. La véritable autobiographie est comme l'idée cartésienne : claire et distincte. Pourvu, bien sûr, qu'on possède le bon instrument critique, qu'on applique la bonne grille. Pour qu'une grille ouvre une vie, il faut en avoir la clé. Déjà, Roquentin avait la sienne : *Le mot d'Absurdité naît à présent sous ma plume... j'avais trouvé la clé de l'Existence, de mes Nausées, de ma propre vie*. Avec l'âge, Sartre s'est confectionné un autre trousseau, muni de clés supplémentaires. Un libre projet se façonne dans une famille, une famille s'articule à une classe, une classe se situe dans une histoire. Il suffit de construire le bon système : une vie, ça rentre dedans. Quand on termine le volume, on ferme la grille. Après, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Pareille maîtrise totale de soi sur soi m'éblouit. Je relève la tête, lève les yeux, je regarde dans la cour par la fenêtre entrouverte. Le clair-obscur glauque s'épaissit autour des troncs d'arbres, les fusains lentement s'estompent. Il fait encore jour, mais le jour baisse. Une telle maestria du verbe, un texte si dense, une telle cadence m'étourdissent. *Les Mots* sont écrits avec un souffle si puissant : je suis hors d'haleine. Je suis obligé de m'arrêter à la page 30. J'ai besoin de respirer. J'ai beau avoir du métier, avoir la main, je crie : pousse ! Ce doigté théorético-stylistique me suffoque. Je n'en reviens pas. Je reviens à moi. Je quitte Sartre une minute. J'ouvre toute grande la fenêtre, je me penche dehors. La fosse cimentée du sous-sol en bas est noyée d'ombre, la façade de l'immeuble en face se troue de lueurs, la muraille carcérale se constelle d'ampoules. Cou dressé raide, au-dessus, des lambeaux de clarté grise traînent dans le ciel. La buée vespérale m'humecte, me détend, elle me rafraîchit les

narines et la mémoire. Je jette un coup d'œil à ma montre. Presque huit heures. Donc sept heures en Angleterre. En Albion, les bureaux sont déjà fermés depuis longtemps. Peut-être a-t-elle été invitée à dîner par ses patrons. Ce serait normal, puisqu'elle vient d'être nommée à la direction de leur succursale parisienne. Import-export, la courtoisie, très important. Peut-être a-t-elle voulu me téléphoner, mais n'a pas pu. Peut-être. Possible. Je me demande. Curieux, la première fois en sept ans qu'elle découche. Que je couche seul. J'ai perdu décidément l'habitude. Déjà hier. Ce soir, il va falloir récidiver. J'endêve. De nouveau dîner en Suisse. Ensuite, de nouveau claquemuré dans mon bureau avec Sartre. J'aime bien la compagnie masculine, mais pas trop tard. Mes nocturnes sont réservées aux femmes. Depuis sept ans, à ma femme. Depuis sept ans, dans notre tournoiement de domiciles, elle est l'unique copropriétaire de nos soirées. Son voyage d'affaires à Londres ne fait pas la mienne. Je sais, c'était nécessaire. Pour la formation, l'information. Puisque sa firme est anglaise, logique qu'elle fasse un stage de huit jours en Angleterre. Se faire la main, apprendre les ficelles du métier. Je sais, d'accord. Les épouses ont désormais leur propre carrière. Vu que ma femme a presque un quart de siècle de moins que moi, sa carrière promet d'être la plus longue. Elle sera toujours dans sa carrière, quand je serai sous la pierre. D'accord, je sais. Il fallait qu'elle aille se roder. Seulement, moi, ça me tараude. Lorsque j'en aurai fini avec Sartre, verrouillé dans ma chambre, tout seul. Les ténèbres me térébrent. Des vrilles d'ombre peu à peu me transpercent. La nuit, je m'ajoure. Mon tissu intime s'effiloche, ma trame, patiemment au cours des ans ourdie, se troue. Pas simplement la mémoire : j'ai l'existence usée jusqu'à la corde. Je m'amenuise, mes fils se dénouent. J'arrive tout d'un coup au dénuement.

Le clair-obscur du jardin tourne peu à peu à l'obscurité opaque. Les troncs des marronniers noircissent, la grille s'efface, les herbes qui parsèment le gravier ont disparu. Les lumières du haut immeuble en face brillent de feux de plus en plus vifs. Rester longtemps debout sans bouger me fatigue. Je devrais retourner m'asseoir à ma table de travail, reprendre la lecture des *Mots*, préparer mon cours de lundi sur Sartre. Chercher l'inspiration sous le spot aveuglant de ma lampe. Je n'arrive pas à quitter mon arrière-cour enténébrée pour ce texte étincelant. Les effluves mouillés des branches touffues flottent jusqu'à moi. Je baigne dans

cette senteur nocturne et fraîche. En ville, la vie est prisonnière de ses bureaux, de ses barreaux. Je traîne la mienne de salle de classe en cabinet d'étude. Une étuve, l'existence mijote à l'étouffée. Seulement, les idées sont comme les draps : il faut aussi qu'on les aère. Je demeure immobile à ma fenêtre. Dans mes limbes, j'oublie mes lancinements de lombes. A demi penché au-dessus de la tranchée du sous-sol, je me désaltère les narines, je m'humecte de serein. Un moment de calme. Après une journée agitée, je respire à neuf. NEUF HEURES MOINS LE QUART. Ça ne dure pas. C'était trop beau. Je n'ai pas pu m'empêcher, je jette de nouveau un coup d'œil à ma montre. De nouveau, *Angst*. Je suis un spécialiste de l'angoisse. Pourquoi ma femme ne m'a pas encore appelé de Londres. Ce n'est pas si loin. C'est à l'autre bout du monde. Ce silence insolite creuse une infinie distance. Dans ma tête, je ne reste pas longtemps tranquille. Dans ma vie, j'ai toujours des raisons de m'inquiéter. Cette fois, une bonne. Ma femme, elle est par essence, par naissance, *pünktlich*. Comme ma mère, une obsessionnelle de l'heure. J'espère qu'il n'est rien arrivé. Tout peut arriver. A Londres aussi. Pas que New York où l'on braque, que l'Amérique où l'on arnaque. La chose du monde la mieux partagée, le crime. Pas le bon sens. Je me fais du mauvais sang. On ne peut pas être cinq minutes en paix. Jamais. Sans trêve.

De nouveau, assis à ma table de travail, dans mon bureau, agacé. Surtout par moi-même. Je ne peux pas passer toute la soirée à attendre. A regarder ma montre. NEUF HEURES CINQ. Puisque mon épouse veut désormais voler de ses propres ailes, qu'elle se débrouille. Je suis là, à me morfondre. Je suis bien bon. Au lieu d'être suspendu à un appel téléphonique, je devrais écouter l'appel du devoir. Voilà. Je tends la main, je saisis de nouveau le livre. Je l'empoigne. Je me replonge dans *les Mots*. Vais-je poursuivre ma lecture après la page 30 ? Vais-je tout reprendre dès le début ? Je connais le texte presque par cœur. Pourtant, je ne sais pourquoi, je recommence. Mon impression change brusquement. Le texte me brusque. Il m'agresse. Tout à l'heure, j'étais sensible à l'extraordinaire maîtrise de l'exorde, à la rhétorique implacable, à l'aisance absolue du style. L'écrivain est si brillant que chaque phrase est une gemme. J'aime, bien sûr. Impossible de faire autrement. Je suis conquis, mais à présent, je me rebelle. Flaubert, Maupassant, Zola, traversés d'un coup d'aile, d'un trait de plume. Ce XIX^e, subtilisé, reproduit, parodié à la fin du XX^e siècle : cette

torsion, cette rétorsion, c'est tout Sartre. Le style, l'homme même. Ce porte-à-faux entre un père mort, une mère-sœur, un grand-père-Hugo, croisement d'œdipe incomplet et de Troisième République : sa naissance, son essence déguisée. Il met son essence en mouvement : elle devient son existence. Son autobiographie est un conte de fées. Lejeune dit, une *fable théorique*. Seulement, l'existence ne s'en laisse pas conter par la théorie. Quelle qu'elle soit. N'entre pas dans un Système. Fût-il très futé. Futile. Même existentialiste. L'existence n'est pas faite pour. Elle déborde sans cesse, par-dessous, par-delà. Une gélatine intime qui poisse ne peut tenir dans le cadre d'une doctrine. Elle s'affaisse, s'écrase, dégouline. Une substance amorphe, polymorphe. Très pervers, une existence. Ça date de l'enfance. Dès qu'on tente de la ressaisir, on est attrapé. *Les Mots* sont un récit d'enfance. Le malheur, un récit d'enfance est impossible. Il est toujours fait par un adulte. Ça l'adultère. Du tout au tout. Du simple fait que l'adulte écrit ce que l'enfant vit. *J'ai la liberté princière de l'acteur qui tient son public en haleine et raffine sur son rôle*. Une phrase comme ça, elle est complètement tordue. Elle prétend exprimer Poulou vers 1910 ou 11. Mais il n'y a que le Sartre de 1963 qui peut s'exprimer ainsi. Il vole à Poulou sa parole, il lui reconstruit son être. Mais, du coup, ce n'est pas l'image de Poulou qu'on nous renvoie : c'est celle de Sartre. Celui qui joue, *qui tient son public en haleine et raffine sur son rôle*, c'est l'écrivain. En train d'écrire. Un récit d'enfance ne montre que le récitant. L'enfant, il s'est perdu en cours de route, il est mort. *Tous les enfants sont des miroirs de mort*. Sartre qui le dit, cruellement, magnifiquement, page 20. Naissance : décès.

Mon existence, je ne peux pas la penser : elle qui pense à travers moi, elle qui me pense. *Les pensées naissent par-derrière moi comme un vertige, je les sens naître derrière ma tête... la pensée grossit, grossit, et là voilà, l'immense, qui me remplit tout entier et renouvelle mon existence*. Après ça, allez ressaisir votre existence. Ou celle d'un autre. Pas les faits et gestes, l'extérieur de la vie : son jaillissement, sa source. Pas la suite de nos actes : leur origine. Exactement à l'instant où il a compris cela, Roquentin renonce à écrire la biographie de M. de Rollebon. Une vie, à défaut de pouvoir la retenir, on peut la réinventer. A la place, Roquentin décide d'écrire un roman. A la place de ce roman, Sartre à présent écrit *les Mots*. Pourquoi Sartre oublie ce que Roquentin savait. Avant qu'il ne le fasse cogiter, en fin de *Nausée*, sur la Contingence et l'Absurde. Entre-temps, il a ouvert boutique de philosophe. Il expose des notions, un système. Le Savoir est catégorique. Le Savoir ne peut pas supporter qu'on lui résiste. Ce qui résiste, il s'en empare. *Le père s'empara de ce garçon tranquille et le fit pasteur en un tournemain*. Dès

la première page des *Mots*, ce que Sartre dit de son grand-oncle Louis, décrit en miroir sa propre démarche. Sartre s'empare de Poulou et en fait un écrivain en deux cents pages. Pour lui, en un tournemain. Puisqu'il lui en faut six cents pour produire Genet, trois mille pour conduire Flaubert au seuil de *Madame Bovary*. Du rapide, Sartre s'expédie à la vitesse grand V. Le tournemain, ici, presque du passe-passe. Paradoxe : pour la plus difficile des entreprises : se comprendre, voilà le plus court de ses livres. Réponse : pour soi, au contraire des autres, nul besoin de recherches, aucun tâtonnement. Sartre s'est toujours vanté de sa lucidité. De sa translucidité à lui-même. *Carnets de la drôle de guerre : je suis un vrai néant ivre d'orgueil et translucide*. Sartre se possède sur le bout du doigt. Il a tous les matériaux sous la main. Pas dur de se prendre en main. Il a la haute main sur sa vie. Du coup, il survole.

En Alsace, aux environs de 1850. Au commencement est le Surplomb. Je plane. Avec un texte pareil, je m'envoie aussitôt en l'air. Je rejoins Sartre sur ses hauteurs. Freud y est déjà, cas Katharina, dans les *Etudes sur l'hystérie*, au moment de découvrir la séduction par le Père, l'œdipe des filles, il découvre le paysage. Le voilà installé sur la montagne, *parvenu au sommet et une fois réconforté et reposé d'une marche fatigante, je m'étais plongé dans la contemplation d'un point de vue magnifique*. Normal, les grands penseurs, ils ont des vues élevées. Quand je lis, j'essaie de me hausser à leur niveau. Un instant. Même bref. Je participe. Bien sûr, je ne fais pas le poids, après, je retombe. Pour le moment, au septième ciel. Dans l'empire du Savoir, dans l'empyrée. La littérature, la vraie, ça catapulte. Ou ça capote. Là-haut, j'en oublie mon habitacle de boue, mon bureau obscur. Ma lampe trop forte me brûle un peu les paupières, je clignote. Tout est clair. Dès avant sa naissance, Sartre perce sa généalogie à jour, depuis l'arrière-grand-père alsacien. Il met sa filiation à plat, il en explore tous les plis. Avant son récit de jeunesse, sa Genèse. Plus un coin d'ombre dans les ténèbres ancestrales. Comme Freud sur son pic, il a vue panoramique sur le passé. Le sien, celui des autres. D'un coup d'œil, il balaie cinquante-cinq ans d'histoire familiale en vingt pages. Mais pas avec un projecteur : aux rayons X. Sartre regarde comme Dieu regarde. *Une seule fois, j'eus le sentiment qu'Il existait. J'avais joué avec des allumettes et brûlé un petit tapis ; j'étais en train de maquiller mon forfait quand soudain Dieu me vit, je sentis Son regard à l'intérieur de ma tête et sur mes mains*. Arrière-grand-père, grand-père, grand-mère, mère, le narrateur omniscient s'installe à l'intérieur des têtes. Il sonde les reins et les cœurs. Sartre se met, sans façons, à la place de Dieu. Je me mets tout uniment à la place de Sartre. Chacun son tour de jouer à Dieu.

Aujourd'hui, 22 avril 1963, je corrige ce manuscrit au dixième étage d'une maison neuve. De son nid d'aigle, de son œil d'aigle, qu'est-ce qu'il voit, Sartre. *Un cimetière, Paris, les collines de Saint-Cloud, bleues.* Certes. Plus tard. Pour l'instant, il est cent ans en arrière. Histoires de famille, toujours du linge sale : lui, il ne se contente pas de laver, il soulève. Il voit les dessous. Mari-femme, parents-enfants, toujours une lutte, larvée, ouverte : qui aura la maîtrise sur qui. Clé universelle, chacun s'empare de chacun, et Sartre de tous. *Les deux garçons prirent le parti de leur mère ; elle les éloigna doucement de ce père volumineux ; Charles ne s'en aperçut même pas.* Sartre voit ce que son grand-père Charles n'aperçoit pas. Que sa femme est en train de détourner de lui ses fils. *Emile devint professeur d'allemand. Il m'intrigue : je sais qu'il est resté célibataire mais qu'il imitait son père en tout, bien qu'il ne l'aimât pas.* Sartre sait, puisqu'il sonde les cœurs, ce qui est le plus malaisé à connaître : qui aime qui. *Emile cachait sa vie ; il adorait sa mère.* Qui aime comment. A quel degré d'incandescence. *Elle l'aimait, je crois, mais il lui faisait peur : ces deux hommes rudes et difficiles la fatiguaient.* Naturellement, Sartre sait le plus important : que sa mère n'aimait pas son père. *Anne-Marie le soignait avec dévouement, mais sans pousser l'indécence jusqu'à l'aimer.* Les cœurs sondés, il faut bien descendre aux reins. D'abord, on sonde ceux de la grand-mère Louise : *elle détesta son voyage de noces... Elle ne tarda pas à se faire délivrer des certificats de complaisance qui la dispensèrent du commerce conjugal.* Telle mère, telle fille. *A l'exemple de sa mère, ma mère préféra le devoir au plaisir.* A la bonne heure. Naturellement. Nous y voilà. Le regard de l'écrivain perce les courtines : il lit dans les lits. A livre ouvert. Les alcôves de famille n'ont pas de secret pour lui : il ne faut pas que la mère jouisse. Interdit absolu. Avec le père, d'abord. Plus tard, avec le beau-père : *ma mère n'a certainement pas épousé mon beau-père par amour* (chronologie, 1972, Pléiade). Sa mère, elle ne peut aimer ni son père ni son beau-père : elle ne peut aimer que lui. Seulement, avec le fiston, elle ne peut pas jouir. Donc, elle ne jouit pas. Jamais. C.Q.F.D. Pour être tout à fait sûr. Certain qu'elle ne puisse pas jouir. Evident : il faut lui faire l'amour très vite. Comme ça, elle n'a pas le temps. Ça la prend au dépourvu. Exemple, le grand-père Charles avec la grand-mère Louise, *il lui fit quatre enfants par surprise.* Le grand-père Sartre avec sa moitié : *de temps à autre, sans un mot, l'engrossait.* Résultat arithmétique de la conjonction des deux lignées : son père, rencontrant sa mère, *s'empara de cette grande fille délaissée, l'épousa, lui fit un enfant au galop, moi.* Tradition de famille : les mâles donnent un coup de queue à la va-vite. Conséquence : les femelles enfantent, il le faut bien, si l'on veut arriver au petit Sartre. Qui deviendra un grand écrivain. Mais sans

plaisir. Forcé, comment voulez-vous. Par surprise, en silence, si, au lieu de monter les femmes avec art, on les galope : elles ont beau avoir les quatre fers en l'air, impossible de prendre leur pied.

Je reprends pied. J'ai besoin de souffler. Le texte m'emporte. En lisant, les idées me trottent d'abord dans la tête, après, elles galopent. Sartre est si agile, *les Mots* vont si vite. Lancé à fond de train à sa suite, à sa poursuite, j'ai le vertige. Difficile de le rattraper, à peine on le prend par un bout. Il est déjà ailleurs, à cent lieues. Je le laisse filer à toute allure, brûler les étapes : « Lire », « Ecrire », Comédie familiale, Singerie, Bouderie. Je le laisse courir, à travers Pardaillan et Michel Strogoff, vers sa gloire future. Moi, je m'arrête. Là, au début. *Stay with that*, j'applique la méthode Akeret. J'insiste. Je recommence. Je relis les trente premières pages. *Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée* : flamberge au vent, prérogative du génie. Moi, je prends ma lecture pour un scalpel. Microchirurgie, je décortique. D'abord, les cellules du cortex. Après, les entrelacs de la tripe. A mon tour, je le tripote. Lui, monté sur ses grands chevaux, moi, emballé par son dada. Maintenant, moi qui l'enfourche. Lui qui le dit, dans *Qu'est-ce que la littérature ? Le rapport de l'auteur au lecteur est analogue à celui du mâle à la femelle*. A présent, les rôles se renversent : moi, le mâle. Chacun son tour. Il faut que je le pénètre. Lui, la femelle. Lui qui le dit, vers la fin, quand un type regarde sa mère : *je surpris son regard maniaque et nous ne fîmes plus, Anne-Marie et moi, qu'une seule jeune fille effarouchée*. Sa mère, d'ailleurs, elle voulait une fille : *elle eût aimé, je pense, que je fusse une fille pour de vrai. J'aurais le sexe des anges, indéterminé mais féminin sur les bords*. Mais pas besoin d'aller chercher si loin, c'est là, dès le début : *je suis franc, ouvert, doux comme une fille*. Page 23. Drôle de commencement pour l'homme à la plume-épée. Heureusement, il y a Karl, qui veille au grain. *Mon grand-père s'agaçait de ma longue chevelure : « C'est un garçon, disait-il à ma mère, tu vas en faire une fille ; je ne veux pas que mon petit-fils devienne une poule mouillée ! »* Heureusement, il y a mon père, qui m'a à l'œil. De ses engueulades avec ma mère, rue de l'Arcade, j'ai beau être dans la chambre du fond, l'écho me parvient aux oreilles. *Nénette, tu vas en faire une poule mouillée !* Mon père a une voix de stentor, quand il hurle, elle porte. Sa colère jusqu'à moi, me flanque une raclée à distance, m'allonge une baffe verbale. Je me fais petit, quand mon père fait la grosse voix, je fais le gros dos. J'entends ma mère : *mais, Zizi, tu sais bien qu'il a eu sa crise de foie la semaine dernière, il est trop tôt encore pour*. Crise de foie, maintenant les foies. Le long du couloir étouffant, où sont pendus les échantillons de tissus couvrant le mur, face à la tablette en marbre, haut perchée, hors de ma portée, du téléphone. Les pas lourds approchent. La

porte de la chambre s'ouvre. Dans le chambranle, mon père apparaît. Carré des épaules, petit mais musclé en diable, soulève un haltère de cinquante kilos d'une main. Cheveux noirs qui ondulent, peau du front, du cou, qui se ride, menton qui saille, nez qui pointe, *quand je l'ai rencontré, ton père était presque trop beau pour un homme.* Forcément, en trimant douze heures par jour, penché sur sa table de coupe, aux essayages, il a un peu vieilli. Il porte toujours beau. De toute sa taille redressé, il entre. Il a son visage tranquille et ferme. *Mon petit gars, c'est samedi, dépêche-toi, nous allons à Molitor.* Ça y est, je n'y couperai pas. Avec mon père, on obtempère. Il n'a pas le tempérament facile. *Prépare-toi, vite.* Avec lui, faut pas que ça traîne. C'est allez ouste. Je ne fais pas ouf. Dans la famille, lui qui décide. Avant, il réfléchit longtemps. Mûrement, il pèse. Le pour, le contre. Jamais un coup de tête. Mais une fois qu'il est résolu, un roc. Fini, plus un mot à dire, je me prépare. A plonger dans la flotte saumâtre, verdâtre, de la piscine, qui vous inonde les bronches et vous noie toute la poitrine. On n'arrête plus de tousser et de cracher. Le samedi, tellement de monde. Mais le père ne peut y aller que le samedi. En semaine, pas une seconde à lui. Son après-midi de repos est pour moi. De Saint-Lazare, plus d'une demi-heure de métro, pour se faire éclabousser les paupières d'esquilles piquantes. Pour barboter dans le jus à goût d'eau de Javel. *Tu dois apprendre à nager,* qu'il dit, mon père. *Tu sais, je n'ai pas eu ta chance.* De sa voix rauque, *la piscine, à Tchernigov, c'était une espèce d'enclos fait de pieux plantés dans la rivière.* Réservé aux fils de barines. Il rit, *crois-moi, elle était froide, l'eau.* Mais lui n'avait pas froid aux yeux. Se glissait par un trou caché au fond parmi les herbes, passait dessous, à la resquille. Une fois, coincé, failli se noyer. Réchappé par miracle, rejoint par son copain Félix à temps. A une seconde près. Il se dégage. De lui une impulsion irrésistible. Quand ma sœur ne peut s'endormir, gigote, ma mère appelle mon père, *Zizi*, pour Isidore, on aime les diminutifs dans la famille, je suis *Juju*, ma mère *Nénette*, ma sœur *Popo*, ma mère angoissée crie, *la petite ne peut pas s'endormir, viens.* Mon père arrive, d'un pas tranquille, il met les deux mains sur ma sœur, à plat, à plein, il dit, d'une voix tendre et dure, *Popo, tu vas t'endormir.* Il dit, *calme-toi.* Ma sœur se calme, elle s'endort. Comme une potion magique. Avec moi, ça ne marche pas aussi bien. *Allons, mon gars, en route pour ta leçon de natation.* Mon père me fait toujours la leçon. *Si tu n'es pas premier en classe, je te mettrai à l'usine.* Il ne plaisante pas. *J'aime mieux un bon ouvrier qu'un faux intellectuel.* Les faux intellectuels, ils renient leur origine, ils sont de droite. Des bourgeois. Mon père est du côté des travailleurs. *Si tu es premier en classe, tu auras cent sous.* Je sais, si je suis second, pas un centime. Je n'ai pas envie d'être ouvrier. J'ai

envie de gagner cent sous. Du coup, je suis presque toujours premier. C'est simple. La tête, ça va. Ma mère dit, *tu en as une kopf, où est-ce que tu vas chercher tout ça*. Seulement, le reste du corps est moins agile. En sport, je suis un empoté. Ma mère dit, *tu es comme moi, je suis gourde*. Forcé, le corps, c'est embarrassant. Souvent, on ne sait pas où se mettre. Et puis, ça vous saisit à l'improviste. Elle rit, *comme une envie de faire pipi*. Faut pas rire. Le corps n'est pas drôle. Une envie de faire pipi, si elle vous prend au-dehors, hein. Et pire, si c'est l'autre besoin, le gros, qui vous étreint soudain la tripe. En pleine rue. Rien que d'y penser, ça donne des coliques. Aussi, le corps, ça fait peur. Nager, bien joli, mais si on coule. Monter en vélo, d'accord, mais si on fait une mauvaise chute. *Attention, tu peux te faire très mal*. Pas très mâle, quand je suis trop empoté, mon père s'emporte : *je déteste les femmelettes*. Pas à répliquer, *allez, grimpe sur la selle, en route*. La bicyclette branle, s'ébranle, mon père me tient encore un peu et puis. Tout seul, au-dessus du vide, dois pédaler. Que je me débrouille. Avec l'eau qui entre dans la bouche, vous poisse la langue. La piscine, peux pas supporter, j'ai horreur, ça brûle les yeux. Ma mère s'inquiète, *approche, que je te mette des gouttes*. Pas bon, les paupières rouges, l'irritation. Mon père, ça le fout en rogne : *Nénette, tu vas en faire une poule mouillée*.

Tu vas en faire une fille ; je ne veux pas que mon petit-fils devienne une poule mouillée. Retentit encore dans ma tête. L'insulte suprême, le mépris absolu. Au-delà de l'absolution, ça vous foudroie. Un type qui ne sait pas nager, une chiffé. Qui a peur de pédaler, une pédale. Une lopette. Je l'entends, le grand-père Karl. D'ici, avec l'accent alsacien qui traîne. Mon père, avec l'inflexion du ghetto qui racle. Une chochette, après, ça fait une petite frappe. Là, mon père cogne. *Je ferai de toi un homme*. Pas souvent, mais quand il s'y met, ma mère a beau s'interposer, *voyons, tu vas lui faire mal*, il n'y va pas de main morte. Mon père, sur les points d'honneur, parfois rude, un peu rustre. Ceinture et tout, je reçois une roustée à la russe. Les beignes, évidemment, ça se refile. Comme en classe, le petit jeu, pincement subit, coup de coude dans les côtes, *passé à ton voisin !* Je repasse les torgnoles. Pas à mon père, pas l'envie qui manque, mais avec lui, peux pas piper. Pourtant, pour ce qui est des châtaignes, suis pas en reste. Je distribue. Une vraie pluie. A Louise, qui me promène le jeudi, un coup de bouteille sur le nez, vlan. Elle avait refusé de m'acheter je ne sais quoi. Mon cousin Jacky, je lui envoie une fléchette en caoutchouc dans l'œil. Avec ma cousine Solange, on a des empoignades féroces. A l'école, dans la cour de récréation, bagarres. On me dit très agressif. Mon oncle Henri déclare, *ce garçon un jour sera un gangster*. Il ajoute, pour être poli, *ou un génie*. Ma mère rit, *une fois, Grand-père a fait une plaisanterie à mon sujet, pas*

*bien méchante. Soudain, pan, on a tous été surpris, tu lui envoies un coup de poing dans l'estomac. Tu ne lui arrivais pas à la ceinture, c'était drôle. Parfois, moins drôle. Je suis un vrai drôle. Un sacré garnement. A la villa de mon grand-père au Vésinet, on va en fin de semaine. Armand, qui habite la maison du jardinier, au potager, m'accompagne place de l'Eglise. Je veux des soldats de plomb, Armand dit, *monsieur Julien je n'ai pas l'autorisation*, moi, je les veux, je les vole. A l'étalage, je m'enfuis avec. Au retour, quand Armand a raconté, mon père m'a allongé sur son établi de menuisier dans le garage. Une mémorable tripotée, la lanière de cuir me cuit encore.*

Au début était la Femme. On sort d'une femme. On n'en sort pas. On naît femme, on devient homme. Exact : ça commence avec les chromosomes. On est tous d'abord femelles. Après, il faut se débrouiller pour devenir mâles. Sartre le sait, lui qui le dit. Il y insiste. Beaucoup. *Nous ne fîmes plus, Anne-Marie et moi, qu'une seule jeune fille effarouchée... Elle eût aimé, je pense, que je fusse une fille pour de vrai... Je suis franc, ouvert, doux comme une fille...* Voilà, nous y sommes. Une fille, c'est doux. Ma mère répète, *toi, mon petit, sous tes grands airs, tu es un tendre*. Un homme, un mec, c'est un dur. Comment on passe du doux au dur, tout le problème. Mon père répète, *moi, j'ai été élevé à la dure*. Famille de treize, un chiffre qui porte malheur. Ventre creux, à table, on servait d'abord le père, la mère, la sœur aînée, lui, le benjamin, s'il en reste. Souvent, il ne restait rien. Une aile de poisson ou de poulet. Le ghetto, pas du gâteau : mon père, il a crevé de faim. Fallu qu'il vole. En descendant par la cheminée de l'épicier. Nager au risque de sa vie. Comme ça qu'on apprend à nager. Dans la vie. A Paris, revendeur à la sauvette. Apprenti tailleur. Il a dû en découdre. Ma mère dit, *ton père est un Mensch*. Qu'à le voir pour le savoir. Rien qu'au port de tête, l'œil noir perçant comme un éclair, torse redressé, tout en biceps. *Je n'aime pas les hommelettes*. En politique, son dicton favori : *on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs*. A force d'en avoir bavé, il me les casse. Devant lui, je marche toujours sur des œufs. Faut faire gaffe. Tout le monde n'a pas la chance de crever de faim. Moi, on me gâte, on me gave. *Tiens, mon coco, reprends-en, juste un peu, pour me faire plaisir*. Petit, dodu, gras, quand je m'assieds sur le siège, aux cabinets, j'ai des cuisses énormes. Heureusement, j'ai mes crises de foie, bamboula des bobos, queue leu leu des toubibs, *Madame, il faut le mettre à la diète*, ça m'aide à garder la ligne. Mon père, la vie s'est chargée d'en faire un homme : il a reçu assez de coups. Il me les donne. Avec moi, ça ne s'est pas fait tout seul. De fille, je suis devenu garçon à la schlague, au knout. Sartre, lui, il a viré de sexe à la française. *Un jour – j'avais sept ans – mon grand-père n'y tint plus : il me prit par la main, annonçant qu'il m'emmenait en promenade. Mais à*

peine avions-nous tourné le coin de la rue, il me poussa chez le coiffeur. On lui coupe les boucles. Geste symbolique. Avec moi, il fallait des gestes réels. Bien sûr, j'ai joué des heures devant la glace, sabre au clair, pourfendeur de géants, sauveur de belles, un couvercle de marmite en guise d'écu. J'ai dévoré Michel Strogoff, été Pardaillan, lu Zévaco : même que, lorsqu'il décrit la princesse Fausta nue, la première fois, je crois, que j'ai bandé. Dans l'imaginaire, héros féroce, amant redoutable. La direction a fini par faire venir ma mère, Madame, je regrette infiniment, il va falloir le retirer de la classe. Je suis renvoyé du lycée Racine. Choc, ma mère tombe des nues, dans la famille, on n'a jamais renvoyé personne. Elle bredouille, mais qu'est-ce qui arrive, qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce que mon père va dire. Comme c'est tout près de l'appartement, rue de l'Arcade, on m'a mis dans les petites classes du lycée de filles. Votre fils travaille très bien, il réussit dans la plupart des matières, mais. Mais quoi. Il est très violent, il malmène ses camarades de classe. Pas possible, il doit y avoir erreur, ma mère, son fils. En particulier, il tire les cheveux des petites filles. Ben oui, Micheline, six ans comme moi, une jolie brune à croquer, au vestiaire, elle ne dit pas tellement non, aux récréations, à la sortie, quand je la frôle, quand je m'y frotte. Vrai, j'avoue. J'aime bien. Je l'aime bien. Micheline, son nom, son fantôme a traversé un demi-siècle. Il me danse encore sous les paupières. Tirer les nattes des quilles, si, parfois, assez fort. De toutes mes forces. Pour qu'elles crient. Un jour, Micheline hurle. Dans la grande salle, à l'entrée, où on accroche les manteaux aux patères. La surveillante déclare, on va prévenir vos parents. Renvoyé. Ma mère se ramène, me remmène. Fini, je n'y comprends plus rien. Pourtant premier en dictée, en histoire. Mauvais en calcul, je reconnais. C'est l'exception. Madame, votre fils est très doué, mais il est insupportable. Voilà, le premier verdict de ma vie. Me retentit encore aux oreilles. Comme celui de mon oncle, sera un gangster ou. Si c'est mon seul choix, pas drôle. Coincé, là. Entre. Je me débats, mais. On me cloue le bec, je reprends mon pardessus, mon cartable, je file. Doux, ma mère ne me prend même pas la main. Je trotte le long de la rue Pasquier. On tourne sur le boulevard Haussmann. Je sens que ça va mal tourner. Pourtant, le père qui dit, sa devise : qui aime bien châtie bien. Quand ma mère proteste. Eh bien, moi, les quilles. Je les aime bien. Je les châtie. A peine remonté au troisième, rue de l'Arcade, j'ai eu droit à une sacrée correction.

J'ai décidé de m'en tenir pour ce soir aux trente premières pages

du texte : déjà difficile à embrasser, tant elles fourmillent de sens. J'essaie de repérer ma direction dans l'entrelacs de perspectives. Je m'arrête à la page 23 : *je suis franc, ouvert, doux comme une fille*. Impossible de m'arrêter, je suis sans cesse catapulté vers la suite : elle est déjà présente dans le début. Un bouquin, quand on le relit, est comme le passé, lorsqu'on le revit : une vaste caisse de résonance, une grotte aux échos. Bien sûr, il y a le déroulement des faits, l'ordre du récit. La surface, elle est nette, linéaire. Ainsi qu'on parle : un mot après l'autre. Ainsi qu'on existe : étape par étape. La succession des épisodes se déplie en accordéon. D'accord. Seulement, par-dessous, par-delà les phases, les phrases. Il y a ce que Baudelaire appellerait les correspondances : *les parfums, les couleurs et les sons se répondent*. Les gestes aussi. On croit vivre chaque instant après l'autre. En réalité, toute la vie retentit dans chaque instant. Notre existence tout entière se répercute sous la calotte crânienne à chaque seconde. Elle est là, rassemblée, simultanée. Insaisissable. Les échos sont des bruits creux. Heureusement, ils sont multiples, ils se répètent. On finit parfois par entendre. Quoi, quelque chose. *Doux comme une fille*, page 23. J'entends la page 83, le grand-père Karl : *tu vas en faire une fille*. Une fille, c'est quoi. *Je ne veux pas que mon petit-fils devienne une poule mouillée*. Et une poule mouillée. Tourner la page : c'est un fils à sa maman. *Tendre, elle m'apprit la tendresse ; ma solitude fit le reste et m'écarta des jeux violents*. Naturellement, Poulou-Pardaillan, Poulou-Strogoff, quand il s'y met, occit cent reîtres, il désentripaille des régiments. Moi itou, devant ma glace. En plus, je dessine des armadas de blindés qui foncent, tourelles dardées de l'avant, de gros zizis dont les glands enflés crachent en l'air des tourbillons de flammes. Après, je les colorie. En bleu, blanc, rouge. Petit-fils du ghetto, je bande aux couleurs de la France. Du début des années 30. Au début du siècle, la plume est encore une épée. Aujourd'hui, une fusée. On a des virilités d'époque. Dans la tête. *Il y avait une autre vérité. Sur les terrasses du Luxembourg, des enfants jouaient, je m'approchais d'eux, ils me frôlaient sans me voir*. Si on est doux comme une fille, si on est une poule mouillée, qu'est-ce qui arrive. Réponse, page 110 : les garçons refusent de jouer avec vous. Condamné à rester seul avec sa mère : *elle prenait ma main, nous repartions, nous allions d'arbre en arbre et de groupe en groupe, toujours implorants, toujours exclus*. De la communauté des mecs. Rideau sur le premier acte du drame.

Huis clos femelle à perpète. Comme Garcin. Un garçon entre deux garces. Coincé entre Inès et Estelle. Veut savoir s'il est un lâche, s'il est un homme. *Je voulais être un homme. Un dur*. Seulement voilà. Au moment de la bagarre, il a pris le train pour Mexico. Un pacifiste.

Ou un lâche. Pris à la frontière, fusillé. Le malheur, ceux qui décident si on est un homme : les autres hommes. Garcin essaie d'entendre ce que Gomez dit, là-bas, sur terre. Peut pas. *L'enfer, c'est les Autres*. Lui qui dit ça, d'accord. Mais pour lui, les Autres, c'est les Femmes. A jamais enfermé avec deux femmes : jamais elles ne pourront décréter qu'il est un homme. Estelle peut dire : *c'est pour ta bouche, pour ta voix, pour tes cheveux que je t'aime*. Vrai, d'un homme, il y a un aspect qu'une femme détient. Important, capital, mais pas tout. Un dur, ça s'éprouve au lit. Ça se prouve à la guerre. Un dur, c'est dans les coups durs. Pas seulement dans les coucheries. Il y a des mous qui peuvent goder ferme, des lavettes qui pour un oui ou un non l'ont en l'air. Un lâche peut être monté comme un âne. Le grand-père qui dit : *je ne veux pas que mon petit-fils devienne*. Mon père qui dit : *je n'aime pas les hommelettes*. Les hommes se recrutent entre eux. On est mec par cooptation. Voir ethnologie, rites de passage. Pas moi qui invente. La plupart des femmes veulent un fils. Mais elles sont comme la mère de Sartre : *elle eût aimé, je pense, que je fusse une fille pour de vrai*. Plus exactement, *doux comme une fille*. Ça, l'important. Qui ne soit pas rude, qui ne soit pas rustre, qui ne soit pas russe : *toi, mon coco, tu es un tendre*. Un fils qui ne fasse qu'un avec sa mère : *nous ne fîmes plus, Anne-Marie et moi, qu'une seule jeune fille effarouchée*, page 182. Beaucoup de collègues ont insisté là-dessus, maints critiques ont relevé ce passage. On parle de délices fusionnelles avec la mère, dont Sartre ne se serait jamais remis. Il en remet : *je n'ai de plaisir qu'à la compagnie des femmes*, *Carnets*. D'entretien en interview, il le répète à satiété. Voire. Comme sur les terrasses du Luxembourg, il y a une autre vérité.

Je suis une fille, eh bien, pourquoi pas. Content de l'être : *je saluais, à travers la grille, Lucette Moreau, ma voisine, qui avait mon âge, mes boucles blondes et ma jeune féminité*. Ce sont les autorités constituées, le grand-père Karl que ça débecte. Moi, je m'en fiche. Pas tellement. La Lucette de la page 46, on la retrouve page 106 : *mes premiers désirs furent cruels : le défenseur de tant de princesses ne se gênait pas pour fesser en esprit sa petite voisine de palier*. Pas uniquement en esprit que ça se passe : *mes parents et mes grands-parents m'avaient laissé avec une petite fille en Suisse au bord du lac. Et je suis resté dans la chambre avec elle, on regardait le lac par la fenêtre et on a joué au médecin ; j'étais le médecin, elle était la patiente et je lui donnais un lavement, elle baissait sa petite culotte et tout le reste s'ensuivait, j'avais même un appareil ; je pense que c'était une canule qui devait servir à me donner à moi-même des lavements quand j'étais petit et je lui en ai donné un. C'est un souvenir sexuel datant de mes cinq ans...* Pas dans les Mots, ailleurs, dans ses *Entretiens* avec Simone,

page 371, la suite. Pas un canular, la canule. Sartre a l'esprit de suite, ça saute d'un livre à l'autre, d'un cul à l'autre. La canule, avec laquelle sa mère lui donne ses lavements, il la refile à la petite fille, il l'enfile. Ça retourne les rôles. Maintenant, plus l'enculé : l'enculeur. Plus le fils à sa maman : le mâle. Il ne prend pas seulement sa plume pour une épée : pour un clystère. Ma mère soupire, *tu m'en as fait faire de la bile, avec toutes tes maladies, ta digestion, ton foie...* Tu n'allais pas toujours régulièrement, j'étais patiente, elle sourit, mais parfois, forcément, pour te décider à faire, j'étais obligée de te mettre le thermomètre où je pense... Le Dr Renard avait dit que c'était très important. Important, oui, soudain, ça l'estomac, ça l'interloque, Kay, dès mon arrivée à Dublin rencontrée, au cinéma, sur O'Connor Street, après Nelson Pillar, au coin, avec mon accent à la seconde elle me remarque, à l'époque les étrangers rares, trois semaines sortis ensemble, ma gentille ouvreuse, tendrement ouverte, par-devant béante, quand j'ai voulu par-derrière, elle s'est fâchée tout rouge, je devrais dire tout rose, quand j'ai voulu l'emproser, la peau si pâle, si blonde, bouclée, fine, allongée, quand j'ai voulu la retourner, ça la renverse, elle crie, *Irish girls don't do that*. Sacré Sartre. Il les aime tellement, les petites filles. Se contente pas de la canule. Dès qu'il se met à écrire : *qu'est-ce qui m'empêchait de crever les yeux de Daisy ? Mort de peur, je me répondais : rien. Et je les lui crevais comme j'aurais arraché les ailes d'une mouche. J'écrivais, le cœur battant : « Daisy passa la main sur ses yeux : elle était devenue aveugle », et je restais saisi, la plume en l'air*. La queue en l'air, voilà à quoi elle sert, d'entrée de jeu, la plume-épée des Mots. Evident, ça crève les yeux. Sartre n'est pas tout à fait aveugle, au contraire, il est à la page 122, *je n'étais pas vraiment sadique... la jeune fille recouvrait la vue...* On a eu chaud. Oui, mais quand même. Lorsqu'il y a beaucoup d'anal, on n'est jamais très loin du sadique. Comme ça. Il faut ça. C'est le fondement. Lorsqu'on veut parvenir à la maîtrise.

Suppositoire

Evidemment, c'était un tantinet rapide, expédié presto, pas assez grandiose. Le conjugo à la chaîne, en un tournemain liés à vie. Mariés à la va-comme-je-te-pousse. Queu leu leu des couples dans l'usine matrimoniale. Et puis Renée qui se précipite pour attraper son car, avale en hâte, *I musn't be late*, avant le dessert. Cathy, elle, qui prend un temps interminable, qui bâfre consciencieusement sa paella, surtout le poulet, avec des traces safranées jusqu'aux oreilles. *Be careful, please*, qu'elle ne tache pas dès le premier jour le beau costume à carreaux vert acheté à Macy's pour ses étrennes. Père, gardez-vous à droite, je dis à l'aînée, *come on, don't make such a fuss*, gardez-vous à gauche, j'admoneste la cadette, *don't stain your brand new outfit*. Le repas de noces au Rincon de España, à deux pas de la mairie, à deux rues de City Hall, commode, mais pas les noces de Cana. Je ne peux pas faire de miracle, je ne peux pas changer l'eau en vin, le vin catalan en nectar. Je ne peux pas changer l'ordre des choses. Malgré la surabondance des mets, la célébration a laissé un peu ma nouvelle épouse sur sa faim. Ilse est une Autrichienne, une romantique, les valse viennoises la chavirent. Chaque fois qu'on revoit *Mort à Venise*, Visconti d'abord, bien sûr, Dirk Bogarde et le garçon suédois beau comme un dieu, ensuite, mais surtout, la musique de Mahler lui monte à la gorge, à la tête, l'emporte dans un tourbillon d'extatique mélancolie. Je la connais, pour son mariage, elle aurait rêvé robe blanche avec une traîne et des dentelles, voile de gaze, demoiselles d'honneur, une haie d'amis, un cortège distingué, carillon de fête au temple, un brouhaha de religion, ce qu'elle eût aimé, des chants liturgiques, cris du chœur. Elle déchante. Un tantinet. Pas de ma faute. Un vieux bonze de cinquante berges est comme la plus belle fille du monde : il ne peut donner que ce qu'il a. Affection, tendresse, à revendre. Fierté d'être lié à une affriolante épouse. Soulagement d'avoir, d'un seul coup, repeuplé si vite mon vide. L'appartement de la 113^e Rue rayonne. Elle, à un bout du long couloir, dans sa pièce, moi, à l'autre bout, dans mon bureau. La chambre à coucher, avec nos lits jumeaux, nos couvre-lits jolis, écarlates, entre. Chacun, le plus clair de la journée, parmi ses livres, tous les deux à étudier. Les cours qu'elle suit, ceux que je donne. Elle, son examen de maîtrise, moi, la voix du maître à préparer. Bien ajustés. Chair et chaire, je suis de nouveau au complet. On se complète. Cette union me comble. Joie, satisfaction, je déborde. De l'enthousiasme, autant qu'on en veut. Fraîcheur, là, j'avoue, je laisse à désirer, je ne suis pas vierge. J'ai tout un passé

derrière moi, tout un passif. Si on fait le bilan, il y a beaucoup de pour, mais aussi du contre. Si on tient le registre, quand on fait nos comptes, crédit, débit, on a de quoi inscrire aux deux colonnes. Je sais, elle aurait voulu une cérémonie solennelle, un de ces souvenirs inoubliables qu'on expose à tout jamais sur le dessus des commodes, qu'on épingle aux murs. Je regrette, je ne peux pas me présenter à l'épousée avec une tremblante, rougissante gerbe de roses. Les miennes, je l'admets, ont des épines. Au fond, ma femme, elle aurait rêvé d'ardent hyménée avec Werther. Seulement, Werther, il se suicide. L'amour fou n'est pas fait pour vivre. Moi, je suis plein de vie. J'ai une vie pleine. Parfois, un peu trop remplie.

— Tu ne te souviens pas, mais enfin, quelle mémoire as-tu, c'était à Paris, pendant l'été, on marchait sur le Pont-Neuf, je t'ai reproché de ne pas prêter assez d'attention à tes filles, je t'ai dit que j'étais tout excitée à l'idée de les rencontrer...

— Non, je ne me rappelle pas. Je reconnais, j'ai une mémoire épouvantable. Mais il y a quand même quelque chose dont je me souviens.

— Quoi donc ?

— La fois où tu m'as déclaré que tu ne voulais pas d'enfants, j'ai ri, j'ai dit : « Là-dessus, on est d'accord ! » C'est même ce qui m'a décidé à transformer notre ménage en mariage. Une femme qui ne veut pas d'enfants, voilà l'épouse idéale !

— J'ai dit ça à l'époque, je sortais d'un mariage avec un homme de trente ans plus âgé que moi, qui avait déjà eu je ne sais combien de gosses à droite et à gauche, et surtout, je croyais que tes enfants deviendraient, en quelque sorte, les miens...

tu ne peux pas savoir comme j'attendais la venue de Cathy le cœur battant... tu étais parti la chercher à Queens pour le week-end, tu m'en avais beaucoup parlé, tu m'avais mise en garde, répété qu'elle n'était pas normale... comme tu n'as jamais de photos de tes filles ni de personne sur toi, je ne savais à quoi m'attendre, quelle tête elles avaient... mais Renée était déjà une grande fille, presque une sœur cadette, elle n'avait que neuf ans de moins que moi... c'était surtout l'autre, qui m'intéressait, qui m'inquiétait... j'avoue

que j'avais un peu d'angoisse, après tout ce que tu m'avais raconté... je m'en souviens comme si c'était hier... tu es parti la chercher en voiture, le vendredi, après notre retour de Paris... comme du temps de Rachel... et moi, la gorge serrée, je vous guettais, je vous épiais... et puis, j'ai entendu du bruit sur le palier, l'ascenseur qui s'arrête, des pas... je n'ai pas pu résister, je suis allée regarder par le judas de la porte d'entrée... j'ai eu un choc... elle n'avait pas l'air arriérée, ta fille, mais frêle, tellement menue, avec ses cheveux noirs en broussaille, à treize ans, elle ne t'arrivait pas à l'épaule, si mince... avec un très joli visage pâle, surtout de grands yeux, très beaux,

toi, tout de suite, tu as sorti un peigne de ta poche, tu ne l'as pas même laissée se peigner, tu l'as empoignée, tu lui as dit, *don't move now*, tu lui as lissé sa tignasse qui lui tombait jusqu'à l'épaule, et puis, je t'ai entendu, après lui avoir dit de se tenir tranquille, tu lui as dit de faire bien attention, *be on your best behavior*, et ton front s'est plissé, tu as eu l'air irrité, tu t'es baissé, *can't you tie your shoes properly*, tu lui as renoué les lacets défaits de ses chaussures

et tu as sonné... et vous êtes entrés... tu avais l'air embarrassé... et Cathy est venue tout droit vers moi, très à l'aise, elle m'a dit, comme si nous nous connaissions depuis longtemps, *hi, Ilse, I'm Cathy*, et moi qui m'attendais à je ne sais quelle apparition monstrueuse, je l'ai embrassée, elle m'a dit, *I heard a lot about you*

tu l'as fait dîner à son heure à elle, vers sept heures, et moi, je me souviens, je voulais l'accueillir le mieux possible, avec des choses qu'elle aimait... j'avais préparé un bon morceau, un *shell steak*, elle s'est jetée dessus... et puis, mon cœur s'est serré, elle ne pouvait couper sa viande, elle la massacrait... tu t'es impatienté, tu lui as pris sa fourchette et son couteau, tu as découpé le bifteck à sa place... tu avais l'air très nerveux et moi, j'ai ressenti un immense élan vers ta fille... elle avait l'air, comment dit-on en français, *so helpless*... si gauche, sans défense... tu faisais juste le contraire de ce qu'il aurait fallu faire avec elle, j'ai senti cela à la seconde, j'ai voulu

C'est comme sa mère. L'autre. L'ex. Quand on est allés voir ensemble le énième psychiatre. Claudia qui dit, *ça ne peut pas durer ainsi, ce mode de vie, il faut en avoir le cœur net*. Elle a beau contrôler ses nerfs à un battement de cils, à un soupçon de frémissement près, Claudia. L'œil bleu pâle, impassible, cette fois, il jetait des éclairs. La main olympiennement calme avait un léger tremblement. Elle en

avait le buste qui bougeait presque. Elle se penche vers moi, sifflante, *tu comprends, pour toi, c'est facile, tu vas, tu viens à ta guise, et moi, je reste à Queens avec Cathy. Et les crises, qui est-ce qui les a, hein ?* Je riposte, *d'après toi, c'est la petite.* Elle montre les crocs, *ne fais pas le malin, ce n'est pas le moment.* Elle ajoute, *on va voir ce qu'il va dire, le docteur.* On va voir ce qu'on va voir. On a vu. Un psychiatre, à Queens, c'est dans les faubourgs de Manhattan, eh bien, on se croirait à mille kilomètres. Tellement c'est propre, provincial, tranquille. Avec des revues sur une table basse, comme chez le dentiste. Pas même de couloir, dès l'entrée, la salle d'attente nue, avec des fauteuils en plastique rouge. Un tapis de coton, à ramages. A la place de rideaux, des stores. Par la fenêtre, les autres façades de brique, le labyrinthe à l'infini des cours de caserne rosâtres. Un faux jour, ponctué, en plein après-midi, des lueurs tamisées des lampes de bazar. Meublé en toc, comme moi, comme ma maison, le psy. La banlieue petite-bourgeoise, comme tout Queens. Comme ça, il faut s'y faire. Je m'y suis fait. Mon nid, ma niche. Ma bicoque de brique, à cinq pièces, deux salles de bains et une pelouse, j'y tiens. Claudia, elle aimerait bien m'en éjecter. Une fois pour toutes. Le toubib est un bon prétexte. Que j'aille me fourrer, une bonne fois, armes et bagages, 113^e Rue, chez Rachel. Que je n'en bouge plus. 138-17 78th Road, la maison à mi-pente, bordée d'arbres, il faudrait que j'en disparaisse. Que je me volatilise. Mes allées-venues, voilà le mal. Déjà, je fais la navette entre Manhattan et Queens. Chaque week-end. En plus, je zigzague entre New York et Paris. Un an sur deux. *Une vie impossible, vous comprenez, docteur, l'existence que Serge fait mener à cette enfant de santé mentale fragile la met en perpétuel état de crise.* Claudia plie le genou, déploie l'index, elle précise, ses analyses sont toujours de haute précision. *Plus exactement, quand mon mari, nous ne sommes pas encore légalement divorcés, part l'été pour la France, Cathy a des crises de nerfs terribles. Elle tape du pied contre les murs, elle hurle, elle n'obéit plus, n'écoute plus, je suis obligée, pour la calmer, de l'enfermer dans la salle de jeux que nous avons aménagée au sous-sol. Elle se déchaîne, elle cogne contre la porte, toujours lorsque Serge part, toujours à cause de lui.* Le docteur Farber, derrière son bureau, Claudia et moi, au côté-à-côté sur les sièges bas. Il écoute. Derrière ses lunettes, il observe. Il médite. Il dit, *Madame, je vous remercie.* Silence, chacun se recueille, on va recueillir la manne. L'homme de l'art, il a l'art et la manière. Sans y toucher, d'une voix neutre, quasi blanche, un vrai pince-sans-rire, *mais, voyez-vous, le diagnostic, c'est à moi de l'établir. Je suppose que c'est pour cela que vous êtes venue me consulter. Et certes, selon vos vues, les « crises », comme vous les appelez, sont liées aux départs de votre mari.* Pause, Claudia se crispe

un peu, moi, je tends une oreille avide. *Seulement, il y a peut-être aussi d'autres raisons. En ce domaine, rien n'est simple. Il faudra que je voie quelque temps Cathy deux fois par semaine, pour me faire moi-même une opinion.* Claudia, elle savait d'avance ce qu'elle voulait que le psy lui conseille : annoncer notre divorce, encore feutré, à grand fracas, que je prenne mes cliques et mes claques, que je décampe. Comme Rachel, à l'autre bout, dans la 113^e Rue. Femme et maîtresse d'accord pour me harceler. Pour une fois, elles voulaient exactement la même chose. Deux sons de cloche identiques, on me fracasse des deux côtés les oreilles. Que j'abandonne ma maison, que je cesse de voir ma fille dans son milieu naturel. Que je fasse de l'import-export paternel les week-ends. Ça qu'elle voulait que le docteur Farber lui déclare, à haute et intelligible voix. Seulement, par définition, les oracles sont ambigus. Les psy équivoques. Cent cinquante dollars, la mémorable visite. Claudia en a été pour mes frais.

J'ai continué, au moins quelque temps, rien ne dure éternellement, à voir ma fille à ma manière. Dans son milieu, mon élément. Cathy et moi, on a des rapports élémentaires. Comme on n'a rien à se dire, entre nous, c'est viscéral. Vendredi, deux heures et demie, je crie à Rachel, *je pars*, elle ne répond même pas, fronce les sourcils, disparaît dans son étude. Moi, je prends le large, et vite. Je saute dans ma vieille bagnole, ma Plymouth marron. En route. Je longe la 125^e Rue, traverse Harlem. Triboro Bridge, le pont immense me catapulte sur l'autoroute, je dévore Grand Central. Voici les bicoques de brique qui longent en rang d'oignons l'immense dépression de Flushing Meadow. Les restes de l'Expo universelle à ma gauche, transformés en parc minable, accoté au Shea Stadium, je dépasse. Le pied à fond sur le champignon, ça y est. Sortie, je tourne au-delà du pont qui enjambe les autoroutes et vous déverse dans la paix soudaine. On débouche, après le vacarme, en plein désert. Un labyrinthe de maisons de brique toutes pareilles, jardinets minuscules, pelouses sans murs, les rues sont vides. Les mêmes fenêtres à petits carreaux, les mêmes voitures devant des garages identiques. Pas un piéton, chacun claquemuré dans son néant. Deux rues encore, je tourne abruptement, je respire d'une poitrine allégée. Stop brutal devant ma maison. JE SUIS CHEZ MOI. Les cinq jours de Manhattan, avec Rachel, s'effacent. A la fenêtre du salon, un visage me guettait. La porte d'entrée s'ouvre, celle du porche claque. Elle dévale vers moi à toutes jambes, je sors de ma

bagnole, elle se jette à mon cou, elle m'embrasse, MA FILLE. Déjà, elle geint, *Daddy, you're late*. Je dis, comment en retard, je n'ai mis, pour venir de Manhattan, que vingt-cinq minutes, record absolu de vitesse. Mon ex a déjà décampé, mon tour de garde. C'est son tour de jules. Qu'elle aille se faire enfler, bonne chance. Nous, on file. Ma fille aînée a déjà disparu chez son boy-friend. Chacun sa chacune. Je dis à Cathy, *where do you want to go ?* La grande question. Tous les deux, on réfléchit. Elle ne me demande pas de mes nouvelles, si j'ai eu une bonne semaine. Je ne lui demande pas comment ça s'est passé à l'école, si elle a fait du bon travail. On va droit à l'essentiel : où va-t-on faire LA PROMENADE. Le choix, à vrai dire, est limité. Queens est tellement inhabitable, les déambulations ne sont pas prévues. Personne ne marche, on roule en voiture. Les parcs, c'est maigre. Il y a bien Cunningham Park, quelques fourrés rabougris au bout de Union Turnpike. Mais, en moins de vingt minutes, on en a fait le tour. La moitié de l'espace libre est réservé aux parkings. Plus un parc. On y saucissonne, on y hot-dogue. Sans même sortir des tacots, rien qu'en entrebâillant les portes. Avec les radios qui beuglent. Ça pue. Surtout le samedi et le dimanche, mais déjà, un vendredi après-midi, ça cocotte. Cunningham Park est exclu. Il y a Kissena Park. C'est mieux. Encore un quart d'heure de voiture, mais ça vaut la peine. On se gare sans mal sur Kissena Boulevard. Et puis, là, il y a de longues allées en ciment, longeant de vrais arbres. Il y a même, au milieu, un grand tertre. Artificiel, comme le petit bassin. Qu'importe. Des tessons de bouteille partout, on marche parmi les cadavres d'aluminium, les bières et les Coca-Cola défunts. On a l'habitude. On fait attention. Aux crottes aussi. Les clebs gambadent. Les gosses courent. On commence toujours à gauche, invariable, jusqu'à ce qu'on arrive aux grands joncs en bordure. Et puis, au-delà, la piste pour motocyclistes, qui ronronne. On s'arrête, on se dirige vers le terre-plein, on monte les degrés. Les tessons redoublent, on redouble de vigilance. En haut, une petite cambrousse, avec des chemins en lacets, on les enfile. Je dis à Cathy, va, cours, amuse-toi, non. Elle me tient toujours la main. Ou elle me donne le bras. Elle ne me lâche pas d'un pouce. Toute menue, le visage anguleux, les jambes maigres, pourtant jolie. Je dis, c'est bon, l'air frais. Elle répond, *I love it*. Le plus souvent, on sillonne le bois en silence. Et puis, elle se met à parler. Les mots dégoulinent, un torrent intarissable, son récit clapote, elle a peine à tenir un discours cohérent. Plus il y a de trous dans son histoire, plus elle parle. Je l'arrête, *now, what did Mrs. Jaffe really say ?* Ce que la maîtresse a dit, à l'entendre, pas facile à dire. Tout s'embrouille, elle saute d'un détail à l'autre, J'ai du mal à suivre sa logique. Est-ce que Mrs. Jaffe veut que Cathy ait des leçons

particulières d'arithmétique tout de suite. Ou plus tard. Les deux à la fois. *Yes, she said now, but it's also all right later.* Allez vous y reconnaître. Je demanderai à Claudia. Le rôle de la mère de savoir. Cathy a déjà eu son orthophoniste, pour lui sortir un peu sa voix rauque de la gorge. Les leçons d'orthographe. Naturellement, les séances de psychiatres. Dans son école spécialisée, son *counselor*. Tenir la balance entre des déséquilibrés, pas facile, du tact, de la tactique. S'il faut à présent des cours de maths, d'accord, je casquerais avec plaisir. Seulement, d'abord, faudrait savoir ce que la maîtresse a dit. Coton. Tous les discours de ma fille sont enrobés dans de l'ouate. A Kissena Park, rituel, la randonnée se termine toujours dans la petite bicoque en bois. On y sert debout. Rappel à l'ordre, *Daddy, I want my snack*, je dis, *say : please*. Elle fait un gros effort, *please*. Du coup, elle a droit à ce qu'elle veut. En principe, le coca est interdit, caféine. Pour les surexcités, pas d'excitants. Une fois n'est pas coutume. Son coke, son *apple pie*, l'heure du goûter. Autour, des motards qui s'envoient leur bière, des retraités qui sirotent leurs boissons gazeuses, verdâtres, rougeâtres, aux ardents coloris chimiques. Kissena Park, c'est les sous-prolos, qui se mêlent aux tout petits-bourgeois, aux paumés minuscules. Et des gosses qui braillent. On se réchauffe dans la cabane, on y est bien. Ma fille continue à jacasser, je n'écoute plus. En ce remue-ménage à radio tonitruant, je me repose les méninges.

Quand elle parle de mes filles, le visage d'Ilse, d'ordinaire si mobile, rieur, espiègle, avec des éclairs soudains d'enfance, se fronce, se plisse. Elle devient grave. C'est un sujet sérieux. Il peut devenir tragique. Sa voix, suave, mélodieuse, chantante, exquise, devient à l'occasion amère.

— Tu sais que j'ai toujours beaucoup aimé les enfants et qu'eux aussi, ils m'aiment... Lorsque je suis arrivée pour la première fois aux Etats-Unis, comme jeune fille au pair dans la famille d'un psychiatre noir qui avait épousé une Autrichienne, c'est ainsi que je les ai connus, quel plaisir ç'a été de m'occuper des gosses ! J'avais beau être dans un bled perdu du Vermont, j'y ai passé des moments inoubliables. Surtout, le petit Marcel, il était fantastique, ce gosse...

— Je sais, tu m'as déjà raconté l'histoire.

— Il avait tout contre lui, un enfant métis, des parents qui allaient vers le divorce, la mésentente familiale, eh bien, je n'ai jamais vu un garçon aussi intelligent, aussi captivant. A quatre ans, il parlait déjà

parfaitement l'anglais, bien sûr, mais aussi l'allemand, à cause de sa mère, l'espagnol, parce que son père l'avait emmené...

— Je sais, Marcel était un enfant exceptionnel.

— Merveilleux, il n'y a pas d'autre mot. Et sa mère, qui s'en occupait à peine ! J'aurais tellement voulu l'avoir à moi. Un soir, il faisait un orage épouvantable, le petit Marcel était tout tremblant de peur, il vient dans ma chambre, il se fourre dans mon lit, il dit, *I've come to protect you, Ilse !* Avec une petite voix consommée d'acteur. Quand son père a commencé à me faire la cour et que j'ai dû le quitter, j'en avais le cœur brisé.

— Mais oui, Marcel était supérieurement intelligent et Cathy est arriérée...

— Ça n'est pas du tout ça ! Je ne fais pas de telles distinctions, moi. Au contraire, plus un enfant a besoin de moi, plus je me sens sollicitée, attirée. Ta fille, j'étais prête à l'accueillir comme ma fille.

— Peut-être que c'est là, le problème...

— C'est TOI, le problème !

je l'attendais avec un peu d'anxiété, mais avec ferveur, la gosse handicapée que tu m'avais décrite à Paris... avant que nous décidions de vivre ensemble, tu m'en avais très peu parlé... comme si c'était un sujet que tu voulais éviter... tu m'avais fait un peu peur, j'avoue... lorsque je l'ai vue, si frêle, si mignonne, mes craintes ont fondu, j'étais prête à l'accepter du fond du cœur... jamais je n'oublierai votre arrivée sur le palier...

d'ailleurs, elle a tout de suite été à l'aise avec moi, en confiance, ta fille... qui est-ce qui s'est occupé d'elle, hein... toi, tu allais en voiture la chercher à Queens, tu la ramenaient à l'appartement pour le week-end... c'est vrai, tu t'asseyais quelques minutes avec nous au retour

et puis, qui est-ce qui disait, *bon, j'ai du travail, il faut que je vous quitte...* qui est-ce qui allait s'enfermer au bout du couloir dans son bureau, qui fermait soigneusement sa porte... et qui ne ressortait qu'à neuf heures pour notre dîner

oui, le premier jour, au début, tu t'es assis avec Cathy, pendant qu'elle dînait d'abord, à son heure à elle, pour lui tenir compagnie... faciliter la transition... et puis, tu t'es absenté de plus en plus, tu as

même fini par disparaître... c'est moi qui ai préparé son dîner, qui suis restée assise avec elle... ton travail, ton travail, j'avais aussi mes examens... une maîtrise, ça ne se passe pas tout seul... j'avais des dizaines et des dizaines de livres à lire dans un domaine nouveau pour moi, puisque avant je faisais du russe...

mais ça, tu t'en fichais, tu ne penses qu'à toi, à tes aises, à ce que toi, tu dois faire... et moi, je ne pouvais pas la plaquer là, toute seule, dans le salon, ta gosse... j'ai essayé de lui trouver des programmes qui l'intéresseraient à la télé, j'ai même regardé avec elle *le Lac des cygnes* de Tchaïkovski sur la treizième chaîne, alors que j'avais tellement à faire... Cathy s'est mise à bâiller, elle ne tenait pas en place, c'était navrant...

j'ai essayé de lire des livres avec elle, je lui ai même acheté des histoires qui auraient dû l'intéresser... Ilse, est-ce que je peux venir dans ta chambre... comment veux-tu que j'aie le cœur de lui dire non... toi, tu étais à l'autre bout du couloir dans ta forteresse... ordre de ne jamais te déranger sous aucun prétexte... ça me fendait le cœur, de sa petite voix, *Ilse, may I come to your room...*

au lieu de lire mes livres, je lisais les siens avec elle... remarque, elle était gentille, elle me remerciait, elle essayait de se concentrer, de comprendre... et puis, au bout d'un moment, ça l'ennuyait... alors, elle voulait parler... *can we talk a little?*... souvent des histoires de son école, sans queue ni tête, je l'arrêtais, je la faisais répéter, jusqu'à ce qu'elle mette un peu d'ordre dans son récit...

j'essayais d'inventer des jeux éducatifs... le plus dur, ce qui me déroutait le plus, c'était le peu d'attention, de concentration dont elle était capable... aucun des enfants dont je m'étais occupée jusqu'alors n'avait ce problème... j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'adapter, pour l'adopter... la petite avait l'air de l'apprécier, elle disait, *you're so much kinder than Rachel, you like me*, elle m'embrassait très fort, chaque vendredi, à son arrivée... naturellement, du temps de Rachel, vous faisiez la paire, chacun claquemuré dans sa cellule...

Là, ça m'estomaque un peu, forcé, j'écarquille les yeux.

— Comment, c'est MOI le problème ?

— Mais oui, tu me laisses Cathy sur les bras, et tu t'évanouis. Tu devais faire exactement la même chose avec sa mère, j'en suis sûre. Quant à Claudia... Elle et toi, vous avez mal élevé cette gosse...

— Comment ça ? Elle a eu tous les soins, toute l'attention possibles...

— Tu te souviens de ce qu'a finalement dit le docteur Farber ? *A privileged and neglected child !* Combien de temps Claudia et toi avez-vous passé à lui parler, à lui apprendre, à lire et relire les mêmes passages avec elle, jusqu'à ce qu'elle comprenne ?

— Des millions d'heures. Seulement toi, comme tu ne la vois que les week-ends, ça t'est plus facile de nous faire la leçon. Si tu l'avais tous les jours sur le dos, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on verrait si tu aurais la même angélique patience !

— Mais enfin, Serge, soyons sérieux, dis-moi : qu'est-ce que tu fais pour Cathy, en ce moment, à part lui payer une école privée, un psychiatre et des leçons particulières ?

Je répète ma question, *Cathy, where do you want to go ?* La frimousse un peu aigüe se lève vers moi, les yeux noirs sous les sourcils épais tout en attente me dévisagent, j'y devine même un léger éclat moqueur. Son sourire brille. Elle me connaît. Comme sa poche. Me met dans sa poche. Avec moi, elle obtient en général ce qu'elle veut. *Daddy, you let me get away with everything !* Je lui passe tout, c'est vrai. Colères, humeurs, paresse. Si elle répond impoliment, je n'en fais pas toute une histoire. Je passe l'éponge. Le vendredi, notre jour, je passe la voir. Je rentre au bercail. Rachel en fait un boucan : j'ai la gale ou quoi, pourquoi tu ne l'amènes pas à l'appartement, comme tous les pères séparés, pourquoi tu me quittes chaque week-end et couches deux nuits à Queens. Je lui explique, je la rassure, je suis de garde. Claudia, avant mon arrivée, a fichu le camp chez son type. On ne se croise même pas. Aucune jalousie à avoir. Ma fille n'est pas une enfant normale. Pour un rien, elle a des fureurs, après, elle déprime. Les dyslexiques, c'est délicat. Les arriérés, ils n'ont pas la comprenette facile. Comment veux-tu que je lui fasse un tableau. De famille. Que je lui dise que, sa mère et moi, fini, terminé. Pourrait pas piger. Risquerait de la bouleverser. Alors, j'ai trouvé le truc idoine. Je raconte que j'enseigne à Yale dans la semaine. Le week-end, je rentre. Sa mère part. Ma fille et moi, on reste tous les deux. La sœur, de son côté, décampe. Voilà. La situation idéale. Pourquoi se compliquer la vie. Comme ça, tout le monde est content. Sauf Rachel, elle pique une crise, elle a son accès hebdomadaire de rogne et de grogne. Elle hurle, *je ne supporterai pas cela plus longtemps !* Depuis des mois que ça dure, je

ne m'inquiète pas outre mesure. J'ai l'habitude. J'ai toujours ménagé la chèvre et le chou. Autant, aussi longtemps que faire se peut. Après, on verra. Je regarde ma montre, trois heures vingt. Elle rigole, ma fille. Pas si bête. Elle dit, *I know where you want to go*. Je joue le jeu, je demande, et où donc je veux aller ? Choix limité : Cunningham Park, Kissena Park. Elle plisse les paupières, me décoche, *Rockaway Beach*.

Aller de Flushing à Rockaway, ce n'est pas un trajet, un voyage. C'est une pérégrination, un vrai périple. Comme si on traversait la terre de bout en bout. Une circumnavigation aux antipodes. Au début, un peu de tirage, régulier, je dis, *Cathy, please, your seat belt !* Elle gémit, *but why ?* Notre petite bagarre, je répète, PLEASE. Enfin, elle attache sa ceinture. En maugréant, sécurité oblige. Main Street, délesté de ses boutiques, se transforme en autoroute. On sillonne la zone des riches, zone interdite. Si on se gare une minute, on embarque votre voiture. On vous colle une forte amende et des placards épais sur le pare-brise. Chasse gardée, entre Continental Avenue et Austin Street, somptueuses demeures de vingt pièces, avec des magnolias en fleur. Vite, on arrive sur Cross Bay Boulevard, on tourne à gauche, après tout droit. D'un seul coup, le quartier des Ritals, la vaste échoppe à olives et salamis, sur le trottoir d'en face, j'en prendrai à notre retour. Qualité ici meilleure qu'à Manhattan, qu'en ville. La banlieue est la campagne des demi-pauvres. Les bâtisses de brique se rabougrissent, de temps à autre, un énorme cube de béton. Cathy crie, *look !* Je vois. Le jeu de quilles, les jours de pluie, elle jubile, *the bowling alley*, des années, ç'a été notre providence. Malgré sa petite taille, très robuste, elle soulève la lourde boule. Manque de coordination, elle ne peut viser juste. Moi-même, plutôt maladroit, je ne fais guère mieux. Elle rit, *Daddy, you're so awkward !* Exact, ma mère disait déjà que j'étais gourde. On fait la queue parmi les familles en attente, les loubards buvant leur bière, mêlés aux mères en bigoudis. Pas Hollywood ici, pas la même Amérique. Pas rupin. Au bowling, des dimanches et des dimanches, pour quelques dollars à peine, on a rigolé. Vite, on le dépasse, sur la gauche. Déjà loin, le temps où on s'est installés à Queens, où on a d'abord loué, puis acheté la maison. Encore marié à l'époque. Ça file. Sur la droite, bientôt, après le quartier italien, les terrains vagues, et, parmi les terrains vagues, le parc d'attractions, les balançoires, toboggans, manèges, tout l'attirail, Cathy s'excite, *it was so much fun*, lorsqu'elle était plus petite. Notre territoire, on en connaît tous deux par cœur chaque arpent. Et puis, d'un prodigieux coup de reins, le pont se soulève. La ville cesse brusquement, on roule à travers Jamaica Bay, un bras de mer arrondi lèche le regard sur la gauche, quand on louche vers les avions de Kennedy, et

bientôt, de l'autre côté du ruban étiré de la route dans les marais, les arbustes tordus des bourrasques, désert de tourbe vert pâle, Cathy s'agite, *look, Daddy, the bird sanctuary !* Le refuge aux oiseaux sauvages, notre refuge. Quand on n'a pas le temps d'aller plus loin, on s'y arrête, au grand parking. Et puis, on peut marcher des heures parmi les buissons hérissés, les herbes rases, les flaques boueuses qui scintillent dans le soleil, parmi les fleurs, aussi sauvages que les oiseaux. Des uns ou des autres on ignore les noms. Qu'importe, on a les odeurs, épicées, iodées, plein les narines. Le long des sentiers en lacs. Tous les cris entrecroisés nous trillent doucement à l'oreille, avec, lorsque c'est l'heure des arrivées, les longs vrombissements des 747 qui sillonnent l'un après l'autre, de partout, le ciel, à cent mètres au-dessus de nos têtes. Aujourd'hui, pas de *bird sanctuary*, on continue. La route, encore plus étroite, s'étire, encore plus droite, un trait noir entre les buissons épineux et les arbustes tordus. Au bout, le village irlandais. Loin derrière nous déjà, les façades de brique écaillée des Italiens, les immeubles lépreux, les maisons basses des Grecs sur Howard Beach. Maintenant, des bicoques de bois sur pilotis, chacune avec sa barque au bas des marches amarrée, pullulement de filets accrochés aux clous des portes, de paillotes aquatiques sur la baie boueuse. Avec les gratte-ciel de Manhattan profilés en un hérissément discontinu à l'horizon. A chaque tour de roue, on remonte l'histoire en sens inverse. Après les Romains et les Hellènes, la préhistoire. On régresse d'un coup à la cité lacustre. On égrène les ethnies, en une demi-heure, on franchit à rebours les millénaires. Avec le XXI^e siècle, qui vous scintille, là-bas, au loin, sous les paupières. A dix kilomètres à vol d'oiseau de l'aérodrome, jamais un touriste ici. Le long du sentier aux bagnoles, pas une ombre, pas un homme. On est chez les anthropopithèques. Moi, j'adore. Ma fille est ravie. Mon côté sinanthrope, misanthrope. Cathy commence à faire le singe. La grimace, *I am hungry*, je dis, comment, tu as faim, il est seulement quatre heures un quart. Elle se contorsionne, *I want my snack*, là, je suis ferme, je refuse, son *fried chicken*, deux cuisses, deux ailes à la peau croustillante, crevassée, et son carton de frites, elle les aura au retour, à six heures.

Naturellement, à peine garés à grand mal dans une allée poussiéreuse, au pied du *boardwalk*, moi, j'ai envie de courir aussitôt vers la promenade en planches surélevée, qui borde la plage à perte de vue, sur des kilomètres, en ligne droite. Ma fille ne l'entend pas ainsi. L'été, on a illico notre bagarre, notre autre rite. Elle crie, *Daddy, I want to go to Rockaway Playland*. Gigantesques montagnes russes, attroupements des stands de tir, autos-tampons et tout. Le Lunapark du coin l'attire, elle tire ma main, *let's go there. I want to go to the funhouse*. Je sais, elle adore le petit train qui

pénètre dans la maison hantée, avec les fantômes hideux, les têtes de mort qui vous frôlent. Moi, je lui donne son dollar, j'attends dehors, écrasé de soleil et de foule. Après, elle fera un carton avec un pistolet à eau. Si par malheur elle met dans le mille, on aura à trimbalier un ours en peluche, un perroquet en plastique. Le pire est quand elle veut transgresser l'interdit suprême. Là on s'affronte pour de vrai, *I want some cotton candy*. Je réplique, *it's bad for you*. Trop de sucre en filaments blêmes ou roses, mauvais pour les dents, pour les doigts qui toujours s'agitent. Je résiste, je refuse, la barbe à papa, non. Parfois, le père obtempère. Après, elle en a plein les pommettes, sa pomme est sucrée comme une fraise. Heureusement, Rockaway Playland est encore fermé, grilles closes, les grouillements futurs, les cris, le vacarme sont encore loin. Aucune dispute avec ma fille, la question de priorité ne se pose pas. Personne. Deux ou trois ombres retraitées, qui aèrent leurs carcasses. On court tous deux jusqu'à l'escalier qui grimpe sur le caillebotis. Rapide, irrésistible. D'un seul coup, c'est tout l'océan vert, à la houle fracassante, qui se déploie, tout le ciel, à la lumière embuée, qui vous avale. D'énormes lames viennent tourbillonner d'embruns, se jettent par paquets écumants contre les môles. Devant les tours d'habitation isolées, une grève illimitée, un sable épais, onctueux, moutonnant, qui s'étire, droit comme un i, d'un bord de l'horizon à l'autre. La promenade aérienne surplombe la plage, longue, de l'autre côté, un désert rectiligne de terrains vagues, avec des monceaux de détritiques, des tessons de bouteille, des carcasses de voitures rouillées. En face, le ressac furieux, saumâtre, sauvage, crache sa bave haletante, dévore la langue de sable. La ville ne finit pas ici : New York expire. Crève d'un coup. Plus rien. Elle se dissipe dans le néant d'avant l'homme. Des souffles tournoyants nous balaient, nos yeux, nos narines sont noyés d'écume glacée. Nous avançons, seuls, sur l'immense promenade, en silence, main dans la main, en évitant de marcher sur les clous qui hérissent çà et là les planches, les échardes qui saillent. Cathy tressaille, elle dit, *let's walk on the beach*. Nous descendons sur le sable qui ondule à l'infini, dans un pataugement de gélatine jaune, enfoncés jusqu'aux chevilles, les chaussures emplies de grains crissants, happés des pieds à la tête. Je titube. Ma fille me lâche, elle se met à courir. Elle court très vite. Dès qu'on arrive à la lisière durcie, encore humide avec des flaques, elle pique un cent mètres, prend le départ comme une flèche. Je reste immobile. J'aspire à pleins regards, à pleins poumons l'océan glauque. Les miasmes de ma semaine, de ma vie, s'envolent. Je me recure.

Quand on se remarie, évidemment, on a droit à une inspection générale des passés mutuels. Ma femme me passe volontiers en revue. Ce qu'elle voit lui crève les yeux. Parfois le cœur. Après avoir inspecté, elle juge. Elle me fait part sans ambages de ses jugements. Il ne suffit pas que souvent je les accepte, quelquefois les corrobore. Elle en rajoute. Ma femme insiste. Lorsqu'elle a trouvé de quoi alimenter ses passions, elle y mord à belles dents. Si elle a découvert un thème auquel elle tient, elle s'y accroche. Là, il risque d'y avoir des accrochages.

— Oui, dis-moi, qu'est-ce que tu as fait, toutes ces années pour Cathy ? Toi, comme père ?

— Je crois qu'elle est très heureuse d'être avec moi, et moi, je suis très heureux d'être avec elle. Ça ne suffit pas ?

— Non. Tu la cases, comme tu cases tout le monde, moi y compris, dans les interstices commodes de ta vie. La place que tu lui fais, c'est toujours aux endroits que tu affectionnes, toi.

— Elle aussi !

— Peut-être. Mais tu l'encourages au moindre effort, tu suis sa pente, au lieu de l'aider à la remonter. Alors que cette enfant a tant besoin de progresser, tu régresses avec elle ! Je te vois, tu sais, je t'observe.

— Ça, je m'en doute ! Mais enfin, que veux-tu que je fasse ? Que je discute avec elle du Cogito chez Descartes, de la dialectique du Maître et de l'Esclave chez Hegel ? Il a bien fallu déjà une année pour lui faire comprendre, et encore, que deux et deux font quatre !

— Il existe d'autres façons d'éduquer. Tu veux que je te dise : *you're a cultural snob !*

Là, j'admets, ma femme touche un point sensible. Je suis habitué aux génies. Professionnellement, je travaille avec. Dans ma jeunesse, j'ai fréquenté Platon, Aristote. J'ai grimpé avec Pascal sur le Puy-de-Dôme, pour vérifier, grâce au tube de vif-argent, l'existence du vide. J'ai découvert, avec la pomme de Newton qui tombe, les lois de la pesanteur. Je gagne ma vie avec Corneille, je me nourris de Racine. Je me suis repu, dans mon enfance, de Hugo. Pour l'agrégation, j'ai dévoré goulûment Shakespeare. J'ai écrit des tas d'articles sur Camus, Sartre et Ionesco. On me paye pour décider si la bonne approche critique est le thème ou la structure. Sur le tard, j'ai découvert Proust et Freud. C'est vrai, je ne fraie qu'avec les hypersurdoués de l'Histoire. Club exclusif, on n'y reçoit pas beaucoup de monde. Moi-même, je ne suis admis qu'aux strapontins, pour observer les séances. Je les commente. Comment

faire, avec quelqu'un à qui la route du concept est barrée. A qui l'accès de la pensée abstraite est interdit. Dans les gènes, de naissance, pas de sa faute, rien à faire. Je vois le front se plisser en un vain effort pour attraper un raisonnement très simple au vol. Cela me consterne, cela me navre, je n'ai pas toujours la patience, cela m'irrite. Je répète, une fois, deux fois, j'abandonne. Plutôt qu'indéfiniment répéter, je paierai un répétiteur.

— Je ne nie pas, sans doute suis-je un *cultural snob*, que veux-tu que j'y fasse ? Déformation professionnelle. Mon père, dans ses accès de colère rouge, disait déjà : « Tu trahis ta classe ! » Pourtant, ne sois pas injuste, il y a d'autres domaines où j'ai une patience à toute épreuve avec la petite...

Les yeux d'Ilse jettent des éclairs, elle me foudroie. J'ai même l'impression qu'elle a un rictus, qu'elle ricane.

— Ah oui ! pour te promener des heures avec elle, main dans la main, le long de l'Hudson, d'un bout à l'autre de Riverside Park, le dimanche...

— Où veux-tu que j'aille ? Les temps de Queens sont révolus, Rockaway Beach est parti où s'en vont les vieilles lunes... Le seul endroit où l'on respire ici, où il y ait des sentiers et des arbres, c'est le parc !

— Seulement, ce n'est pas une raison pour que je reste seule, moi, à l'appartement, pendant que vous, vous faites deux heures de promenade. Tu as eu le cynisme de me dire qu'il ne fallait pas brusquer la gosse, qu'elle avait l'habitude de se promener avec toi, sans sa mère, alors, qu'on ne devait pas trop vite la dépayser !

— Mais tu m'as dit que ça t'arrangeait, puisque tu as tes examens à préparer et que tu as ainsi la paix...

— Bien sûr, pour m'occuper de ta fille, dès votre retour, la nourrir, si elle a faim, m'asseoir avec elle pendant son dîner, lui lire des livres. Monsieur l'abandonne à mes soins et va s'enfermer dans son bureau ! Moi, je ne peux tout de même pas la laisser seule, quand elle dit, de sa voix câline, *Ilse, can I come to your room ?*, je n'ai pas le cœur de refuser. Et voilà, on bavarde et on bavarde, et je ne peux plus travailler...

— Mais tu as travaillé avant, pendant la promenade !

Ma femme a les nerfs à vif. Elle se fâche. Tout est de ma faute. Ou

de la faute à la mère, l'autre, à l'autre bout. A Queens. *Mais tu ne vois donc pas comment Cathy est fagotée ?* Je dis, *quoi, elle s'habille comme tous les adolescents ici, en jeans et T-shirt. Qu'y a-t-il de mal ?* Ilse ricane, *mais les jeans sont troués, le T-shirt crasseux. Tu ne remarques rien ? Sa mère non plus ?* Je dis, *tu sais, les teenagers de nos jours...* Réplique illico, *et des baskets qui bâillent, et un manteau qui n'est même plus à sa taille, élimé...* Ilse décide : *il faut que j'en parle à Claudia. Moi, depuis que nous sommes divorcés, je n'aime pas tellement parler avec Claudia. Son nouveau mari est jaloux, féroce. Il faut toujours qu'il s'interpose, ça fait des histoires. Au début du mois, j'envoie à Claudia un chèque, un beau, un gros. Qu'elle se débrouille. Ilse dit, non, cette fois, à l'approche de l'hiver, on ne peut pas laisser Cathy porter cette loque grise. Il lui faut un autre manteau. Appelle Claudia. Du coup, Cathy a eu un manteau rouge, trop étroit d'une taille. Déjà ça, c'était une amélioration. Toujours pas contente, Ilse, mais enfin qu'est-ce qu'elle a, Cathy, à s'habiller comme l'as de pique ? Claudia ne remarque donc pas comment sa fille est mise ?* Je dis, *tu sais, Claudia travaille, elle ne peut pas surveiller sa fille à chaque minute. Ilse éclate, même divorcé, Claudia t'a embobiné, tu lui trouves toujours des excuses. Si c'était ma fille à moi...* Et, c'est vrai, Ilse s'occupe de Cathy comme si c'était sa fille. La petite est ravie de rester seule avec Ilse, ça ne l'embête pas du tout que je file, au bout du couloir, travailler dans mon bureau. *Work well !* Je laisse mes deux femelles en duo tendre. Cathy dévore Ilse de ses yeux noirs, quand elle lui lit ou lui raconte des histoires, sur le vieux divan défoncé du salon. Lorsque ma fille a son sempiternel rhume du week-end, puisqu'elle oublie systématiquement son bonnet, ses gants et son écharpe à la maison, *why didn't you bring your hat and scarf*, je crie, Cathy, sèchement, *I forgot*, Ilse intervient, *c'était à toi de vérifier*, je dis, *c'est à elle de s'en souvenir*. Quand donc le nez de ma fille coule, elle adore qu'Ilse lui mette des gouttes. Elle adore Ilse. Elle déclare, d'une voix modulée, *you like me ! Rachel was never so nice with me. Rachel was a bitch*. J'interviens à mon tour. Il faut habituer les enfants à être justes. Je rappelle à Cathy que Rachel l'avait invitée gentiment dans sa maison du bord de mer. On ne doit pas à la légère la traiter de salope. Cathy n'a pas l'air convaincue. Elle répète sans cesse à sa mère, *you know, Ilse is so good to me, she pays so much attention to me*. J'apprends, par sœur interposée, que Claudia est furieuse d'entendre, à longueur de semaine, chanter les louanges d'Ilse. Elle a beau être lente, Cathy, elle n'est pas bête. Elle sait dire exactement ce qu'il ne faut pas. Pour dresser les uns contre les autres. Une langue bien pendue. Beaucoup d'adresse.

— « Tu as travaillé avant, pendant la promenade ! » Au moins, on peut dire que tu as du tact ! Tu as une façon de dire les choses qui est vraiment gentille. Tiens, tu veux que je te dise : les problèmes de Cathy, les ménagements qu'il lui faut, c'est un prétexte pour m'exclure, pour rester seul avec elle !

— Et pourquoi voudrais-je rester seul avec elle ?

— Parce que vous avez vos petites habitudes, vos petits rituels... Après avoir descendu Riverside Park jusqu'à la 86^e Rue, vous revenez par Broadway, c'est l'heure du goûter, je suis sûre que vous avez votre *coffee house* ou votre *dinner* où vous vous arrêtez de préférence ! En tendre tête-à-tête... Et pourtant, vous n'avez rien à vous dire ! Seulement voilà...

— Voilà quoi ?

— Tu ne connais pas d'autres rapports que ceux-là. *You only know how to relate to one person at a time...* Tu n'as aucun sens de la vie de famille. Est-ce que Claudia et toi, vous sortiez quelquefois, avec vos deux filles ?

— A dire vrai, rarement. Claudia était plutôt contente quand j'emmenais les gosses, ça lui donnait quelques instants de liberté.

— Et tes gosses, tu les sortais ensemble ?

— Non, jamais, pour ainsi dire. Avec cinq ans de différence et un abîme mental entre elles... Pour éviter les bisbilles, une à la fois et chacune son tour.

— Ça me rend malade de t'entendre ! Justement, parce que j'ai connu une vie de famille anormale, avec mon père tellement plus âgé que ma mère, ils ne s'entendaient pas bien du tout, et ma mère qui a disparu un jour, quand j'avais deux ans, me laissant à mon père et à ma grand-mère, reparaissant un an plus tard, et mon père qui l'a reprise, et tout... Je sais ce que c'est qu'une famille désunie, le mal que cela peut faire. Malgré tout, mes rapports avec mon père étaient, du moins je crois, plus sains. Il m'apprenait le piano, c'était un musicien accompli, on s'aimait beaucoup, mais il savait garder ses distances, il m'en imposait, je le voyais comme un immense personnage...

— A chaque paternité, son style.

— Le tien, je te le dis carrément, est monstrueux !

Ma femme ne mâche pas ses mots. J'ai beau être habitué, blindé, je sursaute. On a souvent, comme ça, à l'improviste, de longues conversations où l'on se lance à la tête nos quatre vérités. Il suffit d'un petit incident, d'un déclic mineur. Pour une parole de travers, un geste un peu maladroit, mon épouse est hypersensible. Il faut même l'admettre : une hystérique. J'aurais pu déjà m'en douter, lors de notre oaristys parisienne, de notre estivale idylle, lorsqu'elle a reçu à son hôtel la lettre de Paul très fâché qu'elle se commette de nouveau avec un barbon, la tançant plus que rudement, elle en est devenue toute pâle d'émotion, au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue Soufflot, livide, là, tout près de l'hôtel où avait séjourné Freud du temps de Charcot, cette admonestation ex-conjugale l'a, comme on dit, rendue malade, et, quand on est malade, d'un seul coup, elle en a dégueulé entre deux voitures garées, au bord du trottoir. Elle était verte, moi, j'étais bleu. J'en vois de toutes les couleurs avec elle. Il suffit d'un mot un tantinet de travers, d'une inflexion de voix, d'un timbre. Me sonne les cloches. Maintenant, je suis MONSTRUEUX. Avec ma fille.

— Dis donc, tu exagères, non ?

— Moi, j'exagère ? Mais tu n'as donc aucune mémoire ? Tu ne te souviens donc pas de la scène que nous avons eue, le lendemain de nos noces, si l'on peut appeler ça des noces ?

— Quelle scène ? On en a déjà eu pas mal.

— Ne fais pas l'innocent, cette horrible chose que tu as dite...

Ah oui, ça me revient. Moi, j'oublie tout. Ma femme, rien. J'ai une mémoire de moineau. Elle, d'éléphant. Elle insiste lourdement, HORRIBLE CHOSE. C'est vrai, le soir du mariage, j'étais fatigué. Ça peut arriver. Levé de bon matin, toute l'attente, les émotions à la mairie. Une fille qui part chez sa grand-mère, l'autre qu'il faut raccompagner à Queens, parmi les encombrements d'autoroutes. Toute la journée dare-dare, et puis le soir, il a fallu descendre de la lisière de Harlem à Chinatown. Notre mariage tombe au beau milieu de l'assemblée annuelle des collègues, meeting de la Modern Language Association au Hilton, toujours après Noël. Profession oblige, dû y faire un saut. Rapide, peux pas faire autrement. Le soir,

festin collectif, banquet d'universitaires en liesse. A vingt, on s'est retrouvés au Mandarin Inn, dans Mott Street. Une fameuse idée, une fameuse adresse. La meilleure cuisine chinoise de New York, la moins chère. Les profs ont la bourse plate, le palais fin. L'endroit idéal. *Tu ne m'as même pas présentée à tes collègues comme ta femme, tu as seulement dit : Ilse... – Mais voyons, c'est l'habitude américaine, en société on décline machinalement son prénom et celui de sa compagne... – Tu aurais pu dire que nous venions de nous marier le matin même ! – Je ne l'ai pas dit ? – Non. – Tu es sûre ? – Oui. Ça m'a vivement vexée, voire humiliée... – Tu as bien tort. Si ce que tu dis est vrai, c'est tout simplement par discrétion, la vie privée, ça ne regarde personne. Là, ma femme voit rouge : Comment, tu as le culot de dire ça, toi qui as étalé dans Fils sur cinq cents pages tous tes heurts et malheurs, tes moindres rêves ! – Par écrit, c'est différent. Dans la vie, tu sais que je suis naturellement réservé. C'est justement ça qui a causé tout ce tumulte, un rêve, une sorte. Après le banquet mandarin, repu, recruté, j'ai eu le chinois en panne. D'accord, pas pu faire l'amour le soir de nos noces. Pas un crime. On l'avait copieusement fait, avant. Le lendemain, je m'apprête à le faire, après. Les filles délicieusement absentes, une journée sans collègues, à nous deux, solus ad solam, sans salamalecs, on dîne, on badine, je dis, *si on*, elle dit, *bien sûr*. Pendant qu'elle va se préparer, je me verse une dernière rasade. *I am ready*, j'entends du fond du couloir le cri d'amour, je crie, *I'm coming*, me lève, pas mal bu, je titube pas mal. Dans la chambre j'arrive, elle, déjà allongée sur son lit, en chemise de nuit toute rose, toute tendre. Je me défringue en vitesse, je rapplique, je m'applique. Tout contre elle, de tout mon long. Mon coude lui écrase l'épaule. Je m'emmêle dans ses cheveux, en m'appuyant sur elle, je suppose, par un mouvement maladroit, je les lui tire. Dans la demi-obscurité, je vois son visage qui se crispe, elle dit, légèrement agacée, *be careful, you're pulling my hair*. Et c'est là qu'éclate le drame. Le malheur. Si seulement elle avait dit en français, *fais attention, tu me tires les cheveux*. Il ne serait rien arrivé. En français, la confusion n'aurait pas été possible. Tout aurait été simple. Une vie bilingue redouble les lapsus. Je réponds du tac au tac, *I'm not pulling your hair ! You have no hair, you are like Cathy...* Je rigole. Une spirituelle remarque, une bonne plaisanterie, j'ai pas mal bu, ma langue titube pas mal. *Hair*, en anglais, les cheveux, mais aussi les poils. Ça peut vouloir dire : t'as pas plus de poil au con que ma fille... Les poils, j'avoue, c'est un peu tiré par les cheveux. Ma femme monte sur ses grands chevaux. Elle hurle, *dis donc, salaud, tu me prends pour ta fille !* Je sens que j'ai commis une gaffe, encore hilare, je tente de l'apaiser, *mais non, voyons, minuit passé, je suis un peu éméché, je plaisante...* *Let's not make a tragedy of it*. Elle commence à se tortiller*

ferme, à vouloir se dégager de dessous moi, elle crie, *et comment tu sais qu'elle n'a pas de poils, ta fille ? Tu la regardes ?* Je suis choqué, je rétorque, *bien sûr que non, seulement comme elle n'a que treize ans et qu'elle est en retard pour tout... J'ai dit ça comme ça, rien de plus... Allons, fais-moi un bisou.* Tu parles, Charles, de bisou. Du coup, veut plus baiser. Je ne savais pas qu'elle avait les biceps si fermes, elle me repousse avec violence, ma femme. Le lendemain de nos noces, une bagarre à tout casser. J'essaie de m'agripper à elle, moi, je gode déjà, je voudrais passer à la charge, puis à la décharge, une fois que je suis emballé. Peau de balle, elle s'époumone, elle se démène, *ordure, tu me compares à ta fille, tu te mets au lit avec moi, et tu penses à elle... Peut-être que tu voudrais coucher avec elle ?* Là, à mon tour, je me fâche, je crie, *arrête de dire des conneries ! – Alors, pourquoi tu as dit ça, hein, pourquoi ? – Je ne sais pas, je suis à moitié soûl, j'ai dit ça comme ça... pour rire.* Eh bien, mon épouse toute neuve n'entend pas la plaisanterie. Dernier effort, d'un coup de reins, elle me flanque hors du plumard. Vlan, me voilà sur le tapis. Knock-out. Pour nuit de noces, un combat de boxe.

Il faut dire que ma fille ne facilite pas toujours les choses. De son côté. La vie de famille est comme la guerre fraîche et joyeuse : d'abord, on part au front, fleur au fusil. Et puis, les hostilités se font plus dures. Chacun sur ses positions se fige. Devient la guerre de tranchées. Ma femme ne bouge pas d'un pouce. *Je ne reste plus à l'appartement, quand vous allez vous promener.* D'accord, dimanche après-midi, il fait beau, on sort, on dévale la 113^e Rue en pente, on racle les semelles sur le ciment ébréché des dalles. Ilse me prend le bras gauche, c'est son bras. Cathy m'empoigne la main droite, sa main à elle. En route. Comme le trottoir est étroit, ça m'écartèle. On cahin-cahote jusqu'au parc, le long du fleuve. Au début, ça va, dans les grandes allées, un libre espace pour notre trio qui s'étire, on se rince l'œil à la nappe d'eau, immense, nue, déserte, avec la rive escarpée du New Jersey, en face. Ilse dit, *prenons un sentier, ça nous changera un peu.* Là, que les choses se compliquent, on pénètre dans les sous-bois : pour trois de front, plus de place, le chemin se resserre entre les buissons. On s'entremêle les jambes, on s'entretaille. Ilse dit à Cathy, *go ahead.* Une solution, en effet : que ma fille marche devant, qu'elle gambade en éclaireuse. Seulement, pour ça, il faudrait me lâcher la main. Cathy fait la sourde oreille, Ilse répète, *come on, go ahead,* je me tais, ma fille grogne. Elle finit, en maugréant, par nous précéder, en donnant des coups de talon

dans les mottes, en soulevant des nuages de poussière et de feuilles mortes. Cela n'est rien, des brouilles dominicales. La vraie guerre de position, c'est dans le couloir. Question de tactique. Après la cuisine, le bureau d'Ilse, vient la salle de bains, désuète, avec son carrelage d'époque à fleurs, la douche qui fuit. Après, notre chambre à coucher. Plus loin, au bout, mon bureau. Avec un lit dans lequel, pendant le week-end, ma fille couche. Je vais lui donner son *good night kiss*, on bavarde un peu, on batifole, je la pince, pour qu'elle proteste, on s'amuse, je me penche sur elle, l'écrase un peu, notre jeu, Cathy crie, *Daddy, you're on me*. Ilse guette, elle a l'ouïe fine, elle intervient. *Voyons, elle a treize ans, tu la traites comme une gosse, c'est mauvais pour elle*. Je me lève, je suis ma femme, je quitte ma fille. Ce n'est rien encore. Le pire, c'est, quand je suis déjà au travail, le matin, enfermé dans mon bureau. Pour Cathy, l'heure du bain, de la salle de bains. Ilse lui donne sa serviette propre, demande, *have you got all your clothes ?* La règle : dans la salle de bains qu'on s'habille. Seulement, ma fille, elle trouve mon bureau plus commode. Même si je suis déjà installé dedans. Elle entrebâille la porte de la salle de bains, vêtements sous le bras, elle jette un coup d'œil furtif. Elle file le long du corridor feutré. Pas de chance, Ilse sort brusquement de notre chambre, l'intercepte. *What are you doing ?* Cathy explique qu'elle veut s'habiller dans sa chambre. Ilse explique que sa chambre, à présent, est le bureau de Daddy. D'explication en explication, le ton monte. Ilse est ferme, elle barre la route, *no, you'll get dressed in the bathroom*. Cathy fonce, choc. Elle hurle, *I want Daddy to see my body !* Après, j'en entends parler des heures. *Tu trouves normal que ta fille veuille que tu voies son corps ?* Non, bien sûr. Un caprice d'enfant arriéré, treize ans d'elle, c'est huit ans d'une autre. Il ne faut pas en faire toute une histoire. Ça lui passera. Ça ne passe pas avec ma femme. Elle met le holà. Le halo paternel lui semble excessif. Mon auréole est malsaine. *Mais tu ne vois donc rien autour de toi !* Attablé des heures dans mon sanctuaire, elle me désanctifie. Mais ça, ce n'est rien encore. Là où j'en ai vu trente-six chandelles, où j'ai été incendié, c'est le jour OÙ. Pour moi, un jour comme les autres, un geste comme les autres. Rien d'inhabituel. Eh bien, les yeux d'Ilse jettent des éclairs, cette fois, la guerre au lance-flammes. *Jamais, tu m'entends, jamais !* Je m'étonne, *mais pourquoi, qu'est-ce qu'il y a de mal ? Je l'ai toujours fait*. Ilse tempête, *Cathy est assez grande pour prendre deux cachets d'aspirine ! Avec ses rhumes éternels, parce qu'elle est trop paresseuse pour mettre son écharpe et son chapeau... Non, je ne le permettrai pas*. Tout ce chahut, parce que ma fille, comme tous les handicapés, a ses phobies. Les cachets, les comprimés, elle ne peut pas les avaler, *I can't*, elle agite les doigts, elle s'excite, elle panique. Depuis sa plus

lointaine enfance, lorsqu'elle a de la fièvre, on lui met un suppositoire. D'aspirine Saint-Joseph, pour enfants. Sa mère, son père, sa sœur. Selon. Qui est de service. Un peu de vaseline, on pousse, et hop. Simple, le tour est joué, puisqu'elle ne peut pas avaler, pourquoi compliquer les choses. Ilse crie, *à treize ans, tu ne mettras jamais un suppositoire à ta fille sous mon toit !* Je dis, *mais on ne va pas la laisser crever !* Ilse dit, *non, mais il est temps qu'elle apprenne à mettre ses suppositoires elle-même. Et ce n'est pas moi qui vais m'en charger, c'est le rôle de sa mère.* Je dis, *mais tu sais bien, si je lui téléphone chez elle, avec son mari, ça va encore faire des histoires...* Histoires ou pas, il a fallu que j'appelle Claudia.

Maîtrise

La lumière trop crue de la lampe de dessinateur, vissée au coin de ma table, me brûle les paupières. Comme un projecteur sur son montant de métal rouge, replié, braqué, qui découpe sur chaque page un spot aveuglant. Je relève les yeux, pour les rafraîchir quelques instants, à regarder les ténèbres, maintenant épaisses, de la cour. J'aperçois à peine le vague squelette du marronnier en face. Les fusains sont tout à fait invisibles. La vitre de ma fenêtre luit doucement. Je quête une illumination. Je pose les coudes sur les accotoirs de mon fauteuil chromé, je me repose. Le texte de Sartre continue à me cheminer dans la tête. Je cesse d'y faire attention, de vouloir en trouver le sens : il me trotte dans l'esprit, tout seul, il suit sa propre direction. *Qu'est-ce qui m'empêchait de crever les yeux de Daisy ? Mort de peur, je me répondais : rien.* Je ne réponds rien. Sartre, une fois de plus, me revient, en ce total silence nocturne. Un auteur qu'on aime fait autant partie d'une vie qu'un ami, qu'une femme aimés. Les rapports qu'on tisse avec lui, au fil des ans, font partie du tissu intime. Tendres, passionnés, orageux, ils varient. Invariablement, un texte de Sartre me fascine. Souvent m'irrite. Toujours m'irrigue. J'ai besoin, de temps à autre, de m'y retremper. Dans son flux intarissable de mots, dans sa jaillissante coulée. J'y puise des forces, une vertu baptismale, il me ranime. Si je reste trop longtemps loin de lui, je suis en manque d'ablutions sartriennes. A sec. Je n'ai cette relation d'existence avec aucun autre écrivain. Justement, parce qu'il a sans cesse tenté de penser, dans la totalité de ses dimensions, rien que ça, qu'une chose : l'existence. On dira, n'importe quel écrivain digne de ce nom fait de même. Sans doute. Certes. La madeleine de Proust a été un des grands chocs de ma vie. La gouaille cynique, la verve faussement populaire, la faconde soigneusement travaillée de Céline m'ont libéré la plume. Les romans de Malraux m'ont crispé d'admiration. J'ai des dettes infinies envers bien d'autres. Je ne parle pas de Corneille, Racine ou Molière : paix à leurs cendres lointaines. Non, parmi les contemporains, ceux d'aujourd'hui. J'ai eu d'autres amours violentes. Des passions. Mais précisément, les passions passent. Avec Sartre, c'est un rapport différent, parfois proche, parfois distant, toujours dans les fibres : de filiation. Ma mère disait, avec le sourire, *tiens, on annonce un nouveau livre de ton père spirituel.* Un père, c'est quoi. Quelqu'un qui guide, qui éduque, s'il le faut, vous force. Vous forme, par la valeur de l'exemple, par l'exemple de sa valeur. Mon père de chair et d'os était un homme de fer, avait un courage et une

volonté d'acier, avec, pour ma sœur et moi, un amour absolu, exigeant, inflexible. Petit, mais une stature de colosse : une statue. Pour s'imposer, il faut que le père en impose. Une mère, c'est soi en plus grand, un cocon de chair qui vous enrobe, une complicité interne, de la gélatine intime, d'où on ne peut jamais sortir, jamais naître. Ma mère a accouché aux forceps. Mon père a pris la suite, *je ferai de toi un homme*. Quand j'avais vingt ans, mon père est mort. Sartre a pris sa suite. De loin, à travers ses livres. Le type qui a écrit *la Nausée*, voilà qui j'aurais voulu être. Ce que j'aurais aimé pouvoir écrire. Un jour. Sous une autre forme. Sartre m'a formé. A la fin des années quarante, j'ai dévoré *l'Etre et le Néant* dans une édition d'époque. Mon époque. Un père, c'est quelqu'un qui fait comprendre. Le mien, son système était communiste, sa grille Staline : je me suis vite senti derrière des barreaux. *Attention, mon petit, ne dérange pas ton père, il lit*. Chaque matin, trois journaux, les sourcils froncés, le corps en arrêt penché : au centre, l'éditorial d'Emile Buré dans *l'Ordre*, à droite, une droite intelligente, donc encore plus dangereuse, l'éditorial d'Henri de Kérillis dans *l'Echo de Paris*, enfin, pour avoir, savoir la vérité, *l'Huma*. Les canards collaboches jubilent, les amis autour de nous sont atterrés, mon père, d'une voix assurée, affirme, *Moscou ne tombera pas*. Pourquoi. Parce que Staline ne pourrait pas laisser faire. Tout simplement impossible. Ce n'est pas pensable. Pour Stalingrad, pareil. *Ils ne passeront pas*. Tout le monde est sur des charbons ardents, désespéré, mon père affirme. *Ça va être le tournant de la guerre*. Comment il sait. Comment ils savaient, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila ou de Lisieux : la foi. L'instinct. Ça n'exclut pas la réflexion. Le pour, le contre, il l'a posé des heures, des jours, mon père. Toute la France qui fuit sur les routes, Paris qui se débîne, qui se dégonfle à vue d'œil, dans le quartier, on est presque seuls. Partir, ne pas partir. Par la fenêtre grande ouverte de l'atelier, le soleil éclatant de juin nous suffoque. Des heures, des jours, mon père ne parle pas, soudain, il dit, *on reste*. Dû être la décision la plus difficile de sa vie. Ici, il a son gagne-pain. Tailleur, on aura toujours besoin de ses services. On a une chance de surnager. Ailleurs, on va sombrer, avec la tourbe, dans le borbier immense de la défaite. Ça nous a sauvés. Il n'y a que la foi qui sauve. Seulement, moi, la foi, je ne l'ai pas. Sans feu ni lieu, sans foi ni loi. Une âme errante. Arraché aux habitudes du lycée, terré dans un trou des mois : ça m'a retranché d'un seul coup de l'espèce humaine. Je me suis reconnu fébrilement dans l'Oreste des *Mouches*. Je me suis retrouvé totalement dans *l'Etre et le Néant*. Le type qui se promène en montagne et qui rencontre un rocher sur son chemin, c'est son projet à lui, selon qu'il décide de continuer ou non sa promenade,

qui fait du rocher un obstacle ou non. Ce qui décide du sens du monde, c'est la conscience, et la conscience, c'est *ma* conscience. La pensée n'est pas le moi, mais elle s'appréhende toujours dans la structure du moi. Libre de part en part, même en prison, selon la façon dont j'accepte ou refuse ma condition. Sous la torture. Une philosophie qui fait époque est une philosophie d'époque. Mon époque. La philo de Sartre, elle sort tout droit d'un réseau de Résistance. Celle que je n'ai pas faite. Il peut y avoir des groupes, mais chaque conscience décide du sort de tout et de tous dans une libre et irrémédiable solitude. Bien sûr qu'il y a les autres, et comment. On en est la proie. Par le pour-autrui, le pour-soi s'échappe. Une indépassable dimension, une aliénation fondamentale. Dans le regard de l'autre, une partie intégrante de moi m'est dérobée. Le regard d'autrui me fige en objet. Tout ce que je peux faire, le fixer, le figer, à mon tour. L'un qui est sujet, ou l'autre. Pas les deux ensemble. Pour vérifier la théorie de Sartre, se promener, l'étoile jaune au poitrail, interdiction absolue de la cacher avec le bras, un cartable ou un sac, le long d'une rue. Un matin de juin 42, cœur battant, pour la première fois, ouvrir la porte de la grille, sortir de l'enclos du jardin qui protège la maison délabrée du Vésinet, guetter le long de la rue Cloppet, en route vers la gare, la première personne qu'on rencontre. Essayez, vous m'en direz des nouvelles. La philo est une forme d'autobiographie, plus subtile, épurée. Qui passe par l'enchaînement des concepts, au lieu d'enfiler les anecdotes. Mais ça raconte quand même une vie. La vie. Voir Descartes, *Discours de la méthode*, il savait, lui. Ma vie. La réelle, l'imaginaire, je l'ai retrouvée, transsubstantiée mais quintessentielle, à chaque étape, en lisant Sartre. Pas forcément reflétée : contredite, moquée, bafouée. Certains bouquins me traînent dans ma boue intime. Ils me font honte. La solitude originelle du pour-soi, pour lui, ce n'a été qu'un départ, un stade initial. Il l'a dépassée. Dans son existence, dans ses écrits. Moi pas. C'est une de nos différences. On a aussi nos différends. Sous la conscience, j'ai été amené, lorsque je me suis effondré dans le fauteuil jaune d'Akeret, à mettre, à admettre de l'inconscient. Beaucoup, des tonnes. Longtemps, Sartre et moi, on a eu la même devise, sa devise : *exister, pour une conscience, c'est avoir conscience qu'elle existe*. Et puis, constater qu'on existe autrement qu'on en a conscience. D'une autre façon, qui vous échappe. Totale. Le sens, l'essence de ma vie, Akeret m'en a restitué une partie. Qu'une partie. Le reste se dérobe. La moitié de mon existence s'est évanouie. Je suis plus qu'à moitié mort de mon vivant.

Dans mon équation, il demeure tellement d'inconnues. Un type qui ne peut pas même se rappeler la première femme qu'il a baisée. Un scandale. Incapable de se rémemorer ce qu'il faisait le jour de la Victoire. Une ignominie. Assis à ma table, là, je suis aux trois quarts absent. Evidé, comme un crustacé sorti de sa carapace : rien que de la chair, rosâtre, qui attend d'être mangée. Engloutie dans le néant. Des fibres flageolantes, à présent un peu somnolentes. Je m'abrutis à regarder le jeu d'ombres par la fenêtre. A force de fixer les ténèbres, je broie du noir. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé. Je jette un coup d'œil à ma montre. NEUF HEURES ET DEMIE. Ma femme, malgré tout, j'y tiens. Terriblement. On a beau avoir nos différends, nos différences. Féroces. J'y suis attaché. Pour toutes sortes de raisons, de bonnes, de mauvaises. Comme toujours. D'abord, je m'aime. J'ai besoin d'elle. L'appartement, ici, soudain, sans elle. Je ne peux pas l'imaginer. Elle me meuble. De la cave au grenier, de fond en comble. Une sacrée présence. Ma vie, sans elle, si elle venait à disparaître, il y aurait un tel abîme, un tel trou. LE TROU DES TROUS. Je tomberais tout entier dedans, tête la première. Une chute mortelle. Alors voilà. Pourquoi n'a-t-elle pas encore appelé de Londres. Je me demande. Je ne demande pas : j'exige. ELLE DOIT. ELLE AURAIT DÛ. SI MOI, j'étais parti. Si MOI, je n'avais pas téléphoné. Ah, ah ! on entendrait quelque chose. De gratiné. Des vertes et des pas mûres. J'en prendrais pour mon grade. J'aurais droit à une engueulade maison. Spécialité de notre home. On a un foyer de discorde. Ensemble, au lit, nous sommes très unis. Quand on s'emmanche, le dimanche, nos visions du monde s'emboîtent. Après, souvent, pendant la semaine, ça boite. Lorsque nos membres se désemmêlent, on a des vues séparées. On ne voit pas toujours tout du même œil. Tout le temps l'un contre l'autre, il y a friction. Mais, si on s'éloigne, ça nous rapproche. Maintenant qu'elle est à cent lieues, je me sens compénétré d'elle. Je me détourne vers ma table, face à Sartre. Je devrais saisir de nouveau *les Mots* à bras-le-corps, me ressaisir. Je reste inerte dans mon fauteuil. Je reconnais les symptômes : c'est grave. Impossible d'être impassible : comme un drogué, je suis en manque d'épouse. Sa voix tendre, modulée, qui me susurre, *chéri, comment vas-tu ?*, qui me rassure, *je pense tellement à toi*. Pas pour vivre que j'ai besoin d'elle. Pour autre chose : pour exister. J'ai le Cogito tordu, empêtré dans le pour-autrui : *elle pense à moi, donc je suis*, voilà ma formule. Sinon, je ne suis pas certain d'être. Il me faut des certitudes. Je veux en avoir le cœur net. J'EXISTE OU JE N'EXISTE PAS. Pour elle, par elle. Je l'aurais déjà moi-même appelée depuis belle lurette. Mais elle est partie sans laisser d'adresse. Je n'ai pas son numéro. Je ne sais pas si elle est hébergée par ses patrons, si elle est descendue à l'hôtel. Je n'ai

aucun moyen de la joindre. Je suis atteint. Au défaut même de ma cuirasse. On me dit souvent que j'ai le port hautain, l'air distant, un maintien froid. Un bloc de glace. C'est ma façade. L'absence nouvelle de mon épouse, la première fois en sept ans qu'elle me quitte, rouvre mes lacunes. Son voyage inopiné à Londres me lézarde. Pourtant, elle sait qu'après neuf heures du soir, je me fissure. Elle me connaît. Tout mon bel édifice craque. Mon moi, au bout des années d'analyse en Amérique, il est très fort. Le soir, il a des accès de faiblesse.

Le jour, ça va. J'ai fini par m'arranger avec moi-même. Autrefois, j'étais fendu en deux. Divisé par le milieu en deux prénoms. Julien-Serge, Janus Bifrons. Akeret nous a raccommodés. Avant, chien et chat, cousus dans la même peau : un drôle d'animal. J'aboyais et je miaulais en même temps, à qui mieux mieux. Un vrai cirque. Une étrange ménagerie. Maintenant, avec moi, je fais plutôt bon ménage. On se ménage. A midi, je le nourris. Après déjeuner, il me promène. Ensemble, on digère. Depuis plus d'un demi-siècle qu'on voisine, on s'est enfin assimilés. Il coule dans mon sang, nous partageons la même lymphe, *mon coco, tu es lymphatique*. On a eu la même enfance. Ça vous marque pour la vie. Ça vous lie. Dans la journée, moi et moi, on a partie liée. Le soir, on a maille à partir. Lorsque la nuit tombe. Dans la pénombre de mon crâne. Tout se délie, se délivre, ça tourne au délire, désirs contraires, regrets superflus, mes rengaines reviennent. J'ai la tête qui valse. Elle se fêle, je me défais. Plus que des bribes, des débris d'existence, fragments disjoints, je me disloque. Finie, ma belle unité diurne. Tout à refaire, je suis refait. Au moment du dîner, cela empire. Quand je reste en tête à tête avec moi, une fois d'alcool imbibé, entre mézigue et bibi : fini. Ça ne colle plus. Je me décolle. Tous mes fragments caracolent. Les morceaux de mon puzzle gambadent. Ça gamberge toutes directions. D'un seul coup, ma vie n'a plus de sens. Tous mes moi, tous mes émois foutent le camp, une sarabande, je me débande. Je m'exile de moi-même en permanence, je suis en perpétuel exode. Panzers aux trousses, je cours par tous les chemins, comme la France, en juin 40, sur ses routes. Le soir, j'ai toujours ma déroute. Ma femme aurait pu se débrouiller pour me faire signe. Elle a choisi le bon moment pour disparaître. Pour me laisser dans le vague. Dans le creux de la vague. Dans le vague à l'âme. Un 8 mai, tout à mes divagations guerrières. Elle me connaît, commémorations historiques, Anne Frank, la Victoire, c'est ma débâcle. Ça me chavire. Au fil des jours, je mène assez fermement ma barque, mais, si je replonge à l'An Quarante, je capote. Naufrage intérieur. Ma femme le sait, elle aurait pu me tendre cinq minutes, rien que cinq minutes, une bouée de sauvetage. A l'école, elle a eu

des leçons de secourisme. Quand on se noie, elle a appris ce qu'il faut faire pour ranimer : pression rythmique sur la poitrine, du bouche-à-bouche. Moi, j'ai besoin de bouche-à-oreille. Pas grand-chose, un flottant murmure, un souffle vivifiant. *Toi, mon petit, je te connais, sous tes grands airs, tu es un tendre.* Besoin d'entendre. Voilà. Presque vingt ans qu'elle est morte. Des années et des années d'analyse. Je ne peux toujours pas vivre sans mère. Comme ça que je suis fait. A défaut de la mienne, j'essaie de m'en refabriquer une autre. Des fois, ça marche, d'autres, ça boite. Avec ma femme. Au lieu d'une qui a trente ans de plus, une qui a vingt-trois ans de moins : elle fera un plus long usage. Elle qui m'enterrera, pas l'inverse. Elle m'épargnera ses funérailles. Justement, ma femme, depuis qu'on est mariés, elle a changé d'avis. Maintenant, elle me bassine, elle veut un enfant : je m'offre. Parfois, elle m'accepte. Des fois, pas : elle veut un enfant, un vrai, à elle, dépend. Des jours, des humeurs. La dépendance, toujours compliqué. Un jour, elle s'est énervée, elle a crié dans son idiome, *Du bist zu hörig*, connais pas le mot, *regarde dans ton dictionnaire*. Je regarde : *hörig, serf ; (fig.) asservi, domestiqué*. Avant, dans ses passions primitives, ses élans antithétiques, Julien-Serge était un animal sauvage. A présent, je suis un animal domestique. Normal, l'évolution, comme ça que l'on se transforme : ça vient avec l'âge. Peut-être que de vivre en Amérique, à la longue, m'a anglaïisé. De prendre ensuite épouse en Autriche, m'a hongré. Sais pas. Dans ma vie, j'ai eu tellement de phases. Sans lien, sans rapport entre elles. Ce soir, je suis totalement déphasé. Encore plus qu'à l'ordinaire : soir de Victoire, j'ai trop de failles, de faillites. Dans ma mémoire, trop de trous. Dans mon être, trop de fissures. *Sésame-ferme-toi* : j'ai besoin du mot magique de sa bouche, pour me reboucher. En s'aimant, ciment. Je serai de nouveau solide. Ma femme sait que n'avoir pas fait la guerre m'a laissé criblé de blessures. Je ne peux pas penser mes plaies tout seul. Par les entailles du souvenir jaillit toujours un mauvais sang noir. Sur les lèvres entrouvertes de mes balafres, qu'elle mette ses lèvres. Qu'elle applique tendrement du sparadrap sur mes lésions d'âme. Pour les cicatriser, ma femme est mon adhésif. Seulement, après, je n'ai pas le droit de me plaindre, si, parfois, elle est collante.

L'oreille collée au silence, un fait : neuf heures trente passées, elle ne m'a pas encore appelé. Rien. Pas la moindre vibration téléphonique dans l'appartement enténébré. Silence de mort. Ma vie est suspendue à un fil, à un coup de fil. Je reprends le fil. Je dois.

De ma lecture. Peux pas rester aux aguets. A défaut de mon épouse, le travail, le devoir m'appellent. Je suis toujours fidèle au poste. A mon poste. Un prof est un éternel étudiant : je me tourne de nouveau vers mon Maître. Il est précisément question de maîtrise. Je le retrouve là où je l'avais délaissé. Pour me délasser. Je m'enlace de nouveau au texte. Corps à corps d'imprimerie. *Héros, je luttai contre les tyrannies ; démiurge, je me fis tyran de moi-même, je connus toutes les tentations du pouvoir. J'étais inoffensif, je devins méchant. Qu'est-ce qui m'empêchait de crever les yeux de Daisy ? Mort de peur, je me répondais : rien.* Je ne lis plus tout à fait ce passage comme tout à l'heure. Ambivalence fondamentale envers le féminin, sadique-analyse. Oui, bien sûr. *Crever les yeux de Daisy*, crève les yeux. Désir de maîtrise : *je connus toutes les tentations du pouvoir*. Mais le pouvoir, ici, revêt une forme particulière : celui d'écrire. La toute-puissance est le vertige du romancier : il a tout pouvoir, comme Dieu, sur ses créatures. Stendhal décide d'envoyer Julien Sorel à l'échafaud. Qui le retient de le sauver ? Lui-même. Qui fait grâce à Jean Valjean ? Hugo. Romancier est maître chez soi, maître de la vie et de la mort. Absolutisme enivrant : dès qu'il a la plume en main, il est tenté d'être méchant. Le romancier en herbe prend simplement conscience de ses privilèges. Il en profite pour régler ses comptes personnels. Avec Daisy. Avec lui-même. Portrait de l'artiste en fillette, de Poulou en poule mouillée, du garçonnet qui a le *sexe des anges, indéterminé mais féminin sur les bords*. Avant que le grand-père ne lui fasse, chez le coiffeur, couper ses boucles. En devenant écrivain, *j'ai pris ma plume pour une épée*, on devient mâle : logique, pour commencer sa carrière, on crève les yeux de Daisy. Plus radical encore que de lui enfoncer une canule dans le derrière. « *Daisy passa la main sur ses yeux : elle était devenue aveugle.* » Seulement, si, en un sens, Poulou est Daisy, lorsqu'il l'aveugle, en un sens, Poulou s'aveugle. Plus exactement, c'est Sartre qui aveugle Poulou : la phrase citée est une phrase fictive de Poulou, réellement écrite, inventée par Sartre. Pourquoi faut-il que Sartre aveugle Poulou ?

Retour à la case de départ. Absolutisme de l'écrivain : dès qu'il a la plume en main, il est tenté d'être méchant. Pourquoi Sartre est-il méchant avec Poulou ? Pourquoi sa méchanceté se donne à lire dans ce fantasme de cécité ? Première raison : générale. La loi du genre. Romancier est maître chez soi, il est maître de la vie et de la mort. Mais, s'il raconte sa vie, l'écrivain n'est plus maître. Il ne peut se mettre au jour où il veut, quand il veut. Il ne peut pas se faire mourir. Ses faits et gestes sont consignés d'avance, son histoire s'est déjà produite. La succession des événements, l'enchaînement des épisodes s'imposent à lui. Il est ligoté par son propre préalable. Seulement, sur le personnage qu'il fut, l'écrivain a un unique,

immense avantage : il voit ce que l'autre ne *pouvait voir*. Proust avait depuis longtemps compris la division du travail : au « héros » les hésitations obscures, les incertitudes de l'existence, au « narrateur » la sagesse des maximes durement acquises, l'amère vérité des grandes lois psychologiques. Sartre reprend le truc, il l'exploite à fond : il le prend au pied de la lettre. Le quotidien chemine à la va-comme-je-te-pousse des passions, des pulsions. Au gré des cahots de l'accidentel. Une vie avance à tâtons, à l'aveuglette : *sans connaissance, sans mots, en aveugle je réalisai tout*, p. 191. A présent, il possède la connaissance, il a droit aux *Mots* : *je vois clair, je suis désabusé, je connais mes vraies tâches*, p. 211, vers la fin. Le fin du fin. L'écrivain écrit à partir de sa propre tache aveugle, qu'il éclaire : *la longue, amère et douce folie*, dont il est maintenant guéri, n'est rien d'autre que son aveuglement : *de là vint cet aveuglement lucide dont j'ai souffert trente années*, p. 209. Mais d'où vient cet aveuglement ? Et qu'est-ce que cette étrange anomalie : un aveuglement lucide ?

Retour à la case départ. Absolutisme enivrant de l'écrivain : dès qu'il a la plume en main, il est tenté d'être méchant. Pourquoi Sartre est-il méchant avec Poulou ? Il a des raisons particulières. *Et puis le lecteur a compris que je déteste mon enfance et tout ce qui en survit*, p. 137. *Mes livres... je les ai souvent faits contre moi*, p. 136. Les *Mots* sont faits contre Poulou, cet enfant qui singe, boude, rêve, lit, écrit et qui, trente ans, laissera Sartre *truqué jusqu'à l'os et mystifié*. Mais pourquoi est-il truqué, mystifié, Sartre ? Les *Mots* sont une autre *Histoire de l'œil*, version différente de celle de Bataille. Aussi insistante. *Au début, j'étais sain comme l'œil : un petit truqueur qui savait s'arrêter à temps*, p. 172. Le petit truqueur écrit l'histoire de Daisy : *qu'est-ce qui m'empêchait de crever les yeux de Daisy ?* A peine les lui crève-t-il, il les lui rend, pas folle la guêpe, mort de peur, devant ses pouvoirs : *la jeune fille recouvrait la vue ou plutôt elle ne l'avait jamais perdue*, p. 123. Le malheur, à peine les lui rend-il, ses yeux, quelques pages plus loin, le diabolique grand-père s'en empare : « Ah ! disait mon grand-père, ce n'est pas tout que d'avoir des yeux, il faut apprendre à s'en servir. Sais-tu ce que faisait Flaubert quand Maupassant était petit ? Il l'installait devant un arbre et lui donnait deux heures pour le décrire. » *J'appris donc à voir*, p. 132. L'arbre, il l'a tellement regardé, Poulou, qu'il en a fait le marronnier de la *Nausée*. Seulement, en voyant, il y a une chose essentielle qu'il n'a pas vue : avec Flaubert et Maupassant, on lui refilait une fausse vue. De la littérature. Sacralisante. Alors qu'il faut qu'on la massacre. *De là vint cet aveuglement lucide dont j'ai souffert trente années* : nous y voici. Pour qu'un aveuglement soit lucide, il faut et il suffit, comme Daisy, de ne pas voir tout en ayant des yeux, d'avoir

des yeux pour ne pas voir. De voir, sans se regarder voir. Car le seul qui voie, en cette affaire, c'est à présent l'auteur des *Mots*, c'est Sartre : *je vois clair, je suis désabusé*, C.Q.F.D. Sur la fin de ses jours, de nouveau, *sain comme l'œil*.

Un œil sain est donc un œil qui voit clair, plus précisément, qui est désabusé. Pas simple question de philosophie, d'idéologie, de politique, non : une question d'optique. *L'illusion rétrospective est en miettes*, p. 210. Si l'on essaie de ressaisir la vie d'un autre ou la sienne, voilà le mirage : *l'avenir plus réel que le présent. Cela n'étonnera pas : dans une vie terminée, c'est la fin qu'on tient pour la vérité du commencement... son histoire devient une manière d'essence circulaire qui se résume en chacun de ses moments*, p. 166. Pourtant, *reconnue, cette erreur d'optique ne gêne pas : on a les moyens de la corriger*, p. 167. La bonne optique généralisée corrigera donc l'illusion non seulement rétrospective, mais introspective : *photomicroscope penché sur mes propres sirops protoplasmiques... je raconterai plus tard quels acides ont rongé les transparences déformantes qui m'enveloppaient*, p. 210. La vérité au bout de la lunette optique : Sartre, là encore, reste dans la tradition de Proust, du *Temps retrouvé* : *mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray : mon livre, grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes*. Proust ouvre le cycle. Le bon instrument qui permet aux lecteurs de lire en eux-mêmes, c'est la littérature : *la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature*. Sartre enterre la littérature : ce qui fait la lumière sur la vie, c'est la *theoria*, vision, la bonne vision, celle qui délivre des illusions de l'œil, du dilemme optique : *j'étais toujours avant ou après l'impossible vision qui m'aurait découvert à moi-même*, p. 172. On ne peut coïncider avec soi qu'en sortant radicalement hors de soi. On ne se voit voir que du haut d'un surplomb philosophique. Installé à son dixième étage, l'écrivain contemple sa vraie vie, sa vie enfin découverte et éclaircie. Sa seule vie par conséquent réellement vécue. L'œil d'aigle est enfin débarrassé de la membrane invisible qui gâtait la vue de Daisy-Poulou comme de Roquentin-Sartre.

Et voilà, le tour, le retour sur soi est joué. *J'ai changé*, p. 210. Mais à peine Sartre a-t-il changé, à la page d'après, il est resté le même : *Usés, effacés, humiliés, rencognés, passés sous silence, tous les traits de l'enfant sont restés chez le quinquagénaire*. Poulou Daisy pas mort, l'*Histoire de l'œil* continue. Malgré la vision, la théorie. Comment est-il possible de rester dans un aveuglement lucide, une fois qu'on voit clair. *J'ai désinvesti mais je n'ai pas défroqué : j'écris toujours. Que faire d'autre ?* Voilà. Si l'*Histoire de l'œil* continue, c'est

que Sartre continue à écrire. Poulou savait ce que Sartre n'a jamais tout à fait su : on n'écrit pas avec de la lumière, mais avec de l'ombre, des ombres. L'écriture n'éclaire pas la tache aveugle, elle se produit à partir d'elle. La pure vision qui découvre à soi-même n'existe pas. Par un geste d'une prodigieuse prescience, Poulou commence sa carrière en crevant les yeux de Daisy, tout en lui conservant la vue. Il la termine, avec une suprême intelligence, en se passant de Daisy, en se crevant les yeux tout seul. Admirable passage de la fin, le mot de la fin. *Anne-Marie me trouvait à mon pupitre, gribouillant, elle disait : « Comme il fait sombre ! Mon petit chéri se crève les yeux. » C'était l'occasion de répondre en toute innocence : « Même dans le noir je pourrais écrire. »* Pas si innocent, Poulou, au bas de la page 171, il récidive : *ma mère avait quitté la pièce, j'étais seul, je répétais pour moi-même, lentement, sans y penser, surtout : « Dans le noir ! »* En effet, il ne faut surtout pas y penser : quel scandale, pour le penseur de la clarté, le philosophe de la lumière ! Ce simple fait : *mon arrière-petit-neveu, là-haut, fermait son livre : il rêvait à l'enfance de son arrière-grand-oncle et des larmes roulaient sur ses joues : « C'est pourtant vrai, soupirait-il, il a écrit dans les ténèbres ! »* Et qu'est-ce qu'il écrit dans le noir, dans les ténèbres, Poulou ? *Sur la fin de ma vie, plus aveugle encore que Beethoven ne fut sourd, je confectionnerais à tâtons mon dernier ouvrage... ce qui, naturellement serait mon chef-d'œuvre.* Poulou, moqué, bafoué, brimé par Sartre. C'est lui qui a écrit *les Mots*. En Sartre, malgré Sartre, contre Sartre. Sartre a beau lui voler sa parole, travestir son langage, maquiller son discours, le récupérer tout entier à son profit : qu'à cela ne tienne. A son insu, c'est Poulou qui tient la plume. *Je tiens mon passé à distance respectueuse*, p. 198. *Mes premières années surtout, je les ai biffées*, p. 199. *Mon enfance reniée, oubliée, perdue*, p. 189. En vain. Dans la trame savante, dans la fable théorique des *Mots*, Poulou tisse sa vérité à contre-fil. Au cœur du texte éblouissant, il loge le nécessaire contre-jour. Pas d'autre posture possible pour écrire sa vie : un aveuglement lucide. Mixte contradictoire, indépassable. C'est ainsi. Sartre apporte la lucidité. Poulou fournit l'aveuglement. La lucidité ne dissipe pas l'aveuglement : ils s'interpénètrent. *Toujours avant ou après l'impossible vision qui m'aurait découvert à moi-même.*

Un spasme arrête mes cogitations, mon estomac se contracte. Je regarde ma montre : DIX HEURES MOINS DIX. Je profite de l'absence de ma femme pour travailler encore plus tard que

d'habitude. Pour dîner, ce ne sont même plus des heures espagnoles, ce sont des heures impossibles. Mon corps commence à se rebeller. Il se met à crier famine. Je le ferai taire encore dix minutes, jusqu'à dix heures. J'aime les heures nettes. Pourquoi je me suis embarqué ce soir dans cette histoire d'œil. Sais pas. M'est venu comme ça. Le thème du Regard, chez Sartre, chacun connaît, sentier battu, commentaire rebattu. Dès qu'on ouvre *les Mots*, sa manière de tout voir, de tout savoir, est trop visible. En refeuilletant l'ensemble du texte, j'ai été frappé par ce détail. Le regard s'accroche à un *œil* : un des termes qui reviennent le plus souvent au cours des pages, *aveugle* ou *aveuglement*. Comment les deux termes s'accouplent. Intéressant de suivre la piste. La tache aveugle transforme l'écriture en tâche aveugle. Même chez les penseurs les plus éclairés. Pas seulement chez Sartre. Vrai de Freud aussi. J'ai jadis essayé de montrer comment ça fonctionnait chez Lacan. Je n'échappe naturellement pas à cette règle. L'aveuglement lucide des *Mots* vient tout entier de ma lucidité aveugle, sa demi-cécité est issue de mon clair-obscur. Au-delà de ma lampe braquée, tordue sur son montant de métal, tout, autour de moi, en moi, ce soir, est ténèbres. Ma femme elle-même qui ne croit point bon de me faire signe : ce qu'elle fait, ce qui lui est arrivé, comme on dit si bien en anglais, *I am in the dark*. Voilà. Ma panse gronde de plus en plus. Ma pensée persiste. J'aimerais pouvoir préciser quelle est cette *impossible vision*, par rapport à quoi on est *toujours avant ou après*. Bien sûr, si le *petit chéri*, en écrivant dans le noir, *se creve les yeux*, dès qu'il y a des yeux crevés, il y a de l'œdipe, s'il est aveugle, il ne peut pas voir sa mère. Justement, tandis qu'il rumine, elle quitte la pièce. Malgré ses dénégations, monumental, l'œdipe de Sartre, voire le pré-œdipe, délices fusionnelles avec la mère. Au point d'oblitérer la différence de leur sexe. Tout cela a déjà été bien établi, repéré. Père mort, grand-père envahissant, on a déjà pas mal mis *les Mots* sur le divan. Pas ça vraiment qui m'excite. Il faut de nouveau consulter le texte. Le seul oracle. Retour à la case départ. *J'écrivais, le cœur battant : « Daisy passa la main sur ses yeux : elle était devenue aveugle » et je restais saisi, la plume en l'air*, p. 122. Pour avoir la plume en l'air, la plume-phallus, il faut crever les yeux de Daisy. Pour qu'elle ne puisse plus se voir. Si elle se voit, qu'est-ce qu'elle voit, Daisy ? Naturellement, un visage de petite fille. Le drame central de Poulou, c'est justement quand ce visage s'efface, doit s'effacer. *Ma mère s'enferma dans sa chambre pour pleurer : on avait troqué sa fillette contre un garçonnet. Il y avait pis : tant qu'elles voltigeaient autour de mes oreilles, mes belles anglaises lui avaient permis de refuser l'évidence de ma laideur. Déjà, pourtant, mon œil droit entraînait dans le crépuscule. Il fallut qu'elle s'avouât la vérité*, p. 85. Et Poulou avec. La triple

vérité : derrière la jolie façade femelle, la face mâle. Un mâle laid. Laid à cause de l'œil. Dès le début, il était déjà là, l'œil, mais on ne voulait pas le voir : *on me dit que je suis beau et je le crois. Depuis quelque temps, je porte sur l'œil droit la taie qui me rendra borgne et louche*, p. 19. Adieu, *mes boucles blondes et ma jeune féminité*, p. 46. Reste un mâle, confronté, affronté à lui-même. Un œil qui dit zut à l'autre, un œil aveugle, l'autre qui voit. Un œil qui voit le sort de Mlle Marie-Louise, du cours Poupon : *elle était bien trop laide pour qu'un homme voulût d'elle. Je ne riais pas : on pouvait naître condamné ?*, p. 66. L'autre œil, aveugle à sa propre laideur, qui en remet la découverte à plus tard : *je raconterai plus tard... quand et comment j'ai fait l'apprentissage de la violence, découvert ma laideur – qui fut pendant longtemps mon principe négatif, la chaux vive où l'enfant merveilleux s'est dissous*, p. 210. Pas totalement dissous, puisque *tous les traits de l'enfant sont restés chez le quinquagénaire*, p. 211. Honnêteté suprême de Sartre : *allez vous y reconnaître*. On ne peut pas. Narcisse borgne au miroir : faire la lumière devient une tâche cyclopéenne.

La sonnerie du téléphone retentit dans le salon. J'ai beau être sourd, elle me fracasse le tympan comme une grenaille. Sans même éteindre ma lampe, je bondis sur mes pieds, me précipite. Pas le temps d'allumer dans le salon, je me cogne contre le fauteuil de cuir, je trébuche sur le tapis, je tombe presque. Je décroche.

— Chéri...

— Tiens, tu te décides à m'appeler ? Tu existes ?

— Ne parle pas ainsi, tu sais bien que je t'aurais appelé plus tôt, si j'avais pu, mais...

Ne pas perdre mon ton neutre. Ne pas trahir d'inquiétude, ne pas me trahir. J'affiche une indifférence marquée, ma voix se décrispe.

— Tu sais quelle heure il est ?

— Naturellement, tu es en train de travailler dans ton bureau, tu n'as pas encore dîné, je te vois comme si j'y étais !

— Et toi, où étais-tu exactement ?

Sa voix grésille dans le récepteur, à mesure s'amplifie, en tête, j'ai un carillon de fête.

— Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ce matin ?

— Impossible, au bureau, je n'ai pas eu une minute à moi, j'ai été présentée à tout le monde, les Stalker tenaient à ce que je rencontre le personnel londonien, et puis j'ai dû être mise au courant de toutes les activités de l'entreprise, ensuite on m'a emmenée déjeuner, après...

— C'est quand même extraordinaire ! On vous fait bosser comme ça le jour de la Victoire ?

— Ce n'est pas un jour férié ici.

Le monde à l'envers. Les Anglais gagnent la guerre, ils ne célèbrent pas la victoire. Les Français la perdent, ils célèbrent. Voilà la logique de l'Histoire.

— Et en rentrant au bureau, au début de l'après-midi, pourquoi ?

— Mais voyons, c'est l'heure de ta promenade !

Réponse à tout. Et ensuite. Et ainsi de suite. Du boulot-boulot dans les moindres interstices, pas une seconde à elle. A moi.

— Mais tu ne vas pas me raconter qu'on t'a fait travailler jusqu'à maintenant, je connais l'Angleterre, les bureaux ferment de bonne heure.

— Oui, mais comme ma présence est exceptionnelle, nous sommes restés beaucoup plus tard, et après, comme c'est justement l'Angleterre, j'ai eu peur que les restaurants ne ferment tôt et je me suis mise en quête d'un endroit où...

Avec ma femme, que ce soit elle ou moi qui questionne, il faut répliquer du tac au tac. Connais la tactique. S'il y a le moindre temps mort, aussitôt morsure du doute. Et le doute est redoutable. L'interrogation redouble. Devient un interrogatoire. S'il reste entre nous la plus petite question, on se met à la question. On se tourmente. Ça nous torture. Pour un détail, ma femme m'installe sur un impitoyable chevalet. A mon tour, je suis à cheval.

— Bon, il est maintenant dix heures à Paris, donc neuf heures à Londres. Bien tardif, pour un dîner solitaire...

— Mais il n'était pas solitaire !

— Tiens, comment cela ? Les Stalker t'ont invitée ?

— Mais non, ils m'avaient déjà sortie à midi. J'ai eu une longue conversation avec un monsieur très bien.

— Un monsieur très bien ?

— A la table d'à côté. Il faut que je te raconte, c'est toute une

histoire...

— En effet.

Ma voix se fait plus neutre, mon détachement plus appuyé. Un type. A la table voisine. Avec ma femme. Bizarre. Elle n'est pas liante. Dans ces cas-là, plutôt distante. Une forteresse inapprochable.

— Figure-toi, je l'avais déjà rencontré la veille au soir...

— Ah bon ?

— Au théâtre, où j'étais allée voir la pièce de Pinter, *The Homecoming*, d'ailleurs merveilleusement jouée, comme tout ce qui se fait à Londres, on voit que c'est le pays des Gielgud et des Olivier...

— Certes. Et le type ?

— Assis à côté de moi toute la soirée. Oh ! rassure-toi, il ne m'a rien dit.

— Je suis tout à fait rassuré.

Avec ma femme, je n'ai aucune bile à me faire. Elle est le genre dragon de vertu. Elle sort tout droit d'un roman de Jane Austen. D'un conte du Moyen Age. Quand son mari est absent, elle porte une ceinture de chasteté. Que l'époux légitime qui ait la clé. Un peu une énigme. A notre époque, un oiseau rare. Le soir, au salon, moi dans mon fauteuil sirotant un dernier verre, elle assise sur le divan en face, installée dans ses souvenirs, l'ultime verre depuis longtemps vidé, la coupe de la mémoire déborde.

— Tu vois, Paul, cela faisait déjà quatre ans qu'il n'avait plus eu de relations avec moi, et quatre ans, à vingt-trois ans, c'est long...

— Je sais, tu me l'as déjà dit. C'est même à cause de ce petit détail que tu as quitté ton premier mari en ma faveur. Car, à part cela, c'était l'homme idéal, je sais. Le mari modèle.

— Eh bien, je ne l'ai pas trompé une seule fois, jamais.

— Et pourquoi pas, s'il ne te baisait pas ?

— J'étais sa femme.

Voilà. Pour elle, c'est une raison péremptoire, absolue. Elle ne prend pas le conjungo à la légère. J'ai une épouse kantienne : elle abonde en impératifs catégoriques. Le ciel étoilé au-dessus de sa tête et la loi morale à l'intérieur. Question mariage, elle n'admet pas la bagatelle. A ses yeux, pas de peccadilles. Un égarement passager est

un crime. Un faux pas, un cas pendable. Le nœud matrimonial, la corde au cou. Les liens, avec elle, sont des chaînes. Elle se déchaîne.

— Et alors, ce n'était pas une raison suffisante ?

— Mais si, bien sûr. D'ailleurs, Paul était un type merveilleux.

Son œil fulmine.

— Tu te moques de moi. Toi, tu passais ton temps à tromper Claudia avec tes étudiantes !

— N'exagérons pas, je ne trompais pas Claudia qu'avec des étudiantes et je ne passais pas mon temps qu'à la tromper. J'ai aussi pas mal travaillé, pas mal écrit.

— Ne fais pas le malin, je te connais. D'ailleurs, je sais ce que tu penses. Je suis peut-être vieux jeu, mais ça m'est égal. Ainsi que je suis faite.

Des comme elle, on n'en fait plus. Une brune de trente-deux ans vieux jeu jolie : marchandise introuvable. Une perle, un bijou antique. C'est pourquoi elle m'est précieuse. J'avoue, je n'aimerais pas qu'on me la vole. Heureusement, elle n'est pas volage. Quand même, je serais heureux qu'elle s'explique.

— Mais s'il ne t'a rien dit, ce type au théâtre, il n'y a pas d'histoire à raconter...

— Mais si, puisque par un hasard miraculeux, c'est lui que j'ai retrouvé dans ce restaurant pakistanais, tu sais que j'adore la cuisine indienne, comme tu ne l'aimes pas, j'en ai profité.

— Au fait, le type rencontré la veille et retrouvé par miracle...

— Du coup, nous nous sommes forcément souri, un médecin, un homme charmant, nous avons longuement bavardé, il m'a parlé de sa femme, de ses enfants, c'était très agréable, toute seule dans cette immense ville, il m'a demandé ce que je faisais.

— Il ne t'a pas demandé autre chose, des fois ?

— Voyons, qu'est-ce que tu vas imaginer !

En ce domaine, j'ai l'imagination assez vive. Pour un rien. La table d'à côté, un brin de toupet : de l'étaupe, mon imagination s'enflamme. Ce type met le feu aux poudres.

— Je n' imagine rien, bien sûr. Avec toi, je suis tranquille.

— Naturellement !

— Cela va sans dire. Seulement, cette agréable soirée avec ton

charmant médecin, tandis que moi, pauvre âme esseulée...

— Toi ? Tu es en train de travailler. Et quand tu travailles, tu ne penses certainement pas à moi !

— Oui, mais avant de travailler ?

— Avant ? Tu te promenais, probablement avenue Kléber, jusqu'à l'Etoile...

— Comment sais-tu ?

— C'est évident, le jour de la Victoire, où irais-tu ?

— J'aurais pu y aller le matin voir le défilé...

— Allons donc, toi, sortir le matin !

— Et qu'est-ce que j'ai fait d'autre ?

— Voyons. Laisse-moi réfléchir. Tu as regardé la parade militaire à la télé.

— Pourtant, tu sais bien que j'écris tous les matins, c'est sacré...

— Oui, mais la commémoration de la Victoire, pour une fois, c'est encore plus sacré.

— Et, pendant que nous y sommes, qu'est-ce que j'ai fait hier au soir ?

— Tu as regardé *les Dossiers de l'écran*, l'émission sur Anne Frank.

— Comment sais-tu ?

— Avant de partir, j'ai vu les programmes de la semaine.

Je suis programmé. Comme Freud sur son pic, Sartre à son dixième étage, ma femme aperçoit tout de loin. Je suis transparent. Elle lit mes moindres faits et gestes.

— Alors, je n'ai pas du tout pensé à toi ?

— Si, sans doute. D'abord, certainement, hier soir, en te couchant, car tu avais peur qu'un cambrioleur entre dans l'appartement sans que tu l'entendes. Et ensuite, probablement, après ta promenade, disons plus précisément, dans la soirée. Après avoir commencé à préparer ton cours sur Sartre, quand tu n'as pas eu de coup de téléphone, je dirais entre huit heures et demie et neuf heures, tu as dû te demander...

— Me demander ? Je me suis fait une bile du diable. D'habitude, tu ne me laisses pas languir, tu me talonnes plutôt ! Ce silence...

— Ne t'a pas empêché de te plonger dans tes lectures...

— Tu es fantastique. Je ne peux pas me noyer dans le vague à l'âme, il faut aussi que je gagne ma croûte. C'est toi qui n'appelles pas et pour un peu c'est à moi que tu reprocherais de ne pas penser assez à toi !

— Lorsque, moi, je n'appelle pas, tu sais que je pense sans cesse à toi.

— Même quand tu boulonnes dans ton bureau de Londres ?

— Je me débrouille. Il y a toujours des instants,

— Aux toilettes ?

— Pourquoi pas ? Et ailleurs. Tandis que toi, je te connais, tu ne penses à moi que lorsque tu as besoin de moi. Alors je te manque.

Après les grands échos d'âme, j'ai eu droit aux petits échos du jour. Quelques détails concrets sur les résultats de son voyage. Malgré tout, autant que je sache, il s'agit d'un déplacement d'affaires. Comment vont les siennes. Monsieur charmant, rencontré au théâtre, revu au restaurant. Elle n'est pas allée à Londres pour son plaisir. Ni pour le mien. Elle est allée parfaire ses connaissances techniques, prendre des contacts utiles. Professionnellement.

— Les Stalker ont été très aimables, ils m'ont expliqué tous les rouages de l'affaire, mise au courant des dernières méthodes de gestion de leur entreprise.

— Elle a l'air sérieuse, leur entreprise ?

— Ils ont une quinzaine d'employés ici et des locaux spacieux et modernes, bien situés dans le West End.

— En somme, tu es contente ?

— Mais oui, ça s'annonce plutôt bien. Au retour, j'aurai un contrat d'un an pour diriger leur bureau parisien, renouvelable. Et, après la première année, ils m'ont promis une substantielle augmentation.

— En somme, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles...

— Oh ! n'exagérons rien. D'avoir appris comment on commande deux mille chapeaux safari à garniture plissée dans une usine du sud-ouest de la France, pour les acheminer ensuite aux principales succursales des magasins Banana Republic en Californie et à New York, ne me passionne pas outre mesure... J'aurais préféré lire *Der Mann ohne Eigenschaften* de Musil, que je n'ai pas encore lu. Et enseigner l'anglais ou l'allemand, ailleurs que dans des instituts de

langues à cinquante francs l'heure. Mais, puisque tu voulais que je trouve du travail et que j'ai eu tellement de mal à en trouver pendant des mois, je ne peux pas me plaindre...

— *Je* voulais ! Tu es bonne. *Tu* voulais trouver du travail !

— C'est *toi* qui as décidé de quitter Paris VII et de retourner enseigner en Amérique !

— C'est *toi* qui as décidé de ne plus me suivre à New York !

— Tu es incroyable ! Pendant des années, tu t'es amèrement plaint d'avoir à faire sans cesse la navette entre New York et Paris. Tu t'es non moins amèrement plaint que toutes les femmes avec qui tu vivais, Claudia aussi bien que Rachel, refusaient de s'installer une fois pour toutes avec toi en France. Et alors que moi, je ne demande pas mieux que de me fixer à Paris pour le restant de mes jours, et que toi, tu as enfin obtenu un poste de titulaire dans une université française, il faut que tu demandes ton détachement et que tu repartes à New York. C'est logique ?

— Mais oui, c'est logique.

— *Ta* logique !

— Si tu veux. Mais on ne va pas revenir là-dessus à présent. Au téléphone, de Londres, comme dirait ma mère, ça fait cher du kilomètre...

Là, je reconnais. Sur ce terrain familier, familial, ma femme n'a pas tout à fait tort. Ma logique n'est pas simple. Ce n'est pas celle d'Aristote, du tiers exclu : c'est l'un *ou* c'est l'autre. On ne peut pas affirmer d'un même sujet et sous le même rapport des prédicats contradictoires. *Baralippton, Barbara, Celarent*, beaux syllogismes d'antan. *Socrate est un homme, or, tous les hommes sont mortels, donc Socrate est.* Mes syllogismes sont toujours conditionnels, hypothétiques. Je ne me laisse jamais enfermer dans un dilemme. Avec moi, c'est l'un *et* c'est l'autre. Bien sûr, je désire m'installer une fois pour toutes à Paris : l'évidence même. *Si* c'était faisable, *si* je n'avais pas mes raisons de voyager. Donc, j'ai besoin de retourner régulièrement à New York : non moins évident. Sur un même sujet, sous le même rapport, j'ai des évidences antithétiques. Et concomitantes. Ma logique se moque du tiers. Comme du quart. Une logique moderne : selon les cas, un modèle à n dimensions. Pas seulement trois dimensions, comme l'espace classique. Je suis

einsteinien, mon espace est courbe. Forcément, mes projets sont toujours retors. Du coup, la devise d'Henri IV, QUI M'AIME ME SUIVE, n'est pas d'une application aisée. Claudia, au début, m'a suivi dans mes navettes transatlantiques, et soudain, stop. Rachel a pris sa suite, elle m'a suivi : subitement, halte. Maintenant le tour d'Ilse : d'un bord de l'océan à l'autre, elle m'accompagne, des années sans rien dire. Et puis, elle dit *nein*. J'insiste, voyons, *il n'y a pas que des voyous à New York qui vous agressent, il y a des tas de choses que tu aimes, tiens, le théâtre, il est sans conteste plus formidable à Broadway qu'à Paname, tu te souviens, A Moon for the Misbegotten d'O'Neill avec Jerome Kilty, et Gospel at Colonus à la Brooklyn Academy, absolument unique, inoubliable, et puis, toi qui adores la cuisine chinoise, il n'y a rien de tel que Mandarin Inn à Chinatown, et puis*. Rien à faire, ma femme, potelée dans ses parties douces, tendres de l'âme, là-dessus est ferme comme un roc. Mes arguments viennent se briser sur un écueil. Elle rétorque : *ton mode de vie, il est taillé à ta mesure, rien que pour toi. Tu as un travail qui t'attend, à chaque fois, de chaque côté de l'Atlantique, avec un appartement à cinq cents mètres de ton lieu de travail. Moi, la dernière fois que j'étais à New York, j'ai dû, pour enseigner à Sarah Lawrence, prendre le train pendant trois quarts d'heure. Sans compter les arrêts et les pannes. Et pour quoi ? Pour enseigner deux cours de langues et être payée comme un bouche-trou, alors que j'assurais pratiquement un service normal de professeur. Je dis, mais tu aimais bien les étudiants, tu en avais de remarquables. Réplique : bien sûr que j'aimais les étudiants et qu'il y en avait de remarquables, mais ça ne suffit pas. Je ne veux plus de ce genre de vie. Je veux enfin gagner ma vie. Avoir un emploi, une existence stables. Et puis, j'aime Paris, je veux m'y établir. Voilà. Finies, les vadrouilles en Boeing. Elle ajoute, d'ailleurs, je ne rajeunis pas, il faut que je pense à l'avenir. Là, je rigole, écoute, à trente-deux ans, elle me coupe, trente-quatre, je re-rigole, trente-quatre, tu n'as pas encore à te biler pour ton âge. Réponse : il y a le tien, tu as cinquante-sept ans, un jour je serai seule. Après moi, le déluge. De larmes, d'abord. Et puis, elle envisage sa survie. Moi, j'ai fait une tête d'enterrement.*

— Ça fera encore plus cher du kilomètre, quand tu seras à New York ! Ne te plains pas. Après tout, c'est parce que dans quatre mois tu seras en Amérique, que je me trouve en ce moment en Angleterre... Et dans quatre mois, quand tu seras en Amérique, moi, je resterai toute seule à Paris ! S'il y a quelqu'un qui a le droit de se plaindre, c'est moi.

— Je t'ai offert de m'accompagner à New York. Un magnifique appartement t'y attend...

— Et je ferai quoi, dans cet appartement ? Ta cuisine et ton linge ?

— Mais non, tu peux y lire à loisir, toi qui aimes la littérature.

— Ne revenons pas là-dessus. Je veux un travail régulier, une vie stable. T'accompagner d'une rive à l'autre n'est pas une vie.

— Et ce sera drôle d'être séparés jusqu'à Noël, et même à Noël, de ne se revoir que quelques semaines, après je dois repartir jusqu'en mai...

— Non, ce n'est pas une vie.

— Alors, qu'est-ce qui est une vie ?

— Que tu t'établisses une fois pour toutes en France, que nous habitions ensemble au même endroit, comme tous les couples normaux !

— Il y a longtemps que la normalité est au-dessus de mes moyens... Ecoute, tu sais bien que je ne peux pas, du moins pas encore.

— Ne me raconte pas d'histoires ! Tu pourrais, si tu voulais. Tu es maître de ta vie.

— Maître de ma vie ? Qui est maître de sa vie ? Est-ce que je peux effacer d'un trait le passé ? J'ai des obligations familiales...

— Tu as le culot de parler de tes obligations familiales, toi qui t'es si peu occupé de tes filles, à présent qu'elles sont majeures et n'ont plus besoin de toi, tu te découvres des obligations ! Laisse-moi rire, il n'y a qu'envers moi que tu ne te sens jamais d'obligations...

— Tu es injuste. Ecoute, j'ai attendu si impatiemment ton appel toute la soirée, on ne va pas se chamailler ! Tu n'es partie que depuis peu, mais c'est la première fois depuis notre mariage, et je dois dire que tu me manques infiniment...

— Je suis heureuse de l'entendre.

— Mais naturellement tu me manques ! C'est bien normal.

— Oui, mais, avec toi, les choses normales... Enfin, je dois avouer que, de mon côté, tu m'as énormément manqué.

— Même parmi tout ton affairément ? En dépit de ton séduisant Roméo du théâtre et du restaurant ?

— Ce que tu es bête !

Elle a un petit rire de gorge, un tendre gloussement. Entre nous, ça glisse. Toujours ainsi, on ne sait jamais. Nos conversations sont savonneuses, selon quelle pente. Ma faute. J'aurais dû laisser dans l'ombre New York, les obligations de famille. Sujets interdits, ma femme, ça la met à bout. Instantané. Soupe au lait, ça la fait bouillir à la seconde. Quand la moutarde lui monte au nez, elle a des propos acides. Failli tourner au vinaigre. Heureusement, on échange aussi des douceurs. Sa voix, au timbre modulé, mélodieux, s'apaise. Elle dit :

— Alors, je t'ai manqué... Tu m'aimes ?

— Bien sûr. Autrement, tu ne m'aurais pas manqué !

— Dis-le.

— Je viens de te le dire.

— Non, mais dis-moi que tu m'aimes...

— Les femmes sont terribles. Il faut vous déclarer à tout moment qu'on vous aime, quand c'est évident. Si on se met à roucouler, on en a encore pour vingt minutes au téléphone !

Au coin du bois

Cette fois, j'attends ma femme au coin du bois. Je lui saute dessus à l'improviste. Un soir, à table. Couteau à la main, fourchette en l'air. Je la coince. Si elle essaie de s'échapper, je ne fais d'elle qu'une bouchée.

— Alors, tu vois...

— Je vois quoi ?

— Je l'ai raconté, notre « mariage », tu m'avais mis au défi...

Ça ne me fait pas peur.

— Oui, tu l'as raconté. A peu près. Avec quelques inexactitudes.

— Lesquelles, par exemple ?

— L'histoire de l'anneau. Ce n'est pas entre Renée et toi que ça s'est passé, c'est à table, en ma présence que ta fille t'a demandé si tu avais acheté une alliance.

— Tu pinailles toujours ! Quelle différence ?

— Tu ne vois pas la différence ? Tu crois que ç'a été agréable pour moi ?

— On n'en est pas à un désagrément près. Je n'ai pas lésiné sur les déplaisirs de la mémorable journée...

— Mémorable... Je me demande où elle est, ta mémoire ! Tu dis que Renée a quitté le restaurant, pendant notre déjeuner au Rincon de España, avant le dessert. Si seulement ç'avait été vrai ! Tu m'as forcée à l'accompagner jusqu'à la 42^e Rue, tu ne voulais pas que la pauvre petite soit seule dans l'horrible capharnaüm du Port Authority Bus Terminal, comme si, à dix-huit ans, elle n'avait pu prendre un car par ses propres moyens...

— Ce n'est pas un lieu très ragoûtant, avec toute la racaille des banlieues qui traîne... D'ailleurs, je ne me souviens absolument pas y avoir été. Tu inventes cela !

— Je voudrais bien l'inventer ! Je me souviens parfaitement.

Je ne suis pas sûr. Je reconnais, ma mémoire n'est pas infallible. Pas que la mémoire, question aussi de vision, j'ai la vue basse. Ma mère disait souvent à ma sœur : *ton frère, je me demande s'il voit parfois les gens autour de lui.* Je ne suis pourtant pas aveugle.

Seulement, si on voit mal, il est difficile de bien se souvenir. La réalité, j'avoue, souvent, quand j'essaie de me la rappeler, j'en retranche. Ma femme en rajoute. Où est le juste milieu. Des mêmes faits on a parfois des versions opposées. Ainsi, la mayonnaise allégée Amora : pas mauvaise, moins de calories, je déclare, *je suis content de l'avoir découverte chez Félix Potin, rue de la Pompe*. Ma femme aussitôt contre-attaque, *c'est moi qui l'ai trouvée chez Luce-Passy*. Bagarre, je n'en démords pas, elle ne recule pas d'un pouce. On s'énerve, on hurle, *moi, je suis certain que c'est moi*. On est chacun certain du contraire. Pas toujours facile de s'accorder, souvent, lorsqu'on veut les accorder, nos violons grincent. Pour rétablir l'harmonie, je laisse tomber la 42^e Rue.

— Enfin, à part ça, c'est bien l'atmosphère, non ? Le couloir, avec la salle de bains, dans la 113^e Rue, et Cathy qui sort à poil et toi qui cours après, y compris le fameux rêve à demi éveillé et le non moins fameux suppositoire, ce sont bien, si j'ose dire, nos fidèles annales ?

— Oui, mais je trouve que tu me fais trop dure, tu me fais un peu agir et parler comme Rachel...

— Mais pas du tout, j'ai, au contraire, souligné la gentillesse extrême, maternelle, de ton accueil !

— Quand tu écris, j'ai toujours l'œil qui jette des éclairs, qui fulmine...

— Tu as aussi une voix chantante, mélodieuse...

— Tu ne relèves pas assez ce qu'il y a en moi de tendresse inassouvie, peut-être que tu ne la perçois même pas.

Si les personnages commencent à protester contre l'auteur, à se rebeller contre lui, on ne pourra plus écrire. Déjà, Mme de Maure, qui déclarait, en parlant de La Rochefoucauld, à Mme de Sablé : *je trouve qu'il fait à l'homme une âme trop laide*. Même le pauvre Sartre, à peine a-t-il fini *les Mots*, voilà Mme Mancy, sa mère, qui proclame : *Poulou n'a rien compris à son enfance*. Et moi, maintenant, j'ai ma femme qui se rebiffe en cours de route. Elle se plaint que je lui abîme le portrait, avant que je l'aie terminé.

— Ecoute, tu auras le droit de me faire des reproches quand j'aurai fini le livre, et je suis loin de la fin.

— C'est justement ça qui m'inquiète. Tu es au milieu de ton livre et je n'en vois pas encore le centre.

— Je trouve qu'il est assez centré sur moi !

— Oui, il y en a même qui diront : beaucoup trop. Mais les

épisodes se lisent bien, se lient bien, sans former vraiment une suite. Comment dire ? J'ai l'impression de parties, rigoureusement délimitées et ajustées, mais où est le tout ?

— Je t'ai déjà dit que je n'ai pas fini. C'est seulement à la fin qu'on pourra parler du tout.

— Peut-être que je m'exprime mal. Il y a des thèmes que tu poursuis, des fils que tu déroules, Sartre, moi, tes filles, que sais-je, mais comment est-ce que ça se noue ensemble ?

— Mais pourquoi veux-tu que ça se noue plus visiblement, dans un bouquin qui dit une vie, que dans la vie ? Je ne perçois pas du tout ma vie comme un tout, mais comme des fragments épars, des niveaux d'existence brisés, des phases disjointes, des non-coïncidences successives, voire simultanées. C'est *cela* qu'il faut que j'écrive. Le goût intime de mon existence, et non son impossible histoire !

— *Perhaps, but then, what is the point ?*

— *What do you mean by that ?*

— *Every book must make a point. What is your point ?*

— *There is no point. I have no point to make.*

Si vos personnages se mettent en grève, si, de plus, ils se transmutent en glossateurs, on n'a plus qu'à fermer boutique. Voilà à quoi on aboutit quand on se mêle d'appliquer la recette de Montaigne : *Ainsi, lecteur, je suis moy-mesmes la matiere de mon livre.* Avec soi, autour de soi, en soi, il y a les autres. Lorsqu'ils sont morts, aucun problème : on les fait revivre pour les retuer. Lorsqu'ils vivent et qu'ils font encore partie de votre vie, ça se complique. Dans vos écrits, ils ont leur mot à dire. Pas toujours contents d'être la matière de votre livre : il y a l'art et la manière. Montaigne, lui, avait de la chance. De son temps, il existait des bornes, des barrières. *Mes defauts s'y liront au vif, et ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis.* De nos jours, la révérence publique ou publique, on lui tire sa révérence. *Que si j'eusse esté entre ces nations qu'on dict vivre encore sous la douce liberté des premières loix de nature, je t'asseure que je m'y fusse très-volontiers peint tout entier, et tout nud.* En cette fin de siècle, on ne veut plus que des scènes à poil. Quand on dévoile, âme et braguette, il faut tout entrebâiller. Mais ce qu'on fait voir, les autres ne le voient pas

toujours du même œil. Leur point de vue diffère. Ma femme demande : *what is your point* ? Elle déclare : *every book must make a point*. A y réfléchir, sa réflexion n'est pas si bête. Elle bascule dans l'anglais, du coup je trébuche. *Make a point* : pas facile à dire exactement en français, c'est *vouloir dire, signifier, prouver quelque chose*. Tout bouquin doit avoir un but. Une fin, un sens précis. C'est vrai, depuis qu'on raconte sa vie, de Rousseau à Sartre, en montrant, on démontre. Plaidoyer ou réquisitoire. Il ne suffit pas d'éprouver, on prouve. Quelque chose, *quoi*. Ça varie, mais c'est toujours là, invariable. Ça fait l'unité du récit. Dans *Si le grain ne meurt*, Gide, en montrant la naissance de son orientation homosexuelle, démontre qu'elle est aussi logique, valable, riche d'expérience que l'autre direction. Moi, je montre, mais je n'ai rien à démontrer. La question de ma femme me tracasse. *What is your point* ? Une seule réponse : *my point of view*. Je ne sais pas si c'est la bonne. J'essaie de mettre les choses au point.

Ma femme ne dit rien. Fine mouche, fine lectrice. D'être à la fois juge et partie aiguisé l'esprit. Je respecte son coup d'œil. Après tout, sur notre vie commune elle a droit de regard. Son avis compte. J'ai toujours trouvé ses remarques pertinentes. Parfois, percutantes. Soudain, elle sourit, d'un sourire innocent qui lui découvre les canines, elle lâche :

— Et puis, il y a autre chose qui me paraît bizarre dans ton bouquin.

— Quoi donc ?

— Tu parles longuement de Cathy. Mais tu ne parles presque pas de Renée. Est-ce que ça te serait plus difficile ?

— Pourquoi est-ce que ça me serait plus difficile ?

— Je n'en sais rien, moi, je constate.

Ma femme est toujours très forte pour les constats. D'huissier, aurait dû être officier de justice. Le côté *Polizeiinspektor* de son grand-père viennois. Mes faiblesses, mes faux-fuyants, mes esquives, elle les dépiste. A la seconde. Question flair. La question est bonne. Ma mère disait, à propos de ma sœur et moi, *les enfants, on les aime pareil*. Les plateaux de la balance parentale doivent être en parfait équilibre. Pas le droit de pencher d'un côté plus que de l'autre. Une fille ne peut pas tenir plus de place que l'autre dans ma vie. Donc dans mes livres. Bizarre, oui, je dois admettre. Peux pas nier. Il

m'est plus facile de parler de Cathy que de Renée. Pourquoi. Excellente question. Quelle est la réponse. Un fait, on s'occupe davantage, on se soucie davantage d'un enfant handicapé. Sans cesse, il sollicite l'attention. Les gosses doués poussent tout seuls, leur vie est vite indépendante. On a l'œil moins rivé sur eux. Avec un rejeton malformé, on est soudé. Quand on est soudé à quelqu'un, ça laisse une empreinte plus marquée, ça s'imprime en vous. C'est donc plus facile à écrire. Une raison possible. Pas la seule. Je cherche. Une enfant inhabituelle sort à chaque instant de l'ordinaire : on est étonné, ça frappe. Avec une enfant anormale, on a des rapports anormaux. Ils vous restent. Avec une enfant normale, on a des relations normales. On les oublie. Erreur, raisonnement faux. Là le hic. Avec un enfant, je ne peux pas avoir de relations normales. J'ai la fibre paternelle toute distordue.

La vérité, toute nue, brutale, voilà : je n'aime pas les enfants. Je n'ai jamais voulu en avoir. Ce sont les femmes qui les veulent. A corps et à cri, elles exigent. Un moutard, leur droit sacro-saint. Puis un est insuffisant. Deux, c'est mieux, ça fait la paire. Inscrit dans leurs organes, ça commence entre leurs jambes, vagin, utérus, ça traverse, ça remonte jusqu'au cœur. Enfant, c'est inscrit au cœur. Fabriquées exprès, sont conçues pour concevoir. Je ne les blâme pas. Du tout, désir fait partie de leur nature. Si on est une machine à fabriquer de la chair, faut que ça fonctionne. Les mécanismes sont en place, les rouages sont lubrifiés : dès qu'elles sont engrossées, ça baigne. Liquide amniotique et tout, dès qu'elles ont leur petit baigneur, là, au chaud, bien coincé dans leur bas-ventre. Elles accomplissent leur destin. Je reconnais. Pour ça qu'il y a des femelles. Si ça ne vous plaît pas, on est libre de s'enculer entre mâles. Question d'habitude, si ça a des inconvénients, il y a aussi des avantages. Elimine la progéniture. Si on aime les femmes, on est condamné. Impossible d'y échapper. Pas seulement la bouche velue, fendue, béante, qui réclame, mouillée d'attente pâmée : l'être entier. Des gosses, elles en veulent des pieds à la tête, des orteils à la racine des cheveux. Faut qu'elles s'enracinent. Qu'elles pondent une famille. Moi, je suis un déraciné. Voilà. Je n'ai jamais un seul instant désiré me reproduire. Perpétuer l'espèce humaine me répugne. Mettre au monde de la chair qui vibre, qui pense, pour qu'elle finisse dans un charnier. Chacun ses goûts, personnellement, ça ne me tente pas. J'y suis peu enclin. En fait, c'est absolument contraire à ma nature. Je sais, sentiment très moche, immoral, antisocial. Si chacun était comme moi, où elle serait, l'humanité. A dire vrai, l'univers ne s'en porterait pas plus mal. Que notre planète soit peuplée par l'espèce *Homo sapiens* ou pas, pas la moindre importance cosmique. Plutôt l'importance que nous nous

attribuons qui est comique. Seulement, il y a les femmes. D'abord, ma mère. *Mon petit, tu as dépassé trente ans.* Doux reproche, *je t'ai eu tard, il y a trente ans de différence entre nous. C'est beaucoup, tu sais.* Je sais quoi. Une mère, à un moment donné, il faut la rendre grand-mère. La loi, la règle, c'est le grand jeu. Ensuite, Claudia, qui se met de la partie. Elle n'y va pas par quatre chemins : elle qui n'aime pas tant baiser, pour une fois, c'est tout droit qu'elle veut qu'on l'enfile. *Trois ans que nous sommes mariés, il est temps de.* Epée dans les reins, couteau sur la gorge. Et derrière Claudia, sa mère, Cindy. Insatiable, par Margot, sa fille aînée, elle a déjà petit-fils et petite-fille, amplement pourvue, pourrait attendre. Non, elle susurre, elle insinue à l'oreille de sa fille cadette. J'ai contre moi la ligue des mères, qui m'emmerdent. Il faut, chaque chose en sa saison. Il y a un âge pour tout. Pour se marier, pour reproduire. Régulé comme du papier à musique, je connais maintenant la chanson. On me menace, *si tu ne veux pas, je serai obligée de.* Un enfant ou le divorce. Longtemps je résiste. L'appartement de Plympton Street est trop exigü, il est fait pour deux. A trois, étroit. Pas que la demeure qui soit étroite : notre vie. Mes moyens sont limités, je débute dans ma profession. Pas le moment, peut-être, un jour, plus tard, on verra. Tout vu : maintenant ou jamais. Je dis à Claudia, *mais tu es encore étudiante.* Rien n'y fait, ça la démange dans le ventre. Le fric, les femmes, elles s'en foutent. Si elles en veulent, pour elles, pas un argument valable, pas une minute. Au-dessus des contingences, quand ça s'agite au-dessous de la ceinture. *On se débrouillera,* la réponse. Si je fais une objection sensée, pratique, on me rétorque, *mais tu n'es pas un être normal.* Possible, certain. Je devrais. Etre comme tout le monde. Comme mon père. Il a épousé ma mère pour ça, pour moi. Sa première épouse morte en couches, il lui en faut une seconde. Qui lui fasse un héritier à la seconde. Mariage à la mairie du XVI^e, naissance à la mairie du IX^e : entre les deux faire-part, neuf mois tout juste. Ma mère, elle s'est exécutée. Moi, je lambine. Je tergiverse. Pour tirer le coup paternel, je me fais tirer l'oreille. Tirage entre Claudia et moi. Je résiste, je tiens bon. Peut-être que je suis anormal. Un monstre. Je ne nie pas. Quoi de plus merveilleux qu'un gosse. Depuis l'aube de l'ère quaternaire, on s'extasie. Au long des temps. *Dès que l'enfant paraît, le cercle de famille,* Hugo. Avant *l'Art d'être grand-père*, celui d'être père. L'ai pas. Je me sens mal dans une peau de père future. Si les mômes pouvaient naître adultes, même adolescents, ce serait très différent. On pourrait tout de suite avoir des conversations intelligentes, des rapports d'égal à égal : les relations de père à compagnon, je n'ai rien contre. Nouveau-nés, mioches, là où les ébats me blessent. Cris, vacarme, une armée de biberons à faire bouillir : si ça ne bouffe pas,

il faut que ça braille. Moi qui ai le sommeil ultra-fragile, mon lit d'agonie retentira de piaulements nocturnes. Ma mère qui disait, *tu pleurais tellement fort, ton père m'ordonnait de me lever à cause des voisins, lui, il devait travailler le lendemain, alors, moi, je devais me balader une partie de la nuit avec toi dans mes bras*. C'est gai, ça promet. Au moins, ma mère était d'une race solide, Claudia, une douillette. *Elle est très sophistiquée, ta femme*. Alors, quand au bout de huit jours, elle sera K.-O. Qui est-ce qui devra se lever. Pas moi. Pas moi qui veux un chiard. Sera pas l'infirmière : on ne peut pas s'offrir ce luxe. Alors qui. Qui se lèvera pour endiguer le flot des piailleries. Dans notre petit nid d'amour de Plympton Street, notre deux-pièces coince dans le gros immeuble de brique, sur la rue en pente qui dévale vers le fleuve Charles. Pas le pactole, la rivière, elle n'est pas de diamants. L'université permet tout juste de vivre. Salaire de prof, parfait pour les productions intellectuelles, pas fait pour les reproductions animales. Pas les moyens de m'agrandir. Elle veut se faire engrosser. Claudia. Quand ça hurlera, qu'elle se lève. Et si elle crève. Ça arrive. C'est arrivé. A la première épouse de mon père. Seulement lui, il a eu de la chance. Le même, il est clamsé avec. Rien que d'y penser, mes cheveux se hérissent sur mon crâne : un gosse sur les bras, plus de mère dans les bras. Rien que d'y songer, ça rend dingue. Un homme en face à face avec un bébé. Bibi maniant le biberon. Jusqu'au cou dans les couches. Rien que de l'imaginer, j'en gerbe. Non mais, c'est vrai, Claudia me bassine nuit et jour, sans trêve, mais elle est étriquée du bassin. Jolie, fine, mais pas une junon, une jument. Si elle claque. Ça arrive. C'est arrivé. A la première femme de mon père. Failli arriver à la seconde. Forceps, phlébite, ma mère qui répète, *tu sais, ça n'a pas été rigolo, qu'est-ce que j'ai souffert*, pas tombé dans l'oreille d'un sourd, à l'époque je n'avais pas les portugaises ensablées, *ta naissance, c'a été le pire jour de ma vie*. Texto. Je me le tiens pour dit. *J'ai eu beaucoup de mal à m'en remettre*. Et moi, je dois remettre ça. J'essaie de remettre aux calendes grecques. Seulement, Claudia, elle tient son calendrier, *c'est le bon jour*, elle insiste, elle m'agrippe. Pouce à pouce, je me défends, corps à corps, je me raidis. Ça qu'elle veut, elle m'attrape, elle veut m'introduire de force dans son organe. Elle me viole. Son organe, il est fait pour. Mes organes, pas. Comment me charger d'une autre vie, quand je ne peux pas même gérer, digérer la mienne. Je n'arrête pas de voir des docteurs pour mon estomac. J'ai des problèmes à l'intestin, le grêle et le gros, du duodénum au caecum. Le rectum, c'est encore recta. Mais la vésicule biliaire me tourmente. Si ce n'est pas la rate, c'est le gésier. Ne rate pas, un organe après l'autre. Depuis trois ans que je suis en Amérique, deux ans que je suis marié, j'ai le tube digestif en

capilotade. Pilule sur pilule, toubib sur toubib. Mon refus d'avoir un enfant est viscéral. Claudia qui veut un gosse : après, nouvelle ribambelle de médecins. C'est moi, le malade. Suffit. D'ailleurs, elle-même n'est pas si solide, avec sa pâleur gracile, ses airs de statuette de Tanagra, ses spasmes au pyllore. Elle me cloue au pilori. Elle me voue aux gémonies. Hégémonie, voilà ce qu'elle veut. Décrété de prise de corps, elle cherche à s'emparer de moi. Alourdi d'un rejeton, je ne pourrai plus bouger. Aller, venir, Boston, Paris, à ma guise, retour l'été voir ma mère : dès qu'on se multiplie, ça fixe. Sur place. Je me démène. Une épouse qui vous suive comme votre ombre, d'accord. Un autre que moi, plus important que moi dans la famille, me porte ombrage. Un troisième larron me volera ma royauté indivise. De moi que doit d'abord, surtout, s'occuper ma femme. Moi, l'enfant. L'ai toujours été, depuis que je suis né : pas besoin d'un autre.

Et puis, les femmes triomphent toujours. Elles vous attendent, au détour d'une soirée, au tournant d'une inattention. Elles vous guettent au coin du bois. On n'y coupe pas, vous coupent la gorge. La broussaille vous griffe, la fente rose vous avale, un jour, on donne un coup de queue de trop dans les ténèbres gluantes. Ça y est, embarqué. En un éclair, pour le restant de votre vie. Voilà. Claudia, d'habitude, elle a les nerfs solides, garde son contrôle, elle déteste les émotions fortes, la sensiblerie démonstrative, elle éclate. *Tu as le culot de me refuser un enfant, maintenant que j'en veux un, après m'avoir fait un gosse, à l'époque où je n'en voulais pas !* Une seule chose qu'elle ne puisse supporter : l'illogisme. Le mien l'exaspère. La fait sortir de ses gonds. C'est son argument massue. Depuis des mois, elle m'assomme. Je rétorque, *mais ce n'était pas pareil alors !* Interloquée, elle dit, *mais alors, je ne pouvais pas, je n'avais pas fini mes études à l'université Harvard, je devais y retourner passer un an après mon séjour à Paris. Comment voulais-tu que j'aie un gosse ? Je n'avais pas le choix, il fallait le faire passer.* Elle m'en a voulu à mort, quand elle s'est, en fin d'année parisienne, retrouvée enceinte, Claudia. Juin 54, bien forcé de constater, des semaines qu'elle n'a pas ses anglais. Ma mignonne Américaine. Draguée au fox-trot et au slow à l'American Center, boulevard Raspail, en octobre. Moi, agrégatif d'anglais, j'ai besoin de pratiquer la langue. A langue, bouche à bouche, on a mélangé nos salives. Donnant donnant, mon français contre son américain. Echange de bons procédés classique, poitrine contre poitrine, moi, logé à l'Ecole Normale, elle, chez sa

logeuse rue de Rennes, quand je me frotte à une fille mince, blonde, gracieuse, au frais minois, je m'y pique, quand je m'y pique, je m'allume, si je m'allume, je m'embrase. Je suis comme Picasso : j'ai mes périodes. Il a eu la rose, la bleue. Moi, à l'époque, c'était la blonde. Vingt ans, une blonde incendiaire : quand je suis embrasé, mes incendies, je ne puis plus les éteindre. Claudia, au bout d'à peine trois mois, j'ai voulu l'épouser. Elle est trop jeune, elle a ses études à finir, elle rêve voyages planétaires, une carrière de diplomate. Elle ne l'a pas du tout entendu de cette oreille. Bien sûr, en ce temps, j'étais svelte aussi, j'avais la ligne, grand, visage expressif, un peu voûté, malgré tout pas trop mal bâti, pas un malabar, jamais été le costaud des Batignolles, pas une gueule d'amour : une gueule d'intellectuel juif. Un peu spécial, je reconnais : faut que ça plaise. Je ne lui déplaisais pas. Mon père arrivé à Paris de son ghetto de Tchernigoff en 1912, le sien, débarqué à Boston de son ghetto de Minsk en 1908 : ça rapproche les perspectives. Mais de là à une perspective de mariage, ce n'était pas son point de vue. Du tout. Dans ma piaule d'agrégatif, à l'Ecole, rue d'Ulm, à poil : au poil. Souvent, elle y a passé la nuit : je soudoyais la femme de ménage. Pas permis, fallait pas qu'on nous dénonce. En amour, à Normale, en 54, j'étais un pionnier. Six semaines, que j'ai réussi à la garder incognito, dans ma chambre, à l'étage, parmi des dizaines et des dizaines de mecs. Devais faire le guet, quand elle allait aux W.C. Surveiller, d'un œil alerte, le terrain, lorsqu'elle allait prendre une douche. Forcément, ça m'a douché. Touché. A vif, au cœur. *Tu me plais bien, tu le sais, mais il n'est pas question de nous marier.* Aussi sec, sans une larme. Elle envisage de repartir en Amérique, me quitter, finir ses études : entre nous, *plus tard, on verra.* Sa devise, *wait and see.* C'est une prudente, Claudia. Ne se laisse pas emporter par la galipette, la bagatelle ne la fait pas fabuler au galop, elle ne lâche jamais la bride. Avec elle, papouilles, chatouilles, tout le frotti-frotta de l'entre-deux ne remonte jamais beaucoup au-delà de la ceinture. Le derrière chaud, mais elle garde la tête froide. J'insiste, elle, *non, je dois rentrer, au bout d'un an, on décidera.* Seulement, moi, je n'ai pas envie d'attendre. J'ai envie d'elle. J'ai envie de me marier. Ma mère dit, *tu as vingt-six ans, c'est l'âge.* Et puis, une autre déjà m'a fait le coup. L'année d'avant, une autre Amerloque, Mitzi, pêchée à l'American Center, au même endroit, boulevard Raspail, je me dépêche. Je me rattrape, les années de jeunesse perdues, sur le dos des mois, des ans, au sana de Saint-Hilaire, à la post-cure de Sceaux, avec mon pneumothorax droit, crac, tous les huit jours, la grosse aiguille dans l'entrecôte, qui vous regonfle, si on marche plus de cent mètres, le corps en sueur, si on trotte, ne pas oublier l'atropine, sinon Atropos,

poitrine oppressée, le souffle court, après Mitzi, j'ai couru à perdre haleine. Le samedi, pendant la perme de minuit, hôtel Excelsior, rue Cujas, on s'est envoyés en l'air. Seulement l'air, justement, voilà le problème. Je respire mal, du coup, je n'inspire pas confiance. Au père, dès que Mitzi lui a écrit. A Chicago, qu'elle avait rencontré un Français à Paris, qui. Moi, je ne cherche pas midi à quatorze heures, si une fille m'emballa, je galope. Droit au but, je veux qu'on vole en justes noces. Suis pas un noceur. Bambocher, faire la bamboula, quand on est tubard, peau de balle. Si on a le mou mité, vaut mieux pas trop jouer les sodomites. Mes intentions sont honorables, je suis tout ce qu'il y a de plus conjugal. Au bout de trois mois, je présente Mitzi à ma mère et à ma sœur. Au bout de quatre mois, le père de Mitzi la rappelle. A l'ordre, aux Etats-Unis. *Mère malade, venir de suite*, télégramme : comme ça qu'elle a disparu, Mitzi. D'un jour à l'autre, évanouie. Au lieu de convoler, envolée. Maintenant, Claudia. La deuxième Américaine qui veut filer à l'anglaise. Elle, à l'université Harvard, moi, au lycée d'Orléans, un an, c'est long. On s'oublie. Je me suis oublié. Une fois, une seule. Suffit. Pour faire un malheur. Dès le début, Claudia qui dit, *je te fais confiance*. Moi, je déteste les capotes, incapable de bander avec, je hais les condoms. J'aime les cons de femme, à nu, les émois moites, autour de la queue, quand c'est visqueux. J'aime à même. Dans les chairs mouillées, lorsqu'on s'enfonce, on fond. Seulement, on a notre pacte, *I trust you*, si je commence à trop mijoter, je me retire. Promis, je fais le saut du Sénégalais, quand je la saute, j'arrose le cresson. Candide, comme ça que je cultive son jardin. Nos ébats finissent régulièrement en filets tièdes, gluants, contre ses cuisses. Il suffit d'une fois. Une seule. Une seule goutte. Ça fait déborder le vase, un torrent d'injures, elle se répand en reproches, *tu l'as fait exprès*. Je m'indigne, *mais non, voyons, tu m'insultes*, elle, si calme, se déchaîne, *tu l'as fait exprès pour me retenir*. Retenir, vite dit, pas si facile, une fois là, au chaud, au creux, dans l'humide. Ce qui jute d'elle, ce qui jaillit de moi, le partage des eaux. Repérer exactement la ligne. Un instant d'inattention, elle crie, *tu es un salaud, tu n'as aucune conscience*. J'ai dû la perdre, une seconde. Pas prémédité, pas cynique. Ni volontaire ni involontaire : exactement dans l'entre-deux. Je dis, *je suis prêt à t'épouser*, elle dit, *moi pas*, je dis, *gardons le gosse*, elle dit, *c'est moi que tu veux garder*. Elle a tellement insisté, guerroyé, pleuré, Claudia. Ses études, sa carrière, mon pneumo, suis encore tubard, peux pas encore la suivre en Amérique. Rageuse, elle dit, *tu t'es débrouillé pour le faire. Débrouille-toi pour le faire passer*.

Débrouille-toi, vite dit. Moi, suis pas un spécialiste. Aucun contact chez les faiseuses d'anges. Je sais manier mon outil, pas l'aiguille à tricoter. Comment ça se fricote, nulle idée. Pour ces histoires de fri-

fri, va falloir beaucoup de fric. Où va-t-on le prendre. Pas chez les parents de Claudia, son père, s'il savait, il aurait une crise cardiaque. Moi, je n'ai pas le rond. Ce genre de petit service n'est pas gratuit. Nous ne sommes pas en Russie au temps de Lénine. S'adresser où. A qui. Je dis, *d'abord, es-tu vraiment sûre ?* Elle dit, *ça fait des semaines.* Je dis, *il peut y avoir d'autres causes. Il faut un test de grossesse.* Elle dit, *et alors ?* je ricane, je dis, *et alors ? tu es en France. Ton test, s'il est positif, le laboratoire doit le déclarer à la police.* Elle a eu l'air étonnée, Claudia. Pendant les parties de jambes en l'air, on n'y pense pas, à la police. *C'est comme ça, ici, c'est ça, la démocratie.* La police, elle a ses petits à-côtés. Quand elle ne cueille pas les juifs à domicile, quand elle ne les rafle pas aux sorties de métro, quand elle ne les embarque pas au Vel d'Hiv, bien sûr, elle file le train aux criminels. Mais elle surveille aussi les mille-feuilles, elle a la haute main sur les paniers. Nous sommes frais, si elle nous chope la main dans le sac. Je dis à Claudia, *alors, ce serait plus simple : tu t'épouses, on garde le gosse.* Ce n'est pas que ça m'enchantait subitement de me retrouver d'un seul coup père. Avec une agrègue d'anglais pas encore tout à fait en poche, une poche d'air pas encore tout à fait évacuée du poitrail, la plèvre pariétale pas encore tout à fait recollée à la viscérale. Mais, question tripes, si on a une femme dans la peau, on montre ce qu'on a dans le ventre. S'il le faut, on se serre la ceinture. Elle dit, *mais te rends-tu bien compte ? Tu n'as même pas encore passé ton concours. Et même si tu réussis, où, comment vivrons-nous à trois ?* Je réponds, *au Vésinet, chez ma mère,* elle rigole, *dans la vieille bâtisse délabrée ! Mais tu ne sais même pas où tu serais nommé, dans quel lycée !* Fronce le sourcil, *de toute façon, je veux retourner en Amérique, finir mes études.* Me scrute droit dans les yeux, *pourquoi veux-tu t'épouser ?* je dis, *c'est évident, je tiens à toi. Je ne veux pas te perdre.* Elle dit, *pourquoi tiens-tu tant à moi ?* Je réponds, *pour des tas de raisons.* Ça, c'est le genre de question qu'il vaut mieux ne pas poser. Des raisons, il y en a toujours de nobles. L'Amour, avec un grand A. Mais il ne faut pas trop creuser sous la majuscule, on trouve des motifs minuscules. Un ex-tubard, de plus paumé, côté femmes, faut pas qu'il fasse le malin ni le difficile. S'il en dénêche une qui convienne, faut qu'il se contente. Si l'on peut à peine marcher, courir fatigue. D'ailleurs, pour un angliciste, une Américaine est la femme rêvée. Si elle est jeune, jolie, juive, qu'est-ce qu'on voudrait de plus. Et là-bas, au loin, un jour, un père qui a du pognon. Ça peut arranger les choses. Il est temps de me ranger. Débuts difficiles, d'accord. J'ai la vie devant moi. Qui vivra verra. De toute façon, avec les femmes, il faut toujours un gosse, après. Alors, avant, après, petite différence. Elle rétorque, *eh bien, si toi, tu as tes raisons de vouloir, moi, j'ai les*

miennes de ne pas vouloir. Il n'est pas question une seconde que j'aie cet enfant à ce stade de ma vie. C'est toi qui m'as mise dans le bain, à toi de te débrouiller. Bon gré, mal gré. Fallu en passer par là. Le faire passer. Heureusement, d'avoir été malade est parfois utile. Ça vous donne des relations parmi les docteurs. Les phthisiologues sont presque toujours des ex-tubards : ils sont de la confrérie. Je suis allé voir un de mes frères, de ces confrères, un ex-alité, futé sur les questions de lit. De délit. Il m'a procuré une adresse. Pas tout de suite, il s'est fait tirer l'oreille, l'adresse, il a fallu la soutirer : pas de situation, pas d'argent, pas guéri. J'ai dû plaider les circonstances exténuantes. A la fin des fins, face glabre, grosses lunettes, docte caillou dénudé, il n'a pas été de pierre : *tiens, vas-y de ma part, mais c'est bien la dernière fois*, Le labo, il a été discret et efficace : grossesse, test positif. Voilà, vlan. On a cru le toubib sur parole : forcément, il n'y avait pas de papiers. Mais pas suffisant de savoir. Il faut aussi savoir quoi faire. Et là, j'étais à quia. Seconde partie de l'opération, comment poursuivre. Aucune idée. Diagnostic, oui. Mais le remède. Claudia s'impatiente, *dépêche-toi, il faut que je rentre bientôt à Boston, l'année universitaire est finie, mes parents m'attendent*. Je donne ma langue au chat, j'abandonne. Je n'ai jamais eu de relations rayon fœtus. Claudia hurle, *mais enfin, tu n'as jamais eu de copain qui*. Vague lueur, à l'époque, j'avais encore de la mémoire, les cellules grises du cortex pas usées jusqu'à la corde, je me souviens. Un vieux copain de lycée, à Saint-Germain, depuis entré à l'E.N.A., un peu perdu de vue. Pierre, peut-être il aura une idée. Une fois, il avait eu une tuile. Sous le toit de ses parents. Famille aisée, il a pu mettre les frais sur l'ardoise. Me revient, toute son histoire, date déjà, juste après guerre. Machine à remonter le temps, je me hâte, dare-dare pars à sa poursuite, où est-il, je cherche sa piste, le retrouve : il a gardé trace. Il dit, *en Suisse*, il a une adresse, *à Genève*. Tout ce qu'il y a de plus légal, je me réjouis. Trop vite, attention, légal, mais il faut d'abord attendrir. Qui, quoi. Un magistrat spécial, cour préposée aux bonnes mœurs. Sans autorisation, pas de curetage. Pour l'autorisation, les autorités sont strictes : il faut des raisons, de bonnes. Une seule raison suffisante : prouver que c'est nécessaire. Le copain ajoute : *pendant l'audience, ton amie, il faudra qu'elle pleure. Si possible, qu'elle sanglote*. Je dis, *je m'en charge*. Claudia, d'habitude, n'a pas l'humeur émotive, œil bleu dur, des nerfs d'acier. Cette fois, il faudra qu'elle craque. Au besoin, il faudra qu'elle s'entraîne. On fera des répétitions. A Genève, ç'a été un vrai cirque, des dizaines de filles, dans une immense salle d'attente, qui s'exercent à pleurer. Des bien habillées, des bien jolies et des rupines. Toutes, avec un polichinelle dans le tiroir, toutes crevant d'envie de s'en débarrasser. Mais pas toutes reçues au concours

d'entrée. Toutes, tour à tour appelées, mais peu d'élues. Mouchoirs qui essuient les yeux, les joues, les nez, fermoirs de sacs qui claquent. La nervosité ambiante me gagne. Personne ne parle, un drôle de silence. Je suis un des rares mecs dans la salle. Les autres, je suppose qu'ils tirent leur crampe, et puis bonsoir. Sais pas, un effet bizarre d'être un mâle perdu dans le gynécée. La gynéco. Pas mon élément naturel, pas fier, plutôt la queue entre les jambes. L'argent, on a raclé nos fonds de tirelires, Claudia a emprunté le reste à une copine, on est parvenus à le réunir. Mais si c'est le nerf de la guerre, pas tout. Il y a la guerre des nerfs. Mon ami Pierre nous l'a raconté au long : on n'en mène pas large. Sa Hollandaise, le magistrat helvétique lui en a fait voir, on l'a mise à la question, *pourquoi vous avez fait cela, comment*, elle a eu droit à des remontrances en cascades, des engueulades farouches, tout un cinéma, *non, je ne vous accorderai pas l'autorisation, vous n'avez aucune excuse valable*, pleurnicher n'a pas suffi, il a fallu qu'elle sanglote à rendre l'âme, plus d'une demi-heure, le type la tourmente, la torture, la cuisine. On paie cher le droit d'être charcuté. La porte s'ouvre, on appelle Claudia, pourvu qu'elle se montre convaincante.

Elle a des arguments massue, elle déclare tout à trac, *eh bien, si tu ne te décides pas maintenant, je te quitte, je divorce*. Le divorce, en Amérique, pas de la blague. Pour un oui ou pour un non, si je dis non, ce sera fait en moins de deux. J'essaie de faire traîner les choses, j'atermoie. Claudia, si calme, s'irrite, elle en devient véhémence, *mais enfin, je ne te comprends pas ! Quand nous n'étions pas mariés, quand tu n'avais pas de situation, quand ta santé était chancelante, tu m'as presque suppliée de garder le gosse. Et maintenant que tu es remis, que tu as un poste dans une bonne université et que nous sommes mariés depuis trois ans, tu me refuses un enfant ! C'est totalement illogique*. Mais non. Simplement, on n'a pas la même logique. D'abord, ma santé n'est pas si brillante, mon poste non plus. Notre appartement est petit, pas facile d'en trouver un autre. Boston, ville chère. *Mais ce n'est même pas cela. – Alors, c'est quoi ?* Je hausse les épaules, *justement, c'est parce que nous sommes mariés. Je t'ai, tu m'as. Pourquoi mettre un autre entre nous ? Deux suffisent. Je suis très heureux ainsi. – On ne peut pas uniquement vivre à deux, ça n'est pas une famille !* D'accord. Mais on en a déjà suffisamment, de la famille. Juste ce qu'il faut. Je n'en ai absolument pas besoin de plus. Plus serait trop. En France, j'ai une mère, une sœur, mes âmes

sœurs. Claudia reste à Boston l'été, elle étudie, elle travaille, son argent de poche, une tradition américaine. Moi, je rentre, dès que le dernier cours est terminé, au Vésinet. J'ai ma famille. Ma maison et mon jardin. Qui m'attendent. A Boston, j'ai l'autre famille. Qui m'entoure. De petits soins. Ma belle-mère m'aime comme un fils. Je ne suis pas seulement son gendre, mais son genre. Cindy est une frustrée de la culture, la première génération de post-Russie : pas fait d'études. Avec ses filles, d'abord, à présent, avec moi, elle se rattrape. Mon beau-père, Jeff, est comme mon père : petit, trapu, solide, increvable au travail. Pendant la Dépression, dans les années 30, il a conduit un camion quatorze heures par jour, pour nourrir sa famille, pour survivre. A présent, distributeur de tabac en gros, une grosse affaire. Mon beau-père est comme un second père. Prospère. On parle voitures, golf, business : comme ça qu'on apprend une langue. Pas que dans les livres. Ma belle-mère, c'est les livres qu'elle aime. Elle aurait rêvé d'épouser un professeur à Harvard. Je suis son rêve. Leur maison à eux est le mien. A *dream house*, en bois tout blanc, entourée d'une palissade blanche, au pied de la colline. Plutôt basse, ombragée de chênes massifs, protégée par la grande pelouse. Au croisement des deux routes. Larkspur Road, piquetée d'épais bosquets et de demeures somptueuses, monte en pente raide, s'incurve. Quinobequin Road file tout droit le long du bras mort du fleuve Charles, hérissé d'herbes folles, bordé de taillis. Avec l'éternel coassement des grenouilles, quand on y marche. Seul, le sentier chevelu, à peine visible, frôle l'eau glauque, personne. Tout le monde passe en voiture. Je suis l'unique piéton. Pendant une heure, je flâne, je rêve, parmi les senteurs sauvages. Je reviens vers la maison, retour au bercail. Jeff dans sa bagnole géante, toujours par monts et par vaux, Claudia, qui parle, dans le petit salon, avec sa mère. Je songe à la mienne. Si seulement, par un coup de baguette magique, notre baraque décrépite, délabrée, du Vésinet pouvait se transformer ainsi. Notre forteresse, fissurée, déglinguée, victime de guerre, gisant sur son lit de mauvaises herbes. Métamorphose subite. Au lieu du vieux poêle à charbon qui crachote dans l'entrée, qu'il faut régulièrement tisonner, pour ne pas qu'il agonise, chauffage central, sans effort, docile : thermostat au doigt et à l'œil. Au lieu de la cuisine en sous-sol, sombre, humide comme un caveau, au dallage de ciment, avec les barreaux qui scellent l'ouverture étroite de la fenêtre et strient la vue, une vaste pièce bleue, vitrée comme une véranda, vibrante de lumière, au doux damier caoutchouté sous les pas, prolongée par le *breakfast nook*, le coin où l'on prend, sous les arceaux des frondaisons, le petit déjeuner à même les arbres du jardin. Confort brodé, rideaux assortis, luxe, calme et volupté culinaires. Tout y est, du réfrigérateur géant au

broyeur de déchets installé dans l'évier. Evite de vider les ordures : elles sont, à mesure, avalées. Je me repais des lieux. A la place de ma mère. Je digère les meubles *colonial style*, en merisier rustique, façon Nouvelle-Angleterre, de la salle à manger, le divan profond, moelleux, du salon à la moquette épaisse. J'assimile l'Amérique. En haut, Claudia et moi, nous avons notre chambre, qui nous attend chaque week-end, avec notre commode, nos affaires, nos lits jumeaux, bien fermes, bien séparés. La banlieue, ici, est à la lisière de la campagne. Le sommeil est une torpeur odorante. Pendant que Claudia bavarde dans le *den*, l'étude tapissée de livres, avec sa mère, au retour de ma promenade, je jette un coup d'œil rapide sur les aîtres. Je m'en emplis le regard. Quand je pense, là-bas, au Vésinet, à nos pièces vides, tous nos meubles d'antan, d'avant-guerre volés, envolés, regarnies de bric et de broc et de toc en 45 par les bons soins de la mairie. Bien sûr, on s'en est tirés avec la peau et les os, et les murs nus, et les poumons mités de mon père. Lui, il y a laissé la vie. Nous, on y a laissé des plumes. A Newton, je me remplume. *Coming*, j'arrive, je rejoins Cindy et Claudia dans leur coin. Largement suffisant ainsi. Je n'en ai pas besoin de plus. De famille. D'ailleurs, quand on en veut davantage, pour les grandes occasions, à Thanksgiving, à Noël, pour le Seder, aux anniversaires, sœurs, beaux-frères, cousins et cousines se retrouvent, tout le ban et l'arnère-ban des oncles et des tantes rappliquent de tous les recoins de Boston, on festoie à dix, à douze, à vingt, autour des platées d'huîtres et de crevettes énormes, *lox and bagels*, saumon de Nouvelle-Ecosse avec les petits pains ronds et troués, et puis la pièce de résistance, le *pot roast*, pièce de bœuf aux oignons bien revenus, à peine brûlés, le secret de Cindy, ou le jambon ventru de Virginie parfumé à l'ananas et aux clous de girofle, parmi les hoquets hilares, les gloussements étouffés, les beuglements en cascade des convives. Suffit comme piaillerie.

15 juin 60. Il fait une chaleur lourde, étouffante. Les étés de Nouvelle-Angleterre ont des azurs éclatants, mais souvent, dessous, des trente-trois degrés tout moites à l'ombre. Le goudron des chaussées s'amollit, ça et là, se liquéfie en flaques. Les pneus pataugent dans une mélasse brûlante. Le visage de Cindy, d'habitude détendu, serein, se crispe. Je me dépêche. Ma chemise me colle à la peau, je suis humide d'angoisse aux tempes, aux aisselles. La circulation est si dense au début de l'après-midi, après Newton Center, lorsqu'on descend Beacon Street. Les camions

choisissent n'importe quelle heure pour livrer. La grand-rue s'obture, à mesure qu'on se rapproche du centre de Boston, s'englue de bouchons soudains. Les vieilles bagnoles surchauffées crèvent d'embolie, clabotent, capot ouvert, le long des trottoirs. Pourvu que mon propre tacot tienne jusqu'au terme de la course. Si Jeff avait été là, bien sûr, on aurait pris sa Ford neuve, il serait venu. Mais il est perdu dans un des méandres de ses tournées. On a essayé de le joindre, inutile. C'est arrivé à l'improviste, ce genre de choses n'est pas planifiable. Je me hâte, un œil sur l'aiguille du radiateur : il chauffe, mais ne bout pas encore. Moi, je bous. D'impatience, je ne sais pas. D'inquiétude. Pourvu que tout se passe bien. D'appréhension. Pourvu. Je ne sais pas trop ce que j'appréhende. Un tourbillon d'obsessions me secoue, là, immobile sur mon siège, je baigne dans un bain moite de phobies. Une sourde peur m'étreint le ventre, me serre la gorge. De la tête aux pieds, j'étouffe. Après les centres commerciaux de Newton, la route file un moment, s'allège, on longe les belles demeures de brique de Brookline, je dis à Cindy, *we're almost there*. Les pelouses se volatilisent, les vastes vitrines bariolées étranglent Beacon Street, section des garages, ghetto des voitures, les neuves trônant à l'étalage des *show rooms* climatisés, les autres alignant leurs carcasses brûlantes à l'air libre en rangs compacts. De nouveau, la circulation se fige, les autos toussoient, ralentent, s'arrêtent. Juste après la section des voitures, on arrive. Enfin. Cindy sort, je me précipite. *Beth Israel Hospital*, heureusement, il y a un vaste parking, mais après, des buildings immenses, on erre. De couloir en couloir, pour trouver notre chemin dans ce labyrinthe, on demande. On se trompe, on hâte le pas, on trouve enfin la bonne porte. Une grande salle nue, avec des bancs. Sur les bancs, des masses humaines, affalées, ratatinées de chaleur, qui attendent. Autour des bancs, des murs blancs. En face, sur toute la largeur de la salle, une paroi en bois, avec, au milieu, un carreau, comme une lucarne. De temps en temps, on appelle, une porte s'ouvre, une infirmière sort, les gens se lèvent, ils vont voir. Et puis, soudain, on nous appelle. Notre tour, vite, nous nous approchons de la vitre. En blouse blanche, de l'autre côté de la glace, une infirmière porte dans ses bras un paquet, soigneusement enrobé dans des linges, dans des langes. J'aperçois à peine le visage. Un nez minuscule, au-dessus, un front tout plissé. Peau mate des joues. L'infirmière prend sa voix la plus modulée, la plus commercialement gracieuse, comme une présentatrice de produits de lessive à la télé. Elle me regarde, elle dit, *you are very lucky, Sir, you have a lovely daughter*. Pincement sinistre au cœur, j'ai eu un choc épouvantable à la poitrine. Cindy, à côté de moi, est rayonnante. Je dois sourire, être heureux fait partie de mes nouveaux devoirs. Quand même, s'il

fallait à tout prix faire un gosse, au moins, que ce soit un mâle. Un garçon, à la limite. L'héritier du nom, qu'il le fasse passer du ghetto de Tchernigoff jusqu'au XXI^e siècle. Pas de chance, jusqu'au bout, la poisse. Autour de moi, que des femelles. Maintenant, fini, le mariage à deux. La page est tournée. Une autre vie commence. Cindy m'embrasse, *well, Serge, congratulations*, elle me regarde. Malgré moi, j'ai dû faire une sale gueule.

In vino

Quand elle a raccroché, ma femme, ça m'a fait drôle. Soudain décroché de sa voix, une drôle de solitude. Qui me saisit, qui m'enveloppe, m'engloutit. L'obscurité du salon m'avale. Je dégringole dans le silence, à peine éclairé en demi-teinte par la lampe de mon bureau. Précipité, le sol se dérobe sous moi. Je choisis tout entier par une trappe. Jusqu'au fond. De quoi. De moi. Un entonnoir noir, un puits de ténèbres. Je tombe dans ma tombe. En face, à la lueur diffuse de l'abat-jour, les fauteuils, le divan de cuir, bien astiqués, ont des reflets fauves, falots. La pièce, alentour, est paisible. Je suis brusquement anéanti. Pourquoi, sais pas. Aucune proportion entre cette absence momentanée et ma disparition totale. Dans quelques jours, ma femme reviendra. Nous nous retrouverons. Retour de l'épouse prodigue, on fêtera dignement à table, au lit. Délices des séparations. Seulement, voilà. Une évidence : je repartirai en septembre. New York n'est pas Londres. Jusqu'à Noël, plus long qu'une semaine. Des mois à l'autre bout de la planète, à distance sidérale l'un de l'autre. Ecartelés par des espaces interstellaires. Jusqu'à Pâques, trois mois encore. Et puis, jusqu'à la Trinité. Condamné aux vacuités à perpète. J'ai ainsi bâti ma vie : il faut toujours que quelque chose de vital me manque. Peut-être, ce goût subit de mort qui m'envahit, c'est le spectre de nos éclipses futures. Quoi que je fasse, j'existe par moitiés. Jamais réussi à me recoller. Je suis fendu par le milieu, je suis divisé en deux par l'Atlantique. Rien à faire. Sans remède. Ma façon d'être. Moi. Quelque part, j'ai été tronçonné, scié, retranché de moi-même. Avant, ma mère, l'été, au Vésinet. Claudia et mes filles, pendant l'année, à Boston. Après, j'ai trouvé le truc professionnel : France, Amérique, à parts égales. En me dédoublant, je me redouble. Qui m'aime me suive. Et puis, on ne m'a plus suivi. J'avoue, mon chemin est retors, tordu. Un chemin de croix, de croisements, que des carrefours, sans cesse je biaise, je bifurque, un vrai calvaire. Depuis trente ans, je me l'inflige, à moi, aux autres. Il faut que je me crucifie. Un peu, pas trop. Juste ce qu'il faut. Souffrir assez pour maintenir l'existence à haute tension. Des tourments douilleux pour se sentir vivre. Autrement, le quotidien m'endort, je somnole. Je suis enterré vif dans mes routines. Si l'on est coulé dans le béton des habitudes, qu'un moyen pour y échapper : régulièrement, se faire sauter. Ma dynamite, ma dynamique m'épuisent. J'arrive au bout de mes ressources suppliciantes. Maintenant, je m'amenuise encore. Drôle d'avenir. Un an sur deux, ensemble à Paris. L'année suivante,

Ilse, accrochée à Paris, moi, décrochant vers New York. Bizarre pincement au cœur, lorsque je raccroche.

Elle, dans un sens, moi, dans l'autre : ça risque de tirer sur la corde. Déjà pas si facile de s'accorder. Avec ma moitié, un demi-mariage ne fait pas son compte. Je n'y trouverai qu'à demi le mien. Déjà, quand elle est à Londres, suspendu à un fil, à un coup de fil. Cela promet pour septembre. Lorsque je serai à New York, dans quatre mois, jour pour jour. Ce sera comme ce soir, en pire. Pourrai pas, pour un oui ou pour un non, décrocher le téléphone transatlantique. Franchir six mille kilomètres à douze dollars les trois minutes. D'un bond, sur une impulsion. A peine j'ai raccroché, je décroche. Impossible de rester en place, ainsi que je suis fait. Déjà à New York, par la fenêtre du living, immense, les fûts étoilés des gratte-ciel du World Trade Center scintillent, sur la gauche, le clocheton en pain de sucre candi illuminé de la mairie jaillit dans la nuit. De mon onzième, j'ai vue sur le vide, imprenable, je plonge au ciel. Sous le candélabre d'étain à huit branches, la table ronde en chêne épais du coin qui fait salle à manger. J'ai mon fauteuil habituel à bras de rotin, à siège canné, style moderne. Fabriqué au Japon ou en Corée. Je mets le set de plastique bleu. Je cherche les assiettes anglaises roses. Qu'est-ce que je vais cuire. Des *shrimps* de chez Balducci's. Des *hot sausages* de chez Faicco's. Peut-être une belle tranche de *swordfish*. Je m'en fiche. Ou un *shell steak*. Un *T-Bone*. Les bonnes choses d'Amérique me mettent toute l'eau de l'océan à la bouche. Rien n'a le même goût qu'à Paris. Ni la viande ni la vie. Dès que je débarque à New York, je change de peau. Comme de chemise. De papilles, de pupilles. Je bois, je vois autrement. Plus la même langue, 3, *Washington Square Village, please*. Le gros taxi jaune se met en branle en brimbalant, les ressorts cassés à cahoter sur les nids-de-poule grincent, *had a nice trip ? – Yes. – Where you from ? – Paris. – Oh, isn't that nice*, à peine le 747 atterri à Kennedy, bras étirés par les bagages, m'engouffre dans le tacot défoncé qui fonce, Van Wyck Expressway se déplie, à cent à l'heure il roule ses bosses, un Noir, un Jaune, un Portoricain, un Cubain, un Tchèque, un Hongrois, un Russe, tous les exilés, les rejetés, les paumés de la terre, avec les chauffeurs ici, après Van Wyck, sur Grand Central, en une demi-heure, on a fait le tour du monde. Au volant, plus vite même que par avion. Ils me conduisent, je les dirige. Personne ne connaît toutes les rues, à New York, impossible, *take Williamsburg Bridge, then the Bowery, I'll tell you when to turn*, on remonte l'avenue à clochards ivres affalés, là, à gauche, *take Jones Street*, ça y est. Sous la marquise, le portier à casquette et livrée se précipite, ouvre la portière, *so good to see you again*. Porte les bagages au pied des quatre ascenseurs, j'appuie sur

le bouton du 12. Voilà. Suspendus plein ciel, plein sud, le grand living étincelant comme une verrière, les trois chambres à coucher, avec leurs trois salles de bains, en enfilade. Les locataires repartis la veille au soir. De nouveau chez moi. L'autre chez-moi. Décidé, ce sera des *shrimps*. Avec du riz sauvage, Uncle Ben's, le meilleur. Je déniche la poêle de fonte épaisse, dans le placard de la cuisine, en me baissant. Arrosé d'un blanc fumé de Californie, Christian Brothers. Ou d'un Concha y Toro chilien, chardonnay ou sauvignon. Je crie, à table ! Set en plastique bleu bien astiqué, assiettes en porcelaine rose anglaise Ironside à bergeries et à ramages, le couvert est mis. J'avance mon fauteuil de rotin. A ma droite, personne. La place est vide. Où est ma femme. Néant, je dîne seul. Me voilà bien avancé.

Coudes sur mon bureau d'acajou, je me réincarne dans le clair-obscur du salon silencieux. Divan et fauteuils de cuir poli, en face. Décidément, cette journée ne me réussit pas. Elle ne passe pas. Elle me reste sur l'estomac. Ce matin, en guise de commémoration, des lacunes quintessentielles s'entrebâillent. Ces renvois d'amémoire me donnent une série de haut-le-cœur. Devant le tombeau du Soldat inconnu, la flamme de mes souvenirs vacille. De pans capitaux du passé, je suis obligé de faire mon deuil. Une vraie cérémonie des adieux. A moi-même. De l'Etoile au Trocadéro, je traîne mon fantôme exsangue. Quand ma tête à ce point flanche, me flanque le cafard. Me retourne la tripe, tous mes manques, mes manquements me reviennent. Toute la journée, un goût de fiel dans la bouche. Et voilà, encore une fois, ça me remonte. Des profondeurs, *de profundis*. J'ai ma sonnerie aux morts, je bats ma coulpe. Quarantième anniversaire, l'An Quarante, inévitablement, me secouent. Le branle-bas de combat m'ébranle. Cette guerre que je n'ai pas faite, cette Victoire : ma défaite. Au champ d'honneur, si on n'a pas été présent, ça creuse une éternelle absence. Bon, d'accord. D'abord. Il y a cela à la base. Mais ça se complique. Je ne suis pas seulement béant par le bas : par le haut. Je m'ajoute par le sommet de ma pyramide. Il faut qu'une femme le coiffe, sinon, je m'envole en volutes. Pas assez que mon passé soit aboli : je me dissipe dans l'avenir, je m'y ensevelis. Suffit pas que le futur soit par définition incertain : je m'arrange d'avance pour qu'il soit vide. Une succession de trop-pleins et de super-vides, ça fait une moyenne de demi-pleins, de demi-vides. Je suis une DEMI-PORTION.

Je souffre d'une maladie ontologique. C'est incurable. Un défaut

d'être vous construit une vie vicieuse. Voilà que le petit rire de gorge de ma femme me roucoule dans les oreilles, *ce que tu es bête*. Il me chatouille tendrement. Quelques minutes à peine. Cet échange, invisible mais vibrant, me recharge. Ce contact téléphonique m'électrise. Je remets le combiné en place, sur le coin du bureau. Je me carre dans mon fauteuil ministre. L'acajou, sous mon coude, rutilant, l'ébène de la commode doucement brille. Calme silence. D'un coup, silence de mort. Je m'écroule. Un mec tordu, je reconnais, un sacré zigzag. En zigzags. Toujours entre le zist et le zest que j'existe. Soudain, mon ventre gronde. Le cœur crie femme, l'estomac crie famine. La déprime ne m'a jamais coupé l'appétit. Elle le retarde. Parce que ma femme me délaisse, je ne vais pas dépérir. Il est temps de retrouver mon assiette. Londres s'estompe, New York s'efface. Je suis bel et bien dans mon fauteuil, au salon, à Paris. Vivement, à la cuisine. Rappel à l'ordre, à l'heure. Je louche presto vers ma montre : DIX HEURES VINGT-TROIS. Dans ma tête, je vois du pays, je bats la campagne. Après les lézardes du passé, j'explore les béances de l'avenir. Pendant ce temps, un autre trou se creuse. Le vrai. Je gamberge, mais les glandes salivaires, les sucs gastriques sont au travail. Dans le noir, au fond des organes, suintements furtifs de pepsine. J'ai trop attendu. Si j'ai trop faim, je vais trop manger, si je mange trop, trop d'acide chlorhydrique. Après, en plein sommeil, réveil acide. J'aurai mon reflux biliaire. Le jour, la nuit, sans repos, sans trêve. Je produis des jaillissements d'anxiété. Vite, me garnir modérément l'estomac, pour lui éviter les brûlures.

Parce qu'une épouse en mal de carrière m'abandonne, aucune raison de me délaisser. Claudia, Rachel, Ilse, la même histoire : LEURS besoins. Les bonnes femmes, des égoïstes, ne pensent qu'à elles. Il est temps que je pense à moi. J'ouvre le frigo. J'ai la faim-ville. Pas grand-chose à avaler. Boulimie aux mandibules : que des rebuts. Pieusement conservés, sous film transparent, dans des bols. Reste de nos repas défunts. Pas pu faire de courses. Aujourd'hui, jour férié. Même le chinois d'en face est fermé. De toute façon, impossible d'aller au restaurant tout seul. A midi, peut-être. En voyage, à la rigueur. On n'a pas le choix. Mais, quand je suis à la maison, impensable. Je ne pourrais jamais sortir le soir en mon unique compagnie. Je vois ça d'ici : un quinquagénaire en quarantaine. Souffreteux, égrognant, qui sirote son beaujolais dans un coin. En tête à tête sentimental avec son cassoulet. Pas même fichu de se trouver une donzelle. Un mec paumé. Pas même capable de se dégoter un ami. Lorsque j'en aperçois un au restaurant, me fend le cœur. Un repas, une bouteille, comme l'amour : ce n'est bon qu'à deux, ça se partage. Je partagerai mon dîner avec moi-même. Chez

soi, personne ne vous regarde, ne regarde personne. Je décide de m'inviter à ma table. La vue de tous ces reliefs m'a mis à plat. Et puis, je me ressaisis. Je vais me faire des œufs. Brouillés, bien sûr, comme toutes mes entreprises. Sera le plus simple. Avec une tranche de lard, je ferai maigre. Avec du porc, je suis sauvé. Mes rogatons seront un festin. Un paquet d'épinards surgelés, et voilà, ce sera fête. Je descends chercher une bouteille dans le cellier pour faire bombance. Je fouine parmi ma réserve. Sidi Brahim, coteaux de Mascara, avec un tel repas, devrais me contenter d'un pinard humble. Roussillon, aussi un minervois. J'entr'aperçois un corbières. Eh bien, non. Je ne fais ni une ni deux, je prends une résolution subite. Ce sera un châteauneuf-du-pape, le seul qui me reste. Si je reste seul, aucune raison pour que je me maltraite.

Dans la salle à manger, je mets la table. Quelles assiettes, je n'hésite pas, ne lésine pas : les plus belles. Les mauves, réservées aux réceptions. Verre, pareil. Dans la vitrine du buffet, je prélève un des anciens, faits main, à bordure d'or, précieux, rapportés intacts, par miracle, d'Amérique. Couverts, ce sera l'argenterie, pas la ferraille que j'utilise à midi, avec la porcelaine ébréchée. Serviette, pendant que j'y suis, j'en cherche une propre. La table est dressée, je me redresse, je jette un coup d'œil en survol. Monsieur est servi. Je m'assieds. Je commence toujours par des hors-d'œuvre. Un reste de pâté desséché, mes quatre variétés d'olives, amollies. Voilà. Je ne vais pas jusqu'à mettre un faux col et une cravate, comme un milord. En smoking avec soi-même, style outre-Manche. Je retrousse les miennes. Je me reçois en toute simplicité. Mais avec tout confort. Je me respecte. Même sans ma bourgeoise, je dîne en bourgeois. En petit-bourgeois. Je suis dans mes meubles, entre mon buffet, ma crédence art déco, arrachés de haute lutte à l'ex-salle Drouot, gare d'Orsay, aux enchères. Avec le tapis bleu sous mes pieds, les chaises vides autour. Je lève mon verre à ma santé, je goûte. Je hume, j'aime. Ce châteauneuf a un fumet délicieux, ce nectar arbore sa pourpre cardinalice, ce pape me flatte les papilles. Mes lèvres s'humectent de son bouquet épicé, mes humeurs sombres prennent des couleurs d'embellie. J'en reprends une gorgée. Je m'imprègne d'une troisième. Je m'arrête. La soirée est encore longue. Je dois ménager mes munitions. Ne pas brûler trop vite mes dernières cartouches. Fin de la Guerre. Les Boches capitulent. Quand même, ça se célèbre. Hier soir, Anne Frank. Ce soir, la Victoire. Je resalue le Drapeau. Je rebois. J'entame un second verre en son honneur. Je me détends, je m'allège, je deviens plus léger que l'air, je m'envole. Des envolées lyriques me montent au cerveau, *vive la France, vive de Gaulle*, j'ai le trémolo de la treille. Après la truille. Quatre ans, un nombre infini de jours, qui vous étreint la

tripe. Rafle du Vel d'Hiv, les juifs étrangers d'abord. Oui, mais ensuite. Sera le tour des Français, pur sang, latin-grec ou pas. Ça se rapproche. Quand est-ce qu'ils vont nous embarquer. Quand est-ce qu'ils débarquent. QUAND. Encore une rasade. Je fête QUARANTE ANS DE SURVIE.

oui non taisez-vous pas possible on fait silence des rumeurs serait trop beau faut pas y croire on a tellement attendu après si souvent déçus Grand-Père mon père moi penchés très tôt le matin autour du poste tout bas à cause des voisins pan-pan-pan-PAN cœur qui bat à rompre tempes martelées *ici Londres* la gorge se crispe soudain le contreplaqué de la T.S.F. explose comme un soleil voix familière lointaine connue reconnue à la seconde *les forces alliées viennent de ÉCLATE débarquer* mon père se redresse Grand-Père se rengorge jamais dans ma vie jamais j'ai eu comme ça COUP AU CŒUR mon père crie *Nénette* il y en a deux ici deux Renée dans le pavillon de Villiers j'ai deux mères Riri au travail déjà parti aux aurores tante Nénette aussi déjà en route pour son bureau des chemins de fer *en Normandie* ma mère accourt de la cuisine quoi qu'est-ce mon père fait un geste tous au garde-à-vous autour du poste *ce matin à l'aube*

soleil en dix secondes qui se lève qui vous inonde clarté aveuglante de joie L'AUBE ma sœur dévale l'escalier arrive d'un trait tous les cinq on se regarde tout à fait on n'arrive pas à y croire tant attendu trop attendu tous les cinq tendus à craquer on craque des larmes d'extase jaillissent peux pas retenir mes pleurs ma mère chiale mon père a les yeux embués pus trop longtemps accumulé abcès qui crève accès subit plantés là on ne pouvait plus bouger BÉATITUDE

Voilà, *D-Day*, ç'a été la joie la plus farouche, la plus féroce de ma vie. De toute ma vie, si j'ai à choisir l'instant le plus heureux, je n'hésiterai pas une seconde. A la seconde, je dirai : *D-Day*. ILS DÉBARQUENT. Ça y est. Enfin. On n'y croyait plus. Un rêve vain. Les ordures de Radio-Paris, Radio-Paquis rigolent : hein, vous les attendez, quand est-ce qu'ils. La question, pour nous, des semaines et des semaines, des mois et des mois : quand est-ce qu'ils nous chopent. Cachés, terrés. Dans le pavillon de Villiers, en attendant de crever. On fait les morts. Quand on a peur d'être arrêté, la vie s'arrête. Comme un cœur qui cesse de battre. Huit mois en catalepsie. Jour après jour à guetter la catastrophe. Des années qu'on est sous la mauvaise étoile, qu'on la porte sur le poitrail.

Qu'on se dit : d'une minute à l'autre, on nous embarque. ILS DÉBARQUENT. Faut avoir vécu ça pour comprendre. Si je marche sur le bon trottoir, en cas de rafle, je me trotte. Si je suis du mauvais côté, adieu, bonsoir, la flicaille, les gendarmes, agents capteurs, tout Vichy vous fait monter dans les cars de police-secours. Serrés dans les autobus à étouffer, les couloirs bondés qui dégorgent leur cargaison de carcasses sur les plates-formes. Après, Drancy. APRÈS. Dans les stations de métro à plusieurs sorties, ne pas se tromper de couloir. Des années, ça a tenu à un fil ténu. Malchance, il casse, on claqué. Le bonheur est comme la mort : ça arrive EN UNE SECONDE

et puis V-Day la Victoire pour moi pas le 8 mai 45 le 24 AOÛT 44 EN UN ÉCLAIR la 2^e D.B. fonce sur Paris Leclerc arrive mais Paris n'est pas la banlieue se méfier encore des poches de Boches des Chleus par paquets par endroits qui traînent ça canarde encore ferme ça barde encore des obus passent en sifflant au-dessus des toits suffit d'un qui tombe tombeau libérés à tout jamais par une bombe on courbe l'échine on baisse la tête la chance il faut l'avoir jusqu'au bout on tient le bon ÇA Y EST une rumeur dans la rue l'allée de la Gare en frémit on met pour la première fois le nez à la fenêtre ILS SONT LÀ je demande à mon père *est-ce que je peux* il réfléchit il tousse lui tord le thorax *attendons encore un peu mon gars* tellement de veine pour arriver jusque-là tellement impossible de pendus on est suspendus le bruit court PLACE DE LA MAIRIE je dis *mais j'aimerais mon père muet ma mère ne dit rien aller voir sortir* risqué je crie *mais ils sont place de la Mairie* le Père hésite *on ne sait jamais* seulement le Père est un homme de courage *vas-y si tu veux en tout cas jusqu'au coin de la rue* ma mère proteste *mais voyons* le Père dit *tu as entendu les nouvelles moi je reste parce qu'il faut garder la maison* nos hôtes sortis nous sommes de garde

allée de la Gare pas foulé le sol d'une rue depuis neuf dix mois sais plus à force jours qui se fondent dans les jours un seul immense vide qui s'allonge un fil de vie qui s'étire en fil blanchâtre de guimauve un goût si fade de vivre dégoût SOUDAIN dehors je mets le nez j'avance A L'AIR LIBRE je n'ai pas respiré ainsi depuis des siècles d'un pas tellement léger je m'envole je longe les champs qui bordent la rangée des pavillons jusqu'au coin

un vrai ballon sous le crâne une montgolfière dans les poumons à force d'être plus léger que l'air je me volatilise perdu là-haut éperdu soudain me retrouve au bout de l'allée à l'angle de la route de

Champigny je tourne à gauche je descends d'un pas allègre presque en courant le trottoir raide ça tombe à pic plus rien à bouffer dernières ressources épuisées S'ILS N'ÉTAIENT PAS ARRIVÉS un débarquement qui traîne sa coquille d'escargot le long des haies au long des mois plus un sou plus une miette QU'EST-CE QUI ARRIVE j'arrive au pont du chemin de fer

je laisse la gare vide à ma droite rues vides la pâtisserie fermée la ville en attente derrière volets clos Villiers derrière ses fenêtres je remonte la forte pente vers la mairie souffle un peu court perdu l'habitude de marcher soudain me mets à courir

j'entends des voix des cris *les voilà* veux pas rater l'événement de ma vie sur la place un attroupement des groupes avec au-dessus les fils vibrants des trajectoires d'obus striant le ciel et qui là-bas au loin éclatent j'explose *ça y est enfin* sur la place de la mairie une voiture verte arrive en trombe freine net au milieu devant la foule elle pile cahot chaos K.-O.

coup au cœur pétoche *des Boches* nous zieutent nous visent ils avisent ont des armes *ils vont* dans le tas la foule se débande comme en 40 la France qui refout le camp panzers aux trousses de la frousse stukas qui font des piqués du rase-mottes mitraillant les colonnes de fuyards ça file se défile de partout *attention ils vont tirer* les Chleus se tirent

les Fridolins font demi-tour se débinent fallait voir autour les binettes on se regroupe on se rattroupe on se rattrape *on les a eus* cœur au ventre on reprend courage LES VOILÀ cinq minutes après le départ des doryphores à l'endroit même où les frisés LA JEEP trois types dedans tout autour des sourires larges comme des portes cochères des gestes d'accueil battant comme des ailes de moulin au lieu du vert-de-gris du kaki au lieu du pain rassis du cake à la place des grenades entre les dents corned-beef au poing liesse délire quelqu'un crie WELCOME au lieu d'ACHTUNG change de langue du fritz à l'angliche change d'uniforme les casques de forme fini de casquer cascade de rires un trémulant hurra secoue la foule filles se jettent au cou des mecs hirsutes hilares leur véhicule débordé à l'abordage on les assaille avec des jets brûlants de baisers au lance-flammes un grand gros roux colossal tend du chewing-gum on le viole de tendresses

moi je reste cloué au sol planté là pantois incrédule garde-à-vous-fixe figé gorge nouée quatre ans de mort qui se dénouent quatre ans d'étau boche d'État Vichy qui se desserrent quatre ans d'avaries de peurs qui se dispersent quatre ans d'échine courbée de haine rentrée qui se dissipent je me redresse la poitrine de nouveau vierge je me

dégage du cauchemar LÀ DEVANT MOI je rêve je me pince ON
M'A PAS PINCÉ

parmi le grouillement des cris rires qui grailonnent on pousse de
tous côtés bourrades dans l'allégresse débridée qui se déchaîne mes
muscles tressaillent sans un son tout mon corps hurle à l'unisson
toutes mes fibres comme les cordes d'un violon la joie me racle des
pieds à la tête je vibre JE VIS d'un seul coup LIBRE à jamais EN
UNE SECONDE

Voilà mon V-Day. A moi. Vidé. Plusieurs verres d'affilée. Les deux
tiers de la dive bouteille déjà partis. Envolés en régurgitations
historiques. J'allonge encore une fois la main vers le goulot aux
libations bénies. Afflux, mes souvenirs de guerre défilent. Une vraie
parade, au pas cadencé, je suis, de la tête aux pieds, martial. Une,
deux, une, deux, j'attrape le rythme. Une lourde pile sur l'occiput, le
corps raidi sur la pointe des orteils, je fais l'aller-retour le long des
dix mètres du couloir carrelé, qui va des W-C à la cuisine. Dans le
pavillon de Villiers. *Attention, mon petit, tu te vouîtes.* Pas une vie,
rien d'autre à faire, à force de me pencher sur les bouquins. Mon
père crie, *il faut te redresser.* Serai un mec à la redresse. Avant de me
les enfoncer dans le crâne, je porte cinq kilos de livres sur le crâne.
Les omoplates bien rentrées, les bras étirés, en route. Dix fois, de
l'odeur surie des waters aux senteurs encore pires des relents
refroidis de la boîte à ordures. Nos agapes de déchets. *Fais tes
exercices,* dès le réveil, allez, ouste. Plus vite que ça, j'accélère. On se
cache, d'accord, mais un jour. Devrai me montrer au grand jour. Un
grand dadais au dos courbe comme un plein cintre : dans la vie, en
supposant qu'il y en ait une. Il faudra qu'il roule sa bosse. Ça ne
sera pas beau à voir. Je m'arrête, échiné, essoufflé. Mon père
demande, *as-tu fait tous tes exercices ?*, je dis *oui.* Il demande, *vingt
minutes ?*, je dis *un quart d'heure.* Mon père dit, *alors continue.* Je
recommence. Une deux, une deux. Ça me reprend, j'ai un passé qui
ne passe pas. Il me remonte. Je dois avoir un cerveau à trois lobes,
un estomac à quatre poches : un ruminant. Dès que je bois, je me
remâche. Je dis au père, *à quoi ça sert, ces exercices, quand on n'a
rien à manger ?* La dent toujours creuse, finit par vous faire des os
sans calcaire. Plus un dos, une colonne vertébrale que j'ai : un arc.
Réflexe, dans l'œil du père, un éclair, la noire prunelle s'illumine, *il
faut, mon gars, il faut.* Sa voix, faible, rauque, mais ferme,
m'empoigne, me guide. Tellement amaigri, le Père, il flotte dans le
gilet usé, les vieux pantalons, la peau et les os sous la chemise. Plus

de joues, rien qu'un menton qui saille. Pourvu qu'il tienne. Déjà failli clamser deux fois d'une pneumonie, repêché de justesse aux sulfamides. S'il rechute, quand on se terre, pas de docteur possible. S'il recrache ses poumons, ça finira pour nous huit dans un bain de sang. Forcé, à force. Plus même de pain rassis, pas un quignon, rien que la guigne. *Cinq minutes encore, fiston.* Je m'écroule presque, jamais le poids du savoir n'a pesé si lourd. Des miettes de biscotte, avec un soupçon de confiture. Serait un rêve. Rutabagas bouillis sans beurre, des délices depuis longtemps évanouies. Au ventre, ça me gronde féroce. Me tord la tripe. Quand on n'a rien à tortorer, ça vous torture. La faim me mord. Je ne peux plus avaler une bouchée. Mon frichti m'est resté dans la gorge, mes œufs brouillés me brouillent l'estomac. Repas, repu, repos. La vérité, je bouffe trop. Je me bourre. Forcé, à force. De n'avoir pas eu assez, j'ai toujours peur de manquer. Jadis, des trous tels : pour me remplir, il faut à présent que je bâfre. Je suis une victime de guerre. Voilà. Faut bien que je célèbre la Victoire. Tant pis, je m'offrirai pour dessert un morceau du cake anglais de ma sœur. Je me lève, vais pesamment à la cuisine, sors le gâteau du placard. Soudain, ma mère m'arrête, *ce n'est pas bien, mon petit. Tu dois toujours te garder une petite place.* Elle ajoute, *songe à ceux qui ne peuvent pas manger à leur faim.* Comme ça qu'elle est, ma mère. Elle pense toujours aux autres. A ceux qui n'ont pas, à qui il manque. Ça ne manque pas, avec elle. Elle a peut-être raison. J'ai la vie facile. Mon existence, du gâteau. Du coup, je suis un rescapé à brioche : cinq kilos de trop en bourrelets à la ceinture. Il va falloir que je me la serre. D'un cran. Du cran. Pour la bonne cause. Je remets le cake, malgré la couche de massepain, sur l'étagère du placard, au-dessus du réfrigérateur. Héroïque, mais nécessaire. Parce que l'onctuosité de la pâte d'amandes, mêlée à l'arôme puissant du châteauneuf, est une tentation diabolique. Je ne cède pas. Quatre ans d'échine courbée, à vous en faire à jamais le dos rond. Des mois et des mois, enfoui, enfui, comme un lapin dans son terrier. Pendant la guerre, au fond du trou. A présent, halte. Je résiste.

On ne peut pas résister à toutes les tentations. Je me refuse du solide. Je me reverse, à défaut, du liquide. Une commémoration pareille s'arrose. Quarante ans de rab se célèbrent. De retour à la salle à manger, de nouveau assis. Seul. Un survivant solitaire. Dans l'appartement feutré, volets du rez-de-chaussée fermés, je me cloître dans le silence. Je laisse errer mes yeux sur mes meubles. Du bric-à-brac art déco, acheté aux enchères, qu'importe. Le miroir, au-dessus de la cheminée, renvoie l'image du grand miroir, sur le mur en face. La table, les chaises tournoient, les buffets se volatilisent dans les reflets. Moi avec. Ma salle à manger est ma galerie des glaces. Mon

Versailles de pacotille, sur mon siège canné, je trône. Le roi-soleil, le moi-soleil. POURQUOI JE SUIS MOI. Plutôt qu'un autre. Plutôt que rien. La vérité : PAS DE RÉPONSE. J'ai beau avoir un œdipe monumental, répond pas à la question du Sphinx. Mon énigme, pardon du peu, sera pour toujours irrésolue. La route est barrée. Connais les mots de passe : *biologie + environnement, hasard + déterminisme = Moi*. Avec un brin de *libre volition*, dedans, on n'a jamais trop su comment, pour faire bonne mesure. Besoin pour graisser les rouages. Autrement, le système grippe. Même avec, le système dérape. Aucun système ne tient debout. Tout en haut, dans les parvis célestes, on a essayé de fourrer Dieu. Tout en bas, au fin fond du sperme, des ovaires, on a logé vingt-trois paires de chromosomes, avec, dans mon cas, au bon endroit, XY, merci. Et, plus bas encore, au fin fond des chromosomes, on a mis des gènes. Me gêne pas. M'explique pas non plus. Les explications, c'est comme les systèmes : il y en a tant, de toutes sortes, contradictoires, qu'il n'y en a aucune. Les meubles de la salle à manger ne s'estompent plus dans les reflets des glaces, maintenant, ils tourbillonnent. Je commence à avoir le tournis, ma tête valse. POURQUOI MOI. Simplement, comme ça, se décide, au petit bonheur la chance. Ou malchance. Ça se déclenche sans raison. Clic, soudain dé clic. Un jour, je claquerai, clac. Un jour, on m'a conçu, paf. D'un sacré coup de paf. Suis paf. Dès le début, fait malgré moi. Comme un rat. En un éclair ténébreux, en une seconde gluante. Coup de queue du père dans les entrailles maternelles, au hasard de millions de spermatozoaires vibrionnants. Ils se reproduisent, ça ME produit. ISRAËL DOUBROVSKY, Tailleur d'Habits, né à Tchernigoff (Russie), MARIE RENÉE WEITZMANN, sans profession, née à Paris IV^e. Mariés le 9 août 1927. JULIEN SERGE DOUBROVSKY, professeur, né le 22 mai 1928, à Paris IX^e. 9 août-22 mai : je suis un produit cachère.

Quand même, avec un tel livret de famille, j'en ai pris pour mon matricule. J'ai trinqué. Je lève un verre à ma santé. À LA VICTOIRE. On vient au monde, on le quitte, sans faire ouf. Pas son mot à dire, on n'a pas droit à la parole. Je la prends : *Mesdames et Messieurs, j'ai une nouvelle étonnante, ahurissante à vous communiquer, et ce n'est pas sans une certaine émotion que je le fais : voilà, JE SUIS MOI. Et, veuillez noter, PAS UN AUTRE, contrairement à une formule célèbre, mais mensongère. Je n'en reviens pas, depuis cinquante-sept ans que cela dure. Seulement rassurez-vous : cela ne durera plus très longtemps. Je vous repasse le flambeau. Je fais le flambard, mais j'ai les foies : VEUX PAS CREVER ! Pas encore. Ce soir, je fête quarante ans de survie. Donnez-m'en encore quarante. Enfin, trente. Je me contenterai de vingt. De vin, quand j'en ai trop bu, je m'imbibe. Le flux monte insensiblement, degré par degré, en général de douze à*

quatorze, et puis m'inonde. Signal d'alarme, les mots klaxonnent encore plus fort, j'ai la coloquinte qui carillonne. Au lieu de tropes, j'ai des onomatopées dans la tronche. Mes pensées font ding-din-dong. Mon crâne devient une immense caisse de résonance. Je déraisonne. Je délire. Ça délivre. Je prends le large. Quand je suis dans tous mes états, je tente de passer à l'état d'ébriété. A la nage, à grands coups de coude, je traverse d'une rive à l'autre. Alice au pays des merveilles, c'était de l'autre côté du miroir. Moi, c'est de l'autre côté du verre que j'accoste. Seulement, si j'abuse de la merveille vermeille, souvent j'ai le rubis con. Je le franchis. Je l'ai déjà franchi tellement de fois, j'ai l'habitude. La mer d'Irlande, puis l'Atlantique. Entre moi et moi, j'ai mis toute l'eau possible. D'autres fois, cela ne suffit pas, je mets le vin. Dans mes lares, hilare. Tout peinard, dans mes pénates. Immobile, sur ma chaise, je suis en dérive douce. Mon Bateau Ivre descend douillettement le fleuve. Je glisse le long d'un canal lisse. Calmement, j'écluse. Plus d'une demi-heure que je suis en remplissage, à présent j'ai atteint le niveau supérieur. Il est temps de fermer les vannes, rester dans mon bief. Je dois savoir mener ma barque, contrôler mes transports. Halte aux rasades. Je jette un coup d'œil à ma montre : ONZE HEURES DEUX. Trop tôt pour éteindre les feux. Que je fasse encore un peu de chemin, que ça circule, mon bateau, mes bateaux. Vogue la galère. Je galère. Une vie de chien. Je dois reprendre le collier. Je me laisse aller au fil du vin dans ma péniche. Retour à la niche. Dans mon bureau. Sartre m'attend. Au lieu du voyage au long cours, mon cours. Au lieu de dériver, rivé. Je n'ai pas assez préparé ma classe. Lundi prochain, babil. Au boulot, plus vite que ça. Il faut me remettre au travail. Que je marne. De quoi me jeter dans la Seine. C'est fou ce que je bosse. J'en ai mal au crâne, une légère migraine me démange la racine des cheveux. Un effort, j'essaie de concentrer mes pensées. Elles me filent entre les doigts comme des anguilles poisseuses. Elles se mettent à barboter au fond de mon verre. Il est vrai que je viens de vider le quatrième. J'ai les idées qui pataugent dans un marécage saumâtre, elles s'enlisent dans la boue violacée. Tant pis, ce soir, je me boirai jusqu'à la lie.

Sur TF 1, je peux encore écouter les dernières nouvelles. Me brancher sur l'univers. SORTIR DE MOI. Je veux me lever. Cloué à mon siège. Impossible, ainsi lesté, je suis trop lourd. Pas la force d'aller appuyer sur le bouton. Déjà parti. A cette heure, si tard. Déjà embarqué pour Cythère. Ne rate pas, toujours ainsi. Quand je bois

seul, au bout d'un certain temps, prend pas longtemps, je me noie. Ça y est, j'ai ma NOYADE DE NAIĀDES. Un noyé revoit sa vie. En quelques instants, les derniers, elle défile en un film affolé d'images. Je coule, happé par un tourbillon de néréides, emporté par un maelström de nymphes. Au fond des ruisseaux rougeoyants, j'ai rejoint mon cortège bouillonnant d'égéries. J'ai horreur de boire la tasse tout seul. EN SUISSE. Ça, par exemple, mais oui. C'EST LÀ. Echo. *Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse. C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.* Du Valéry, hein, au moins ? Non, du Boileau. Pas mal, *Art poétique*. Elle se lamente, larme à l'œil, ma nympnette. Avec un gros accent teuton, ses tétons qui s'agitent, *tu refiendrâs à Noël, dis ?* Sur le quai de la gare, à Zurich. Mais si, c'est elle. Quinze ans qu'elle a. Moi, dix-huit. REGINA. Sa petite frimousse rousse, ses taches de son sur le petit nez. Les joues roses, rebondies, le sourire acide et candide. Les yeux verts, pervers. Pour son âge, drôlement avertie, la fillette. Moi, gourde. Ses nichons, sous le tricot beige à mailles serrées, faudrait que je les dénêche. Mais oui, comme ça, m'y attendais pas, en voyage, PREMIER ÉTÉ D'APRÈS-GUERRE. Le père qui racle ses dernières économies, qui dit, *il faut que tu ailles là-bas*. Plus de tickets de rationnement, chocolat en monceaux, vitamines par tonnes, *tu dois prendre du poids*. Circuit des auberges de jeunesse, de lac en lac. De fille en aiguille. EN RETROUVER UNE DANS UNE BOTTE DE FOIN. Pareil, pas de différence, je tâtonne dans la paille, drue comme chaume. Me pique les doigts, je ne chôme pas. Je m'affaire de mon mieux, panique. Elle hurle, *hurtig, hurtig !* Mais oui, aussi vite que possible. Mes doigts s'écorchent

le train premier train libre estival hors de la guerre plus de tickets j'ai mon billet JE FILE ça défile vitesse vertigineuse vertes ondulations herbeuses ondes miroitantes et puis des crêtes neigeuses tant de mois d'années claquemuré enfermé suffoquant

là, flanquée de sa copine, plus grande, qui s'avance le long de l'allée, taches de rousseur éclatante de soleil de rire, à la seconde m'a fait toc toqué d'elle

sur le lac des Quatre-Cantons d'abord cantonnés dans les balades odorantes parmi les sapins et les prés après ardeurs qui nous gagnent au grand air en plein azur flamboyant couru nous cacher

un trou un coin on cherche on trouve UNE GRANGE grimpés presto à l'échelle on rigole une vraie farce sur nous on referme la porte enfouis jusqu'au cou dans le foin je la farfouille

des mignons et des dodus et des pointus ses tétins ferme et lisse le ventre des pieds à la tête m'allèche la lèche de la tête aux pieds le

dos le torse picotés de paille rêche narines saturées de senteurs

EN SANGLOTS qu'elle éclate, le visage décomposé, moi, j'avoue, je n'en mène pas large, le moment d'être à la hauteur, *schnell, schnell*, on s'agite comme des possédés, on se démène dans tous les sens

non Serge non j'insiste *nein* alanguie elle s'abandonne ENFIN touche au GRAND MOMENT je lui chatouille la cramouille mon doigt dans la fente LA PORTE QUI S'OUVRE fourche menaçante brandie barbe chevelure hirsutes LA FACE qui hurle des insultes velues en dialecte fureur hérissée de borborygmes germaniques LE PROPRIO

trois minutes, *drei Minuten*, ça j'ai compris, qu'on a pour déguerpir, sinon *Polizei*, ça j'ai pigé aussi, après quatre ans d'occupation un mot qui vous reste, Regina qui tremble de tout son corps, si on raconte à sa mère, les grandes eaux de Zurich qui lui dégoulinent du visage, rapido je me refringue, elle se rhabille, à peine enfilée sa culotte, soudain TRAGÉDIE, où elle é, *ma chuppe* ?, la grosse voix en bas re-beugle, on se remue, on se trémousse en s'enfonçant dans le fouillis du foin, *mein Gott, mein Gott*, mains qui s'éraflent aux brins durs, moi, L'ALLEMAND, quand on le gueule, ça me fout toujours la pétoche, des sonorités meurtrières, une bouche qui crie en boche, le peloton d'exécution, Regina se tord les mains, dans les miennes soudain je sens quelque chose, je serre du tissu, miracle, sauvés, LA JUPE

nom de Dieu, j'avais de l'étoffe. Qu'est-ce que j'ai pu me marrer, cet été-là. Pour la première fois de ma vie hors de France. Hors de prison. REGINA, elle se met à défiler à toute vitesse. Après l'arrêt sur image, des images sans arrêt. Le film s'emballe. Quand la sœur, Gisela, a essayé de m'emballer. En septembre, sur le quai de la gare, à Zurich, *dis, tu m'écriras* ? Moi, j'ai la plume alerte, des tonnes, des tomes de lettres, de quoi faire un livre. Mon premier roman d'amour. A Noël, reviens dare-dare. Croyais au père Noël. Plutôt farce. Regina, elle n'est plus si chaude. La mère, en bas, sa sœur et elle, au premier. Moi, au second. De la maison, souvent ma dulcinée s'absente. Heureusement, il y a la sœur. Quatre ans de plus. Qui m'explique. Gisela susurre que Regina. A un professeur de musique. D'abord, il y a été piano, et puis forte. Connaît la musique, il a fait une touche. Voilà le secret : un autre amant à la clé. Peux pas croire, pas possible. Un vieux sagouin de quarante ans, pas pensable. Qu'elle me trompe avec un trompe-la-mort. Me mortifie, je suis à l'article de la mort. La frangine, Gisela, qui me ranime. *Gib mir einen französischen Kuss*, comprends pas l'expression, la sienne

me frappe. Se penche de plus en plus, me frôle, bientôt je pige. Un « baiser français », en allemand, c'est quand on mélange les langues. Rouler un patin qu'elle veut, moi épaté, pas mal roulée, cheveux noirs, l'œil bleu, beau corps galbé prêt, contre moi, sur le lit, à se renverser. Moi, je tombe à la renverse. Une SŒUR, avec le type de sa SŒUR. PEUX PAS. Coquebin que j'étais alors, coquecigrues, quand j'y pense, à présent, nom de Dieu, une pareille pouliche, l'enfourcherais avant qu'elle ait pu faire ouf. En selle, en elle. A l'époque, l'Amour avec un grand *Ah !* je m'exclame, pour qui elle me prend. *Dummkopf*, qu'elle dit, Gisela, elle se relève, me traite de crétin. Raison, rater une telle occase. De case, j'en avais une en moins. Comme si j'y étais, que je la revois, la revis, LA SCÈNE.

Vrai, j'en avais de vrais. En ce temps-là, des principes. Comme la jeunesse, ça vous passe. Pourquoi je remue ça. N'y ai jamais repensé en un demi-siècle. La Suisse, soudain, Regina, Gisela, ça resurgit. Bizarre. Mais si. Toute la journée à me fouiller le souvenir, fait un foin de tous les diables. Là, le foin. LA PREMIÈRE FOIS. Encore puceau, sûr. A force de chercher la poutre, pas vu la paille. Me retourne en vain les poches de la mémoire : il en tombe une longue correspondance échauffée entre septembre et Noël. Voilà, j'y suis. ENFIN. Je touche au porc : j'étais un sacré cochon. La triturant dans la meule, *nein, nein*, moi tout enchevêtré en elle, l'index, le majeur dans la fente, l'annulaire qui lui chatouille l'anūs. Et puis, LA FACE QUI HURLE. Forcé, ç'a été la débandade. Chatte échaudée, sur mes ardeurs, eau froide. Au lac des Quatre-Cantons, douche écossaise. Après, de nouveau aucun souvenir. A Noël, avec son nouvel amant, pas dû. Moi, avec la sœur, pas pu. Alors, rien de moins certain. Première fois, pas du tout sûr. Ballotté une fois de plus, je roule et tangué sur les vagues du doute. Besoin de me raffermir, de me remettre du cœur au ventre. J'allonge illico la main vers le goulot aux libations bénies, me reverse une rasade. Avec Regina, tant pis si je n'ai pas consommé. Maintenant, je m'abreuve. J'ai envie de me distraire. Devrais pas, un jour pareil. Commémoration historique, je sais. Je mêle au sacré le profane. Je profane le sacré. Soir de Victoire, d'accord. Mais moi, je n'ai jamais eu que des femmes pour conquêtes. Que faire. On n'a pas que des souvenirs tragiques. Il y en a de marrants. J'avale une gorgée supplémentaire. Le cinéma de mes amours se remet en marche, mon film érotique s'accélère. Une trombe de porno dans la tronche. Un affriolant défilé d'images éclate à toute allure en éclairs. Un pêle-mêle d'yeux surréaliste sans

visages, broussaille de tignasses, je m'y embrouille, des nichons de toutes les formes, des fesses toutes pointures, je m'enchevêtre dans un écheveau de cuisses, perdu au labyrinthe de mon bestiaire. Je perds le fil. Quoi, qu'est-ce que c'est. Qui c'est, celle-là. Robe bleue en taffetas, serrée. Et puis, des bras blancs, nus, qui sortent. Tellement, chaud, touffeur d'été effroyable. Salon à moquette épaisse, beige, je sue à grosses gouttes. OÙ. La tête blonde, avec les accroche-cœur, yeux bleus embués, surgit soudain sur les épaules raides. Debout, en face de moi, CLAUDIA

secoue la tête, dit *non*, d'accord, compris, je remonte faire mes valises, je quitte Boston, fini l'Amérique, l'université Harvard, je rentre en France, ma mère et ma sœur qui m'attendent, trois ans qu'on se connaît, un an d'attente vaine, dès ma descente du bateau, le *Liberté*, juillet 55, lui dis, *je viens pour un an*, pour l'épouser, elle dit, *il faut voir, j'ai l'année pour me décider*, l'année passe, c'est l'été qui commence, je recommence, *est-ce que tu*, cette fois la dernière, liquidé mon appartement, peux pas m'éterniser sous le toit de ses parents, m'épouse ou pas, il me faut, leur faut une réponse, si elle ne m'épouse pas, je file, sur les épaules redressées, yeux droit dans les miens, humides, la tête qui bouge, elle secoue la tête, bon, je pars, pigé, figée, dit *non*, je monte, je prends mes cliques et mes claques, une pareille gifle, trois ans que, cœur gros à éclater, larmes rentrées, m'effondre, redescends l'escalier en catastrophe, une tragédie, cinquième acte, adieu, Titus, Bérénice, à l'envers, moi en face, elle debout, dans la touffeur moite de juin, peux pas dire un mot, soudain elle dit *reste*, je dis *comment, reste ?*, elle dit, *reste, je t'épouse*

COMME ÇA sur un coup de cœur un coup de dé décidé à l'improviste revirement subit de sa part je pars elle dit *reste* pas demandé le mien VOILÀ pourquoi je suis resté à Boston fait carrière en Amérique comme ça qu'elle s'est jouée ma vie sex-appeal ou face blondinette bleutée CLAUDIA

pas marrant, ça, hein ? De quoi se tordre, m'en tape les cuisses. Je me retape une lampée. Avec mon rouge, je finis par revoir ma vie en rose. Et la fille, là, à Londres

SAIS PLUS SON NOM PLUS DE VISAGE qu'importe une histoire drôle de quoi se poiler la fille à poil sauf le slip ceinture sur le plumard à deux heures du matin j'en ai fait une tête à l'envers l'histoire faut que je la rembobine elle passe de la fin au commencement je me retourne

QUOI OÙ énorme amoncellement jaune qui brasille grains de sable brûlants sous les paupières DUNE pieds qui pataugent

s'enfoncent lève les yeux écrasé d'azur incandescent ELLE déjà en haut ses jambes nues grimpant pimpante allègre tellement loin devant là-bas au zénith presque évaporée dans le soleil au mont Pyla bassin d'Arcachon ébloui ÉLISABETH

ma biche agile, moi, suis lourd comme une tortue. Une torture, la passion avec un P. Le P de Damoclès, trois ans suspendue sur ma tête, je l'ai perdue, en un vortex d'aérodromes et de départs, un cyclone de gares et d'arrivées, embrasement à éclairs et à éclipses, quand elle peut sortir de sa prison politique et conjugale. A Prague. Rideau de fer, fin du spectacle. En 69, disparue. Ouf, je respire. FINI, des trucs pareils. Heureusement, j'ai passé l'âge. Je passe la main. Des pieds à la tête, quand on flambe comme une torche du thorax, ça vous calcine. Après, vingt piqûres de calcium. Merci. TROIS ANS, je suffoque, je halète, guette le courrier, je crache des torrents de lettres, j'éructe des cataractes de désir. Trois ans, la passion m'étouffe. A présent, j'étouffe mes passions. ENFIN ARRIVÉ À LA SAGESSE. A peine arrivé, ça repart OÙ QU'EST-CE tendre rebondissement de fesses sur les brindilles d'un sous-bois cul magnifique tout neigeux parmi des senteurs sylvestres au pied de gros rochers à plat ventre cheveux de jais en chignon campagnard avec un peigne derche rondelet en plein air en pleine odeur dans la forêt FONTAINEBLEAU avant le colloque de Cerisy NICOLE Sa fente me papillote aux yeux, j'ai les prunelles fusillées de lueurs brèves, mitraillées d'instantanés furtifs. Bizarre, pas du tout selon l'importance des liaisons que reviennent les images. Sans lien. A mon image.

MINI GRATTE-CIEL jaillie sur le dos toison d'ébène étalée sur les épaules les larges mamelles molles sur le canapé-lit de son studio allongée *Washington Square Village Apartment 14-T* NEW YORK mardi après mon cours j'accours fût étincelant qui gicle au ciel dans la lumière MARION s'évanouit. Comme elle est venue. Une femme entre dans la vie, comme elle en sort. Soudain. Sans rime ni raison, les poèmes d'amour. Et puis, le cauchemar recommence. De nouveau ça se met à pulluler d'un peu partout, mes partouzes se démantibulent, les corps se disloquent, les visages s'effacent, temps et lieux se désintègrent je

tiens C'EST QUI même mafflue qui me pompe le zizi j'hésite lèvres goulues mouillées m'avalent le gland circoncis ça frotte un peu sur le rebord ça racle des dents grosse mémère aux gros tétons qui retombent fellation à la Fellini QUAND QUOI

silence subit. Mes histoires se taisent. En proie aux étreintes, pétri par des bras, trituré par des cuisses suffit assez me glace de toutes

ces chairs je n'ai plus que les squelettes mon crâne valse UNE
DANSE MACABRE

ET MOI. Dans tout ça. Je regarde. UNE TÊTE DE MORT. Sur ma chaise, affalé, affaissé, à m'ébrouer parmi les fesses, les faces. Assis à mon cinéma, je me joue du soft et du hard dans ma caboche. ET LA MIENNE. Fallait pas y penser, j'en tressaute. ELLES, je les VOIS, je les parcours, par-ci, par-là, pas toujours de part en part, parfois par morceaux, de grain de beauté en grain de folie, éclairs des yeux, élans des gestes, couleurs des robes, quand même, LEURS TÊTES RESURGISSENT, Marion, amandes noires, scintillantes prunelles, deux molles lippes, Berthe, ses yeux bleu pâle, longs filaments blonds soyeux jusqu'aux épaules sur son corps replet, LES VOILÀ. Elles reparaissent. Qu'est-ce qu'elles avaient, contre elles. En face d'elles. Corps, gros, grand, maigre, sais pas, j'ai eu toutes les phases. Quels membres elles ont serrés entre leurs bras. Aucune idée, peux pas ME représenter. Quel visage j'avais. Sais pas, sais plus. Je fais un ultime effort. Je décide de M'IMAGINER. Les autres ont bien droit à leur survie. Il faut que je ME RESSUSCITE. Je me concentre, fronce les sourcils, suis de nouveau en 46 à Zurich, la petite chambre au second, le petit lit, Regina, sa frimousse rousse, son visage coquin, ses mines coquettes, la belle façade de crépi gris de la maison, Gisela, sa blanche face. Clair, net, précis, recta. Réalité côté recto. Maintenant, verso, tombe à la renverse. Grand dadais voûté, JE ME MANQUE TOUT DU LONG. Un mec à la manque. De MOI je ne peux rien apercevoir. A MA PLACE, NÉANT. Pire : de temps en temps, je glisse une photographie. Avec du fac-similé, je me refabrique en simili. Un moi en toc, un trompe-l'œil. Marion, Berthe, Elisabeth, quand je pense à elles je ranime une réalité. Si je songe à moi, un pur rêve. Si j'essaie de me remémorer, je m'invente. Sur pièces, de toutes pièces. JE SUIS UN ÊTRE FICTIF. Impossible, insupportable, mon cinéma érotique vire au cauchemar, j'allonge de séquence en séquence mes coups de queue, soudain on me coupe, je n'ai plus ni queue ni tête, formidable tête-à-queue, L'HOMME INVISIBLE, Orphée, quand il regarde en arrière, Eurydice qu'il ne peut pas voir. Moi, suis orphelin de MOI-MÊME.

D'un sursaut, je me lève de ma chaise. J'essaie de me mettre sur mes jambes. Elles flageolent, flanchent, j'ai les muscles en guimauve flasque. Effort titubant, je me raffermis. IL FAUT. Pas le choix, obligé, une impulsion irrésistible, je me redresse. Je dois sur MOI poser MON VISAGE. Sinon, suis quoi. Rien. De la pensée qui se

pense, ça ne fait personne. Je pense, donc, de la rigolade, pas une consolation du tout, prouve pas du tout que JE suis, simplement, il y a de la chose, quelque chose qui pense. Suis dedans, vaguement, quelque part, mais où. Pour me trouver, faut me toucher. Des yeux. Pour me croire, il faut ME VOIR. Je vais en chancelant à ma rencontre, là, tout droit, devant le miroir, avec son grand cadre à moulures, me carre. Je me campe de pied en cap. ÇA capote, à la seconde, fallait pas, à peine entrevue, ma gueule fait naufrage, elle bouge, en même temps dans l'autre glace, de l'autre côté de la salle, reflétée, peux pas la fixer, ma trombine se désagrège, la tirelire en pièces détachées, à peine je me campe, ça décampe

NEZ j'arrête au passage une obscène protubérance boursouflée trompe d'éléphant piquetée de comédons noirs hideux à hauteur de l'aile gauche un renflement de verrue bistre avec deux poils roux me soulève le cœur ma fameuse LIPPE sensuelle tu parles avachie un faciès de singe ramolli MENTON en galoche galope cavale se taille taillé de sillons sous les commissures des lèvres ravinées pend lamentable comme une verge qui débande débandade générale un sourire niais lâche veule entrebâille une vulve défraîchie sanguinolente LA BOUCHE avec des dents dedans ébréchées noirâtres si flasque les crocs d'acier du bridge grimacent SCLÉROTIQUES striées de filets rouges pupilles hagardes hébétées des yeux de poisson crevé vaguement qui flottent

je tente de me ressaisir, veux reprendre mon visage en main, les rides qui me labourent le front, j'ai beau être blindé, ça devient des cernes, si profonds, sinistres, ça creuse des fosses sous les paupières, chaque coup d'œil est une pelletée, j'ai une GUEULE D'ENTERREMENT, et puis, là, me fait un choc terrible, les avais jamais VUES ainsi, les trois marques, les trois Parques, en haut de la peau distendue des bajoues, entre la pommette et la tempe, trois énormes tavelures s'étalent, trois glaviots jaunis, desséchés, qu'on m'a crachés à la figure

TACHES DE VIEILLISSEMENT taches sur l'honneur Berthe qui dit *j'aime tes yeux de velours* Elisabeth qui effleure mes joues mes lèvres câline tête appuyée sur mon épaule *j'aime ta peau elle est douce j'aime ton odeur*

je suis un cadavre décomposé qui pue. Peau douce, tu parles. Elle n'aurait jamais pu dire ça de mes flaccidités nauséabondes. J'essaie de me ressusciter par leurs yeux. Les miens ne rencontrent, au lieu du beau mec, qu'un macchab. Mes corps de gloire se sont perdus en cours de route. Celui que caressaient mes dulcinées s'est évanoui sans laisser de traces. Dans le miroir, je cherche mon image. Une

broussaille grisonnante, hirsute, papillote, un buisson sauvage sur une tombe abandonnée se hérisse. ÇA. MOI. Sourire béat, ravin béant. Que des ravages. De pâles clartés se promènent sur une lune morte. SALOPERIE. En dedans, ça se met à tourner encore plus vite, des tourbillons vertigineux m'éblouissent de lueurs, mes viscères se serrent, la houle me baratte l'estomac, je me vomis, jamais je n'ai encore eu aussi fort la nausée.

Mes jambes ne me portent plus, je suis obligé de me rasseoir, mon corps s'écroule. Un croulant. Je me boirai jusqu'au délire, jusqu'au délice. Ma coupe est pleine, je vais de nouveau la remplir. Une lampée, voilà l'antidote. J'ai trop contemplé ma fiole, je retourne à la bouteille. Presque vide, tant pis. Il faut, après ce coup de déprime, un coup de rouge, que je me remette en verve. Me reverse un verre. Qui boira verra. Je sais, le pinard n'est jamais sûr, on se croit dans son élément, un élixir tout doux comme un sirop à l'âme, mais c'est traître. Comme l'océan, embarquement pour Cythère, et puis, saute de vent, de vin, avant qu'on ait pu dire ouf. On a viré. Maintenant chaviré. Peut-être, avec un peu de chance, retrouverai le cap. De Bonne-Espérance. A ras bord, de nouveau en bordée. Mes esprits volatils tanguent sur les arômes entêtants, des pensées pourpres me soulèvent vague après vague. Je vogue. Si j'arrive à prendre le large, après les haut-le-cœur, haut les cœurs ! Encore une gorgée, dans les brindezingues tout seul, ah ah ! j'ai le verre solitaire. Soudain me ronge les entrailles. De nouveau, aurais pas dû dire, plaisanterie de mauvais goût, amer, miel devient fiel, me poisse une fois de plus la bouche, goût de ma vie entière remonte

JE SUIS UN TOTAL ISOLÉ jamais fait partie de rien aucun parti aucun groupe aucun syndicat d'association je n'en ai que dans les idées et encore jamais été membre d'un corps social d'une église pas même d'un clan d'une clique d'une coterie secte un insecte qui rampe le long de son petit chemin jamais formé avec personne d'équipe parfois un tandem mon unique équipée le couple mon unique préoccupation littérature le plus solitaire des vices la moins solidaire des vies j'ai eu un père une mère une sœur des femmes des filles les hommes ne sont pas mes frères une vie sans confrérie sans fraternité ça n'est pas une existence la vie privée QUE PRIVÉE à la longue elle est PRIVÉE DE VIE

me frappe en plein estomac, ça me reprend à la tripe, me triture les boyaux, ma bile me ballotte en bouillonnant, mon bilan reflue du fin fond des fibres, tellement M'ÉCŒURE

UN HOMME EST LA SOMME DE SES ACTES la voix métallique

résonne un peu crécelle un peu grinçante syllabes ironiques qui tintent coupantes la voix tranche couperet la sentence me guillotine je balbutie *mais j'ai écrit* m'interrompt *je ne te demande pas ce que tu as écrit mais ce que tu as fait* me redresse réplique *il y a des écrits qui sont des actes* ricanement guttural me percute le tympan *les miens peut-être pas les tiens*

NOM DE DIEU SARTRE

joues hérissées de poils mal rasés

rêches les yeux bigles sous les lunettes rondes tous deux face à face debout sur le pas de sa porte il me raccompagne une émotion une dévotion intenses m'étreignent *vous êtes un peu mon fils* moi larmes aux yeux IL RIGOLE

dis donc, mon bonhomme, on a des nausées, on se prend pour Roquentin ?

chaque syllabe martelée frappe au cœur l'œil torve qui file en biais l'autre me taraude en vrille sous le verre fulmine

qu'as-tu fait, écrit, au moment de l'Algérie, du Vietnam ? as-tu dénoncé les tortures ?

menton au chaume hirsute tressaute petit corps gringalet ratatiné dans son gilet mi-laine mi-daim du haut de son dédain me toise

si tu préfères, de l'autre côté, comment t'es-tu manifesté pour les massacres de Berlin en 53, de Budapest en 56, l'invasion de la Tchécoslovaquie en 68 ? Ah ! c'est vrai, à l'époque, tu baisais une Tchèque, ça c'est un exploit !

silence me clôt le bec sur ces sujets toujours eu le bic cousu visage de démon voix de métal aiguë

et puisque nous sommes en 68, cette prodigieuse explosion de liberté, comment y as-tu participé ? je dis *j'étais à New York s'esclaffe naturellement, quand il se passe quelque chose, toi, tu es toujours ailleurs* et puis comme la télé lorsqu'on pousse à fond le volume brusquement tonitrué

tiens, je vais te dire, tu te prends pour un héros de roman, mais tu sais ce que tu es ? Rien d'autre que le pauvre type que j'ai décrit dans la Critique comme l'homme atomisé, l'homme sériel

la gargouille grimace au-dessus du col crasseux de la chemise

tu te rappelles, les gens qui font la queue à un arrêt d'autobus ? C'est ça, c'est toi, ton rapport aux autres, pas de lien interne, que la série

disparaît voix s'éteint sa sentence mon jugement son arrêt
d'autobus mon arrêt de mort séries j'en ai eu dans ma vie série de
prix d'excellence série de femmes série aussi de maladies l'une après
l'autre série de déboires de déménagements à n'en plus finir de
paysages série d'appartements sans appartenance une série d'articles
de livres série de publications sérieuses une série de romans aussi
des séries de jeux de mots que les gosses que j'ai jamais faits en
série ma vie UNE SÉRIE DE SÉRIES COMMENT EST-CE QUE ÇA
FAIT UNE SOMME

m'assomme envie de sombrer dans le sommeil temps que je
retourne à mon néant pas qu'avec les femmes qu'on est un homme
AVEC LES HOMMES l'espèce humaine des fois j'ai à peine
l'impression d'en faire partie ON M'A MIS AU BAN du coup JE
RESTE DEHORS pèse de plus en plus lourd dans la tête membres de
plomb couler au plus vite au fond du noir TOUT OUBLIER
m'allonger dans les ténèbres si seulement m'affale m'affaisse encore
davantage sur ma chaise ramper vers mon lit à plat ventre m'enfouir
dans l'oreiller m'enfuir dans LE VIDE la bouteille aussi plus une
goutte de rouge de sang de vie d'envie dedans œil globuleux poisson
crevé faut que j'arrive à remuer barbote dans des remous fangeux ça
poisse pas eu de veine coup de massue Sartre me traque me
matraque ce soir VICTOIRE célèbre QUARANTE ANS DE RAB
extraordinaire miracle Drancy Auschwitz tout droit mille trois cent
cinquante-six kilomètres partir en fumée que j'aurais dû QU'EST-CE
QUE J'AI FAIT DE MA SURVIE au fond de l'aquarium glauque les
deux anguilles les deux aiguilles à travers le verre de montre
MINUIT DIX

Avortements

— Dis donc, c'est sur Claudia que tu écris ou sur moi ? C'est elle, ta femme, ou moi, hein ?

— Mais voyons, ça dépend où j'en suis dans mon livre, où j'en suis de ma vie...

— Ta vie, elle est désormais avec moi !

— Naturellement. Je parlais de ma vie écrite, remémorée...

— Ta mémoire, je commence à en avoir marre. Tu es tout le temps à évoquer les autres femmes. Et moi, je ne compte pas, je n'existe pas ?

— Mais si, tu es tout à fait injuste, il y a beaucoup de passages qui te sont consacrés. Tu occupes une place essentielle, privilégiée, dans mon livre comme dans ma vie. Seulement, le personnage principal, ce n'est pas toi, c'est moi.

— Tu ne penses qu'à toi !

— Quand on raconte sa vie, c'est, en général, ce qui arrive. La loi du genre...

— Il te convient, le genre ! Tu es d'un égoïsme révoltant...

Je soupire. Ils ne connaissaient pas leur chance, les romanciers du XIX^e. Ils pouvaient décider de raconter ce qu'ils voulaient. Flaubert, avec sa Madame Bovary. Zola, avec sa Nana. Moi, avec la mienne, je ne suis plus libre. Pégase, l'inspiration, peux plus enfourcher mon dada. Elle radine, proteste, objecte. Me rogne les ailes, me muselle. Du coup, j'aboie.

— Ecoute, tu ne vas pas recommencer la scène que tu m'as faite, après mon second « trou de mémoire », quand j'ai essayé d'évoquer la première fois où...

— Arrête, veux-tu. Tu sais très bien ce que je veux dire, tu n'en finis pas de parler de Claudia, il y a des longueurs...

— Je ne trouve pas : quelques brefs aperçus, pour un mariage qui a quand même duré de 56 à 77 !

— Tu appelles ça un mariage ? Tu la trompais déjà avec Berthe en 65 ! Et six mois plus tard, avec Elisabeth en 66 !

— Au moins, pendant presque dix ans, j'ai été fidèle. Ce n'est déjà

pas si mal.

— Tu es répugnant. Comme disait ta mère, tous les hommes sont des chiens...

Voilà. A mesure que j'avance dans mon livre, que je recule dans ma vie, cela empire. Ma femme s'empare de ma plume. Elle édicte ce que je dois dire. Comme s'il n'y avait point assez de conflits dans notre existence, la relater en crée d'autres. Charbonnier est maître chez soi. Je ne suis plus maître de mon encre. Peut-être ma faute. Inévitable. Peut-être vouloir débiter sa vie pendant qu'on la vit, pas au passé, à chaud, à vif, est un pari impossible. L'autobiographie, comme la vengeance, se mange froide.

— De toute façon, si ce n'était pas un mariage, cela devrait te faire plaisir ! N'en parlons plus.

— C'est toi qui en parles...

Bien sûr, ce n'est pas du tout ce qui la fâche. Que j'évoque Claudia, Ilse s'en moque. Eperdument. De l'histoire ancienne, des fouilles archéologiques, Ilse n'est pas jalouse de mes ossements. Non, ce n'est pas cela. Quoi, alors. Quand ma femme se plaint d'une chose, il faut comprendre qu'il s'agit aussi, surtout, toujours. D'une autre. Laquelle. A côté de ce qu'elle dit, il y a ce qu'elle veut dire. Pas évident. Lorsque je crois saisir ce qu'elle dit, je suis soudain saisi. Par ce qu'elle veut dire, m'étonne, détone, le message caché, comme ces lettres cachetées qu'on ouvre, m'explose inopinément en pleine figure.

— Tu as le culot de décrire en long et en large son malheureux « avortement », à Claudia, des pages et des pages ! Elle a quand même eu deux enfants de toi, après. Tandis que moi... Tout ce que tu m'as fait subir... Tout ce que j'ai souffert, et sans avoir d'enfant, MOI ! J'exige que tu parles aussi de MES avortements... Car je n'en ai pas eu qu'un... GRÂCE À TOI !

Ça y est. Cette fois, nous y sommes. Je pige. Les enfants que j'ai, ceux que je n'ai pas voulu avoir, grabuge. Ça bouge. Dès qu'on subodore de l'embryon, ça bout. La marmite à marmaille, entre nous, l'éternelle bombe.

— Mais je n'ai l'intention de rien dissimuler, sois tranquille. J'y viendrai au moment opportun, je te le promets. Tu auras ton tour...

— Mon tour ! Eh bien, fais-moi un enfant ! Tu as bien trouvé le moyen d'en faire deux à Claudia. Qu'est-ce qu'elle avait de plus que moi, Claudia, allons, dis-le, qu'est-ce qu'elle avait donc de plus ?

— Rien, rien du tout. Simplement, c'est moi qui avais trente ans

de moins...

— Je m'en fiche, moi, je suis encore jeune, j'ai toute la vie devant moi !

— Et moi, j'aurai bientôt ma mort.

Dans une perspective inverse, on ne voit pas les choses du même œil. Du coup, elle ne l'entend pas de cette oreille. Corps à corps, empoignade, sujet casse-cou.

— Il ne fallait pas épouser une femme de vingt-trois ans plus jeune que toi !

— Tu l'as bien voulu. Je ne t'ai pas forcée. Je ne te garde pas sous la menace.

— JE VEUX que tu dises tout ce que tu m'as fait endurer ! Si tu ne racontes pas ce que tu m'as infligé en 80, quand je travaillais à *l'Express*... Et en 83, pendant les fêtes de Noël à Linz, quand tu m'as laissée gisant à la Frauenklinik toute seule, pour aller avec ta fille dans la montagne à Spital...

— Cette fois, ce n'était pas un avortement, mais une fausse couche, ne confondons pas.

— Ça ne change rien, tu as été également dégueulasse. Alors, je te préviens : si tu ne racontes pas les choses comme elles se sont passées, je te fais un procès !

— Dis donc, en fait de culot, tu me bats à plate couture ! Qui est-ce qui l'écrit, mon livre, moi ou toi ?

— Tu prétends écrire à partir de ta vie. Puisque je partage ta vie, je partage ton livre !

Non, décidément, Flaubert, Zola, ils ne connaissaient pas leur chance. De nos jours, les personnages se rebiffent contre l'auteur. Lui font des procès. Jacques Lanzmann, sa mère lui en a fait un pour *le Têtard*. Serge Rezvani, pour son *Testament amoureux*, a eu des ennuis avec la justice. Pas le choix, puisque femme le veut, je m'exécute. Je l'exécute. Je suis le bourreau des cœurs.

Ma femme a une mémoire fantastique, les moindres détails s'y gravent. Elle a un ordinateur à souvenirs installé dans la tête. La mienne, une passoire. Mais il y a une chose, quand même, qu'elle oublie. Avant qu'on se marie, elle m'a dit, *je ne veux pas d'enfants*.

J'ai dit, *moi non plus, ça tombe bien*. Même été une des raisons de nous marier. Entre autres. Pour moi, capitale. Ouf, enfin une qui ne rêve pas de reproduire l'espèce. Je respire. Je l'ai déjà reproduite, deux exemplaires de *Mulier sapiens* suffisent. A plus de mille dollars par mois. Pour maintenir une mère, qui élève mes filles, dans une maison que je n'habite plus. D'accord, si on divorce, juste, faut casquer. Quand on a une progéniture. Seulement, moi aussi, il faut bien que je me loge. Me recase, que je vive. Pour conserver un père à ses enfants. Juste aussi. Avec mon traitement de prof, j'arrive tout juste. Du temps de Rachel, j'ai échappé de justesse. Voulé se faire faire un gosse, j'ai tergiversé, lanterné, heureusement, elle m'a plaqué. Ilse, au moins, élimine ce problème. A notre union elle tire une énorme épine du pied. Je vais pouvoir repartir du bon. Une deux, en cadence, à l'unisson. Dans notre couple, rien qu'elle et que moi. Qu'on me comprenne : les femmes, qu'elles veuillent des mioches, bien naturel, tout à fait normal. Je n'ai rien contre. Simplement, PAS AVEC MOI. Qu'on me laisse en paix, côté criailleries, langes, tétines, c'est tout. J'ai passé le cap, passé l'âge. Les autres, des mômes, ils peuvent en faire des milliards. Ne me gêne pas, ça n'inquiète que les démographes. Suis pas préposé à la planète. Planifie seulement les années qui me restent. Pas plus. Mais pas moins. Mes projets incluent œuvres imprimées et œuvres de chair. Que les femmes soient charmées, mais pas grosses de mes œuvres. Clair et net, bravo, avec Ilse, *je ne veux pas d'enfants*. Un pacte. Décisif, à cette condition, plus qu'à passer devant le maire.

Ça, c'était en 78. A New York. Quand on habitait encore dans la 113^e Rue. City Hall, mairie, on se marie. Sans tambour ni trompette, sans fanfare. Soudain, autre son de cloche. *Je voudrais un enfant*, elle a changé d'idée. Très vite. Moi, pas. Sur la question, mon siège est fait. Notre entente, elle s'assoit dessus. Je m'étonne, on s'explique, des explications un peu vivaces. *Au début, je me faisais des illusions, je croyais pouvoir devenir une mère pour Cathy, cela me rendait heureuse. Elle avait un air si pathétique, si affectueux, elle était si maladroite, si désespérée, elle avait tellement besoin que quelqu'un s'occupe d'elle, s'intéresse à elle, lui parle, l'écoute, la guide... Elle arrivait le week-end fagotée comme l'as de pique, avec ses éternels jeans troués, ses baskets crasseux, toi, tu ne remarques jamais ces détails, il fallait que je m'enquière si elle avait quand même des vêtements sortables, que j'exige qu'elle ait une tenue décente, bref, qu'elle se traite et qu'on la traite comme une enfant normale. Je dis, mais c'est très bien, tout ça, je t'en suis très reconnaissant, elle aussi. Ilse ricane, elle ? Tu parles, elle n'est pas si bête. En fait, elle est surnoise, maligne. Elle m'en a vite terriblement voulu parce que je m'interposais entre toi et elle. Du temps de Rachel, qui se foutait d'elle, quand elle venait à l'appartement,*

elle t'avait tout entier, ta fille. Vos rapports étaient incroyablement malsains, pour quelqu'un qui prétend avoir été des années en analyse... Tu me fais rire. Dès que j'ai empêché vos petits jeux, que je me suis mise à exister, Cathy a commencé à me détester. Là, je sursaute, je proteste, tu exagères ! Inconsciemment, peut-être, elle éprouve une certaine hostilité à ton égard, mais, après tout, c'est réciproque ! Consciemment, elle a une grande affection pour toi, elle t'admire, elle répète même, Daddy, Ilse has more of a noodle than you, elle te trouve plus intelligente que moi... Du tac au tac, réplique, elle adore dresser les gens les uns contre les autres, voilà. Rire amer, j'étais bien naïve de croire que je pourrais devenir comme une mère pour elle, qu'elle pourrait devenir ma fille ! En fait de mère, elle en avait déjà une. Je dis, exact, et, je te prie de le croire, elle lui en fait baver ! – Possible, mais c'est sa fille, et pas la mienne. J'ai tous les désavantages de m'occuper d'elle et aucun des avantages. Quelques mois à peine qu'on est mariés, je cherche une diversion, je voudrais calmer le jeu, je dis, écoute, au moins, mon autre fille ne fait pas problème. Erreur fatale, que ce soit l'une ou que ce soit l'autre, attention, danger, Ilse hurle, parlons-en de ton autre fille ! L'amabilité en personne ! Quand elle téléphone, is Daddy there ?, pas un mot de plus, ne demande jamais de mes nouvelles, comme si je n'existais pas ! Ricanement rauque, éclairs aux prunelles, d'ailleurs, c'est vrai, je n'existe pas pour elle. Rappelle-toi, quand nous nous sommes rencontrées, la première fois... Je blêmis, je n'aurais pas dû. Pour les premières fois, Ilse a une mémoire fabuleuse. Chez elle, ça devient des mythes d'origine, les premières fois se répètent, se ressassent. Jamais assez, c'est comme Moïse et les Tables de la loi, Romulus, Remus et la louve. Une spécialiste des ritournelles fondatrices. Le sacré est par nature ambivalent. Positif, elle s'attendrit, tu te souviens, la première fois où je suis venue te voir dans ton bureau, pour discuter de mon travail sur Sartre... Je me souviens. Beaux yeux ronds, marron, seins bien galbés. Je me souviens globalement. Elle, pas un seul détail qui échappe, quelle veste je portais, quelle chemise, la couleur de ma cravate. Avec sa mémoire elle vous ceinture. Seulement, le revers de la médaille : il y a des premières fois qui vous condamnent une fois pour toutes. Sans appel. Elle se rappelle. LA PREMIÈRE FOIS...

OÙ j'ai présenté Renée à Ilse. Ou Ilse à Renée. C'était fadé, j'avoue, je n'aimerais pas recommencer. J'en avais eu, une chouette idée. Il m'en vient, parfois, des comme ça. Je me dis, septembre, retour de Paris depuis une semaine, Cathy déjà présentée en bonne

et due forme à l'appartement, amenée à la 113^e Rue, reste Renée. Septembre, il fait toujours beau. A New York, l'époque idéale des plages, autant de soleil, moins de monde, on monte dans mon vieux tacot, la Plymouth encore d'attaque, on file vers Queens. En route vers le large et l'océan, d'un coup d'ailes on s'envole sur Triboro Bridge, on prend Renée, au passage, à la maison. Sa maison, Ma maison. Enfin, bref, tous trois, en chœur, on va faire connaissance à Rockaway, sur l'immense plage de sable. C'était ça, l'idée. Pas mauvaise en soi. L'amant, le père, réunis dans mon repaire. Favori, au grand soleil, recoller les fragments brisés de ma vie. Hélas, ça n'a pas collé. Pourtant, je l'avais dûment prévenue, au téléphone, Renée. Qu'elle soit aimable avec ma nouvelle compagne. *Another one already ?* Mais oui, une autre. Qu'est-ce qu'elle veut, ma fille ? Que je reste seul plus de trois mois ? Je la préviens, à bonne entendeuse. Je la connais, mon aînée. Au fond, un excellent cœur, mais des humeurs. Avec des sautes, très brusques. De l'exaltation lyrique à des renfrognements subits, sans crier gare, on vire du rose au morose, elle file le doux et le tendre, soudain, râpeux, ça dérape, on file un mauvais coton. Blonde aux yeux bleus, bien roulée dans ses dix-huit ans, son côté un peu pin-up, peut-être. M'est égal, en bikini tant qu'elle voudra, à poil. Mais question amabilité, au quart de poil. Je veux et j'exige. A peine garés devant la maison de brique, je crie, en ouvrant la porte, d'une voix suave, *here we are, honey*. Silence. Une voix, traînante, des profondeurs de l'ancre, nasille, *I'm not ready yet, I'll be down soon*. Bientôt prête. On a poireauté vingt minutes, en bas, comme des étrangers, dans le salon. Long, vingt minutes. Pour enfiler un maillot de bain. Ça finit par m'irriter, je vocifère, *come down, time to go !* Enfin, ma fille condescend à descendre. En rechignant, en nasillant encore davantage, cent fois plus qu'il n'est nécessaire, même avec un accent de Queens. *Hi, Ilse, Daddy, let's go*, c'est tout. Pas plus. Trotte vers la porte, on se trotte. La Plymouth tangué vers Rockaway. On s'allonge sur la grève, Renée en maillot bleu, Ilse en mauve, moi, je ris jaune. Ma fille ne desserre pas les dents. Comme si elle en avait une contre quelqu'un. Ilse et moi, de notre côté du triangle, on bavarde, il est temps de plonger au jus verdâtre qui bouillonne à grands coups sourds de ressac. A force de rôtir sur le sable, il faut arroser la cuisson. Je demande à ma fille, à l'autre bout, lointain, du triangle, *are you coming with us ?* D'habitude, elle adore se mouiller, elle dit d'un ton sec, *no, I'd rather stay on the beach*. Faut hausser quoi. La voix ou les épaules. Dilemme, j'opte pour la deuxième solution. Ilse et moi sommes allés nous baigner. Comme premier contact, pas à dire, ça baigne. Une beigne qu'elle aurait méritée, ma fille. Une teigne qu'elle a été, si, elle peut quand elle veut. Surdouée pour, une

taloché. Je sais, lorsque les parents se séparent, les filles épousent la cause des mères. Mais quand même. Une bonne fessée à l'ancienne aurait marqué le coup. Parce que le coup, résultat : c'est moi qui l'ai pris. Pas sur le coup, non, pas tout de suite. Ilse a des colères retard. Elle explose, *tes enfants sont tes enfants, d'accord, laisse-toi mener par le bout du nez par elles, dorlote-les, garde-les. Je glisse, c'est leur mère qui a la garde.* Histoire de détendre l'atmosphère. Ilse met le doigt sur la détente, fait feu, *tu as tes gosses, et c'est très bien ainsi. Grand bien te fasse ! Seulement, à présent, j'ai compris. J'en veux un aussi, A MOI.* Elle se corrige, *un enfant qui soit LE NÔTRE.*

Une fois qu'elle a lâché ça, elle ne m'a jamais lâché. Plutôt lynché, ma femme. Si je proteste, pendu haut et court. Elle hurle, *mais enfin ta Claudia, tu lui as fait des gosses, et moi, je ne t'en demande qu'un, un seul, pourquoi ELLE et pas MOI ?* J'ai beau expliquer, *ce n'est pas une question de personnes, c'est une question d'âge. Un homme de trente ans et un qui approche de soixante n'ont pas le même point de vue sur la vie, n'ont pas la même énergie, les mêmes désirs...* Mon âge n'impressionne pas ma femme. Rétorque, *si tu parles d'âge, eh bien, justement, moi j'ai l'âge d'avoir un enfant, je ne peux pas attendre éternellement ! – Mais tu m'avais dit que tu ne voulais pas d'enfant... – C'est vrai, je l'ai dit, mais depuis j'ai changé d'avis. On n'a pas le droit de changer d'avis ? Et toi, tu n'en changes jamais peut-être ?* J'essaie de changer de conversation. Rien à faire, tous les chemins mènent à Rome, elle remet ça. Parfois, elle élève la voix, le ton se hausse, elle emploie la manière forte, *JE VEUX un enfant !* Du tac au tac, je réplique, *eh bien moi, JE N'EN VEUX PAS !* Souvent j'ajoute, *j'en ai déjà deux, ça me suffit.* Ilse ricane, *tu sais, tous les gosses ne sont pas comme tes filles !* Là, quand on touche à mes filles, je n'aime pas, ça me fâche, je crie, *quoi, qu'est-ce qu'elles ont mes filles ?* Piégé, donné dans le panneau. Ilse triomphe, *tu vois, tu as quand même la fibre paternelle, faut pas y toucher, à tes filles, tu les aimes...* Ça m'énerve, bien sûr, je les aime, après tout je ne suis pas un monstre ! *Mes filles ont leurs défauts, comme tout le monde, mais ni toi ni moi ne sommes sans défauts...* Les yeux d'Ilse s'embuent, sa voix se fait câline, *tu crois que je suis aveugle, tu les aimes beaucoup, tes filles. Et contrairement à ce que tu pourrais croire, j'en suis heureuse, cela montre que tu es humain !* Je demande, *pourquoi, tu en doutes ?* Elle dit, parfois. Elle soupire, *puisque tu aimes deux enfants, pourquoi ne pourrais-tu pas en aimer un troisième ?* Après la manière forte, la manière tendre. La plus atroce. Une torture. Les yeux s'humectent encore, la voix se fait encore plus douce, un supplice, me supplie, à vous fendre le cœur, *tu n'aimerais pas avoir un fils ? Un fils qui prolongerait ton nom ?* Un fils, bon, déjà mieux qu'une fille, j'en ai déjà deux, mais. Je bougonne, *on n'est jamais sûr du produit.* Ilse rit,

*avec moi, si. Claudia, peut-être, elle ne peut faire que des filles, mais moi, c'est toujours des garçons. Là, elle exagère, je ricane, comment sais-tu ? Larmes coulent, l'arme de la femme, s'infiltrant au défaut de la cuirasse, tu le sais bien, lorsque j'ai eu cet accident de voiture à dix-neuf ans, en Autriche, presque à terme, c'était un beau garçon... Je dis, une fois n'est pas coutume. Son front se plisse, elle dit, si, j'en suis absolument sûre. J'ai beau la connaître, elle m'estomaque toujours. Elle a de la suite dans les idées, ce qu'elle a dans la tête, elle ne l'a pas dans les pieds. Mais ce qu'on a dans le ventre. Nul ne peut prédire. Elle insiste, je te jure que ce serait un garçon ! Je dis, nous n'en sommes pas encore là. Elle continue, je t'en conjure ! Plus tendre encore, sa voix, plus douces ses modulations, toute trémulante, je suis beaucoup plus jeune que toi. Un jour, tu me laisseras toute seule et je serai trop vieille pour refaire ma vie... Est-ce que je n'ai pas droit à avoir, moi aussi, quelqu'un qui m'aime, pense à moi, me pleurera lorsque je serai morte ? Je n'aurais même pas quelqu'un pour m'enterrer ! Tandis que toi, tu sais bien que je te fermais les yeux, que je ne te laisserais pas mourir seul... Je dis, je te remercie, mais, de toute façon, à ma mort, je ne serai pas seul, j'aurai de la compagnie. Je serai avec ma mère. Pour mon décès, je suis paré. Préparé. Cimetière de Bagneux, caveau de la famille Weitzmann. Mon père, lui, était communiste et pauvre : il est enterré dans un caveau collectif. Parmi les rangées et les rangées de tombes vides, les évaporés d'Auschwitz. Mon grand-père, il avait les moyens de s'offrir une belle concession, avenue des Ormes de Clemmer. J'aurai une bonne adresse posthume, je pourrai bourgeoisement. La dalle est régulièrement nettoyée, les inscriptions, quand elles s'effacent, sont refaites. Dans l'ordre d'arrivée, sous ses parents, Marie-Renée Weitzmann, épouse Doubrovsky (1898-1968). Après, il y aura Julien Serge Doubrovsky (1928-****). Sauf imprévu, accident, si l'un de mes avions disparaît dans l'Atlantique, atomisation de la planète. On m'attend. J'y ai ma place. Ma mort n'est pas un problème. Le problème, c'est ma vie.*

Ce qui m'en reste. Il ne m'en reste pas tellement. De jour en jour, elle s'amenuise. J'ai le mauvais âge. L'âge où les cœurs soudain claquent, où les cancers subits galopent. Grève des organes, la guerre d'usure. Comme ma colonne vertébrale, mes vertèbres lombaires, il y a des fois, au réveil, j'ai des lancinements aigus, peux à peine me mettre debout. D'autres fois, au coucher, ça varie. Naturellement, j'ai couru chez mon docteur, aussitôt radios et tout. Le toubib met le cliché sur sa plaque lumineuse, il m'éclaire, vous voyez là ? Des traînées grises clignotent sur un fond sépia. Alors, docteur ? J'attends le verdict, je verdis. *Eh bien, regardez vos disques, là, à la hauteur du sacrum : ils sont usés, c'est de là que viennent vos douleurs.* – Et qu'est-ce qu'on peut faire, docteur ? – Pour l'instant, rien,

ce n'est pas assez grave pour opérer. Que voulez-vous, c'est l'âge. Voilà. Résume la situation d'un mot. L'ÂGE. J'entends bien. Ilse ne l'entend pas du tout ainsi, revient à la charge, JUSTEMENT, c'est parce que tu es âgé que je voudrais un être issu de toi, qui te survive ! Certes, je comprends son point de vue. Mais moi, avant qu'on me survive, je voudrais moi-même survivre. Encore un peu. Par exemple, pour survivre, j'ai besoin de mes huit heures de sommeil. Absolument indispensable. A la pensée que des hurlements pourraient me déchirer le tympan aux aurores, j'ai déjà de l'insomnie. Mais il y a des nourrissons très sages, qui dorment d'une traite jusqu'au matin ! Je dis, c'est possible, mais, moi, je me souviens de Renée : à des quatre heures du matin qu'elle gueulait, soyons précis, parfois à quatre heures et demie ! Des semaines et des semaines, que ça a duré, Claudia était crevée... – Moi, je suis robuste, et puis, probablement, tu exagères exprès. – J'exagère ? Mais elle était tellement insupportable, Renée, que j'ai dû aller coucher chez ma belle-mère pour avoir la paix ! Au moins, mon ex-belle-mère, là-bas, elle était à vingt minutes en voiture. Tandis que ta mère, elle est à plus de mille kilomètres... Ilse en reste baba, bouche bée, quoi, tu es allé coucher chez ta belle-mère, en laissant Claudia seule dans l'appartement avec, je dis, et alors, c'est elle qui voulait un enfant, pas moi ! D'ailleurs, je ne l'ai pas fait tous les soirs, de temps en temps. Elle a du mal à avaler, Ilse, mais, quand elle a désir ou dessein en tête, rien ne l'arrête. Je n'arrive pas à la dégouter de moi. J'essaie de mon mieux, rien à faire. Elle persiste, cette période ne dure pas toujours, voyons. Je reconnais, non, ça ne dure pas toujours. Mais après, il y a les dents, et ce n'est pas rien les dents, et après, il y a toujours autre chose. – Quoi encore ? – L'école, par exemple. Il faut bien quelqu'un qui les accompagne à l'école, et de bonne heure, les mômes ! – Je m'en chargerai. Je ricane, facile à dire ! Et si tu travailles toi-même à l'autre bout de Paris, qui est-ce qui ira le conduire et le chercher à ladite école, le gosse ? – On se débrouille toujours, peut-être des voisins. Et puis, après tout, toi, tu seras à la retraite. – La retraite, c'est fait précisément pour se reposer, pas pour courir. L'humeur vire, on repasse vite du tendre au tonitruant, ma femme frappe du pied ou du poing, elle trépigne, elle crie, tu trouveras toujours des raisons, mais il y a des millions et des millions d'autres hommes qui s'arrangent et sont ravis d'être pères ! Je dis, certes, mais pas à mon âge. – Fous-moi la paix avec ton âge ! Tu m'as raconté que le plus brillant des profs français d'Amérique, Henri Peyre, a eu un fils à plus de soixante ans ! – Exact, mais, lui, il n'avait jamais eu d'enfant avant, et, de toute façon, il a une vitalité unique, c'est un type tout à fait exceptionnel. Ilse ne crie plus, elle vocifère, écoute, j'en ai marre de toutes tes excuses, QUI VEUT PEUT ! Mais qui ne VEUT PAS. NE PEUT PAS. Là, le hic. Elle hoquette.

Et puis, soudain, de nouveau se radoucît, se contient, retient ses fureurs, ses larmes, elle suspend la litanie des reproches, demande, *mais ne comprends-tu donc pas à quel point j'ai envie, j'ai besoin d'avoir un enfant, un seul ? Je dis, mais si, je comprends parfaitement ton désir et ton envie, ils sont même tout à fait légitimes et normaux. Mais peux-tu comprendre, à ton tour, qu'à ce stade de ma vie, je n'en aie ni l'envie ni le désir ?* Elle ne dit rien, qui ne dit rien. On se comprend mutuellement. Elle m'écoute, je l'écoute. Ça ne suffit pas pour s'entendre. Nous touchons au vif, au cœur. La tragédie, ce n'est pas le conflit d'un Bien et d'un Mal. Deux bonnes raisons qui s'affrontent, Créon, raison d'Etat, Antigone, raison de piété familiale. Ma femme a raison, à son âge, de vouloir un gosse. J'ai mes raisons, au mien, de n'en plus vouloir. Le plus dur, c'est quand elle se fait toute molle, aimante, *tu sais bien que je serais une bonne mère, les enfants, je les adore, j'ai de la joie à les toucher physiquement, à les éduquer, et ils m'aiment beaucoup aussi, le petit Marcel, quand je me suis occupé de lui dans le Vermont, je l'interromps, je dis, je sais, il te préférerait à sa mère, tu m'as cent fois raconté l'histoire, et toi, tu aurais tellement désiré être la sienne ! Au point d'être prête à épouser le père... Bien que noir, ce qui prouve que tu étais très en avance, à l'époque. – Peux-tu me refuser ce plaisir ? – Peux-tu m'infliger cette responsabilité ? Tu me bassines pour que je prenne au plus tôt ma retraite, que je cesse de faire mes aller retour en Amérique... Un enfant, ça ne se procrée pas seulement, ça s'élève ! A son tour de m'interrompre, mais je gagnerai aussi ma vie, je travaillerai ! Je réplique, pour l'instant tu es au chômage. Des boulots, tu n'as pas encore trouvé le bon. – Je finirai par le trouver ! – Je l'espère, mais en attendant, la retraite d'un prof, c'est maigre. Et si je claque, comme tu m'en rappelles l'éventualité assez souvent, tu n'aurais que ma demi-retraite... Ça ne te permettrait même pas de payer le loyer ! Cette fois, ma femme retrouve son impatience, son tempérament de feu, s'il fallait toujours tout prévoir, personne n'aurait jamais de famille ! Tu as bien élevé deux gosses, alors que tu gagnais beaucoup moins qu'aujourd'hui. Retour au passé, ritournelle, je dis, c'est vrai, mais j'avais trente ans de moins à l'époque, l'avenir devant moi. Maintenant, mon avenir, je l'ai derrière. J'avais dix fois plus de forces, pour tout. Et si tu parles fric, des beaux-parents à pèse pour m'épauler... Tout ça fait une énorme différence que tu ne veux pas voir ! Ironique, mon épouse me jette, et si tu gagnais subitement le gros lot à la Loterie nationale ou, mieux encore, à la New York State Lottery, si tu avais des millions de francs ou de dollars, là, Monsieur, malgré son âge, se déciderait à me faire un gosse ? Pour être honnête, je réfléchis. Ce serait sans doute plus facile, mais – Mais quoi ? – Mais je ne crois pas que cela résoudre le problème. Chat échaudé craint l'eau froide, j'ai déjà eu un enfant arriéré, ça me suffit. On n'a pas rigolé tous les jours*

avec Cathy et ce n'est, d'ailleurs, pas fini. Je ne peux pas repasser par ces angoisses et ces épreuves. Une fois, mais pas deux. Ilse triomphe, mais de nos jours, la science a fait d'énormes progrès, il existe toutes sortes de tests prénatals pour les maladies, les malformations, les... – On disait déjà cela à l'époque, on n'avait rien détecté d'anormal. – Je te dis que la science a fait de grands progrès depuis. – Possible, mais ce n'est jamais une garantie à cent pour cent. Et, moi, dans ce domaine, j'ai eu mon compte. Je ne peux plus prendre de risque. JE N'AI PLUS LA FORCE. Physique ou morale, comme tu veux.

C'est bien ça, question de force. D'énergie, l'élan, l'allant vital. L'ai plus, plus le même, plus pareil. Ma femme, elle ne veut pas comprendre que, dans la vie, il y a des stades. Pour être juste, elle songe au sien, normal. Moi, je songe au mien. Me ronge. Je ne tiens plus le rythme, avant, pouvais écrire six heures d'affilée, lire, le soir, jusqu'à onze heures. Fini. A mesure que je produis des volumes, mes capacités se réduisent. Serai bientôt réduit à néant. Ce qui me reste de puissance, je veux le garder pour produire, pas pour reproduire. Quand j'avais trente ans, tout différent : toute la vie devant moi. Pouvais me dire : tiens, quand Renée aura vingt ans, j'aurai à peine franchi la cinquantaine, lorsque ma fille sera adulte, pourrai encore tomber une fille. Si j'ai un fils à soixante ans, pas si loin, ça approche, quand il aura vingt ans. En fait de tomber, j'aurai un pied dans ma tombe. Même les deux. Je ne le verrai jamais pousser. S'il pousse, à mesure, il me pousse. Avenue des Ormes de Clemmer, à Bagneux, sous ma dalle. Si j'imagine cet enfant adulte, je dois m'imaginer MORT. Il avait bien pigé ça, Sartre : *tous les enfants sont des miroirs de mort*. Mais certains, plutôt que d'autres. Dépend de L'ÂGE.

Pendant des jours et des jours, des mois d'émois, tantôt des soupirs ou des cris, tantôt des injures ou des pleurs. Ce futur polichinelle dans le tiroir transforme notre vie présente en Grand-Guignol. Sacrée guigne, qu'à peine mariés ma femme ait changé d'idée. Mon opinion n'a pas varié. Heurts invariables. On s'entrechoque là-dessus à répétition. Fait des étincelles, la flamme du foyer vacille. Pomme de discorde perpétuelle, une vraie poire d'angoisse : ma femme veut le fruit de nos amours. Dans ses

entrailles. Ça nous suffoque. Moi, j'étouffe. Un haut-le-corps, un cri d'étonnement, *mais ce n'est pas possible, voyons !* J'essaie de garder mon sang-froid, la tête lucide. *Tu prends régulièrement la pilule !* Ilse dit, *oui, mais rien n'est sûr à cent pour cent, seulement à quatre-vingt-dix.* Pas possible qu'un destin fatal se glisse dans un si faible pourcentage, je me rassure, je dis, *ce sera un simple retard, ça arrive.* Ilse dit, *ça ne m'arrive jamais. Cela fait maintenant plus de dix jours.* Je hausse les épaules, pour me rassurer tout à fait, je propose, *eh bien, il n'y a qu'à faire un test de grossesse.* En 1980, plus facile qu'en 54. Pas à trouver de laboratoire clandestin, pas à se cacher de la police. On est fixé à domicile. On achète un G-Test, sur la plaque un liquide jaune. Au bout de vingt minutes, s'il n'y a rien sur la plaque jaune, sauvé. Au bout de ses peines. Et puis, là, soudain, un anneau brun se forme, s'épaissit. N'en crois pas mes yeux, pas possible, **ÇA Y EST.** Ilse triomphe, sourit, *tu vois, je suis enceinte.* Coup de bambou, éberlué, *mais tu prenais la,* elle dit, *je dois être très fertile.* Tout émue, elle demande, *alors ?* Alors, alors. Comment prévoir une poisse pareille, suis plus tellement bandeur, nous ne sommes plus au beau temps de nos oaristys parisiennes, d'attaque soir et matin, deux fois plutôt qu'une. Fini. Nos accès de libido conjugale sont strictement canalisés en fin de semaine. Ici, à Paris, on fornique le samedi soir ou le dimanche. A New York, plutôt en semaine, le week-end, j'ai la visite de mes filles. Comment mes chiches spermatos vieilliss, usés, ont pu pénétrer le barrage de la pilule. Abasourdi, le ciel m'est tombé sur la tête. Elle répète, *alors ?* Tant d'attente, tant d'espoir, tant d'amour dans sa voix. Elle en a tellement envie. Si vitalement. Le besoin lui tord les entrailles. La répulsion me tord la tripe. Qui a tort. Quand le désir animal vous déchire en sens inverse. De nouveau, demande, *alors ?* Les yeux solaires, visage éclatant de lumière, elle est si belle. Moi, dedans, si rebelle. Je me tais. Je n'arrive pas. Pour une tête chérie, quand la parole est un couperet, les mots meurent sur les lèvres. Briser le silence, briser le cœur. Sentence, je la guillotine, *alors, il faudra bien le faire passer.* Ça lui jaillit de la poitrine, *mais pourquoi ?* Son visage pâlit, s'éteint. Quand je l'ai connue, elle était rose. Six mois documentaliste à *l'Express*, enfermée parmi les dossiers, ça vous blanchit. Là, elle était carrément blanche. *Pourquoi ?* Ma réponse, elle ne l'attend pas, elle s'y agrippe, s'y accroche. Jouer les bourreaux est une torture, je soupire, *écoute, on en a déjà parlé et reparlé !* *Tu n'as plus de travail, notre année parisienne touche à sa fin, on repart en septembre à New York.* Elle tressaute d'allégresse, *eh bien, c'est parfait ! J'aurai juste le temps d'accoucher dans un grand appartement, comme ça, tu auras ta chambre, tu ne pourras pas te plaindre du bruit !* Je dis, *oui, mais justement, ce grand appartement, il faut bien que je le paie, et avec la*

pension alimentaire que je dois encore verser à Claudia... Elle réplique, tu ne penses qu'à l'argent ! Je rétorque, il faut bien que quelqu'un y pense. Les femmes vivent au septième ciel des passions. J'ai les pieds sur terre. Ce n'est pas le moment. Elle demande, c'est quand, le moment ? Je dis, quand mes charges de famille auront diminué. Elle crie, quand j'aurai quarante ans, quand je serai trop vieille ! Je dis, mais non, simplement un peu plus tard. Ç'a toujours été mon arme ultime. Avec Rachel, lorsqu'elle voulait m'épouser, me tannait pour que je quitte Claudia : d'accord. En principe. Pas de problème. Pour l'exécution, une autre fois. Un jour. Promis, plus tard. Je l'ai fait, d'ailleurs. Trop tard. Un des risques. Je n'y peux rien, c'est ma méthode. Quand je suis dans le pétrin. Elle en vaut une autre. Plus tard, on verra. – Eh bien, non, pas plus tard, MAINTENANT ! Suis pas spécialement méchant, mais, si l'on m'accule, deviens féroce. Comme une bête traquée, prise au piège, je hurle, si tu ne te fais pas avorter, je divorce ! Le cri du tréfonds, animal. Il se s'est mise à pleurer, elle murmure, tu es vraiment un salaud. Salaud ou pas, à prendre ou à laisser. Je veux aborder mes vieux jours en paix. A deux. A trois, étroit. Je n'ai plus assez de cœur, assez de place dans ma vie.

Rêve du 23-24 juillet 1895. Un grand hall – beaucoup d'invités, nous recevons. Je m'éclaircis la voix, beaucoup de monde dans la salle, je lis le commentaire de Freud : nous habitons cette année-là à Bellevue une maison isolée sur l'une des collines... C'est l'anniversaire de ma femme, et nous recevons, dans le grand hall de Bellevue, une foule d'invités et parmi eux Irma. Ma femme est là, en face, au premier rang, souriante, détendue. Après l'épreuve, il faut se changer les idées. Une société de psychanalystes suisses m'invite : je saute sur l'occasion et dans ma voiture. Virée d'amoureux, tournée savante, double liesse, on allie le travail et le plaisir. En route, vers Genève. En juin, enjoués. Le petit accroc réparé, on repart. Du bon pied, ensemble. Un franc suisse vaut quatre francs français, ça donne deux fois plus d'ardeur. On démarre en trombe dans la vieille Plymouth. Je continue : réception, le grand hall, Irma. Chacun sait que c'est là le rêve princeps, celui qui engendre tous les autres, Traumdeutung, chapitre II : une fois élucidé, enfante le système. Justement, de ça qu'il s'agit. D'emblée, Eine grosse Halle – viele Gäste, die wir empfangen. Empfangen, en allemand, c'est recevoir, mais c'est aussi concevoir. Dans le grand hall, on conçoit beaucoup d'invités : pendant que Freud rêve, sa femme en est à sa sixième

grossesse. Risque de lui abîmer la santé, *elle a un air pâle et bouffi*, note : *il s'agit de ma propre femme*. Et puis, faut bouffer, trop de bouches à nourrir, là, plus loin, *la bouche s'ouvre bien alors*. Horreur, quand ça s'ouvre, une bouche de femme est comme une bouche d'égout, si on l'examine, examen en teuton *Untersuchung*, descente, aux enfers, au fond, là-dedans, horrible maladie, diphtérie, hystérie, assone, assomme, *d'extraordinaires formations contournées qui ont l'apparence des cornets du nez, et sur elles de larges eschares blanc grisâtre*, voilà, taches glaireuses qui éclaboussent les cornets biscornus, dans la gorge si on fout du sperme, après elles se plaignent. *Si tu savais comme j'ai mal à la gorge, à l'estomac et au ventre, cela m'étrangle, es schnürt mich zusammen*, écho, *Samen*, le sperme, il faut bien parfois qu'elles l'avalent, on ne peut pas toujours leur faire des gosses, *je lui dis : si tu as encore des douleurs, c'est réellement de ta faute*, de la faute à la fosse, nasale, on y coule, un vrai cloaque, après la cloque, il a sa claque, Freud, six chiards, suffit, peut-être, avec un peu de chance, comme dit M..., plus loin, *le poison va s'éliminer*, seulement on ne peut pas compter sur une fausse couche, la faute à Irma, bien sûr, mais autant et plus celle d'Otto, un rêve d'Otto-punition, la fameuse *injection à Irma*, justement fallait pas qu'il la fasse, le saligaud, *il est probable aussi que la seringue n'était pas propre*, saleté de seringue, avec ces trucs-là, toujours des cochonneries qu'on injecte. Du coup, ça y est : le rêve d'injection devient un cauchemar d'infection. Activité infectieuse, infecte : pas gai, le sexe, dans le rêve inaugural. Naturellement, aucun rêve n'est à sens unique, dix autres directions, dix autres discours. La grotte d'Irma est polyglotte. Je poursuis ma quête, je descends dans la gorge-gouffre. Lacan l'a bien vu, *il y a là une horrible découverte, la chair dont tout sort, au plus profond même du mystère*. La chair qui donne à Freud rêvant la chair de poule, c'est la chair de femme. Soudain, la mienne tressaille, son visage se crispe, je la vois qui s'accroche à son siège, se mord les lèvres, comme si elle avait des convulsions. Est-ce que mes gloses à ce point la débectent. Ça m'inquiète. Après tout, je ne suis pas responsable des fantasmes de Freud. Si le sexe féminin lui apparaît ainsi, son problème, à lui. Pas à moi. Pas tout à fait. A présent, complètement courbée en deux, au premier rang, le corps en proie à je ne sais quelles affres subites, Ilse se tord de douleur. Peux pas m'arrêter de parler, pendant que je continue à pérorer, ça empire. A la fin, me précipite vers elle, quoi, qu'est-ce, elle dit, *si tu savais comme j'ai mal là*, l'enfer s'est déchaîné dans son bas-ventre. La réalité fait irruption, dévore la fiction et la redouble. Heureusement, parmi les analystes, il y a aussi des médecins. L'un d'eux a couru charitablement chez lui chercher des analgésiques, des forts. Ç'a un

peu aidé à finir la soirée, pendant le dîner, parmi les amabilités, entre les plats et les sourires, entrailles assourdies. Mais le lendemain, les spasmes n'arrêtent plus, lancinements suraigus, morsures qui déchirent la tripe.

Et puis, ça s'est mis à pisser le sang, une vraie mare entre les cuisses, une rivière, pour endiguer, on fourre un barrage de tampons. Je suis retourné. Retour abrupt à Paris. Aux trois quarts évanouie, ma femme rentre à la clinique. Celle où. A n'y rien comprendre, tout s'était normalement passé. En 80, à Paris, plus aisé qu'en 54, à Genève. Sans aucune comparaison, un immense progrès. On n'a pas pu couper à une séance obligatoire de planning familial, cinq, six couples expédiés en une demi-heure, tous des jeunots, moi, là-dedans, j'aurais pu être le père, le grand-père. Situation un peu bizarre, on se retrouve en tête à tête, on nous fait la leçon en chœur : *avant de prendre une telle décision, il faut que vous sachiez tous les avantages sociaux auxquels vous auriez droit.* Allocations, prime de naissance. N'inclut pas une pièce supplémentaire ni une nurse à domicile. La dame nous parle très gentiment, de la dissuasion douce. Pas la Gestapo à la suisse, tortures sur le chevalet médical. Non, une admonestation civilisée, entre adultes. *Comment est-ce arrivé, vous ne preniez pas de précautions ?* La fille, dix-huit ans, blonde, genre coiffeuse, glousse, *ben non, on faisait ça comme ça.* Toujours comme ça. Qu'on fait ça. Après, voilà. La préposée est passée au groupe suivant. Par fournées, toute la journée. Ainsi qu'elle fonctionne, l'usine. A rectifier les erreurs de tir. Tirés d'affaire, nous, on croyait. Retour à l'expéditeur, à la clinique de quartier où on l'avait précédemment expédiée. Ma femme, du rapide. A deux pas de chez nous, commode. Recommandée par notre médecin, la clinique, l'abattoir, nous, on y va. De confiance. Queue leu leu dans la salle d'attente de bonnes femmes de tous âges, quand son tour est venu. Pas trop souffert, Ilse s'est allongée, piqûre, on racle, bientôt ressortie. Se relève, pas trop éprouvée, un peu de repos. Le soir même, elle a pu m'accompagner à une lecture publique à Beaubourg. Ce qui est fait est fait. Bien fait, espérons-le, rentré dans l'ordre. Et puis voilà : déchaînement de convulsions en Suisse. Revenus à la clinique dare-dare, le chirurgien qui avait opéré était aux champs, bistouri en vacances estivales, *on voudrait voir son remplaçant – Eh bien, attendez.* Elle a attendu, Ilse. Moi, d'abord, avec elle. Puis seule, j'avais un rendez-vous à l'extérieur, *est-ce que tu crois que je peux y aller ? – Mais oui, ils vont me prendre d'une minute à l'autre, tu reviendras me chercher.* Elle a attendu. Toute la matinée, des heures. Crac, soudain, ça lui repisse entre les jambes, ça coule sur le carrelage, on avait bien dit à l'infirmière, *c'est urgent, au réveil il y a eu une grosse hémorragie.* –

*Mais oui, mais oui, on va vous prendre tout de suite, ne vous affolez pas, des heures qu'elle poireaute, soudain la flaque sanguinolente s'étale, les clientes lèvent les yeux, les infirmières les bras au ciel, scandale. Du coup, admise illico dans la salle d'opérations, le jeune collègue qui remplace l'éminent, l'autre, celui qui, incrédule, s'exclame : *mais il y a toute une masse de placenta qui reste !* L'autre, l'éminent, n'avait pas tout enlevé, pas eu le temps, trop de candidates à la fois, boucherie en gros, massacre d'engrossées, il évide à la va-vite, le grand toubib, il lui faut un rendement maxi, à sang pour sang qu'il travaille du scalpel, après, n'a cure, pas le loisir de cureter. Pas seulement des filaments déchirés qui se putréfient tout doux dans la matrice. Pendant que je dissertais sur les escarres dans le nez d'Irma. Pendant qu'il y était. Il a aussi perforé l'utérus. De la belle ouvrage, à la clinique Vital. Nom ironique. Le jeune carabin a gratté ferme, recousu dru, il dit, *vous avez de la chance, un peu plus, vous aviez une infection généralisée !* J'en étais vert. Ilse, blanche. Injection, infection, tout ça est infect. Je suis outré, furieux, *quand même, quel salaud que ce gynéco soi-disant connu, d'avoir ainsi bâclé la besogne ! Il mériterait qu'on le traduise en justice. Si tu as eu ces douleurs atroces, c'est de sa faute !* Ma femme, appuyée à mon bras, se traînant le long du trottoir, lèvres crispées, dents serrées, dit, *non, ce n'est pas de sa faute, c'est de la tienne.* Soudain, ça me revient à l'esprit. Freud dit, *si c'est la faute d'Irma, ce ne peut être la mienne.**

A qui la faute ? Quand les gens ont des désirs contradictoires ? Des souhaits aux antipodes ? L'harmonie conjugale tirée à hue et à dia, adieu. Avant, on était un couple tiraillé. Maintenant, on est un couple cisaillé. Cela laisse des cicatrices. La voix de ma femme a un léger frémissement, *tiens, cette fois mes règles sont en retard.* Ma voix reste neutre, *ah bon ?* Je garde un visage impassible. Chacun reste sur ses gardes. Deux jours plus tard, accent attristé, ton amer, *tu seras content, j'ai eu mes règles.* Réglé comme du papier à musique. La scène. Moi, silence. La voix trahit. Chacun n'en pense pas moins. Le contraire de l'autre. Pourquoi me poursuit-elle inlassablement, quand elle sait à quel point je ? Pourquoi s'acharne-t-il à me refuser ce qui est le droit de toute ? Qui ne dit mot ne consent pas. Du tout. Chaque mois. Ma femme m'attend au tournant, au coin du lit. Chaque fois. Peut-être la bonne. Pour elle. Je lâche mon sperme, je retiens mon souffle. Lorsqu'on copule, quelle que soit notre position, on baise à l'envers. A l'inverse. Elle fait ses calculs, elle devient suave, persuasive, me met tendrement les bras autour du cou, *chéri, j'ai quelque chose à te proposer ce soir...* Elle m'embrasse, m'embarrasse. Tendrement. Je soupire, *je suis fatigué et puis, ce soir, j'ai beaucoup de travail.* Tantôt, crise de pleurs, *tu ne m'aimes plus !* –

Mais si, voyons, mais je dois préparer mon cours. Tantôt, accès de fureur, tu refuses exprès, et après toutes les souffrances que j'ai endurées à cause de toi ! – Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher là... Conclusion, je te déteste ! Epilogue, et pourtant, tu sais bien que je t'aime ! Une histoire sans fin.

Si, quand même, un jour, ma femme surgit, radieuse, *ça y est !* Je demande, *tu as trouvé un bon boulot ?* Parce que les leçons d'anglais, d'allemand, à son lointain institut de banlieue, cinquante francs l'heure, pas très folichon. Aller jusqu'à Levallois courir le cachet. Elle jubile, *mais non, il ne s'agit pas de cela : je suis enceinte !* Je questionne, *tu es sûre ?* Hoche triomphalement la tête, *certaine !* J'essaie de garder la mienne, *ah, tiens !* A la réflexion, j'ajoute, *c'est curieux, je croyais qu'on avait pris des précautions.* Souriante, *oui, mais, tu vois, cela arrive quand même.* Soudain, silence. Moi, assis à mon bureau. Elle, debout, en face. Je sais qu'elle attend ma réponse, mon verdict. Je verdis. Son sourire s'efface, au bout d'un long moment, lourd comme du plomb, elle dit sourdement, *tu en fais une gueule ! On croirait que je t'annonce la pire des catastrophes, la fin du monde...* La fin d'un monde. A deux, le nôtre. Notre cocon, notre coquille. C'est ma carapace. Contre les coups du sort, dedans, je me réfugie, rentre la tête. Là, à l'intérieur, le soir, lorsque je referme la porte, je suis à l'abri. Ma femme est mon armure, mon armature. Amour en béton, elle me protège. De moi-même, qui me harcèle sans trêve. Des ennuis qui me bombardent, de mes échecs qui accumulent leurs ruines. Une existence, à son terme, est dévastée. Comme par une guerre. De trou en trou, on erre entre les débris. Depuis toute une vie que je bourlingue à ma recherche, je ne me suis jamais trouvé. Jamais chez moi, en Irlande, en Amérique, pas même à Paris. Pas tout à fait. A demi étranger. Partout. Je ne participe totalement à rien. Notre union me ressoude, notre couple me recolle. Ma femme est une explosive en surface : le fond est de roc. Je m'appuie sur elle pour me bâtir. Là où je suis mou, invertébré, elle est solide. Pour beaucoup, le mariage est une nécessité de la chair. Pour moi, du squelette. Ma femme me restructure, grâce à elle, je me suis construit une forteresse portative, je la transporte de Paris à New York. Si on fiche un môme dedans, tout s'écroule. Je suis de nouveau à nu, vulnérable. Ses blessures seront mes blessures, s'il est malformé, ma vie se déforme, s'il souffre, il va falloir encore pâtir. Peux plus, veux plus. J'ai la fleur de peau fragile. Je suis racorni du cœur.

Deux jours, elle a attendu la réponse. Deux longs jours, suspendue à l'oracle. Ça a remué en moi tant de pensées, j'ai tourné sept fois, cent fois ma langue dans ma bouche. Avant de l'ouvrir, de parler. Que dire. Si elle fait partie de ma biographie à moi, ma femme a sa biographie à elle. Dans sa vie, elle a son mot à dire, sa voie. Si nos chemins se sont croisés, il faut aussi que je la suive. Ou que je la quitte. Ou que je m'acquitte. Il y a des choses que je lui dois. Tellement entendu le récit de ses malheurs. Enfance à la dure, *tu sais, l'Autriche était un pays en ruine, occupé, ma mère était si contente quand un soldat américain lui donnait un paquet de cigarettes, jamais de viande en semaine, parfois du poulet le dimanche, de la graisse de porc sur du pain, souvent nos repas, elle rit, tu devais te laver le matin dans ta cuisine pendant la guerre, mais nous, c'était pareil après, il fallait faire chauffer de l'eau et la verser dans un tub, et le poêle à charbon chiche, matins d'hiver qui grelottent, elle n'a pas tiré le gros lot, quand j'avais trois ans, ma mère a quitté mon père pour suivre son amant, j'ai été élevée par ma grand-mère, et puis un jour, ma mère est revenue, s'est réinstallée...* – Et ton père l'a reprise ? – Oui. – Comment est-ce possible ? – Je ne sais rien sur mes parents, sur leurs rapports, ma mère était jeune, dix-sept ans quand elle s'est mariée, mon père avait eu d'autres mariages, d'autres enfants, ce n'était pas un saint non plus. – Et ta mère, qu'est-ce qu'elle en dit ? – Elle ne parle jamais de mon père, elle ne prononce pas même son nom depuis qu'il est mort, son père, il est doublement mort, d'une crise cardiaque et d'un absolu silence, j'avais onze ans lorsqu'il a disparu, après des mois à l'hôpital militaire, tout ce que je sais de lui, c'est qu'il avait fait toute la guerre, avait passé deux ans dans un camp de prisonniers en Russie, était revenu très éprouvé, malade, avait repris pour vivre du service. – Qu'est-ce qu'il te disait de ses expériences ? – Rien, il n'en parlait jamais. – Et qu'est-ce que vous faisiez donc ensemble ?, regard embué de larmes, extatique, du piano, de la musique, mon père était un pianiste remarquable, il avait étudié avec un élève de Liszt, il m'a appris, nous jouions ensemble, je sais, je connais son enfance par cœur, elle me la ressert à dîner, régulièrement, quand on en est à une demi-bouteille l'enfance ressort, je me destinais à une carrière de soliste, j'avais déjà joué à Linz dans des concerts publics, l'enfant prodige, et puis, quand son père est mort, ma mère a vendu le piano, sans rien me dire, un soir je suis revenue et le piano avait disparu, besoin d'argent ou quoi, finie la musique. Connais la musique. Mort du père et mort du piano, double tragédie, je sais. Je l'ai entendu cent fois. Ça me revient. Ses ritournelles, à ma femme. Quand elle a bu, quand je suis gris. Elles me trottent dans la cervelle.

Je dis, *on le garde*, elle saute de joie, les yeux comme des escarboucles, elle murmure, *tu verras, ce sera un fils, il portera ton*

nom. Au cœur du XXI^e siècle, moi, avec de la chance, si j'y arrive, j'en franchirai à peine le seuil. Lui. Luit, son visage s'embrase. Elle a les joues allumées. *Ecoute, puisque tu me laisses avoir un fils, j'invite ta fille ! – Quoi, ma fille ? – Cathy viendra passer les fêtes de Noël avec nous, chez mes parents, en Autriche. Tu ne crois pas que ça lui ferait plaisir ? Et à toi ?* J'avoue, ma femme me connaît, elle sait mes faiblesses. J'ai un faible pour ma fille cadette. Handicapée, la vie ne lui a pas fait de cadeaux. J'essaie, autant qu'il est en mon pouvoir, de lui en faire. L'offre de ma femme me comble : elle bouche ma mauvaise conscience paternelle. Comme je ne me suis jamais beaucoup occupé de mes rejetons, j'aime les gâter. Ma façon de limiter les dégâts. Gâteux, d'accord, le papa gâteau, la pire méthode. Mon père était un père en roc, un vrai, un dur. Moi, un mou. L'invitation de ma femme m'attendrit. L'Autriche, à Noël, en famille, avec les chants, *stille Nacht, heilige Nacht*, et l'arbre, et la virée en montagne sous la neige, elle n'a jamais vu de montagnes, à New York, Cathy : pour elle, un rêve inimaginable. Dans les longs couloirs des wagons bondés, tous trois, on trébuche sur les valises, on s'essouffle à se frayer un impossible chemin. Je dis à Ilse, *ralentis un peu l'allure, tu pousses trop fort*, naturellement, elle marche en tête, fend la foule, compartiment après compartiment, en quête du nôtre, tellement d'ardeur, elle déborde d'énergie, *mais non, ça va*, elle rit, *je ne suis pas une mauviette*, quatre mois, sa taille ballonne déjà, depuis qu'elle a vu, de ses yeux dilatés vu, s'agiter, sauter, bondir sa progéniture dans son ventre, *l'échographie, tu sais, c'est merveilleux*, tout son intérieur étalé sur l'écran, *j'ai pu suivre ses moindres mouvements*, elle en tressaute elle-même d'allégresse, elle a décidé, *on l'appellera Alexandre*, Cathy suit à grand-peine son demi-frère à demi fabriqué, je ferme la marche, sur d'innombrables pieds, les bras sciés par deux énormes valises.

Là-bas, très loin, on a fini par arriver, toute une nuit sur nos couchettes cahotés, en gare de Linz. Déjà, hors du wagon, elle a bondi, Ilse, sur le quai. Glacé, dans l'aigre bise, déjà descendue du train, s'étreint, embrassades embrasées, avec sa mère et son beau-père, ils se suffoquent de baisers sonores comme des claques. A notre tour, on a notre part de papouilles, il en reste, Cathy n'a jamais été reçue avec une telle vigueur. Chez ses grands-parents, à Boston, lors des rares visites, on demande, *how are you, dear ?* d'une voix distinguée, distante, soudain, soulevée par une empoignade énorme, *wie geht's denn Dir ?* lui éclate dans la conque, un accueil tonitruant. Petite, frêle, tignasse en désordre sur les épaules, frimousse noireude, à dix-huit ans elle en paraît douze, les mirettes écarquillées se tourne vers moi, *but they are so nice to me, Daddy*, je dis, *why not ?*, elle, stupéfaite d'une hospitalité si chaleureuse,

démonstrative. N'en revient pas. Ilse rayonne, le sourire rosi par la matinée frisquette comme un soleil qui se lève, les joues épanouies, les yeux. Oskar nous prend aussitôt en main, je veux les porter, *nein, nein, Serge*, s'empare des valises, des plumes entre ses doigts de boxeur, la bedaine proéminente, biceps d'hercule, rempli, des pieds à sa bonne lourde tête carrée, d'infinie prévenance. Il court chercher la voiture. Ilse et Ingrid vont bras dessus, bras dessous, même taille, même démarche ondulant des hanches, de vraies sœurs, mère et fille. Avec la mienne, je ferme le ban. On s'ébranle. D'abord, il y a une longue avenue, toute droite, colorée, *Mittleeuropa*, des immeubles de pierre ventrue, toujours peints, en jaune, en bistre, en vert. Au bout, la ville bascule d'un seul coup dans les faubourgs, les faubourgs dans la campagne, la campagne dans les bois. Au hasard, en un tournoiement de ruelles, d'allées. Leonding est l'Asnières de Linz : des rangées et des rangées de bâtisses rectangulaires, en ciment peinturluré, du safran tendre au gris-vert, alignées au cordeau avec leurs parkings. Et puis, on est soudain jeté en pleine cambrousse, parmi les croûtes neigeuses des champs, les mares gelées qui étincellent. Par endroits, la plaine ondule, se renfle, à droite, une rue en zigzags escalade une colline abrupte, entre les chalets aux balcons de bois et les villas pansues, aux toits obliques, enfouies dans un fouillis d'arbres. Des chemins publics, sous forme d'escaliers aux marches raides, coupent à travers le dédale des maisons. Nous, on s'arrête à la lisière du rustique. Juste au coin, sur Waldeggsstrasse. Paquets, valises et nous, on se serre dans l'ascenseur, on monte dans l'immeuble. A l'extérieur, un peu H.L.M. On grimpe, on ouvre. Dedans, soudain, le luxe. Au septième ciel, ma fille, ravie, elle veut se précipiter. La moquette grise du vestibule est un duvet odorant, le long du couloir, portes, boiserries, astiquées de frais, ont une senteur de cire, un encens discret qui flotte. Ma fille veut, on rit, halte, on l'arrête sur le seuil. Ici, on célèbre un culte, grand-messe de la propreté, l'Autriche très catholique est une immense mosquée : on s'y déchausse, avant d'entrer. Dans le hall, une panoplie de pantoufles, toutes tailles, attendent. On enfile les chaussons et le couloir. A pas feutrés, Cathy s'approche, elle s'exclame : un vaste living, disposé selon un savant chic géométrique, avec des meubles suédois ultramodernes. *Look at the tree*, voilà ce qui l'intéresse, au fond, le sapin géant, décoré de guirlandes, festons, bougies, tous les brimborions qui scintillent. Evidemment, chez les juifs, à New York, il y a parfois de petits sapins, par contagion, des malingres. Pas comme celui-ci, un vrai. Avec, au pied, tous les cadeaux dans leur emballage multicolore. *Can we open them now ?* non, on les ouvrira plus tard. *Weihnachten* se célèbre le soir du 24, *Christkind* et le reste. Le reste,

naturellement, qui l'excite, elle piaffe d'impatience, est-ce qu'on peut au moins palper, toucher, non. Les présents s'échangent ici au réveillon, entre baisers et étreintes. De New York à Paris, Cathy a déjà l'habitude de voyager. De Paris à Linz, un conte de fées. Pas fini, après, pour la Saint-Sylvestre, on ira tous festoyer dans les montagnes. Et de montagnes, il y en a encore moins que de sapins, à New York. Ce Noël, rien de tel dans sa petite vie. Ni dans la déjà longue mienne.

La fête, le festin se déchaînent. *Schnabulieren*, bringue, ribouldingue à l'ancienne, nouba, bombance, on barbote dans la bouffe qui s'empile en colossale abondance, on s'empiffre d'une oie énorme gavée de farce, la peau croustille comme un parchemin badigeonné de miel, le vin blanc doux coule en fontaine des bouteilles de deux litres, ma belle-mère, de trois ans plus jeune que moi, de vingt ans plus énergique, infatigable cordon-bleu du Danube bleu, entre ses mains tout valse, tout préparé, tout cuit, sert tout elle-même, jambes alertes, allègres, entre ses doigts la liesse circule, sans trêve la superbe ripaille se déverse, *Topfenstrudel*, mon dessert favori, je n'en peux plus de gâteau au fromage blanc, à présent le tour des *Marillenknödel*, sa spécialité suprême, des beignets aux abricots sublimes, comment résister, *Serge, bitte, noch ein bisschen*, impossible, plein à craquer, j'entends ma mère, *mon petit, encore un peu, pour me faire plaisir*, comment voulez-vous que je refuse, chacun bâfre, parmi ces délices les langues se délient, à cinq en quatre langues, Ingrid me parle en allemand, mais l'allemand, c'est une langue qui n'existe pas, pour étrangers, à la télé, dans les livres, entre eux, à pleine bouche, Ilse, Ingrid, Oskar, entre les gros éclats de rire, se repaissent en dialecte, fricassée de consonnes rauques qui raclent la gorge, gratte les dents, le patois est une pâtée, de la cuisine régionale qui se mâchonne goulûment, moi, n'y pige que dalle, du coup me la rince, m'humecte, m'imbibe, on biberonne à grandes lampées de petit vin, divin, de pays, Retzbacher, venu tout droit du Mühlviertel, à la frontière tchèque, dans ce babil de Babel ma fille jubile, *Daddy, I never had such a good time in my life*, je rigole, *wait until you see the mountains*, je regarde Ilse, replongée dans son terreau, son terroir, dans son idiome, elle a repris racine, sa voix mêlée aux autres forme un chœur, a beau avoir quitté le terrier ancestral à dix-neuf ans, elle est dans son aliment, encore plus empourprée, elle rayonne encore davantage, Oskar, vautré sur sa chaise, lui donne une tape familiale, familière dans le dos, la taquine, *Mädel, Mädel*, elle rit à gorge déployée, éclat des yeux, modulations frémissantes des mots, me penche vers elle, demande, *ça va, tu ne te fatigues pas trop, après ce voyage ? Moi, fatiguée ?*, s'incline vers moi, m'embrasse, *je ne me suis jamais sentie si bien*. Moi

aussi. Pour la première fois depuis des lustres. Toujours scindé, toujours tronçonné, je vis en morceaux. J'avais oublié ce qu'est une réunion. De famille, lorsqu'elle s'allie. Ça lie. A ma droite, ma femme, à gauche, ma fille, mes beaux-parents, en face, mutuellement adoptés, adaptés, à la minute, l'Autriche collée à l'Amérique rivée à la France, le tout-en-un, chacun papote dans sa langue, on caquette tous ensemble dans un méli-mélo cacophonique, moins on se comprend, mieux on s'entend, vers minuit, on ne s'entend plus, les rires résonnent dans les poitrails comme des cloches. L'élégant living, secoué de la table au lustre, carillonne, tourbillonne. Pour qu'une vie divisée se reforme, se retrouve, il faut la fusion. L'effusion. Soudain, dans ce réveillon de Noël, dans cette fête, ce festin à tout casser, mon existence brisée se ressoude.

Le réveil, d'un coup, me dessoûle. Net, en un instant, me dégrise. Sa place est vide à mes côtés dans le grand lit, mes beaux-parents nous ont donné leur chambre, Ilse a dû se lever. Elle bavarde avec sa mère dans la cuisine. Tôt couché, même tard, tôt levé en Autriche. Ici, on est matinal. Je sors, je vais à la cuisine, personne. Porte du salon fermée, Cathy dort encore. Où sont-ils passés. Que se passe-t-il. Me dirige vers la salle de bains, Ingrid émerge de l'ombre, les yeux rougis. L'air guilleret, la mine joviale enfuis, son visage arrondi est tout tiré, ses traits comme par une mauvaise nuit chiffonnés, je demande. A l'aube, hémorragie subite, de toute urgence, Oskar a accompagné Ilse à l'hôpital. Elle a dû en faire trop, l'avant-veille dans le train, fendant la foule le long des couloirs. Trop présumé de ses forces, maintenant, accroc, anicroche inattendus. Juste pour le jour de Noël. Une malchance impossible, à n'y pas croire. Hier soir, animée d'une ardeur exubérante, chaque geste inondé de joie, une santé torrentueuse, pas même la figure éblouie : transfigurée. Ténèbres subites, l'aurore s'éteint, un Noël de nuit commence. Une journée noire comme la poix, la poisse. Pas forcément grave, je me secoue, elle a eu à temps du secours. Avec Oskar à la Frauenklinik, emmenée à la seconde, un peu de repos, hors de danger. *A la seconde, elle ricane, vers sept heures, quand je me suis réveillée, toute dégoulinante de sang, et que je demande d'urgence, ma mère dit, non, Oskar doit d'abord prendre son petit déjeuner, seulement lorsqu'ils ont vu que ça traversait le tampon et que ça risquait de salir, là ils se sont inquiétés pour de bon, Oskar m'a aussitôt conduite, ce qui est déjà plus que tu n'as fait, car toi, bien sûr, tu dormais, le*

sommeil de Monsieur est sacré. Tous deux partis, elle est en lieu sûr, entre des mains expertes, voilà. On n'en sait pas plus pour l'heure. Ingrid et moi, fébriles d'attendre qu'Oskar revienne. *Daddy, what's up ?* La porte du salon s'entrebâille, Cathy passe une tête ébouriffée. C'est vrai, ma fille. Sur le coup, j'avais oublié. *Quelle mauvaise foi ! Tu mens comme un arracheur de dents. Il n'y a qu'à elle que tu aies pensé, pendant tout ce temps-là ! Ou, plutôt, qu'à toi...* J'explique à Cathy, quelque chose est arrivé à Ilse durant la nuit, quoi, un saignement, sérieux, j'espère bien que non, *are you going to go and see her ?*, évidemment, je vais aller lui rendre visite, seulement. Il faut attendre qu'Oskar revienne, m'amène. Frauenklinik, je ne sais pas même où c'est. C'est au bord du Danube, pas loin de la salle de concerts, sur un grand boulevard qui longe le fleuve glauque, dans la section moderne de Linz. Vers onze heures, Oskar est revenu me chercher, m'a conduit, prévenu, *es geht ihr schlecht*, va mal, prévenant, à travers le dédale des couloirs gris me guide, s'arrête sur le seuil. J'entre seul, dans la chambre, nue, sinistre, au mur pour décoration un crucifix, les infirmières, *Schwester*, ici des sœurs, pays catholique, dépaycé, déboussolé, j'arrive à temps pour l'agonie. Deux lits, à gauche, Ilse, pâle, en pleurs, elle dit, *c'est fini*, elle sanglote, *il est mort*, elle murmure, *tu vois, j'avais raison, c'était un garçon*, transfusion sanguine, la grosse aiguille dans le bras, larmes, plasma mêlés, du goutte-à-goutte funéraire, je le savais, il y a des choses que les femmes savent, je m'assieds à son chevet, lui prends la main, elle continue, moitié pour moi, moitié pour elle, *il avait tellement d'énergie, de vitalité, quand je pense que, sur l'écran, je l'ai vu sauter en moi, faire des bonds endiablés, quinze jours à peine*, ma gorge se serre, les mots s'étranglent, je me force, c'est à cause de ce voyage, *tu t'es trop démenée, la fatigue*, elle secoue la tête, *non, il était en fait déjà mort depuis une semaine*, je sursaute, *comment ça ?*, pas possible, là, si vigoureuse, si allègre, poussant joyeusement de l'avant dans le couloir du train bondé, se frayant impérieusement un chemin, joues empourprées, parmi colis et valises, ma fille derrière traînant les paquets de cadeaux, moi à la traîne, remorquant nos bagages pour les festivités hivernales, notre expédition polaire, frisson dans le dos, froid glacial au cœur, si tumultueuse, si fervente, pouvait pas transporter un cadavre au creux du ventre, sépulcre ambulante, de la bidoche putréfiée dans sa matrice en liesse, pas vrai, verdict *Todgeburt*, mort-né, déjà bien formé, les membres, la tête, le sexe, non, pas la fatigue du voyage, la faute du docteur à Paris, col de l'utérus un peu dilaté à l'échographie, il aurait fallu le cercler, au médecin traitant de le faire, le médecin l'a traitée à la légère, au lieu du cerclage, cercueil. Je sens des larmes qui jaillissent, pas mon genre, pas dans mes habitudes, mais cette fois,

une peine aiguë m'inonde, j'éclate d'un coup, en sanglots pour elle, si réjouie, radieuse en ses entrailles, pour lui aussi, boule de chair déjà sautillante comme un ludion frénétique, bouillant, bouillonnant d'ardeur, *si tu savais comme il m'a fait rire, il s'agitait follement*, déjà la folie, l'envie folle de vivre avant naître, et puis, mais oui, quand même, pour moi également que j'ai chialé, un fils, pas pareil, n'en ai jamais eu, qui me perpétue. Alexandre. Depuis des mois, à force, il avait fini par faire ma conquête. *Oh oui, tu as versé quelques larmes, mais il n'a pas duré longtemps, ton petit accès ! Les émotions ne te coupent pas l'appétit, tu es retourné malgré tout avec Oskar déjeuner chez ma mère, tu l'aimes bien, hein ? sa cuisine, son Leberkäse et ses Haché Knödel ? Pendant que j'étais là, toute seule, dans mon lit, à crever pas seulement de peine, mais de douleur, tu sais ce que c'est, le travail de l'accouchement ? Le même, pour une vraie naissance ou pour une fausse !* Tellement de peine de la quitter ainsi, j'en avais une telle douleur. Mais j'ai dû, impossible de faire autrement. Je dois soulager Ingrid, je ne peux pas la laisser toute la journée sans répit en tête à tête avec Cathy. En milieu étrange, étranger. Il faut que j'aille quelques instants à la rescousse. Parlent pas la même langue, se comprennent pas. *Je reviens tout de suite.* J'embrasse Ilse de tout mon chagrin. *Pour ça oui, tu es revenu l'après-midi, oh ! tu m'as tenu bien gentiment compagnie, tu as longuement serré ma main dans les tiennes. Ça ne coûte rien. Mais qu'est-ce que tu as fait, le lendemain ?* Je demande à Ingrid, *Was machen wir denn, was sollen wir machen ?* Ma belle-mère est un esprit pratique, avec des yeux noirs, agiles, fouineurs, logé dans un corps replet de vif-argent. Sans cesse en éveil, toujours à la seconde. Elle a des réponses réflexe. Saisit le téléphone, s'enquiert, m'explique. Encore vingt-quatre heures allongée à la Frauenklinik, ensuite Ilse pourra nous rejoindre. Là où l'on devait aller. Tous en chœur, prévu au programme. A l'arrivée, trois jours à Linz. Et puis, presto, on se transporte. A la montagne. Quoi d'autre. L'Autriche, sans les montagnes et les lacs. C'est quoi. Un seul quartier ancien de la capitale encore debout, le Ring. L'Opéra, deux trois magnifiques palais, Schönbrunn, bien sûr. Autour, immense désert de mornes H.L.M. d'après-guerre. Ce qui subsiste, toujours solide : un morceau de Vienne et Mauthausen. Quelques abbayes. Des églises. Voilà. Mais les montagnes ! Odorant paradis de neige boisée, hérissé à l'infini de pins et sapins aux narines frémissantes, bleu du ciel sur blancheur des pics, cure d'air scintillante, cours de poésie à couper le souffle, là-bas respirer inspire, crêtes et arêtes à vous donner le tournis, tellement le regard est perdu, éperdu, vers les cimes. Cette Autriche, elle se mastique comme du Speck, fumée, parfumée à la langue, lard baroque, elle se dévore à belles dents, elle se mange à pleine bouche, elle me

démange. Quand Ingrid dit : moi, je reste jusqu'à demain, je ramènerai Ilse, vous, vous partez avec Oskar. Je ne me le suis pas fait deux fois dire. Logique, à Spital, nos hôtes ont leur quartier d'hiver dans une ferme, haut perchée, presque à la hauteur du refuge, la Bosruckhütte des alpinistes. Nous, citadins sans mollets, amollis, on nous a réservé deux chambres dans une pension du village. Déjà payées. Alors, autant en profiter. Cathy piaffe d'impatience, jamais vu de montagne de sa vie, *when are we going away ?* Naturellement, je téléphone à Ilse, comment *vas-tu ?*, comment *veux-tu que j'aille ? je veux dire physiquement, physiquement je suis épuisée mais je vais mieux.* Bon alors *est-ce que ça t'ennuierait si, mais non, bien sûr, faites donc, de toute façon tu nous rejoindras demain.* On part, la B.M.W. d'Oskar s'entortille à cent à l'heure dans les virages, liesse des routes étroites en bordure des ravins. On arrive à la *Gasthaus*, sur la grand-rue du village, un chalet tout en bois verni, on a la grande chambre à balcon, Ilse et moi. Cathy, la petite, au fond du couloir, mais avec vue sur le massif étincelant. Ses yeux brillent de surprise, *Daddy, it's so beautiful !* Elle s'écrie, *it's like a fairy tale.* Un conte de fées, oui, quand on n'a jamais vu, comme ça, que c'est beau, ici. Elle reste en contemplation, la frimousse collée à sa fenêtre. La grosse voix, fraternelle, paternelle, d'Oskar, *Mahlzeit, Mahlzeit*, nous arrache à nos ravissements oculaires. L'heure des plaisirs gustatifs, il nous emmène déjeuner, saucisses, jambon tyrolien, choucroute, dans une taverne rustique, agapes sylvestres, le pain sent le pin. Le moment où lampées sur lampées de vin blanc déchaînent une bonne humeur rigolarde, tapes dans le dos, bourrades, une grosse gaieté campagnarde secoue les tables d'habitues, une hilarité tonitruante ébranle les murs. On éclate, Oskar demande si l'on a eu assez, on n'en peut plus, pas le moindre interstice pour une bouchée. *Daddy, I'm so happy I came, it's so wonderful here*, Cathy est aux anges. Avec Oskar pour ange gardien. Le paradis. La part à deux, notre écot, *nein, nein*, Oskar nous invite. Maintenant, il est temps d'aller d'un pied robuste à l'assaut des chemins forestiers, des sentes neigeuses, montées, descentes, des randonnées vertigineuses de senteurs nous attendent. On chausse les bottes de sept lieues. Canadiennes, couvre-chefs, écharpes, moufles, il faut nous emmitoufler. Dehors, les flocons épais, poudreux, tombent dru. Par la fenêtre, de l'autre côté de la place, la grande église aux clochetons boursoufflés comme des bulbes a sa façade toute striée de raies blanches. Les voitures cahotent sur la route avec leurs chaînes. *Come on, let's go*, Cathy, déjà prête, me tire par la main, Oskar lui a promis de l'initier à la luge. Lui, costaud, son parka lui suffit, pas le froid qui l'effraie, de simples chaussures cloutées, avec, dedans, des métatarses de

montagnard, en route. Jovial, larges pommettes penchées vers Cathy, lui demande, *wie gefällt es Dir hier ?* Si ça lui plaît, elle en bat presque des mains, elle en bave, *I love Spital !* Spital, c'est le nom du village, hameau de rêve hivernal. Quelques bâtisses en bois jetées le long de la grand-rue, et puis, tout de suite, les sentiers qui grimpent raide en tous sens. Ça me frappe. Un autre sens aussi, *Spital*, en allemand, c'est un hôpital. Je dis, attendez-moi dehors, si vous voulez, moi, je dois téléphoner à Ilse. *Tu ne m'as pas appelée, j'ai attendu des heures et des heures, dans mon lit, c'est ma mère qui est venue me tenir compagnie, pas toi, bien sûr, tu me demandes si tu peux aller avec Oskar de l'avant, je n'ai pas voulu refuser, j'ai dit oui, tu aurais dû savoir ce que ça représente, être seule après une perte aussi horrible, je l'aimais déjà tellement, de tout mon cœur, soudain, à cause d'une négligence médicale, disparu, mort, on l'a jeté à la poubelle, j'ai demandé au moins, je ne sais pas le mot en français, une Beisetzung, quand un fœtus a quatre mois, il a droit à une sorte d'enterrement, que mon fils, comme mon père, ait au moins sa tombe, non, il n'a pas tout à fait quatre mois, à quelques jours près, pas un être humain, selon le règlement, un déchet, on l'a jeté, mon petit Alexandre danseur, sautilleur, à la voirie, et toi, ce jour-là, tu étais avec ta fille à la montagne, Oskar, ma mère auraient pu s'occuper d'elle, ils connaissent assez d'anglais pour ce qu'elle a à dire, toi, ta place était avec moi, à l'hôpital, pas avec Cathy à Spital.* Avant de sortir, j'ai téléphoné à Ilse, pas d'infection, elle est désormais hors de danger, demain elle nous rejoindra, elle ne sait pas combien elle nous manque, j'aurais tant voulu rester avec elle, seulement, je ne pouvais pas imposer Cathy et ses humeurs à nos hôtes, tu es la première à savoir combien elle peut être lassante, d'ailleurs tu seras très bientôt parmi nous, on célébrera au grand hôtel Bischofsberg la Saint-Sylvestre, je suis si heureux d'entendre ta voix, je suis avec toi de tout cœur. *J'ai dû rester un jour de plus à la clinique, tu ne m'as pas appelée pour l'anniversaire de notre mariage, le 27, ce que j'ai eu, en arrivant le 28 à Spital, c'est une carte de Cathy me souhaitant the best anniversary ever, le meilleur des anniversaires de mariage possible, elle a le sens de l'humour, ta fille, toi, tu ne m'as même pas offert de carte, pas eu le temps, trop occupé, tu sais que j'y suis sensible, oh ! je sais, tu m'avais déjà donné d'avance, parmi les autres cadeaux, une bague que tu as couru acheter avec Oskar à l'arrivée, à la dernière minute, comme l'alliance, mais ce n'est même pas ça, non, comment dire, moi, j'agonise dans mon lit, toi, tu n'es pas là, auprès de moi, pour le pire Noël de ma vie, pour partager le deuil de notre enfant, c'était le tien aussi, autant !* On s'en souviendra, de ce voyage en Autriche. Départ à quatre, retour à deux. Quand Oskar nous a conduits à Salzbourg, quand nous sommes repartis seuls, Cathy et moi, par le train de nuit. Ilse a

décidé de rester encore huit jours chez sa mère. En un moment pareil, une séparation pénible. Que faire. Vacances terminées, Noël fini. Une Nativité ratée. Il faut bien que ma fille reprenne le chemin de l'Amérique, l'avion à Roissy. Naturellement, je ne suis pas un monstre, j'ai beaucoup de peine. Cette horrible histoire d'enfant mort. Seulement, je dois m'occuper de l'autre enfant. La vivante.

L'autobiographie de Tartempion

Au réveil, naturellement, j'ai eu un mal aux cheveux terrible. Le prix à payer pour mes solitaires rasades. J'ai une peine infinie à me débarrasser de mon lit. Je traîne mes savates jusqu'au salon, je sors le petit coussin jaune du tiroir, je m'allonge sur le tapis, me cale la nuque. Comme d'habitude. J'essaie de faire mes exercices matinaux d'assouplissement lombaire. Les reins tiraillent cruellement. Le châteauneuf-du-pape d'hier soir me fracasse encore les tempes. La nuit n'a pas calmé la tempête. J'abandonne ma gymnastique, je me relève, je vais à la salle de bains. J'ouvre le placard aux remèdes divers. J'ai ma trousse complète, mon en-cas pharmaceutique. Je farfouille parmi le codex. Je prends une jolie boîte rose, j'extrait deux comprimés luisants. L'effet n'est pas immédiat. Café, entre-temps, quelques tasses. Pain grillé, quelques tranches. Cela peut-être adoucira mes intempéries. Mes intempérances. Je gagne la salle à manger, m'installe de nouveau à ma place, m'assieds. Coudes appuyés sur la table, menton écrasé entre les paumes. PAUMÉ. Pas simplement ces sonnaillles dans la cervelle, ce tintamarre bourdonnant. J'ai le bourdon. ANÉANTI. Hier soir, piège, chausse-trape, la trappe s'ouvre, le sol se dérobe, chute meurtrière. Ce matin, j'ai les os brisés. Et pourtant, je suis rompu. Verre en trop, vague à l'être, à ce genre d'exercices spirituels. Depuis le temps, examen de conscience et d'inconscient, au creux du fauteuil jaune, des années. Au creux de mon fauteuil chromé, quand j'écris. Crise soudaine, sais pas pourquoi. La Victoire des autres, ma défaite propre. Cette fois, plus au creux, au fond que j'ai dégringolé. Ou plutôt, pire : PAS DE FOND. Avant moi, rien. Après, rien. Moi, rien. Très peu de chose, qui se fait, se défait, qui s'effiloche, s'embrouille dans ses fils, s'élime, s'élimine. Une trame qui se troue. Trou de mémoire, hier, à l'Arc de Triomphe, prémonitoire. Signal de détresse. D'un trou l'autre, à force. Maintenant, TOUT ENTIER DANS LE TROU. Ma vie a disparu sans laisser de traces. J'ai beau me palper, impalpable. Quand j'essaie de me ressaisir, dès que je me pense, je m'évide. L'évidence. Je me dissipe dans mon inanité. J'en oublie mon inanition. Je tente de mordre dans une tartine. La séance d'hier soir m'a fait passer le goût du pain. Les salves de grenaille névralgique éclatent en une tête déserte.

Je repousse mon assiette. Je ne serai jamais plus dans la mienne. J'ingurgite lentement un café mélancolique et tiède. Affalé là,

esseulé là, les yeux ouverts. Je prends bien soin de ne pas me voir. Je fais très attention de ne pas me regarder. Tête la première dans l'abîme, m'a abîmé le portrait. Peux plus me voir en peinture. J'évite les deux grands miroirs muraux, figés dans leur cadre. Fini, la galerie des glaces, le moi-soleil. Fin de moi. Je vis à la petite semaine, j'existe encore, à peine, à la va-comme-je-te-pousse des heures, des minutes. Ces tressaillements de muscles, ces glouglous de tripe, anonymes, PAS MOI, mes fibres ont leur rythme, réglé par une horloge biologique. Ce matin, je ne vis pas à l'heure de mes viscères. Dans ma tasse, plus de café, j'ai bu ma coulpe jusqu'à la lie, je suis vidé. Tassée sur la chaise, ma gélatine poursuit son trotinement flageolant. Elle s'obstine. Demain, vendredi 10 mai. Il y aura samedi 11. Et puis le 12. Et puis. Une vie, la somme de ses actes, tu parles. QU'EST-CE QUE JE VAIS FAIRE DE TOUTE CETTE GRAISSE. Au jour le jour, pour la rendre vivante, vibrante, vaille que vaille. Pas au Jugement dernier : d'heure en heure. Mot fatal, fallait pas y penser. Je jette un coup d'œil à mon poignet : DIX HEURES TRENTE. Plus d'une demi-heure que je désespère. Pas possible, peux pas me permettre, c'est trop. Comme toutes mes activités, ma détresse est chronométrée. J'en abuse. IL Y A LE TRAVAIL. J'ai l'éthique du tic-tac. Il est temps d'écrire.

Pour me tirer du néant, la seule voie que je connaisse, pas d'autre méthode. Dans les mots, j'ai toujours trouvé LE remède. L'après-midi, le soir sont réservés à ceux des autres. Le matin, je m'occupe des miens. Lorsque je suis complètement perdu, quand je ne sais plus où je suis, où j'en suis, il y a un endroit où je suis sûr de me trouver : le matin, à ma machine. Machinal, comme respirer, entre dix heures trente et une heure trente, dans mon bureau, comme deux et deux font quatre, certain. Désespoir ou pas, déprime ou béatitude, peu importe : j'ai rendez-vous avec moi-même. Ce matin, comme tous les matins, je ne saurais échapper à cette règle. Elle ne souffre aucune exception, sinon, j'aurais une journée d'exceptionnelle souffrance. Il faut que je me dépêche, je suis déjà en retard : je risque de me manquer. Et, après, ça ne manquerait pas : vingt-quatre heures à suffoquer dans ma carcasse. Merci, très peu pour moi. Vite, en route, je dois me remettre à mon roman. Mon roman, c'est ma vie. Ça marche dans les deux sens : ma vie est le support de mon roman, mon roman est le soutien de ma vie. Comment est-ce que j'arriverais à vivre, si je ne racontais pas ma vie. Rien qu'à cette pensée, je sue d'angoisse. Mon existence, elle me pèse souvent une tonne sur la poitrine, elle m'écrase, j'étouffe dedans, elle me gêne. En l'écrivant, je l'oxygène. En faire le récit l'aère. Chaque matin, séance de réanimation. M'est aussi nécessaire que mes trois tasses de café. Ou quatre. Sans ça, comment tenir le

coup jusqu'au dîner, jusqu'à mon autre bouteille. D'oxygène le matin, à ma machine, de rouge ou de blanc, à table, le soir. Entre les deux, si souvent, un espace si vide ; il faut bien que je le remplisse. De mots, au réveil, de vin, au coucher : alors, ma vie vibre. Souvent elle est là, devant moi, en moi, une pâte molle, insipide, indigeste, elle me reste sur l'estomac, sur le cœur, une existence morne, morte. Ecrire l'allège. Je la découpe, j'extrais des morceaux choisis, elle prend du goût, elle n'est plus fade. Je ne triche pas, non, je trie. Mes romans sont ma vie triée sur le volet. Le mollasson, le fadasse, je jette. L'inutile, l'indifférent, je supprime. Je garde les épisodes marquants ou piquants, je les ajuste, je les enchaîne, je les monte. En épingle, un travail de mécano. Je transforme mon existence exsangue en texte construit. Mais un appareil de mots, comme toute machine, pour qu'il marche, il faut un moteur. Après, il faut que le courant passe. Afin d'être sûr que ma vie, dans mon texte, soit bien vivante, je la survolte. Haute voltige sur mon clavier électrique, j'écris en termes trépidants. Ainsi, ça la galvanise. Ça lui donne ce qui lui a fait le plus défaut : du style. Au réveil, si je veux que mon dos puisse tenir droit, exercices d'assouplissement. Ensuite, si je ne veux pas que mon existence s'affaisse, électrochoc matinal.

Eh bien, non, rien. Aujourd'hui, mes accus sont à plat. Immobile, inerte, je suis vissé sur ma chaise. Sans énergie. Je m'attarde, en une attente flasque. D'ordinaire, à peine mon café fini, je fonce, je bondis vers mon bureau, langue tirée, je halète, j'ai hâte d'étancher ma soif. De moi, d'émois, de mots. Je cours me rejoindre dans mon oasis, j'ai besoin de m'abreuver à la fontaine où je coule de source. Où, depuis des lustres, je me mire. Qui me renvoie, à heure fixe, mon image, savamment recomposée. Je la capte pour illustrer mes livres. Peut-être que c'est justement ça : à force de jouer, de roman en roman, au Narcisse fictif, je suis attelé à un travail de Sisyphe. Cette torpeur inhabituelle, peut-être ça : je me mets en grève, Sisyphe débraie, je laisse retomber mon rocher. Je laisse tomber mon roman. Ecrire AUTRE CHOSE. Quoi. Je ne sais pas. Quelque chose de moins léger, de moins aérien. Soudain, me frappe, ça y est. Je veux DU SOLIDE. J'ai toujours soif, mais DE RÉEL. L'idée devait être tapie dans l'ombre, dans ma tête. Maintenant, un oiseau de feu m'illumine, se pose sur moi. S'impose. Irrésistible, sans réplique. Quand on a le moi vacant, comme ce matin, telle une baudruche crevée, rien ne sert de lui insuffler du vent. Le roman, bien joli, bien agréable, mais il ne produit que des songes, il ne crée que des vapeurs. Il a, naturellement, ses avantages : en romançant sa vie, on la trouve rétrospectivement plus tolérable. En se rendant intéressant, on lui découvre, après coup, un vif intérêt. Mais une vie

romancée, même la sienne, devient une vie imaginaire. Ça ne veut pas dire qu'elle soit fausse : elle n'existe que dans l'imagination. Si je me transforme en Julien Sorel, j'existe comme lui. Je veux exister COMME MOI. Ressaisir enfin ma VRAIE vie. Au lieu de m'halluciner en personnage, ressusciter ma VRAIE personne. Ce qui en subsiste. Fragments, débris, détritiques, peu importe : au moins, ce seront de VRAIS restes. Même si l'on n'arrive jamais à faire la synthèse, on peut faire la somme de ses actes. Pas trente-six moyens. Il n'y a qu'un seul livre de comptes : UNE AUTOBIOGRAPHIE. Voilà, tout simple, il faut que je me mette à la mienne. Moins prenant, moins palpitant qu'un roman, ça c'est sûr. Mais un roman fait l'opération inverse : avec un être réel, il fabrique un être fictif. Et moi, je suis devenu tellement fictif : je souffre d'évanouissements incessants. A la longue, je disparaîtrai d'une évanescence mortelle. Halte, j'arrête : petit à petit, modestement, avec des points d'appui solides, je me rebâtirai. Je me reconstruirai sur d'authentiques fondements. Comme Cuvier, grâce à mon histoire véritable, je reconstituerais mon squelette. Je cesserais d'être un néant invertébré. L'autobiographie n'est pas un genre littéraire, c'est un remède métaphysique. Je n'y avais jamais pensé, et puis, ça m'est venu d'un seul coup, comme ça, assené sur le crâne, au détour d'une matinale déprime. Je me réveille, je me secoue, je me secours : enfin une vie solide comme du roc, bâtie sur du Cogito : *j'écris ma vie, donc j'ai été*. Inébranlable. Si on raconte sa vie pour de vrai, ça vous refait une existence.

Ça y est, décidé, résolu. En une seconde, sans l'ombre d'une hésitation, chez moi, plutôt rare. Je suis un professionnel de l'indécision, mais là, non. Je me lève en un élan, un flux d'enthousiasme me frictionne les neurones. Je cours, au pas cadencé, jusqu'à mon bureau. Allons, en route vers moi, le vrai, il est temps, levons l'encre. Je m'attable devant ma vieille machine déglinguée, mais encore vaillante. Après tout, une autobiographie, grand mot ronflant, c'est quoi ? Une simple biographie. Mais, au lieu d'être écrite par un autre, elle est écrite par soi. C'est tout. Une biographie, rédigée par l'intéressé, est, au fond, beaucoup plus intéressante. A condition, naturellement, d'être honnête. Véridique. Bref. Je m'attelle à ma nouvelle tâche. Sauvé, je jubile. César, Richelieu, Napoléon, les grands hommes, Louis XIV, Robespierre, leur vraie tombe, ce qui en reste : leurs restes graphiques, biographiques. Leurs hauts faits n'existent plus qu'en mots. La vraie mémoire, l'unique survie : les livres d'histoire. Seulement, voilà. L'Histoire ne retient que les noms de ceux qui l'ont faite. QU'EST-CE QUE J'AI FAIT. Cette pensée inopinée me reste en travers du gosier, comme une arête. Elle me stoppe. Retour à mon inanité de départ. A peine ranimé, de nouveau anéanti. Le roman est ouvert à tous,

n'importe qui peut s'y essayer. Les chances sont égales. L'autobiographie n'est pas un genre démocratique : une chasse gardée, un club fermé, un privilège jaloux. Réservé aux importants de ce monde, grands écrivains, capitaines d'armée, d'industrie. Pour les chefs, les meneurs, les géants, les nababs. Je suis un nabot. Un type timide, rien qu'un prof. Pas un prophète. Rencogné dans une existence effacée : cela me gomme. *Grand-homme-au-soir-de-sa-vie-et-dans-un-beau-style*. Peux pas prendre la pose. J'ai l'âge. Mais l'autobiographie ne se mérite pas à l'ancienneté. JE N'Y AI PAS DROIT. Pas membre du club, on me refuse l'entrée. MA VIE N'INTÉRESSE PERSONNE. Un fait. Irréductible. Coupé net dans son élan, mon projet retombe. Mon enthousiasme débande. Les doigts déjà frétillements sur le clavier, prêts à taper. Je demeure sur la touche. J'abandonne. Je sombre corps et âme dans le clair-obscur grisâtre de mon bureau. Et puis, une petite lueur s'allume dans ma tête. Une petite idée, ingénue, perverse. L'autobiographie, ce panthéon des pompes funèbres, l'accès m'en est interdit. D'accord. Mais je puis m'y introduire en fraude. Resquiller, à la faveur de la fiction, sous le couvert du roman. Puisque j'ai commencé par là. Le fictif cautionnera, chaperonnera le réel. Telle est l'astuce. Si le lecteur a bien voulu me suivre, si j'ai réussi un peu, rien qu'un peu, à éveiller son intérêt pour mon personnage, je lui refilerai ma personne. Si je suis arrivé un tantinet à l'épater, à l'appâter, il mordra à l'hameçon. En dévorant le roman, il avalera l'autobiographie. Des morceaux de mon vrai moi, des tranches de ma vraie vie seront assimilés. Seulement, de mon côté, il y a aussi un prix à payer. Au jeu de la vérité, on ne peut plus se payer de mots. Il faut payer de sa personne. En direct, à nu. Sans masques, sans fioritures. Adieu, les volutes stylistiques, les acrobaties verbales. Rousseau disait, *un homme dans toute la vérité de sa nature*. Fini, les feux d'artifice.

Aujourd'hui 9 mai 1985, à l'âge, requis pour cette entreprise, de cinquante-sept ans, j'aimerais tenter d'esquisser le récit de ma vie. Ce qu'on est convenu d'appeler une autobiographie. Je me rends parfaitement compte qu'un tel récit ne saurait avoir qu'un seul titre : *l'Autobiographie de Tartempion*. Je sais aussi, par définition, que Tartempion n'a aucun droit à un tel récit.

Heureusement, les choses ne sont pas aussi simples. Ce serait compter sans le progrès. L'Amérique, qui en est toujours à la pointe, toujours de quelques pas en avance sur le reste de la planète, a

découvert que l'autobiographie s'enseigne. A l'université, aux cours du soir, par correspondance. Il existe même des manuels, avec exercices et travaux pratiques. Lesquels bénéficient, bien sûr, de l'expérience et des corrections d'un professeur. L'Amérique a donc démocratisé l'autobiographie, elle l'a mise à la portée de tous les désirs et de toutes les bourses. Désormais, qui veut écrire son autobiographie doit pouvoir.

On objectera : à quoi bon écrire, si personne ne vous lit ? On se lit soi-même. Ce n'est déjà pas si mal. Cette existence, qu'on a vécue dans le désordre, l'imprévu, l'agitation, secouée d'incontrôlables hasards, étirée à l'infini flasque des jours, bornée d'horizons fluctuants, la voilà, soudain, dense, compacte, cohérente, en un mot, mise au net : noir sur blanc. Ce n'est pas rien. *Verba volant, scripta manent*, disait la sagesse latine. Corneille, fort longtemps avant Freud, avait remarqué : *A raconter ses maux, souvent on les soulage*. Mais, comme la parole, le soulagement qu'elle apporte risque d'être éphémère. Par écrit, on est inscrit. Plus important encore, par écrit, notre vie prend sens. Nos actes sont légalisés, certifiés conformes. Seules, comme on sait, les écritures authentifient.

L'Amérique a compris que l'autobiographie est une thérapie. Parmi les vingt-neuf ou trente-deux autres officiellement répertoriées, entre psychanalyse et *Gestalt*, E.S.T. et *primal scream*. J'en passe. Mais, sur les autres, elle a un immense avantage : elle est infiniment moins chère. Une plume, du papier, des confessions. Si l'on sait s'y prendre, avec l'art et la manière, en rédigeant l'histoire de sa vie, on la fixe une bonne fois, on en fait la somme, on l'assume. Et puis, après avoir dressé le bilan, on le dépose. Consigner sa vie vous en débarrasse. Coucher par écrit, c'est déjà un peu coucher dans la tombe. L'autobiographie est la plus efficace et la plus commode des préparations à la mort.

Seulement, comme je ne vis qu'un an sur deux en Amérique, les méthodes américaines ne me conviennent qu'à demi. Et, moi, j'y suis professeur de France et de français, ma culture est irrémédiablement hexagonale. Mes modèles mentaux, sentimentaux, sont gaulois. Je ne puis donc faire le récit de ma vie qu'à la française. Mais encore ? Les modèles abondent, lequel choisir, lequel est à ma peinture ? Je ne suis ni Marcel Dassault ni Bernard Tapie. Pas même Françoise Sagan. Encore moins André Malraux, je ne puis pas égrener mes rencontres avec Mao, avec Staline, faire état de mon commerce avec de Gaulle. Je n'ai jamais habité les sommets. Je n'ai pas eu une existence aussi riche, variée, que Claude Roy. Alors ? Alors, le seul modèle à ma taille, qui me convienne, est celui qu'offre la bibliothèque de la Pléiade.

On criera au paradoxe. Voire au scandale. C'est vrai, Claudel, Gide, Valéry vous écrasent. Corneille, Racine, Molière, cela vous fait disparaître. Auprès d'eux, on inexiste. Les petits cercueils blancs de la Pléiade sont un mausolée aussi exclusif que le Panthéon. Mais il ne faut point exagérer, la sélection n'est pas toujours du dernier rigide. On admet Albert Cohen, Julien Green, on est moins strict à l'entrée. La compagnie est moins intimidante que par le passé. Ce n'est pas là, toutefois, ce qui importe. L'important est le modèle. *Chronologie de Marcel Proust* : « 1871. – 10 juillet : naissance à Paris, 96, rue La Fontaine (chez son oncle Louis Weil), de Marcel Proust, fils du docteur Adrien Proust et de Jeanne Weil. Ses parents habitent 9, boulevard Malesherbes. 1880. – Première crise d'asthme. 1913. – 8 novembre (date de l'achèvement d'imprimerie) : publication de *Du côté de chez Swann* (Bernard Grasset, éditeur). » On ne saurait dire plus de choses en moins de mots. Du plus grand écrivain du siècle, la vie est ainsi réduite à son squelette. Ou à son impalpable essence. Ce qui suffit pour Proust est plus que largement suffisant pour mon humble moi. Après tout, une chronologie est le plus véridique et le moins prétentieux des récits. La politesse suprême d'une biographie est la litote. Grand seigneur, Saint-John Perse a lui-même raccourci sa longue existence en une courte notice. Il a rédigé de sa main sa propre nécrologie. A moi de rédiger la mienne.

22 mai 1928 – Naissance à Paris, dans une clinique du IX^e arrondissement, de Julien (en souvenir du cousin tué aux Dardanelles) Serge (pour quand il serait violoniste ou écrivain) Doubrovsky, fils d'Israël Doubrovsky, tailleur d'habits, et de Marie Renée Weitzmann, sans profession (on appelait alors « sans profession » une femme qui avait exercé les fonctions de secrétaire et d'assistante de direction dans plusieurs cabinets d'affaires, dont un d'avocat international, et qui avait inventé une nouvelle méthode de sténo anglaise). Ses parents habitent 40, avenue Junot.

1929 – Premières attaques de nausée. (L'enfant rejette obstinément les purées et compotes que sa mère s'ingénie à préparer et, pour dire le mot, il les vomit. Ou alors, il les restitue d'une autre manière, encore plus fluide. C'est l'époque des docteurs Renard et Léonetti.)

1930 – Son père, qui voulait être à la fois tailleur pour dames et tailleur militaire, accomplit son rêve. Il emménage dans les beaux quartiers, au 39, rue de l'Arcade. (La clientèle militaire comprendra

notamment le général Gamma, qui dira au petit garçon : « Un jour, tu seras soldat, comme moi. » La clientèle féminine, ou artistique au sens large, inclura Edwige Feuillère, Jean Gabin, Pierre Brasseur, Arthur Honegger, Darius Milhaud. Le préféré était Jean Gabin, qui venait à chaque fois avec une autre femme, s'asseyait sans façon sur la table de coupe, balançait les jambes et disait : « Alors, ça va, Doubro ? », exactement de la même voix que dans ses films. Mais les artistes payaient mal, et, pour la paie des ouvriers, le père était souvent obligé, en fin de mois, de courir chez le grand-père, Max Weitzmann, limonadier au buffet du Trocadéro, pour emprunter l'argent nécessaire. Une des phrases les plus courantes dans la famille était, d'ailleurs : « Comment atteindre la fin du mois ? »)

1933 – Julien est admis dans les petites classes du lycée Racine, dont il est vite renvoyé (élève précoce, par son goût du français et de l'histoire, mais aussi par une agressivité qu'un contact prématuré avec les fillettes déclenche).

1934 – Naissance de sa sœur, Paule Léa, le 30 décembre. (Date fâcheuse pour elle, qui fera toujours confondre les cadeaux de Noël et les cadeaux d'anniversaire. Afin de rétablir un juste équilibre, elle recevra aussi un présent vers le milieu de l'année, pour l'anniversaire de son frère.) « Je n'ai jamais vu de petit garçon aussi jaloux que toi, quand ta sœur est née », a déclaré un jour tante Paule, épouse de son oncle maternel et grande connaissance de l'enfance. De cet événement, commémoré par de nombreuses photos de famille, Julien n'a gardé aucun souvenir.

1934-36 – Classes au petit lycée Condorcet. Excellent élève, sauf en calcul. Le mode de pensée scientifique échappe complètement à Julien. Il lui restera toujours étranger.

1936 – L'avènement du Front populaire et la guerre d'Espagne frappent l'imagination de l'enfant, qui en entend sans cesse parler autour de lui par les membres de sa famille, passionnément engagés, dans les deux cas, du côté de la République.

1937-39 – Les événements extérieurs, accords de Munich, invasion de la Tchécoslovaquie, pacte germano-soviétique, défaite des républicains espagnols, prennent le pas sur les incidents de la vie familiale. L'Histoire, avec un grand H, domine et efface les petites histoires.

1940-44 – Période insituable, intemporelle, détachée du reste, qui forme comme un no man's land, un tout d'éternité, au cœur d'une vie. Occupation. Juif. L'étoile jaune. Cachés, sauvés, sa famille et lui, par l'extraordinaire dévouement d'une famille française.

Cela, c'est une vie d'homme illustre, pour bibliothèque de la Pléiade. Mais il faut quand même l'étoffer. Proust a eu les deux gros, somptueux, volumes de Painter. Je ne serai jamais servi que par moi-même. L'autre modèle, suprême, sublime, alors, c'est Sartre. Si j'essayais, comme dans *les Mots*, de ressaisir non pas le cours, mais l'âme d'une enfance, la mienne, qu'est-ce que je dirais ? Qu'est-ce qui me viendrait au cœur, à l'esprit, en premier lieu ? Pour préciser, quelle serait la tonalité de ma mémoire ? Au sens où Combray, resurgi de la madeleine, emplit le narrateur proustien d'un intemporel bonheur. Au sens où une phrase déchirante de Sartre éclaire soudainement toute sa démarche : *et puis le lecteur a compris que je déteste mon enfance et tout ce qui en survit*. Entre ces deux pôles extrêmes, entre béatification et mise à mort, où suis-je ? Est-ce que j'aime, est-ce que je déteste mon enfance ? Et si je dis : entre les deux, qu'est-ce que cela veut dire ?

Mon oncle, par exemple, le frère de ma mère, lui, il a son Combray, une enfance en or : de plus de quatre-vingts ans en arrière, d'un coup d'ailes, il peut s'y transporter, il retrouve à volonté son paradis. Le palais du Trocadéro se repeuple instantanément de toutes ses ombres. Les grandes, Mounet-Sully, Buffalo Bill, Charlie Chaplin, Isadora Duncan, Sarah Bernhardt, à jamais émerveillantes, magiques. Les familiales, les familières, l'oncle Derogy et sa poitrine de cuirassier, la tante Marie, son père avec sa montre au gousset, sa mère accourue, joyeuse, d'Alsace, sa sœur aînée qui veille sur lui, l'éduque : toutes les fées se sont penchées sur son berceau. Il s'en berce encore, d'un bonheur qui contrebalance Montluc, Drancy et le reste. Le Paris d'avant 1914, entier, intact, est là, pour lui, le refuge à jamais qui le protège. Au grand complet, avec ses rues, ses bruits, ses odeurs. Il a encore le crottin des chevaux qui remontent durement la rue de Longchamp dans les narines. Les moineaux qui picorent le crottin, dans les yeux. Et le goût du lait qu'on cherche à la ferme de Passy, aux lèvres. Ce lait-là l'a nourri toute sa vie.

Comme tout le monde, j'ai ma dose de nostalgie. J'ai atteint l'âge des attendrissements rétrospectifs. Je songe aux objets disparus. Mes illustrés, *Jumbo*, *Robinson*, que je courais chaque semaine acheter en culotte courte. Les roudoudous, tout rouges, dans leur petite boîte en bois, toute ronde, comme des camemberts sucrés en miniature. Même l'appareil à lavement, en émail blanc, suspendu très haut sur le mur, avec son long tuyau de caoutchouc et, au bout, la canule

noire menaçante, m'émeut. Mais où sont les vieilles lunes ? Là où sont les neiges d'antan. Là où se trouve mon cartable de cuir, que je portais, en route vers le lycée Racine ou le lycée Condorcet, comme un havresac. Et, dans la salle à manger aux meubles d'acajou rutilant, les cadeaux disposés, au pied de la cheminée, sur les chaussures fébrilement alignées la veille de Noël. Leurs fils d'or dénoués, les boîtes de carton oblongues, telles des cornes d'abondance, déversent chocolats et marrons glacés. Je suis un petit Français des années 30, j'ai mon Paris bien à moi. La rue de l'Arcade, avec l'armurier Houlier-Blanchard aux armes étincelantes, la pharmacie Mosnier-Louinet, aux bocalaux glauques, la sellerie qui fait le coin du boulevard Haussmann, je revois les boutiques d'alors, je hume les odeurs bitumineuses des rues d'alentour, j'aperçois les formes surélevées des voitures d'époque. Je puis, d'un bond, sauter en marche dans la Talbot de mon oncle Henri, qui nous emporte à folle allure jusqu'à la lointaine, exotique, forêt de Marly. Au moins, cela change du square Louis XVI, avec ses maigres arbres et la grande vitrine de fleurs artificielles et mortuaires, à l'angle de la rue Pasquier, en face. Qui suis-je ? Sur photos, comme les voitures, un petit garçon d'époque. Tricot à grosses mailles, culotte, la tenue réglementaire, avec les chaussettes de laine, les cheveux noirs coupés court, l'œil vif et la mine pointue. Ce total étranger, on m'assure que c'est moi. Dans ma mémoire, quand je m'assieds sur le siège des cabinets, mes cuisses, à chaque fois, s'étalent, trop charnues, grasses, elles me font honte. Impossible de raccorder mes deux corps. Que suis-je ? On me dit que, vers cinq, six ans, j'étais bagarreur, violent, un garnement à vocation de gangster, bref, tous les vices. Et puis, d'un coup de baguette magique, je me transforme : plus rien qu'un moutard tranquille, un acharné travailleur. *Si tu ne travailles pas bien en classe, je te mets à l'usine.* Mon père ne badine pas avec l'école. *Si tu es premier, tu auras cent sous. Second, rien.* La règle du jeu, pas le choix, il faut bien être premier. En histoire, en géo. Nul en calcul. Moyen en gym, bas sur pattes, empoté, je suis plutôt gauche. Rédaction, récitation, là, mon domaine. Ma mère m'emmène, lorsqu'elle a le temps et l'argent, aux matinées du Français. Bien sûr, ce n'est pas le Trocadéro de son enfance. Mais j'entends Denis d'Inès dire *les Djinn*s, Mary Marquet *A Villequier*, Jean Hervé dans les stances de Polyeucte. J'ai mes voix. Elles me guident vers mon avenir : les nobles volutes de mots, les phrases ailées, j'aimerais bien, à mon tour, un jour, les déclamer. Ou les écrire.

J'ai des éclats, des éclairs d'enfance, entiers, intacts, dans la tête, moi aussi, comme tout le monde. Je pourrais en allonger la liste, enfile les anecdotes. Quand j'ai frappé, d'un coup de bouteille sur

le nez, ma fidèle Louise qui me garde, pendant que ma mère travaille au magasin. Quand mon père, apprenant avec stupeur que j'ai pissé sur le paillason du voisin, au quatrième, m'a forcé à m'agenouiller des heures, avec deux énormes tomes du *Larousse* à reliure rouge sur le crâne. Jusqu'à ce que je fasse semblant de m'évanouir et qu'il me prenne en hâte dans ses bras. Quand on va tous en chœur chez mes grands-parents, le week-end, dans leur belle propriété du Vésinet, eux, ils ont en haut la chambre aux tentures écarlates, nous, la chambre bleue. Quand le toit de leur maison a brûlé vers la fin de l'après-midi, en 37. Quand. J'aurais beau multiplier mes histoires, impossible de raconter mon histoire. L'enfance n'a pas d'histoire. Un cycle de jours à l'intérieur d'un cercle de famille, qui tournoient à l'infini dans le vague, dans le vide. J'ai cinq ans, puis six, puis sept, un jour, je serai grand. Mais, ça, ce n'est pas ma vie. C'est celle que j'ai eue. Lorsque je la revis, c'est à l'envers, elle s'effiloche, il n'y a plus qu'un entrelacs de fils, un entremêlement de sensations, un embrouillamini de souvenirs sans lien. Lorsqu'on prétend en faire le récit, on fabule. Un récit d'enfance n'existe pas. Ça se fabrique de part en part. Comme Rousseau, avec du mythe, où l'on accroche, de temps en temps, une scène, telle la fessée de Mlle Lambercier, en guirlande. Ou comme Sartre, on y fourre une armature logique, décorée, ça et là, de vignettes édifiantes et de bons mots démonstratifs, qui simulent le déroulement d'une vie. Une enfance est hors récit, parce que hors temps. Dès qu'on tente de la ressaisir, elle ne se déroule pas, elle s'enroule.

Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que je ne puisse pas la raconter. Mais autrement. J'ai passé des heures à en parler, chaque semaine, pendant des années. Je l'ai peu à peu reconstruite, de pièces rapportées. Par mes rêves, mes évocations éparses, mes on-dit de famille. A deux, entre adultes. Cette enfance-là est une création de quadragénaires. A l'aide de mes histoires décousues, Akeret m'a rebâti une vie, cousue main. Il a tissé une histoire solide, avec mes anecdotes, mes ana. En analyse. Comme on fait son lit, on se couche. Je suis à jamais couché sur le divan. Le docteur Renard, le docteur Léonetti ont soigné les maux innombrables de mon enfance. Presque un demi-siècle plus tard, le docteur Akeret les a soignés à son tour, il m'a refait une santé. Mais il m'a refait à son image. Je n'arrive plus à me voir que par ses yeux. Si je m'interroge, il me répond. Ainsi, la question fondamentale : est-ce que j'ai aimé, comme Proust, mon enfance ? L'ai-je détestée, comme Sartre ? J'essaie d'en chercher la nuance. Heureux, malheureux ? Difficile à dire. Mon enfance n'est certes pas l'absolu que la sienne est pour mon oncle : une félicité immuable, d'outre-temps. Non, elle a une

coloration en demi-teinte. Voilà Akeret qui sourit : je suis ambivalent d'avant-naître. Dans ma vie, il y a aussitôt du pour et du contre. Pour : mon père s'est remarié pour avoir un fils. Contre : avant d'avoir un fils, ma mère aurait aimé avoir un mari, voire un amant. Ce que mon père, au début, n'a pas du tout été pour elle, c'est ce qu'elle attendait, ce qui comptait. Je n'y ai pas trouvé mon compte. Dans le désir parental, je suis pris entre deux feux. Rien d'étonnant si, en sus de mes vomissements, j'ai de la fièvre. La psychanalyse m'a à la fois révélé et dérobé à moi-même. Découvert et recouvert. Ce qu'elle m'a fait voir de moi est vrai, j'en suis tout à fait certain. Cette nourriture qui ne passait pas : ainsi que cela a dû se passer. Mais, en m'imposant sa grille, l'analyse m'a mis sous les barreaux. Mon enfance est désormais sous séquestre. Je suis prisonnier d'une façon d'appréhender. Si j'essaie de mettre la main sur le garçon que j'ai été, au lieu d'un être de chair, je trouve le squelette de mon œdipe.

Rue de l'Arcade, au 39, 3^e étage, dans les années 30 : je suis né sous le signe du 3. Ma mère, objet absolu d'amour, j'y suis rivé. Après les ratés initiaux, devient vite réciproque. Désirée, adorée, au tréfonds des fibres. Détestée aussi, forcé. De ne pas être uniquement à moi, d'être plus moi que moi. De m'interdire ainsi d'être moi-même. Cela est passablement mutuel. Julien est un égoïste. Eh oui, pour me trouver, je n'ai pas trouvé d'autre solution. J'ai choisi la plus banale, la plus facile. Je me suis engagé dans une mauvaise voie dont je ne suis jamais sorti. Mais il y a mon père. Sale garnement, il me corrige. Faiblesses, peurs, il me rectifie. Il est habitué à la coupe : idéal, pour le complexe de castration. *Je ferai de toi un homme*. Mon père, pilier de virilité, parangon de courage, me désespère. Il est l'empêcheur de danser en rond avec ma mère. Celle-ci me tend le papier de soie aux coins artistement froissés, je les déplie avec délices, *tiens, mon coco, je t'ai apporté une tarte aux cerises, n'en parle pas à ton papa*. Papa pense que Maman me gâte. Tailleur, il veut me construire selon son patron. Il taille dans mes chairs, pour que j'aie un jour de l'étoffe. Je ne peux plus échapper à ce tracé. Ainsi que s'inscrivent, s'écrivent dorénavant mes traces. Rue de l'Arcade, au 39, 3^e étage, dans les années 30 : j'y suis. J'y suis des yeux les plus petits recoins, les plus infimes détails. Le vaste appartement, j'en connais tous les méandres. L'entrée, où je n'ai pas le droit de m'attarder, est réservée aux clients. Il y a deux grands fauteuils de velours rouge, de chaque côté d'une table Louis XVI, à

dessus de marbre. Sur la table, le beau papier glacé des numéros de la revue *Adam*, en pile. A gauche, j'entre dans le vaste atelier, avec la haute table de coupe sur laquelle mon père se penche, une craie plate, grise, à la main, il hésite, il réfléchit, et puis il dessine à larges traits. Une table, plus basse, au fond, pour l'ouvrière, assise sur son tabouret, Madame Couette. Autour des machines à coudre Singer, actionnées par une pédale qui ronronne, va-et-vient constant de giletiers et de pompières. Ils désemmaillotent les pièces qu'ils apportent, pliées sur le bras dans un tissu noir. En semaine, l'atelier est le cœur de l'appartement, il palpite. Le samedi et le dimanche, un morne désert, froid comme une tombe. Je traverse, je prends le couloir. Un lourd remugle dormant assaille les narines, un maigre jour filtre par une étroite fenêtre, je m'enfonce dans les entrailles du logis. Tout de suite à gauche, le cabinet, avec le siège en bois déteint, assorti à la poignée qui pendille au bout de la chaîne. Luxe délectable : souvent, quand on rend visite à la famille dans les coins juifs, il n'y a qu'un cabinet turc, commun à l'étage, rempli des relents collectifs. A droite, la cuisine, réchaud à gaz sur la tablette carrelée, en face, l'armoire, où je vole parfois du gros sel dont je grignote une pincée, au fond, le garde-manger, où l'on conserve le beurre dans l'eau d'un bol bleu. Au coin du couloir, le coffre à charbon, malgré le couvercle fermé, laisse échapper, au passage, une touffeur de poussier. Le couloir fait un angle droit, continue. Il longe le magasin, où l'on reçoit les clients, avec la table massive au milieu, le bureau en bois blond où siège ma mère, les rouleaux de tissus sur les rayons. J'avance, j'arrive à la hauteur du salon d'essayage, sanctuaire d'où parviennent des chuchotements, des rires parfois, lieu sacré, interdit. Le téléphone est perché sur l'étagère, ANJOU 35-21, au mur de l'étroit boyau. En face accrochés, les échantillons Dormeuil. Enfin, les aîtres habitables, je dépasse la salle à manger aux meubles d'acajou rutilant. J'arrive à la salle de bains, où l'énorme chauffe-eau trône comme une montagne, au-dessus de la baignoire, qu'il faut faire bien attention de ne pas trop remplir, sans quoi elle déborde. Et puis, au bout du couloir, la chambre à coucher. Là, tout cesse, l'appartement casse net. Quand j'ouvre la porte, je tombe dans le vide. Le reste de l'appartement, je le vois, le touche, le hume, je m'y cogne contre du roc tant il est réel. La chambre à coucher, soudain, trou béant. Elle s'évapore. Akeret sourit : toujours 3, une chambre pour 3. Qu'est-ce qu'elle a dû m'en faire voir, la scène primitive. Mon *Urszene*, qu'est-ce que j'ai dû en baver. De désir, d'angoisse. Une seule chambre, ça je suis sûr, il n'y en a qu'une. Mon père, il n'a pas dû toujours s'ennuyer avec ma mère. Ils ont dû y aller à grand ahan, dans le grand lit, tous deux. Moi, tout seul, dans le petit. Seulement, délit, pas de constat,

aucune trace. Des lieux, pas la moindre évocation. Comment étaient les murs, où étaient les fenêtres. Rideau, dans ma tête. Les autres cent cinquante mètres carrés, là, présents, au garde-à-vous, au millimètre. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour les voir dans une absolue plénitude. Explication : quand cela traumatise trop, on efface. En 33, une chambre à coucher pour 3. En 34, pour 4. Nouveau coup de gomme. Cette fois, c'est définitif.

Je suis tout à fait d'accord. Je ne nie pas un seul instant. Je n'ai pas l'ombre d'un doute. Mais je n'ai pas l'ombre d'un souvenir. Certes, cela a dû être ainsi. Mais ce qui a été, je ne le revois pas, je l'imagine. Sûrement vrai. Mais la vérité d'une image est une vérité imaginaire. Si l'on y tient, une image vraie, pas une vraie image. C'est véridique, mais pas un instant réel. Ma chambre à coucher d'enfance, au 39, rue de l'Arcade, où j'ai passé jour et nuit de 1930 à 39, le reste de l'appartement étant réservé aux clients et au travail, mon nid, mon antre, si douloureusement vides de moi, sont de nouveau un lieu habité. Akeret l'a repeuplé. Mais de fantômes. Il ne l'a pas restitué. Ce morceau vital de réalité est à jamais disparu : une tombe. J'y suis mort et enterré. A la place, à ma place, on a mis une fiction. Vraie. Au lieu d'une vision, je dispose d'une vue. Théorique. *Théôrein*, en grec : contempler. Je me contemple par un regard théorique. C'est pratique. Davantage : indispensable, bénéfique, curatif, tout ce qu'on veut. Mais je n'ai cure : je veux qu'on me rende ma chambre à coucher. Qu'elle soit comme le reste de l'appartement. Intacte, en dur, en durable, pas en simili, même brillant. Je veux retrouver le lit de mes parents, celui de ma sœur, le mien. Et la couleur des murs, et les odeurs de parquet, de tapis. Impossible : ma chambre à coucher en fantasme ne sera jamais comme le reste de l'appartement. Elle n'est pas faite de même matière. La mémoire que l'analyse façonne est comme un anus artificiel : on fait avec. On digère ce qui ne passe pas, on assimile le passé, au lieu de s'étioler de chagrin, on nourrit son désir de vivre. Un admirable résultat, que ce périple guérisseur à travers soi. Seulement, ce n'est pas, tel le couloir sombre, poussiéreux, de l'appartement, le parcours d'origine. Un autre trajet, grâce à une opération savante, avec de précieuses ouvertures éclair. Cela ne ressort pas par le vrai trou. Cela ne remplit pas le trou de mémoire.

Cela m'a permis de mettre de l'ordre dans le fouillis inextricable qui m'assaille, dès que je songe à mon enfance. Mes parents, bien sûr. Mais leur image a été déformée, reformée par les souvenirs postérieurs. Le père que je revois est un curieux mixte du gaillard herculéen des années 30, soulevant un haltère de cinquante kilos d'un bras, et du tubard recroquevillé, rabougri, des années 40,

crachant ses poumons à longueur de quintes. Ma mère jeune, je l'ai trop contemplée, belle, altière, sur photos : celles-ci se déguisent en souvenirs, qui se baladent dans ma tête. Les clichés ne s'animent en film réel que sur une démarche pénible, penchée par le labeur, le souci, les ans, les lourds filets qu'elle rapporte du marché la vouûtant encore davantage. Je colle mes lèvres sur une joue fripée, j'embrasse du regard des rides aimantes qui se creusent sans cesse. Ma mère d'enfance est hors d'atteinte. A côté de ces grandes imagos composites, j'ai aussi tout un éclatement d'images aux contours nets, précis, une fulguration d'éclairs sans lien, des chandelles, des soleils de feux d'artifice sous le crâne. Zigzags de lueurs qui me sillonnent les yeux, m'aveuglent, hoquets suffocants, j'étouffe, je halète, je vais mourir. Dans la salle d'opération, pour ma hernie, on vient de me poser sur le nez un tampon de chloroforme. J'ai trois ans, mon plus vieux souvenir. L'ablation des amygdales chez le docteur Renard, pas drôle non plus, mais plus tardif. Parmi la foule épaisse, silencieuse, le drapeau de la République espagnole passe, promené en procession, comme un suaire : mon père jette une pièce de deux francs qui va rejoindre les milliers d'autres dans le gros ventre, ballonné de bronze, d'une liberté qui crève. Le Trocadéro, avec les gâteaux sous cloche, au comptoir du grand buffet : de temps en temps, ma grand-mère m'en octroie un. Et le labyrinthe des corridors profonds, des salles sonores. Et ma première visite, lorsque mes grands-parents ont acheté la propriété du Vésinet en 32 : on ouvre la grille, on pénètre dans le jardin envahi de folles herbes, claquement moite contre mon mollet, je hurle, on rit. Un gros crapaud a bondi et m'a frôlé à l'improviste. Et la masse de badauds, attroupés au même endroit du même jardin, en 37 : le toit de la maison qui s'envole en flammes rougeoyantes et en fumée noirâtre. Un chagrin immense, impuissant, me serre le cœur. Et les parties de rigolade à Gargan : mon grand-père y possède une autre propriété, où habitent mon oncle Henri, tante Paule, la chienne Véga en haut des marches du perron. A midi, il y a eu ce luxe inouï, du gigot. Et l'après-midi, épreuve de cage thoracique, concours de biceps entre les hommes : mon père, mon oncle, son beauf, un énorme malabar, Riri, flanqué de tante Nénette. Sur le devant du pavillon, les gros bras bandés soulèvent des poids de plus en plus écrasants. Les femmes, tout autour, regardent, les yeux qui brillent, les lèvres qui mouillent. Je suis bouche bée. Et encore. Et toujours. Je pourrais m'égrener ainsi, en chapelets d'anecdotes, pendant des heures. De plus, je suis fabriqué de morceaux choisis par les autres. Ma mère s'esclaffe, *tu étais haut comme trois pommes, tu arrivais à peine à la ceinture de Grand-père, qui était venu ce jour-là au Trocadéro. Grand-père a fait une plaisanterie pas bien méchante à mon*

endroit, soudain, tu fronces les sourcils, pan, tu lui envoies ton poing droit dans le ventre, tout le monde était soufflé. Ce preux chevalier, un tantinet ridicule, c'est moi. Il faut bien que je m'adopte, puisqu'on le rapporte de source sûre. Et quand tu jouais devant la glace, tu étais très bien déguisé, avec un couvercle de marmite pour bouclier, tu t'escrimais, en inventant toutes sortes d'histoires, tu étais drôle ! Ces histoires drôles, puisque ma mère me les dit, c'est mon histoire.

Mais mon histoire, telle quelle, à nu, à cru, est un impossible bric-à-brac. Des éclairs furtifs de mémoire à moi, pêle-mêle avec les souvenirs des autres. Des fragments détachés de réalité, tournoyant sans fin parmi des constellations d'échos posthumes. L'enfant que je fus n'existe plus qu'au ciel des idées. A force de monter chez lui, Akeret m'a fait redescendre sur terre. Dans mon capharnaüm, il a mis de l'ordre. L'ordre règne dans ma vie et à Varsovie. Mon existence filandreuse, désossée, il lui a donné une structure. Il m'a enfin reconstruit une enfance logique : désormais, je suis racontable. Avant, je n'étais que des bribes dispersées, sans queue ni tête. Maintenant, je suis fermement regroupé, côté tête et côté queue. Akeret m'a permis de comprendre mon enfance. A sa façon. Il l'a façonnée à sa manière. Ce n'est pas la seule, voilà le problème. La logique, s'il n'y en avait qu'une, tout irait bien. Le malheur, avec la logique, ou bien il n'y en a pas assez. Ou bien, soudain, il y en a trop. Elle se met à pulluler. Une enfance peut se mettre à toutes les sauces. Je puis l'accommoder en poème lyrique, me transformer moi-même en moi-mythe, à la Rousseau. Si j'en ai le talent. Je puis en faire un apologue moral, à la Gide. Si j'ai la plume adéquate. Je peux la cuisiner à la Freud, la mitonner à l'Akeret. Mais je peux aussi l'épicer à la Marx. La saveur Sartre. Dans une enfance, il y en a pour tous les goûts. Justement, hier après-midi, en revenant de la revue, j'ai dû préparer mon cours, me colleter avec *les Mots*. J'ai voulu jouer les costauds, faire une prise de tête au texte : s'il est très fort, moi aussi. Je me suis évertué à préciser, épingler sa tache aveugle, à montrer comment, en se contemplant, Sartre louche, il ne se voit qu'à demi. Narcisse borgne. Seulement, cela peut se retourner. Contre moi. En le forçant à se regarder dans mon miroir, j'oublie de m'apercevoir dans le sien. Il me renvoie une parfaite image, copie conforme. *Lire, écrire* : comme Poulou, à mon humble niveau, mon enfance aussi se partage entre ses pôles. Les bouquins, souvent encore les mêmes, Pardaillan et Zévaco, *Michel Strogoff*, je les dévore. Un jour, j'en gribouillerai. Pourquoi ? Ça me dépasse. Ça date d'avant ma naissance. D'emblée, on m'a nommé *Serge*. Mon père, pour le jour où je serais violoniste. Ma mère, pour le jour où je serais écrivain. Cela ira mieux avec *Doubrovsky* que l'obligatoire *Julien*. Je suis dans le camp de ma mère, j'écris déjà dans son ventre.

A sa place. Le violon, j'en ai tâté. Il paraît que j'étais doué. Et puis, il y a eu la guerre. Je l'ai remisé dans son petit cercueil verni. Cela, c'est la version Akeret. Elle est sûrement vraie.

Il y a aussi la version Sartre. Elle est non moins vraie. Elle me raconte autrement. Comme Poulou. Mes histoires fantasmatiques font partie de l'Histoire réelle. Ma psychologie complexe recouvre une sociologie élémentaire. Je suis un produit de classe. Je n'ai pas, naturellement, la classe de Sartre. Mon grand-père ne peut pas se prendre pour Victor Hugo : il n'a pas de barbe. Surtout, très tard, il n'a su ni lire ni écrire. Ma grand-mère, au palais du Trocadéro, a le geste alerte, la parole vive. Elle tient admirablement le buffet, mais elle n'a jamais tenu la plume. Issus d'illettrés, ma mère et mon oncle n'aiment que les lettres. Je suis, à mon tour, pris dans le désir de ma mère. Mais ce désir, d'où lui vient-il ? Pas seulement de la chambre obscure de l'inconscient. Il appartient tout autant à l'âge des Lumières, sur lequel l'affaire Dreyfus jette son ombre. Mon histoire se situe au croisement de la classe et de la race. Historiquement, je suis bâtard. Ma famille maternelle a suivi le mot d'ordre de Guizot : *enrichissez-vous*. Elle s'est enrichie. Patiemment, laborieusement, par le commerce. Les jambes percluses, violacées de varices, de ma grand-mère, que j'ai vues, en font foi. Cela n'a pas été facile. Un jour, ces sous-prolos de naissance se sont réveillés avec des revenus de bourgeois : cela a fait des petits-bourgeois. Mais ils sont juifs. Le petit-bourgeois a le verbe haut, il lit *la Libre Parole* de Drumont. Faute d'avoir pu grimper à l'échelle, il tire le cordon : il a des idées péremptoires de concierge. Plus il est nul, plus il s'affirme. Le juif, lui, s'efface. Par définition, il ne doit pas se faire remarquer. Dicton maternel, verdict : *je déteste les m'as-tu-vu*. Pardi, un juif qui se fait voir est un juif mal vu. Règle absolue : dans la République, une et indivisible, de Loubet, il faut être comme les autres. Le juif s'assimile. Il doit commencer par la langue. Pas seulement les mèches en papillotes et la calotte qu'il doit perdre : l'inflexion rauque et gutturale de Pologne, l'empâtement du parler gras d'Alsace. A l'école de Mounet-Sully, au Trocadéro, c'est bientôt fait. Des origines, il reste bien une trace, le nom : *Weitzmann*. Pour être comme tout le monde, il faudra faire un effort supplémentaire, être plus français qu'un Français. De l'autre côté de la frontière, s'exprimer en un allemand plus pur qu'un Allemand. Les Allemands, eux, ils ont droit à leurs dialectes. Les juifs sont privés de yiddish. On est allemand, français, de naissance, il n'y a qu'à se laisser aller

à sa nature. Un juif tient un rôle : normal qu'il veuille être acteur. Il est à son affaire au théâtre. Rachel, Sarah Bernhardt, voilà les planches de salut. A son tour, ma mère veut y grimper : elle se fait descendre. Elle a beau avoir un tempérament de feu, une voix d'airain sourd, un coffre de tragédienne, une vocation qui la fait vibrer des pieds à la tête : pas question, pensez donc, pour une jeune fille comme il faut. Comme il en fallait à l'époque. La Belle Epoque. Petite-bourgeoise juive : elle a été prise en étau, entre élan et retenue, écrasée par la contradiction des termes. Je n'accuse pas ses parents timorés : la contradiction était déjà inscrite en elle. Si l'on a horreur des gens qui se donnent en spectacle, on ne peut pas faire du théâtre. Colette, elle, a eu plus de chance : elle était bourguignonne. Elle a pu monter sur la scène et s'y montrer nue.

Ainsi, autrement, peu importe. Tout un pan de mon histoire ancestrale est pris dans l'amour des lettres. Mais cet amour est pris aux *Mots* : rien d'innocent là-dedans, Sartre le prouve. Son grand-père et, à travers lui, sa classe en ont fait un sacerdoce sublime, un ersatz d'immortalité, bref, une religion. Pour remplacer la chrétienne, défaillante. En écrivant, le petit Poulou grimpera au ciel. Le petit juif, à force d'être dans les bas-fonds, est plus terre à terre. Il n'est pas moins mystique que le voisin, avec ses livres, il s'élève aussi au ciel. En même temps, il gravit l'échelle sociale. En haut, bien sûr, il y a le *Temps retrouvé*, le salut par l'art, mais ni Swann ni Proust n'oublient leurs duchesses. Les lettres sont des lettres de noblesse. Une activité éthérée, certes, mais qui vous naturalise. Un juif, lui, n'écrit pas vraiment pour se faire un nom : il s'agit de se le refaire. Il s'appelle Bergson, mais on ne s'en aperçoit plus. S'il devient suffisamment célèbre, le voilà enfin comme tout le monde. Ainsi, autrement, peu importe : l'inconscient n'est pas seulement structuré comme un langage, il est structuré par une Histoire. A travers ma mère et à son insu, la deuxième génération de juifs eût fait volontiers de la littérature sa religion et son salut. Mais il y a aussi mon père : son salut et sa religion, il les apporte avec lui, de Russie. Ce ne sont nullement les mêmes. Par ma famille maternelle, par ma mère, sa mère, nées en France, je suis juif. Par la branche paternelle, je suis un youpin. Le youpin n'est pas né au pays de Descartes, il n'a pas grandi au Trocadéro : il grouille dans les ghettos d'Ukraine. Un youpin n'a pas d'états d'âme. Pour lui, c'est marche ou crève. Lorsqu'il débarque à Paris, c'est crève ou grimpe. Il n'est pas question d'échelle sociale. Sans un mot de français, pas un sou en poche, c'est bouffe ou meurs. Pour ne pas mourir de faim, mon père a fait le trottoir, en trimbalant des cageots de fruits, cherchés aux Halles. Engagé dans la Légion étrangère en 14, il est congédié avec une broncho-pneumonie et une citation. Et puis,

tailleur. Pas le choix, il débute dans une échoppe, au pied des ruelles de Montmartre. Ensuite, en haut, avenue Junot, il ouvre boutique. Rue de l'Arcade, enfin, il aura son atelier. Il a escaladé les degrés à la dure. A mesure qu'il monte, il travaille davantage. Dans la foire d'empoigne, à la force du poignet, le capitalisme, la loi du marché : la loi des reins. Il les a solides, râblé, il sort d'une lignée coriace. Vingt ans de pogroms russes vous tannent le cuir. L'ambition qui pousse mon père n'est pas personnelle : des millions de dépenaillés le poussent dans le dos. Quand il fait une brèche à la place forte des nantis, un pêle-mêle de gueux hirsutes s'engouffre derrière lui. A commencer par sa famille : un à un, mère, d'abord, frères et sœurs, il les fait venir de Russie, il les rachète. Avec la dot de ma mère. *Ton père avait le sens du collectif*. Les youpins d'alors, quand ils arrivent à Paris, ont souvent pour seul bagage le collectivisme. Tribu ou classe, ils sont solidaires. Il ne s'agit pas de s'élever tout seul, mais, avec tous les autres, ensemble.

Il ne suffit pas de se vouloir solidaire. Il faut pouvoir l'être. Mon père a sa position politique, mais il est en fausse position. *Je suis du côté des travailleurs*. En général, certes. Mais, quand on travaille pour lui, on travaille dur. Dans le boulot, il n'entend pas la plaisanterie. Mon père est un révolutionnaire : seulement, si la pompière est en retard, il se fâche tout rouge. Le culottier, Simon, il marche au doigt et à l'œil. Le livreur, Armand, reçoit de fermes engueulades. Les clients paient mal : les ouvriers seront mal payés. Pour qu'une affaire marche au mieux, il faut dépenser le moins possible. Qu'y faire. Sinon, comment atteindre la fin du mois. Mon père est du côté des travailleurs, il a des idées communistes. Mais il est communiste en idée. Les travailleurs, il faut bien qu'il les exploite. Un commerce n'est pas une activité philanthropique. Un atelier de tailleur n'est pas un atelier de charité. Les ouvriers ne sont pas à l'ouvrage. Les temps sont durs, la concurrence est sévère, mon père est strict. Avec moi aussi. *Il n'y aura pas de feignants dans la famille*. D'accord, je travaille, à l'école. Je réussis, excellent élève. Mon père devrait être content. Il l'est. Ravi et fier, que son fils ait de l'instruction. Mais il se méfie. Les intellectuels ne sont jamais sûrs. Avec eux, on ne sait jamais, ils sont traîtres. Un intellectuel, c'est glissant comme une anguille. Souvent, à peine ils ont accès à la culture, ils passent à la bourgeoisie. Ils lâchent le peuple. Alors, voilà. Il faut que je sois premier en classe. Mais sans changer de classe. Toujours en tête, sans que ça me monte à la tête. Au sommet, sans jamais me croire supérieur. Ma mère, petite-bourgeoise juive de la Belle Epoque. Mon père, petit patron youpin, communiste, des années 30. J'hérite de leur double contradiction, je la multiplie par deux. C'est la quadrature du cercle. A moi de la résoudre.

Je suis un garçon très résolu. Le Français est né malin, le juif, itou. Dès le début, je me débrouille. Ma mère me tend l'amour des lettres : je prends. La langue me nourrit, elle est mon aliment, mon élément. J'y nage comme un poisson dans l'eau. Mais il ne s'agit pas de se laisser aller au fil des phrases. Mon père et ma mère ont au moins cela en commun : ils détestent les phraseurs. Ils ne respectent que le travail. Je pige. Je mettrai mon père et ma mère d'accord. Je trouve le truc. Mon avenir, à cinq ans, est tout trouvé. D'un côté, l'empyrée des lettres. De l'autre, le bas monde du travail. Je tiens les deux bouts de la chaîne, je tiens le bon bout. Je fais la synthèse. Je serai un travailleur des lettres. Au terme des examens et des concours, je serai un professeur. Est-ce l'officiant, le grand prêtre d'un culte mystique, que l'on a offerts à Sartre enfant ? Un orchestrateur de communion spirituelle ? Un peu, je suppose : au carrefour de mes deux religions ancestrales, la version laïque et républicaine d'un rabbin. Après tout, les juifs ont toujours chéri l'étude, Talmud, Torah, on a le commentaire des textes dans le sang. Le déchiffrement est une activité sacrée. Bon chien chasse de race : je serai, à mon tour, un vaillant, vétilleux glossateur. Le côté noble de ma vocation précocce. Il y a aussi un autre côté. Un aspect pratique, qui ne m'a pas échappé. Les locutions les plus courantes, celles qui retentissent sans cesse en échos : *tirer le diable par la queue, on n'arrive pas à joindre les deux bouts, il manque toujours cinq sous pour faire un franc*. Pour boucler le mois, on court parfois emprunter de l'argent à mon grand-père. Je veux des fins de mois tranquilles. Modestes, sans doute, régulières. Un travailleur des lettres est rémunéré par l'Etat. Professer n'est pas un métier, mais une fonction : je serai fonctionnaire. *La littérature ne nourrit pas son homme*, j'ai entendu cela aussi. Je veux une littérature qui me nourrisse. Ecrire, c'est bien joli, mais c'est risqué. Villon, on a failli le pendre. Molière, il y a des curés qui voulaient le brûler en place publique. Verlaine, fauché et soûl, traînait sa carcasse dans les rues et les bistrots. Naturellement, il en est qui réussissent. Hugo, il est mort avec des millions de francs-or et des funérailles nationales. Mais le phénomène est rare. Surtout, il n'est pas garanti. Je veux être sûr. Je ne veux pas connaître cette angoisse qui flotte en permanence dans l'appartement, rue de l'Arcade, *comment-va-t-on-faire ?* Je me le demande. Pour ma mère, il n'y a de beau que les lettres. Pour mon père, que le travail. Voilà qu'on me dit : *on ne peut pas vivre de sa plume*. Alors, quoi ? Compris. Une idée géniale : je vivrai de la plume des autres. Les livres qui me feront vivre, ils seront déjà écrits. Reconnus, catalogués, des valeurs sûres. Ainsi, j'aurai mon bifteck assuré. Aux écrivains, les soucis et la gloire. A moi, les rentes. Eux, à un bout, ils fabriquent, à leurs risques et

périls. A l'autre bout, les profs diffusent. Tous, de fervents travailleurs des lettres : telle est la division du travail.

Tout le monde sera content. Mon père ne pourra pas rouspéter : en faisant des cours, je ne trahirai pas ma classe. Puisqu'un professeur, de toute façon, reste un gagne-petit. Un homme du peuple, un peu mieux mis, qui prend des airs et met une cravate. Ma mère sera aux anges : je serai au ciel des idées et, en même temps, j'aurai les pieds sur terre. *Ta sœur et toi, je veux que vous ne manquiez jamais de rien.* Elle sera satisfaite. Moi aussi. L'enseignement est une belle carrière : dame, si l'on a les qualités, énergie, talent, endurance, pas question d'être un instit, pas même un prof de lycée, on peut gravir les échelons, grimper en haut. Dès cinq ans, j'ai décidé : je serai dans le supérieur. Content, enfin, pas tout à fait. Non, l'enseignement, ce n'est quand même pas le rêve. De ma mère, le mien. Il y a mieux. Dans mes cahiers, à mes heures perdues, je gribouille. Un jour, il faudra écrire. Mes propres livres, me mettre, comme mon père, à mon compte. D'accord, échoppe, puis boutique, j'aurai mon atelier d'écriture. A moi, un jour. Mais pas tout de suite. *Mon coco, je veux te savoir à l'abri du besoin.* Il faut commencer au commencement, bête à concours, travailler comme un cheval, pour ne pas avoir une vie de chien. J'accumulerai les diplômes, j'irai à l'université, le premier de la famille à y pénétrer, j'y prendrai pied. Et puis, je n'en ferai qu'à ma tête. J'écrirai ce qui me passera par la tête. Je serai, moi aussi, plus tard, écrivain.

Plus tard, cela a bien failli être trop tard. A force de lorgner vers les peaux d'âne, j'ai perdu de vue mes tâches essentielles. Exactement l'inverse de Poulou. Ce n'est pas seulement, bien sûr, le génie de Sartre qui m'a manqué, on n'y peut rien, on naît avec ou pas. C'est sa générosité. L'enfant des *Mots* se jette à corps perdu dans ses rêves et ceux des autres, il fonce jusqu'au bout de ses comédies, jusqu'au terme de sa démesure, jusqu'au seuil de sa démence. Moi, ma devise : pas folle, la guêpe. J'ai manqué de folie. A la place, j'ai grignoté ma névrose. J'ai assuré mon pain quotidien aux dépens de mes excès. A qui la faute ? Je plaide coupable, avec les circonstances atténuantes. Les circonstances, il ne faut pas les oublier. Les années 30 m'ont pétri de contradictions, dont voici une autre, la plus belle : dès qu'on ouvre la bouche autour de moi, la saga ancestrale résonne. Mon père, il a tellement crevé de faim, dans son ghetto d'Ukraine, qu'il descendait parfois par le toit de l'épicerie pour voler du pain. *N'oublie pas d'où tu viens.* Je n'oublie pas. Et mon grand-père maternel, Tatère, parti de Dombrowicz, Pologne, pour aboutir, on ne saura jamais comment, à Odessa, puis à Constantinople, en route vers New York, atteint du typhus, on le

débarque à Marseille. Et, dans ma lignée alsacienne, des maquignons, des colporteurs, des marchands ambulants, *ils trimaient dur, tu sais*. Je sais. On me le répète assez, sans cesse. Je dois être comme eux. Mais, bien sûr, je ne peux pas leur ressembler, je ne dois pas. Eux, ils ont une ténacité crasseuse, des us et coutumes bizarres, une langue étrange. Yahvé, comme Dieu, est déjà mort, mais Tatère a quand même trimbalé dans ses périples sa grosse bible. Moi, la Bible, je ne l'ai jamais lue. Mon histoire est différente : mes ancêtres les Gaulois ont les cheveux blonds et les yeux bleus. En 1515, je célèbre la victoire de Marignan. Je pleure la défaite de Waterloo, en 1815. Corneille et Racine sont les deux mamelles de ma France. Vers douze ans, j'ai lu le *Discours de la méthode* : je suis resté cartésien. Je m'appelle Doubrovsky, je suis un bon petit Français : tricolore et incolore. On me dit sans cesse, *tu n'es pas différent des autres*, on me répète à satiété, *rappelle-toi d'où tu sors*. On a fabriqué un gosse à l'identité androgyne : un juif non juif. Une contradiction de plus à mon actif. A mon passif. Je ne serai pas infidèle à la mémoire de mes ancêtres, non, je les aime bien. Avec leurs redingotes et leurs chapeaux noirs, leurs cafetans et leurs bonnets de fourrure. Leurs plats bizarres, gefillte fisch, pickel fleisch, pitchia, j'aime bien aussi. Mais je ne veux pas du tout de leurs mœurs ni de leur mouise. Eux, en Russie, en Pologne, à force d'être différents des autres, ils n'étaient personne. En France, puisque je suis comme tout le monde, je serai quelque'un.

Ainsi, autrement, peu importe : tout destin est géométrique, la chair s'efface, je suis quelque part à l'intersection de schémas qui ne sont pas superposables. Je gis sous un œdipe gros comme une montagne. Je geins dans l'étau des contradictions de classe et de race. De toute façon, écrasé et coincé. De crise de bile en crise d'urticaire, je vais de maladie en maladie. D'huile de foie de morue en huile de ricin, je vais de remède en remède. D'un docteur l'autre : c'est mon destin. Chacun le sien. Je me débrouille avec. Je m'embrouille dedans. Un destin, on ne peut pas s'en dépêtrer, pourtant, rien de plus facile à saisir : cela a la netteté, la dureté d'une épure. Mais une vie ! Ma vie d'enfant, qu'a-t-elle été, dans la pâte opaque du quotidien, au fond obscur de mes fibres ? Ai-je été heureux ? Malheureux ? Aujourd'hui, est-ce que je l'aime ou non ? Proust ou Sartre ? Impossible de répondre. Il existe un excellent test : mon enfance, voudrais-je la revivre ? Je n'en sais rien. Je me glisse en elle sans effort, je la quitte sans regret. *Julien* : moi et plus moi. Je m'appelle désormais *Serge*. Est-ce que j'aime la raconter ? Dans mes livres, oui, *la Dispersion*, *Fils*. Un roman, ça rend la vie romanesque. Comme on dit des tranches de saumon, la fiction est de la vie reconstituée. Les morceaux juxtaposés font un bel ensemble.

Dans mes romans, mon enfance n'est pas présente. Elle est présentable. En l'écrivant, je la déguste avec plaisir. Mais comment l'ai-je vécue ? Cela m'échappe. Complètement. A tout jamais. D'emblée, mon autobiographie doit dire adieu à mon enfance : Tartempion est un adulte désespéré, face à un enfant introuvable.

Beuveries

— Alors ? C'est enlevé, ça passe ?

— Tu as de ces mots ! Epargne-moi ton humour atroce.

— Je ne fais pas d'humour, je te pose une question !

— C'est bien enlevé, comme tu dis, mais il y a tant d'erreurs et d'omissions dans ton récit ! Tu ne te souviens donc pas comment notre séjour à Linz s'est réellement déroulé ? Ce n'est pas si lointain.

— Ecoute, je ne tiens pas un journal de bord, je fais un roman. Une fiction, ça déforme, ça reforme, ça synthétise. De la vérité, ça extrait la quintessence, ça ne fournit pas tous les détails.

— Oui, *Herr Professor*, mais il y a des détails qui ont leur importance ! Ainsi, tu écris : « Un homme de trente ans et un qui approche de soixante n'ont pas le même point de vue sur la vie... » A deux autres reprises, tu insistes sur le fait que, lorsque tu as eu tes gosses, tu avais « trente ans de moins ». Ça te justifie à bon compte !

— Et ?

— Et le compte n'est pas exact. A l'époque où se situent les scènes que tu relates, tu venais d'avoir la cinquantaine : il y a bien des hommes qui ont des enfants à cet âge ! Je ne te demandais rien d'extraordinaire. La soixantaine, c'est maintenant que tu en approches, ce n'est pas au moment que tu décris, mais au moment où tu écris... Commode, hein ? En changeant les dates, tu changes de rôle ! Ta soi-disant fiction devient un mensonge.

— Pas du tout ! Quelle importance, si j'ai cinquante ou soixante ans, puisque j'ai les mêmes sentiments de répulsion, la même répugnance à reproduire l'espèce ? Mon âge exact ne change en rien la vérité de mes attitudes.

— Mais ça change la vérité de nos rapports !

Ma femme est une lectrice attentive, vétilleuse, sa mémoire est impitoyable. Dans mes phrases, elle a toujours son mot à dire. A redire. Elle ne se contente pas de décider ce dont j'ai le droit ou le devoir de parler. Après, elle juge. Le malheur, elle a du jugement. J'obéis, je m'exécute. Elle m'exécute. Cette fois, elle se paie ma tête. Une vraie guillotine, une remarque-couperet. Mon roman vrai, décapité, roule au panier : une fiction fictive. Evidemment, le moment que l'on décrit, le moment où l'on écrit sont séparés par

une pente savonneuse, on glisse sans le savoir de l'un à l'autre. Il y a souvent fusion. Confusion. Ça me vexe : mon texte me file soudain entre les doigts. Ma femme le reprend en main. Elle n'est pas bête : si l'on est plus proche de soixante ans que de cinquante, il est moins cruel de refuser un enfant à une femme. Presque normal. On est soi-même, à ses propres yeux, plus sympathique. De toute façon, quand on se raconte, même quand on s'accuse, c'est toujours, en fin de compte, pour s'excuser. La règle du jeu, la loi du genre. Du genre masculin. J'ai été cruel avec ma femme, question gosses. Je lui ai infligé les miens. Le sien, j'ai longtemps fait la sourde oreille. Je reconnais. Que faire. Le problème : je l'aime beaucoup, ma femme. Beaucoup plus qu'elle ne le croit, beaucoup plus que je ne me l'avoue. Mais, forcément, je m'aime encore davantage. La personne dont les plaisirs et déplaisirs, les intérêts me tiennent le plus à cœur, c'est moi. Moi m'aime. D'abord. Un peu, beaucoup, passionnément. Je me déteste aussi, bien sûr. Passionnément, beaucoup, un peu. A mes heures. Cela m'arrive. La plupart du temps, je me suis très attaché. Je suis très attaché à ma femme. Elle est très attachée à moi. Ça nous lie. Contre vents et marées du mariage. A la folie. On s'aime. Lorsqu'on veut la même chose essentielle, quand on a le même besoin vital. Dans la tête, dans la poitrine, au ventre. Mais, parfois, on a des désirs absolument antithétiques aux entrailles : alors, on s'étripe. On se hait. Un peu, beaucoup passionnément. A mort.

— Tu me fais rigoler : la vérité de nos rapports ! Je ne peux que l'indiquer, l'esquisser, l'esquiver : c'est ça, un roman. Mais la dire, hein ? Tu aimerais ça, tu supporterais ça ?

— Pourquoi pas ? C'est moi qui te l'ai demandé, moi qui t'ai mis au défi. C'est peut-être toi qui as peur...

— Mais, enfin, pas la vérité joliment attifée, élégamment allusive, enrubannée de bons mots : la vérité sans fard, sans slip, sans cache-sexe ?

— Il y a longtemps que je t'ai donné le feu vert. C'est toi qui hésites ?

J'avoue, j'hésite. J'ai beau la connaître, ma femme encore et toujours me suffoque, elle m'estomaque. Là, sans sourciller, d'une voix douce et ferme, elle m'autorise, elle me convie. D'un ton calme, résolu. A la mener à l'abattoir. Si on joue le jeu de la vérité, vraiment : ça devient un jeu de massacre. J'hésite, j'avoue. J'ai beau être, dans mes livres, un professionnel de l'impudeur, j'ai mes limites. Parce que, comme j'ai lu dans *Le Monde*, suivant le sapeur Camember, cité par le savant Pompidou : une fois qu'on a franchi

les limites, il n'y a plus de bornes. Entre le dicible et l'indicible, où s'arrêter. Plus de frontière. L'assurance tranquille d'Ilse me fait affront. Elle a plus de cran que moi. Vocation de martyr ? Volupté de maso ? Force d'âme d'une sainte ? J'ai un moment de faiblesse. Je cane, je cale. Je ne sais plus jusqu'où je puis aller trop loin.

— Eh bien, pour être cru, tu aimerais que je parle de tes cuites ?

— Je n'ai pas d'objection, pourvu que tu n'oublies pas de préciser tes propres réactions...

Mes propres réactions ne sont pas propres, ne m'honorent pas. Seulement, je dois honorer son défi. Ma promesse. Pas drôle d'aller jusqu'au bout de soi. D'accord. On ira jusqu'au bout. A la guerre comme à la guerre. Ensemble. Un couple uni. Je suis un uxoricide. Ma femme me trucid. On se fera hara-kiri de concert.

salaud, qu'elle hurle à tue-tête, je dis, *tu vois que je travaille*, *fous-moi la paix*, sur le seuil de mon bureau, elle vocifère, *ordure*, je dis, *tais-toi, les voisins vont nous entendre*, forcé, moi aussi je hausse le ton, elle s'époumone, *crapule*, l'insulte suprême, quand elle lâche le mot, je sais qu'elle a atteint le plus haut degré de l'ire, elle délire, je dis, *quoi, qu'est-ce que tu as, qu'est-ce que j'ai encore fait*, elle braille, *fais pas le malin, tu sais très bien*, à présent elle gesticule, commence à frapper du pied, je m'échauffe, *fous-moi le camp*, je me lève de ma table de travail, elle ricane, *je foutrai le camp si je veux*, on se fait face, les yeux dans les yeux, c'est sûr, j'étais certain, je connais les signes, cinq minutes auparavant, elle me visite, dégoulinante de tendresse dans la voix, de salive dans mon cou, je dis, *écoute*, m'entoure de ses deux bras, penchée ardemment sur moi, me serre, *tu vois, je suis en train de travailler*, assis dans mon fauteuil chromé, livre sur ma table, bic en main, elle me bécote, *dis, tu ne veux pas, ça fait longtemps, tu sais*, me mordille le lobe de l'oreille droite, moi, je ne l'entends pas de cette oreille, reste sourd, *quoi, longtemps, ça fait à peine quinze jours*, c'est là qu'elle se met à beugler, *plus de trois semaines, très exactement vingt-quatre jours*, je rigole, *je ne tiens pas les comptes*, elle dit, *moi si*, les bons comptes font les bons amants, mon compte est bon, à six heures et demie du soir, veut que je la baise, je dis, *non, je travaille, je n'ai pas envie*, elle crie, *tu n'as jamais envie*, je dis, *si, mais pas à cette heure*, elle tonitru. *il faut tout faire à tes heures, manger à neuf heures et demie du soir, quand tu as faim et moi*

j'ai le ventre creux depuis sept heures, en Amérique avec Paul, on dînait à des heures normales, je réplique, on n'est pas en Amérique et tu n'es plus avec Paul, cette fois, elle trépigne, il faut toujours tout faire quand tu en as envie, c'est toujours toi qui décides, j'en ai ras le bol, je réponds, c'est moi qui gagne le bifteck, je précise, quand tu ne m'en empêches pas, comme maintenant, elle rétorque, tu crois que ton sale fric te donne tous les droits, à mon tour je montre les crocs, en tout cas mon sale fric te nourrit, elle re-ricane, à des heures impossibles, ton pognon, tu peux te le mettre au cul, une chose faut reconnaître, elle a bien appris le français, elle manie l'injure avec facilité, la bouche en fosse d'aisances, peux pas non plus rester septique, je deviens excrémental, oui, eh bien, ton cul, tu peux le branler, il me dégoûte, c'est là qu'elle hurle à tue-tête, salaud, je dis, tu vois que je travaille, fous-moi la paix, sur le seuil de mon bureau elle vocifère, ordure, crapule

cercle vicieux ça y est ça tourne en rond on recommence va tourner au vinaigre suis là paisible à ma table de travail me creuse les méninges soudain scène de ménage sans ménagements à mains nues on boxe sans gants elle arrive toute tendre ses bras autour de mon cou moi le nez dans mon livre IVRE à six heures du soir ça commence tôt ça recommence yeux dans les yeux face à face j'ai vu les signes pupilles dilatées le beau marron de sa prunelle mangé de ténèbres le regard maculé par une tache d'encre et puis la voix lorsqu'elle vibre trop traîne trop sa voix d'habitude si mélodieuse harmonieuse une des plus belles voix que j'aie jamais entendues chez une femme chevrote tremble ses yeux sa voix me percent le cœur

il ne te dégoûte pas toujours mon cul, je dis, non, pas toujours, mais quand tu as bu, yeux dans les yeux, elle déclare, je n'ai pas bu, je dis, ne mens pas, tu as les pupilles dilatées, ta voix n'est pas normale, rétorque, ma voix est parfaitement normale et mes pupilles sont dilatées parce qu'il fait sombre, je dis, regarde les miennes, elles ne sont pas agrandies comme les tiennes, elle brame, c'est toi qui n'es pas normal, et puis, elle a une idée géniale, quand elle a sa biture, d'habitude, lui donne des idées, elle lance, sifflante, à travers dents, d'ailleurs, tu n'es pas un homme, je dis, ah bon ?, elle dit, non, tu es une chiffre, une lavette, un vrai homme ça fait l'amour à sa femme, sans qu'elle ait besoin de le prier, je dis, ça dépend de l'heure, j'ajoute, et de l'âge, baisse de ton momentanée, tu n'avais qu'à ne pas épouser une femme plus jeune que toi, retourne donc avec Claudia, elle, elle n'a jamais aimé baiser, toi et elle, vous faites la paire, sa voix remonte, cette fois, je suis monté contre elle, à mon tour, je crie, fous-moi la paix avec Claudia et tire ton cul ou je te le botte, elle ne bouge pas d'un pouce,

poings serrés, le torse crispé, sourire qui lui distord les lèvres, elle hoquette en un rictus, *dis donc, mon cul, tu ne craches pas dessus quand tu t'y mets*, ça y est, une autre tirade, rien à faire pour qu'elle se retire, continue, *pauvre type, il n'y a même que ça qui t'excite*, poursuit, *si tu ne me tripotes pas les fesses vingt minutes, tu ne peux même plus bander*, je dis, *arrête, laisse-moi travailler*, d'une moue de mépris elle expectore, *tiens, tu veux que je te dise, t'es qu'une pédale*, je dis, *écrase*, elle postillonne, *pourquoi tu ne te trouves pas un mec, c'est ça que tu aimes*, je dis, *ça suffit, si tu continues, ça va mal tourner*, elle lâche, *lopette, salope*, je commence à voir rouge, bon, *salaud*, j'admets, *salope* je ne tolère pas, je crie, *assez*, elle hurle, *enculé*, là elle dépasse mes limites, je lui flanque une énorme baffe

en pleine joue ça retentit sec peux plus me retenir suis pas un ange des fois quand la main me démange *tu vois tu n'es pas un homme tu t'attaques à plus faible que toi* et puis une mornifle la congédie d'un revers de main elle renifle *lâche tu n'es qu'un lâche* larmes de rage aux paupières je lui file une châtaigne cette fois elle file *je te hais* elle claque la porte de mon bureau si fort suis habitué après les éclats de voix toujours des éclats de peinture je ramasse les filaments blancs sur le parquet je les jette dans ma corbeille je me rassieds pas fier j'ai honte je n'ai jamais levé la main sur personne surtout pas une femme même mes filles jamais donné de fessée la seule fois l'unique où j'ai donné une gifle à Renée couru après elle dans l'escalier l'ai rattrapée là sur les marches pan elle avait traité sa mère de *motherfucker* j'avais beau ne plus être lié à Claudia certaines insultes dépassent les bornes l'unique fois la seule où j'aie jamais frappé ma fille sais pas d'où ça vient avec Ilse elle a l'art et la manière de me descendre peu à peu au labyrinthe de la tripe elle me remue les boyaux la colère me baratte les intestins guerre intestinale entre nous c'est plus fort que moi frapper un plus faible m'avilit C'EST ÇA QU'ELLE CHERCHE elle ivre d'alcool moi de fureur tous deux ivres

et puis coups de cymbales répercutés au tympan fait une sortie retentissante portes une à une le long du couloir qui claquent fini claqué j'en ai ma claque un long silence lourd comme du plomb s'abat autour une vraie chape peux pas échapper je me lève l'inquiétude me dévore QU'EST-CE QU'ELLE VA FAIRE aussi la colère du justicier curiosité d'inspecteur de police brigade des mœurs doit faire mon enquête je sors à pas de loup de mon bureau je traverse le couloir l'huis de la chambre à coucher clos elle a poussé le verrou heureusement elle ne sait pas il y a une clé que je tiens cachée dans un tiroir je vais la chercher j'ouvre

l'épais dessus-de-lit laineux d'un geste arraché dans son lit

entrebâillé elle gît prostrée à plat ventre effondrée dans une torpeur rigide en catalepsie corps de pierre plus même un souffle j'approche elle suce son pouce comme un bébé visage détendu béat sourit aux anges retombée en la plus lointaine enfance retournée à son berceau dans son hibernation cadavérique elle vient de naître

je respire elle est apaisée je suis tranquille non sursaut de fureur me soulève faut pas m'attendrir DOIS SAVOIR SI elle s'est foutu de ma gueule ou pas si elle s'est soûlé la gueule ou non le malheur quand elle a ses accès de dépression presque les mêmes signes que ses excès de boisson voix qui tremblote pupilles dilatées regard fixe signaux de détresse quasi identiques aux signaux d'ivresse il m'arrive de m'y tromper ver du doute me ronge flic je fouille les tiroirs de son bureau un à un dedans je tâte il faut que je trouve LA PREUVE indubitable du délit sinon c'est moi la fripouille le malfrat la frappe personne n'a le droit de frapper SAUF SI prise en flagrant délire rien dans les tiroirs je passe à la commode Louis-Philippe parmi les sacs et les écharpes rien parmi les bijoux plus bas nib j'abandonne peut-être dans l'armoire derrière les piles de tricot de pulls m'horripile de farfouiller ainsi peux pas faire autrement un expert j'ai la main le coup d'œil à la seconde rien de caché dans l'armoire macache OÙ salle de bains vite explorée vide reviens dans la chambre je visite les rayons c'est parfois là parmi les livres entre *la Princesse de Clèves* et Thomas Mann entre les rangées je glisse ma paume frôle le dos des bouquins le long de l'étagère ÇA Y EST soudain contact froid du verre comme une peau de reptile bouche vipérine urne à poison d'un geste je saisis la bouteille petite plate plus facile à faufler entre les livres ELLE SE PAIE MA FIOLE du rhum voilà je savais bien j'étais sûr maintenant je suis certain elle a eu sa saison whisky son cycle vodka sa période gin à présent Négrita tu parles déprimée elle est noire face à la fenêtre je lorgne je scrute flacon à demi rempli crime à demi consommé

pas toujours aussi facile de m'en tirer des fois après la salle de bains la chambre à coucher il faut inspecter le couloir là aussi une bibliothèque et puis le meuble de la machine à coudre avec des tiroirs et puis la cuisine avec ses coins et recoins la salle à manger très rare reste le salon rare aussi on ne sait jamais derrière les Goethe et les Schiller reliés les disques une autre bibliothèque rayon dissimulation elle est très forte d'autres fois elle ne se donne même pas la peine j'ouvre le premier tiroir de son bureau c'est là au beau milieu aux deux tiers aux trois quarts vide complètement à sec le rhum la bouteille et des fois des bouteilles il y en a pas qu'une par-ci par-là j'en trouve plusieurs sous le bureau à plat ventre j'en pique une autre des fois des tas j'en pique une crise des fois la colère me

saisit je cours jusqu'à elle je la secoue j'empoigne ce cadavre endormi *tu as le culot de me dire que tu n'as pas bu salope* comme une souche elle gît sans réagir et puis d'autres fois me précipite dans la chambre elle a encore un œil ouvert pas encore sombré en léthargie elle dit *bon eh bien dîne tout seul* je dis *tu ne vas pas recommencer* un poing sur la hanche elle dit *puisque tu ne trouves pas le temps de me parler quand j'ai besoin de toi je vais me coucher* je crie *mais ce n'est pas possible c'est bientôt l'heure de dîner* réplique *ton heure pas la mienne la faim m'est passée et puis j'en ai marre de toi* je supplie *mais tu m'as fait acheter des choses que je ne sais pas cuire je suis incapable de les préparer ça va être gaspillé* elle tourne les talons *tu te débrouilleras* je la talonne à peine elle s'est couchée j'arrive je dis *allons debout ce n'est pas l'heure de dormir* rétorque *tu es un tyran tu décides toujours ce que je dois faire je fais ce que je veux* elle n'a pas encore plongé corps et âme dans les ténèbres je hurle *tu as encore bu* elle dit *non je n'ai pas bu tu peux fouiller* des fois je tâtonne hâtivement fébrilement tiroirs du bureau armoire rien beau fouiner peux me fouiller des fois je trouve je bondis *menteuse* je brandis la bouteille *tu mériterais que je te la fracasse sur la tête* elle dit *vas-y ça m'est égal* ma rage redouble plus une tempête une bourrasque quand elle boit me fait tourner en bourrique en barrique à mon tour j'ai mon *delirium tremens* j'éructe *ce n'est pas l'envie qui me manque* les doigts me démangent mon bras se crispe je fais tourner la bouteille j'ai le tournis je me détourne *tu ne vaux pas la peine que j'aïlle en taule* elle ricane allongée *tu as peur* c'est vrai des fois j'ai peur de moi de mes violences des fois je ne me possède plus des fois je jette la bouteille sur ce corps prostré de toute ma force projectile l'atteint en plein dos au thorax elle hurle des fois déjà à demi évanouie dans son coma elle râle membres d'un coup agités de spasmes tétaniques et puis elle meurt je n'ai plus sous les yeux que sa dépouille

ça ce n'est rien du pipi de chat de la roupie de sansonnet petite prise de bec câline tendre querelle d'amoureux en français en France simplement quand on a un désaccord on s'exerce les cordes vocales on donne de la voix ça tire un peu sur la corde des fois sur la corde raide forcé quand on a des invités à dîner à huit heures et demie ils radinent à huit heures elle a d'un seul coup d'un seul LE SIGNE j'en perds le souffle pas possible vingt minutes avant trottine dans l'appartement accorte charmante vient dans mon bureau m'embrasse elle dit *regarde* je me lève la suis la table est mise somptueusement elle sait faire les choses nappes serviettes verres dorés la salle à manger rutilante je dis *c'est parfait on va avoir une soirée sensationnelle* vrai cordon-bleu ma femme connais pas de meilleure cuisinière qu'elle quand elle s'y met qu'elle est d'humeur je m'en

pourlèche les babines d'avance gratin dauphinois avec le gratin parisien soudain à huit heures je vais à la salle de bains elle se maquille belle robe noire sur ses épaules dodues se tourne vers moi *comment me trouves-tu* joues pomponnées cheveux mis en plis coup au cœur PUPILLES DILATÉES n'en crois pas mes yeux regard hagard je dis *tu sais que dans une demi-heure nos invités arrivent* elle dit *bien sûr* elle dit *n'aie pas peur tout sera prêt* j'ai presque une attaque cardiaque soudain *tu ne m'as pas dit comment tu me trouvais* je dis *ravissante* mais elle dit *mais quoi* je dis *mais il faut nous dépêcher* elle dit *tu ne me regardes jamais* il faut toujours que je te demande je dis *mais non je te regarde je t'admire* mais des fois tout va bien elle a préparé un dîner remarquable plats raffinés humeur exquise soirée charmante craintes vaines absurdes elle a été l'hôtesse parfaite invités rassasiés époux comblé des fois elle s'irrite *avec toi* il y a toujours des *mais* tu t'en fous si je suis jolie ou pas tout est toujours plus important pour toi que moi je m'irrite je ne peux pas passer la soirée à t'admirer nos invités arrivent dans vingt minutes elle hausse les épaules je me fâche *tu vas me faire le plaisir de te dépêcher* elle fulgure dis donc ne me donne pas d'ordres je fulmine eh bien je t'en donne il y a des règles dans la vie de société qu'on respecte elle rétorque eh bien commence par respecter notre vie je crie ce n'est pas le moment de faire du vague à l'âme elle a un rictus eh bien fais donc la cuisine toi-même je dis je ne sais pas elle dit je croyais que tu savais tout faire je dis non je n'ai jamais prétendu cela j'ajoute et puis il faut bien que tu me serves à quelque chose j'aurais pas dû la mettre en rogne ah c'est ça tu m'épouses pour tes impôts et ensuite je suis ta bonne je dis mais non tu n'es pas ma bonne seulement dans un quart d'heure nos invités vont arriver elle dit tes invités ce sont toujours tes amis que l'on invite le ton monte sa voix nasille je crie tu as encore un verre dans le nez

des fois ça ne se passe pas trop mal le dîner est plutôt bon le service d'une lenteur acceptable il y a quelques anicroches elle coupe la parole à l'un au milieu d'une anecdote se lance soudain dans la sienne je l'interromps elle continue j'interviens lui lance un œil furieux elle me rabroue les invités se regardent quand je la vois qui engloutit verre après verre je lui fais signe d'arrêter je sens qu'il va y avoir du grabuge lorsqu'elle a un drink de trop elle déborde ça y est elle se met à m'engueuler à travers la table des fois c'est la porte du couloir qui claque question ambiance quand elle est schlasse il y a de l'atmosphère *votre femme est un peu nerveuse* j'acquiesce elle a des ennuis de santé ce sont de petits pépins il y a les grosses tuiles plus tard on règle l'ardoise *tu n'as pas honte de moi pas du tout tu t'es donnée en spectacle tu inventes des histoires tu me déshonores et toi tu me persécutes toujours* à deux heures du matin on s'envoie nos quatre vérités à la figure ça ce sont des soirées quasi normales des

réceptions presque tranquilles des chiquenaudes des pichenettes il y a LES COUPS DURS elle déclare *je vais faire un repas chinois* je me réjouis sais pas où elle a appris ça mandarin séchouan elle cuisine aussi bien qu'à Hong Kong ou New York bien mieux qu'à Paris au moins ce sera original je dis *excellente idée* un repas chinois pour huit il faut des emplettes diversifiées crevettes veau porc bœuf une douzaine de légumes des achats énormes après on hache menu sur le comptoir de la cuisine un hérissément de monticules colorés d'amas bariolés dans des assiettes des heures et des heures l'après-midi elle s'affaire couteau en main amoureusement penchée elle découpe elle vaque elle a préparé le wok elle rit *le plus dur est fait après il n'y a plus qu'à cuire très vite* ça l'agréable avec un repas chinois grésille au dernier moment avec un fond d'huile un doigt de cherry cher mais rapide au moins l'hôtesse peut s'asseoir j'en suis assis je bégaie *voyons tu plaisantes* debout dans la cuisine elle titube j'ai le vertige je supplie *ce n'est pas possible nos invités bavardent dans le salon il va falloir bientôt passer à table* elle murmure *je me sens très mal* là j'éclate *naturellement que tu te sens mal tu t'es encore rincé la dalle* elle dit *mais non* je dis *fais voir tes yeux* qu'un regard un seul suffit pupilles dilatées elle est ronde *tu as encore levé le coude* je lève la main *tu vas me faire le plaisir de cuire ce repas et plus vite que ça* déjà dix heures nos invités peut pas les faire poireauter à perpète *sinon ça va barder je te préviens* elle crie *ah c'est comme ça* je crie *tais-toi il y a du monde* du coup elle annonce *tu me menaces à présent eh bien ton dîner tu peux le cuire toi-même* je me radoucis *écoute pas de blague le chinois moi je n'y connais rien c'est ton affaire je t'en prie* elle secoue la tête *je vais me coucher* je balbutie *mais voyons mais voyons* avec elle tout vu tout bu quand le torchon brûle elle va mettre sa viande dans le torchon je lui prends le bras je le serre à faire craquer le cubitus *pas d'histoires tu vas cuire ton repas chinois* dents serrées dit *non* pas trente-six solutions ou je lui fracasse le crâne ou je la laisse se coucher je dis *tu ne perds rien pour attendre* elle hausse les épaules chancelante zigzague le long du couloir laisse tous et tout en plan va se pieuter qu'est-ce que je peux faire dix heures et demie reviens au salon en souriant un sourire jaune amer qui me tord les commissures une journée de commissions monceau de victuailles que vais-je en faire je dis *passons à table ma femme se sent mal rien de grave mais ça la prend parfois comme ça* j'ajoute *vous voudrez bien m'excuser quelques instants pendant que je prépare les petits plats* une dame poète minauda *ce sera très amusant* j'ai envie de rire comme à mon enterrement si c'était du bifteck à la rigueur un rôti même du poulet je me débrouille le chinois pour moi de l'hébreu là devant ces dix tas déchiquetés dans les assiettes toutes ces piles ou face pas le choix au hasard une cuillerée ici je prends

une pincée là je mélange dans le wok surchauffé je fume je rajoute du piment furax encore un peu de poivre j'agite le soja ça gicle j'apporte à table ma ratatouille aléatoire mes hasardeuses fricassées à tort et à travers je torréfie les grains de sésame horribles au petit bonheur la chance je rissole je roussis je fais revenir et que ça saute les invités seront braisés quand ma femme a sa cuite c'est drôle de cuire

naturellement le lendemain matin elle en avait les larmes aux yeux ma femme je dis *les invités aussi* six paires d'yeux implorants levés vers moi normal à onze heures après le champagne le whisky l'appétit ouvert avaient les crocs prêts à se mettre n'importe quoi sous la dent eh bien ils ont été servis X s'étrangle sur du poulet trop pimenté Y tellement c'est poivré a de longs filets de pleurs le long des joues quant à Z stoïque il mâche sans rien dire et puis soudain son visage se violace il étouffe ma femme suffoque *qu'est-ce que tu leur as dit* je réponds *rien que tu étais indisposée* je ricane *je n'ai pas ajouté : contre moi* ma femme n'est pas du tout méchante au réveil maintenant elle a le cœur brisé elle dit *c'est terrible* je dis *évidemment* elle fond en larmes *je suis tellement navrée* je fais *eux aussi sûrement* dame ma tambouille ne vaut pas ta cuisine je demande *pourquoi as-tu agi ainsi je croyais que tu aimais bien XYZ* elle chiale de plus belle mais bien sûr que je les aime tu le sais ce sont des amis très chers je m'enquiers alors *pourquoi leur avoir fait ce coup pourquoi t'être soulé la gueule les grandes eaux je ne sais pas c'est plus fort que moi je n'ai rien contre eux* je dis je sais ce n'est pas contre eux mais contre moi interroge *pourquoi m'as-tu fait ça hier soir* elle me regarde je ne sais pas souvent tu es si dur avec moi j'ai l'impression que tu m'utilises hoche la tête *pour tes dîners tes réceptions tout est toujours à ta convenance tu ne m'aimes pas* je sursaute comment ça si je ne t'aimais pas pour supporter ce que je supporte il faut que je t'aime secoue la tête non tu as besoin de moi jamais tu ne m'achètes de fleurs de cadeaux je bondis sur mon siège de cadeaux et cette robe superbe que je t'ai achetée pour Noël elle dit *justement pour Noël pour les anniversaires mais tu ne me donnes jamais rien spontanément pour le plaisir de donner* je sursaute d'indignation et ce pendentif que je t'ai acheté à La Nouvelle-Orléans et ce collier à Houston je précise sans compter les boucles d'oreilles puisqu'elle compte je fais aussi mes comptes oui mais c'est à l'occasion d'un voyage il te faut toujours une raison les bons comptes font les bons époux elle demande pathétique voix qui tremble larmes aux yeux *dis qu'est-ce que tu m'as donné dans la vie* elle récite sa litanie tu ne m'as pas donné d'enfant tu m'as forcée à avorter à plusieurs reprises je dis tu exagères la deuxième fois c'était une fausse couche la troisième à New York le docteur avait signalé des jumeaux ou des triplés en route pour toi-même ça faisait un peu surnombre elle dit

mais non ça m'aurait été bien égal je dis j'ai accepté un enfant à la rigueur pas deux ni trois rien qu'à l'idée mon petit déjeuner me remonte à la gorge on n'a même pas d'appartement à nous je lève les bras qu'est-ce que tu veux avec la chute du dollar elle continue il ne fallait pas attendre tu ne fais jamais rien à temps Claudia tu lui as acheté une maison je soupire c'était dans des circonstances différentes une autre époque la maison je l'ai eue pour une bouchée de pain c'était à Queens que tu détestes et la maison tu l'as trouvée moche elle sourit ça oui alors pouilleuse ça me vexe pas si pouilleuse mal entretenue d'ailleurs du coup tu ne peux pas en être jalouse faut être logique mais la logique de ma femme est retorse moche ou pas tu lui as donné une maison à elle à Claudia et à moi qu'est-ce que tu m'as donné dis argument majeur massue j'assène je me suis donné MOI

j'en suis à mon second petit pain suédois à la confiture de cerise qui croustille sous la dent ma femme craque le matin elle ne mange jamais boit que sa tasse de tilleul-menthe elle me dévore m'avale toi te donner je dis et alors ça ne compte pas je ne compte pas peut-être elle vocifère mais tu ne te donnes à personne à rien dès le réveil tu t'enfermes dans ton bureau jusqu'à des heures impossibles après c'est le déjeuner après le déjeuner c'est la promenade de Monsieur sacrée au retour le Monde après la préparation des classes et MOI quand est-ce que tu as du temps pour MOI évident je réponds au petit déjeuner comme tu vois à déjeuner et à dîner elle s'emporte tu te prends pour un médecin tu reçois sur rendez-vous quand je suis triste désespérée tu n'es jamais là tu n'as jamais un moment d'attention tu es inhumain une machine à travailler je dis tu ne vas pas être jalouse de mon travail à présent ce serait le comble d'ailleurs quand tu travailles toi-même et que tu rentres fatiguée le soir tu as besoin d'être seule on ne peut pas toujours se regarder dans le blanc des yeux elle dit non mais quand toi tu es déprimé quand tu n'arrives pas à écrire lorsque tu as des difficultés de santé ou autres est-ce que je t'ai jamais laissé tomber est-ce que je n'ai pas toujours trouvé le temps et le moyen de t'écouter de t'aider de te soutenir j'admets c'est vrai les femmes ont un merveilleux côté maternel pas les hommes c'est pourquoi j'ai toujours préféré les femmes elle ricane et qu'est-ce que tu leur as vraiment donné aux femmes DE TOI hein Claudia tu n'arrêtais pas de la tromper je l'arrête pas vrai je lui ai été longtemps fidèle dix ans un record long dix ans et puis laisse un peu tomber Claudia rien ne l'arrête qu'est-ce que tu leur as donné je ne parle pas du zizi côté cœur

à mon tour me pique je leur ai donné des moments inoubliables la preuve zut m'interromps ça m'est sorti il y a des choses qu'il ne faut pas elle ricane ah oui ton Elisabeth qui t'écrit des années après derrière mon dos je dis quoi derrière ton dos elle dit je sais j'ai trouvé ses lettres

interloqué comment tu as trouvé ses lettres rire amer de la façon la plus simple en fouillant dans tes cartons j'ai tout lu va les lettres de Claudia de Denise d'Elisabeth tu es un exploiteur de femmes là je l'ai mauvaise si j'étais si moche Elisabeth ne m'écrit pas quinze ans après et d'ailleurs pour me souhaiter la bonne année rictus les grands voyages avec la Tchèque aux yeux verts je dis eh bien au moins elle s'en souvient j'aurais pas dû explosion et quels voyages as-tu faits avec moi je dis on a été en Autriche elle dit tu aimes ça ce sont mes parents qui paient je dis on a été en Israël elle dit aux frais des Relations extérieures parce que tu étais invité je dis on a été ensemble à Venise en Yougoslavie elle dit oui ç'a été un très beau voyage mais tu m'avais promis d'aller en Grèce au Mexique le tour des Etats-Unis c'est avec Claudia en 56 le tour d'Europe en voiture avec Elisabeth en 66 et avec moi ma femme connaît mieux que moi mon existence elle m'envie ma vie rien naturellement je m'insurge quoi rien tu viens de dire la Yougoslavie rétorque une des rares fois n'est pas coutume j'abandonne la partie je jette l'éponge K.-O. je dis O.K. tu me reproches de n'avoir rien donné à personne après tu me reproches de ne pas t'avoir donné ce que j'ai donné aux autres ça c'est ta logique eh bien assez de logique pour ce matin ou plutôt si encore un point que j'aimerais éclaircir je baisse le ton j'adoucis ma voix un peu âpre dis pourquoi tu m'as fait ça hier soir avec le repas chinois j'ai empoisonné nos invités ç'a été atroce pourquoi elle hésite je ne sais pas je m'enquiers est-ce que j'ai été désagréable avec toi dans la journée commis un impair secoue la tête pas spécialement je dis alors je ne comprends plus rien X Y Z tu les aimes bien elle proteste je les adore je dis alors il faudrait quand même analyser elle dresse l'oreille le mot a dû la frapper elle réfléchit de nouveau elle hésite c'est peut-être ça je dis quoi ça elle dit justement je dis quoi justement elle dit justement il y avait trop d'analystes à dîner là elle me met un direct à l'estomac j'encaisse mal tu dérailles complètement vrai on a beaucoup d'amis psy à force de me gratter l'occiput de me tâter l'inconscient sous la calotte sous la culotte on a des intérêts communs devenu un peu du milieu moi-même avec la madeleine de Proust en mon temps j'ai fait de la cuisine freudienne tu es folle elle m'explique les psy ça forme un réseau résonance subite subtile raisonne pas ça vous arraisonne une fois embarquée là dedans on navigue soudain vous saisit Z lui a recommandé D avec D elle est entrée en analyse seulement D il est fadé depuis deux ou trois séances fada pendant qu'elle parle dans son dos il dort elle se retourne il roupille ça la retourne du coup elle lui en veut à mort du coup tout est clair à dîner Z est un ami du maudit D or X est un ami de Z donc elle transfère de D sur Z de Z sur X de X sur D C.Q.F.D.

de D elle transfère sur S.D. tu ne m'écoutes pas tu ne fais pas attention à moi tu ne t'inquiètes pas de moi ma mère disait des fois on

te parle on se demande si tu es là écho je reconnais j'ai des absences forcé si on s'adresse à moi en mon absence on ne me trouve pas ça arrive mais pas toujours pas tous les jours souvent suis tout ouïe je prête toute mon attention seulement je suis un peu sourd et comme on sait il n'est pire sourd j'entends ce que je veux entendre résultat des fois ma femme et moi on ne s'entend pas comme ça dans les couples je dis *il se fait tard maintenant il faut que j'aille travailler* elle lève les yeux vers moi *reste encore un peu je t'en prie pour une fois* je dis *mais voyons il est plus de dix heures et demie je dois* elle supplie *chéri parlons encore un peu peut-être ça nous aidera* je dis *mais nous pourrions reprendre tout ça à déjeuner j'ajoute et à dîner* elle me jette un regard tout triste je me lève je l'embrasse dans le cou elle dit *tu vois* je dis *je vois quoi* elle murmure à apitoyer une âme de rocher *tu vois que tu ne te soucies pas vraiment de moi tu me quittes* ça y est parce qu'on la quitte un transfert de plus parce que son père à onze ans claque la délaïsse je peux plus la laisser cinq minutes sans crime et puis à trois ans sa mère l'abandonne transfert de sa mère sur moi ma femme elle est toujours dans les émois transférentiels mais il y a des transferts qu'elle oublie des importants transferts de fonds le fric il vient pas dans ma poche tout seul faut travailler d'autor et d'achar droits d'auteur à la sueur de ma machine il est temps que j'écrive elle s'écrie *reste* je me rassieds un instant une seconde deux minutes au plus ronge mon frein dois prendre mon bain et puis dans le bain en route si ça continue je ne serai pas à ma table avant onze heures et demie elle avoue *tu sais je suis tellement confuse pour hier soir cela me fait tellement de peine tu ne peux pas savoir* *chéri je m'excuse* je dis *mais si je sais tu ne l'as pas fait exprès et puis nos amis puisqu'ils sont analystes ils comprendront après tout c'est leur métier* j'ai hâte je voudrais elle demande humblement *tu me pardonnes* bien sûr *mais oui n'en parlons plus ce n'est pas la première fois* je pense ni la dernière seulement plus le moment de bavarder ma femme je comprends elle a soif d'amour faim de tendresse mais je ne peux pas supporter qu'on morde sur ma matinée

je regarde la sale bouteille avec la sale gueule de Négrita dessus j'ai envie de cracher sur le flacon à demi vide j'ai envie de lui cracher sur la gueule aussi à elle ça m'arrive des fois faut choisir quand la fureur éclate dans la tête comme une bombe lorsqu'on explose sous le crâne de colère faut choisir vite ou j'assène la fiole sur son crâne à elle ou alors faut faire quelque chose pour que mon crâne à moi ne vole pas en éclats j'éclate une flambée de haine si

brûlante m'incendie la bouche une traînée de lave dans la bave monte une éruption une irruption irrésistible je lui glaviote un gros comme ça en pleine tirelire si faut choisir c'est ça la haine grailonne postillonne baratte la langue ça salive et puis ça gicle au lance-flammes en pleine poire un molard ou un malheur sinon la tabasse à mort la bats comme plâtre peux pas supporter quand elle est soûle pupilles dilatées la voix qui traîne LES SIGNES elle répète à satiété à la nausée les mêmes phrases hébétées j'ai l'habitude au pifomètre je reconnais comme un limier un flair de chien *you're drunk again* elle nie se fâche *no I'm not drunk you are* moi qui suis soûl le comble m'accuse deviens fou quand je suis frappé je frappe moi quand on refuse l'évidence j'en perds la raison me rend dingue *you're not drunk ?* elle titube avec aplomb, *of course not*, en anglais, c'est pire, ça porte plus, à Paris, rien encore, à New York, ville plus violente, avilit davantage, quand elle a bu un coup, lui en file dix, il y a des choses qu'elle dit, plus fort que moi, m'enrage au tréfonds, peux pas admettre, en Amérique, tout grandit hors proportions, ça jaillit comme les gratte-ciel allumés, ça monte au centième étage de l'incandescence, des pieds à la tête, je brûle, à New York, sujet brûlant, MES FILLES, mes filles, je reconnais, j'avoue, elles ne sont pas faciles à vivre, il faut souvent avec elles une patience d'ange, seulement ça devient diabolique, quand ma femme tard, après dîner, éméchée, hurle, *you love Cathy so much, why don't you fuck her ?*, ricane, *that's what you want anyway*, pas des façons de parler, on ne dit pas, même pour clore une dispute, à un père qu'il aille foutre sa fille parce qu'il n'y a que ça dont il a envie, non, ça m'agresse en plein plexus, fais pas de complexes, mais trop c'est trop, me coupe le souffle, et puis, d'une voix ravinée, avinée, le tour de Renée, *your daughter, she's so smart, she earns so much money*, ça y est, ça vient, suffit qu'on se bagarre, *but she'll pick up any guy, she'll sleep with anybody*, je crie, *shut up*, elle continue, *when she's had a few drinks in a bar*, déjà que ma femme traite ma fille aînée de pute, mais encore de roulure de bar, alors qu'elle-même a les mirettes, les cordes vocales mouillées d'alcool, je tape sec, je cogne soudain, au dessert une pêche, quand elle attaque ainsi mes filles, lui flanque un taquet, toqué, je perds la boule, je perds le nord, quand ma femme est givrée, j'ai envie de la refroidir, lui fermer à jamais la gueule, un désir sauvage me secoue comme un prunier, une bourrasque me fait trembler sur mes jambes, je halète, je m'arrête, à temps, de justesse, quand ma femme a ses excès de boisson, j'ai mes accès de meurtre, l'œil torve, hagard, mâchonnant ses mots, une furie déchaînée, quand elle salive ses insultes mortelles, j'ai des instincts de tueur, un instant, et puis son langage se désagrège, elle marmonne entre ses dents, ça gargouille dans la gorge, quand la parole devient animale,

deviens bestial, névrose, on est tous névrosés jusqu'au trognon, tous pourris jusqu'à la moelle, habitudes cinglées, désirs impossibles, bon, d'accord, je suis vérolé de manies, de tics, mais psychotique, peux pas supporter le moindre signe, la déraison me rend fou, quand on agit ou parle dingue, me rend marteau, avec moi elle est tombée sur un manche, je frappe, Rachel c'était Madame Bovary à domicile, maintenant Saint-Anne, lorsqu'elle a bu, le cabanon, avec sa voix empâtée qui m'empoisse, soudain déchirée de notes suraiguës qui crèvent le plafond, peux plus rire, plus une camisole de farce, je vis dans une cellule matelassée, Washington Square Village c'est Charenton-sur-Hudson, je demande à la femme de ménage mexicaine, *where is my wife ?*, Rosa me regarde étonnée, je suis étonné qu'elle soit surprise, *me not know*, en son anglais de vache espagnole elle pas savoir où est ma femme, pincement au cœur, bizarre, à dix heures et demie du matin, elle devait aller faire les commissions, entre nous convenu, où elle est, je vais dans sa chambre, son sac est sur la table, ses clés dans son sac, où alors, Rosa et moi, on scrute, cuisine, salles de bains, on en a trois ici, l'une après l'autre en enfilade, rien, personne, je commence à m'inquiéter, un jour qu'elle était remontée, ma femme a enjambé la fenêtre, je l'ai retenue à temps, défenestrée du onzième, une sacrée bouillie, pour être plus sûr, je jette par la vitre un coup d'œil en bas sur le trottoir, personne, pas le moindre cadavre, je respire, mal, pas la moindre trace, volatilisée dans les airs, tout à coup j'entends Rosa qui m'appelle, *here Sir*, voix toute drôle, un drôle de spectacle, là, aussitôt me précipite, dans le cabinet de débarras, allongée par terre, complètement à poil, totalement poivrée, gisant comme une masse, Rosa prend l'air pincé, se détourne, forcé, me retourne, je lui flanque des coups de pied sur les cuisses, lui martèle les côtes de mes orteils, elle ne grouille pas plus qu'une souche, dix heures et demie du matin c'est un peu tôt pour licher, chez elle pas d'heure, nue sur le sol, ivre morte dans le poussiéreux cagibi, faudra me transformer en K.G.B., désormais que je la surveille, coins et recoins, tous les moments de la journée, l'avoir à l'œil, chaque seconde lui filer le train, pas que le matin, il y a le soir, à New York la nuit tombe vite, on est rapidement dans le noir, je suis d'humeur sombre, je demande à Renée, *what do we do ?*, depuis des minutes et des minutes qu'on attend Ilse à l'appartement, *Daddy, let's go down, maybe she's downstairs*, peut-être qu'elle nous attend en bas, quand ma femme s'impatiente, faut pas lambiner, ma fille et moi, on descend, ma femme, ma fille et moi, on doit dîner ensemble, un repas de famille, où est ma femme, dans le hall personne, on s'est peut-être mal compris, moi, la mémoire n'est pas mon fort, peut-être qu'on s'est donné rendez-vous au restaurant, je dis, *let's walk to*

Szechuan Taste, notre chinois favori au coin de Bleecker et de MacDougal, on presse le pas, là-bas personne, pas là, où donc, la nuit, si une femme est beurrée, sûr et certain, elle se retrouve bourrée, quand ma femme est à la bourre la nuit, j'ai des idées noires, on revient sur nos pas, au pas de course, dans le vaste hall d'entrée de nouveau rien, cœur bat, le portier de service nous fait signe, *looking for the lady ?*, tu parles si on cherche la dame, il pointe l'index vers la cour enténébrée de la caserne, des arbustes et des bancs enserrés entre les murailles, là, sous un arbuste, sur un banc, elle est assise, affalée, affolé, je crie, *we looked for you everywhere, what the hell have you been doing ?*, répond pas, peut pas parler, pas là, nulle part, partie, perdue, évanouie dans les vapes, trop pathétique pour l'engueuler, lui prend le bras, tient à peine sur ses jambes, titube, je l'entraîne, j'ai beau avoir de l'entraînement, ça me fait un choc, moi-même j'en vacille, elle a mis son beau manteau, toute maquillée pour sortir, chevelure auburn bien galbée, enfouis dans son visage ravissant des yeux fous, flous, gorge si serrée je n'ai pas pu dire un mot, des fois la fureur me soulève une tempête à la langue, cette fois muet d'horreur

notre vie, pas de mot, depuis qu'elle boit, pour la décrire, pire que les paroles déchaînées, les orages d'injures, silences terribles, des après-midi entiers prostrée sur son lit, rigidité catatonique, posture pétrifiée, des heures et des heures elle dort, au réveil m'assure qu'elle n'a pas pris une goutte, je dis, *it's impossible, you must have*, elle jure ses grands dieux que non, pas un doigt de gin, pas une gorgée de whisky, je m'inquiète, le malheur, quand elle est trop déprimée, s'exprime pareil que l'ivresse, les signes se mélangent, l'interprétation est ambiguë, pupilles dilatées, syllabes embourbées, je m'enlise dans l'herméneutique de l'éthylisme, je patauge dans la verbigération, je nage dans la paraphasie, pas ma vocation d'être psychiatre, après nos discordes, discordance verbale, marmottements confus, peut-être je me trompe, déprimée, pas soûle, pas psychotique, je change de diagnostic, les psy ne parlent que de langage, il y a aussi le corps, peut-être son mal est physique, faut savoir, elle et moi, on déteste, mais faut des tests, trois jours trois nuits enfermée, Montefiore Hospital dans la lointaine banlieue du Bronx, couronne de fils électriques autour du crâne, on a vérifié son sommeil, *rem sleep, non-rem sleep* et tout, toutes les phases, avec tous les appareils, pourquoi elle fait de l'hypersomnie, rien, on a jamais su, pas trouvé la cause, alors du coup ç'a été la valse des psy, chiatre-chologue-chanalyste, spécialistes de tout poil, on a consulté, insulté, *I won't go, I don't need them, they're no good*, elle se rebiffe, proteste, l'ai quand même mise, schlass à tituber, dans un taxi pour aller voir Maas, un neurologue qui a prescrit du lithium, on a tâté

de Kaminsky, un psychologue, qui a finement disséqué nos rapports, on n'a pas essayé d'astrologue, mais les dragées fantastiques, oui, qui vous fichent la nausée si on picole par-dessus, seulement bien sûr il faut les prendre, d'abord les a prises, puis moins, puis pas, n'en peux plus, ça dépasse mes limites, j'ai plus de cinquante bornes, trop vieux pour le cirque, dans ma vie caressé pas mal de nénés, connu pas mal de nanas, jamais eu un cas pareil dans les bras, sur les bras, les bras m'en tombent, de nouveau ma main se lève, je l'ai lourde, si malgré tous les toubibs elle continue à s'imbiber, basta, le baston, je la tabasse, maintenant chaque fois qu'elle se soûle la gueule, je lui fous carrément un pain dessus, pas du gâteau, lorsqu'elle dégoise ses injures, une vraie tarte, tous ces mois, je me suis fait du mauvais sang, mais j'ai aussi le sang mauvais, parfois il m'injecte les yeux, je vois rouge, je dis, *stop that*, une fois lancée rien ne l'arrête, elle me poursuit de ses acidités obscènes, à mon tour peux plus m'arrêter, le sang m'afflue au cerveau, elle hurle à tue-tête que je veux la tuer, sa voix grimpe les octaves, elle s'égosille, à une heure du matin un raffut à réveiller les morts et les voisins, à mon tour je crie, *stop that or I'll kill you*, pas l'envie qui manque, je crève d'envie de la descendre, le gardien de nuit monte, on frappe à la porte, j'ouvre haletant, *Sir, there is too much noise, the neighbors have complained*, je dis, *all right all right we'll be quiet*, le type en livrée à casquette nous toise d'un air soupçonneux, ma femme tout écarlate après la pluie de gnons grognonne, moi blême de colère, chaque fois qu'elle en prend pour son grade, ça me dégrade, elle abuse de sa faiblesse, moi de ma force, ça nous rabaisse au même niveau, je suis le dernier des derniers, la visite du portier, quand je referme la porte, me fait ramper, rentrer sous terre

seulement des fois, ça va au-delà du portier, ce n'est plus de sa compétence, 911 à New York, il appelle la police, avec Cathy Ilse a eu une épouvantable dispute, plus le cirque, carrément le zoo, chienne et hyène, aboiements contre hurlements, je sors de mon bureau-refuge au bout du couloir, quoi qu'est-ce encore, j'encaisse, *your daughter is a bloody bitch*, possible que ma fille soit une salope, ça arrive, ma fille vocifère, *Daddy, she's lying, she wanted to hit me*, Ilse se fâche de plus belle, elle rétorque, si quelqu'un menace de frapper, dans la famille, ce n'est pas elle, je m'époumone à exiger le silence, on ne s'entend plus, zizanie générale, les faits, je ne veux rien que les faits, parce que faut pas croire que ma femme n'aime pas ma fille, tout à fait faux, elle l'adore, elle s'en soucie autant que sa mère, parfois plus, là le problème, les questions d'arithmétique et d'orthographe, avec Cathy, le week-end, qui s'en occupe, essayer de l'intéresser à la lecture, qui avec une inlassable patience s'y évertue,

quand j'ai acheté un jour un gros tome scientifique sur l'arriération mentale, qui l'a lu, pas moi, ma femme, toujours elle, sur la brèche, lorsqu'il s'agit non de jouer, de s'amuser, mais d'éduquer, qui s'enquiert, Ilse, Daddy, lui, se claquemure dans son bureau, des fois, Ilse en a sa claque, moi, je me promène avec ma fille, elle se la tape, lui tape parfois sur les nerfs, Ilse, en lisant un magazine, a découvert une méthode nouvelle pour soigner les handicapés mentaux, diététique appropriée, mais il faut des tests, sang, urine *et alia*, bien sûr les selles, là le drame, ce qui a provoqué la tragédie, Claudia, la mère biologique, dit non, c'est trop loin, l'hôpital spécialisé dans ces analyses est *upstate New York* au diable vauvert, à deux heures au moins de voiture, c'est notre idée, à nous de nous en occuper, moi, cette alimentation qui vous renforce le Q.I. me paraît louche, Ilse dit, si, il faut y aller, on ne peut négliger aucune chance, une expédition que ç'a été, au fond des bois, Valhalla qu'il s'appelle, le bled, toujours de ces noms en Amérique, pas le paradis germanique pour guerriers, un enfer pour demeurés, j'en suis resté bleu, puis blême, dans les couloirs un pêle-mêle d'autistes, de mongoloïdes, des tordus de spasmes qui se traînent, des chassieux des yeux, des baveux des mandibules, même un gosse de trois, quatre ans carrément qui dégueule, un crétin congénital, moi, déjà, les mêmes normaux, j'aime pas tellement, suis pas porté sur l'enfance, mais là, parmi les coulées de pisse et de vomi des corridors, à mon tour, si je ne fous pas le camp, je dégobille, je dis à Ilse, *let's go*, veux repartir illico, ma femme m'empêche, *you must think of Cathy*, mais ma fille à côté de tous ces déchets une Einstein en herbe, elle a du génie, elle n'a rien à foutre avec tous ces détritrus, ce dépotoir à ratés reproductifs, peux pas supporter la pensée qu'elle y soit même mêlée, j'ai la phobie des anomalies mentales, je n'ai pas mis au monde un monstre, un peu lente d'esprit, ma fille, la comprenette un tantinet difficile, l'abstraction n'est pas son fort, certes, elle est bébête, mais des cons ça peuple aux neuf dixièmes la planète, je ne vais pas la mélanger avec ÇA, Ilse insiste, calmement, fermement, si un régime spécial peut l'aider, il faut donner à Cathy sa chance, si elle peut encore changer, serait un crime de ne pas tenter, j'étais prêt à décaniller à la seconde de ces couloirs empuantis, on reste, on parle, il faut des tests, on achète un pot en plastique, le dimanche d'après, on explique à Cathy le mode d'emploi, le pot empli on le cache dans un coin des toilettes, on le recouvre, Ilse le découvre, et voilà la tragédie, le drame, comme ça, sur le guéridon de l'entrée, elle entre en fureur, on avait un week-end paisible, cette histoire d'étron fout la merde, bientôt un bordel d'engueulades, le ton monte, fièvre des langues vipérines, Ilse crie, *dirty little bitch*, Cathy rétorque, *you girl, drop dead*, plus de la fureur,

de la furie, ma fille trépigne, *I want to go home, I don't want to stay here*, je dis, trop tard pour la raccompagner ce soir à Queens, soudain, Cathy ouvre la porte, elle file en hurlant dans les couloirs, court chez un voisin, elle raconte qu'on l'assassine, je m'élance à sa poursuite, je la rattrape, je l'empoigne, je la ramène, seulement quand ma femme a des émotions trop violentes, inévitable, quelque part cachée, la bouteille, le temps que je harponne Cathy, que j'apaise tout l'étage ameuté, demi-litre de vodka, quart de whisky, on se paie une pinte de bon sang, le pandémonium d'injures en délire, notre trio entre en transe, Cathy appelle son beau-père, *please come and get me I won't stay here*, on l'attend en bas avec Cathy dans le hall, Kenneth arrive dans sa Cadillac, moi, blanc de colère, lui noir de couleur, je balbutie des excuses, gentleman, il dit, *I must have a talk with Ilse*, je dis, surtout pas, c'est à ses risques et périls, il insiste, quand on le dérange à minuit il veut savoir, il monte, j'installe ma fille encore tremblante dans la voiture, Kenneth revient, il ne dit pas un mot, il part, je reprends l'ascenseur, je rentre chez moi, j'ouvre la porte, à la renverse que j'en tombe, ma femme est assise tout sourire à poil sur le canapé, comme ça qu'elle a reçu Kenneth, les Noirs ici quand ils sont bourgeois sont très religieux et très prudes, là je suis sorti de mes gonds, une pinte de bon sang, la plaisanterie va trop loin, le sang me monte à la tête, après il gicle de la sienne

au nez à la commissure des lèvres quand le raisiné commence à dégouliner en filets en rigoles pas drôle après le départ de Cathy ç'a été un tel vacarme l'appartement a chaviré dans un tel charivari plus le garde qui est venu soudain on frappe à la porte *police open* sueurs de courroux se transforment en suées d'angoisse nom de Dieu ça débute par une histoire de pot de chambre je vais pas finir en taule j'ouvre deux flics entrent polis et tout aimables *what happened here* l'un d'eux s'attable sort le carnet à procès-verbal l'autre interroge j'explique je laisse de côté le pot de chambre je dis qu'on a eu une querelle je précise de ménage j'ajoute sans ménagements ma femme rapplique elle a enfilé un peignoir à peine encore dépoitraillée hurle *he hit me he tried to kill me* j'explique *she's dead drunk* le flic hoche la tête très calme très courtois *that doesn't give you a right to hit her* j'acquiesce l'ivrognerie de l'un ne donne pas le droit d'abîmer la tronche de l'autre contraire à la loi je reconnais mes torts *don't do it again* promis je ne ferai plus d'entorses au règlement de comptes il me demande *what is your profession* je réponds *professor* ça a dû le changer des drogués des maquereaux du quartier de la petite canaille habituelle des samedis soir qui s'égrène de rixe en rixe le long des trottoirs du Village pas même poli le poulet devenu affable ma femme est retournée se coucher dans sa

chambre je serre la main du flic et puis du collègue le grand me dit *be careful now* je dis *of course* ils en ont vu d'autres à New York le procès-verbal il a dû aller à la poubelle si j'avais eu la peau bistre brune trop basanée j'aurais sans doute été chocolat allez ouste et plus vite que ça au poste seulement un poste de professeur pas pareil profession noble et puis coup au cœur rouge de la honte au front tant qu'on veut eux et moi on était tous trois entre Blancs ça m'a blanchi

quand même j'ai eu chaud les descentes ou plutôt ici les montées de la police suis pas habitué ça me démonte quand elle est démente de Smirnoff ou de Johnny Walker tant pis faudra désormais que je la boucle sinon un jour serai bouclé quand ma femme est blindée faudra que je m'arme d'une cuirasse des nerfs d'acier sinon je suis cuit mais la queue leu leu des cuites pas facile à supporter une femme qui boit suis pas de bois une ivrogne me met en rogne quand je vois qu'elle a mis le cap vers le goulot qu'elle a pris la mauvaise direction normal la corrige faudra que je me rectifie pas toujours aussi tragique non des fois touchant c'est à vous fendre le cœur on est là tous quatre Renée Cathy Ilse et moi attablés pour fêter mon anniversaire en chœur ensemble unis soirée unique ma femme m'a déjà offert une sacoche en cuir noir magnifique et puis elle offre maintenant un dîner royal des hors-d'œuvre divins moules du Maine fumées saumon d'Ecosse elle a dû se ruiner chez Balducci's le veau en Amérique un luxe voilà des côtes de quatre centimètres d'épaisseur plume de veau qu'on les appelle en prononçant ploume-de-vôa avec une litière de morilles on pousse un cri tellement c'est beau à voir bon à manger après fond dans la bouche succulent à saliver d'avance seulement moi pendant qu'on dévore les hors-d'œuvre pincement au cœur j'ai vu le signe regard hagard quand elle fixe tout droit dans le vide j'ai dit *je m'excuse je reviens* été dans sa chambre fouine fouille coup à l'estomac dans le placard un litre de blanc aux trois quarts vide ça y est en plein dîner d'anniversaire sentais bien que c'était louche elle liche enlève la bouteille comprends plus rien abasourdi pige pas aucune dispute dans l'air parfaitement heureuse elle aime cuire elle adore les repas de famille de la soirée elle se faisait une fête ALORS QUOI quel démon quel instinct la poussent à tout gâter à deux cents dollars au moins gâché si j'étais pas intervenu à temps de justesse quand elle commence à se rincer la dalle fini veau brûlé morilles tout serait parti en fumée j'ai éteint l'incendie contenu ma flamme rentré ma fureur heureusement cette fois du vin si ç'avait été du vrai drink on aurait trinqué je n'ai rien dit elle n'a rien dit démarche un peu vacillante gestes un peu oscillants on a eu droit au plus somptueux gueuleton d'anniversaire

quand mes filles se sont couchées j'ai fait la gueule écoute quand même tu charries elle demande quoi tu n'as pas eu un bon dîner je dis magnifique inoubliable mais sans moi après les hors-d'œuvre on n'aurait plus rien eu à croûter elle demande mais pourquoi je dis ne fais pas la conne tu étais soûle ou plutôt si je n'avais pas repéré ta saloperie de bouteille tu le serais devenue comment as-tu pu faire ça ? j'ajoute après avoir fait des folies t'être donné un mal fou d'habitude elle nie il faut attendre le lendemain au petit déjeuner pour qu'elle avoue elle sait que quand elle refuse d'avouer j'entre en fureur comme c'est mon anniversaire elle admet je ne sais pas comme c'est mon anniversaire je reste calme j'essaie de comprendre mais enfin pourquoi bois-tu ainsi surtout un tel jour elle dit je ne sais pas j'en suis moi-même surprise ça m'arrive par à-coups alors c'est irrésistible je dis mais tu as vu tous ces docteurs tous ces elle hausse les épaules tu vois bien ça ne sert à rien je dis alors angoisse aux entrailles mon cadeau pour mes cinquante et quelques piges pige pas elle murmure tu sais bien comment ça a débuté je dis oui en Suisse la fameuse conférence sur le rêve de Freud l'injection faite à Irma elle dit j'avais des douleurs si horribles dans tout le ventre j'avais été tellement massacrée à la clinique Vital que même les cachets qu'un des médecins est allé me chercher n'ont pas suffi au cours de la soirée j'ai bu quelques verres de whisky j'ai découvert que l'alcool calme voilà je dis oui mais ça c'est très loin elle dit si j'ai eu ces souffrances atroces cette intervention bâclée dont j'aurais très bien pu mourir c'est de ta faute je sursaute comment de ma faute elle dit c'est toi qui m'as forcée à me faire avorter en me menaçant de divorce je dis voyons tout ça est de l'histoire ancienne on ne va pas remettre ça j'ai changé depuis elle dit pas vraiment pas au fond du cœur ajoute et puis pour moi ce n'est pas du tout de l'histoire ancienne vrai je reconnais ma femme n'oublie jamais rien avec elle du passé rien ne passe elle ne me passe rien revient remonte il ne manque jamais un détail à mes torts un bouton à mes travers resurgit intact l'éternelle ritournelle parfois sa mémoire prodigieuse d'éléphant m'écrase je dis d'une voix douce mais ce soir c'était mon anniversaire tu m'as d'ailleurs gâté au-delà de tes moyens tu as fait des folies avec ce que tu gagnes à tes cours d'allemand pourquoi as-tu failli tout gâcher avec ta bouteille très tard on parle à voix basse à voix tendre mais oui ça arrive aussi faut pas croire elle sur le canapé beige à ramages moi dans la bergère assortie en face l'heure du berger réponse du berger à la bergère elle dit tu avais l'air si détendu si heureux ce soir pendant que je préparais la cuisine je comprends de moins en moins alors c'est un crime m'entend pas elle continue toi qui es souvent si froid d'apparence si distant tu étais là rayonnant je répète ébaubi et alors elle dit avec tes deux filles des sanglots soudain la secouant ses larmes jaillissent et moi je n'ai pas d'enfant elle murmure je veux un enfant à moi

mais oui faut pas croire que ça se passe toujours mal entre nous d'abord c'est pas tous les jours qu'elle picole par accès quand ça la prend par foucades elle boit son coup par à-coups et puis même finit pas nécessairement en tragédie d'accord oui si elle commence à m'injurier un peu fort j'y vais fort elle a la langue bien pendue je n'y vais pas de main morte corps à corps quelques castagnes un ou deux gnons elle grogne comme elle a la peau sensible ça fera des bleus pendant une huitaine mais nos séances ne finissent pas qu'en ecchymoses des fois d'une voix de rogomme elle hurle *je te hais* je hurle *moi aussi* yeux dans les yeux avec une flambée d'exécration à vous calciner la rétine elle crie *si tu me touches encore une fois j'appelle la police* je crie *va te coucher et cuve ta vodka* elle tremble de rage *je ne te permettrai jamais plus* je réplique *ça va après l'avoir soûlé ta gueule ferme-la* sa rage redouble *eh bien je vais appeler la police* de ce pas elle y va le long du couloir titube je la suis jusque dans la chambre elle s'approche du téléphone je l'empoigne elle gémit je geins on roule dans son lit un porc épique une vraie pine d'âne me pousse une bite de taureau elle braie je brame je commence par lui flanquer une petite raclée aux fesses et puis un peu plus ferme elle dit *oui oui* la battre est parfois bon pour les ébats elle couine *entre* quand je pénètre elle jaillit en geyser des yeux de la bouche de tous ses trous m'inonde on jouit à en perdre le souffle quand elle liche et que je la lèche et ensuite quand je l'enfourche ça nous déchaîne cinq minutes auparavant on s'entre-tue on se déteste à s'estourbir boum d'un coup d'un seul jamais sauté comme ça personne toutes nos fibres entortillées entrecroisées tressaillent à défoncer le matelas des spasmes qui vous raclent la gorge vous cambrent les reins toute une soirée à se retourner l'enfer dans la plaie soudain plaisir satanique je triture ses seins satinés ses doigts me labourent le dos je la sillonne je jette ma giclée de semence on s'aime et puis on quitte la terre on s'envoie en l'air quand elle est paf et que je l'empaffe soudard et soûlarde entrelardés soudain PARADIS

seulement on ne peut pas rester toujours au septième ciel on redégringole sur notre globe terraqué tout se détraque entre nous les montagnes russes on n'existe qu'en zigzags paroxystiques que des hauts et que des bas de l'envolée vertigineuse on plonge dans la fange immonde de cimes en gouffres dans le mariage j'aurais parfois rêvé d'une vie plus unie des fois l'œil humecté de tendresse me met les bras autour du cou elle dit *tu sais je t'aime* je l'embrasse je dis *moi aussi* elle dit *tu ne me serres pas assez fort* je serre plus fort on demeure debout enlacés à la bonne heure ça c'est bon c'est bien et puis un soir elle déclare *tu sais je t'adore* mon cœur se serre ça y est fichu qu'est-ce qui se prépare quand elle m'adore elle se dore la pilule après c'est moi qui l'avale une amère immanquable pas tout

de suite peut attendre un jour ou deux d'un coup ça flambe quand elle m'adore ça veut dire qu'elle me déteste logique elle est au chômage *c'est de ta faute tu m'as forcée à voyager sans cesse entre la France et l'Amérique* elle a du travail j'ai eu une journée difficile toi le nez dans tes bouquins tu ne sais pas ce que c'est que le vrai boulot je dis je regrette que tu sois si fatiguée elle ricane *c'est de ta faute Untel il n'oblige pas sa femme à travailler* quoi que je fasse quoi qu'il arrive ou qu'il advienne TOUT EST TOUJOURS DE MA FAUTE règle d'or maxime absolue logique de sa voix douce caressante enveloppante elle dit *je n'ai que toi au monde il n'y a que toi que j'aime alors je te blâme il n'existe personne d'autre dans ma vie* je dis *si toi* elle soupire *je ne m'aime pas tellement* je dis *c'est justement là le problème* si elle s'aimait un peu plus m'aimait un peu moins ça ferait une moyenne on aurait un amour plus égal

pourtant pas le droit de me plaindre ce soir dans mon bureau à peine été une escarmouche pas grave amicale prise de bec *salaud ordure crapule* des noms d'oiseaux des brouilles elle m'a traité d'enculé j'aime pas beaucoup mais elle a eu sa mornifle on est quittes à peine une caresse sur la joue un effleurement en France en français jamais trop catastrophique le français est la langue de Descartes claire raisonnable mais à New York quand elle s'y met *asshole* qu'elle continue *shithead* gradation plus rude quand elle s'écrie *you fucking bastard* là dans la langue de Shakespeare c'est pire son carquois est mieux muni ses flèches me blessent davantage après je saigne après elle qui pisse le sang filets rouges jaillis du nez des lèvres se mêlent aux torrents d'injures me fait un tel choc je tape après garde de nuit monte regarde si je la cogne les cognes rappellent pas une plaisanterie MAIS tout ça n'est rien du nanan on a des dérapages plus râpeux quand ses parents radinent en visite ou qu'on va chez eux hospitalité royale prévenance exquise on fait assaut de politesses soudain d'insultes tonnerre dans un ciel serein orages avec mes filles de la gnognotte à côté des ouragans avec sa mère rare arrive pas souvent mais quand ça arrive promenade on descend les jardins de Chaillot on prend par la rue Chardin UNE QUERELLE D'ALLEMAND là d'un coup en boche UNE VRAIE DE VRAIE ma belle-mère éclate ma femme explose elles ont une éruption volcanique en dialecte lave coule bave postillonne, pige pas un mot, me tourne vers Oskar, *was ist denn los ?*, marche d'un pas lourd, pèse ses mots, *einen Streit*, demande pourquoi, répond pas, *Abfertigung*, j'attrape au passage, la succession de son père,

après sa mort, le reste de sa pension, la mère l'a donné à son frère, règlement de comptes familiaux, m'en mêle pas, pas mes oignons, maintenant l'heure de la cuisine, je sors de mon bureau, me dirige vers le salon, je les ai laissés tous trois ensemble, qu'ils bavardent tranquillement, je demande, *seid ihr nicht hungrig ?*, si on a faim, Oskar, dans son fauteuil engoncé, garde le silence, Ingrid, assise sur le canapé, se tait, sa fille, allongée à côté d'elle de tout son long, je n'en mène pas large, d'un seul coup compris, elle est ronde, avec moi j'ai l'habitude, mais avec ses parents, pas possible, nos invités pour une fois, eux qui nous reçoivent généreusement tous les étés, peux pas croire mes yeux, je me trompe, je dis de ma voix la plus suave, *temps de cuire la pintade aux choux, il est tard*, répond pas, je répète, dit d'une voix empâtée, *non je ne ferai pas la cuisine*, je plaide, *mais voyons*, voilà, toujours le même truc, elle sait où frapper, le chemin du cœur passe par l'estomac, les nôtres grondent, je la tance, *tu sais bien que je ne peux pas cuire une pintade, ne recommence pas, je t'en prie*, elle dit, *non ça m'est égal*, je dis, *mais il est déjà neuf heures tout est fermé je ne peux rien acheter d'autre*, dit rien, j'implore encore, et puis j'explose, *Du wirst es doch kochen*, Oskar et Ingrid nous toisent, pas un mot, je la prends par le bras, je crie, *aufstehen !*, debout elle tient même pas sur ses jambes, *ich will nicht kochen*, s'obstine, veut pas cuire, je la traîne dans l'entrée, vers la cuisine, sa mère se lève, elle nous suit, elle hurle, la fille crie, Oskar regarde, je tempête, l'hospitalité c'est sacré, je sacre, *Du Dirne, Du wirst noch in die Küche gehen*, elle me répond *Du bist ein Scheisser*, moi qu'elle traite de merde quand elle nous laisse dans la crotte, et puis ils se sont mis tous en chœur à s'asticoter en teuton et moi le teuton c'est tétanique *Achtung Achtung* ça me crispe ça me contracte les fibres j'entends encore je vois encore sur les affiches *BEKANNTMACHUNG* AVIS À LA POPULATION *on a fusillé vingt terroristes* le teuton faut pas en abuser quand on me fracasse le tympan avec qu'on me concasse trop de sons gutturaux d'un seul coup dans la conque *JÜDISCHES GESCHÄFT* sur les vitrines quand ça revient ça remonte en moi comme une bombe *DEUTSCHLAND SIEGT AN ALLEN FRONTEN* sur les murs envie d'envoyer une grenade non faut pas quand j'entends trop fort ça m'agresse moi je deviens agressif charivari germanique dans un vacarme wagnérien ma belle-mère walkyrie yeux révoltés de colère *Du benimmst Dich wie eine Zigeunerin* ça c'est la pire injure possible met le feu aux poudres si elle traite sa fille de tsigane *ARBEIT MACHT FREI* l'allemand c'est la langue d'Auschwitz les tsiganes c'est comme les youpins se gaze pareil comme les pédés tout ce beau monde au crématoire tout ça pour une pintade au four Oskar crie *Du bist so gemein wie man nur sein kann* la traînée des traînées qu'il l'appelle ça

ne traîne pas ça m'entraîne peux plus me retenir un jour de fureur extrême *on aurait dû te gazer* qu'elle m'a envoyé ma femme lui envoie mon poing sur la gueule tout ce tohu-bohu en boche me monte à la tête je la perds je refrappe dur et sec Oskar hilare rigole *sie hat es verdient* s'il dit qu'elle l'a mérité m'irrite encore davantage je me surexcite un ancien de la Wehrmacht s'y connaît un spécialiste de l'assassinat *HEIL HITLER* ce coup-ci elle la tsigane la juive pas toujours les mêmes qui trinquent moi le S.S. et puis, elle s'est écroulée, comme une masse, pas possible, sur le tapis de l'entrée, nom de Dieu, j'ai tapé trop fort, au lieu de la joue, j'ai dû toucher le menton, elle gît là, immobile, toute raide, du sang lui coule de la bouche, des larmes me jaillissent des yeux, je m'écroule près d'elle, Ingrid et Oskar vont se rasseoir dans le salon, moi je la tâte, cœur qui cogne à faire éclater le thorax, trouille atroce aux entrailles, je crie, *voyons, tu sais bien que je n'ai pas voulu, réveille-toi*, elle ne bouge pas, pas un souffle dans sa poitrine, je mets l'oreille sur son cœur, comme je suis sourd, je ne suis pas sûr, la danse de Saint-Guy aux doigts, je tapote ses joues pâles, je cherche à lui prendre le pouls, sais pas m'y prendre, je ne trouve que mon propre tremblement, elle a dû tomber en syncope, on ne peut pas tomber raide morte d'une torgnole, mais si, ça se peut, ça arrive, le cadavre de ma femme me crève les yeux, une évidence, pas elle que j'ai frappée ainsi, non, pas elle, c'est son oncle, suppôt de Heydrich, c'est Mauthausen tout près de Linz où les gens vont pique-niquer en bâfrant leurs sandwichs en plein air, le tintamarre d'officiers chamarrés bottes qui claquent dans le salon de mon père, c'est tout ça, *Deutschland über alles, Österreich*, PAS ELLE, pas d'excuse, tout ça c'est du boniment, je suis une brute, en moi caché un bourreau, les coups rentrés pendant la guerre qui ressortent, sur une femme, je suis un lâche, *salaud ordure crapule*, elle a mille fois raison, je la retâte, je lui re-tapote les joues, agenouillé au-dessus d'elle, brusquement, je crois qu'elle a un peu bougé, me remue au fond des tripes, elle geint, si elle gémit elle n'est pas morte, elle revit, JE SUIS SAUVÉ. Ouf, je respire. Aujourd'hui, nous avons eu à peine une anicroche, un accrochage bénin. Lorsque je pense aux pires peurs qu'elle m'a faites, on a eu un roucoulement conjugal, un duo d'opérette. Je regarde de nouveau, pour être certain, la bouteille de rhum à contre-jour : elle est bien à demi vide. Ma femme n'est donc qu'à demi pleine. Il n'y a qu'un demi-mal. Elle sera réveillée dans trois heures pour le dîner. Maintenant qu'elle s'est déchargé les nerfs, on aura une soirée charmante. Quand elle est gaie, elle a un babil adorable. En attendant, elle roupille, j'ai un peu de paix. Je peux travailler tranquille. Je sors de la chambre, je retourne à mon bureau. Je m'installe, j'ouvre Racine. Demain, *Andromaque*, j'ai

cours sur les fureurs d'Hermione. Retour à la tragédie.

DISPARITION

Un livre, comme une vie, se brise. Ma vie, mon livre sont cassés net.

Ilse est morte brusquement.

Je suis soudain frappé au cœur.

Ma femme de chair, mon personnage de roman, mon inspiratrice, ma lectrice, mon guide, mon juge. Ma compagne d'existence et d'écriture m'a quitté.

En pleine force de l'âge. En pleine force de notre amour. Au dernier chapitre de notre livre.

Un livre que nous avons fait à deux, comme un enfant. Dans une longue, immense, cruelle tendresse. Je suis mutilé de ma moitié.

L'autre, effondrée, écrasée, est inerte. Elle n'aspire plus qu'au silence, ce silence où la mort hurle.

Mais l'écrivain n'a pas le droit de se taire. Il faut poursuivre la tâche, terminer l'œuvre. L'écrivain est la part inhumaine de l'homme. Son au-delà.

Ilse m'a donné sa vie, pour que notre livre soit. Je le lui dois.

Elle me l'a donnée, comme elle s'est toujours donnée : tout entière, sans réserve, pauvretés et grandeur pêle-mêle. Un être de passion n'a point de prudences.

Elle m'a dit : tiens, voilà ma vie, et la tienne, et leur enchevêtrement inextricable, et leur emmêlement de joies, et leur entrelacs de tortures, c'est à toi, tisse ton texte.

Elle s'était lancé ce défi allègre et douloureux : que nous entrions ensemble, vivants, dans l'écriture. L'autobiographie est un genre posthume. Elle voulait de nous un récit à vif.

Non par goût du scandale. Je trouve plaisir à choquer. Pas elle. Devant cette œuvre de mots, faite largement de sa chair, elle éprouvait fierté et angoisse. Secrets pénibles, pudeurs personnelles, vertiges intimes : elle s'était elle-même immolée. A notre livre, elle s'était offerte en sacrifice.

Un sacrifice suppose une foi. C'est un rite qui purifie. L'écriture nettoie. Elle décrasse l'existence de ses scories. Nous livrer, mais nous délivrer. Nous voulions purger nos passions pour aider à les mieux vivre.

Nous voulions dire l'impureté de notre amour pour l'épurer. Pour mieux nous aimer ensuite. Cet ouvrage commun était destiné à

tourner entre nous la page.

Je suis certain que notre histoire, si elle s'était continuée, eût été tout autre. Enfin heureuse. Epanouie.

Evanouie. Le livre de vie est brutalement devenu un livre de mort.

si dur à dire, sa voix se durcit, d'une voix ferme, de là-bas, de l'autre bout du monde, au bout du fil, moi, agrippé au téléphone, de tout mon être les doigts crispés sur l'appareil, quand la sonnerie retentit mon cœur sursaute à me crever la poitrine, je décroche

Je ne peux pas. Cela ne fait pas même un mois. Le 25 novembre. On est aujourd'hui le 19 décembre. Comment voulez-vous que je raconte. L'impossible, l'impensable. Ce qui lui est arrivé. M'est arrivé. A l'improviste, tellement inattendu. Pas croyable, je ne peux pas encore y croire. Le 30 novembre, elle avait rendez-vous au consulat pour obtenir son visa, se mettre en règle. Aujourd'hui, elle devait être ici, avec moi, à New York.

je m'accroche à un fil si mince, si frêle d'espoir fou, mais non, pas fou, si puissant, si intense, une espérance triomphante, Ilse a déjà tant de fois vaincu la mort, il y a une telle force en elle, une telle énergie d'agir, de joie, de jouir, un tel torrent d'amour jaillit d'elle, m'éclabousse de son rire, on en rira après ensemble, comme après chaque fois qu'elle m'a fait peur

Comment voulez-vous que j'écrive, décrive. Cela ne fait pas même un mois. Je suis une plaie béante. Chaque mot m'arrache des larmes. M'asseoir à ma machine est un supplice. Lorsque j'essaie de raconter, la douleur se concentre, elle me lancine, elle me tenaille, encore plus aiguë. Je ne veux pas, je ne peux pas continuer. Continue. C'est son livre à elle, plus le tien.

suspendu à une attente si atroce, heureusement, après chaque accident, elle en a tant eu dans sa vie, mon Ilse, elle repart, de son petit pas crâne, de son dandinement allègre de canard, la fois où je l'ai vue, qui marchait devant moi, de dos, j'ai ri, j'ai dit, *you are my little duck*, rue Vital, en revenant de la clinique, après sa première tentative de suicide, j'ai dit, *tu ne recommenceras jamais*, elle a juré que non, dans la chambre, lorsque je suis monté, ranimée, allongée sur le lit, exsangue, alanguie, je l'ai tellement insultée, l'infirmière a

dû m'expulser, si violemment furieux contre elle, elle ne peut pas se tuer, moi, sans elle, je ne peux pas vivre

et puis, je suis revenu le lendemain la chercher, j'ai pris ses affaires, on est ressortis ensemble de la clinique, tellement eu chaud, j'en brûle encore de colère, de nouveau appuyée à mon bras, et puis la colère a fondu, plus que la joie, ça monte en vous, ça vous baigne, ça vous inonde, de nouveau longuant tous deux le trottoir étroit, *appuie-toi bien surtout*, elle dit, *mais voyons, je peux marcher toute seule, regarde*, elle lâche mon bras, elle avance, encore fragile, fatiguée, mais vaillante, elle est repartie pour toujours, du bon pied, en balançant un peu les hanches, j'ai dit, *you are my little duck*

voilà, ce sera, une fois de plus, une fausse alerte, j'en serai quitte pour une effroyable frousse, une crainte qui depuis une demi-heure m'étreint la tripe, depuis trois mois qu'elle est à Paris, moi, à New York, elle, à attendre qu'on régularise son visa d'immigrante pour retourner en Amérique, moi, chaque jour, chaque minute, à l'attendre

on se téléphone sans cesse, samedi, on a conversé longuement, déjà vendredi, dimanche, je ne l'ai pas appelée, non, pas de raison, lundi, j'appelle, pas de réponse, sans doute sortie, m'a dit qu'elle irait peut-être avec une amie au cinéma, mardi, cela a sonné de nouveau dans le vide, bizarre, probablement elle fait des courses, son départ approche, elle fait sa malle

mercredi, j'ai eu un sentiment étrange dans la gorge, soudain ça me serre, après mon cours, je l'appelle, quatre heures et demie de l'après-midi à New York, dix heures et demie du soir à Paris, elle ne sort jamais deux soirs de suite, elle sera forcément là à cette heure, le téléphone a sonné au moins dix fois, déjà arrivé avant, doit être aux toilettes, j'ai sonné de nouveau dix fois

je m'affole, je téléphone, à un ami, à mon cousin, mon cousin alerte la police, celle-ci va se rendre au domicile, onze heures, j'en tremble des doigts, j'en sue d'angoisse, une course contre la montre, je cours aux nouvelles, mon cousin me dit, *pas de réponse quand l'inspecteur a sonné, mais il a vu de la lumière, en ton absence j'ai donné l'autorisation d'entrer*, minuit à Paris

le temps que les pompiers arrivent, ce silence transatlantique soudain me broie, appels, rappels frénétiques, mon cousin me dit, *ils sont sur les lieux, téléphone toi-même au commissariat du XIII^e*, je téléphone, l'inspecteur dit, *les pompiers sont entrés par la fenêtre, ils ont trouvé votre femme par terre, inconsciente*, je crie, *mais il faut la transporter à l'hôpital*, l'inspecteur dit, *il doit y avoir sur place un*

au bout du fil, suspendu à une espérance ténue, tenace, Ilse, je la connais, increvable, inconsciente, pas la première fois, elle aura eu une syncope, ça lui arrive, vite à l'hôpital le plus proche, vite en réanimation, je me ranime, elle m'en aura fait voir, ma femme, j'en aurai eu des angoisses pas croyables avec elle, après on en rit, après

d'une voix ferme, qu'il a forcée, quand c'est trop dur à dire, la voix se durcit, mon cousin me dit, *c'est fini*, sur le moment abasourdi, comprends pas, fini quoi, je hurle, pas possible, l'appareil grésille, Jacky, au bout, là-bas, d'une voix douce, ferme, *si, l'inspecteur n'a pas eu le cœur de te l'annoncer lui-même, cela fait déjà deux jours qu'elle est*

MORTE par téléphone au bout du fil ma tête éclate mon crâne se fracasse mon torse se tord de sanglots pas crié non un jappement plaintif une peine si aiguë un long gémissement de chien écrasé m'échappe m'arrache les entrailles me monte à la gorge ma voix se déchire mes coudes tressautent je trépigne on m'ouvre le ventre

NON pas possible ILSE peux pas croire soudain morte DE QUOI trouvée là allongée sur le parquet inconsciente pas inconsciente qu'elle était DÉJÀ DEPUIS DEUX JOURS je rêve un horrible cauchemar je délire un tourbillon dans les pensées tout tourne la réalité bascule ça chavire

PAS VRAI le téléphone c'est notre fil de VIE nous relie sans cesse l'un à l'autre depuis trois mois elle m'appelle je l'appelle jamais plus de trois jours sans nous parler trois jours à peine samedi J'ENTENDS SA VOIX vingt minutes et vendredi vingt minutes aussi elle dit *je t'ai acheté tes dix boîtes de Météoxane j'en mets cinq dans la malle et j'en emporte cinq avec moi dans ma valise* dernières emplettes elle se prépare à partir tremblante un peu la voix un peu fébrile elle dit *j'ai tellement hâte d'être avec toi si tu savais je dis je sais moi aussi j'ai tellement hâte*

ma femme JAMAIS je ne l'ai attendue ainsi de tout mon être JAMAIS je n'ai ainsi désiré sa venue d'avoir été ainsi séparé sevré de toi trois mois j'ai compris JAMAIS plus de querelles de scènes atroces tu m'as tellement manqué je sais à quel point je t'aime

vendredi c'était vendredi dernier cinq jours à peine j'entends chaque mot sa voix vibre roucoule résonne je dis *tu sais tu vas être heureuse cette fois en Amérique* l'Amérique va être notre Nouveau Monde notre Terre promise on va faire peau neuve je dis *avec mes filles ce sera complètement différent* Cathy est grande elle dit *oui et Renée est devenue si gentille avec moi elle m'appelle souvent au*

téléphone elle m'a même demandé de l'aider à décorer son appartement je dis tiens elle ne m'en a pas parlé elle dit mais non c'est entre nous elle dit je crois que nous allons devenir Renée et moi de vraies amies

vendredi c'était vendredi je dis rien ne saurait me faire plus plaisir tu sais elle dit je ne reviens pas seulement pour être avec toi mais pour retrouver une famille je dis passons aux détails pratiques je vais t'envoyer un billet d'avion d'ici c'est moins cher et puis je cours te chercher à Kennedy on prend un grand taxi jaune dégingué tu les connais on rentre ensemble à l'appartement elle dit non pas la peine de m'envoyer un billet j'ai trouvé ici une combine si on transporte du courrier on a un demi-tarif sur une ligne régulière je dis et ensuite tu rappliques schnell schnell hurtig elle dit tu parles j'ai sa voix veloutée toute fraîche dans l'oreille JE L'ENTENDS PAS POSSIBLE PAS VRAI ELLE N'EST PAS

tout tourne se mélange dans ma tête entre les hoquets les haut-le-cœur les sanglots qui me secouent les pensées des pieds à la tête qui tinte la tête qui se concasse d'échos la tête qui me martèle entre les tempes sa voix me fracasse le tympan

MORTE COMME MA MÈRE les femmes que j'aime me claquent ainsi entre les doigts au téléphone transatlantique elles s'évanouissent de loin de si loin d'un seul coup ET MOI leur ai pas caressé la joue embrassé le front les ai pas serrées dans mes bras les ai pas accompagnées à leur dernier souffle pas recueilli leur dernier regard pas dit adieu non leur mort m'éclate soudain dingue dans l'appareil me fait exploser le crâne

Comment est-ce qu'on peut écrire tout cela. Mettre en mots, en phrases, en paragraphes, ce qui est l'inarticulé des cris, spasmes des fibres. Comment faire un texte, avec des crispations de glotte à suffoquer, des sanglots à défoncer la poitrine, des contractures de tripes en transe. Quand j'ai reçu la mort d'Ilse en plein cœur, il n'y a eu que cela.

Tout le reste est littérature. Comment vouloir faire, de la mort de sa femme, littérature. D'une mort à chaud, d'une mort à vif. Un mois après jour pour jour. Choisir des mots, équilibrer des phrases, distribuer des paragraphes, là où il n'y a qu'horreur informe. A la limite, trafic de sang. Monstrueux. A la limite, sacrilège.

A la limite, je devrais cesser d'écrire. Puisque notre livre, comme la vie d'Ilse, comme la mienne, est brisé, le laisser inachevé. Le silence n'est pas seulement la pudeur, il est la parole même de la mort. Son indice. On ne dit pas l'indicible.

Entreprise monstrueuse, sacrilège. Je reconnais. Dès qu'on raconte, on truque. On transpose, on dispose. On pose. Dans le désarroi absolu, dans le désordre total, on range, on arrange. Parmi le pêle-mêle hideux du malheur, on trie, on triche. On trahit. Tout l'être crie une atroce vérité. On écrit faux.

Je sais. Je n'y puis rien. Pour faire ce livre, ma femme m'avait fait don de soi, elle avait dédié sa vie à l'écriture. Comme un mariage : pour le meilleur et pour le pire. D'un seul coup, elle m'assène sa mort. Je n'ai pas le choix. Je suis son exécuteur testamentaire. Je respecte ses dernières volontés.

Ce sont aussi, bien sûr, les miennes. C'est mon choix. Je n'avais qu'à écrire un roman, comme tout le monde. Un roman, on est maître de le terminer à sa guise, d'inventer, envers et contre tous, si l'on veut, un heureux dénouement. Je rêvais, au long récit de nos tribulations, une fin joyeuse.

Si l'on décide d'écrire sa vie, la vie décide ce qu'on écrit. L'enchaînement des épisodes, suite et fin, le récit ne nous appartient plus. Il se moque bien des tourments et des scrupules de son auteur, de ses crève-cœur. Il exige, pour être logique et complet, sa conclusion. Une histoire peut rester en suspens. Pas un livre : il lui faut début, milieu et fin.

La fin de ce livre ne peut être que la fin d'Ilse. Sa fin tragique. Un tragique fin de partie, fin de siècle. Un absolu dérisoire. Toucher au tragique est toujours un geste monstrueux, sacrilège. Une tâche sacrée aussi. Si j'y suis inégal, je sais que ma femme m'absout.

On n'est jamais à la hauteur d'une mort. Les fossoyeurs, pour enfouir le corps, ont leurs pelles, leurs pioches. Pour déposer ses cendres, je n'ai que des mots. Faux ou pas, je n'ai pas d'autre instrument. Je ne peux pas lui dresser d'autre tombeau. Je voudrais y mêler mes cendres aux siennes.

Pour moi, ma femme est morte le 25 novembre 1987, entre 6 heures 20 et 6 heures 25, par téléphone. On allait d'un instant à

l'autre m'appeler de l'hôpital, me dire qu'elle était sauvée. Je comptais anxieusement les minutes. Mon cousin m'a appelé, m'a dit, *c'est fini*. Voilà. Pour moi, l'impossible commence. L'impensable. Le 30, elle était convoquée au consulat des Etats-Unis pour régler son cas, obtenir ses papiers. Quelques jours plus tard, elle devait arriver à New York. Je dois aller l'enterrer à Paris. D'un seul coup, tout se renverse, ma vie chavire, j'ai basculé dans la folie

au secours quand on crie on ne sait plus ce qu'on dit j'ai appelé ma fille Renée ma fille que je ne voulais pas maintenant tout ce que j'ai au monde de plus proche de plus chair Renée m'a dit que j'ai déliré au téléphone on dit bien fou de douleur j'ai divagué battu la campagne battu ma coulpe je n'aurais pas dû laisser Ilse seule trois mois à Paris je n'aurais Renée s'insurge mais non elle était déjà restée seule avant sans que rien n'arrive *it's not your fault* besoin brutal subit d'appeler ma fille quand l'émoi est insupportable les mots vous brisent la bouche fracassent la digue du silence quand on crève on crie besoin de hurler je balbutie les larmes me dégoulinent des yeux j'entends Renée à l'autre bout qui sanglote nos pleurs s'emmêlent

me noie la gorge quand on sombre tout entier je me raccroche à ma fille elle au loin là-bas comble de malheur d'ironie aujourd'hui c'est fête l'Amérique célèbre demain Thanksgiving on rend grâces au Seigneur en famille Renée là-bas au loin chez sa grand-mère à Newton tout le monde à table avec le réveillon de Noël le repas le plus joyeux de l'année je dégringole en plein dedans toute l'Amérique en liesse m'écroule en cris au beau milieu de la dinde Renée encore la bouche pleine me jaillit des lèvres m'arrache la langue *Ilse is dead* faut bien que j'appelle ma fille souffle coupé elle hoquette

Je me suis raccroché à ma fille. J'ai raccroché. Seul, de nouveau, dans l'appartement dévasté, désert. Le dernier avion d'Air France part à 9 heures. Je n'ai pas de billet. Si je veux partir, il faut que je me dépêche. J'essaie de rassembler quelques affaires dans ma valise. Atterré, anéanti, je n'ai pas la force. Je ne pourrai pas partir ce soir. Je laisse la valise ouverte sur le divan, je me rassieds à mon bureau, je m'affale sur ma chaise. Je disparais dans la nuit du corps. Je reviens un instant à moi. Epuisé de pleurs, je profite d'une accalmie. Entre deux haut-le-cœur. La douleur est comme la nausée. Elle vient par vagues, par secousses. Le temps d'un éclair, il y a un creux. Je regarde ma montre : 7 heures 20. A Paris, il est 1 heure 20 du matin. La mort aussi est chronométrée. Je décide d'appeler de nouveau le commissariat du XIII^e. Abasourdi, obnubilé, je me réveille de mes affres. On me dit : votre femme est morte. DE QUOI.

Ce n'est pas possible, pas vrai : elle devait débarquer ici d'un jour à l'autre. Je ne rêve pas. Vendredi, je lui propose de lui envoyer un billet d'avion. Elle répond que c'est inutile, qu'elle a trouvé une filière. On est mercredi. ALORS. QU'EST-CE QUI A PU SE PASSER. Mais si, ça change, il y a mort et mort. D'un seul coup, s'empare de moi. JE VEUX SAVOIR. Déjà une heure que j'ai appelé : ils doivent avoir de plus amples renseignements. Je redemande le même poste, le 313. L'inspecteur qui m'avait répondu tout à l'heure n'est plus là. A sa place, une voix de femme, nette, posée. J'explique. J'appelle de New York, je suis le mari. Je voudrais savoir si. *Pouvez-vous répéter le nom ?* J'épelle, D comme désiré, O comme Octave, U comme Ursule. *Ah ! la dame de la rue des Cordelières ?* – *Oui.* – *Attendez.* J'attends, cœur qui cogne. J'essaie de me contrôler. On ne chiale pas avec les flics. La voix claironne, *eh bien, c'est un suicide, on lui a trouvé des barbituriques dans le ventre.* Mon cœur éclate.

Sur le coup, on ne réfléchit pas. On fléchit, on accuse le coup. On s'écroule. Je me suis effondré sur ma chaise, j'ai dû m'allonger sur mon divan. Assommé, les tempes me bourdonnent, hébété, pris d'un malaise, comme une syncope, et puis d'un vertige, tout tourbillonne dans ma tête, COMMENT ELLE A PU. A huit jours de son rendez-vous au consulat, à quinze jours de son arrivée. COMPRENDS PAS. COMPRENDS PLUS RIEN. Les mots résonnent, des échos creux me martèlent le crâne, *barbituriques dans le ventre.* Mon estomac se contracte, envie brutale de vomir, la sueur me perle au front, à la poitrine, je halète. ELLE N'A PAS PU FAIRE ÇA, PAS POSSIBLE. Vendredi, quand on s'est parlé, on a discuté des billets d'avion, on a mis au point tous les détails de sa venue, *on prendra un grand taxi jaune déglingué à Kennedy, tu les connais,* elle dit, *tu parles,* elle dit, *j'ai tellement hâte d'être avec toi, si tu savais,* elle dit, *j'ai déjà commencé à faire mes bagages.* Quand on fait ses bagages, on n'a pas l'intention de faire ses malles. Vendredi, quand on s'est parlé vendredi, sa voix gloussait de bonheur, si proche du départ, presque une première étreinte. OUI MAIS SAMEDI. Quoi, samedi. Tu l'as rappelée, samedi, rappelle-toi. Je me rappelle. Onze heures du soir, là-bas, dans son studio, chez elle. Notre ultime conversation, comment pourrais-je oublier, gravée en moi, comme un disque, sa voix a viré au grave, du jour au lendemain, elle a changé du tout au tout, *je suis un peu fatiguée,* je dis, *c'est normal il est tard, si tu veux je*

peux te rappeler demain, elle dit, non non, parle-moi, les mots reviennent, sa voix me remonte, un peu tremblante, trouble, un peu crispée, triste, *I feel a little depressed*, je m'étonne, why ?, comment est-ce possible déprimée à huit jours quinze jours du départ ça n'a pas de sens tu vas me rejoindre déprimée pourquoi, elle dit, *I don't know why*, avec une inflexion douce, abattue, parfois elle m'agace, je m'irrite, *eh bien, si tu ne sais pas, attends d'être à New York, on pleurera ensemble*, des déprimés, elle en a tant, à propos de tout, à propos de bottes, peux pas faire attention à toutes, sur toutes m'attendrir, comme ça qu'elle est, ma femme, un jour elle plane, soudain elle flippe, les cafards c'est par flopées, et puis d'un coup au septième ciel, et puis au trente-sixième sous-sol, tellement de hauts et de bas avec elle, les humeurs en montagnes russes, elle est lunée en dents de scie, peux pas la suivre, elle se défonce, soudain s'enfonce, un marasme d'idées noires, elle patauge dans un marécage de poix, de poisse, elle ressasse son éternelle déveine, *je n'ai jamais eu de chance dans la vie*, ça y est, j'ai droit à la litanie de ses malheurs, *écoute tu ne vas pas remettre ça*, sa voix soudain perçante aiguë, persiste, *si si c'est vrai*, ça recommence, elle est cinglée

je deviens fou cyclothymie que ça s'appelle alors moi comment voulez-vous peux pas deviner suis pas prophète me fait tourner en bourrique sa vie entière tourne en rond dans ma tête une maniaque dépressive que ça se nomme en psychiatrie les psy on en a fait la tournée à vous flanquer le tournis les francs les dollars ça valse de visite en visite toubibs de tout acabit sa voix faiblit s'attriste *I feel a little depressed* je m'étonne voyons absurde comment pourquoi *I don't know why* si elle sait pas comment voulez-vous que je sache une déprime de plus un petit coup de cafard supplémentaire juste quand elle a tout pour être heureuse du classique chaque fois que ça la frappe peux pas me frapper vendredi vite en route il faut que ça barde samedi d'un coup le bourdon pour des bourdes s'il fallait que je fasse toujours attention JE NE L'AI PAS FAIT sa voix maintenant me tintinnabule dans la tête me tracasse me fracasse coup au cœur un coup de gong entre les tempes HEIN APRÈS qu'est-ce qu'elle a d'une voix plus même triste atone inerte dit *mes règles ne durent plus qu'un jour maintenant* la première fois en trois mois qu'elle en parle bientôt sans doute elles vont cesser je dis mais non pas encore à ton âge voyons elle dit *tu sais bien après toutes les histoires que j'ai eues je dis va donc voir ton gynécologue c'est un des meilleurs de Paris il t'a expliqué qu'il existe des traitements hormonaux* elle soupire de toute façon comme tu ne veux pas d'enfant la pensée me traverse l'esprit en un éclair déjà deux trois fois au printemps elle m'a demandé si elle ne peut plus avoir de gosse avec ses avortements ses fausses couches

tellement en dedans tripotée est-ce qu'au moins elle pourrait en adopter un l'œil humide suppliant pas besoin qu'il sorte de son ventre toucher sentir humer aimer que ça qui compte moi j'ai dit *écoute on verra* déjà faire des gosses moi-même me débecte rien qu'à l'idée d'élever la progéniture des autres m'horripile la chair de poule reconnais l'inflexion au téléphone l'entends venir lorsqu'elle en parle je réponds d'habitude *on en reparlera* mais cette fois depuis trois mois qu'on est séparés tant elle me manque tant j'ai envie d'elle qu'elle soit heureuse la pensée m'a soudain traversé l'esprit une seconde lorsqu'elle a dit *de toute façon comme tu veux pas d'enfant* j'ai failli dire *si tu y tiens à ce point on en adoptera un* J'AI FAILLI

je n'ai rien dit MA FAUTE mais si J'AURAIS DÛ SAVOIR sa voix d'ordinaire vibrante charmante si claire *I know it was you honey* et puis d'un coup terne triste *mes règles ne durent plus qu'un jour maintenant* J'AURAIS DÛ reproduction périodes toute la tripe féminine lui tient aux entrailles crainte d'une ménopause précoce lui point le cœur souvent elle dit *tu sais je suis une vraie femme moi* souvent elle rit *je ne suis pas comme ton ex-Rachel je n'aurais jamais voulu être un homme ah non* nos plaisanteries me reviennent *toi au moins tu ne souffres pas de Penisneid* me répond *envie du pénis oui de pénis non merci* on rigole ça me torture MA FEMME-FEMME j'aurais dû la rappeler dès le lendemain dès dimanche lui dire *si tu y tiens tant on en adoptera un* au lieu j'ai dit *va donc voir ton gynécologue* quand elle crie *un jour je vais me foutre en l'air me jeter sous le métro* je dis *va voir ton docteur* le pire sourd celui qui ne veut pas entendre C'EST MOI je me rabats sur les toubibs je remets au lendemain *écoute on en reparlera* vrai des déprimés elle en a tant eu à la pelle pas fait attention à l'appel ses malheurs à force qu'elle en jase je suis blasé à force qu'elle gémissse sur son sort je n'ai pas entendu sa plainte dans sa petite voix un peu tremblante je n'ai pas entendu sa détresse PAS DE MA FAUTE de ses tourments elle ne m'a jamais fait grâce d'un seul je demande grâce chaque matin chaque soir elle m'a si souvent infligé ses afflictions et puis après toujours repartie du bon pied vaillante elle m'embrasse me met les bras autour du cou *je t'aime* naturellement je sais *ça passera bien sûr je commence à me résigner à l'idée de ne pas avoir d'enfant* à la bonne heure il y a d'autres joies la sagesse même joyeuse elle l'est ma femme d'une gaieté exubérante guillerette une gaillarde qui aime à vivre dru une paillarda qui n'a pas peur bouffe et baise de s'en mettre plein la ceinture des fois elle chante à pleine gorge d'autres elle rit à gorge déployée il y a en elle un animal qui jouit prodigieusement de ses muscles quand elle marche qui plonge dans l'extase quand elle lit un vrai livre qui peut voir et revoir dix fois un beau film quand elle

l'aime l'existence elle n'en a jamais assez elle l'absorbe par tous les pores éperdument pas du tout une morose une morbide une rabat-joie non après les hauts elle a ses bas ses creux c'est tout elle se noie dans ses chagrins le lendemain d'un coup de talon quand elle a touché le fond elle remonte à la surface elle reprend pied se secoue
PAS ÉTÉ A SON SECOURS

COMMENT J'AURAIS PU DEVINER des déprimés *I feel a little depressed* elle a dit *un peu* pour si peu comment j'aurais pu c'est pas dieu possible PAS PU SAVOIR à huit jours quinze jours d'un départ qu'elle attendait de toutes ses fibres NON une de plus de ses sautes d'humeur encore un de ses tics lunatiques à toutes ses jérémiades on ne peut pas prêter l'oreille IL N'EST PIRE SOURD dis SALAUD dis ORDURE dis QUAND EST-CE QU'ELLE SE SUICIDE ta femme hein ton épouse aimée QUAND EST-CE QU'ELLE A L'HABITUDE DE SE TUER dis QUAND pas à propos de rien à propos de bottes si DE BOTTES justement À PROPOS DE GOSSE voilà TOUJOURS tout tourne dans ma tête le vertige à me dégueuler j'ai envie de me vomir tellement je me hais du fin fond de mes boyaux je suffoque immobile sur mon couvre-lit mexicain de laine rouge allongé à devenir dingue je délire À PROPOS DE BOTTES mais oui mais si quand Renée est venue nous voir à Paris sans sa sœur pour une fois tête-à-tête avec mon aînée en février un après-Noël en famille Ilse travaille dans la journée moi et Renée c'est fête d'un bout à l'autre de la ville la bonne vie on se balade de musée en café un hiver doux le long des quais on flâne rue de Passy avant son retour à New York Renée et moi on fait nos emplettes cadeaux d'usage après la vie à deux la vie à trois je suis ravi pour Ilse elle a demandé une chemise de nuit Renée en trouve une l'achète j'achète le peignoir assorti et puis une robe marron en solde va à ma fille comme un gant élégante j'achète aussi pour son départ présent paternel au retour scène atroce le soir une attaque de nerfs hurlante *j'avais dit que je n'aimais pas le beige mais l'ensemble était si joli tout ce que je dis personne n'écoute mais non voyons du moment que vous êtes ensemble sans moi vous vous en fichez* seulement quand elle a découvert la robe que j'ai achetée à ma fille ALORS LÀ pire que des vociférations elle a pâli soudain silence et puis quand j'ai conduit Renée à Roissy le lendemain quand je reviens quand j'ouvre la porte d'un geste allègre quand je crie d'une voix enjouée *c'est moi honey I'm back* silence encore et puis la porte de la chambre à coucher au fond du couloir fermée au verrou truille intense nom de dieu d'un coup d'épaule j'enfonce la porte elle est là inanimée dans le lit rideaux tirés en plein jour en plein cœur je reçois le choc je reconnais les signes SAMU j'appelle on l'a emportée comme un paquet dans un sac en plastique les civières modernes avec une fermeture éclair à

Ambroise-Paré lavage d'estomac de justesse avalé tout un placard de saloperies un embouteillage sur l'autoroute sur le périphérique elle y passait je suis revenu à une minute deux doigts de la mort à l'hôpital si faible exsangue perforée de perfusions dans les bras je dis *je ne comprends pas qu'est-ce qui secoue la tête tu ne comprends jamais rien je dis mais ce n'est tout de même pas parce que j'ai acheté à ma fille une robe de laine en solde rue de Passy* que elle dit oui mais quinze jours avant je t'avais demandé de m'acheter une paire de bottes les miennes prenaient l'eau tu m'as dit on vient d'avoir les dépenses de Noël je dis *c'est vrai je t'ai dit je te les achèterai le mois prochain* elle dit *pour moi tu n'avais pas l'argent pour ta fille tu en trouves toujours je crie mais elle ne vient pas tous les jours à Paris un petit cadeau de départ c'est tout si tu veux savoir je l'ai payée 329 francs la robe* elle dit *juste le prix de mes bottes*

c'est après qu'on l'a envoyée voir le lacanien à bouche cousue pour la requinquer quelle année sais plus ça se mélange dans ma tête le méli-mélo de ses tentatives après toujours un nouveau psy l'écheveau de la Parque je perds le fil de ses suicides je m'empêtre dans les incidents les dates APRÈS toujours un nouveau psy AVANT sans cesse la même histoire ancienne la même antienne *toi tu as tes gosses moi je n'en ai pas* à la clinique Vital avant son premier suicide a dû être aussi une question d'enfant me rappelle plus quelles circonstances moi fébrile tremblant l'ambulance qui met vingt minutes pour l'amener à trois cents mètres en bas de la rue j'en trépigne d'impatience d'horreur de fureur elle me dit d'une voix faible *j'ai pris tous tes médicaments* bouteille de whisky sur son bureau tout habillée sur son lit et puis elle sombre dans la stupeur pas possible abasourdi je rêve POURQUOI sais plus cœur battant l'accompagne à la clinique la nuit l'interne de garde une bonne grosse gourde les yeux en boules de loto me regarde un peu hébété pas l'habitude les suicides aux barbituriques pas son fort le mien non plus *il faut la laisser ici* qu'il dit oui mais veux pas qu'elle y laisse sa peau lui n'a pas trop l'air de savoir que faire enfin se décide pour pas qu'elle décède je l'entends qui téléphone qui demande des instructions moi cœur qui cogne à rompre elle ressortie à mon bras deux jours plus tard la gorge encore broyée de son tubage me lâche le bras pour me prouver avance toute seule sur le trottoir repart du bon pied de son dandinement de canard

my little duck quand je la vois qui trotte les hanches qui bougent de nouveau ma poitrine prise dans un étau de nouveau sur ses jambes je crie *tu ne feras jamais plus ça* dis elle dit *ah non* rue Vital je la revois les larmes m'arrachent les yeux je tressaute sur mon lit transpercé la douleur tout entier me tord ça me torture cet afflux de

souvenirs me tenaille POURQUOI TU M'AS FAIT ÇA une vague de colère me soulève une houle de fureur bouillonne immobile là à tournoyer noyé dans ma tête toute ma haine pour moi devient de la haine pour elle un reflux de bile un ressac dans les boyaux me saccage MOI QUE TU VISAIS hein dis MOI QUE TU AS TUÉ qu'est-ce que tu veux que je devienne sans toi à mon âge on est déjà aux trois quarts enfui de soi-même mon passé une ombre plus rien qu'un fantôme exsangue tu es mon sang ma lymphé tu es mon lait je halète tu es ma mère ma mémoire QUAND TU PARLES oui tout me revient me remonte ma vie elle est gravée en toi quand tu racontes je me ravive me ranime soudain je revis je revois toi tu meurs MAIS MOI TU M'ANÉANTIS encore pire tu m'emportes avec toi et puis tu laisses ma carcasse sans rien dedans tu abandonnes ma vieille peau ratatinée putain tu m'amputes salope JUSTE QUAND JE T'ATTENDAIS TELLEMENT peux pas croire peux pas comprendre TU T'ES TUE TU T'ES TUÉE et moi je ne suis plus qu'un homme-tronc un étron un débris un détritrus un déchet JE SUIS UNE ORDURE soudain ça tourne de nouveau en sens inverse MOI QUE JE HAIS les bottes je l'ai laissée patauger dans la gadoue la pluie glaciale de Paris sa vie se remet à valser dans ma tête dans l'autre sens vertige nauséabond me triture tripes et boyaux à hurler à aboyer JE SUIS UN CHIEN elle a sa fierté une fois qu'elle t'a demandé elle n'a plus rien dit *je t'achèterai tes bottes au début du mois prochain* je fais des économies de bouts d'elle de bouts de chandelle avare de paroles *si tu y tiens tant on en adoptera un* l'ai pas dit MOI QUI LA SUICIDE

PAS DE MA FAUTE tant de fois elle m'a affirmé répété redressant la tête une lueur vive un éclair allumant soudain ses yeux marron *ah non jamais je ne recommencerai j'ai compris à quel point j'étais folle* combien de fois le soir à table quand on évoquait les chocs du passé *la vie est bien trop précieuse jamais plus de connerie* des années qu'elle avait cessé de se suicider jamais plus tenté attenté COMMENT J'AURAIS PU DEVINER si heureuse de venir me rejoindre à New York *tu as le numéro de téléphone de Gondrand* elle a un rire cristallin qui carillonne *dans mon porte-monnaie* moi prudent *il faut les prévenir à l'avance pour l'enlèvement de tes bagages* elle jubile *tu parles* comprends pas comprends plus rien *des barbituriques dans le ventre* POURQUOI ELLE AURAIT FAIT ÇA la question me cogne les tempes comme des coups de matraque ma tête se détraque dedans ça tourbillonne à éclater entre deux hoquets en sanglots ça me laboure la poitrine haut-le-cœur ça me remonte son dernier suicide je régurgite QUAND loin déjà EN 84 à New York elle éructe *vas-y seul chez tes filles* je hurle *ce ne sont pas tes lubies qui m'empêcheront d'y aller* Renée qui nous invite à déjeuner dans son nouvel appartement

à Queens le matin juste avant de partir ma femme et moi on se dispute pourquoi sais plus tant pis moi j'y vais Renée a aussi invité sa sœur on se met à table *why didn't Ilse come ?* je dis *she didn't feel well* on passe sur cette absence inopinée on bavarde repas de famille ravi d'avoir une grande fille indépendante dans son chez-soi soudain téléphone voix pâteuse traînante *je te dis adieu hein quoi* cordes vocales qui s'embourbent *puisque tu es si heureux avec tes filles tu peux y rester pour toujours j'ai pris tous tes médicaments adieu* avec un litre de whisky je peux l'entendre j'en perds le souffle 911 j'appelle la police moi je saute dans un taxi vite vite mais je suis à trois quarts d'heure heureusement la police elle est aussitôt venue emmenée au Beth Israel Medical Center dans la 16^e Rue j'arrive dare-dare elle m'a dit après *tu ne peux pas savoir à quel point ce sont des salauds quand je me suis réveillée l'interne de service m'a posé des tas de questions il a rigolé il m'a dit vous vous suicidez mais votre mari s'en fiche il n'a même pas téléphoné pour prendre de vos nouvelles il se fout de vous il ne vient même pas vous rendre visite c'est là que j'ai entendu ta voix dans le hall des urgences je me suis arrachée à mon lit* la voilà soudain debout en face de moi l'aiguille dans la veine du bras son flacon de perfusion à la main l'interne qui lui court après suivi du garde je l'engueule elle m'insulte l'interne lui veut interner *guard take her away* qu'il crie le garde s'avance je lève le bras *wait a minute* moi qui décide du sort d'Ilse pas lui pâle si pâle elle tient à peine debout les yeux hagards je dis *I'll take her home with me* l'interne furieux *if she does it again it'll be your responsibility* moi on m'a sauvé de la Gestapo même une dingue je ne peux pas laisser embarquer pas possible pas hésité une seconde j'ai signé le registre pour son exeat en taxi on est rentrés ensemble à l'appartement ma femme moi je ne l'abandonne jamais je la ramène

ça me revient APRÈS là qu'elle a consulté son neuropsychiatre à lithium AVANT arrivé en mars en janvier se retrouve enceinte gynéco dit *it looks like twins or even triplets* là j'ai dit non un gosse d'accord sa fausse couche l'année dernière en Autriche je regrette me fait beaucoup de peine mais des jumeaux une plaisanterie des triplés trois fois non *Planned Parenthood* pour deux cents dollars de nouveau passée à l'avortoir moi j'ai oublié elle me rappelle *tu t'es tellement impatienté que tu es venu voir dans la salle de repos ce qui était strictement interdit pourquoi je n'étais pas encore sortie l'infirmière a dû te chasser* que des infirmiers des infirmières une vie d'infirmer de clinique en hôpital de Charybde en Scylla de toubib en psy la ronde recommence ritournelle infernale elle pas de gosse moi mes filles mais ça c'est depuis longtemps fini de l'histoire ancienne elle a si souvent répété *j'ai compris* tant de fois promis juré *jamais je ne referai de telles bêtises* jamais plus pendant des années tenté attenté

POURQUOI SOUDAIN ELLE AURAIT pas le sens commun aurais pas pu deviner ME SERAIT JAMAIS VENU À L'IDÉE

et puis d'un seul coup L'IDÉE me point m'empoigne je me rappelle ce matin CE MATIN MÊME comme tous les matins je me suis mis à ma machine voulu me mettre à mon avant-dernier chapitre le dernier j'ai décidé de l'appeler *Hymne* pour célébrer notre hymen je l'écrirai quand elle sera à mes côtés de retour à New York pour resserrer notre vie refermer mon livre absent vide d'elle au début ma conclusion sera malgré nos tourments nos tortures ENSEMBLE NOTRE PLÉNITUDE *Hymne* à la joie de vivre quand elle revient de son voyage reparaît en chair et en verbe ressuscite bouclera la boucle son retour comblera mon *Trou de mémoire* ME COMBLERA l'un vers l'autre un tourbillon d'élans devra emporter le dernier chapitre seulement je n'y suis pas encore elle n'est pas encore de retour avant le dernier chapitre l'avant-dernière séquence les avant-dernières séquelles à écrire je me suis attablé devant ma machine j'ai glissé un feuillet sous le rouleau plus fort que moi je n'ai pas pu suis pas superstitieux n'y pensais plus comme d'habitude oublié dans ce tumulte brutal ce massacre subit tout ce carnage qui se déclenche d'un seul coup se déchaîne en secousses sur mon lit allongé en sanglots en soubresauts ce matin quand j'ai voulu écrire je n'ai pas pu deux fois que je l'appelle depuis samedi que son téléphone sonne dans le vide non pas superstitieux mais pour écrire l'avant-dernier chapitre *Suicides* j'attendrai qu'ELLE RÉPONDE

A cette heure-ci. Huit heures moins le quart. J'aurais dû être à Kennedy Airport, partir. Est-ce que j'ai le droit. Tant pis, bonheur, malheur, on a toujours partagé. En frère et sœur. Deux heures moins le quart du matin, là-bas, en Angleterre. J'ai besoin d'elle, de lui parler, cela déborde. J'ai appelé ma sœur en son Albion. En plein sommeil. J'ai dû laisser sonner longtemps pour l'arracher à la torpeur paisible de la seigneuriale demeure. *Ilse s'est*, et puis je me suis de nouveau déversé pêle-mêle dans l'appareil. Nous avons parlé une heure. Ma sœur m'a dit, *je te rejoins demain à Paris*. Je dis, *tu es sûre que...* Elle m'a dit, *ne perdons pas de temps*. Tu arrives quand ? Je dis, *tard le soir*. Avec elle, vite décidé, *alors, je passe te prendre vendredi matin*. *Je ne veux pas que tu ailles seul à son studio, je veux être avec toi pour ranger ses affaires*. Plus de mère, soudain plus d'épouse. Heureusement, en ce désarroi total, j'ai ma sœur pour me prendre en main. D'un ton ferme, sans réplique. *Ta sœur, c'est ton père craché*. Vrai, une femme de cœur. Au sens de Corneille : cœur, pas seulement les émois. C'est le courage. Elle en a pour deux. Elle qui a déjà, sans moi, enterré ma mère. Moi, terrassé, annihilé, pas pu venir. J'ai essayé, me suis habillé, fait mes bagages : pas pu. Mes

jambes se dérobaient sous moi. Ma sœur ne se dérobe jamais. Moi, en février 68, j'étais trop atterré, effondré. Comme à chaque mort. Je m'écroule de nouveau. Au bout d'une heure, j'ai quand même dû raccrocher. J'ai chancelé, en me levant. J'ai titubé vers mon lit. Comme en février 68, comme pour ma mère. J'ai sombré tout entier, basculé d'un coup dans le sommeil.

Vendredi matin, ma sœur et moi sommes allés au commissariat du XIII^e. Un beau bâtiment flambant neuf, pas du tout le genre violon. Style bureaux, avec des pièces meublées moderne, des couloirs clairs, des baies vitrées. Nous avons attendu l'inspecteur. Il s'est fait attendre. Fringant, il a fini par arriver. Pressé, d'un pas preste. Nous serre la main. En coup de vent, s'installe. Jovial, *vous m'excuserez si je suis en retard, mais, au dernier moment, il y a une vieille dame qui a été*, petits gestes secs qui frappent l'air, *j'ai dû, vous comprenez*. Nous comprenons. Un meurtre a la priorité sur un suicide. L'inspecteur a sorti un dossier, lu le rapport de police. Le procès-verbal n'est pas à l'usage du public. Mais, puisque je suis le mari, venu d'Amérique. Il nous résume ce qui s'est passé. Alerté par mon cousin, un collègue s'est aussitôt rendu sur les lieux, vers minuit. Le studio loué par ma femme était à un premier étage sur cour. Il y avait de la lumière. Le collègue a sonné, pas de réponse. Sur autorisation de mon cousin, on a fait venir les pompiers, qui sont entrés par la fenêtre. On a trouvé le corps gisant sur le dos, au pied du canapé-lit. Le bras gauche replié sous le dos, le droit agrippé au rebord de cuir. Sur le canapé non ouvert, un oreiller avec empreinte de tête, des couvertures. Ma femme a dû glisser, elle ne s'est plus relevée. Des taches vertes indiquent que la mort remonte déjà à deux ou trois jours. *J'ai demandé une autopsie*. Je demande si l'on a retrouvé les barbituriques. *Quels barbituriques ? – Ceux avec lesquels elle s'est...* – *Ça, c'est une supposition, on n'en sait rien, il faut attendre les résultats de l'autopsie*. Mais alors, la voix nette, posée, de la préposée. Mercredi soir, qui m'éclate dans l'oreille à New York, *Ah ! la dame de la rue des Cordelières ? – Oui*, qui me fracasse le cœur, *eh bien c'est un*. Eh bien, ce sera une erreur. Elle aura fait un peu de zèle. Un peu fatiguée. A une heure aussi avancée, on avance des choses. Un peu vite. Peut-être ne s'est-elle pas trompée sur toute la ligne. Simplement, trompée de ligne. Le suicide, c'était sans doute une autre.

Une évidence aveuglante. Comment aurait-on su ce qu'elle avait dans le ventre, ma femme. Avant d'avoir eu le temps de le lui ouvrir. J'aurais dû y penser. Dans un moment pareil, on ne pense pas. Le hurlement de la mère me tinte dans la tête. Avant de quitter New York, hier matin, j'ai dû l'appeler, lui dire. *Ilse hat sich umgebracht*, les mots m'arrachent le gosier, les barbituriques, connais pas le terme en allemand, dû le chercher dans le dictionnaire, *mit Barbiturschlafmitteln*, Ingrid a eu un cri rauque, animal, d'écorchée vive, jailli des entrailles. Une mort subie, subite, déjà une torture atroce. Si elle est voulue, cela redouble le supplice. Un suicide, c'est une insulte, un assaut délibérés, ça vous crache à la figure, tout en vous brisant le cœur. Quand on se tue, on tue du même coup ceux qui vous aiment. J'ai remercié l'inspecteur, je me suis levé. Hébété, je lui ai serré la main. Il m'a remis le contenu d'une grande enveloppe : carnet de chèques, trousseau de clés, porte-monnaie, une liasse de papiers. J'ai signé un reçu. Et puis, les renseignements nécessaires. L'Institut médico-légal, quai de la Rapée, dossier 3125, son numéro de cadavre. Aussi, le numéro de procès-verbal, au parquet de Paris, Première section, décès : pour les résultats de l'autopsie. Il faut compter un bon mois. Le permis d'inhumation, lui, est accordé aussitôt après l'autopsie. *Warum, aber warum ?* Le hurlement de la mère me tord le ventre. Pourquoi elle est morte, ma femme. Pourquoi. Si elle ne s'est pas suicidée. MORTE DE QUOI. Aucune effraction dans son studio, aucune trace de violence. Abasourdi, je suis ressorti du bureau. Heureusement que ma sœur est là. Je chancelle. La question me coupe les jambes.

Une matinée blafarde, sinistre, un froid humide, sous un ciel de suie. Paris m'enveloppe comme un suaire. Formalités réglées, il faut se mettre à l'enterrement. Je n'ai pas l'habitude des obsèques. J'avoue, j'évite. Pour mon père, ma mère s'en est occupée. Pour ma mère, ma sœur. Maintenant, moi. Mon tour. Pour ma femme, qui d'autre. Mais de quoi, bon dieu, est-elle morte. DE QUOI. M'obsède, me martèle la tête. Une fois mort, on est mort, qu'est-ce que ça change. Qu'est-ce que ça peut faire. Eh bien, non. JE VEUX SAVOIR. Pas possible de claquer comme ça. Sans cause, sans raison, à la sauvette. A peine sorti du commissariat, je commence mon enquête. Place d'Italie, ma sœur et moi avons trouvé un taxi. Il faut aller à présent jusqu'au studio, ranger les affaires. Hier soir, il y avait dans mes pensées un tel désordre, je n'ai rien pu remarquer. J'Y AI ÉTÉ. Et puis, tout a chaviré, dans mon corps, mon cœur, un tel charivari. Je n'ai pas pu supporter plus de deux minutes. LÀ, soudain. Qu'elle était depuis trois mois, que je lui ai téléphoné presque chaque jour. Sans pouvoir imaginer où elle était. Connais même pas le coin. La seule demeure inconnue de moi où, depuis neuf ans, elle ait jamais

habité. Minuit passé, hier soir, directement, *veux-tu y aller, oui, bien sûr*, quand Marie-Brunette et Steve m'ont conduit ici. De Roissy. Dans le malheur brusque, les vrais amis se réveillent, se révèlent, ils m'ont appelé à New York le matin, *ce soir nous irons t'attendre – mais il sera plus de onze heures – on ne peut pas te laisser arriver seul*, de vrais amis. Puisqu'ils me l'offrent, bien sûr que je veux aussitôt voir les lieux. LÀ OÙ. Quand je compose le numéro, aussitôt sa voix chantante, charmante, *hi honey*, résonne en moi, retentit du bout du monde. C'EST LÀ. Un froid lugubre, la vitre brisée, Steve a tâtonné pour trouver le compteur, et puis la lumière. Le caveau s'éclaire, je suis dans sa tombe. Un gel à pierre fendre me fige. La nuit glacée m'envahit. La malle ouverte, des vêtements en vrac sur le parquet, des paperasses, sur la table, par terre, une pagaille, un capharnaüm. La police a dû fouiller. Je reconnais son manteau bleu d'épais tricot, je le ramasse. Et le sac de cuir rouge, cadeau pour notre dernier anniversaire de mariage. Et. Je n'ai rien vu, je ne peux pas voir, j'ai dit *partons*, insoutenable. Un tel désordre sous le crâne, dans la poitrine, quand le cœur crève de chagrin. Les yeux noyés de larmes sont aveugles. Maintenant, nous allons VOIR. SAVOIR. Je veux. Il faut. Découvrir la raison. Trouver un sens. Arracher sa mort à l'absurde. Sinon, encore pire qu'insupportable.

Le taxi a enfilé un long boyau sinueux, s'est arrêté devant une étroite grille noire. Le bâtiment, au fond de la cour oblongue, étranglée, en face. Voilà. Au premier étage, sa fenêtre. Hier soir, je n'ai rien vu. Je vois. Ma gorge se contracte. Nous poussons la grille, nous avançons dans la cour. Pas un taudis, pas lépreux, non, correct. Mais si triste. Comme un exil. Soudain chassée, en septembre, de notre appartement à nous. Occupé par nos locataires. Affolement subit, histoire de visa, elle ne peut pas me suivre en Amérique. Notre faute, on a attendu le dernier moment. Comme toujours. Soudain, panique, à la rue. Où aller. Famille, amis, portes fermées, pas de chambre disponible. Elle a été très heureuse de trouver celle-là. Pas être injuste. Deux, trois mois, le temps d'arranger ses affaires, bien suffisant. Contente d'avoir trouvé ce toit provisoire. Au pied de l'escalier, à gauche, des poubelles noires. Me revient, là où elle a été agressée, une dizaine de jours à peine, *ils étaient deux, ils m'ont demandé de la came, j'ai dit que je n'en avais pas*, neuf heures du soir, descendue porter ses ordures, des clochards, *il y en a un qui m'a lancé un coup de poing en pleine figure, j'ai le nez en capilotade*, elle doit se présenter très bientôt au consulat, *de quoi aurai-je l'air*, la voix éraillée, pleine de rage, *je vais me coucher avec mon couteau de cuisine à la main, et s'ils essaient d'entrer par la fenêtre, je le leur enfonce dans le cœur*. J'ai essayé de la calmer. Elle m'a rappelé vers neuf heures du soir, *mais il est trois heures du matin chez toi, qu'est-ce*

qui se passe – Je voulais te rassurer, ils m'ont abîmé un peu le visage, mais rien de grave. Elle avait de nouveau sa voix vibrante, équilibrée. *Tu ne dors pas ? – J'ai un peu dormi. Je vais me recoucher.* Je dis, *décidément, tu n'as pas de chance.* Une agression, juste après la terrible entorse, avant. Dix jours immobilisée, est tombée en se levant du lit la nuit, chez elle, se déplace avec des béquilles. Et avant encore, quinze jours d'hôpital. La série noire. Décidément. Un malheur après l'autre tout l'automne. Il est temps qu'elle arrive en Amérique. Nous sommes montés dans la cage sombre de l'escalier. Sur le palier, au premier, une lourde porte de métal. Sur la porte, une étiquette : DOUBROVSKY, en grosses lettres. Sa mort porte encore mon nom. Ma gorge se serre à suffoquer. J'ai peur d'ouvrir. Nous entrons. Je suis de nouveau assailli par le désordre, glacé par le froid. Les pompiers ont cassé un carreau, les éclats jonchent le sol. Par l'échancrure étoilée, l'air s'engouffre. Je retrouve les vêtements qui gisent partout sur le parquet. Manteaux, robes, sacs. Elle m'avait dit, vendredi, *tu sais, je prépare mon départ, je fais ma malle.* La grosse malle bleue américaine est là, béante. Nous nous penchons. Au fond, rangés méticuleusement, à l'autrichienne, ses livres de cuisine, ses recettes détachées. Je me plains, *je mange si mal sans toi, des surgelés, de la saleté, arrive vite,* elle répond, *ne t'en fais pas, je vais tout reprendre en main.* Quand elle s'y met, un vrai cordon-bleu. Blanc, rouge, bien sûr, le Bocuse est là, et les autres. Même tante Marie. Ses fiches germaniques. Ses dossiers américains. Cuisine italienne, son *vitello tonnato*, une merveille. En cuisine comme en langues, ma femme est cosmopolite. Au-dessus, des tricots, en pile, des jupes, nettoyées de frais. Des robes, bien pliées. La malle est à un tiers pleine. Le reste des vêtements est accroché dans la penderie. Je me redresse, me retourne. L'oreiller, creusé par sa tête, est là, au coin du canapé. Des couvertures froissées, en boule. A côté, un polar de Simenon, sur le plancher. En train de lire. Elle a voulu se lever. La lumière allumée, donc en fin d'après-midi ou le soir. Le corps allongé sur le dos. Qu'est-ce qui a pu se passer. Un malaise. Un arrêt cardiaque. Quoi. Aucune trace d'effraction ni de violence. Je fouine dans la petite salle de bains. Deux verres de contact tout neufs, dans leurs flacons. Ses lunettes. Des vêtements sales. En train de faire sa malle. Des verres de contact, une nouvelle paire. Dans son porte-monnaie, elle a le numéro de téléphone du transporteur. Elle s'apprête, évident, à partir en Amérique. PAS UN SUICIDE. Ça, c'est sûr. Mais alors, de quoi elle est morte. Entre samedi soir, quand je lui ai parlé. Et dimanche. Ou lundi. S'est passé. Quoi. Je n'arrive pas à imaginer. Je ne peux pas un mois ou plus attendre les résultats de l'autopsie. Je veux savoir. Tourne et retourne la question. Retourne dans la salle de séjour.

Heureusement, ma sœur est là. Déjà à l'œuvre. Sans elle, je n'aurais jamais eu la force. *Ta sœur, elle tient de ton père.* N'aurais jamais pu tenir le coup. Elle range les affaires dans la malle, ramasse ce qui traîne, décroche ce qui pend. Il faut décider ce qu'on jette. Ma sœur fait un tri dans ce désastre. Peux pas même lui prêter la main. Atterré, anéanti. Inerte. Pourrais plus toucher les manteaux, les robes. Comme si je la mettais moi-même au cercueil. Je regarde ses objets disparaître dans la malle. Les connais par cœur. Du cœur. Me le broient, à mesure qu'ils descendent dans la fosse. Une insoutenable agonie. J'ai quand même dû fourrer les papiers, livret de famille, passeport, factures, dans deux sacoches. Celles qu'Ilse utilisait pour son travail. Quand elle en avait, avant de le perdre, en avril. Là qu'elle m'a dit, *je repartirai avec toi en Amérique.* Là qu'on aurait dû aussitôt demander les documents au consulat, sans attendre. La dernière minute, fin août, quand on lui a refusé de renouveler son visa. Restée trop longtemps en France. Permis de séjour américain expiré. Elle qui expire. Monstrueux, ON AURAIT DÛ. Elle, vaillante, lorsqu'on s'est quittés devant l'appartement, rue Vital, lorsque je suis monté dans mon taxi, moi trépidant d'angoisse, elle, sourire intrépide, *ne t'en fais pas, je me débrouillerai, ce ne sera pas long.* Pas long, POUR TOUJOURS. LA DERNIÈRE FOIS QUE JE L'AI VUE. Devant la porte de l'immeuble, dans son manteau bleu d'épais tricot, disparu dans la malle, sur le trottoir, elle a agité la main, taxi a tourné rue de la Tour, disparue. Trois mois à peine, dernière vision. Les traits tirés, tremblante d'émoi, mais son petit geste d'adieu crâne, au bord du trottoir, à *bientôt, chéri.* Elle m'a suivi des yeux, j'ai regardé aussi longtemps que j'ai pu en arrière. Absurdement séparés par une incroyable incurie. Là, encore si proche, à toucher. Impalpable. Je promène un regard creux autour du studio. Son minuscule coin cuisine. Elle n'a pas dû festoyer tous les jours, seule. *Moi aussi, je me nourris de surgelés, je mange n'importe quoi le soir, mais dès que je serai à New York.* Elle n'a pas dû accumuler les victuailles dans son frigo. Quand même, il faut le nettoyer, on ne peut pas laisser de déchets. Je dois un peu aider ma sœur. Déjà, elle ramasse les éclats de vitre avec le balai et la pelle. Elle aura bientôt fini sa tâche. Je me penche sur le frigo, l'ouvre pour voir. SOUDAIN, JE VOIS. Peux pas croire. Coup entre les yeux, un direct à l'estomac. A vous plier en deux, j'en perds le souffle. LÀ, dans le renforcement de la porte entrebâillée. Pratiquement vide, un millimètre ou deux à peine de liquide incolore qui reste, Smirnoff, UNE GRANDE BOUTEILLE DE VODKA.

de nouveau tout s'est remis à tourner se retourner à tourner dans ma tête à tourbillonner depuis n'arrête plus un moment ne cesse plus une seconde un torturant tourniquet satanée trouvaille je voulais SAVOIR sacrée découverte voilà L'ARME DU CRIME à l'improviste en ouvrant la porte du frigo tombe dessus me tombe sur le crâne assommé net VÉRITÉ M'ÉCRASE faisait ses bagages s'apprêtait à partir pas le moindre doute tous les indices concordent ça c'est sûr ELLE NE S'EST PAS SUICIDÉE NON l'employée du commissariat qui raconte moi qui raconte à sa mère MAIS ELLE S'EST TUÉE d'une autre façon sa façon à elle À L'ALCOOL ça tue lentement l'alcool mais des fois on est surpris soudain s'accélère encore un petit coup un dernier coup LE DERNIER pas conscient non pas volontaire elle ne s'est pas donné la mort elle a tâtonné à sa recherche la main tendue un geste familial irrésistible non pas de son plein gré non pas des barbituriques dans le ventre simplement un litre de vodka la vision m'étrangle m'étouffe j'en suffoque J'Y SUIS JE VOIS ses doigts hésitent et puis agrippent le goulot de la bouteille à même on n'a pas retrouvé de verre comme toujours l'éternelle histoire qui recommence la manie ennemie invincible s'empare d'elle de part en part elle est partie peut plus s'arrêter vendredi si heureuse à l'idée de plier bagage de me rejoindre sa voix carillonne samedi elle a une petite voix chuchote *I feel a little depressed* pourquoi déprimée sait pas question règles gosse mais aussi grosse engueulade au téléphone avec sa mère la même semaine agressée en vidant le soir ses ordures avant elle s'est tordu la cheville avec elle ça s'accumule dit rien comptabilise chaque choc et puis ÇA EXPLOSE d'un coup dimanche DÉPRIMÉE pire que samedi coup de déprime un petit coup et puis un autre et puis déprime avec elle ça s'arrose attaque dans l'escalier pique avec sa mère ça suffit se pique le nez s'allonge après veut se lever pique une tête après peut plus jamais se relever dans la piaule lugubre de quoi à jamais vous refroidir tellement ça caille à *l'hôpital on m'a soignée aussi pour une pneumonie* moi surpris *tu ne me l'avais jamais dit* elle *mais si* moi *mais non* après sa chute elle a dû faire une rechute le froid mortel me pénètre jusqu'à la moelle la grisaille atroce de la pièce maintenant rangée me glace

je voulais voir savoir maintenant JE SAIS seulement C'EST À N'Y RIEN COMPRENDRE je vois mais impossible d'imaginer COMMENT ELLE A PU pas concevable quinze jours qu'elle a passés à Cochin en octobre toute la première quinzaine elle m'appelle moi à New York je titube à huit heures du matin hors du sommeil elle m'assène sonnerie je décroche abasourdi *je voulais te prévenir j'attends d'un moment à l'autre une ambulance je dois me faire hospitaliser d'urgence* hein quoi *je ne tiens plus debout cela fait plus de trois jours que je ne*

peux plus garder de nourriture j'ai des vomissements perpétuels des douleurs d'estomac terribles de la fièvre mal dans le dos pas une douillette si elle entre à l'hôpital doit être sacrément malade je crie je te l'avais dit dès le printemps je t'ai dit d'aller voir un docteur mais toi tu n'as pas voulu comme ça qu'elle est dès qu'elle a perdu son boulot dès fin mars avril à peine on s'assied pour déjeuner elle doit se lever en courant aux toilettes elle dégueule de la salle à manger j'entends ses râles elle revient souriante ce n'est rien se rassied une demi-heure après elle redégueule revient termine le repas le soir remet ça recommence je dis il faut voir le docteur elle dit mais non tu me connais tu m'as assez souvent dit que j'étais une hystérique soudain en chômage de nouveau brusque départ pour l'Amérique voilà tout elle a sa crise je dit il faut voir elle dit non ça passera pas passé du tout vomissements de pire en pire et puis s'espacent comme ça qu'elle est elle a tellement de vitalité d'énergie pour deux pour dix repart toujours du pied gauche vers l'été n'a plus guère vomi en vacances guérie allègre elle a retrouvé une telle allure à Canet le long de la plage sur des kilomètres une trotte jusqu'au port arrivés à la jetée mes jambes flageolent je dis j'aimerais m'asseoir cinq minutes elle rigole moi je pourrais continuer sans m'arrêter je ne suis pas du tout fatiguée alors voilà voulait rester à Paris voulait pas repartir à New York au printemps elle a fait sa crise d'hystérie quinze jours qu'on l'a gardée à Cochon quinze jours et des échographies et des scintigraphies et des scanographies à n'en plus finir l'ont retapée rafistolée avec des engins pareils un cas devient transparent mais qu'est-ce que tu as eu une gastrite aiguë causée par le mélange le soir pendant des mois de mon médicament contre la toux et du vin et tu as un traitement à suivre non mais un régime pas de graisses une nourriture simple je dis pas d'alcool elle dit non uniquement un verre de vin rouge au repas du soir c'est tout je respire à la bonne heure à quelque chose malheur est bon ELLE EST SAUVÉE grâce à ces douleurs atroces le ciel soit loué pour les vomissements PEUT PLUS BOIRE maintenant qu'elle est sur ses jambes fini le casse-pattes après ces scanographies scintigraphies adieu la soûlographie

jamais je n'ai été aussi heureux que quelqu'un que j'aime ait été aussi malade il y a les bonnes maladies comme à la guerre les bonnes blessures plus de beuveries d'un seul coup notre amour a retrouvé sa santé je pavoise plus de bile après ces vomissements bénis je jubile trois semaines quand j'appelle j'entends la voix claire claironnante je vais bien j'ai bien reçu tous les documents pour mon rendez-vous au consulat le 30 timbre cristallin qui tinte mais non je ne m'ennuie pas du tout d'abord je lis beaucoup j'ai terminé un roman de Calvino merveilleux un autre de Cortazar et puis tous nos amis m'invitent contrairement à ce que je pensais j'ai beaucoup d'amis qui

s'intéressent à moi me téléphonent viennent me voir j'ai même décidé de faire une petite fête ici et de réunir tout le monde avant de partir j'ai été très bien soignée à l'hôpital tout va bien ne t'inquiète pas pour moi pourquoi voulez-vous que je m'inquiète si elle veut faire un petit raout je suis ravi et puis pas que les paroles en l'air au bout du fil aussi au fil de la plume qu'à voir sa lettre sortie de Cochin le 17 m'écrit le 22 octobre je n'ai aucune lésion au foie sa taille et sa texture sont parfaites mais je dois être TRÈS prudente à l'avenir selon les deux toubibs du service pas plus d'un ou deux verres de vin par jour maximum et évidemment pas de boissons fortes du tout je te promets d'être TRÈS TRÈS SAGE désormais je prends la bouteille de vodka la jette dans la poubelle d'un geste rageur referme la porte du frigo paralysé pétrifié COMMENT ELLE A PU

Naturellement, je ne voulais pas, je ne pouvais pas. Mais il a fallu. Faire ce que je n'ai jamais pu, voulu. Faire pour ma mère. Voir son cadavre. A l'idée de contempler le corps sans vie de ma mère, je me suis habillé, j'ai préparé ma valise, je suis sorti de ma maison, mais, en descendant les marches du perron, mes jambes se sont dérochées sous moi. Il m'a été impossible de partir, de prendre l'avion. Le billet d'Air France pour Paris déjà en poche, non, plus fort que moi, impensable. Voir ma mère morte, ma vie morte. Je n'ai pas pu, physique. Je suis remonté dans ma chambre, je me suis allongé sur mon lit. Insomniaque, j'ai dormi d'une traite, pendant des heures. Cela, c'était en février 68. Nous sommes le 30 novembre 87. Il faut, je dois. Il est temps de regarder la mort en face. Ce matin, j'ai téléphoné au consulat des Etats-Unis, pour annuler le rendez-vous de ma femme. J'ai demandé la responsable du service, lui ai expliqué, *la dame qui devait venir à dix heures ? – Oui, elle est*, j'ai entendu des sanglots dans la voix au bout du fil, *c'est horrible*. Voilà, on lui aurait donné son visa ce matin. Sûr et certain. Il se n'aurait plus eu qu'à téléphoner au transporteur, dont elle gardait le numéro dans son porte-monnaie. Encore une semaine, au plus, elle serait arrivée à New York, elle aurait. Voilà. C'est ainsi, la tragédie. Aristote qui le dit, il faut le croire. Juste au moment où : retournement dans le contraire. Passage inopiné à l'opposé. On touche au terme du bonheur : d'un seul coup, précipité dans le malheur. *Mon repos, mon bonheur semblait être affermi : Athènes me montra mon superbe ennemi*. Comme ça, ainsi. La loi, la règle. Le jour

même où, après trois mois d'attente, seule dans son studio, à se morfondre, ma femme devait recevoir son visa. La clé des champs, la clé des songes, trois mois qu'elle en rêve. J'annonce son décès. Seulement, un décès, comme une tragédie, ça reste abstrait. Des mots. Depuis quatre jours que je suis à Paris, tout est tellement incroyable. Les rues même ne sont pas réelles. Qu'est-ce que je fais ici. Je devrais être en train d'enseigner mon cours du lundi à New York. A peine plus d'une semaine, Ilse et moi, nous nous parlions longuement au téléphone. Je ne crois pas une seconde qu'elle est morte. Impossible à imaginer. Pour croire, pas d'autre moyen : il faut voir. Toucher. Sinon, à penser l'impensable, on devient fou. Pas d'autre remède à la folie : la réalité. Pas d'autre choix : je dois confronter son cadavre. Affronter la morgue. J'appelle l'Institut médico-légal. Les morts reçoivent sur rendez-vous : *vous pouvez venir entre quatorze et dix-sept heures aujourd'hui. Demain, après l'autopsie, le corps ne sera plus visible.* Généreuse, courageuse, comme toujours, ma sœur m'offre, *je reste à Paris ce week-end, tu ne peux pas y aller seul.* Si, seul. Ainsi qu'il faut. Je l'ai remerciée, elle est repartie. J'y vais. Notre dernière entrevue, l'ultime rendez-vous d'amour. Entre Ilse et moi. En tête à tête. Entre nous, corps à corps. Côte à côte. Ses seins contre ma poitrine, ventre à ventre. Le soir, son lit contre le mien. Son visage, elle, sur le divan du salon, moi, dans le fauteuil de cuir, en face. Dix ans soudés ensemble. Non, c'est seul à seul. Il faisait très froid, au début de l'après-midi, quand je suis arrivé quai de la Rapée, au 2. Je suis si souvent passé par là, en allant à la gare de Lyon, en sortant de Paris dans ma voiture. Sans me douter. Là, en face d'Austerlitz, en surplomb de la Seine. L'entrepôt des allongés, le dépotoir à macchabées pour toute une ville. La morgue, j'ai eu du mal à trouver l'entrée. On se perd dans des dédales d'allées. J'ai fini par trouver, poussé la porte. Une grande salle, des guichets, la mort, tout comme le reste de la vie, s'administre. Je ne suis pas seul, j'attends mon tour. 3125, les corps sont numérotés. J'indique l'immatriculation. La dame me sourit, me demande une pièce d'identité, *vous êtes le mari ?* Vérifie. *Il va falloir que vous patientiez dans la salle d'attente, jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher.* La salle est un grand rectangle nu, avec un banc. Je ne sais pas combien de temps j'ai attendu. Pas même un tumulte intérieur, une angoisse qui étreint : inerte. La mort, comme les cimetières, c'est contagieux. Le non-être s'attrape. J'ai disparu dans une espèce de torpeur inanimée. Brusquement, une porte latérale s'est ouverte, un infirmier vêtu d'une longue blouse blanche m'a fait signe de le suivre. Une atmosphère de couloir d'hôpital, on se dirige vers la salle d'opération. Absolu silence. On a traversé le corridor. L'employé s'est arrêté au bout, dans l'encoignure d'une fenêtre. De

nouveau, il m'a fait signe. Il est resté immobile. Sur la gauche, une porte ouverte : à moi d'entrer. Je pénètre. Une petite pièce, sombre. A peine j'arrive, les yeux rivés. De l'autre côté de la vitre, ELLE EST LÀ. Entre elle et moi, la cloison transparente. Radicalement séparés. Pour la première fois. La dernière. Soudain inaccessible, intouchable, moi, je veux d'un seul élan du fin fond jailli m'approcher, l'embrasser. L'horrible vision me repousse. Cloué sur place. Cadavre en vitrine, de tout son long sur la civière étendu, un drap le recouvrant jusqu'au cou. C'EST ELLE. A la seconde, chaque fibre de mon cœur, de mon corps, la reconnaît. Ses cheveux châains, auburn, à reflets roux, coupés court. Filaments ébouriffés, raidis, toison hérissée, hirsute, perruque grotesque sur le crâne. On a déguisé son visage. Son front parfait, poli, galbé. Une blême enflure glaireuse. Les yeux fermés. Les paupières rabattues sur le regard, tendre, éclatant, si mobile. Comme une bâche. Ses joues pâles au léger coloris rose sont violacées. Les lèvres se figent en un rictus tuméfié. Elles ont l'air fendues. L'agression près des poubelles, l'autre soir. Ou le début de la putréfaction posthume. Les oreilles si fines ne sont plus en peau, mais en cire. Le cœur me bat à rompre dans la poitrine, mon regard, à travers la vitre, tâtonne éperdument sur son visage. Ces traits gravés en moi, ciselés dans ma mémoire, chaque repli que j'ai touché, léché. L'odeur un peu épicée de ses lèvres, lorsqu'elle rentre du travail, que j'en approche les miennes, après la journée, le retour, quand j'entends la porte qui s'ouvre, quand je me lève, cours à elle. Contact qui nous scelle. Chaud, moite, de chair à chair. Sa senteur intime, le soir retrouvée, son haleine. LÀ. Ce hideux faciès bouffi, buriné, cette boursouflure macabre. D'un seul coup, ça m'a labouré la tripe, m'a pris comme un râle aux entrailles, c'est remonté jusqu'à la gorge, je me suis mis à hurler comme les loups, la mort soudain c'est animal, j'ai aboyé de douleur comme un chien, je me suis cogné le front contre la vitre, ÇA, LÀ, ELLE, j'ai senti que j'allais aussi crever, vidé comme un abcès qui s'ouvre, tellement puant, tellement purulent, le cadavre d'un être aimé, pas supportable, je suis ressorti sans me retourner en chancelant, le type en blouse blanche, toujours dans son encoignure, silencieux, très digne, il a l'habitude, son métier, je lui ai dit, *excusez-moi, c'est très dur*, il m'a fait un signe de tête, de cœur aussi, on ne peut pas pleurer avec tout le monde, je sais, je l'ai remercié, je suis reparti

COMMENT ELLE A PU ça me dépasse je n'arrive pas à concevoir d'accord connaissait pas les résultats de l'autopsie *cirrhose du foie typique* à Cochin après tous les tests ils ne savaient pas non plus ont diagnostiqué *foie de taille normale de contours réguliers* ce qu'on lui a dit on l'a laissée ressortir sans soins QUAND MÊME une femme prévenue en vaut deux EN SAVAIT ASSEZ tellement vomi tellement faible pouvait plus tenir sur ses jambes dû appeler une ambulance pas pu même faire cinq cents mètres à pied pour aller jusqu'à l'hôpital *je te promets d'être très sage j'ai l'intention de passer encore vingt-cinq ou trente ans avec toi plus de conneries* en octobre qu'elle m'écrivait QUINZE JOURS PLUS TARD mi-novembre moi je n'y comprends plus rien m'appelle elle a sa mauvaise voix sa voix tremblante elle hésite *je me sens de nouveau très mal j'ai de nouveau des vomissements incessants des brûlures d'estomac atroces* horrible soupçon me traverse l'esprit je crie *dis donc tu n'as pas de nouveau* au téléphone me rassure *mais non bien sûr probablement j'aurais dû avoir un traitement c'est revenu* je dis *retourne à l'hôpital* elle dit *je ne peux pas on risquerait de me garder et j'ai mon rendez-vous au consulat pour mon visa le 30 je vais faire venir un docteur* me rappelle le docteur est venu il m'a bien examinée il m'a prescrit plusieurs médicaments *ce n'est rien je serai vite remise* QUINZE JOURS PLUS TARD elle était morte

ma sœur et moi naturellement dans le studio sur la table on a remarqué les boîtes de Noctran de Survector la police aussi avant nous elle remarque je téléphone au médecin naturellement *j'avais trouvé votre femme déprimée je lui ai prescrit des antidépresseurs* oui elle m'avait confié qu'elle avait un problème d'alcool *mais ces produits sont spécialement conçus pour ne pas être nocifs même si elle avait bu une bouteille de whisky ou de vodka avec c'était sans danger* voilà la version du docteur qui l'a soignée naturellement il y en a une autre quand j'ai téléphoné pour avoir une idée des résultats de l'autopsie version du médecin légiste *cause probable de la mort : absorption massive d'alcool sur mélange médicamenteux* pour déterminer quantité de médicaments examen toxicologique nécessaire et même alors est-ce qu'on sera sûr pas sûr lorsque j'ai appelé le service de Cochin pour savoir pourquoi on n'avait pas détecté la cirrhose naturellement *monsieur aucun test n'est fiable* à qui se fier si les doctes avis sont discordants si les sons de cloche des docteurs répercutent des échos contraires entre les versions moi je tombe à la renverse

naturellement les collègues même s'ils sont en désaccord ne contredisent jamais les confrères tirent toujours leur épingle du jeu jamais entre eux ne s'égratignent *ah ! ils vous ont dit ça à l'hôpital ?*

non bien sûr il existe des tests fiables seulement on n'est jamais tout à fait certain voilà je consulte le mélange d'alcool et d'antidépresseurs ? Extrêmement dangereux risque mortel je me renseigne *eh bien je vais vous dire : cela dépend des natures* la science même quand elle ne sait pas ELLE SAVAIT à quoi s'en tenir ne plus tenir sur ses jambes plus retenir de nourriture faible à tomber en syncope à s'en tordre la cheville ensuite dix jours immobilisée UNE TELLE ENTORSE règle absolue à sa promesse après deux avertissements abrupts brutaux début octobre quinze jours à Cochon en novembre récidive fin novembre elle recommence cette fois suite et fin encore et toujours la même histoire main qui s'allonge vers la bouteille et puis pas venue toute seule la bouteille fallu aller à la boutique avant de l'avaler fallu LA VOULOIR de propos délibéré impulsion irrésistible après douleurs déchirantes d'estomac hoquets à faire éclater la tripe comme deux et deux font quatre certain qu'elle en crèverait ce coup-ci non sans doute ne savait pas mais qu'elle allait trinquer dur aucun doute risquer de rater son rendez-vous au consulat compromettre son départ le moment depuis trois mois chaque jour chaque minute dans la fièvre dans chaque fibre attendu ELLE SAVAIT alors moi JE NE SAIS PLUS pire que la vitre transparente de la morgue qui nous sépare entre nous un mur pas seulement que je la perds ma femme je suis perdu pas seulement qu'elle est disparue ELLE M'ÉCHAPPE

Je regarde ma montre. Les bureaux devraient être encore ouverts. De la morgue aux pompes funèbres, il n'y a que quelques pas. Je traverse le pont d'Austerlitz, je longe les quais jusqu'au boulevard Saint-Germain. Ces lieux familiers baignent dans une clarté blafarde, le froid, humide, perfide, traverse mon manteau, pour me réchauffer, je marche plus vite. La Ville lumière est devenue la Ville tombeau. Morne, inerte, Paris est aussi un cadavre. Des obsèques à n'en plus finir, j'ai hâte de tout enterrer. De retourner m'ensevelir dans mon appartement désert de New York. De m'emmurer dans une sépulture de silence.

Qu'est-ce que vous préférez, des croix, des coussins, des gerbes, des couronnes ? La voix est entre le neutre et l'affable. *Voulez-vous voir ?* Il me montre un catalogue. Je regarde. Je dis, *des couronnes*, il dit, *vous ne le regretterez pas, nos fleurs sont choisies avec beaucoup de soin dans les couleurs pastel*, je dis, *vous m'en mettez quatre*, il dit, *c'est*

*douze cents francs pièce, je dis, pour les banderoles, il y en aura en français, en anglais et en allemand, une couronne pour chaque partie de la famille, il dit, mais naturellement, si vous pouviez rédiger. Je rédige. Il fronce le sourcil, cela ne pourra pas tenir sur une banderole, « Für unsere geliebte Tochter und Schwester », pas de ma faute si les mots sont plus longs en allemand. Avec l'anglais, c'est concis. Il dit, il faudra deux banderoles, je dis, eh bien, mettez-en deux, il dit, cela fera un supplément, je dis, eh bien, comptez-moi un supplément banderoles, il dit, il y aura un corbillard, voulez-vous une voiture de suite de vingt-trois places ? J'opine. Lui ou un autre. Là ou ailleurs. Le monsieur, très correctement vêtu, cravaté, prend des notes. On devise. Il doit me faire un devis. La mort, ça s'achète, se vend, comme le reste. Une amie, qui vient d'enterrer sa mère, m'indique l'adresse. Dans le commerce des mortibus, les corps attirent les requins. On a les dents longues. Dans les pompes funèbres, il y en a qui profitent du chagrin pour pomper le fric. Le cimetière fait aussi partie de l'économie de marché. Il y en a qui marchent. Mon amie a exploré la profession, comparé les prix. Elle m'a assuré que c'était une organisation compétente et raisonnable. En tout cas, elle est à proximité de la morgue. J'accepte ce tuyau funéraire. Le monsieur relève la tête, les moustaches, demande, *il faudra que vous me donniez la situation de sépulture**

j'obtempère. Je la connais, ce sera ma dernière adresse. *31^e division, 4^e ligne, 30^e fosse, avenue des Ormes de Clemmer. Ma mère disait Clemmens, mais elle se trompait. Cimetière parisien de Bagneux. Il dit, dès que nous aurons le permis, je ferai le nécessaire, vous n'aurez à vous occuper de rien. Je dis, merci, mais il y a un autre détail à régler. Ma femme voulait être incinérée. Le sourcil se fronce, ça complique les choses, pour le crématorium du Père-Lachaise, il y a une liste d'attente, vous comprenez, c'est devenu très à la mode, je dis, pour ma femme, ce n'était pas une question de mode, c'était son vœu le plus instant. Il soupire, cela va nous retarder, pas question d'obsèques avant lundi, samedi et dimanche, bien sûr, sont des jours fériés. Les morts font la semaine anglaise*

mais alors, soudain pensif, il dit, il va vous falloir une urne. Je dis, deux. Il dit, comment, deux ? J'entends ma belle-mère en larmes, la voix tremblante, à l'appareil, quand je l'ai rappelée de Paris, Serge, ich habe eine Bitte an Dich, une prière à m'adresser, quoi, laquelle, ich möchte Ilse's Asche nach Österreich mitnehmen, tout en moi résiste, se hérisse, non, pas question une seconde qu'elle remporte les cendres de sa fille avec elle en Autriche, je lui explique, Ilse se considérerait française, elle avait rompu avec l'Autriche, elle n'aurait pas voulu être enterrée ailleurs qu'ici, dans mon caveau de famille,

avec moi, sa mère balbutiante de sanglots, moi bourrelé de remords, et puis une idée me vient, coupons la poire en deux, divisons le corps, partageons les restes

je dis, c'est très simple, une partie des cendres sera inhumée à Bagneux, la mère de ma femme, qui était autrichienne de naissance, voudrait remporter l'autre moitié dans son pays, il faut donc deux urnes, cette fois, plus le sourcil, le front se fronce, de vraies rides perplexes, il dit, mais je ne sais pas si c'est légal, le cas ne s'est jamais posé, j'ai l'habitude, je n'ai eu que des cas à part dans ma vie, je dois consulter un avocat, il a longuement conversé devant moi au téléphone, il dit, écoutez, je crois qu'on va pouvoir s'arranger, du moment que la seconde inhumation n'a pas lieu en France, votre belle-mère se débrouillera avec la douane autrichienne, c'est son problème, son visage se détend, son équanimité revenue, il dit, vous avez le choix entre l'urne en émail à 480 francs, l'urne en aluminium à 575, ou alors l'urne en bronze, là, franchement, cela coûte les yeux de la tête, je ne vous la recommande pas

il demande, *et pour le service religieux ?*, je réfléchis, je n'y avais jamais pensé, je n'ai jamais supposé que c'est moi qui enterrerais ma femme, de vingt-trois ans plus jeune que moi, jamais, elle m'avait toujours dit qu'elle croyait en Dieu, pas le Dieu Providence penché sur les états d'âme et bobos de tout un chacun, mais Dieu, une force, un esprit de l'univers, pas très pratiquante, non, du tout, elle ne croit pas à une survie personnelle non plus, au séjour des bienheureux, mais elle a toujours affirmé, *je suis chrétienne*, quand je la questionne, *en quoi es-tu*, elle répond, *pour moi, le Christ est l'être humain le plus merveilleux, le meilleur qui ait jamais existé*, je n'ai aucune objection, je respecte, je dis, *ma femme était luthérienne*

il s'enquiert, *vous désirez un service complet ou par exemple une courte cérémonie à la levée du corps*, je dis, *une courte cérémonie, cela suffit*, je crois qu'Ilse l'aurait voulu ainsi, comme pour la crémation, j'essaie d'obéir à ses désirs, moi, je lui avais dit, l'été dernier, après l'enterrement de la mère d'une très chère amie, dans un petit, paisible cimetière du Val-de-Loire, *tu vois, s'il m'arrive quelque chose, je veux qu'on lise à haute voix en guise d'adieu sur ma tombe le début du Malade imaginaire, ému dans le soleil déjà doux d'une fin de matinée d'été*, Ilse près de moi, gorge nouée, j'ai écouté Steve dire un kaddish, beau, admirable, l'incantation hébraïque sur un cercueil, mais pour moi, Ilse s'étonne, *tu es sérieux ?*, je dis, *tout à fait, un type en train de mourir et capable d'écrire ça sur sa mort pour en rire, c'est l'unique victoire*

le reste, hébraïque ou pas, me rebute, je suis libertin de la lignée

de Molière, mais les croyances des autres, je respecte, absolument, la mort, chacun doit se débrouiller tout seul avec, comme il sent, comme il pense, le lendemain matin, l'employé m'a appelé, m'a dit, *je vous ai eu un pasteur à mille francs, je sais, c'est cher, mais ç'a été dur*, je demande, *pourquoi dur ?*, il explique, *j'ai dû contacter plusieurs paroisses, on m'a déclaré : nous avons déjà trop d'engagements, et puis huit heures moins le quart c'est trop tôt le matin*, il soupire, *enfin j'ai fini par vous en trouver un*, je dis, *pourtant la confession luthérienne n'est pas si rare, qu'est-ce que vous faites, avec les dizaines de milliers d'Asiatiques qui vivent à Paris, pour procurer des bonzes aux bouddhistes ?*, il réplique poliment, *nous ne pouvons pas encore, Monsieur, mais nous y songeons pour l'avenir*

et pendant que je vous ai à l'appareil, j'ai oublié de vous demander hier, au cours de l'incinération, vous voulez de la musique ?, le mot musique me traverse les chairs, j'ai du mal à parler, *oui, de la musique, ma femme était autrichienne, je voudrais qu'on joue du Mozart*, ma voix s'étrangle, *le concerto pour piano en sol majeur*, que jouait son père, qu'elle a joué dans son enfance prodige elle-même, qu'on a toujours écouté ensemble au salon le soir comme un rituel entre nous, l'andante surtout, si simplement, tristement, égrenant, perlant chaque note, me perce le cœur, il dit, *vous vous arrangerez sur place avec l'organiste, elle a l'habitude, elle joue forcément de tout pour tout le monde*

seulement, en plus de la taxe d'incinération, il faudra compter la taxe d'orgues et le cachet organiste, je dis, *comptez*, il baisse la voix, *et puis je dois vous demander de bien vouloir m'apporter ici cet après-midi une robe*, je halète, *quoi, quelle robe ?*, il dit, *pour la crémation, vous ne voulez pas que le corps soit déposé nu dans le cercueil*, je crie, *mais ma femme était tout habillée quand on l'a trouvée*, il dit, *bien sûr, Monsieur, mais on brûle aussitôt tous les effets personnels*, non, je ne peux pas retourner là-bas, remonter au studio, rouvrir la malle, la voix encore plus basse, *Monsieur, il faut*

j'ai dû retourner au studio maudit, remonter les marches, franchir de nouveau la porte, me replonger dans cet enfer silencieux, sinistre, dans la grisaille glacée, ma sœur a fait la toilette funéraire des lieux, tout est en ordre, plus de couvertures froissées, plus de vêtements sur le parquet épars, pas même des miettes de présence, plus rien, la valise bleue, avec l'adresse de New York à l'encre rouge déjà accrochée à la poignée, au milieu de la pièce déserte, la malle, couvercle refermé, j'ai dû rouvrir toutes les plaies, fouiller fébrilement, à la recherche, chaque vêtement me déchirant les doigts au passage, chaque tricot, chaque jupe, attachés à un geste, une habitude, m'arrachant un lambeau à vif de souvenir,

m'écorchant la mémoire, j'ai enfin découvert tout au fond sa robe grise, de daim, sa préférée, cadeau de vacances deux ans déjà en Yougoslavie à Dubrovnik, dans l'étincelante boutique gorgée de tous les butins d'étoffe, elle demande, *tu es sûr ?*, rouge de plaisir, empourprée de soleil, elle caresse la robe de la main et du regard, je dis, *mais oui*, elle dit, *tu m'as déjà acheté l'autre*, la gris-bleu en grosse laine tricotée main, irrésistible, je dis, *eh bien, ça t'en fera deux, comme ça tu n'oublieras pas notre voyage*, elle se penche vers moi, m'embrasse, *tu es bête*, le visage allumé de joie, resplendissante de santé, les joues brûlées de grand air, dedans, dans la robe de daim, on la brûlera lundi au crématoire

POURQUOI POURQUOI peux toujours pas croire qu'elle est morte peux pas comprendre je saisis de moins en moins son geste son image se désagrège se désintègre éclate en fragments décousus en questions qui me cognent sans répit au crâne me martèlent les tempes COMMENT ELLE A PU d'abord allonger le fric pour l'acheter la saloperie de bouteille SES DERNIERS SOUS dans son portemonnaie plus un centime à son compte en banque quelques francs à peine le livret de Caisse d'épargne que je lui ai laissé là intact n'y a pas touché le chèque de quatre cents dollars envoyé début novembre je l'ai retrouvé froissé par terre pourquoi elle ne l'a pas encaissé sais pas *as-tu assez d'argent ? oui je me débrouille* et puis allonger la main vers la bouteille la vodka un quasi-suicide POURQUOI noyer la déprime m'a dit qu'elle dormait très mal deux trois heures par nuit calmer l'insomnie d'autres qui disent les alcoolos c'est comme les camés les toxicos c'est physique pas à chercher plus loin peuvent pas s'empêcher un aimant qui les attire dans leurs fibres inscrit même s'ils doivent crever après une fois accrochés déclic comme ça il faut que la main s'allonge tendue toute seule même si après choc accident soudain on claque tant pis la main se tend

étendue sur le canapé-lit pas ouvert au chaud sous ses couvertures en train de lire un roman policier de Simenon le soir donc pas encore la nuit scène d'intérieur tranquille peux pas imaginer la scène quoi qu'est-ce qu'elle a voulu quelle irruption en elle soudain se lève soudain va chercher la bouteille s'est dit rien qu'un petit verre c'est agréable pour lire et puis un autre petit verre sans penser à mal non pour le plaisir et puis mais pas retrouvé de verre est-ce

qu'elle a bu directement au goulot tété sa mort goulûment à même coulé à pic une noyade mais la bouteille était pas par terre non dans le frigo rangée ALORS énigme pas de verre bouteille sagement remise en place COMMENT ELLE A BU pas titubé s'est pas écroulée dans la pièce glissé du divan essayé de se retenir la main sur le rebord agrippée Simenon à son chevet en train de lire

délire me gagne son alcool me monte à la tête dedans les questions tourbillonnent en rafales m'affolent tout s'emmêle mélange médicamenteux volontaire ou pas quelle dose sur la table on a retrouvé les boîtes VIDES OU PAS VIDES la question une bonne dans ce désordre fatras de vêtements fouillis de pensées méli-mélo d'affres un imbroglio d'impressions de fond en comble bouleversé dans le studio pêle-mêle me souviens pas suis pas sûr j'ai oublié crois me souvenir non pas vides les boîtes des médicaments il en restait sais pas sais plus peut-être j'imagine je peux pas imaginer la police non plus était pressée elle n'a pas vérifié ce détail

après plus que des hypothèses les incertitudes pullulent les contradictions foisonnent dans ma tête ça grouille notre histoire s'effrite dès qu'on se penche sur un cadavre tout se défait la réalité s'effiloche sa vie ma vie se disloquent que des fragments des bribes qui se baladent

LA RAISON L'ALCOOL l'alcool colle jusqu'à un certain point recolle les morceaux de son histoire la rassemble pas tout entière lui ressemble pas tout à fait Narcisse noyé dans l'onde elle dans la vodka pas la seule image son beau visage souriant grave aux yeux ronds marron en d'infinis reflets miroite

l'alcool d'abord d'accord mais POURQUOI L'ALCOOL des ans et des ans on s'imbibe et puis un jour rétamé d'un coup de trop d'un seul coup ça vous bute mais ça débute quand je l'ai rencontrée elle était sobre l'alcool est survenu entre nous au cours de notre mariage accident de parcours *avec Paul nous prenions un ou deux verres de vin au repas du soir c'est tout* par hasard pendant notre voyage en Suisse douleurs atroces soudain découvre que le whisky calme pas longtemps après au retour elle a eu un kyste qu'on n'a pas diagnostiqué correctement tout de suite à l'ovaire résultat quelques mois à peine après le curetage manqué à la clinique toujours à la tripe que ça la frappe aux entrailles femelles de nouveau des souffrances telles à se rouler par terre ça c'est vrai j'ai vu rue de la Tour défaillante sur les marches d'une entrée d'immeuble a dû s'accroupir de telles crampes de nouveau se cramponne au whisky puis au gin et puis au vin par litre au rhum par quart sans quartier ne pardonne pas on s'accoutume après sans répit qu'elle repicole

voilà sa version ainsi qu'elle raconte se raconte son histoire

un hasard qui devient une nécessité que l'on assume librement ALLEZ COMPRENDRE je me fâche tout rouge un soir je lui jette à la figure *tu n'es rien qu'une alcoolique* rétorque *non je suis pas une alcoolique* je ricane avec tout ce que tu *ingurgites* réplique *non un alcoolique est quelqu'un qui ne peut pas s'empêcher de boire et moi je peux m'arrêter quand je veux* voilà ç'a beau être une habitude déclenchée par un accident elle revendique QUI EST RESPONSABLE elle me recrache mon ricanement au visage ELLE Œdipe par hasard rencontre sur la route Laïos par hasard se prend de querelle le tue les Thébains lui offrent le trône il a résolu l'énigme épouse la reine par hasard sa mère QUI EST RESPONSABLE évident ça crève les yeux LUI

moi l'énigme peux pas la résoudre COMMENT ELLE A PU me trotte sans trêve dans la tête question me fracasse sans cesse le crâne se répercute à l'infini en échos incohérents cacophoniques à mon arrivée à Paris j'ai appelé frénétiquement tous les amis qui la connaissent voulu recueillir ses derniers moments de leurs lèvres pendu suspendu au téléphone tous effarés par l'horrible nouvelle les atterre comment pas possible tous incrédules *mais la dernière fois que nous l'avons vue elle ne parlait que de son départ de sa joie de te rejoindre* sa mère me dit elle avait même projeté des mois d'avance une énorme fête en mai à New York pour mes soixante ans témoignages concordent une attente fébrile aimante une impulsion passionnée et puis d'autres un mouvement simultané en sens inverse une propulsion opposée *Serge je regrette de vous le dire mais hélas elle s'était remise à parfois au téléphone elle avait la voix pâteuse absente elle décommandait soudain un rendez-vous* témoignages indubitables macabres m'accablent POURQUOI ELLE A BU

pourquoi veut dire D'OÙ ÇA VIENT pareille contradiction intolérable insoutenable à faire éclater la raison CONSTRUIRE plans sur la comète rêve commun vingt-cinq trente ans de vie avec moi qu'elle veut encore me tance parce que je ne nous en donne que dix DÉTRUIRE tout cela soi moi avec une longue patience inflexible d'un dernier geste saugrenu grinçant EN MÊME TEMPS

ÇA VIENT DU DEHORS toujours rencontre accidentelle circonstances fortuites whisky de hasard

après s'instille en vous s'installe en catimini dans le corps se loge dans les replis de la chimie métabolique vous enferme dans les cellules soudain prisonnier dans sa peau après ça grignote peu à peu vous ronge comme une lèpre peut plus rien on ne peut plus arrêter ça vous dévore ÇA VIENT DU DEDANS ce mal malencontreux je m'y

reconnais cet acte absurde en dépit de moi dicté je m'y retrouve mon malheur est fait à mon image ma maladie insidieuse reflète ma vie PAS MOI MOI quand on accole les contraires ensemble ils se bousculent se tamponnent carambolage dans la logique ça tourne dans la cervelle RESPONSABLE DE CE QUE JE N'AI PAS DÉCIDÉ COUPABLE DE CE QUE JE N'AI PAS VOULU à n'y rien comprendre personne ni Aristote ni Hegel n'y a jamais rien compris par éclairs Freud Nietzsche

lueurs vacillantes dans un ténébreux chaos une telle connerie dépasse l'entendement ON NE PEUT JAMAIS FAIRE LA LUMIÈRE dès qu'on essaie de raisonner on déraisonne du fortuit nécessaire de l'accidentel inévitable ce geste totalement déterminé j'étais entièrement libre de le faire ou pas si je l'accomplis j'ai choisi de mon plein gré malgré moi de l'accomplir DE QUOI DEVENIR FOU on court chercher les psychiatres mais les psy pour résoudre ces contradictions n'arrêtent pas de s'opposer pour lever l'antinomie ils n'ont que des positions contraires ON NE PEUT PAS S'EN SORTIR alcool ou pas ça le truc ÇA LA TRAGÉDIE

nuit noire, je sursaute, j'ai dû en rêver, tant ça m'a écoeuré, j'ai encore la voix dans les oreilles, hier j'ai appelé la marbrerie, pour la gravure, forcément, sur une dalle, il faut un nom avec des dates, l'employée au téléphone, *ah ! c'est pour la dame qu'on amène lundi ?*, renseignements posthumes, elle est au courant, *eh bien, tous les papiers sont en règle, Monsieur*, d'une bonne grosse voix, réjouie, gaillarde, *tout va bien !*, dans la nuit noire, la voix douce, tendre, de ma sœur, *Julien, il est l'heure*, je suis arraché à l'oubli de plomb, la torpeur provisoire, providentielle, où, chaque soir, je sombre, je ne sais comment, depuis dix jours que je suis à Paris, après la journée, je m'écroule, m'effondre dans le sommeil, tant de démarches, pour aboutir à un trou, tant de simagrées, quand on a envie de hurler, se contenir, lorsqu'en dedans on explose, soubresaut, en un déclic, dès que je quitte la chape de l'édredon, la chambre ennuitée est glaciale, debout, abasourdi, je grelotte, ma sœur est venue me réveiller à six heures chez mon cousin, aujourd'hui, rendez-vous avec l'adieu du cimetière, je me dépêche

même en ce jour, je ne puis toujours pas croire que ma femme est morte. Un long, impossible cauchemar, qui continue, m'opprime. Je

peux à peine respirer. Je me hâte à perdre le souffle, en bas, le taxi nous attend déjà, peut-être. Je mets ma cravate neuve, noire, de deuil. Tout chavire dans l'irréel. Vendredi, samedi, il y a seulement quinze jours. Elle et moi, nous avons conversé, comme d'ordinaire, je me suis baigné dans sa voix, retrempé en son invisible présence. J'ai fait ma cure d'être. Comme trois fois par semaine depuis septembre. Comme chaque matin, depuis bientôt dix ans. Au réveil, sa voix, ondulante, veloutée, chaude, d'ambre, maintenant d'ombre, retentit. Ma tasse de café, sa tasse de menthe. Elle m'aimante. *Tu as bien dormi, chéri ?* Les banalités coutumières du couple. Elle me recharge, j'accumule, pour la journée entière, mon énergie. Cheveux ébouriffés, paupières encore lourdes, elle se penche. Vers moi, sur moi. Elle rit, *tu sais, j'ai fait un rêve extraordinaire*, elle raconte. Dix, vingt minutes, elle a une mémoire prodigieuse, elle peut dérouler un songe en ses plus infimes volutes, je m'entortille dans les épisodes de ses épopées nocturnes. Parfois, je cesse de l'écouter. J'entends seulement sa voix, je suis branché sur elle. Le courant, doucement, lentement, passe, m'électrise. Il est temps de me remettre à ma machine, je me redresse, voilà, je suis prêt. *Maintenant, je dois aller travailler*, elle dit, *déjà*. Ajoute, *reste encore un peu*. Je dis, *d'accord, quelques minutes*. Petit déjeuner, j'ai eu ma ration d'elle. Elle a sa ration de moi. Sans elle, moi, je crève d'inanition. D'inanité. Ça n'a pas de sens, elle ne peut pas NE PAS ÊTRE. Du jour au lendemain, sans crier gare, disparue. Je l'entends qui dit : *As-tu passé une bonne nuit ?* Son timbre clair, vibrant, vivant, tinte en moi. ELLE N'EST PAS MORTE. Comment veut-on que j'aille enterrer UNE VOIX VIVANTE

les larmes sur la crème à raser dégoulinent, sur la cravate, je n'aurais pas dû la mettre si vite, avant de me précipiter vers la salle de bains, sens dessus dessous, tout se mélange, dans ma tête, sur mon visage, heureusement, ma sœur, virile, vaillante, est là, sa tendre poigne me prend en main, je m'abandonne, *il faut y aller, le taxi doit nous attendre*, dans la poix du petit matin, en hâte, nous sommes passés prendre Renée, l'avant-veille arrivée de New York, pour les obsèques, dans sa grisaille fuligineuse Paris brasille de lueurs d'aube, falotes, blêmes, le long des rues, des scintillements souffreteux à travers les vitres, la Seine, Châtelet, boulevards Sébastopol, Strasbourg, blafards, le taxi a fendu la nuit clignotante, nous dépose à la gare de l'Est, dans le hall des arrivées, on ne les a pas vus tout de suite, pourtant j'ai bien indiqué entre quai 15 et quai 16, on ne peut pas les manquer, on doit être à huit heures moins le quart à la morgue

et puis, en me retournant, là-bas, je l'ai aperçue, sa mère, toque et

manteau de fourrure, m'a fait un double coup au cœur, un choc horrible, sa mère, c'est Ilse, avec vingt ans de plus, trait pour trait, même taille, même allure, à l'heure, mais pas au bon endroit, retrouvailles, on s'est cognés en sanglotant les uns aux autres, et Oskar, et son frère, sa moitié d'enfance, d'Autriche, qui débarque, ses morceaux se recollent, je leur présente Renée, New York, ma sœur Paule d'Angleterre, *tu sais, le premier grand voyage que j'ai fait, c'est à treize ans toute seule, pour aller en Angleterre*, coïncidence, comme ma sœur, à Birmingham, ses fragments soudain se rassemblent, *ach, mein Gott, how are you*, en un babel, un babil cacophonique, sans se comprendre, chacun s'éteint, moi, d'un peu partout, de nulle part, un disloqué, comme elle, une loque, parmi les courants d'air d'un hall de gare, ma femme est au complet pour ses obsèques

on s'est cassé le nez devant la morgue, trop tôt, l'Institut encore fermé, on a fait le tour, pas une lumière, l'entrepôt des macchabées est clos. Le froid est si perçant qu'on a dû se réfugier dans un café déjà ouvert, pas loin, en face, à six assis, coincés parmi les cafés crème sur les banquettes. Recrus de chagrin, écrasés par ces retrouvailles, parmi les clients joyeusement accoudés sur le zinc. Tellement absurde, incrédules, tous les six, là hébétés, on communie, mais il faut aussi qu'on communique. J'essaie, je me force. Je suis l'unique intermédiaire. Pas moyen. Ma fille ne parle que l'anglais. Eux, que l'allemand. Ma sœur s'arrache quelques souvenirs gutturaux de ses lointains voyages germaniques. Des âmes perdues, en peine. On se regarde en chiens de faïence. Il faut que j'explique. Sa mère, les yeux, la voix noyés de larmes, *was passiert denn ?*, une fois encore. Ce qui s'est passé. Je répète, la bouteille de vodka, le. *Aber warum ?* Pourquoi, elle demande, quémande. Que je dise. Je n'en sais rien, moi. SI JE SAVAIS. Une telle imploration en elle. Je dois répondre. Supplie, les mots me raclent le gosier, je torture mes phrases, je massacre la mort de ma femme, le tragique empoissé dans un répugnant cocasse, l'horreur engluée dans le saugrenu

et puis on a filé du café dare-dare, l'employé des pompes funèbres a été formel, il faut être devant la porte de l'Institut à huit heures moins le quart, pile, pas une lueur, une lumière, à l'entrée, une bise à cailler le sang sous les manteaux, dans les ténèbres polaires quelques personnes, agglutinées, font le pied de grue, battent la semelle, comme nous, en petits paquets grelottants, devant les marches, d'interminables minutes, quand même, un fourgon a fini par arriver, un type descend, je ne le connais pas, il m'a reconnu, on a dû à son bureau lui donner ma description, il repère notre groupe,

s'approche d'un pas preste, *vous êtes – oui – encore un peu de patience – on nous avait dit au bureau à huit heures moins*, d'une voix profonde, il dit, *je regrette*, politesse parfaite, il a l'onction de la fonction, manteau noir, visage blême, il a la tête de l'emploi, je serre la main du croque-mort

et puis, un autre type, devant la porte toujours close, tout seul, là-bas, en veste sport, dans le petit matin de gel, à son tour s'approche. *Vous êtes ? – Oui. – Je suis le pasteur.* Je reste stupéfait. Lui n'a pas du tout la tête de l'emploi. Je l'imaginais, d'après sa voix au téléphone, l'autre soir, plus grave. Ministre d'un culte, je le voyais en plus imposant, en plus drapé. Je sais, un pasteur ne porte pas soutane. Mais de là à se présenter en veston de tweed, même avec une croix au revers, il m'étonne. *Vous n'avez pas froid ainsi ? – Mais non, pas trop*, il a l'air gaillard, tout jeune. Le visage des jeunes d'aujourd'hui, la nouvelle génération. Ouvert, sans pose. Direct. Un contemporain de ma femme. Il doit avoir la trentaine. Je suis soudain content qu'il soit venu. Il me dit, *depuis notre conversation de l'autre soir*, je l'ai appelé, sur sa demande, il m'a questionné, sur elle, pas seulement les circonstances de sa fin, sur sa vie, sa personne, il veut savoir qui il enterre, cela le concerne, avec l'inconnu j'ai basculé dans une intimité curieuse, lui racontant l'être déchiré qu'elle était, ses secrètes failles, ses faillites, aussi sa bonne volonté inentamée, sa capacité d'amour sans bornes, il m'écoute, m'interroge, je lui explique, on a conversé au moins une heure, pour conclure, je lui déclare, *dans l'immense, extraordinaire littérature qui est la vôtre, je voudrais que vous choisissiez, non un texte euphorique, mais un texte tragique*, il m'a dit, *je vais réfléchir*, il me dit, *j'ai réfléchi, je crois que j'ai trouvé le texte qui convient.* Je le remercie, *pour ma femme et moi, cela a toujours été quelque chose d'essentiel, de sacré, les textes.* Je suis heureux pour elle. Chacun doit mourir de sa mort. Ilse était luthérienne.

d'un seul coup l'obscurité s'allume d'une incandescence brutale, commotion subite, les portes claquent, des gardes apparaissent, le rideau se lève, le spectacle commence, des marionnettes gesticulantes se précipitent, comme des projecteurs braqués qui vous aveuglent, Grand-Guignol, branle-bas de combat au théâtre d'ombres, l'amphithéâtre de dissection reçoit, sur rendez-vous, il est huit heures, les familles assemblées se poussent, pêle-mêle de pieds sur les marches, départ prévu pour huit heures un quart, la levée des corps s'enlève presto, corbillards déjà rangés dans la cour en attente de leur cargaison, soudain largués dans un noir tunnel, jetés dans un couloir étroit, des cris crèvent les demi-ténèbres, des transes un peu partout trépident, des gargouillis grinçants de gorges, les

cellules en rang d'oignons béent le long du corridor, alignement de grottes sombres fracassées d'échos hystériques, séance de Charcot, ici on charcute, là qu'on dépèce, on se dépêche, la morgue ouvre, elle est pressée, on se presse, on s'entasse, chacun son réduit, chaque famille court à son cadavre, au fond de l'alvéole mal éclairé, le cercueil, au fond du cercueil, la carcasse, restes mortuaires, plus que la peau et les os, les viscères ont filé au laboratoire, ils sont plus que morts, les morts, ils sont vides, soudain, on s'est retrouvés dedans, LÀ, EN FACE, couchée sur le dos dans la boîte oblongue, dernière entrevue, ultime vision, CE N'EST PAS POSSIBLE, la mère hurle, s'écroule, elle se cramponne à son mari, elle pique une crise, moi, je crie, j'ai la poitrine qui craque, les côtes dans un étau, je suffoque, et puis, en sanglots le cœur éclate, spasmes aux muscles quand ils se tordent de douleur, je m'accroche à ma fille, failli défaillir, LÀ, LA FACE, son cadavre m'écorce vif, pire que lundi dernier, premier choc, ma visite en tête à tête, déjà à se la cogner contre les murs, encore pire, ma beauté aimée, horrible, maintenant masque grimaçant, gueule de gargouille, ça déborde, depuis une semaine un peu plus morte, un peu plus clamsée, ça dégouline, le visage plus même empourpré, écarlate, carrément, peau des joues à éclater gonflée, dessous la pourriture qui fermente, tous les suc, les jus dedans qui continuent à mûrir, à mourir, lèvres si charnues si souvent de mes baisers humectées tellement tuméfiées, on n'aperçoit même plus la cicatrice, la fente de l'autre fois effacée, la bouche ouverte encore davantage, mâchoire qui décroche béante, front bourbeux, son front si beau, si bombé, si lisse aux caresses, avec ce hérissément de tifs hirsutes, gorgone hideuse, la vue me méduse, peux plus bouger, peux plus m'enfuir, cloué sur place, ma femme en putréfaction me pétrifie, son corps mou, amoureux, tiède, fidèle, ses seins ardents entre mes doigts, je la palpe, pénètre sa pulpe, sa sève qui monte en moi, sa salive me baigne, ELLE SE DÉCOMPOSE, carcasse dans le cercueil allongée, sa chair chérie, de la bidoche gangrenée, manque plus que les grouillements d'asticots dans sa barbaque

ça me baratte si violement la tripe je sens que je vais dégueuler jamais vision pareille ne m'a crevé les yeux le pasteur s'est placé au pied de la bière debout seul en face de nous il a baissé la tête fermé un moment les paupières il s'est concentré très profond recueilli très fort brusquement il s'est fait autour en nous un silence trêve aux boyaux qui tressautent aux gosiers qui hurlent quelques instants il est resté à prier en dedans très dense muscles du visage tirés contractés tout entier tendu vers elle qu'il n'a pas connue soudain soudé dans la fraternité souterraine la confraternité de la mort en pleine morgue noués à nous et puis il a ouvert le livre s'est mis

lentement à lire *nous savons en effet que la loi est spirituelle mais moi je suis charnel vendu au péché car je ne sais pas ce que je fais je ne fais point ce que je veux et je fais ce que je hais* la voix s'élève prend de l'ampleur plane or si je fais ce que je ne veux pas je reconnais par là que la loi est bonne et maintenant ce n'est plus moi qui le fais mais c'est le péché qui habite en moi ce qui est bon je le sais n'habite pas en moi c'est-à-dire dans ma chair j'ai la volonté mais non le pouvoir de faire le bien car je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas tout son être tendu vers le départ le voyage la vie vers moi vers nous vers New York la main se tend vers la bouteille de vodka non elle n'a pas voulu la mort simplement c'est plus fort qu'elle dans ses fibres car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de mon entendement et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres la mère ne comprend pas ce qui se dit mais elle se tient plus tranquille elle sent qu'il fallait le dire que sa fille aurait voulu l'entendre même si elle n'entend pas le français chacun sa langue le pasteur a la sienne ce n'est pas la mienne mais elle dit l'essentiel chaque langue peut se traduire dans une autre hébreu grec latin en français ou en allemand peu importe on peut traduire *péché* par *pulsion* ce qui compte c'est traduire la réalité de langue en langue

on a refermé le couvercle, on a placé le cercueil dans le corbillard, sa mère est montée devant avec Oskar, peut plus se tenir, il la soutient, avant de les rejoindre sur la banquette, j'ai serré la main du pasteur, il était redevenu d'un seul coup, dehors, dans la grisaille un peu moins terne, encore coupante, du matin, tout jeune, gentil, un peu timide, je lui ai demandé, *quel était ce texte admirable ?*, il m'a dit, *saint Paul, Épître aux Romains, 7-14, si vous voulez je peux vous l'écrire*, il a griffonné la référence sur une page arrachée à un carnet, je le regarde, *vous avez parfaitement compris ce que je voulais dire, l'autre soir, saint Paul aussi, d'ailleurs*, le chauffeur se met au volant, ma sœur, ma fille, rejoignent Marie-Brunette et Steve, qui sont venus, dans leur voiture, départ du cortège imminent, il fait un petit jour lugubre, je dis, *je vous remercie, au nom de ma femme et au mien, c'est exactement le texte qui convenait, tout est dans ce texte*, j'ai laissé le pasteur devant la sortie, la sortie, il l'a trouvée, lui, de la mort, de la morgue, *Misérable que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ?... Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur*, après 7-14, il a lu 8-1, la suite, *la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort*, comme ça qu'ils s'en sortent, saint Paul et lui, de la contradiction tragique, la foi qui soulève les montagnes fracasse les portes du huis clos, la tragédie s'abolit dans l'au-delà, tant mieux

pour eux s'ils peuvent, je respecte les idées des autres, j'ai les miennes, la tragédie, quand elle vous a pris dans son étau, on ne peut plus s'en sortir, lorsqu'elle vous a broyé la vie, pas de survie, avant de monter dans le corbillard, devant la porte de la morgue, j'ai serré la main du pasteur, là qu'on se quitte

je n'ai pas eu de chance dans ma vie, elle penche la tête, assise dans la salle à manger, elle pleure, met les coudes sur la table, s'enfouit le visage dans les mains, s'enfuit dans un ressentiment farouche, une amertume bitumineuse, ses paroles lui coulent des lèvres comme du fiel, parfois elle m'agace, lui lance, *now you're drowning in self-pity again*, dès le matin, au réveil, sa crise de mélancolie, elle s'apitoie sur elle-même, des fois, ça me tape sur les nerfs, d'autres fois, je n'ai pas un cœur de rocher, je m'attendris, sa tristesse me remue, me gagne, m'inonde, parfois me mouille les yeux, je demande, *mais pourquoi dis-tu toujours cela ?*, elle tourne vers moi son regard embué, noyé, une douleur si intense dans la voix, *parce que c'est vrai*, LA MALCHANCE, ça existe, c'est vrai, elle en a tellement eu, ma femme, peux pas nier, la poisse lui colle à la peau, une queue leu leu de déveines, sa vie, par certains côtés, je reconnais, une série noire

sa vie, comme toutes les vies, elle lui est venue du dehors, comme toutes les vies, une accumulation de rencontres, chaos de hasards, seulement, avec elle, les hasards sont toujours des accidents, comme toutes les vies, elle s'est faite dans le noir peu à peu à tâtons, mais pas au petit bonheur la chance, avec elle au grand malheur, que des coups du sort, *ma mère avait eu un garçon qu'elle adorait et qui est mort à deux ans quand je suis née elle m'en a toujours voulu d'être une fille*, dès le début, elle n'a pas remplacé le frère perdu, pas à sa place, son destin s'enfonce dans la nuit de l'avant-naître, parfois en fureur, parfois en larmes, *ma mère m'a laissée choir par inattention dans l'eau trop chaude de la baignoire j'ai été ébouillantée j'en ai porté toute ma vie la cicatrice*, à la cuisse, juste sous la fesse, ça la gêne terriblement, moi pas du tout, *quand j'avais trois ans ma mère a quitté mon père et*

j'ai été élevée par ma grand-mère je l'adorais ta grand-mère polonaise qui rencontre ton grand-père inspecteur de police à Vienne qui l'épouse en secondes noces connais tes histoires par

cœur elles te reviennent de Vienne elles te remontent de Linz aux lèvres ton enfance déborde de toi le soir à table au salon je te taquine *le quart d'heure de l'autobiographie* elle met un disque ça y est suis sûr ses ritournelles *c'était mon père qui le jouait* elles me reviennent du fond des fibres elles remontent de tous nos tête-à-tête elles me lancinent je dis *voilà le concerto en sol majeur* elle commence à pleurer ses larmes à présent me dégoulinent des paupières concerto de Mozart pourrai jamais plus l'entendre notre hymne notre sonate de Vinteuil *moi aussi j'ai commencé à jouer le concerto j'ai donné des récitals à la radio de Linz participé à des concerts* je sais connais la musique l'enfant prodige *si mon père avait vécu* maintenant je vais avoir droit à l'attaque cardiaque *j'aurais eu une carrière de musicienne j'ai aussi chanté dans un chœur j'avais une belle voix à l'époque* tu l'as toujours je t'imagine alto

seulement, la litanie de ses malheurs, ce ne sont pas des inventions, d'un infarctus, elle a perdu d'un coup deux passions, son père, son piano, à onze ans, soudain dans la dèche à la dure, l'instrument coûteux, sa mère l'a vendu pour croûter, *j'ai beaucoup d'admiration pour ma mère elle nous a élevés mon frère et moi toute seule avec un courage inouï comme secrétaire elle ne gagnait presque rien nous étions très pauvres*, sa mémoire frissonne, *ma mère a fini par pouvoir nous acheter des bottes à mon frère et à moi elle a continué à marcher avec ses souliers dans la neige*, froid, faim, ses souvenirs d'après-guerre rejoignent mes souvenirs de guerre, son maigre poêle à charbon se confond avec le mien, ses tartines à la graisse de porc se mêlent à mes rutabagas, seulement, un soir, sa mère, *elle n'en pouvait plus elle nous a pris mon frère et moi par la main elle a dit on va se jeter ensemble par la fenêtre j'ai eu très peur*, un souvenir pareil, forcé, ça reste, ça marque, et puis les gifles, à temps durs mœurs brutales, l'Autriche n'a jamais été très bien dénazifiée, *ein paar Ohrfeigen*, les torgnoles, un sport national, à l'école, quand le prof entre, *aufstehen*, ordre du kapo, debout en chœur à la seconde, sinon au coin, aussi coup de canne sur les doigts, une enfance autrichienne, ça frappe, elle, une sensible, à quatorze ans, le directeur a fait venir sa mère, on a vu votre fille qui parlait avec un garçon au bord du trottoir, plus loin, on les a vus qui s'embrassaient, de retour chez elle, tripotée maternelle, dérouillé ferme, on ne badine pas, à la baguette, *setzen*, quand le prof profère, tous les culs se rassoient pile, d'un coup, comme à l'armée, elle dit avec haine, *je n'ai jamais adressé la parole à mon oncle, personne non plus chez nous*, avec dégoût, *le salaud, il a quand même vécu tranquille jusqu'à quatre-vingts ans*, le frère de son père, S.S., un lieutenant de Heydrich, en France, à Prague, dans son enfance, elle a été à bonne école

pas que des catastrophes, naturellement, dans sa jeunesse elle a eu des joies, une grand-mère merveilleuse, elle s'extasie encore, vingt ans plus tard, tant de tendresse, et sa mère, faut pas croire, parce qu'elles ont eu leurs accrochages, qu'on pourrait un instant la critiquer, lorsque sa mère a un rhume, ma femme se couche, lorsque sa mère est malade, ma femme est malade, si elle imagine sa mère une seconde à l'agonie, ma femme devient pâle comme la mort, elles s'adorent toutes deux autant qu'elles s'engueulent, *ma mère a tellement de courage, d'énergie*, et l'Autriche, faut pas croire non plus, pas que l'amère patrie, *la veille de Noël on chantait en chœur des cantiques*, « *Stille Nacht, heilige Nacht* », elle se met à chantonner, guillerette, ragaillardie, elle a touché terre ancestrale, *après le service de minuit, on échangeait les cadeaux, tu ne sais pas ce que c'était, un réveillon*, l'Autriche en elle se réveille, émerveillée, *Nikolaustag*, avant déjà, le 6 décembre, saint Nicolas apporte des cadeaux aux enfants sages, punit les autres, on agite des chaînes dans la pièce d'à côté, son frère en tremble, elle en sourit encore, l'Autriche faut pas croire, son visage lorsqu'elle raconte rayonne, marches en montagne, randonnées dans les forêts, parties de luge, déluge de fous rires, le soir, quand on rentre fatigué dans les chalets, la table d'habitues fait cul sec, la *Stammtisch* éclate en plaisanteries qui pèsent des tonnes, *ex*, d'un trait les skieurs mêlés aux pedzouilles avalent leur grand verre de schnaps à la gentiane, on bâfre de grosses tranches de lard hilare sur de grosses tranches de pain bis, on se bidonne, grosse gaieté, de l'Alsace aux confins de la Hongrie on engouffre, on s'empiffre pareil, on se tord les côtes en s'arrosant de tord-boyaux, les énormes platées de saucisses jaspinent patois, on se débonde, on se déshabille, on met l'allemand au vestiaire, une langue inexistante, sur les affiches, dans les journaux, pas dans les bouches, on déguste le dialecte et le vin du cru, les pays germaniques c'est local, ma femme, faut la voir, elle est du coin, comme elle s'anime quand elle gazouille ses *ch* du gosier, quand elle trille ses *rln*, *Schwammerln*, la cueillette aux champignons, chacun discute, *Herrenpilz*, *Steinpilz*, Fritz a même trouvé ce matin un *Parasol*, panné c'est bon, ma femme s'en lèche les babines, avec sa pâtée de voyelles elle mastique sa purée de consonnes, elle déglutit ses syllabes, on a trouvé assez de cèpes et de girolles pour faire une immense fricassée, avec un *Rostbraten* succulent, une langue c'est nourricier, ça sustente, à peine elle débarque d'Amérique, ma femme se repaît de dialecte, dès qu'elle reparaît, époustoufle les gens du pays, après tant d'années aux antipodes, comment elle peut, parmi les fermiers, les gardes-chasses, parler avec eux, comme eux, elle sourit, ravie, ils s'étonnent, là-haut, à la Bosruckhütte, dans le refuge fleurant le pin, parmi les arbres et les prés, elle a ses racines

une telle tristesse morne, un tel désespoir navrant dans la voix, *je n'ai jamais eu de chance*, c'est vrai, le malheur s'acharne sur elle, père et piano morts, ça clôt le chapitre de l'enfance, mais elle repart du pied gauche, elle est vaillante, elle travaille bien à l'école, dès quinze ans l'été dans les hôtels, très dur, mais elle veut son indépendance, elle économise ses sous, dépense ses forces sans compter, accumule un petit pécule, pour ses études, s'apprête à passer son bac, elle monte à Vienne, enfin seule, enfin libre, elle garde les enfants d'une princesse austro-hongroise, gouvernante dans un immense appartement fin de siècle, pendant la journée étudie, elle adore les gosses, la vie de château, le soir, heureuse comme une reine

rencontre un beau type, bien baraqué, se tombent dans les bras l'un de l'autre, sur la banquette arrière d'une vieille bagnole, fabriquent un môme, ravie, radieuse, *j'étais très amoureuse de lui, il venait d'une bonne famille, son père était député socialiste*, c'est en militant dans les jeunesses socialistes qu'elle le rencontre, un jour Kreisky lui-même leur a rendu visite, à leur groupe, *tu te rends compte, j'ai même dansé avec lui*, de bonheur elle en chavire encore, fiancés, ils vont se marier, crac, *avec l'auto on est rentrés dans un arbre*, catastrophe soudaine, fausse couche à huit mois, c'était ce qu'elle couvait de son désir, un fils, là, dans le ventre, une vie neuve qui va renouveler la sienne, elle à l'hôpital, du coup le fiancé, dilaté d'amour avant, se dégonfle, les ardeurs matrimoniales avec le gosse lui sont passées, il l'abandonne sur son lit d'hosto, pissant le sang, fin d'adolescence, ça clôt le chapitre Autriche, à dix-neuf ans, elle est partie pour l'Amérique, sans mec, sans fric, sans bac

l'Amérique, terre des redéparts à zéro, paradis des persécutés, dépotoir à calamiteux, des quatre coins du monde on accourt, y trouver une nouvelle donne du destin, renaître de ses cendres, elle a découvert son phénix, drôle d'oiseau, un psychiatre noir, dans les verts pâturages du Vermont, marié à une Autrichienne, une ancienne copine à elle qui fait appel à ses services, ont besoin d'une garde d'enfants, un pur plaisir, *le petit Marcel est le gosse le plus intelligent, le plus gentil, que j'aie jamais connu*, elle soupire, *j'aurais voulu être sa mère*, seulement sa mère, elle se méfie, le père est un peu trop attentif à la nouvelle venue, lui propose des baptêmes de l'air répétés en avion privé, monte un soir à sa chambre, ils ont presque, du coup devient trop compliqué, elle part pour New York

il voulait divorcer, m'épouser, elle sourit, *peut-être après tout j'aurais dû rester avec mon psychiatre*, ajoute, *non, ça ne me gênait pas du tout qu'il soit noir, il était rudement bien bâti*, en Amérique, sa chance tourne, elle vire, hommages virils, on la courtise de toutes parts, *il y*

a même eu un cousin de Mastroianni qui m'a fait des avances, images gaies, le film de sa vie prend des teintes claires, mode, spectacle, va dans tous les mondes, rencontre Paul, amant vigoureux, vrai père, l'épouse, il avait trente ans et quelques de plus que moi, mais il était si mince, il avait un genre espagnol, très distingué, cheveux de jais, pas un poil gris, scénariste pour Columbia Pictures, un tantinet dans la dèche, qu'importe, elle travaille pour deux, elle a de l'énergie pour quatre, marchande de tapis, de bibelots, emploi plein temps pendant la journée, et puis, le soir, études, Paul ne badine pas, la remet sur la voie des diplômes, le droit chemin du savoir, tu n'étais pas trop fatiguée à ce rythme ? – Moi ? pas du tout, et même on sortait souvent le soir, Paul avait beaucoup d'amis, à l'ONU et ailleurs

j'étais très heureuse, tout lui réussit, mari, travail, études, mène de front trois vies, elle saute de l'une à l'autre, on a été à une soirée extraordinaire donnée par la sœur du chah, je me suis follement amusée, j'ai eu beaucoup de compliments, champagne à flots sur les montagnes de caviar, dans sa jolie robe de vingt ans, elle réussit en tout, j'étais très bonne en biologie, elle songe à devenir médecin, mon professeur de droit m'a dit que je devrais devenir avocate, sens inné de l'administration, flair et culot pour les affaires, forte aussi en mathématiques, surdouée en langues, décide de se spécialiser en russe, fait sa licence à Baruch College, brillamment, décide de poursuivre jusqu'au doctorat

je lui dis, écoute, il faut finir de faire les bagages, nos locataires arrivent demain, là, à son bureau, dans la chambre affalée, en larmes, elle a ouvert le tiroir de sa bibliothèque, celui du bas, où elle range ses affaires personnelles, elle a sorti plusieurs dossiers, elle me tend une liasse épaisse de feuillets agrafés, regarde, une écriture nerveuse, cursive, à l'encre rouge, un travail remarquable qui témoigne de dons exceptionnels, elle dit, tu vois la note, je dis, oui, un A, évolution de l'histoire européenne de 1945 à 1965, son étude pour le cours d'histoire, elle me tend un autre travail, A, la notion de droit de propriété dans le, des qualités de réflexion indiscutables beaucoup de connaissances, elle sanglote, tu vois, j'étais bonne étudiante, je dis, je n'en ai jamais douté, je t'ai moi-même eue dans mes cours, je ne connais personne d'autre qui soit jamais passé, en trois ans, du degré zéro de la pratique d'une langue à une maîtrise de français, je crois l'apaiser, elle pleure de plus belle, alors pourquoi j'en suis là, pourquoi je n'ai pas pu trouver de travail, je ne suis pas plus bête qu'une autre, je dis, non, tu es même plus intelligente que la plupart, elle se détourne, se replonge dans ses papiers, elle a gardé tous ses devoirs, Baruch College, New York University, compulsion subite, elle les compulse

ce départ en Amérique, moi, demain, elle, dès qu'elle aura obtenu son visa d'immigrante, dès qu'elle sera de nouveau en règle, pour elle, bien sûr, aussi une défaite, voulait s'établir à Paris, y prendre racine, fière de son passeport, *je suis française*, pour elle sa carte d'identité nationale est un drapeau, elle a l'état civil patriotique, seulement, pour être installée en France, il faut une situation, pignon c'est pignon sur rue, que de la guigne, pas pu trouver de poste stable, de l'interim, du remplacement, elle s'acharne, *avec Paul j'ai toujours pu travailler et étudier*, je dis, *oui, en Amérique, tu as toujours eu du boulot, mais justement, tu ne veux pas vivre en Amérique, tu détestes l'Amérique*, farouche, *j'aime la France, c'est là que je veux vivre*, elle s'accroche, court jusqu'à Levallois enseigner les langues à 50 francs l'heure, s'abîme les yeux à corriger des piles et des piles de copies par correspondance, *tout ça pour 3 550 francs par mois*, dans les lycées il faut des diplômes français, les universités sont closes, la première fois où je suis retourné en Amérique sans elle, enfin déniché l'oiseau rare, firme import-export britannique, dirige le bureau parisien, en mai fait faillite, elle est de nouveau au chômage, il était grand temps que je revienne, cette fois, de nouveau je repars, au dernier instant, elle a jeté l'éponge, *je t'accompagne*, elle abandonne

pas de gaieté de cœur, non, je dois dire, elle a essayé, ma femme, tout tenté, tiré toutes les sonnettes, dans l'édition, elle aurait aimé, beau avoir quelques contacts, pas mèche, l'édition c'est chasse gardée, *j'aime tant les livres*, rien à faire, des annonces dans les journaux, *Figaro, Echos, Herald*, des semaines d'affilée, affalée, sur sa chaise, toute la journée, à attendre, le coup de fil salvateur, je rentre de ma promenade d'après-midi, *as-tu eu*, à sa mine, rien, je dis, *sans doute demain*, hoche la tête, se replonge dans ses magazines allemands, désespérée, de pire en pire, au début, on garde espoir, question de temps, c'est pour la prochaine, et puis rien de jour en jour, de semaine en mois, de mois en années, ça finit par peser des tonnes sur la poitrine, par vous écraser la vaillance vitale, le chômage prolongé est une mort lente, un meurtre doux, elle dit, *tu en as de la chance, un boulot que tu aimes, avec un appartement à cinq cents mètres, à Paris et à New York*, je dis, *mais ma chance est aussi la tienne*, elle ricane, *tu crois*

non, c'est vrai, elle n'a pas eu de chance, un businessman thaïlandais qui lui propose des randonnées sur la Côte d'Azur, souvent en fin de conversation on lui demande la couleur de ses culottes, un patron d'une firme importante l'appelle, cette fois sérieux, dans ses cordes, bon salaire, un vrai poste, elle parlemente avec lui vingt minutes, rendez-vous fixé, elle jubile, à la fin, il

déclare, *je vous préviens, je baise*, après, en larmes toute la soirée, la met en rage, non seulement on vous exploite, on vous pelote, on vous tâte, *ça ne t'est jamais arrivé à New York ? – Non, jamais*, plaisirs de Paris, esprit gaulois, des fois j'avoue, je ne suis pas fier d'être français, ça me fait honte, patronat à mœurs de maquereaux, son dernier employeur en date, il lui a fait miroiter le poste d'une assistante en congé de maternité, mais pas un simple intérim, il y a du travail pour deux, de l'avenir, elle accepte, le directeur, il a beau avoir une épouse, une maîtresse, le boss est porté sur les bosses, il farfouille dans les corsages, en plein milieu des problèmes fiscaux, vous palpe le cul, consultant franco-américain sur les impôts, droit de cuissage, avec ma femme, tombé sur un manche, pas touche, du coup, en avril, on l'a remerciée, *non il n'y a pas assez de travail pour deux*, là qu'elle a décidé de revenir en Amérique

je dis, *à notre retour, tu verras, on prendra tout notre temps, tu trouveras enfin le bon boulot*, elle secoue la tête, *à notre retour, j'aurai trente-sept ans, pour beaucoup de postes on m'a déjà dit que je suis trop vieille*, je hausse les épaules, *toi, trop vieille !*, répond, *tu ne connais rien aux affaires, tu vis dans ton monde*, je hausse le ton, *eh bien envoie-les promener, je gagne assez pour deux, pas besoin de*, m'interrompt, *tu as vingt-trois ans de plus que moi, j'aurai seulement la moitié de ta retraite, je dois penser à l'avenir, quand je serai seule*, ajoute, *et puis je ne veux pas dépendre de toi, des fois tu es généreux, d'autres fois, il faut que je te demande pour chaque sou, je ne veux dépendre de personne, je n'ai plus l'âge, rageuse, je veux pouvoir m'acheter ce que je veux quand je veux*

des fois, le matin, au courrier, lorsqu'elle reçoit ses lettres de refus, son visage se contracte, le matin, l'après-midi, sans fin, lorsqu'elle reste assise, sans bouger, à son bureau, dans la chambre, près du téléphone, l'œil noyé dans la grisaille de la cour, parcourant sans trêve ses magazines, *Stern, Brigitte, Freundin*, pour tuer le temps de l'attente, des fois, elle succombe, en rentrant, je la retrouve prostrée, tombée comme une masse dans son lit, forcé, elle a bu, pour oublier, pas pu tenir, des fois, peux pas retenir ma colère, des fois, des larmes, la pitié m'inonde, le soir, à table, je dis, *mais tu m'avais déclaré que tu serais heureuse d'être une Hausfrau, sois donc ma femme au foyer, laisse là les petites annonces, une fois pour toutes*, j'ajoute, *après tout, tu es une femme du XIX^e siècle, sois comme les épouses de nos amis X ou Z*, elle dit, *oui, mais tes amis, ils ont plus de fric que toi, leurs femmes ont tout ce qu'elles désirent, sans avoir à le demander, et puis, c'est vrai, ça m'aurait été égal d'être une femme au foyer, mais, dans un foyer, il y a des enfants*

un enfant, rien qu'un, j'aurais été heureuse, je n'en demandais pas

plus, je dis, c'est vrai, tu n'as pas eu de chance, en Autriche, à dix-neuf ans, l'accident de voiture, pour la Nativité en 83 à Linz sa fausse couche, en 85 à Paris à la clinique tout un mois, sur le dos, veines perforées de perfusions, essayé de tout son corps, de tout son cœur, de garder le gosse, grosse d'espoir, de nouveau avorté, hier, en descendant ranger nos affaires dans le cellier, pour faire place à nos locataires canadiens, demain qui arrivent, j'ai remarqué qu'elle descendait un grand sac en plastique, je demande, *qu'est-ce que c'est encore*, elle dit, *ça c'est à moi jamais je ne m'en sépare*, elle l'a rangé dans un placard, par curiosité j'ai regardé, ça m'a fait mal, elle avait mis dedans la layette, les tricots, les langes blancs d'Alexandre, il a sa place dans la famille, dans ma maison son linceul, dans son carnet ma femme marque d'avance les anniversaires, sa mère, son beau-père, son frère, ses neveux, mes filles, moi, pour Noël, elle inscrit toujours, *Alex. Geburt*, sa mort-naissance

nos locataires vont arriver, ce n'est pas le moment de faire du vague à l'âme, parfois elle m'agace, ses nostalgies intempestives m'horripilent, là, écroulée sur sa chaise, elle regarde ses dossiers d'antan, ses bonnes notes d'Amérique, médecin, avocate, professeur, tous ses avènements, effondrée dans ses carrières en miettes, ses rêves en ruine, elle relit les appréciations de ses maîtres, feuillette ses compositions, l'existence encore vierge, ouverte, l'Amérique, là qu'elle a eu enfin sa chance, là où elle aurait pu se refaire un destin à sa mesure, utiliser tous ses dons, pendant qu'elle poursuit ses études, la malchance la poursuit, la déveine se réinstalle, peu à peu avec elle le vieil époux cesse de bander, à force d'être son père, il succombe à l'interdit de l'inceste, le lit conjugal tombe en panne, *je suis restée avec lui quatre ans sans faire l'amour*, fièrement, *jamais je ne l'ai trompé, je l'aimais toujours*, cure de chasteté matrimoniale trop prolongée, finit par s'éprendre de son prof de russe, le beau Robert, un polyglotte qui parle ouzbek, lui s'enflamme, ardeurs réciproques, ils consomment presque, soudain une visite les dérange, remis à plus tard, lui doit partir pour son travail en Russie, rendez-vous en mai à Paris, elle s'apprête à le rejoindre, quinze jours avant son départ, elle reçoit un télégramme, suicide, Robert défenestré à Leningrad, affaire jamais éclaircie, elle a toujours rendez-vous avec la mort

non, la malchance, pas dans son imagination, une guigne qui s'acharne, à force, devient un destin, toujours, partout poursuivie, quand ce ne sont pas les autres, c'est elle qui se suicide, quand elle ne se suicide pas, on l'assassine, dans le Vermont paisible, du temps de son psychiatre noir, auto-stop, failli être étranglée et violée, à New York, du temps de son premier mari, près des cliniques à

drogués de Stuyvesant, en plein jour agressée, lorsqu'on s'est mis en ménage dans la 113^e Rue, dans la cage de l'ascenseur avec Cathy, un Noir entré en se faufilant lui met soudain un couteau contre la poitrine, heureusement ma fille n'a pas crié, ma femme a dû remettre le contenu de son sac, sa montre, cadeau d'enfance de son père, l'ultime, en rentrant à l'appartement, elle s'est mise à trembler très fort, lorsqu'on a déménagé à Washington Square, quartier plus tranquille, en prenant le métro à huit heures du matin, avec un gourdin sans sommation un malabar veut l'assommer, en bas, sur Bleecker Street, un Blanc, cette fois, un Noir lui a sauvé la vie, en envoyant d'un direct à la mâchoire rouler à terre le Blanc, elle rit jaune, elle en voit de toutes les couleurs, *je hais New York, je veux vivre à Paris*, à Paris c'est pire, à Levallois après ses cours de langue, neuf heures du soir, en se dirigeant vers le métro, par-derrrière assaillie, coup sur le crâne, cette fois assommée net, moi qui l'attends à la maison, fébrile d'impatience, peu à peu, onze heures, minuit, livide, restée sur le pavé, deux heures, inanimée, failli y rester, sauvée de justesse, j'ai couru la chercher, hagarde, délirante au commissariat, le lendemain, commotion, on a craint un hématome, transportée à l'hôpital, s'en sort par miracle indemne, les hôpitaux, avec elle, la valse permanente, quand ce n'est pas pour les avortements, c'est pour les suicides, quand ce ne sont pas les suicides, les meurtres, à chaque étape, dans chaque recoin, que des meurtrissures, Passy, Marignan, un tourbillon de cliniques, de l'Hôpital américain de Neuilly à Ambroise-Paré, de Beth Israel à Montefiore dans le Bronx, la Frauenklinik à Linz, bien sûr, aussi les maladies, kyste à la clinique Victor-Hugo, corridors blancs, carrelages, linos se mêlent de senteurs pharmaceutiques dans ma tête, je cours à tâtons vers elle, comme dans un cauchemar, au bout du couloir, porte ouverte, je respire, vivante, ELLE

LÀ, j'ai eu chaud, senti passer le vent du boulet, l'a échappé belle, increvable, elle survit aux coups de déprime, de poing, de matraque, aux attaques à main armée, aux attaques d'angoisse, un peu pâle, exsangue, dans son lit allongée, aiguilles dans les veines, dans la déveine, quand même toujours un filet de chance, au dernier moment, tout juste, suicides, je l'en ai toujours tirée, agressions, elle s'en tire, je m'assieds près d'elle, à son chevet, le cœur qui en bat encore, vers elle à bride abattue, à chaque fois, j'en perds le souffle, elle qui m'insuffle du courage, *tu verras, chéri, je serai bientôt à la maison*, ses compagnes de chambrée affaissées, alanguies, elle qui leur redonne du ressort, l'âme chevillée à son corps potelé, pantelant, toujours se redresse en un sursaut d'énergie, reprend du poil de la bête, un animal farouchement vivant, vibrant, ma femme, s'obstine, la série noire des assauts, elle fait front, à onze heures du

soir, en mon absence, coup d'épaule soudain, la grande porte de l'entrée enfoncée, elle s'échappe par la porte de service, deux types la rattrapent dans le hall, la tabassent, elle hurle, heureusement ils s'enfuient, s'en est fallu quand même d'un cheveu, seulement à force de déjouer les désastres, de conjurer les coups du sort, si on accumule à ce point la guigne, seule à Paris, en attente de son visa, à peine elle se trouve un studio, à peine installée, fièvre, vomissements, quinze jours à Cochon, à peine sortie, se tord la cheville, immobilisée, douleurs atroces, à peine ingambe, de nouveau valide, quand elle ne tombe pas, elle rechute, reboit, revomissements, re-gastrite, chaque fois qu'elle m'appelle, je tremble, *quel malheur vas-tu m'annoncer ?*, à peine, barbouillé de vapeurs nocturnes, je me lève, le téléphone sonne, *j'ai dû faire venir un docteur – encore – oui, j'ai de nouveau des*, le docteur prescrit des antidépresseurs à une alcoolique, mélange étonnant, détonant, fatale coïncidence, un autre docteur, une autre ordonnance, ordre des choses différent, de nouveau sauvée, elle a la voix hagarde, grinçante, à peine remise de son attaque digestive, *je viens de me faire attaquer en descendant mes ordures*, œil poché, lèvres écrasées, elle en tremble de fureur, *s'ils essaient d'entrer je leur enfonce le couteau de cuisine dans le cœur*, je dis, *calme-toi*, dans une vie s'il y a trop de chocs, pour la calmer, elle a pris ses tranquillisants, comme elle a de l'insomnie, pour être plus tranquille encore, elle a pris de la vodka, à force de tirer sur la corde, la chance s'use, s'amenuise, d'un seul coup, dans un coma subit, la baraka casse

je n'ai pas eu de chance dans ma vie, ça la prend subitement, des fois, dès le matin, au petit déjeuner, dans la salle à manger, elle s'effondre, en larmes, pas tous les jours, non, d'habitude, alerte, vigoureuse, sur le qui-vive, à l'affût du monde, elle raffole de tous ses bruits, ses échos retentissent en elle, au réveil, elle court acheter son *Figaro*, son *Herald*, ses magazines, *Stern*, *Quick*, pendant que je me reclos pour écrire, porte fermée, replié sur moi, elle plonge aux événements de la planète, pas une isolée, elle participe, à tout de tout cœur, les misères l'attristent, les malheurs la troublent, elle tressaille avec l'humanité entière, des fois, elle ouvre la porte de mon bureau, émue, *regarde ce qui se passe avec Waldheim*, je dis, *on en parlera à déjeuner*, retournée, *on vient d'assassiner une vieille dame pas loin d'ici*, je dis, *je travaille*, elle s'impatiente, *on n'a pas eu de lettre de Cathy aujourd'hui*, si je déjeune avec un ami, demande avec gourmandise, *raconte*, elle dévore l'existence, gens, faits, choses, une fringale de tout, une faim-ville de voyages, *moi je suis prête à faire mes bagages, j'irais demain en Chine*, elle a la boulimie du globe, pas une assise sur elle-même, comme moi, ma femme, non, le verbe haut, mais la main prompte, la met aussitôt à la pâte, elle aime

aider, joies de la famille, de l'amitié, elle les paie comptant de sa personne, il faut que l'on ait besoin d'elle, administre, gère, régit, toujours généreuse, il faut qu'elle se donne

maldonne, soudain, des fois, ça la frappe, n'a tiré que de mauvaises cartes, ses espoirs déçus d'un coup lui reviennent, tous ses malheurs d'affilée lui refluent au cœur, elle reçoit brusquement SA VIE ENTIÈRE en pleine gueule, sa tête tombe entre ses mains, coudes sur la table, s'enfouit le visage, quand elle le redresse, raviné de douleur, sillonné de larmes, elle demande, *pourquoi, pourquoi ?*, tant de dons, tant de déveine, un enchaînement de malchances idiotes, une série d'accidents malencontreux, déprime, vodka, au hasard d'une ordonnance, sur des antidépresseurs, ÇA LE DESTIN

Il y a des sentiments absurdes. Je ne voulais pas arriver, je voulais que notre trajet se prolonge. Même dans son cercueil, derrière, elle est encore avec moi. Je ne me suis pas une seule fois retourné pour voir. Mais elle est là, même ce qui en reste, même sa carcasse dépecée. C'est elle. Dans sa bière, sous les couronnes de fleurs, elle nous accompagne. Nous ne sommes pas encore séparés. Maintenant nous traversons Paris en corbillard. Ma belle-mère, la tête appuyée sur l'épaule de son mari, sanglote. J'ai l'œil sec et vide. Les crevasses lunaires des rues se déploient, les quartiers familiers me semblent inconnus, et puis, je me suis tout à fait égaré, peu à peu on a gagné la périphérie, des coins perdus de planète morte. Le conducteur, par habitude professionnelle, prend son fourgon pour un transport frigorifique. Il a fallu insister pour qu'il mette le chauffage. Un mince filet d'air tiède nous effleure les tibias. Il fait un froid aigre, pénétrant, humide, à l'intérieur du véhicule. Mes pensées se figent. Le parcours en corbillard m'anesthésie. Sous notre banquette, surélevée en plate-forme, les têtes du conducteur et du croque-mort conversent. Des exclamations ça et là me parviennent, de plus en plus je m'engourdis. A mes côtés, toujours convulsée, Ingrid pleure. Longtemps, on a sillonné des artères commerçantes, enfilé des ruelles désertes. Soudain, on a débouché, au bout d'une large allée, devant une grille. Plus loin, des arbres. La durée d'un coup se contracte, à peine partis, déjà arrivés. Dès l'entrée du cimetière, l'itinéraire est fléché, le corbillard a tout juste ralenti, sans s'arrêter. Et puis, il nous a déposés au pied du crématorium. Il faut descendre.

La grisaille du petit jour a fait place à une clarté crue, sous le plafond terne, lointain des nuages. Nous grimpons les marches d'un gros temple boursoufflé. J'ai l'impression d'une énorme basilique bedonnante, une espèce de Saint-Pierre en ciment et en stuc. Très digne, manteau noir et visage blême, notre mentor des pompes funèbres nous presse. A peine je jette un coup d'œil, la contemplation est minutée. Huit heures quinze, départ de la morgue. Huit heures quarante-cinq, arrivée au crématorium. Rien qu'un, pour tout Paris, au Père-Lachaise. Nous sommes les premiers de la journée, de la fournée. En route, plus vite, le maître de cérémonie organise notre cortège. J'ai suivi machinalement, le long de l'allée centrale qui divise la vaste nef. Au passage, j'ai aperçu de

nombreuses formes, tassées dans des pardessus, peuplant les travées. Ilse ne sera pas seule. Cela a toujours été sa crainte. Pour le dernier service, elle est entourée de nos fidèles. Pour l'ultime adieu, nos amis sont au rendez-vous. J'en ai eu un afflux de joie subite, en son nom à elle. L'ordonnateur nous a fait asseoir au premier rang, il nous a placés, comme au théâtre. La mère, son mari, le frère, moi, ma sœur, ma fille. La morgue, c'était le Grand-Guignol. Maintenant, c'est l'opéra baroque, un décor néo-wagnérien, d'un mauvais goût à couper le souffle. Peut-être du néo-hellène, à perdre haleine. Tellement ce sanctuaire en toc est d'une laideur hideuse. Cette pacotille béante, massive, oscille entre le pompier et le kitsch, m'écrase. Au-dessus, un dôme immense en céramique bleue, parsemé d'étoiles en clinquant, avec des lucarnes, pour les échappées pensives. En face, une estrade, avec des marches. Sur l'estrade, à l'emplacement de l'autel, au centre, plus grand que nature, en reproduction géante, l'instrument du culte. Ici, le spectacle est un four. En évidence, que nul n'en ignore. A la limite de l'ignoble. Une horreur à dépasser les bornes. Je la sens à peine. Je suis si désolé, en dedans, que j'en suis inerte. Même plus engourdi, je suis de glace. Sous l'épaisse voûte, le froid s'accumule, se condense, un précipité de gel se glisse, s'insinue jusqu'à l'os. Quand les pensées sont ainsi prises, elles cessent de tourbillonner. Dans la tête, une banquise à la dérive, une morne étendue plate, polaire. Rien qu'un vide sans échos, un néant à perte de vue. Assis là, je suis absent de moi-même. A ma place, rien. Un paquet de chair, un poids de muscles, qui s'ankylosent. Devant cette mise en scène funéraire, je suis de marbre. Soudain, la musique commence.

Non, ce n'est pas le concerto en sol majeur de Mozart que j'avais demandé, sans doute il n'était pas au répertoire de l'organiste, la dame attaque la toccata en ré mineur de Bach, mais après tout, ça fait l'affaire aussi, Bach ou Mozart, ça aurait plu à ma femme tout autant, les sons ourlés, ouatés, trouent en cadence le désert de la coupole, des rafales de notes allègres se déversent, s'ébrouent en vertigineuses saccades, elles fusent comme un jet d'eau en l'air, secouent leurs aigrettes bruissantes, et puis retombent, le silence après dans le vide immense est encore pire, l'absence devient plus épaisse, la nef se pétrifie en tombeau, la musique, Ilse l'aimait tellement, ça la fait revivre, elle est là, emportée par la cascade tressillante du finale, rejaillie du torrent des jeux d'orgue, elle renaît, l'orgue pour elle comme le piano, un organe, elle reprend corps, pas besoin qu'elle ouvre la bouche, on se comprend sans dire mot, si la journée a été dure, si elle est fatiguée ou triste, parfois quand on a eu un différend, si nous nous sommes querellés, le soir, on s'assied au salon, elle, sur le canapé, moi, dans le fauteuil de

cuir, avant, elle a mis un disque, je la laisse toujours choisir, la musique, c'est son domaine, c'est elle, d'un seul coup, les sons qui s'entrelacent nous emmêlent, à mesure que la mélodie se déverse, elle nous jette l'un dans l'autre, comme les affluents dans un fleuve, elle nous brasse, nous embrasse, le déferlement nous roule dans ses ondes fluides, nous mélange, la voilà qui penche la tête un peu en arrière, les yeux ouverts, les mains sur ses genoux croisées, je la regarde, je m'emplis de sa présence que la musique amplifie, le soir, on prend ainsi, ensemble, après les impuretés du jour, un bain lustral, on se retrempe

le type, brusquement debout, devant moi, m'a fait signe, le moment est venu, il faut y aller, je me lève, le corps engourdi, je le suis, ma sœur, ma fille me suivent, son frère aussi se lève, la mère, elle, écroulée sur le banc, clouée sur place, ne peut pas bouger, sur le côté, il y a un escalier raide, nous avons descendu les marches, et puis nous sommes arrivés dans une petite pièce à voûte basse, soudain, après l'immense gel insidieux de la nef, il fait chaud ici, au fond, la porte en fonte du four, fermée, au pied, on a déposé le cercueil, mon dernier rendez-vous avec ma femme, plus que quelques instants l'un avec l'autre, un cadavre c'est encore quelqu'un, une présence, dans cette caisse il y a sa forme, si on ouvrait la boîte, sous le couvercle, je pourrais encore lui caresser les cheveux, coupés court, trop court, devait changer de coiffeur, et puis son nez, même tuméfié, ses oreilles, même cireuses, je connais chaque millimètre de sa peau, j'ai remarqué alors, le cercueil a des poignées de cuivre, de chaque côté les employés attendent le signal, leur chef s'est tourné vers moi, le signal pour qu'on l'enfourne dans le brasier, moi le mari, c'est à moi de le donner, plus fort que moi, je ne peux pas lever la main, faire un geste de la tête, ma femme, comment voulez-vous que je l'envoie au crématoire, on me demande l'impossible, à trente-six ans qu'on la brûle au four, tout en moi se révolte, se révolse, je me réveille de ma torpeur, dans la chambre basse, étouffante, un silence de plomb, sous mon manteau boutonné jusqu'au col je transpire, la sueur me perle aux tempes, je temporise, le signal, chacun, au garde-à-vous, attend, peux pas le donner, l'œil sur la chaudière rivé, arrivé au terme, je voudrais atermoyer, une minute de gagnée, ensemble, encore, c'est comme une existence entière, un sursis, qu'on nous accorde quelques secondes, la mort est chronométrée, les employés là, autour, debout, immobiles, sans un geste, s'impatiente, subitement, un type en noir se détache du groupe, s'avance, se penche au-dessus du cercueil, puisque je ne donne pas le signal, il le donne, à ma place, il expédie ma femme dans l'au-delà, il se dépêche, il la dépêche, la voilà qui entame une prière, à haute voix, il confie son âme au

Seigneur, la convie aux délices de l'éternité chrétienne, sans me demander mon avis, il débite une longue litanie, il envoie ma femme d'office dans un monde meilleur, j'ai l'impression soudain qu'on me la vole, une immense colère en moi gronde, me secoue, comme une digue dans la poitrine qui crève, mon être entier s'insurge contre cette inopinée liturgie, le pasteur tout à l'heure à la morgue, pas pareil, moi qui l'ai prié de faire sa prière, il l'a faite après réflexion, avec amour, et puis le texte de saint Paul était beau, un beau texte, quel qu'il soit, jamais ne me choque, mais là, tout à coup, de but en blanc ce déballage de bondieuseries, piété ad patres sur commande, spiritualité sirupeuse fournie par la Ville de Paris toutes taxes comprises, m'a mis en fureur, ces orémus de série pour mortibus, pas pu supporter, soudain je hurle, là-bas, à la morgue, avec le pasteur, Ilse, elle a eu sa mort, maintenant, mon tour, elle aura la mienne, je crie

le type s'est redressé, il a reculé, m'a regardé, à mon tour, je me déverse, mes vérités premières m'arrachent la gorge, me raclent le gosier, elles me jaillissent malgré moi, des lèvres, de l'être, me remontent du fin fond des fibres, je fixe intensément le cercueil, ultime instant, je t'aime, j'ai droit à présent à la parole, sur ta mort, moi qui aurai le dernier mot, non, ma chérie, il n'y a pas d'au-delà de cette vie, pas de retrouvailles célestes entre nous, rien, tu es retournée au néant, un point c'est tout, ça notre destin, et pas d'autre, de ce corps exquis, de ce cœur battant à tout rompre qui fut toi, de tes passions inéprouvées, de tes impatiences, de tes quêtes, de tous tes tumultes, plus rien ne reste, de ton intelligence si fine, de tous tes dons prodigieux, plus une trace, dur, pas juste, un tel gaspillage, pareil gâchis, c'est ainsi, comme ça, voilà, il faut bien que je le crie, avant même qu'on t'incinère tu t'es déjà tout entière évaporée, évanouie, de toi que j'aime rien ne subsiste, qu'en moi, là tu renaissais, tu te retrouves, tes mots, ta voix, tes gestes, tes pensées sont dans ma pensée, entiers, intacts, tant que je vis tu es, précieuse, présente, tu existes, et puis forcément ça cessera, quand je disparaîtrai à mon tour, tu disparaîtras, quand je mourrai, nous mourrons ensemble, pas d'autre survie le type, avec la petite croix de métal à la boutonnière, avait l'air éberlué, le caveau est retombé à son silence, j'ai fait le geste, levé la main, ils ont soulevé le cercueil, et puis on a ouvert le four, dedans, un rougeoiement intense, ça flambe, ils ont poussé ma femme dedans, là, dans le brasier, tout s'est rouvert d'un seul coup, en moi, ils m'ont enfourné dans Auschwitz, vivant, moi j'ai pas oublié, c'est moi qui devais brûler, pas elle, elle c'est pas son temps, trop jeune, c'est pas son histoire, les crématoires c'était pour nous, pas pour elle, la caisse de bois a glissé lentement dans l'incendie, me marque au fer rouge,

plus seulement ma femme qu'on enferme, quand ils ont repoussé la porte, dans l'embrasement insoutenable, dans l'incandescence assassine, ça s'est mis à me pulluler sous les yeux, à me remuer au tréfonds de la mémoire, mes pensées désancrées tourniquent, quand j'ai vu ma femme avalée par la gueule de feu, on me l'a arrachée une seconde fois, comme une seconde fois qu'elle est morte, morte pour de bon, dans le Moloch de l'Holocauste, lorsqu'on vous calcine, plus même de restes de restes, pas traces de traces, on fait disparaître la disparition, on annihile le néant, ils avaient compris ça, les Boches, s'ils avaient gagné la guerre, tous les gazés ne seraient plus morts, non, ils n'auraient jamais été, leur existence, une pure transparence rétrospective, la bière maintenant dans la braise engloutie, on brûle sa mort, elle se dissipe en fumée, sa dépouille réduite en cendres, Ilse s'évanouit tellement, se disperse à présent à ce point, le pire moment, me transperce le cœur, si horrible, jamais vu pareil spectacle, dans des transes atroces, pire que la morgue, la pire des morts, un juif, quand il voit s'ouvrir la porte d'un four, la femme aimée qu'on jette aux flammes, un youpin dans un crématoire, ça m'a traversé les yeux comme une épée, crevé la rétine, aveuglé de larmes, plus seule, non, plus seule, Ilse, sur les charbons ardents, dans le four, soudain six millions qu'ils étaient à me grouiller, à me griller avec elle entre les paupières

malchance accidents le destin vient tout entier DU DEHORS de là-haut de là-bas il accumule les malheurs vous écrase d'un dernier coup seulement le dernier coup ELLE qui se l'est envoyé coup du sort un coup de trop poison mortel qui l'a acheté vodka qui a bu la bouteille ELLE personne d'autre pas le couteau qu'on lui a mis contre la poitrine dans l'ascenseur à New York ni le gourdin à l'entrée du métro de Bleecker Street ce n'est pas le coup de poing ou de matraque sur la tête par-derrrière à Levallois dans la rue ni le taquet du camé quand elle a descendu les ordures à la poubelle le soir non pas succombé à une attaque extérieure pas la succession de ses agressions qui l'ont tuée elle est morte DE SA MAIN pas une opération ratée mal subit microbes ravageurs pas emportée par un cancer alcool accoutumance on peut raisonner sur la cause mélange de médicaments et de vodka on peut épiloguer sur le dosage soupeser le volontaire et l'involontaire supposer tous les résultats qu'on veut à l'examen toxicologique en cours le mot de la fin le fin

mot de l'énigme pas les chimistes qui l'ont dans leurs cornues non accident suicide la constatation ultime qui compte fait incontestable la mort elle ne l'a pas reçue ELLE SE L'EST DONNÉE sa mort vient d'elle elle vient tout entière DU DEDANS

sa vie d'un seul coup se retourne on peut la lire dans l'autre sens sa mort elle n'est pas accidentelle elle est SYMBOLIQUE DE TOUTE SA VIE Ilse est à Paris dans son studio d'infortune en attente de son visa je suis à New York dans mon trop vaste appartement en attente d'elle double attente un coup de tampon sur un passeport nous sépare tout s'arrange dans huit jours rendez-vous au consulat fait ses bagages sa malle à demi remplie elle s'apprête à partir se transporter d'un bord de l'Atlantique à l'autre ME REJOINDRE elle n'a pas pu SE REJOINDRE entre elle et elle pire qu'une fosse océane un gouffre abyssal

ainsi on peut se poser la question TELLEMENT ÉNORME la question POURQUOI elle ne se l'est pas plus tôt posée quand on s'absente trop longtemps des Etats-Unis green card la carte verte d'immigrant n'est plus valable trois ans que ma femme était en France pour pouvoir retourner en Amérique deux solutions la légale on lui déclare au consulat que si elle veut rentrer là-bas un jour n'a qu'à en faire le moment venu la demande elle perd son travail fin mars décide en avril qu'elle m'accompagnera à New York mai juin juillet août quatre mois pour se mettre en règle POURQUOI elle a attendu fin août la dernière minute soudain crac catastrophe refus formel locataires qui débarquent moi qui ai mon billet de charter affolement subit portes closes à la rue

l'année d'avant il aurait suffi quand Renée lui a offert de venir passer quelques jours à Queens qu'elle prenne l'avion quelques heures sur le sol américain tout rentre dans l'ordre *je n'ai pas l'intention de retourner en Amérique je peux toujours demander un visa touristique en cas de besoin* ne s'est plus jamais renseignée inquiétée la solution voilà ON N'Y PENSE PAS toujours une solution l'autre l'illégale quand on atterrit à New York vous demandent à la police des frontières depuis combien de temps on est absent qu'à dire trois mois pas plus compliqué pas de visa de sortie lorsqu'on quitte les Etats-Unis sur le passeport pas de tampon pas de date arrivée Paris non plus comme une lettre à la poste passez muscade

SOUDAIN ON Y PENSE huit jours avant le départ nos deux billets d'avion déjà pris nos malles bouclées adresses en rouge sur les étiquettes fin prêts à nous envoyer ET SI d'accord on ne vérifie jamais question rituelle *how long have you been away?* réponse classique *three months* le tour est joué simple et si cette fois une fois

n'est pas coutume ON VÉRIFIE panique brusque un soir à une semaine du départ dans nos brindezingues tardives suées d'angoisse interdits de séjour tous deux déportation coup risqué ON NE PEUT PAS RISQUER LE COUP lendemain court au consulat refus formel ni comme immigrante ni comme touriste on ne l'accepte sont vexés qu'elle ait laissé se périmer sa carte trois mois pour redresser la situation qu'il a fallu de septembre à novembre si elle y avait pensé plus tôt commencé les démarches en mai juin juillet août on serait partis ensemble SERAIT VIVANTE

moment venu faites la demande pas de problème faux renseignements employés irresponsables oui mais elle est RESPONSABLE aussi concours de circonstances malencontreux DE SA FAUTE également peut se lire des deux façons en un sens naturellement elle veut être avec moi m'accompagner elle dit même *je me réjouis de retrouver tes filles j'ai l'impression de rejoindre ma famille* problèmes du passé dépassés avec Renée devenues amies ma fille l'appelle souvent elles ont leurs conversations privées avec Cathy maintenant qu'elle a remplacé Daddy par un *boy-friend* entente cordiale naturellement dans un autre sens Renée vient à vingt-sept ans d'être nommée vice-présidente de sa compagnie rire amer même *Cathy gagne plus que moi j'en suis très heureuse pour elle mais tu avoueras* retourner en Amérique pour ma femme entérine un échec voulait une fois pour toutes s'établir en France s'y implanter y faire carrière y faire souche dans la terre de son choix prendre racine

ce départ à nouveau la déracine *je déteste l'Amérique* souvent je m'étonne demande *pourquoi* ses grands yeux se dilatent *j'ai peur là-bas j'y ai été si souvent agressée* je rétorque *mais la pire agression a été à Levallois tu as failli y rester en Amérique tu n'as même pas été égratignée* réplique *ça ne fait rien à Levallois c'est de ma faute je n'avais qu'à pas y marcher seule à neuf heures du soir tandis qu'à New York j'ai tout le temps peur* souvent je hausse les épaules je dis *tu détestes l'Amérique mais l'Amérique a été bonne pour toi elle t'a tout donné une éducation des diplômes et puis du travail tu te plains toujours qu'à Paris tu n'arrives pas à trouver un boulot intéressant mais à New York tu en as toujours trouvé à volonté* elle dit *c'est vrai chez Manessmann ils voulaient que je reste on m'a même fait miroiter un poste à quarante mille dollars à la direction je dis et à notre université on t'a même offert un poste d'assistant professor d'allemand ton rêve son œil brille ça oui alors ç'aurait été formidable mes étudiants m'aimaient beaucoup il y en a qui viennent encore me voir je dis tu vois l'Amérique n'est pas si terrible elle t'offre même un travail possible chez un grand diététicien dès ton arrivée* elle dit *c'est vrai mais c'est en France que je veux vivre je la*

taquine *la France n'a pas été si bonne pour toi elle ne t'a pas tellement réussi* réplique péremptoire *c'est la France que j'aime*

le malheur justement on n'aime pas toujours ce qui vous réussit ce qui est bon la tragédie c'est qu'on aime justement l'inverse les contradictions comme les fractures d'un roc fissures d'une cloison imperceptibles lézardes dans une armature de métal ça tient au début on s'en accommode on s'y accroche on y vit longtemps le jour où ça éclate quand ça craque on en crève ancrée qu'elle est ma femme dans son sol natal qu'à l'y voir qu'à l'y entendre s'épanouir dans son gloussement guttural heureuse à gorge déployée elle rit de toutes ses cordes vocales quand elle jacte dans son dialecte son patois d'antan comme Antée touche terre renaît repousse son terreau sa glèbe sa plèbe pas une aristo une princesse son lieu son milieu là-bas là-haut l'été qu'à l'écouter quand on retourne chez sa mère des fois je songe à l'avenir je dis à ma femme *écoute s'il m'arrivait quelque chose à mon âge il faut prévoir en attendant que tu puisses toucher ma pension ça prend du temps en cas de besoin retourne en Autriche* la met en fureur *jamaais je ne rentrerai en Autriche d'abord je ne suis plus autrichienne* qu'à la voir qu'à l'entendre quand on entre dans la Metzgerei sur la grand-place de Windischgarsten lorsqu'elle reluque les chapelets de saucisses soupèse du regard les entassements de viandes fumées subodore les délices charcutières du bled et puis après parmi les maisons basses jaune serin vert céladon rose bonbon on pénètre dans la boutique aux *Dirndlkleider* elle caresse des doigts des yeux les tabliers de dentelle qu'on porte sur les robes à fleurs *j'en portais quand j'étais jeune ça m'allait bien* elle sourit *et mon frère portait son Trachtenanzug* lorsqu'il *m'accompagnait aux bals pour me surveiller* elle crie *je préfère crever que de retourner en Autriche* j'objecte *mais c'est ton pays c'est ta culture tu pourrais toujours y trouver du travail c'est ta langue* elle serre les dents *je déteste l'allemand*

moi ça m'abasourdit toujours ça m'estomaque ça me choque *mais c'est ta langue maternelle* comme si on haïssait sa mère encore pire comme si on détestait en soi l'identité la plus intime la fibre suprême pour moi toujours été les cordes vocales je dis *c'est la langue que tu parles sans accent* répond *je m'en fiche je préfère parler anglais c'est la langue que je connais le mieux que j'écris le mieux n'oublie pas que j'ai quitté l'Autriche à dix-neuf ans et maintenant ma langue c'est le français* en français toujours qu'elle me répond si j'essaie de bafouiller en boche quand même le boche beau être partie du pays depuis des lustres le connaît à fond si je m'efforce de la coller sur les genres *der Tau* la rosée *das Tau* le cordage elle rigole si je tente de la coincer sur les pluriels les plus rares jamais une

faute toute fière je connais ma langue je dis tu parles des fois je me moque un peu d'elle là assise le matin avec la série des magazines sur sa table une vraie pile un compendium de la culture populo d'outre-Rhin ne te fatigue pas trop avec Freundin à côté Thomas Mann une partie de plaisir relève la tête rétorque je ne parle jamais qu'avec ma famille il faut bien que je me tienne au courant de la langue usuelle il y a des expressions qui n'existaient pas de mon temps ou qui changent de sens geil ça veut dire sexuellement excité en chaleur eh bien chez les jeunes d'aujourd'hui ça veut dire chouette eine geile Musik il faut bien que je sache je dis bien sûr pareil en français les mots évoluent elle dit après tout c'est ma langue je dis naturellement je te taquinais avec une ardeur sourde dans la voix elle dit quand même l'allemand est une belle langue

elle adore l'anglais elle adore Paul installée dans sa nouvelle vie du Nouveau Monde aime la biologie aurait pu devenir médecin le droit aurait pu être avocate forte en maths elle a ses voies toutes tracées décide de se spécialiser en russe DU DEDANS quelque chose qui vous pousse plus loin ailleurs au bout EN SENS INVERSE dans la mauvaise direction métier ça vous cloue au sol ça vous fixe profession un point d'attache les langues si on a les reins solides les pieds sur terre rien de mieux si on est bien arrimé étend la vue ouvre les voyages horizons inédits heureux qui comme Ulysse mais après retour au bercail langues des autres sont toujours étrangères comme ces juifs d'Europe centrale qui en parlent dix personnes déplacées les langues déplacent en balade à tout jamais dans les babils de Babel oui si on est bien dans sa peau si on a le cœur bien accroché sinon d'idiome en idiome ça vous décroche un peu plus si on n'est pas enraciné ça déracine de pays en pays à tout jamais ça dépayse

la France est mon pays carte d'identité nationale passeport tout neuf toute fière de nouveau s'installe cette fois s'implante LA FRANCE avec elle l'amour-passion une battante elle lutte de toutes ses forces corps à corps d'un cœur sincère pour s'insérer petites annonces dans les journaux dans la patrie veut s'inscrire sur les listes électorales elle vote voix au chapitre elle a le verbe haut dans les boutiques dans la rue ne mâche pas ses mots si quelque chose la choque pas peur de se faire remarquer queues au marché au cinéma si les propos tournent à l'aigre y mêle volontiers son grain de sel tous les commerçants la connaissent elle caquette avec le quartier elle est du coin elle est chez elle moi les gens je les évite elle leur parle français parlé elle le roucoule légèrement tendrement sans l'ombre d'une lourde inflexion germanique avec un petit accent chantonnant un zeste acidulé de mélodie un reste de caresse viennoise la langue française elle ne l'a pas dans sa poche une fois à

la Fnac sur une pile d'un de mes livres une dame se penche en prend un le feuillette ma femme bondit *vous savez il est formidable ah bon moi j'en étais bleu ça me gêne elle fait l'article vante ma marchandise devant moi sous mes yeux elle a vendu l'exemplaire la dame est partie avec ça par exemple comment as-tu pu elle triomphe toi tu n'aurais jamais osé*

justement les livres l'intéressent infiniment depuis toujours ce qu'elle aimerait travailler dans l'édition j'ai un bon jugement absolument j'ai de la patience tu es une lectrice merveilleuse j'ai beaucoup lu tu as lu beaucoup plus que moi flair affiné mémoire prodigieuse goût sûr qu'une chose qui lui manque encore un peu la langue écrite différente de la parlée coriace des années d'école pour l'apprendre une longue accoutumance coule pas de source comme la salive pour l'encre faut sécher vrai elle a fait des progrès extraordinaires me montre parfois des lettres d'affaires quasi impeccables presque sans fautes au ministère de l'Industrie avenue Kléber un jour on recrute haut niveau se précipite des heures de tests question tête se retrouve en tête de liste pour les facultés l'intellect aurait eu le poste d'emblée *revenez nous voir dans un an ou deux* quand elle aura tout à fait maîtrisé la langue écrite

des fois se désole mais j'écris l'anglais mieux que la plupart des étudiants américains je dis *c'est vrai mais le français est plus difficile à écrire que l'anglais c'est comme l'allemand vous avez vous aussi une fichue grammaire et une sacrée syntaxe il faut du temps* elle dit *je ne peux pas attendre d'avoir quarante ans pour bien des emplois je suis déjà trop vieille* je la console *rappelle-toi au ministère ils t'ont dit de revenir dans un an ou deux ne te frappe pas ça viendra* elle baisse la tête baisse pas les bras se remet à son bureau à sa machine me montre des lettres quasi sans fautes presque impeccables je m'exclame *quand je pense que cela fait quelques années à peine que tu t'es mise au français c'est miraculeux* ses yeux s'allument *tu crois je dis mais bien sûr et quand je pense qu'à dix-neuf ans tu ne savais que l'allemand et que depuis tu as appris l'anglais et le russe que veux-tu de plus surtout que les Français sont incapables de bafouiller deux mots correctement dans une autre langue je voudrais les y voir* elle soupire *oui mais ils sont si exigeants si chauvins dans leur langue*

tout est hasard accident elle aurait poursuivi ses études de russe à Baruch College s'il y avait eu un programme de doctorat elle aurait épousé Robert s'il était venu comme promis pas de troisième cycle en russe plus de Robert à la place du russe elle fait du français à la place de Robert elle me rencontre TOUT EST RENCONTRE *le jour de mon arrivée à Paris il pleuvait à torrents l'hôtel où j'étais descendue était misérable je me suis sentie déprimée abandonnée je me suis demandé*

d'un seul coup ce que je faisais là et puis j'ai descendu la rue Saint-Jacques jusqu'à Notre-Dame ça m'a fait un tel choc j'ai aussitôt pensé c'est là que je voudrais vivre les Français ont leurs qualités et leurs défauts il faut les prendre comme ils sont c'est à prendre ou à laisser de tout son être elle est preneuse ils prennent leur langue au sérieux au tragique éprise à son propre piège ÇA LA TRAGÉDIE

enseigner travailler dans l'édition ce qui l'intéresse les livres elle aime la France mais en France elle ne peut pas faire ce qu'elle aime en Amérique elle peut faire ce qu'elle aime mais elle n'aime pas l'Amérique des fois elle renâcle se rebelle *regarde ton père il a bien réussi* mon père pas pareil arrivé au ras du ruisseau coltiné ses cageots aux Halles après il a coupé des barbes un jour il a coupé des verrues renvoyé après il a coupé des habits tailleur il s'est taillé sa place avec ses mains pas avec ses mots ma mère qui tenait les écritures moi j'écris dans la langue de ma mère tout le reste est compliqué dans ma vie ça au moins c'est simple souvent à table avec des larmes dans la voix dans les yeux ma femme dit *toi tu as tout eu tes enfants ton travail tes livres* je réponds *en attendant les enfants et le travail essaie les livres pas que moi qui puisse écrire* secoue la tête *mais non je ne peux pas* je réplique *tu sais bien que tu as du talent je te l'ai toujours dit rappelle-toi le texte que tu as écrit sur ton père et sur ton frère le premier été à Paris pour quelqu'un qui commençait à peine à étudier le français il était tout à fait remarquable il avait une qualité poétique certaine ses yeux si vivants si mobiles s'embuent mais je ne peux pas écrire en français* je dis *non pas encore mais plus tard ce n'est pas impossible* regarde Beckett elle s'anime j'ai toujours aimé écrire des poèmes en anglais c'est ma langue préférée tu te souviens l'autre jour je t'ai montré un poème et tu m'as demandé de qui c'est il est très beau et quand je t'ai dit il est de moi comme toujours tu m'as insultée en prenant un air étonné tu ne me crois pas capable d'écrire je dis au contraire je t'ai toujours encouragée mais je t'ai aussi dit pour écrire choisis une langue tu vis en France mais tu ne peux pas encore écrire en français tu aimes écrire en anglais mais tu ne veux pas vivre en Amérique alors tes poèmes écris-les dans ta langue d'origine tu m'en as montré d'admirables dans le temps écris en allemand son visage se contracte sa gorge se crispe elle serre les dents je ne peux pas tu oublies que j'ai quitté l'Autriche à dix-neuf ans ce n'est plus ma langue je proteste ne raconte pas d'histoires au début de notre mariage tu m'as montré des poèmes de toi en allemand ils étaient remarquables d'ailleurs la langue de la poésie n'est pas le langage des jeunes l'argot dernière mode c'est la langue des racines si elle change ce n'est pas en quelques années c'est sur des siècles profite donc de ce que tu n'as pas de boulot en ce moment fais ce que tu as toujours eu envie de faire profite de notre prochain séjour à New York pour y écrire moi en français toi en

allemand elle dit *non je ne veux pas* il est quand même navrant qu'elle ne veuille pas dans la seule langue où elle puisse

je commence à claquer des dents, le froid est si intense, insidieux, il s'insinue sous mon manteau boutonné jusqu'au col, sous le foulard, la veste, le tricot, sous la chemise, me pince la peau, l'œil égaré là-haut sous la coupole bleue, avec son clinquant pailleté qui clignote, écrasé, sous l'énorme dôme, plus gelé sur ma banquette que sur une banquise, je m'abandonne, je cesse de croiser et recroiser les jambes, les membres de marbre, le cœur de glace, mon existence a basculé d'un seul coup dans l'ère glaciaire, sang et sens figés, pas un geste qui réchauffe, pas une pensée, rien, que la main de son frère dans la mienne, qui m'agrippe, nos doigts entrelacés grelottent ensemble, ses sanglots m'agitent le bras comme un frisson, les miens me secouent, par accès, par à-coups, une vague de larmes me fracasse le crâne, reflue, soudain tari, pétrifié, mon corps n'est plus qu'un cadavre d'aurochs congelé dans une grotte préhistorique, de l'autre main, accroché à ma sœur, plus loin, le manteau rouge de ma fille, tous raidis entre les murs lugubres de la nef, étranglés entre les parois cavernueuses de la mer de Glace, elle brûle, interminablement, en bas, on l'incinère, la crémation dure une heure, plus perfectionné à Auschwitz, en une heure on aurait expédié dix fourgons, le four me rougeoie toujours entre les paupières, sa lueur sourde s'est imprimée sur ma rétine, le flamboiement, quand le cercueil a glissé au fond, est indélébile, je vois, revois, l'employé qui fait un geste, la bouche qui s'ouvre, la bière qu'on enfourne, elle dans sa belle robe de daim gris achetée voici deux étés à Dubrovnik, jubilante, parmi les rayons de vêtements, de soleil, illuminant la vaste verrière de la boutique, son visage rutilant de joie, j'ai déjà acheté la robe bleue tricotée main, celle en daim gris lui sied si bien, elle m'embrasse, ses yeux pétillent de bonheur, maintenant elle flambe, au-dessous dans le caveau à voûte basse, on a refermé la plaque sur elle, disparue, à présent elle grille, à petit feu, toute une heure, atrocement long, une éternité à attendre qu'elle se calcine, ses os craquent un à un, sa carcasse éviscérée grésille, elle part peu à peu en fumée, chaque minute, chaque seconde, elle se dissipe un peu plus, dix ans d'elle qui me retombent dans la tête, sur le cœur, en cendres, je suis tout entier enseveli sous d'impalpables décombres, phrases d'elle, images d'elle,

décousues, flottantes, elle se balade à travers moi en bribes, son corps gracieux en lambeaux, le tissu de ses paroles se désagrège, j'essaie de la rassembler, je lutte, elle s'éparpille, se disperse, le froid si pénétrant m'engourdit, un bloc d'ankylose cloué au banc, à mesure la paume du frère presse ma paume encore plus fort, une fois, j'ai regardé derrière mon dos, au-delà, dans les travées, des amis noués à nous, morfondus, confondus, dans le froid mortel, une fraternité plus vaste nous soude, ma sœur de sa poigne virile me serre les doigts, une heure d'agonie dans ce décor d'opérette en stuc, devant ce grand four en plâtre sur l'estrade, rappel à l'ordre, l'ordre des choses, comme ça que ça se termine, dénouement, voilà la fin, rideau de larmes, je ferme les yeux, jamais je ne me suis senti si seul, sans elle, je ne peux plus, ne veux plus vivre, la force vitale, elle qui la déversait dans mes artères, pas seulement qu'elle me maintenait en vie, elle me maintenait en place, sans elle, mes morceaux se désarticulent, je me disloque, elle est ma mémoire, elle est ma mère, ma femme, elle est plus moi que moi, sans elle, je suis l'ombre d'une ombre, un fantôme de fantôme, sans elle, je ne rôde même plus en moi, je m'évapore en même temps qu'elle dans le four, quarante ans de rescapé soudain se volatilisent, j'ai rejoint mon destin au crématoire

sur mon banc, je ne suis plus qu'un sac de peau inhabité, une carcasse surgelée, soudain du silence ça surgit, l'organiste s'est tue, à la place de ses tuyaux, elle a mis un disque, du Mozart, enfin, elle a fini par en trouver, en conserve, n'importe, une rafale subite de notes alertes emplît la nef, le vide du vaisseau se peuple d'un galop impétueux de trilles, triomphalement le piano grimpe les octaves jusqu'à la lanterne de la coupole, cordes et cuivres s'ébrouent sous la voûte bleutée, la fanfare endiablée répercute ses échos qui tourbillonnent, et puis le clavier reprend son martèlement aérien, me coupe le souffle, en bas le corps s'envole en fumée, en haut la musique se love, s'élève en volutes voluptueuses, le dôme hideux tressaille de cadences allègres, la joie qui fuse anime un moment la nécropole, un moment je me laisse emporter à l'essor irrésistible, un impondérable au-delà de l'immondice, une éblouissante poussière de sons ailés, depuis deux siècles crevé, plus jeune encore qu'Ilse, Mozart, de lui pas même un fragment d'os qui reste, rien, retourné à son néant quintessentiel, dans le non-être absolu évaporé, il nous lègue, pous les derniers instants de cet adieu, sa mélodie, dernière, dérisoire, sublime caresse, la musique, dans son impalpable suaire, enveloppe le cadavre qui se consume

l'élan par-delà la pesanteur retombe, l'ascension s'écroule, l'andante lancine, la tristesse majestueuse, douleur, douceur, tinte

en sourdine, détache ses syllabes funèbres, les notes graves ralentissent, le tempo s'atténue, s'exténue, et puis s'arrête, quand il n'y a plus rien à dire, même la musique cesse, un silence de givre s'abat sur la nef, coagule l'assistance, tout entière en un garde-à-vous de glaçons, d'un seul coup toute l'assemblée se redresse, d'un bond se lève, avant même que j'aie rien vu, j'ai senti dans mon dos, tout autour, le mouvement, sans penser, je suis déjà sur mes jambes, chacun debout, l'employé des pompes funèbres est ressorti de la chambre basse, lentement dans son manteau noir il avance, le silence s'est encore approfondi, appesanti, il m'écrase la poitrine, j'en perds la respiration, dans un étau à éclater, son frère m'a lâché la main, mon bras retombe, là, tous, en face, seul, à n'en pas croire mes yeux, une solitude si béante, un tel abîme, un manque brusque, brutal, sans fond, qui s'ouvre, un tel trou, je disparaîs tout entier dedans, la vue m'engouffre, une absence absolue me happe, l'ordonnateur a fait encore quelques pas, il s'est arrêté en face des marches, il a déposé en haut une urne

quand même on peut se poser la question elle est TELLEMENT ÉNORME la question pourquoi elle a dû rester à Paris pendant que moi je partais fin août pour l'Amérique réponse question d'administration trop longtemps absente des Etats-Unis sa carte verte d'immigrante n'est plus valable ne s'est pas occupée à temps de la faire revalider DE SA FAUTE seulement la proposition se retourne je ne m'en suis pas occupé non plus depuis qu'elle avait décidé de revenir avec moi j'ai eu le temps de réfléchir MOI AUSSI plus de trente ans de navette entre la France et l'Amérique règlements je les connais la preuve en mai je suis allé passer huit jours chez Renée à Queens parti presque un an histoire d'être en règle remis le pied à temps sur le sol américain ce qui est bon pour moi pas nécessaire pour ma femme moi je gagne la croûte plaisante pas avec le bifteck badine pas avec la police ma femme on la passera en août en douce on la rapatriera en fraude *how long ? three months* mon scénario du cinéma gratuit dans la tête ET SI à huit jours du départ soudain A MOI que la pensée est venue par hasard pour une fois n'est pas coutume ON VÉRIFIE choc on nous chope perds mon boulot perds le ciboulot truille brusque malles déjà faites étiquettes collées ou bien il fallait du cran jusqu'au bout jouer d'audace le tour le retour est joué ou bien si on n'a pas de couilles

au cul au moins du plomb dans la tête peser ses gestes prévoir conséquences des actes POURQUOI J'AI ATTENDU LA DERNIÈRE MINUTE

suis parti seul je l'ai lâchée UN LÂCHE seulement la lâcheté s'analyse pourquoi elle n'y a pas pensé plus tôt aux démarches au fond pas chaude pour repartir pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt aux risques au fond pas si chaud qu'elle revienne quand elle est en France moi en Amérique un peu de repos de répit trouvé le système idéal on a des rapports si tendus parfois j'étouffe entre nous des liens si serrés je suffoque un peu de distance de temps en temps ça nous aère je respire seize mois d'affilée ensemble à Paris parfait quelques mois à New York seul après bous d'impatience de la revoir elle se met horriblement à me manquer c'est immanquable un truc fantastique lorsqu'elle me manque mon besoin d'elle se regonfle je bande de tendresse lointaine quand elle est là parfois un peu là me lasse juste ce qu'il faut d'absence pas trop juste assez ça me recharge l'Eros

en avril *puisque j'ai perdu mon travail au lieu de rester seule à Paris comme il y a deux ans en septembre j'irai avec toi à New York* je dis *excellente décision* elle me regarde *tu en fais une gueule* je dis *comment ça* elle dit *comme si tu avais une petite amie qui t'attend là-bas* je dis *qu'est-ce que tu vas chercher* elle dit *tu n'as pas l'air du tout ravi*

ravi non je ne l'ai pas été tout de suite je le suis devenu peu à peu une fois que je me suis fait à l'idée elle me chante m'enchanté on va reprendre nos habitudes si elle retourne tournée de nos restos new-yorkais théâtre à Broadway nos promenades à Central Park le lèche-vitrines à Soho à huit jours de notre départ j'en bondis de joie colle les étiquettes des malles avec zèle Air France me donne des ailes déjà je décolle ET SI ON NOUS COINCE soudain CATASTROPHE

elle n'y avait pas pensé J'AURAIS DÛ Y PENSER POUR ELLE mon rôle mon devoir avec elle puisque je joue depuis dix ans les figures paternelles J'AURAIS DÛ ÊTRE SON PÈRE je n'ai jamais vraiment veillé sur mes enfants ni sur mes filles ni sur ma femme MA VÉRITÉ PURE MA VÉRITÉ PUE

Cathy est handicapée de naissance lui ai offert tous les toubibs école privée leçons particulières tout payé avec plaisir sauf payer de ma personne son cas ne m'a jamais intéressé mes fréquentations Corneille Proust et Sartre quand même acheté un jour un gros traité ouvrage collectif *Mental Retardation* Ilse l'a lu je ne l'ai pas même feuilleté

pareil pour ma femme passe devant la devanture de Payot

boulevard Saint-Germain vois un volume en vitrine *Psychanalyse et Alcoolisme* m'attire l'œil psychanalyse j'en ai toute une collection regarde j'hésite je n'ai pas acheté « ouvrage quand quelque chose ne va pas n'est pas normal VEUX PAS SAVOIR quand un malheur me crève les yeux je les ferme ma spécialité L'AVEUGLEMENT VOLONTAIRE

du coup pour voir J'ATTENDS TOUJOURS LA DERNIÈRE MINUTE tactique subtile ma stratégie sublime si quelque chose quelqu'un ne va pas j'attends qu'on l'arrange que ça s'arrange que ma fille grandisse en sagesse que ma femme cesse de boire un jour comme ça à grands coups de psy toutes seules moi j'attends un attentiste un athée qui croit aux miracles ma devise REMETTRE AU LENDEMAIN QUI VIVRA VERRA ma femme en est morte

mon père j'en ai eu UN VRAI pendant la guerre il nous a sauvé la vie un père un vrai ça protège mes peurs mes faiblesses il me les a corrigées un père ça protège DE SOI-MÊME mon père un Russe un rustre du ghetto ma mère soupire *il n'était pas tous les jours commode* avec ses défauts terribles un homme admirable et moi avec mes qualités brillantes mes diplômes mes bouquins je suis UNE MERDE

ce Jugement dernier m'écrase, je m'écroule, TU N'AS PAS PROTÉGÉ TA FEMME D'ELLE-MÊME, la vérité soudain me terrifie, elle me terrasse, plus bas que terre, je rampe dans ma boue, un reptile, une bête, pas un homme, UN HOMME ÇA PROTÈGE UNE FEMME, comme ça qu'il était mon père, un vrai, un réel, moi, je suis en toc, un tocard, un toqué, du fric, oui, je laisse un livret de Caisse d'épargne bien garni, lui envoie des chèques en dollars, elle a ses revenus à elle, studio confortable, pitié, je plaide mon cas, ma cause, ce n'est pas à cause de moi, trois mois seule à Paris, pas seule, une nuée d'amis, pas dénuée d'affection, on l'entoure, presque tous les jours, je lui téléphone, chaque semaine je lui écris, pas un crime, des crises pires dans la vie, ma tante quand elle passait la ligne de démarcation avec des documents à vous faire démantibuler vingt fois par la Gestapo dans sa valise, ma mère, quand elle a dû à cinquante ans reprendre le collier de secrétaire avec des migraines à lui faire éclater le crâne, ma sœur, la maison, soudain sur les bras, le soir rentrant se tamponner les tempes de compresses vinaigrées, visage empourpré, elle étouffe, de l'air, elle a besoin de respirer, elle ouvre la fenêtre, quand même c'était plus dur, et sa mère à elle, à dix-neuf ans dans un pays dévasté sans métier, avec un gosse, pour

croûter tranche de pain bis et graisse de porc, une aile de poulet le dimanche, souliers plats dans les neiges d'hiver, sa mère à elle en a vu d'autres, quand même, pas exagérer, trois mois à Paris tout confort, dans les années 80 du siècle, PAS LA MORT D'UNE FEMME

je me convaincs une seconde, je m'allège, la faute me quitte, je m'acquitte, ça me soulage un instant, je m'exonère, après la défense, l'attaque, assez m'excuser, je l'accuse, après tous les avertissements, toutes les promesses, la vodka, ELLE qui l'a bue, à quinze jours de son départ, ELLE qui se tue, MOI qu'elle assassine, pour vivre elle sait combien j'ai besoin d'elle, moi sa victime, elle mon bourreau, rôles se renversent, sans elle peux pas exister, elle me supprime, elle est responsable de ma perte, un homme est la somme de ses actes, une femme aussi, SON GESTE EST À ELLE, je le lui laisse, chacun les siens, PAS DE MA FAUTE, l'étau qui m'étreint le thorax se desserre, l'oppression s'éloigne, l'accablement se détache LA FAUTE plane, et puis, ça revient d'un coup, ça me retombe sur les épaules, je ploie l'échine, MOI LE COUPABLE, un vertige insaisissable tourbillonne en moi de partout, il brasse, balaie tous les lambeaux de mémoire, des rafales de souvenirs m'assaillent, surgissent de tous mes coins et recoins, je suis coincé, trois mois à Paris, non, bien sûr, pas la mort d'une femme, d'une femme NORMALE, mais elle n'était pas normale, ma femme, une MALADE, jamais su, jamais voulu le reconnaître, l'alcoolisme une infirmité, à un infirme on ne retire pas sa béquille, souvent dans la rue, quand on rentre, le soir soûle, si elle titube, elle s'appuie à mon bras, j'ai retiré trois mois mon bras, elle est tombée, personne pour lui porter secours, peut-être si on l'avait à temps transportée à l'hôpital, serait sortie de son coma, du moins j'aurais été à ses côtés, tombée seule de son canapé, là par terre, elle a crevé comme un chien, DE MA FAUTE, ma culpabilité me met à l'agonie, une angoisse suppliciente, ça recommence, ça n'arrête plus, parfois, le matin, à peine j'ouvre l'œil, J'AURAIS DÛ, me dégringole sur le crâne, clinique de désintoxication, y penser, l'y envoyer, de gré de force, pour son bien, le nôtre, notre sort est lié, on ne fait qu'un, si elle clamse je claque, parler calmement de son cas, longuement, patiemment, avec elle, J'AURAIS DÛ, tant de choses que J'AURAIS DÛ, et puis, TOUT CE QUE JE N'AURAIS PAS DÛ, me cogne au creux de l'estomac, une femme, ma femme, ivre, ivrogne, je t'ai frappée, j'ai porté la main sur toi, le poing sur elle, quand je pense que je l'ai des fois giflée, me fait un tel coup au cœur, peux pas croire, tellement soulevé de dégoût, je me hais tellement moi-même, une si forte nausée de moi me retourne les entrailles, les hoquets m'étranglent, le remords me gicle des yeux, le repentir me dégouline le long des joues, même plus là, peux plus lui demander pardon, elle disparue, comment expier, si loin de moi

quand elle expire, en proie à son effroyable manie d'alcool, elle avait besoin d'une main tendue, elle a eu une main levée

et peut-être la pire des mains, pas la banale, la brutale, pas seulement celle de chair et d'os, elle a reçu la main de l'écrivain en pleine figure, un vrai coup téléphoné, J'AURAIS DÛ PRÉVOIR, au téléphone, elle avait la voix changée, pas cristalline, pas carillonnante, non, pâle, terne, éteinte, elle dit, *il faudra qu'on en parle de vive voix*, je dis, *mais bien sûr, je t'ai toujours dit, c'est toi qui décides, tu as un droit de regard absolu, jamais je ne publierai une ligne sans que tu l'approuves*, elle me dit, *tu as été dur*, je dis, *oui, sans doute, mais pour moi aussi*, elle dit, *pas autant que pour moi*, je dis, *tu trouves, je me suis traité de S.S.*, elle ne dit rien, des semaines qu'elle attend que je l'envoie, ce chapitre, « Avortements », elle a bien aimé, elle m'a dit, *tu sais, ça m'a émue, ce que tu as dit de notre fils, d'Alexandre*, je dis, *j'ai donc l'imprimatur*, elle dit, *je suis très contente*, seulement après « Avortements », obligé, il y a la suite, « Beuveries », notre entente, notre pacte, l'autobiographie, faut que ça soit vrai, total, ou pas l'écrire, si on raconte sa vie, pas de cache-cache, de cache-sexe, faut qu'on exhibe, cœur et corps mis à nu, ou faut se taire, elle a voulu que je parle, de nous, d'elle, *j'en ai marre que tu écrives toujours sur tes autres bonnes femmes*, d'accord, je lui dis, *as-tu réfléchi, ce n'est pas toujours facile, il y a un prix à payer*, elle me dit, *ça m'est égal*, si ça lui est égal, « Avortements », elle a aimé, si c'est son vœu, je fonce, j'enfonce le clou, « Beuveries » la crucifie, pourtant, les chapitres, à mesure que je les termine, elle qui les demande, « Beuveries », elle l'attend de pied ferme, elle me dit, *il y a une réflexion que j'ai bien aimée dans l'Ombre d'une frange de Roland Jaccard, page 60*, je m'étonne, *tu connais la page, elle cite, « les femmes qui partagent la vie d'un écrivain savent qu'elles doivent souffrir. Si elles refusent ce privilège, qu'elles épousent un comptable des Galeries Lafayette ! »*, je dis, *tu en as une mémoire*, je demande, *c'est mauvais littérairement ce chapitre*, silence, sa voix est faible, atone, *non, mais c'est difficile à digérer*

de près, si j'avais attendu qu'elle arrive, pas pareil, aurait encaissé le coup, peut-être piqué une colère, on se serait expliqués, elle aurait vidé son sac, au lieu, elle a vidé sa vodka, son alcoolisme, a jamais voulu le reconnaître, soudain je le lui fous, de loin, dans mon miroir, en pleine gueule, DE SA FAUTE, elle qui l'a voulu, je ne devais pas l'envoyer là-bas au loin, DE LA MIENNE, la faute se retourne comme un gant, elle me revient en boomerang au visage, je me cracherais à la figure, début novembre, lui expédie ma séquence, conséquence, mi-novembre, se remet à boire, quand on parle boisson, la déprime, pour noyer la déprime, elle boit, le

chapitre « Beuveries » l'a liquidée, mon encre l'a empoisonnée, jeu de la vérité parfois mortel, non, pouvais pas attendre qu'elle débarque, un écrivain pire qu'une poule, à peine il a pondue, faut qu'on glousse, qu'on glose, cocorico, chanter victoire, PAS DÛ, JE N'AURAIS JAMAIS DÛ, *il faudra qu'on en parle de vive voix*, je dis, *mais bien sûr*, elle en est morte

j'exagère, pas certain, des idées délirantes que je me fais, j'invente, je surestime le choc d'une lecture, après tout, c'était notre entente, notre pacte, l'impact autobiographique ne tue pas, peut-être, SUFFIT QUE CE SOIT POSSIBLE, suffit pour me tourmenter à jamais, ça me poursuit, la pire frappe, pas celle des mains, celle des mots, à ma machine, moi, suis là, à écrire, elle, seule à Paris en crise, UN CRIME, lui envoie « Beuveries » aussi sec, comme ça, pour avoir son impression, sa réaction, comme le reste, mais justement, ÇA N'ÉTAIT PAS COMME LE RESTE, avatars, aventures, avortements, s'en cachait pas, n'a jamais dissimulé, sur sa vie n'a pas mis de masques, seulement L'ALCOOL, en avait honte, toujours siroté à la sauvette, pas une fois n'ai pu la prendre en flagrant délit, la surprendre en train de biberonner dans sa chambre, comment elle a importé sa camelote clandestine, où elle l'a recelée dans l'appartement, j'ai fait des fouilles préventives, dans son sac, dans son cabas, visité ses vêtements, son linge, vérifié parmi ses livres, tout scruté de fond en comble, du cellier au cagibi, macache, OÙ DONC ELLE CACHE SES SALOPERIES, et puis, je la retrouve soudain, affalée sur son lit de tout son long, je retrouve la bouteille vide n'importe où, derrière un bouquin, dans un tiroir de son bureau, l'alcool, bien sûr, des amis qui savent, quelques intimes, bouche cousue, on n'y fait jamais allusion, silence poli, motif interdit, motus, on n'en discute pas, elle n'en a jamais parlé avec personne, même sa mère, pas même avec moi, on en a hurlé, on n'en a jamais parlé, SOUDAIN TOUT LÀ, ses vices, sévices, en détail, étalés de page en page, l'enfer obscur de sa chambre mis au grand jour, je crie son secret à la cantonade, j'écris À LA FACE DU MONDE, à ses yeux, ÇA LA DÉFIGURE

peut-être je fabule, je monte ma plume en épingle, pour mieux me percer le cœur, sans doute j'exagère l'importance de mes pages, je ne sais pas, je ne sais plus, à quel sein me vouer, depuis qu'elle est disparue, je suis perdu, sa mort me retourne toutes mes fautes dans mes plaies, je plaide coupable, quand on saigne sans cesse en dedans, le remords inonde, le repentir monte en moi comme des eaux d'égout, je me noie dans mon immondice, mon indifférence, ma dureté me suffoquent, dès le matin, au réveil, ça me reprend, ça recommence, sans rémission, mes haut-le-cœur me submergent,

parmi les pleurs qui me secouent la poitrine je me vomis, je cours aux toilettes, penché au-dessus du lavabo, de la tête aux pieds je me dégueule, toute notre histoire me gicle par spasmes de la tripe, pêle-mêle, je régurgite mes torts, ça me torture, là, au réveil, le matin, j'essaie de me raser devant le miroir, une journée qui commence, PEUX PLUS ME REGARDER EN FACE, là, devant moi, JE LA REVOIS, du début, du premier jour, dans mon bureau, venue pour son devoir sur Sartre, du premier soir, à la party d'étudiants dans le loft de Walker Street, me frôlant, debout, radieuse, si svelte en son fourreau de velours côtelé bleu, cheveux courts aux reflets cuivrés, son front, ses joues au galbe pur, sa bouche charnue, ses yeux marron comme un fanal qui s'allument subitement, quand elle parle, je la revois, du début, de notre première nuit, dans la chambre de la 113^e Rue, déshabillée, contre moi toute blanche, cuisses élastiques, ventre ferme, les seins, petits, pointus, dardés, je la regarde, je la tâte, je la parcours des pieds à la tête, de la première fois à la dernière, ses lèvres tuméfiées, violâtres, dents hideuses dans la bouche entrebâillée, la peau qui gonfle, joues ballonnées, oreilles cireuses qui saillent comme des champignons vénéneux au bas des tempes, je l'embrasse tout entière, de nos débuts à sa fin, j'étreins du vide, dix ans s'évaporent d'un coup, il y a dix ans, mon cinquantième anniversaire, Rachel me plaque, Claudia divorce, seul, sans femme et avec enfants, d'un jour à l'autre à la rue, plus de foyer, pas même un logis, un demi-siècle désancré à la dérive, tu surgis dans ma débâcle, tu entres dans ma vie en reine, tu prends les rênes, un attelage, on reforme couple, pas tout de suite, pas à pas, peu à peu, tu me redonnes un départ, un homme miné, terminé, tu m'as rendu à la vie, aux envies, tu as ranimé pour moi la cavalcade des désirs, grâce à toi la ronde des jours est redevenue une chevauchée, tu m'as restitué aux frémissements, aux attentes, j'ai eu de nouveau une existence qui tressaille, si je n'ai pas la fièvre aux jambes, le mors aux dents, cœur qui s'emballe, pour moi, l'existence est lettre morte, à cinquante ans, le destin a eu un dernier geste, il m'a fait un ultime cadeau, royal, il t'a jetée à vingt-sept ans entre mes bras, exquise, en vraie chair resplendissante, en vrai corps vibrant, une enfant à la frontière de la femme, à la lisière de l'adulte, à l'orée de son chemin un être adorable, à soixante ans, je rends au destin une carcasse crevée, ta poussière dans une urne

seulement ta poussière disperse la mienne ta mort souffle sur mes

cesendres ma vie tenait à ton fil tous mes morceaux déchirés tu les as recousus ensemble sans ta mémoire ton amour qui me remembre je suis une loque mon tissu interne s'effiloche s'élimine je suis soudain éliminé

tout est hasard accident Ilse aurait poursuivi ses études de russe si elle aurait épousé Robert si TOUT EST RENCONTRE elle me rencontre à cette soirée dans le loft de Walker Street TOUT EST LOGIQUE ce soir-là un jeune avocat lui fait la cour beau une belle situation lui ou un autre comme lui plante sa tente son attente à New York installe sa vie en un lieu en un milieu une fois pour toutes ce soir-là MOI qu'elle choisit

elle est divisée en trois moi coupé en deux une déracinée un errant le couple idéal au début son système entre rigoureusement dans mon système ses contradictions s'emboîtent exactement dans mes antinomies nos manques se complètent personne déplacée mes déplacements perpétuels lui conviennent

peu à peu elle s'aperçoit qu'elle veut l'inverse renverser la vapeur *je ne peux pas t'accompagner sans cesse sinon je n'aurai jamais de carrière* LOGIQUE elle s'est attachée à Paris elle y tient si elle me suit dans mes va-et-vient je l'arrache à elle elle reste à Paris je pars à New York *je n'ai pas envie d'être veuve la moitié du temps à mon âge j'ai beau corriger pas la moitié un tiers* si elle ne me suit pas je l'arrache à moi

elle m'implore *j'ai hâte que tu prennes ta retraite* je dis *bientôt* lui suffit pas il faut une date moi me sens pas encore prêt pour le rancart je me donne encore un délai pour le rebut ça la rebute elle rêve enfant famille patrie je fantasme toujours globe terrestre ma machine à aller retour est si bien huilée je continue sur ma lancée peux pas l'arrêter sur commande LOGIQUE elle explose *ta vie n'est faite que pour toi*

seulement cette vie qui n'est faite que pour moi je ne peux la vivre qu'à deux SA TRAGÉDIE devient d'un seul coup MA TRAGÉDIE ce qui l'a tuée CE QUI M'ATTIRE vertige des voyages zigzags d'errances mes hésitations géographiques mes indécisions planétaires mon éternelle bourlingue M'ASSASSINE

VICTIME D'ELLE-MÊME MOI DE MOI ELLE DE MOI MOI D'ELLE système parfait elle entre d'abord dans mon système veut en sortir peut pas nos logiques fonctionnent soudain en sens contraire nos contradictions nous désarticulent d'un coup tout casse

ma femme n'est pas une compagne de vie pour moi UN VIATIQUE si je ne l'ai pas assez aidée aimée à vivre normal de mer en mer

d'une rive à l'autre de l'océan suis un animal aquatique peut exister qu'imprégné de sucres femelles sinon je suffoque sans ma ration d'émois moites j'étouffe si je ne baigne pas dans du féminin comme un poisson à sec sur le sable je crève LA FEMME à mon âge MA FEMME suffit sans elle peut plus vivre de quoi se tordre de rire de douleur tellement peur de lui faire un gosse responsabilités inconvenients surtout le bruit maintenant SILENCE une telle crainte d'être trois maintenant RÉDUIT À ZÉRO sa mort m'annule TRAGÉDIE c'est mathématique

En fin de matinée, au cimetière, le froid, grisâtre, humide, s'est allégé d'un soudain éclat de soleil. Nous sommes descendus du fourgon à Bagneux, suivis du car. Après le défilé des parents, des amis, au crématorium, la vie a repris son cours, les vivants sont retournés à leur travail. La foule des derniers fidèles est clairsemée. Ceux qui ont pu sont demeurés jusqu'à la dernière demeure. Quelques-uns sont venus par leurs propres moyens en cette lointaine banlieue. A l'entrée principale, ils nous rejoignent. L'ultime cortège se rassemble. Au signal de l'ordonnateur, il s'ébranle, il s'étire lentement entre les tombes. Le cercueil a disparu. Nous avançons, urne en tête. Des employés ont pris une couronne de fleurs. La mince procession chemine parmi les dalles, à l'air vif. Dans le ciel qui s'est éclairci, une lumière pâle filtre entre les nuages. Je ne suis pas un habitué des cimetières. Je ne fréquente pas les sépultures. Mes défunts, c'est en moi que je les porte, les emporte. En moi que je les enterre. Pourtant, il faut accommoder leurs restes. Ma femme n'a pas même de dépouille. Que de la poudre. A la morgue, plus tôt, ce matin, même hideux, elle avait toujours un corps, même tuméfiés, des contours. Encore elle. Elle avait encore sa forme. Maintenant, elle est sans matière. Une image, un spectre dans le souvenir. Les cendres, de la quintessence de néant. De la mort volatilisée. C'était son désir. Coquette à titre posthume, elle a voulu préserver sa beauté de la vermine. Evaporée, plutôt que de devenir charogne. Son vœu. Ainsi soit-elle.

Dans le labyrinthe des tombeaux, je me perds toujours à Bagneux. J'ai toujours du mal à retrouver les caveaux de famille. Parfois, quand on vient avec mon oncle, le 1^{er} novembre, lui sait le chemin entre les arbres, il l'indique, le suit d'un pas claudicant. Ilse court en éclaieuse. Devant le caveau Weitzmann, mon oncle, ma femme et moi, on se recueille. Pas souvent, lorsque je suis à Paris, un an sur deux. Et puis, aussitôt, Ilse se met à la recherche de mon père.

Caveau collectif des Enfants de la Prévoyance, du ghetto de Tchernigov, il est plus bas, près du mur d'enceinte, dans un fouillis de monuments identiques, portant des alignements de photos à demi rongées sur leurs stèles, rang après rang. En vain, j'erre parmi les allées, je scrute les noms. Mon père, j'ai de la difficulté à le repérer. Ilse bondit de l'avant, elle a ses enjambées impatientes, son trot allègre. Mon père, sans l'avoir jamais connu, elle le respecte, elle l'admire. Mon père est un homme. En deux minutes, elle a découvert son caveau, me fait signe, elle est toute fière. Du doigt, elle me montre sa photo sur la plaque de ciment. Le cimetière de Bagneux, notre section, Ilse le connaît comme sa poche. Comme ses proches. De tout cœur, elle a adopté les miens. Maintenant, eux qui l'attendent. 31^e division, 4^e ligne, 30^e tombe : Ilse est chez elle. Ma grand-mère Caroline, en 39. Mon grand-père Max, en 41. Ma mère, en 68. Pas même vingt ans après, ma femme à sa place. Presque. Une moitié d'elle va reposer ici, à Paris, en paix, en terre juive. L'autre moitié va repartir avec sa mère, va reposer en Autriche, en terre chrétienne. Sa vie déchirée aura une mort divisée.

La tombe, à notre arrivée, est ouverte. Les fossoyeurs ont soulevé la dalle, elle est là, debout, de chant. N'étant pas venu à l'enterrement de ma mère, je n'ai jamais vu la sépulture béante. Je m'approche, me penche, je cherche du regard un cercueil, des restes, une trace. De mes grands-parents, de ma mère. Rien. Au fond de la cavité, des dalles lisses. Je m'étonne. On m'explique plus tard qu'on a procédé à ce qu'on appelle, en termes techniques, une réunion. De famille, en somme. On mélange les restes, on met les ossements ensemble, sous les plaques de ciment, au fond. Cela fait de la place et c'est plus propre. Dans un coin de la tombe vide, en une sorte de niche creusée exprès, on a déposé l'urne d'Ilse, avec une plaque de cuivre à son nom. Que ses cendres soient signées, consignées. Dans l'éternité noire, bourbeuse, de la terre, que sa courte vie soit encore écrite sous la couche de boue. Je regarde la plaque, l'urne. Le dernier moment approche. Sur trente-six ans d'existence, pour elle, dix ans d'amour, pour moi, on va rabattre le couvercle. Sur un dernier geste, le défilé d'adieu commence. Chacun, à son tour, cueille une rose de la couronne, se recueille, jette la fleur dans la fosse. Les dalles nues sont jonchées de pétales rouges. Les têtes, une à une, s'inclinent. Les cris s'arrêtent dans la gorge, les mots dans la bouche. Sous le soleil frileux, il n'y a plus que du silence.

Les roses sont tombées, le rite mortuaire est terminé. Les fossoyeurs, instruments en main, s'apprêtent à reposer la dalle sur la fosse ouverte. Une ultime fois, seul, je m'approche, je me penche sur

le bord. Je contemple l'urne, au fond, au coin. Dans l'excavation, il reste, à côté, une place. C'est là qu'on mettra mon urne. Près de ma femme. D'un seul coup, je n'y avais jamais pensé, j'ai décidé. Je passerai, à mon tour, au crématoire. Si je veux être avec elle, côte à côte, il faudra qu'on m'incinère. Un jour, on nous réunira. Ses cendres aux miennes. Maintenant, on nous sépare. Je n'ai jamais dit à personne un tel adieu. J'embrasse la fosse du regard, du cœur, mes grands-parents, ma mère, ma femme. Tous ces néants se mélangent, se multiplient, m'emplissent la poitrine à éclater. Le mien m'éviscère. Je scrute le coin, au fond. Là que je serai. Mon trou final.

De quelques gestes prestes et précis, sans effort apparent, les fossoyeurs, à l'aide de simples leviers, ont déplacé l'énorme dalle, l'ont ajustée sur le rebord de la tombe. La marbrerie a eu le temps de faire graver, ILSE DOUBROVSKY, NÉE EPPLÉ (1951-1987), en lettres ocre. La cérémonie touche à son terme. Les participants s'apprêtent au départ, l'ordonnateur a fini son travail. A une heure, il a rendez-vous avec le prochain cadavre. Il regarde sa montre. Je ne sais ce qui s'est passé, soudain c'est plus fort que moi. Là-bas, au crématorium, on a installé, comme dans les églises, une chaire pour les oraisons funèbres. L'employé de l'organisation funéraire m'avait demandé si je voulais dire quelques mots. J'ai refusé. Au près de la musique de Mozart, après elle, toute parole serait obscène. Et puis, au cimetière, quand on a rescellé la sépulture, je n'ai pu abandonner la mort de ma femme au total silence, les mots me sont venus malgré moi, ils m'ont jailli à l'improviste de la bouche, je les ai sentis brusquement sourdre, monter du tréfonds de ma propre vie. De l'arrière-fond de ma mémoire, d'au-delà de moi-même, traversant les décennies. A celle qui ne peut plus les entendre, il a fallu que je les dise. La section juive de Bagneux est un cimetière étrange. S'il y a des morts sans sépultures, là, on trouve des sépultures sans morts. Sous les dalles, aucun défunt. De la fumée. Pas un fragment d'os, pas une poussière. Dissipés net. Ici, tout le monde a disparu à la même date : 42 ou 43. Au même endroit : Auschwitz ou Birkenau. Notre caveau de famille est un des rares tombeaux habités de l'allée. Chaque fois que je m'y rends en visite, la même impression me frappe, la même oppression me noue la gorge. Ici, on est deux fois mort. Les mots m'ont giclé des lèvres

j'aimerais dire une dernière chose, et qui est peut-être, sur notre rapport, à Ilse et à moi, le dernier mot. Ce qui nous a rapprochés le plus profondément, ce qui nous a liés le plus intimement, c'est que cette jeune Autrichienne souffrait dans son cœur, d'une souffrance très vive, très personnelle, du mal que son pays a fait aux juifs. Bien qu'elle ne fût pas

née à l'époque, elle se sentait responsable des crimes de ses compatriotes, le passé de sa terre natale était pour elle un cruel tourment. Alors, ma chérie, il y a une chose que je tiens à dire, ici, à haute voix, en ce lieu le plus désolé, le plus désert de la terre, et ce seront pour toi mes dernières paroles : parmi ces tombes vides, ces ombres d'ombres, ces fantômes de fantômes, sois la bienvenue, ils t'accueillent, tu es ici chez toi, parmi les tiens

Le soleil de midi brille à présent d'une lueur douce. J'ai attendu que la plupart des parents, des amis, après le dernier serrement de main, de cœur, soient repartis, lentement, un à un, le long de l'allée. Je n'ai déposé de rose ni dans la fosse ni sur la tombe. J'ai beau être déjudaisé jusqu'à la moelle, il reste un lambeau de juif dans mes fibres. Sur une tombe juive, pas de fleurs. On met de petits cailloux. J'ai ramassé une poignée de gravier. Au nom de tous les évaporés sans trace, de tous les volatilisés sans cendres, j'ai posé les pierres sur la dalle. Sur le nom de ma femme, sur le nom de ma mère. Je n'ai pu en supporter davantage, j'ai dû m'éloigner. Ma sœur a complété mon geste. A bout de forces, je n'ai pu remonter jusqu'au bout de la lignée. Ma sœur a placé des cailloux sur les noms de mon grand-père et de ma grand-mère. C'est alors que j'ai vu le frère d'Ilse qui se baissait. Il a ramassé, à son tour, des pierres, dans l'allée. Il s'est incliné, il les a déposées sur la tombe juive de sa sœur. Quelque chose a crevé en moi, comme une digue. Pendant l'office, au crématoire, son frère et moi, nous nous étions tenu serrées les mains. Maintenant, en ce recoin juif de Bagneux, les coudes. Comme un mur, un rempart qui s'écroule, une longue haine qui s'effondre, s'efface. LA GUERRE EST FINIE. Ilse Epplé enterrée en moi avec Marie-Renée Weitzmann, née de Caroline Wormser et de Max, originaire de Dombrowicz, Pologne. L'An Quarante a disparu sous la dalle. Quarante ans après, après tant de morts. Et la mort de ma femme. Soudain, le monde germanique et moi, nous sommes en paix. Ilse nous a réconciliés en elle. J'irai l'été prochain à Linz visiter sa sépulture chrétienne. Voir mes deux neveux qui croissent à l'ombre des murs de Mauthausen. Là où, du haut de la muraille, on précipitait de trente mètres les juifs, dès leur arrivée, sur le roc. Je promènerai mes regards, mes pas, sur la campagne ondulée, odorante, qui se déploie. Je me suis mis à marcher très vite, dans l'allée, sans me retourner.

Tout bas, en moi, j'ai dit adieu à ma femme, dans ma tête. D'elle à moi, seul à seule. Et dans ma tête, c'est en allemand, cette fois, que je lui parle, elle dit, *notre petit Alexandre, naturellement, sa première langue sera le français, et puis, quand on sera en Amérique, il apprendra aussi l'anglais*, je dis, *il faudra qu'il soit rudement doué*, elle triomphe,

bien sûr qu'il sera doué, et puis, lui et moi, forcément, on parlera allemand ensemble, elle sourit, après tout, l'allemand c'est ma langue, je dis, après tout, quand j'entre dans la chambre à coucher, elle a les coudes sur son bureau, un livre entre ses coudes, elle lève les yeux, me regarde, je regarde, elle dit, *tu es trop curieux, laisse-moi*, ce sont les *Erzählungen* de Kafka, avant de s'endormir, le soir, habitude sacrée, elle termine toujours la journée sur quelques pages, à son chevet, il y a *Montauk* de Max Frisch, elle s'allonge dans son lit, elle lit, je demande, alors, ça te plaît ?, sa voix s'anime, vibre, *Frisch écrit un allemand si pur, simple et parfait, une merveille*, souvent elle se met à déclamer, avec une intonation chantante, modulante, d'Autrichienne, *Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ?*, je souris, je reconnais, elle recommence, *le Roi des aulnes*, sa ballade favorite, sa voix baisse, s'éteint au dernier vers, *In seinen Armen das Kind war tot*, l'enfant meurt dans les bras du père, sa mélodie cesse, elle dit, *je l'ai déjà récité des centaines de fois, mais Goethe pour moi c'est toujours beau*, l'allemand ce n'est pas que du boche, les éruptions d'Hitler, les glapissements de Goebbels, tout ce fracas de la racaille de l'an quarante, une langue, douze ans de turpitudes ne peuvent l'atteindre, douze ans d'infamies ne peuvent la souiller, alors, seul à seule, de moi à elle, tout bas, en me traînant désespéré comme j'ai pu le long de l'allée entre les tombes, je lui ai murmuré, en un dernier souffle, dans ma tête, dans sa langue, celle de son père, celle de son fils, jamais né, le nôtre :

STAUB ZU STAUB UND ERDE ZU ERDE

si la poussière retournait à la poussière, la terre à la terre, ce serait simple, si les morts mouraient, on aurait la paix au cimetière, mais non, entre eux et nous, aucune trêve, la guerre continue, le matin, à peine j'ouvre l'œil, déjà glissée entre mes paupières, je suis encore allongé, pas tout à fait sorti de ma torpeur, déjà surgie dans le demi-jour, ELLE EST LÀ, souvent juste un morceau d'elle, son sourire qui se dessine, ses lèvres entrouvertes qui s'avancent pour m'accueillir, d'autres fois, éclair sur fond de pénombre, ses larges prunelles scintillent, ses grands yeux marron soudain plongés dans les miens, comme un glaive ils me transpercent, peux plus bouger, cloué au lit, peux pas croire, par fragments qu'elle flotte en l'air, parfois j'ai la peau lisse, veloutée de ses joues au bout des doigts, parfois elle marche de dos, se dandine, mon petit canard, mais tout entière, de chair et d'os qu'elle ne soit plus, ce n'est toujours pas, après des mois, imaginable, partie, oui, en voyage, quelques jours,

quelque temps, ça je comprends, voici trois ans, elle a été en Angleterre, moi, seul dans notre appartement, j'ai tellement attendu qu'elle téléphone, un stage de formation à Londres, un séjour d'affaires, normal, et puis sa voix a résonné au bout du fil, je l'ai attendue, entendue, l'ordre des choses, une telle inflexion de tendresse, presque heureux qu'elle soit partie, pour la retrouver plus intense, absente, oui, pour qu'elle revienne plus vive, vivante, ça arrive, c'est arrivé, MORTE, je n'arrive pas à comprendre, c'est au-delà de mes forces, de ma pensée, avant même de me lever, je suis épuisé, las de vivre, encore une nouvelle journée, inerte, vide, qui commence, peux plus supporter, le reflet de ses cheveux auburn dans l'ombre, je ferme les yeux, là c'est pire, d'un seul coup, debout, devant moi, C'EST ELLE, sa voix claire, claironnante, retentit, son visage rayonnant me visite, elle s'empare de mon être, c'est sans pitié, les morts, je peux à peine respirer tant ELLE M'HABITE, on n'est pas fait pour être deux dans un corps, des fois ça m'étouffe, ça me noue tellement la gorge, ça m'étrangle, et puis, soudain, ça se délie, ça me délivre, je l'aspire à pleins poumons, j'ai toutes ses senteurs, moites, fauves, de ses aisselles à ses cheveux, de son sexe à sa bouche, qui m'emplissent, un instant de plénitude absolue, JE SUIS COMBLÉ, de mon lit je passe au sien, elle dit, *reste*, je dis, *mais c'est l'heure de ma promenade*, après déjeuner le dimanche je me balade, elle fait la sieste, *chéri viens te reposer avec moi*, je dis, *mais*, je tire à demi les rideaux de la chambre, elle, la tête déjà enfouie dans l'oreiller, allongée, alanguie, me déshabille, me glisse près d'elle, elle a un petit cri, *oh tu as les doigts glacés*, peu à peu, sur sa peau je les réchauffe, sa tendre chaleur me pénètre, je me tends, m'étends, sur elle, en elle, clair-obscur d'un dimanche après-midi sous les draps tièdes, d'un seul coup en plein air, elle a ses joues de feu, ses jambes lestes, pendant trois heures, on a grimpé dans les forêts, les montagnes, maintenant on débouche sur les prairies, au loin, la ligne déchiquetée des crêtes, elle, infatigable, moi, sur mes jambes je flageole, elle rit, *Memme*, câline, une mauviette qu'elle m'appelle, elle dit, *quand on arrivera à la Bosruckhütte, tu rentreras en voiture avec Oskar et ma mère*, je demande, *et toi ?*, répond même pas, elle bondit, une biche, un chevreuil, sur le sentier, de pierre en pierre, moi, de retour à la ferme, assis sur le banc, à flanc de montagne, au bord du gouffre, je guette le coude étroit de la route qui descend raide du refuge, LA VOILÀ, elle dévale la pente, déboule au bas du talus, s'assied sur le banc, pas même hors d'haleine, me coupe le souffle, *tu n'es pas fatiguée ?*, elle rit, *mais non*, si près, tout contre, sa chair frémissante, potelée, frôlant mon bras nu, dans le soleil qui décline, RÉELLE À HURLER

les yeux, je ne peux ni les ouvrir ni les fermer, penchée sur moi,

tous deux sur le banc de la ferme assis, à Spital, elle m'embrasse, palpable, pulpeuse, elle palpite, elle me gave de présence à éclater, et puis, d'un coup, elle se dégonfle, se dissipe, moi, j'en crève, lorsqu'elle repart, je suis si creux, soudain volatilisée, chaque matin, me crucifie, au réveil, cloué dans mon lit, immobile, peux pas, veux pas me lever, recommencer une autre journée sans elle, je refuse, je la rappelle, elle revient, docile, elle m'a toujours suivi comme mon ombre, maintenant son ombre me suit, me poursuit, une mort c'est comme un remords, me percute, me persécute, elle avait besoin de racines, voilà, puiser dans un sol sa sève, s'implanter en un point fixe pour y croître, en moi trouver un tuteur, elle s'est accrochée à une âme errante, j'ai la bourlingue dans le sang, en un même lieu peux pas tenir plus d'un an en place, aux lieux je m'attache, je me détache, je me lie, je me délie, mon délire, c'est ma folie, ma femme, je la traîne avec moi, je l'entraîne, je la balade de continent en continent, d'année en année je continue, New York-Paris, Paris-New York, au début, elle aime voyager, ravie, spécialiste des bagages, elle fait nos malles, et puis, *toi tu as ton travail qui t'attend aux deux bouts, ton appartement, mais moi*, ça y est, elle remet ça, elle recommence, dans la salle à manger, assise à table, elle a cessé de pleurer, redresse la tête, elle met sa main sur la mienne, je sais d'avance ce qu'elle va dire, *toi, tu as tout, tes filles, ton métier, tes livres*, d'une voix triste, terne, *moi, je n'ai pas eu de chance dans la vie, je n'ai rien eu*, des fois m'irrite, elle m'agace, je crie, *tu m'as, MOI, ça ne compte pas ?*, pas de réponse, j'insiste, *tu m'as, moi, ce n'est pas RIEN*, ne dit rien, ainsi, comme ça, des fois je ne suis rien, tantôt je suis tout, entre nous toujours TOUT OU RIEN, on oscille perpétuellement du plein au vide, elle murmure du tréfonds, *tu sais, je n'ai jamais aimé personne comme je t'aime*, me met les bras autour du cou, *tu pourrais être parti des mois, tu sais que je ne te tromperais jamais*, je dis, *je sais*, souvent je m'énerve, je proteste, *bon, c'est encore de ma faute*, elle sourit, *bien sûr c'est toujours de ta faute, qui d'autre ? je n'ai que toi au monde, tu sais*

non, ni toi ni moi, ON N'A SU, l'atroce vérité me tenaille, COMBIEN ON S'AIMAIT, JAMAIS SU S'AIMER, mon tort, ton tort, notre torture, recroquevillé dans mon lit, supplice quotidien, dès le réveil, J'AI PRÉFÉRÉ MES BESOINS AUX TIENS, la vérité nue, la vraie, de celles qui poignent à jamais, qui poignardent, à peine j'ouvre l'œil, ça me transperce, ça me perfore, mon être entier est béant comme une blessure, depuis longtemps, pas qu'avec toi, depuis toujours, avec ma mère, avec Claudia, avec Rachel, MEA CULPA AVEC TOUTES, les femmes, j'ai sucé leur lait, j'ai pompé leur vie, je me suis nourri de leur chair, après, j'en ai nourri MES projets, meublé MON existence, peuplé MES livres, je les ai

saignées, et puis signées, voilà, je suis un monstre dévorant, avide, un éternel nourrisson qui tète, une sangsue, pourtant, je n'ai rien aimé d'autre, autant, dans ma vie, rien, les femmes, je les ai aimées, des pieds à la tête, à la passion, TOUTES, TOI ENTRE TOUTES, un homme, ça aime mal, ça aime mâle, tellement lourd, balourd, pataud, un homme, dans les idées ça s'envole, dans les sentiments ça patauge, embourbé dans un narcissisme de nouveau-né, muré dans son moi haïssable, il avait raison, Pascal, soudain, JE ME HAIS, là, le matin, à en râler d'horreur de moi, dans mon lit, JE T'AI AIMÉE, PAS AIDÉE, pas assez, quand quelqu'un est à ce point en manque de soi, on ne lui fait pas défaut, tu es insatiable de tendresse, il fallait t'en rassasier, PAS SU, sans cesse doutant de toi, insatisfaite, il fallait te rassurer, PAS SU, si un être a tendance à se rabaisser, on le remonte, tu tressautes, les larmes t'en viennent aux yeux, pas pu m'empêcher de faire une réflexion, stupide, dans la chambre, au passage, tu t'exclames, *you always put me down*, mais non, je ne te dénigre pas, se plaint, amère, *tu ne me crois pas très intelligente, je ne suis pas une intellectuelle, moi, je dis, voyons, ne le prends pas en mal, je plaisantais*, pas pu résister, j'ai le cuir épais, elle a l'épiderme sensible, mais quand quelqu'un va de travers, on ne moque pas ses travers, on le réconforte, s'il est fragile, on le renforce, lorsque quelqu'un est très bas, on ne sourit pas de son haut, me penche, au passage, dans la chambre, sur sa table, regarde par-dessus son épaule, *tiens, tu lis encore tes magazines, surtout ne te fatigue pas trop*, lorsqu'on a perdu son travail, perdu l'espoir, une pierre dans votre jardin, si on la laisse tomber des sommets, ça vous écrase

de mon gros moi repu de prof, d'écrivain, sans répit, sans le vouloir, de mon olympe, je t'ai si souvent, toi à terre, écrasée, maintenant moi qui m'écroule, au lieu de te relever, je t'ai si souvent, d'un mot, d'un geste, bête, imbécile, ravalée, maintenant moi qui suis plus bas que terre, là dans mon lit, terré, atterré, peux plus bouger, peux plus sortir, sans toi, peux pas m'en sortir, maintenant toi qui m'écrases sous mes décombres, gisant, immobile, sous mes débris, idole en miettes, Samson dérisoire, sans force, accablé, abattu sous son temple, les yeux ouverts, les yeux fermés, contemple ce désastre, total, ultime, ta vie finie, la mienne réduite à rien, ratatinée, frileuse sous les couvertures, de regrets grelottante, l'existence soudain saisie d'un froid mortel, l'idée me glace, PAS SU T'AIMER, à ta mesure, immense, je t'ai aimée petit, chiche, avare de mots, d'émotions, je ne t'ai jamais assez fait sentir, je ne t'ai pas suffisamment dit, COMBIEN JE T'AIME, mon sang se fige, JE NE L'AI MOI-MÊME JAMAIS SU, À QUEL POINT, maintenant que c'est trop tard, inutile, je le sais, je te le dis, je te le hurle, dans ma tête,

dans le vide, ça résonne en moi comme un gong, un glas, crâne fracassé d'échos assassins que je ressasse sans cesse, JE T'AIMAIS, comme je n'ai jamais aimé personne depuis ma mère, je t'aime comme mes filles, et mes filles, elles ne sauront jamais comme je les aime, parce que je peux crier en silence, écrire, MAIS PAS DIRE, suffisamment, assez, à temps, quand ça t'aurait secourue, un homme, c'est une brute, de la virilité à biceps, de l'orgueil au bout d'une bite, un homme, ça cogite, mais ÇA AIME, aussi, c'est vrai, je te le jure, du fond des tripes, moi on ne m'a jamais coupé le cordon ombilical, parfois faut faire semblant d'exister tout seul, comme un grand, sans mère, un homme, c'est muré dans sa gangue, dans sa langue, je n'ai pas laissé mon cœur parler par ma bouche, tu as cru que tu ne m'étais pas indispensable, lorsque tu m'appelais *chéri* de ta voix tendre, je ne t'ai pas renvoyé la réciproque, je n'ai jamais dit chérie à aucune femme, je l'ai écrit, un homme, côté sentiments, côté cœur, pas loquace, pour être un mec, faut être un sec, ça joue au dur, ainsi qu'on nous a fabriqué un rôle, pourtant, tu aurais dû savoir, dessous, sous l'écaille, la carapace, dedans c'est tout faible, du besoin mouillé, de l'amour mou comme un mollusque

toi non plus, TU N'AS PAS SU, voulu savoir, COMME JE T'AIME, tu es fine, tu es femme, dedans, tu aurais dû savoir que je te suis attaché comme un limaçon à sa coquille, que je tiens à toi, pas par des liens, par des ligaments, TU N'AS PAS SU, sous mes duretés, mes froideurs, mes rudesses, descendre jusqu'à ma chair, sonder mes viscères, au lieu, toujours à me tripoter le verbe, *do you really love me ?*, sans cesse à me triturer la surface, *please, tell me*, si anxieuse, ta maladie, tu me dictes ma réponse, tu me voles les mots de la bouche, tu ne me demandes pas, tu exiges, déclaration d'amour instantanée, je dois passer aux aveux sur commande, *of course, I love you*, tu voudrais du geyser brûlant en permanence, te parais tiède, du coup déçue, le doute dans l'âme, vois-tu, ton malheur, tu ne t'es jamais assez aimée pour croire que je t'aimais vraiment, tu t'es crue une commodité, une habitude, comment as-tu jamais pu penser que tu ne m'étais pas indispensable, une femme, c'est censé être plus sensible, plus subtil, plus malin qu'un homme, comment n'as-tu pas compris à quel point on faisait corps, combien je t'avais dans la peau, au fil des jours, dans mes fibres quotidiennes, à ras de vivre, je t'ai aimée terre à terre, mon terreau nourricier, tu es la source qui coule en moi, qui m'irrigue, comment n'as-tu pas senti que tu m'imbibes, que tu m'impregnes, au lieu, tu m'abreuves de reproches, tu me jettes sans arrêt mes passions passées au visage, *si elle était si extraordinaire, Claudia, retourne chez elle, bien sûr, je ne suis pas aussi savante que Rachel*, mais celle qui te met le plus l'écume jalouse aux lèvres, *toi et ta Tchèque, tu ne vas pas encore*

remettre ça dans ton livre, furieuse, je ne veux plus entendre parler de tes histoires, et puis, d'un seul coup, si triste, si abattue, j'ai été deux fois mariée, à des hommes âgés, j'aurais quand même bien voulu, au moins une fois, connaître une grande passion, ça y est, nous y sommes, tu veux être à la fois ma femme et ma fée, que je t'aime comme un personnage de roman, il ne suffit pas que je te vive dans mes membres et dans mon sang, il faudrait encore que je te rêve, TU ME DEMANDES L'IMPOSSIBLE, Linz est trop près de Vienne, Vienne de Prague, quand je suis arrivé là-bas, un mois après les tanks soviétiques, les murs encore criblés de balles, gens mal vêtus qui rasant les murs, là où l'étudiant Jan Palach s'est immolé par le feu, des fleurs par terre, cuir sur les jambes des soldats d'occupation qui luit comme les bottes des Boches, tu voudrais être Elisabeth du néant resurgie à l'aérodrome, croyais ne jamais la revoir, on a erré du château à la cathédrale, vu la ville splendide violée, voilée, la tombe de Kafka, partis ensuite nous enfouir parmi les sapins, une nuit à l'hôtel, une seule, parmi les larmes, non, quand je sors de chez Davoli rue de Passy acheter du saucisson à l'ail, je ne peux pas t'aimer comme quand les Russes entrent à Prague, la passion, quand ça fulgure jusqu'au ciel dans la tête, quand ça brûle, les yeux de voir, les doigts de toucher, ça que tu veux, attentes fiévreuses qui consomment, quand on consomme ça embrase, quand on s'embrase ça calcine, après, dans la bouche un goût de cendres, on s'éteint, on s'éteint, l'incendie de Rome pour Néron, la passion, oui, j'ai connu, je reconnais, pas avec toi, avant toi, C'EST DE LA LITTÉRATURE, du flamboiement imaginaire, moi, je t'ai aimée autrement, DANS LE RÉEL, je ne peux pas être toujours tout feu tout flamme, dans un foyer les ardeurs ne sont pas des incandescences, le mariage met les éruptions au bain-marie, pas une fournaise, une chaleur douce mais constante, pas contente, tu n'as PAS SU te contenter, tu voudrais être un brasier, une phosphorescence de fantasmes, un arc-en-ciel qui m'illumine, non, tu es un besoin de mes entrailles, tu es un désir de mes tripes, tu es logée en moi dans ma moelle, peux pas jouer Tristan Iseut en revenant de la boucherie, toi, il t'aurait fallu les gondoles de Venise dans notre baignoire, des étreintes dominicales haletantes comme celles d'Héloïse et Abélard, des instants qui font battre le cœur à rompre, parmi les meubles Napoléon III du salon, pas possible, quand tu passes l'aspirateur, pas l'inspiration poétique, plus vingt ans, plus même quarante, je t'aime en homme de mon âge, fini les périples, les naïades, les néréides, tu es mon port d'attache, mon havre, ma rade, ma camarade, ma compagne, ma mère, ma sœur, ma fille, non, pas mon amante, tu es MON ÉPOUSE

oui, je reconnais, c'est bon, délire des désirs, de corps en corps, de cœur en cœur, ça se balade, quand je frôle une femme dans la rue,

belle, ma poitrine explose, un regard éclate en moi comme une mitraille, au passage, il y a des visions qui me crispent les paumes, caresse d'un visage, ça se ressent au creux des muscles, au bout des ongles, quand je t'ai rencontrée, tu as retenti en moi des pieds à la tête, dans ton fourreau de velours bleu nuit côtelé, serrée, si svelte, tu m'as tellement attiré, ça m'a contracté tout l'être, mais l'attirance, quand ça s'étire, s'amollit en tendresse, à la longue, par-dessus, ça se durcit en habitude, forcé, ça change, toi, si perspicace, si sagace, tu n'as pas compris que, beaucoup plus que les grands moments, ce qui compte c'est les petits gestes, le matin, lorsque je mets ton couvert, que je pose, près de ta tasse favorite, un sachet de tilleul-menthe, sache qu'il y a dans mes doigts cent fois plus de dévotion que quand ils triturent des déesses, quand j'attends, assis tout seul, que tu te réveilles, que tu me rejoignes, il y a en moi mille fois plus d'attente qu'aux rendez-vous les plus enivrants, faute de comprendre, tu t'es enivrée, un peu de Bovary en soi, d'accord, trop, ça empoisonne, à l'arsenic ou à l'alcool, oui, c'est vrai, je suis souvent fermé, coriace, sec, avec toi, j'ai souvent paru, été, insensible, j'ai souvent manqué des attentions, des prévenances, des délicatesses, qui te sont chères, toi qui as un tel besoin vital de compliments, souvent j'en ai été chiche, de toi si peu sûre, avare de mots qui réconfortent, prodigue de bons mots qui blessent, à tes dépens, parfois pingre à la dépense, comme si j'avais toujours peur de trop donner, avec toi, si susceptible, si fragile, j'ai été dur, mon côté sadique, toi, avec ton côté maso, à quémander, mendier ma tendresse, souvent je l'ai refusée, ou mesurée, avec toi qui exiges des témoignages illimités d'affection, je suis peu démonstratif, vrai, j'avoue, je connais, je reconnais mes torts, je suis tordu, souvent brusque, parfois une brute, mais JE T'AIME, à ma façon stupide, à ma manière ignare, comme je suis, comme je puis, les gens, il faut les prendre comme ils sont, on ne peut pas les refaire à notre image, TOI, je t'aime COMME TU ES, telle quelle, qualités et défauts avec, en bloc, quand je t'ai rencontrée, taille de guêpe dans ton fourreau de velours bleu, je t'aime avec tes bourrelets de graisse au ventre, pardonne-moi si je m'en moque, je t'aime quand tu épaissis, à force de boire, quand tu t'empâtes, ta joue qui se fripe un peu, ton front qui commence à se rider, ta panique, lorsque tu as trouvé ton premier cheveu blanc, moi je m'en fiche, je t'ai aimée dans ta fleur, je t'aime toujours si tu te fanes, femme, ma femme, pas un mythe, MA RÉALITÉ, quand je me regarde dans la glace, peux plus me voir, tifs qui grisonnent, tavelures qui me mangent le visage, l'âge me dévore vivant, si je détourne les yeux, j'aime nos années qui vieillissent, toi et moi, ensemble, sur ta figure, tu veux que je te dise mon secret, avec toi, j'accepte, pire que ma mort, ma vieillesse, qui

approche, inexorable

et puis, TU TE TUES, TU TE TAIS, ma réalité se retire, tu me laisses là, affalé, écrasé dans mon lit, recroquevillé sous les couvertures, jambes repliées, au chaud en toi comme un fœtus, je ne peux plus naître, je n'ai plus d'être, paupières ouvertes, paupières fermées, je n'ai plus que ton image, tu as basculé dans l'imaginaire, d'un coup tout entière, et moi avec, spectres décharnés qui dansent, toi et moi, farandole de feux follets dans ma tête, lambeaux d'ombres qui s'agitent parmi des bribes de mémoire, tu peux être fière, sois contente, Elisabeth, Claudia, Rachel, tu les as éclipsées toutes, EN MOI QUE TOI, ton vœu, toutes les autres, tu les as soufflées, éteintes, leurs pâles lueurs disparaissent, tu voulais être MON HÉROÏNE ABSOLUE, tu l'es, tu voulais régner, pas seulement sur ma vie, sur mes rêves, tu règnes, mais dans un désert, pour être une héroïne de roman, FAUT ÊTRE MORTE, un prix trop lourd à payer, la littérature, ça vaut la peine de vivre, pas de mourir pour elle, voilà, tu es heureuse, tu as gagné, toi qui le soir à table répètes, d'une voix morne, inerte, *moi, je n'ai rien eu dans ma vie*, eh bien, si, TU M'AS EU, à l'arraché, au finish, quand c'est fini, tu voulais être LA SEULE FEMME DE MA VIE, LA FEMME SUPRÊME, tu l'es devenue, totalement, sans conteste, sans partage, tu as pulvérisé tes rivales, d'un geste souverain tu les effaces, tu voulais que je pense sans cesse à toi, je ne pense qu'à toi, à peine l'œil ouvert, dès le réveil, tu m'habites, me pénètres, tu me possèdes, quand, après la nuit, je reviens à moi, tu t'empares de moi, tu t'installes, t'instilles en moi, ma compagne de chaque instant, tu m'accompagnes à chaque pas, dans tous mes coins et recoins je te retrouve, dans toutes mes fissures tu te glisses, mes moindres lézardes tu les bouches, je suis plein à craquer, à claquer de toi, seulement ce plein, c'est du vide, voilà, tu triomphes, ta victoire, ce que tu voulais, je ne pense qu'à toi, à tout moment, personne d'autre, rien d'autre n'existe, seulement toi, TU N'EXISTES PLUS

quatre mois déjà, je ne peux pas croire que tu sois morte, comment as-tu pu, je me suis donné, abandonné à toi, toi qui m'abandonnes, qui me désertes, pas moi qui te quitte, JE NE T'AURAIS JAMAIS QUITTÉE, toi maintenant qui me délaisse, tu es atroce à mourir, tu n'as pas été non plus facile à vivre, de toi j'ai tout supporté, j'ai été parfois dur avec toi, mais indéfectible, tes impulsions orageuses, tes impatiences brutales, accès de rage subite, tes fureurs incontrôlables, quand ta langue se déchaîne, les hurlements de tes tempêtes, tes séismes qui ébranlent tout l'immeuble, tes secousses nocturnes quand les voisins cognent au plafond, je t'ai frappée, jamais je ne t'aurais plaquée, je te suis resté

fidèle dans tes frénésies, tes libations insensées, je t'ai aimée jusqu'à ta lie, à ta folie, de déchéance en déchéance, je ne t'ai jamais laissée choir, un être qu'on aime, on ne fait pas de tri dedans, c'est à prendre ou à laisser, JE NE T'AURAIS JAMAIS LAISSÉE, des scènes, on en a tant eu, de pas racontables, portes qui claquent, mots qui cinglent, des scènes cinglées, théâtre de nos échauffourées, nos comédies, un vrai cirque, fauves en liberté, mes jappements de chacal, tes ricanements d'hyène, coups de dents, nos injures, à qui blesse l'autre, nos morsures, ménagerie en délire de notre ménage, tu cries, *cette fois on divorce*, je vocifère, *bravo, excellente idée*, après, silence soudain, plus une parole de la soirée, on se couche, on écarte nos lits, le matin, je mets ton sachet de tilleul-menthe près de ta tasse, tu arrives, lèvres crispées, bouche cousue, l'œil torve, tu t'assieds sans me regarder, je questionne, *alors, tu vas voir un avocat ?*, pas de réponse, je dis, *ça ne se fait pas tout seul, un divorce, il faut que tu t'en occupes, puisque c'est toi qui le demandes*, dit rien, je finis mon breakfast, soudain, se tourne vers moi, les rideaux de la salle à manger sont traversés d'un jour pâle, à voix basse elle demande, *do we make up ?*, je réplique, *bien sûr qu'on se raccommode, c'est toi qui voulais divorcer*, nos lèvres se touchent, on s'embrase et puis on s'embrasse, on a nos flambées, la colère, quand la vie quotidienne est trop tiède, met soudain de la passion, notre appartement est un peu sombre, on l'incendie, des fois elle, des fois moi qui explose, elle tonitruue, je fulmine, *demain je cours chez l'avocat*, elle serre les dents, elle dit, enfin, *il est temps, je ne suis pas comme Claudia, moi, je ne te demande pas un sou*, moi, des fois elle, des fois moi qui divorce, dépend des humeurs, dépend des jours, les bonnes semaines, on n'a qu'un divorce, les mauvaises, on divorce sept jours sur sept, elle voit rouge, la rage me surchauffe, on ne sait jamais qui commence, on sait toujours comme ça finit, je dis, tu sais bien que je ne te *quitterais jamais, pour rien, pour personne au monde*, elle dit, *tu sais bien que rien ne peut nous séparer que la mort*

TOI QUI ES MORTE, comment as-tu pu me faire ça, À MOI, que du silence, éternel, pas de réponse, saurai jamais ce qu'elle a eu dans la tête, quelle idée a pu te traverser la cervelle avec ta vodka, quinze jours à Cochín, ta gastrite, tu dégueules en permanence, hépatite, une femme prévenue en vaut deux, deuxième fois, tu récidives, en novembre, pour l'Armistice, sans trêve la bouteille, comprends pas, comprends plus, tu dis à tout le monde que tu ne vis que pour me revoir, que tu n'attends que le moment de repartir pour New York, trois mois à rassembler les documents, à une semaine du visa, comment as-tu pu t'aviser de tout compromettre, pige pas, ça me dépasse, dix ans presque qu'on vit ensemble l'un à l'autre agglutinés, croyais te connaître, peux pas croire, soudain un

abîme nous sépare, tu m'échappes totalement, je ne peux pas saisir ton geste, d'un seul coup tu m'es étrangère, elle est en train de faire sa malle, déjà à demi remplie, elle lit un policier de Simenon, soirée tranquille dans son studio, allongée sur son canapé, sous ses couvertures, énigme, mystère, dis, pourquoi tu te lèves, pourquoi tu es allée vers le frigo, tu l'ouvres, ça y est, nom de Dieu, elle reboit, elle repicole, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui la pousse, pourquoi elle se repique le nez, cette fois, se le casse, à jamais, la troisième fois en moins d'un mois, la dernière, elle se cuite, elle claque, on la retrouve par terre, un bras replié sous le dos, la main qui s'agrippe, déjà sur le corps des taches vertes, déjà depuis trois jours crevée quand on la découvre, dis, POURQUOI TU M'AS FAIT ÇA, À MOI, salope, moi, je t'attends depuis trois mois, chaque jour, chaque minute je compte, dans le grand appartement solitaire je me morfonds, quand le soleil tape sur les vitres brûlantes je bous d'impatience, j'ai beau te parler sans cesse au téléphone de loin, j'ai besoin de toi DE PRÈS, de ta PRÉSENCE, sans toi je suis en manque d'être, pas même question sentiment, encore moins sexe, j'ai besoin de toi POUR EXISTER, tu comprends ça, sans toi, je ne suis pas RÉEL, non, même pas question amour, c'est au-delà, autre chose, peux pas dire, moi, à quel point à New York je te guette, l'œil perdu à la fenêtre, QUE TU DÉBARQUES, le débarquement à l'envers, la France qui sauve l'Amérique, j'attends, chaque instant, tout seul, fébrile, QUE TU ME LIBÈRES DE MOI, en tête à tête avec moi-même, je ne peux pas vivre, je ne peux pas me supporter vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ma compagnie perpétuelle m'est un supplice, quelques jours, d'accord, quelques semaines, à la limite, après, si on me laisse en pâture à moi, je me dévore de regrets, mon inanité m'évide, PEUX PAS VIVRE SANS TA SUBSTANCE, ma femme, bien sûr, tu es ma mère, mais ma mère, c'est DIEU, ça n'existe pas, un athée, pour vivre, FAUT CROIRE, quelque chose, au-delà de moi, qui me transcende, C'EST TOI, si tu te dérobes, mon corps retombe sur mes os tout flasque, ma baudruche se dégonfle, et puis tu arrives, je cours te chercher à Kennedy, toi, tu descends de ton avion, moi, ça me regonfle, quand tu atterris, moi, je m'envole, ballon sous le crâne, montgolfière au ventre, plus léger que l'air, je plane, tu me laisses en plan, tu m'as dit que tu ne me tromperais jamais, avec ta vodka, TU ME TRAHIS, cent fois pire qu'avec un homme, quand tu bois ton dernier coup, tu me portes un coup mortel, c'est quoi ça, hein, dis, TA VENGEANCE

quatre mois qu'elle est disparue, c'est comme au premier instant, dans ma tête ça recommence, à tourner, à tourniquer, dès le réveil, tassé sur moi, dans mon lit, peux pas me lever, j'ai le vertige, d'abord la kyrielle des POURQUOI m'estomache, aussitôt que

j'ouvre l'œil, me frappe au plexus, me suffoque, souffle coupé, ça me triture les viscères, me serre la gorge, ça m'étouffe, je halète, la lettre, où elle me disait qu'elle ne boirait plus une goutte, qu'elle avait compris enfin comme elle m'aimait, à la sortie de Cochin, POURQUOI elle ne l'a pas envoyée, la lettre, sur l'étagère, l'ai retrouvée parmi les factures, sa plus belle lettre, les derniers jours, devait aller au cinéma avec une amie, aller dîner avec une autre, pas seule, entourée, POURQUOI elle s'est avec toutes décommandée, dans son studio claquemurée, en elle enfermée, qu'est-ce qu'elle avait dans la tête, dans la mienne sans arrêt ça tourbillonne, la ronde infernale des POURQUOI, immobile, paralysé dans mon lit, me tourneboule, après, c'est la valse des SI, si quelqu'un lui avait rendu visite, peut-être sauvée, prise à temps, ranimée à l'hôpital, si on s'était occupé de son visa plus tôt en mai, si on n'avait pas eu peur au dernier moment, si je l'avais comme prévu ramenée avec moi en Amérique, rien ne serait arrivé, les SI, c'est pire encore que les POURQUOI, plus insidieux, s'insinue, ça cisaille plus profond, cisèle les chairs, torture raffinée, du travail d'artiste, si seulement elle n'avait pas bu cette bouteille, si seulement elle n'avait pas perdu son emploi, si seulement on avait été bien conseillés par les docteurs, si seulement elle avait entrepris une cure, si *seulement* je l'avais laissée avoir en 80 son premier gosse, si *seulement*, pas que SI SEULEMENT, À CAUSE, à *cause de* moi qu'elle est morte, me suis pas conduit comme il fallait avec elle, pas fait tout ce que je devais, lui devais, à *cause d'elle*, chacun est responsable de ses actes, elle est adulte, nul n'a charge de l'âme d'un autre, À CAUSE, c'est dingue, va dans un sens, et puis valdingue, ça se retourne, en sens inverse, à vous donner le tournis, chaque matin, je me réveille dans la tourmente, dans les tourments, c'est ma torture vertige, je peux arrêter le supplice, si tentant, qu'un geste à faire, tout cesse, surtout le soir que ça me prend, dans mon appartement si seul, d'un seul coup, quand la nuit tombe, rapide, à New York pas de crépuscule, tout bascule dans les ténèbres, rien qu'un geste, la folie insupportable ne bourdonne plus entre mes tempes, plus d'échos qui me concassent le crâne, soudain nuit noire, soudain silence, SOUDAIN RIEN, vertige, qu'un geste à faire, une journée trop vide pèse trop lourd, une vie emplie de néant écrase, je m'écroule à mon bureau sur ma chaise, plus la force de continuer, plus le désir de poursuivre, vivre m'opprime, JE ME SUPPRIME, quand le cafard nocturne s'abat sur moi, l'heure où tu t'assieds au salon, sur le canapé à ramages, moi, sur les coussins mous de la bergère, en face-à-face, ton visage faiblement découpé par les deux lampes à abat-jour, sur les deux tables, tous deux, dans la lueur douce du living d'Amérique, je te regarde, très tard, New York se

calme, la vitre est toute sillonnée de fûts de lumières, tu allumes ton éternelle cigarette, notre instant d'éternité, c'est l'heure de notre journée intime, de notre journal parlé, ce que j'ai fait, ce que j'ai lu, transfusion sanguine, on échange nos idées, tu racontes ce que tu as fait, ce que tu as lu, je ne lutte plus, j'abandonne, si tu n'es plus là, je ne suis plus là, autant disparaître, sans le globe de tes yeux, plus rien à faire sur ce globe, j'ai fait mon temps sur la terre, tu m'as quitté, on est quittes, je quitte, fin de partie, il faut savoir se retirer, je me retire dans ma chambre, je contemple mon monceau de médicaments, après les obsèques, j'ai acheté *Suicide mode d'emploi*, pas besoin d'ordonnance, la mort en vente libre, suffit de connaître le bon produit, la bonne dose, ma planche de salut, sur l'étagère, j'ai de quoi dix fois éteindre tous les bruits du monde, les tumultes dans ma poitrine, si je veux me flanquer en l'air, pourrais sauter par la fenêtre, du douzième écrabouillé, en bouillie, peux pas me rater, la vue m'écoeure, non, préfère m'allonger dans mon lit, me refroidir, glisser peu à peu au fond des ténèbres

la mort, je n'aime pas, je ne fréquente pas, je ne médite pas, ce n'est pas du tout mon obsession, ma fascination, non, non, ma vie, je l'ai toujours consacrée à l'instinct de vie, je me suis toujours abandonné à son désordre, je me suis laissé mener par la pagaille de ses poussées, où qu'il aille, je le suis, en borgne, en aveugle, les yeux fermés, l'instinct de vie, je l'ai cent fois plus chevillé au corps que la pulsion de mort, seulement, trop c'est trop, la mort triomphe, mon père en 48, ma mère en 68, Ilse au seuil de 88, tous les vingt ans, la mort me frappe, frappe à ma porte, maintenant, qu'elle entre, en moi, je n'attendrai pas qu'elle m'engouffre, moi qui me jetterai en elle, *car mourir est passivité, se tuer est acte*, Malraux, *Je ne hais point la vie et j'en aime l'usage*, Mais mon attachement n'est pas un esclavage, Corneille, *Polyeucte*, voilà, ma vérité, mes maximes, de la mort de mes bien-aimés j'ai eu ma ration maximum, pour ma mort, je prendrai une forte dose, je n'ai que l'embarras du choix, là sur l'étagère, j'ouvre le placard de ma chambre, je regarde mes boîtes et mes boîtes de pilules en piles, je les caresse des yeux, mes trésors nocturnes, vers minuit, soudain ça me prend, aux tripes, le désir me tord les boyaux, plus envie de vivre, j'ai eu mon compte, mon compte est bon, suffit, veux plus m'estomper peu à peu par morceaux, m'effacer doucement par mes fissures d'oubli, mes lézardes de mémoire, mes petites absences, non, LA GRANDE, LA DÉFINITIVE, soudain JE VEUX DISPARAÎTRE, TOUT ENTIER, dans la nuit m'engloutir, pas d'extinction lente, tout d'un coup, JE VEUX M'ÉTEINDRE, m'étreint, à l'estomac ça me triture, le soir, le noir, j'en broie tellement, me broie tant le cœur, je m'y noie, la vie, la ville autour, si sombre, j'y sombre, je fais naufrage dans la nuit, par

la fenêtre les vitres des gratte-ciel papillotent à l'infini, je n'ai plus en moi de lueur, la vie, la ville, voilées au loin, partout, enrobées de crêpe, m'enveloppent dans mon suaire, l'appartement est si désert, je suis si seul, la tentation est si forte, irrésistible, accoudé, accablé à mon bureau, inerte, cœur de pierre, membre de marbre, je me lève, j'ouvre mon placard, qu'un geste à faire, je m'allonge sur mon lit, soudain, à jamais, SILENCE

le matin, tassé, blotti dans mon lit, au creux des couvertures recroquevillé, ça tourne en sens inverse, vertige contraire, ÇA PARLE sans arrêt dans ma tête, un flot de paroles qui ne cesse pas, les mots tourbillonnent, JE LUI PARLE, emporté comme un fétu par le flux torrentiel, impétueux, de nos dialogues, ELLE ME PARLE, la mort, la morgue, un mauvais rêve, elle dit, *tu parles*, le corps roidi, le simulacre refroidi, c'est de la blague, une sinistre plaisanterie, le cadavre, aux joues violâtres, aux lèvres fendues, tuméfiées, s'envole, la mâchoire entrebâillée en un rictus, l'oreille cireuse, un songe, s'évapore comme un cauchemar, LA VOILÀ, enfin là, devant moi, ELLE, LA VRAIE, ses larges yeux ronds, marron, rieurs, brillent, son front à la peau si fine, au galbe si pur, si proche, mes regards la caressent, mes doigts la frôlent, sa joue, là, rose, avec son velouté de pêche, ses cheveux, aux reflets cuivrés, cette fois, elle les a laissés pousser, ils sont plus longs, comme avant, ça lui va mieux, je ne les aime pas trop courts, lui fait un visage trop poupin, je lui effleure les cheveux, ma main palpite, et ses lèvres, charnues, fermes, quand on s'embrasse souvent elle me mordille la langue, je me penche sur sa bouche, je hume son odeur, d'elle émane une chaude haleine, parfois un arôme de tabac, je la gronde, *tu fumes trop*, elle répond, *je sais, mais ce n'est pas facile de m'en passer*, je dis, *un jour tu te feras du mal*, elle acquiesce, je dis, *tu sais que je tiens à toi*, elle dit, *je sais*, je tiens à elle, elle à moi, par chaque fibre, je connais chaque pouce de son corps par cœur, elle connaît chaque centimètre de ma peau, on se connaît sous toutes les coutures, dans le bain, lorsqu'elle me savonne le dos, je dis, *ne regarde pas*, mon dos rond, voûté, elle rigole, *je m'en fiche*, moi, sa cicatrice sous la fesse qui la tracasse, je ne la vois pas, ses défauts, JE NE LES VOIS PLUS, quand elle renaît de ses cendres, elle perd son cadavre, elle n'a plus désormais qu'un CORPS DE GLOIRE, elle rayonne, ses bourrelets au ventre s'effacent, elle a ses muscles durs, juvéniles, du début, ses cuisses minces, fermes, m'enserrent, elle a les seins, le bassin d'une époque, la coupe, le galbe des cheveux, d'une autre, je la mélange avec elle-même, ON A UN AMOUR SANS MÉLANGE, les morts, c'est cruel, peu à peu ils se dépouillent de leurs défauts, plus que des qualités qui fulgurent, transfigurée, LA FEMME IDÉALE, tu me transperces, ta tendresse inépuisable me torture, ton dévouement inaltérable me

martyrise, ta beauté inentamée me supplicie, crucifié par ta perfection insupportable, là, cloué dans mon lit, cœur crevé comme un papillon par une épingle, peux plus bouger, peux plus me lever, je tends le bras vers la table basse, je prends ma montre, je vois l'heure, il faut, je dois, debout, la journée dès le réveil a beau déjà peser du plomb, il faut que je soulève l'écrasant fardeau, que je me lève, temps de me remettre au travail, si je veux te recréer, je dois écrire, tant que je tape à la machine le matin, je te perpétue, face à la fenêtre, aussi longtemps que je rédige, je te recompose, TU ES DEVENUE POÈME, je m'assieds, je glisse un feuillet sous le rouleau, j'essaie, parfois je réussis, je t'attends, je t'entends, si clairement, te prends en dictée, tes paroles s'inscrivent en direct, brusquement j'ai de toi un tel manque, une telle absence se creuse, peux plus composer, je compose ton numéro, beau le connaître par cœur, je l'ai toujours à portée, sur mon bloc-notes, sur mon bureau, ma ligne de vie, de survie, si elle casse je claque, je tapote sur le clavier, 45.35.17.19., farandole de petits sons joyeux qui tintent, avant, je fais 033 pour la France, 1, pour Paris, ma ville numéro 1, et puis ça sonne, et puis tu décroches, je m'accroche, voilà, c'est TA VOIX, la vraie, la voix, c'est le pire, l'image, on la projette toujours un peu en dehors, elle flotte sur l'écran des paupières, la voix rôde, soudain tараude le tympan, ça s'insinue le long des nerfs comme une vrille, ça s'enfonce comme une sonde dans les viscères, ça perfore jusqu'au fond des fibres, elle dit, *hi honey*, ça me traverse le cœur, elle a son inflexion si aimante, mélodieuse, moi étonné, *mais il est plus tôt que d'habitude, ce n'est pas mon heure, comment savais-tu que c'était moi ?*, son petit rire de gorge me roucoule dans l'oreille, elle dit, comme ma mère, *quand c'est TOI, je sais toujours*

et puis d'un coup, plus de voix, plus rien, comme ma mère, elle est crevée, on les a mises dans la même tombe, peux plus écrire, peux plus vivre, sans ELLES, moi je veux aussi crever, les rejoindre, fini les dédales, sous la dalle, enfin un coin à moi, pour toujours immobile, fini les errances, le coin bourbeux à Bagneux pour mon urne, qu'on nous réunisse, qu'on m'y descende, peux plus continuer, je lève les yeux, trop mal, plus de mots, cesse de tripoter ma machine, lorsque j'arrive, à ce point si bas, peux plus écrire, que crier, total silence, par la fenêtre, les deux immenses fûts d'aluminium jaillissent, les deux gratte-ciel du World Trade Center s'embrasent, si tôt le matin, contre le ciel encore bleu pâle, ils brasillent, plus tard, l'azur flambe, le soleil à New York dévore la vue, maintenant une douce phosphorescence lèche les arêtes de métal, le scintillement léger ruisselle comme une coulée d'argent sur les vitres, les larmes me dégoulinent sur les joues, le flot de tes paroles se tait, le flux de mes mots s'est tari, brusquement, à ma

fenêtre de New York, ça revient, remonte, de loin, si loin, des entrailles de l'enfance, les tropes des tripes, le samedi, ma mère m'emmène, matinée poétique au Français, un bambin des années 30, je bondis de joie, *mon petit, dépêche-toi si on veut avoir de bonnes places*, je me hâte, de toutes mes jambes, de tout mon être, c'est d'avant moi, d'avant-mémoire, d'avant-naître, retentit au Trocadéro, c'est d'avant ma mère, d'avant mon oncle, ça me revient d'outre-tombe, ça me remonte d'outre-langue, ma mère dit, *il y aura Denis d'Inès dans les Djinns, Mary Marquet dans A Villequier*, soudain, là, par les lèvres entrouvertes des deux gratte-ciel, par la bouche de lumière, toi, *Erlkönig*, tu as Goethe, moi Hugo

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,

Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.

J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.

Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,

Sans rien voir au-dehors, sans entendre aucun bruit,

Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,

Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,

Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,

Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe

Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur

Mai 1985-mai 1988.